



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

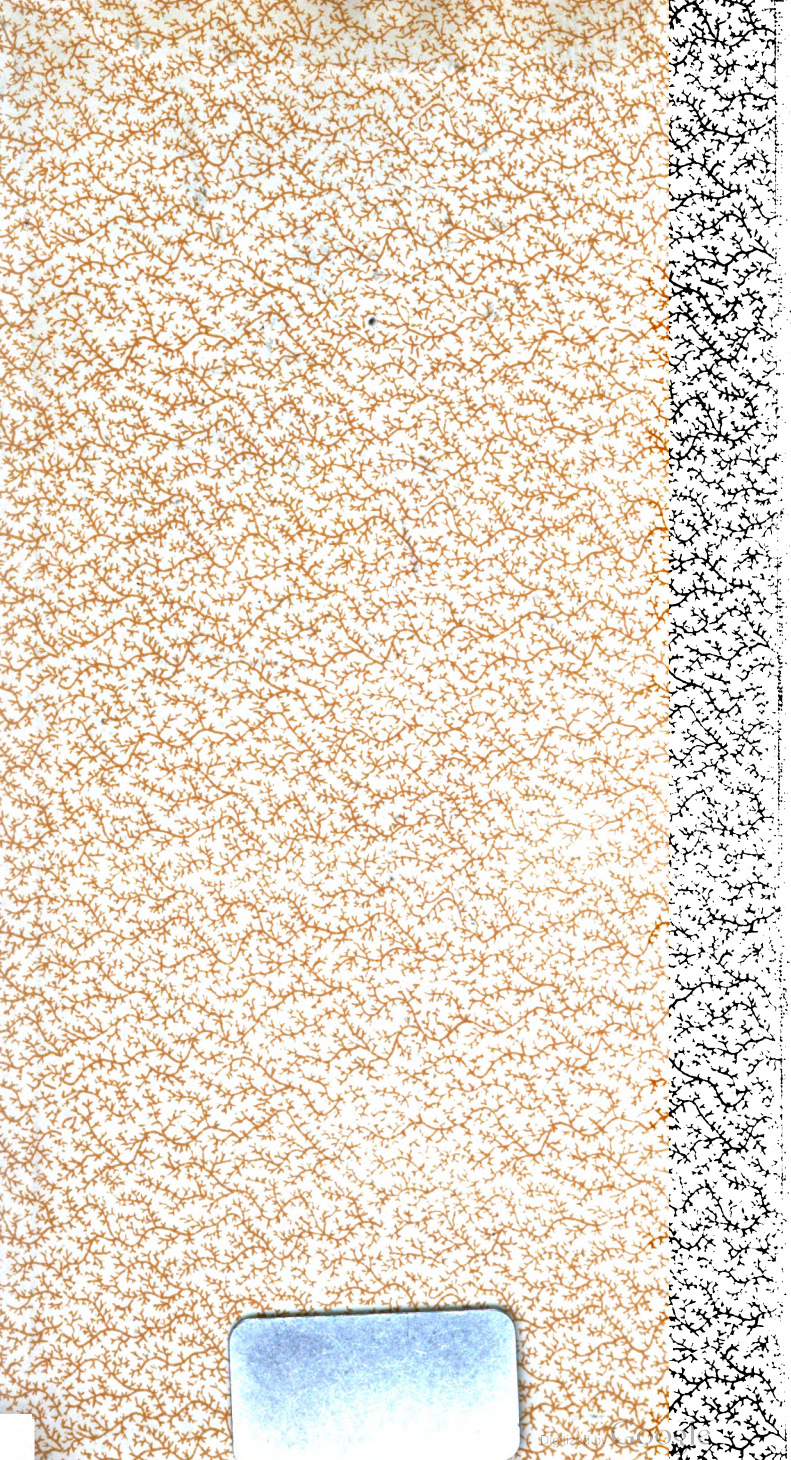
About Google Book Search

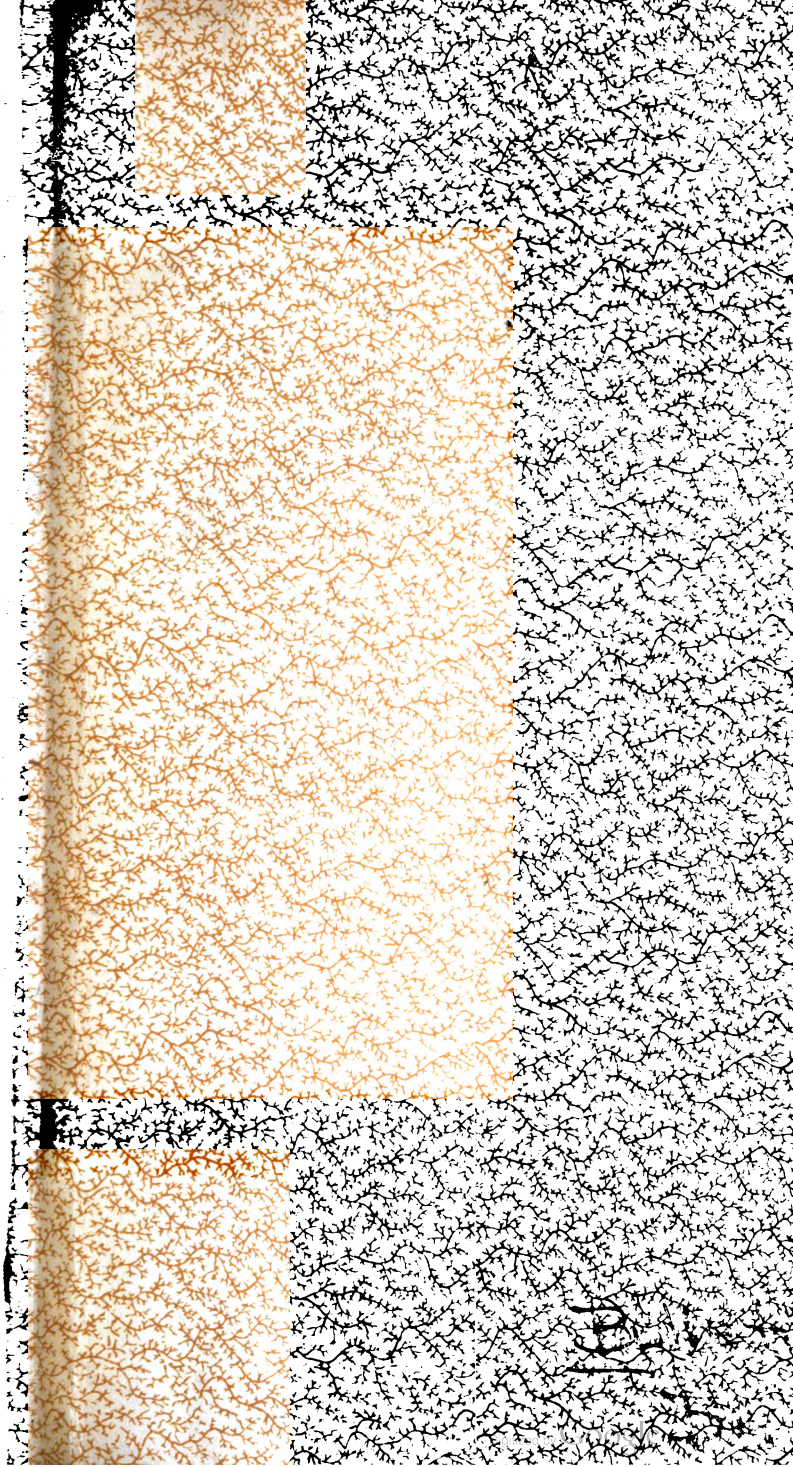
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08243452 7





BAA

130B

199

BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

TOME I.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA VII^e. SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

Rédacteurs principaux : MM. Champollion-Figeac et Champollion jeune.

PHILOLOGIE comparative (*Vergleichende Sprachkunde* ou *Linguistik* des Allemands), et **ETHNOLOGIE** (*Volkerkunde* des Allemands). — *Collab.* : MM. Agoub, Barbié du Bocage (B. DU B.), Berr, de Chesy, Cirbied, Coquebert de Monthaut (C. M.), Fresnel, Garcin de Tassy, Gence de Golbéry, Hase, A. Jaubert, Klaproth, Landress, Letronne, Abel Rémusat, Saint-Martin.

HISTOIRE, MYTHOLOGIE. — *Collab.* : MM. Berthevin, Depping (D. G.), Dureau de Lamalle, de Golbéry, Jomard (J.), Klaproth, Letronne, Aimé Martin, Métral, A. Pellat, Abel Rémusat, Saint-Martin.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — *Collab.* : MM. Barbié du Bocage (B. DU B.), Dubois, Dureau de Lamalle, de Golbéry, Jomard (J.), C^{te}. de Laborde, Letronne, Mionnet, Mongez, Reinaud, Saint-Martin.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année est de 30 fr. pour 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

SEPTIÈME SECTION

DU

BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE,

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. LE BON. DE FÉRUSSAC,

OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

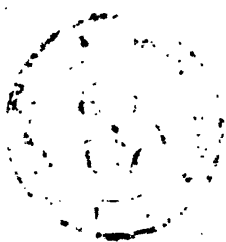
AU BUREAU DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n°. 3;

Chez MM. TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Bourbon, n°. 17; et
même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers;
à Londres, 30, Soho-Square;

Chez MM. DUFOUR et D'OCAGNE, quai Voltaire, n°. 13; et même
maison de commerce, à Amsterdam;

Et chez M. BOSSANGE père, rue de Richelieu, n°. 60.

1824.



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
1954

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES;

ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

Lorsque l'empire romain s'écroula à l'Orient comme à l'Occident sous l'effort des innombrables tribus des barbares, la civilisation gréco-romaine, déjà bien corrompue, disparut entièrement et laissa l'Europe asservie à une nuée de peuplades germaniques et scythiques qui ne connaissaient de loi que la force, d'autre étude que celle des armes, ni d'autre art que celui de détruire. Mais le cours des événemens, indépendant de la volonté des nouveaux dominateurs, donna bientôt naissance à une civilisation nouvelle qui, dès ses premiers essais, chercha à se rattacher à l'ancienne, en recueillit précieusement les débris et s'efforça de les comprendre pour les mettre à profit. C'est ainsi que les Européens modernes ont été conduits d'abord à se livrer à l'étude des langues grecque et latine; c'est ainsi que les écrits échappés aux désastres de la Grèce et de Rome, sont devenus les guides et les modèles des historiens, des savans et des littérateurs du moyen âge. On n'apprenait alors ces deux langues que pour s'approprier les principes des arts et des sciences, ou les préceptes littéraires consignés dans les ouvrages anciens. Mais cette étude exclusive, quelque fructueuse qu'elle pût être, n'en retarda pas moins le perfectionnement des langues modernes, idiomes encore barbares et que l'on abandonnait en quelque sorte à une éternelle enfance. Une préférence entière était opiniâtrement accordée à la langue latine, qui était celle de la religion, et en même temps, celle des sciences et de la littérature.

Des circonstances imprévues firent que le cercle des études philologiques s'agrandit progressivement. Les controverses religieuses forcèrent les théologiens à apprendre les langues bibliques; les

textes hébreux, syriaques, chaldéens, samaritains et même éthiopiens furent apportés en témoignage dans ces interminables disputes, dont un des résultats a été de répandre en Europe l'étude des anciennes langues orientales. D'un autre côté, le commerce et la navigation perfectionnés mirent d'abord en contact direct les principales nations de l'Europe; ces rapports s'étendirent bientôt sur tous les points du globe, et l'étude des langues anciennes ou modernes devint ainsi vulgaire dans toutes les contrées civilisées de la nouvelle Europe.

Toutefois, la théologie et les intérêts commerciaux seuls n'en ont pas retiré tout le fruit. Ces études ont tourné aussi à l'avantage des diverses branches des connaissances humaines : l'historien a pu consulter les annales des peuples, écrites par ces peuples eux-mêmes; il n'est plus réduit, par exemple, lorsqu'il traite de l'état ancien des grandes nations orientales, à se contenter de quelques documens incomplets tombés occasionnellement de la plume d'un auteur grec ou latin; et le temps n'est pas éloigné où sous le titre si vaste d'*Histoire universelle* on donnera beaucoup plus que les annales des Juifs, des Grecs, des Romains et des peuples actuels de l'Europe, précédées de quelques mots sur les Égyptiens, les Babyloniens et les Perses. Par l'étude des langues, le littérateur apprend des idées et des formes nouvelles, il fait passer les usages dans ses propres écrits, et peut enrichir sa langue maternelle en y introduisant les autres; les sciences et les arts doivent à la philologie l'histoire de leur origine, de leurs progrès, et l'indication de procédés inconnus qu'on applique à leur perfectionnement. En un mot, l'étude des langues tend à rapprocher et à unir les peuples les plus éloignés, parce qu'elle rend, d'une manière très-rapide, communes à tous, les découvertes faites par chacun d'eux dans des temps et dans des lieux différens.

Tels sont les avantages directs de l'étude pratique des langues anciennes et modernes; mais leur étude purement philosophique se présente sous un point de vue non moins étendu et non moins important.

Les recherches de quelques bons esprits du dernier siècle sur la marche et la construction des langues ont fait entrevoir les précieuses lumières qui pourraient jaillir d'une étude approfondie des principes constitutifs qui ont présidé à la formation des divers langages répandus sur la terre. Et en effet, les langues

n'étant pour ainsi dire que la notation matérielle des diverses opérations de l'entendement humain, il semble que c'est seulement par une analyse rigoureuse de leur mécanisme que le métaphysicien pourra connaître et tracer avec quelque probabilité le système entier des facultés de l'âme, et que l'idéologue trouvera la solution naturelle de ces énigmes qui l'arrêtent à chaque pas et le réduisent, en l'absence de faits bien observés, à se jeter dans des hypothèses que détruisent bientôt des suppositions nouvelles, sans aucun profit réel pour la science.

C'est aussi par la comparaison des langues entre elles que les plus hautes questions historiques, celles qui se rapportent aux origines des peuples, seront irrévocablement décidées; l'histoire de chaque nation est pour ainsi dire inscrite dans son langage : les mots radicaux et les formes grammaticales indiquent d'abord l'origine des tribus; examinés de plus près, ils font connaître la famille des peuples à laquelle elles appartiennent; les mots qui n'ont point de radicaux dans la langue et ceux qui sont évidemment d'emprunt signalent les nations étrangères avec lesquelles un peuple a pu être en rapport; les mots analysés font connaître les idées qu'il attache aux choses, et l'on trouve, à la rigueur, les mœurs et les usages d'une nation peints dans la langue qu'elle a parlée; enfin on peut espérer de remonter à l'origine de la civilisation, des sciences et des arts d'un peuple par le seul examen des mots qui en expriment les formes ou les préceptes.

On a donné à cette étude véritablement philosophique des langues, à ces recherches comparatives et analytiques les noms plus ou moins convenable de *philologie ethnographique*. Cette science nouvelle est connue en Allemagne sous le nom de *Linguistique*, appellation que nous croyons devoir adopter, parce qu'elle indique clairement l'objet matériel de la science.

Il faut le dire aussi, la *linguistique* n'est encore qu'une science naissante; elle vient récemment de hasarder ses premiers pas, et, quelque brillants que soient les résultats qu'elle se vante d'avoir déjà obtenus, son intérêt véritable est de se prémunir contre un esprit de système trop prématuré; elle doit bien étudier les faits innombrables qui dépendent de son domaine, avant de chercher à les lier à un petit nombre de principes fondamentaux, principes auxquels on n'arrive dans toute science que par la seule analyse préalable de tous les faits : ce n'est qu'à cette condition que la

linguistique peut prendre rang parmi les sciences proprement dites. C'est parce qu'elle est réellement *science de faits* et à cause de l'importance de son but, que la *linguistique* a dû être comprise dans la nouvelle organisation du *Bulletin universel des sciences*. On trouvera donc dans la VII^e. section l'annonce de tous les ouvrages relatifs à la *linguistique* qu'on publiera désormais en France et à l'étranger. Il nous a enfin paru également utile de donner, dans nos premiers numéros, l'analyse raisonnée ou la simple indication du contenu du petit nombre d'ouvrages de *linguistique*, publiés antérieurement à la présente année. Le Bulletin contiendra ainsi un tableau complet des Mémoires ou des livres relatifs à cette science toute nouvelle, et nous commencerons par la série des ouvrages généraux. C. S.

1. CATALOGO DE LAS LENGUAS DE LAS NACIONES CONOCIDAS, etc. Catalogue des langues des nations connues, avec leurs dénombremens, divisions et classes, d'après leurs différens dialectes et idiomes; par l'abbé Don Lorenzo HERVAS; 6 vol. gr. in-8. Madrid; 1800 — 1805; Ranz.

Lorenzo Hervas mérite d'être nommé parmi les premiers écrivains qui ont traité des langues en général, et tâché de les coordonner successivement; et quoiqu'il n'esoit pas élevé au point de les envisager comme un ensemble, et d'en reconnaître l'unité, il est un de ceux qui ont fourni le plus de matériaux et les faits les plus propres à établir la preuve frappante de cette opinion. Il a publié un grand nombre d'ouvrages presque tous en italien; celui dont nous nous occupons ici, est en langue espagnole, et tient beaucoup plus et beaucoup moins que le titre ne promet. (La 1^{re}. édit. que l'auteur avait publiée à Césena, en 1784, en italien, fait partie de son *Idea dell' Universo*). L'on y trouve des renseignemens itinéraires et statistiques (t. 1, p. 144) que l'on n'y cherche pas, et l'on n'y trouve point cette classification claire et nette des langues que le titre fait espérer, et qui est impossible sans le secours de tableaux et de nombreux exemples. L'introduction, qui est de 90 pages, traite des moyens de classer les nations du globe, et montre que les langues sont le meilleur instrument pour cette opération. On y juge aussi les écrivains à raison de leur utilité ou inutilité; on les critique sévèrement. L'auteur passe ensuite aux anciens et nouveaux établissemens des peuples; il tâche d'expliquer les noms de ce qu'on

appelle les quatre parties du monde, et donne (p. 72) le rumb ou la route qu'il a suivie dans ses recherches; il commence par l'Amérique méridionale, continue vers le nord; traverse la mer Pacifique, et arrive au Japon, en Chine; il voyage dans l'Asie, et se rend de là en Europe, comptant finir par l'Afrique. Her-vas croit que l'Amérique Méridionale a été peuplée à travers l'Atlantide, et il cite une carte de Buache, présentée à l'Académie royale de Paris en 1737 et 1752, qui indique les restes aujourd'hui visibles de ce vaste pays submergé. Après avoir traité de l'Amérique au I^{er}. vol., il traite des îles de la mer Pacifique et de l'Asie au II^e., de l'Europe aux III^e., IV^e., V^e. et VI^e., et distingue dans cette dernière, les nations qu'il appelle *advenues*, de celles qu'il appelle *primitives*.

Quant au point de vue général, il enseigne « que l'Asia es el » centro de la poblacion humana (t. 1, p. 105) y que siendo una » misma y sola la primitiva lengua de los hombres, la diversidad » de lenguages en ellos provino por castigo prodigioso de Dios » (t. 1, p. 35). » C'est-à-dire, « que l'Asie est le centre de la » population humaine; que les hommes n'eurent primitivement » qu'une seule et même langue; enfin que la diversité des langues » provient d'un châtement miraculeux de la part de Dieu. » A. B.

2. PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE, mis à la portée des enfans, et propres à servir d'introduction à l'étude de toutes les langues, par A. J. SILVESTRE DE SACY. 3^e. édit. revue et corr. 1 vol. in-8. de 300 p.; Paris, 1815.; Belin et Nicolle.

La France possède plusieurs grammaires générales, dont la meilleure est celle de M. Silvestre de Sacy. L'auteur, « con- » vaincu que rien n'est plus essentiel que de s'accoutumer de » bonne heure à se rendre compte des connaissances que l'on » acquiert, » l'a dédiée à son fils. Il informe le lecteur qu'il a supprimé entièrement la partie de la grammaire générale, qui a pour objet les élémens de la parole et de l'écriture. « Les con- » sidérations, ajoute-t-il, sur le premier de ces deux objets, je » veux dire sur les organes naturels de la parole, et sur la natu- » re et la variété des sons et des articulations que nous produi- » sons avec le secours de ces organes, sont sans doute bien pro- » pres à nous faire admirer la puissance et la sagesse du Créateur, » ainsi que la fécondité des moyens dont il se sert pour parvenir » à ses fins. Elles ont aussi une grande utilité pour les recherches

» qui appartiennent à la science étymologique, et à la grammaire
 » comparative des idiomes anciens ou modernes. Mais elles n'appartiennent pas à la première instruction, pas même à l'instruction commune et usuelle. C'est la nature et l'imitation qui enseignent aux enfans l'usage qu'ils doivent faire de leurs organes pour la prononciation de la langue maternelle; et c'est encore de l'imitation, et non de la connaissance des organes et des principes de la grammaire, que l'homme, plus avancé en âge, apprend à imiter des articulations étrangères au langage du pays où il a pris naissance. Quant à l'écriture, ce moyen ingénieux de fixer la parole, en peignant les sons articulés, et de rendre ainsi la communication des idées indépendantes de l'éloignement des temps et des lieux, les principes sains et lumineux de la grammaire générale, ne doivent être considérés que comme une théorie plus parfaite, dont tous les peuples qui ont admis une écriture alphabétique ou syllabique, se sont plus ou moins écartés. » L'auteur a supprimé également tout ce qu'on peut dire sur la ponctuation. L'ouvrage est divisé en 3 parties : la 1^{re}. traite des parties du discours; la 2^e. des nombres, genres, cas; et [la 3^e., de la syntaxe, qui, selon l'auteur, diffère de la construction. Les trois derniers chapitres sont destinés à l'analyse : on y remarque plusieurs distinctions subtiles, telles que celle des sujets simples qui sont complexes ou incomplexes, et dont la partie complexe renferme le sujet logique et le sujet grammatical, comme dans les vers suivans :

Impétueux enfant de cette longue chaîne,
 Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne.

Le chapitre V renferme l'analyse d'un exorde de Bossuet, et celle d'un passage d'un discours de Cicéron. Cette dernière est en forme de dialogue, et très-bien calculée pour faire entrer dans l'esprit de la jeunesse, les différentes qualités des termes employés par l'orateur.

Une table des matières alphabétique, faite avec soin, nous a paru bien précieuse. Il serait à désirer que de pareilles tables alphabétiques fussent ajoutées à tous les ouvrages d'instruction, où, sans elles, très-souvent on cherche fort long-temps, et quelquefois en vain, les passages les plus essentiels. A. B.

3. MITHRIDATES ODER ALLGEMEINE SPRACHENKUNDE, etc. Mithridates, ou Connaissance générale des langues, avec le Pater

dans près de 500 langues, idiomes ou dialectes, par J. CH. ADELUNG. 1^{er}. vol. Berlin, 1806. 8°. — 2^e. vol. rédigé et terminé par J. S. VATER. Berlin, 1809. — 3^e. vol., en 3 part., composé en entier par J. S. VATER. Berlin, 1812, 1813 et 1816. 4^e. vol. contenant les supplémens aux précédens, publié par J. S. VATER; Berlin; 1817.

Depuis qu'on a commencé à s'occuper de l'étude comparative des langues; trois ouvrages marquans ont paru sur cette science nouvellement créée. Ce sont les *Vocabularia comparativa totius orbis*, rédigés par Pallas, d'après les ordres de l'impératrice Catherine II; le *Tripartitum* de Vienne (1); et le *Mithridates* de J. Ch. Adelung et J. S. Vater. Dans le temps qu'Adelung conçut le plan de ce dernier monument de sa gloire (vers 1800), les matériaux pour sa composition étaient beaucoup moins abondans, que dans le moment actuel. L'Asie méridionale et l'Océanique n'avaient pas fourni un aussi grand nombre de vocabulaires et de textes traduits, que ceux qui se trouvent aujourd'hui entre nos mains; les *Salts* et le *Seetzen* n'avaient pas encore exploré et recueilli les idiomes de l'Afrique, et les trésors littéraires rapportés par l'illustre Humboldt, n'étaient pas à la disposition du premier auteur du *Mithridates*. Réduit à se servir du *Pater*, comme la seule pièce existante dans le plus grand nombre des langues de l'univers, il l'adopta pour base de son ouvrage. Le peu d'aptitude de ce morceau pour la philologie comparative est à présent généralement reconnu; mais il appartient aux grands talens d'effectuer beaucoup avec peu de moyens, et, malgré ses défauts, le *Mithridates* restera toujours un des ouvrages les plus admirables du XIX^e. siècle.

Le 1^{er}. vol. (686 p.) est en entier de J. Ch. Adelung même. Il comprend les langues de l'Asie, et commence par celles que l'auteur a cru devoir appeler *monosyllabiques*; c'est-à-dire le chinois, le thibétain et les idiomes parlés dans l'Inde au-delà du Gange. Suivent les langues *polysyllabiques*, dans un ordre qui paraît être géographique, mais qui ne l'est pas entièrement; et encore moins ethnographique et linguistique. Savoir : I. *Asie méridionale* : Le malai; les langues de l'Inde antérieure; l'afgan;

(1) Ce livre a été rédigé par plusieurs savans allemands. L'auteur de cet article n'y a pris aucune part.

les idiomes médés; et le persan. II. *Asie occidentale* : Langues sémitiques; l'arménien; le géorgien; les langues du Caucase. III. *Haute Asie* ou ASIE INTÉRIEURE : Langues turco-tatares; idiomes mongoles; langues mandchoues; le coréen. IV. *Asie septentrionale* ou SIBÉRIE : Langues des peuples mixtes des pays limitrophes de l'Asie et de l'Europe; idiomes samoïèdes. V. *Asie orientale* : Le japonais; la langue des îles de Liou Kieou; celle de Formose. VI. *Îles de l'Asie méridionale*. VII. *Océanique* : Peuples qui ressemblent aux nègres et qui ont des cheveux crépus; nations d'un teint cuivré et à cheveux longs et lisses.

L'impression du 2^e. vol. (808 p.) était commencée, quand la mort surprit son auteur. C'est alors que le célèbre professeur Vater, à Halle, fut chargé de terminer l'ouvrage, dont seulement un quart avait été rédigé par Adelung. Il s'acquitta de cette tâche difficile de la manière la plus digne de son nom, et avec une exactitude admirable. — Le second tome du Mithridates contient les langues de l'Europe dans l'ordre suivant. I. *Cantabre* ou BASQUE. II. *Celte*. L'ancien celtique; les filles du celtique dans la Grande-Bretagne et en Irlande. III. *Celto-Germanique* ou CIMBRE. Cimbres du pays de Galles et de Cornwallis; cimbres de la Basse-Bretagne. IV. *Germain*. Souche allemande; langues scandinaves; anglais. V. *Greco-Latin*. Thraco-illyrien; idiomes pelasgiques; helleno-grec; langues latines. VI. *Slave*. Slave-ante ou slave oriental; slave occidental. VII. *Germano-Slave*. Ancien prussien, prusso-lithuanien, polono-lithuanien, letton. VIII. *Romano-Slave* ou WALAQUE. IX. *Tchoude* ou FINNOIS. X. *Langues mixtes du Sud-est de l'Europe*. — Hongrois; albanais.

Le 3^e. vol. est subdivisé en 3 part., dont la 1^{re}. comprend l'Afrique (305 p.). I. *Afrique septentrionale*. Berberi; langue des Guanches. II. *Afrique moyenne*. Cophte; idiomes de la Nubie et d'Habbech; peuples entre le Sahara et le Joliba; nègres proprement dits; habitants de l'intérieur de l'Afrique entre les montagnes de la Lune, les bords de la mer au sud de Habbech, les montagnes Loupatiennes jusqu'à la frontière S. E. de Congo; et habitants des îles de cette côte; Cafres. III. *Pointe méridionale de l'Afrique*. Hottentots.

La 2^e. (402 p.), et la 3^e. part. (474 p.) du 3^e. vol. comprennent l'Amérique. Les langues de cette vaste partie du monde

étaient presque inconnues en Europe, et, sans la superbe collection de grammaires et de vocabulaires américains, rapportés par M. le baron de Humboldt, M. Vater n'aurait pas pu achever l'ouvrage si heureusement commencé. C'est donc en grand partie au zèle du célèbre voyageur que nous devons le matériel qui a mis le continuateur du *Mithridates* en état de classer les langues du Nouveau-Monde, de la manière suivante :

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

I. *Pointe méridionale* jusqu'au Rio de la Plata, y compris le Chili. II. *Côte orientale* depuis le Rio de la Plata jusqu'à l'embouchure du Maragnon. III. *Partie orientale du Paraguay*. IV. *Partie occidentale du Paraguay*. V. *Pérou*. VI. *Pays à l'est du Pérou*, jusqu'à l'Oucayle. VII. *Pays à l'est de Quito*, sur le Marañon et vers le Rio Negro. VIII. *Pays entre le Rio Negro et l'Orinoco supérieur*. IX. *Pays sur l'Orinoco supérieur et le Casanare*. X. *Côte septentrionale de l'Amérique méridionale*. XI. *Pays montagneux du N.-O.*, jusqu'à l'isthme de Darien.

AMÉRIQUE MOYENNE.

I. *Iles*. II. *Pays depuis l'isthme de Darien jusqu'à Guatimala*. III. *Plateau du Mexique*. IV. *Pays depuis Anahuac*, jusqu'au golfe de la Californie, et à l'est jusqu'à Rio del Norte.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

I. *Partie septentrionale du Nouveau-Mexique et la Californie*. II. *Pays à l'occident du Missisipi*. III. *Pays à l'orient du Missisipi*. IV. *Pays à l'occident de la baie d'Hudson*. V. *Côte septentrionale*.

Le 4^e vol. du *Mithridates* (540 p.) contient des suppléments, des additions et des corrections de différens auteurs, savoir de MM. Vater, Fr. Adelung de Saint-Petersbourg, baron Guillaume de Humboldt et Klaproth.

Depuis la publication de ce grand ouvrage, il faut le répéter, les matériaux pour l'étude comparative des langues se sont singulièrement augmentés, et cette science même s'est avancée à pas de géant. Le public n'apprendra donc pas sans quelque intérêt, que, muni d'une immense quantité de pièces qui manquaient aux savans auteurs du *premier Mithridates*, je m'occupe d'un ouvrage qui portera le titre de *Mithridates français*, et

dont le premier volume, contenant les langues de l'Asie, sera incessamment mis sous presse. Dans cet ouvrage je donnerai, après l'histoire de chaque langue, un aperçu général de sa grammaire, un vocabulaire de 132 mots, y compris les noms des nombres, et un morceau de texte avec la traduction interlinéaire et l'analyse grammaticale. Ce n'est que là, où le manque d'autres morceaux m'y forcera, que je me servirai du *Pater*, comme échantillon d'un idiome. Un atlas contiendra les grands tableaux comparatifs, et, ce qui manquait à la littérature depuis le temps de Deshautesrayes, une collection complète de tous les alphabets et écritures connus, avec une direction pour leur lecture.

KLAPROTH.

4. ETYMOLOGICON UNIVERSALE, OR UNIVERSAL ETYMOLOGICAL DICTIONARY, ou Dictionnaire étymologique universel, dans lequel on fait voir que l'on ne doit considérer que les consonnes pour découvrir les affinités des mots, et que les voyelles doivent être entièrement rejetées; où l'on prouve que les langues contiennent la même idée fondamentale, et qu'elles proviennent de la terre, ainsi que les opérations, les accidens et les propriétés qui y sont relatives; avec des explications tirées de diverses langues; telles que les dialectes teutoniques, anglais, gothique, saxon, allemand, danois, grec, latin, français, italien, et espagnol; les dialectes des langues slavonne et russe; les langues orientales, l'hébreu, l'arabe, le persan, le samscrit, l'égyptien, et le cophte. 2 vol. in-4°, ensemble de 1,300 pag.; Cambridge et Londres 1811; Deighton, Hackinlay.

Cet ouvrage essentiel et rare est difficile à analyser. Son titre est peut-être le meilleur indicateur de son contenu. L'auteur enseigne que la *terre* (considérée dans ses diverses dénominations) renferme l'idée fondamentale du langage, et que celui-ci s'est formé peu à peu des opérations, accidens, et propriétés appartenans à la terre. Il en donne des exemples frappans pag. 132 de la dissertation préliminaire. « The idea, which we annex to » *Delirium*, appears very distant indeed from any thing belonging to the earth, and yet it is acknowledged, that this word » means, to turn aside from the Furrow, q. extra *Liram* ratio- » nis evagari. *Deliro* (ex de and *lira*,) properly to make a balk » in caring of Land.—To doat, or rave; to talk or act idly. The

» terms *Bench* and the *Bank* of earth are acknowledged to be-
 » long to each other; and let us march, to what venerable and
 » worldly purposes, the Bench or Bank, as denoting the seat,
 » have been applied; — the *Bench* of Bishops — King's *Bench*
 » — the *Benchers* of Lincoln's Inn, and to the most complicated
 » artifice in mercantile life. The *Bank* of England, Bankers', etc.
 » And thus our moneyed men have their real or imaginary pro-
 » perty in Banks; — which belong to the bank of earth or in the
 » *funds*, which belongs to the *fundus*, Land or Ground, — the
 » Bottom, or in the *stocks*, which brings us to the stump or stem
 » of a tree. Even those, who unincumbered with such low thou-
 » ghted cares, pursue in dignified solitude and in silence, whe-
 » ther in garrets or in parsonages, the study of good letters;
 » even they are fixed to the same spot, and bound by the same
 » spell. Their good letters are in their origin nothing but the
 » dawblings of dirt (*literæ quasi lituræ*), and they commonly
 » continue and terminate amidst the same materials. The lear-
 » ned parsonage, who writes in latin, is employed in ploughing,
 » *exarando*, (*exaro*, to plough or dig up — to write, or indite,) and I shall shew, that *scribo*, and *grapho*, (*Γραφω*,) belong to
 » *scrape*, *grave*, *grub up*, for the same reason. I shall likewise
 » shew, that the english *write* means to *wroot*, *root up* the
 » earth.—The man of *profound* knowledge still belongs to the
 » *fundus*, Land or ground, the bottom.—The man of *erudition*
 » to *rudus*, or rubbish; — of *investigation*, to the *vestigium*,
 » the print of the foot-step on the ground, etc. If he *revolves*
 » the most abstruse subjects in his mind, he is only *wallowing*
 » in the dirt, (*volutus*, to roll, to wallow, to toss, to think of,
 » revolve, and toss in one's mind); — if he *scrutinizes* a subject
 » with the most piercing eye, he is merely *routing* into *scruta*,
 » old trash or trumpery. — Even the *grounds* of his argument,
 » on which he prides himself so much, are not formed of nobler
 » materials, than the *grounds* of his tea or his beer, or even
 » than the *ground*, on which he treads: — if he be a man
 » of brilliant *conversation*, or if he be *conversant*, or *ver-*
 » *sed* in various arts, and sciences, he is still associated with
 » the plougher or digger of the field (*versor*, *terram versor*);
 » — if he be a man of *cultivated* mind, or if he duly *exer-*
 » *cises* his faculties, he is still engaged in the same employment:
 » if he should write the most charming *verses*, he is advanced

» no further than the turning of the furrow (*versus*, a turning
 » again at a land's end), and if even those verses should con-
 » tain the most *sublime* conceptions ; thoughts that breathe ,
 » and words that burn ; even then , he is but just emerging above
 » the mire (*sublimis*, qui *supra limum*). — Nay the writer, and
 » reader, who produces and peruses these truths on the humble
 » origin of languages in the preliminary dissertation now before
 » them, have their attention fixed on an object, which is deri-
 » ved from the sower of the field, and the mud before their
 » doors : (*dissertatio*, *dissero*, à *sero*, and *preliminary* from
 » *præ*, and *limen*, à *limus*.) This derivation of *limen* from *ti-*
 » *mus*, as denoting the part exposed to the effect of dirt, will
 » surely not be doubted, though it is not acknowledged by the
 » etymologists, who among other conjectures derive indeed
 » *limen* from *limus*, though not as signifying mud, but as deno-
 » ting, *obliquus*, *transversus*. » — Ce passage peut suffire pour
 faire connaître la nature des argumens et la manière de l'auteur.
 Ayant rejeté les voyelles, il s'en tient exclusivement aux conson-
 nes, et il trouve qu'il peut les reporter toutes à la terre d'où
 elles sont venues.

La conclusion est une des pièces les plus importantes en fait
 de langue. Nous n'en citerons que quelques lignes : « Languages,
 » or the forms, which the elements assume, are subject to per-
 » petual fluctuation, and exposed to all the numerous accidents,
 » which man is destined to experience; but the elements them-
 » selves still survive unaltered and unimpaired, amidst every
 » revolution of Nature and of Life. The physical and moral evils
 » of the world all prey upon languages; and even the caprices
 » and follies of man himself, as they appear on the familiar oc-
 » casions of ordinary life, are busily employed in producing
 » those insensible mutations, which the forms of speech incess-
 » antly experience. Folly and caprice are powerful agents in the
 » operations of change; — controuling or rather suggesting the
 » customs of mankind; and custom, as we have over heard, is the
 » tyrant of languages. Powerful however as these agents may
 » be imagined folly, caprice, custom, or by whatever name
 » they shall be called; still we must observe, that their powers
 » are limited and directed by a superior necessity, which sways
 » with irresistible controul the destiny of languages. Their agency
 » is confined to the simple changes of modifications, nor are

» they able to disturb the original elements either of languages
 » or of life. The wildest sallies of caprice are confined and go-
 » verned by the same laws, as the gravest suggestions of design;
 » and they are only to be considered, as different modes of acting
 » on the same materials, invested with the same properties. Where-
 » ver there is mind, the effects of design must always be pro-
 » duced; and whenever man becomes intelligible to man, whether
 » in moods of sport or of gravity, of caprice or of meditation;
 » the termes, which he employs, must be adapted to a train of
 » ideas already formed, and derived from words already existing.
 » They must be significant, and consequently must be analogous
 » to a certain order or series of things, which had been pre-
 » viously established. Man may combine into new forms; he may
 » enlarge or contract, he may change by every variety of modi-
 » fication; but he can produce no effects on the existence or the
 » spirit of the original elements. They are removed from the
 » sphere of his action, and are governed by a superior authority.
 » The arts and the institutions of man have perished with their in-
 » ventors: — The monuments of his glory, his science and his
 » superstition, — The palaces and the temples have crumbled
 » into dust; and the proud cities, in which the wonders of his
 » achievements were exhibited, are buried for ever under their
 » own ruins: — All however is not lost: — The original elements
 » of language, which were once vocal with the inventions and
 » emotions of primeval man, still survive amidst the ravages of
 » time: — They still continue to be instinct with the energies of
 » mind; and to record in mystic, though in faithful characters,
 » the secret history of the ancient world. » A. B.

5. ETYMOLOGISCHES WORTERBUCH DER IN OBERDEUTSCHLAND,
 VORZÜGLICH ABER IN OESTEREICH, ÜBLICHEN MUNDART. Dic-
 tionnaire étymologique du dialecte usité dans la haute Alle-
 magne, principalement en Autriche; par MATHIAS HOFER,
 curé à Kematen, 3 vol. in-8°. Linz 1815; *Kastner*.

Ce livre nous a paru remarquable sous plus d'un rapport. Il est l'ouvrage d'un curé de campagne, fort âgé, mais conservant toute la vigueur de la jeunesse. Sous le titre modeste d'un vocabulaire étymologique du dialecte de la Haute-Autriche, et dans le style le plus simple, il a donné des leçons et des observations générales de la plus grande utilité. Précédé d'un catalogue rai-

sonné des sources et des lexiques de l'allemand ancien, de ses nuances, et de la branche appelée celtique, l'ouvrage commence alphabétiquement, et finit par trois listes, dont la première renferme les mots allemands expliqués dans l'ouvrage, au nombre de 2,700 ; la seconde, les articles d'histoire naturelle qui y sont traités suivant les dénominations de Linné, au nombre de 800 ; la troisième, les termes latins expliqués occasionnellement au nombre de 170. Ce livre contient aussi quelques renseignemens géographiques ; mais ce qui fait son mérite général, c'est une suite de comparaisons de mots de diverses langues anciennes et modernes répandues depuis le commencement jusqu'à la fin, et servant à vaincre les difficultés que présentaient les termes spéciaux. Parmi les mots latins dont l'auteur recherche l'étymologie, on trouve *abies*, *ægeum mare*, *Ætna*, *ambactus*, *barba*, *boreas*, *cremor*, *curruca*, *dama*, *ericus*, *faunus*, *femina*, *gallus*, *glis*, *helvus*, *hostis*, *jentaculum*, *insula*, *lagna*, *lethum*, *mespilus*, *musa*, *navis*, *noricus ensis*, *ogyges*, *opacus*, *Pannonia*, *papilio*, *queri*, *rabula*, *ramus*, *sannio*, *scribere*, *talpa*, *tinca*, *urceus*, *uter*, *vervex*, *vir*, etc.

A. B.

6. LITERATUR DER GRAMMATIKEN, etc. Littérature des grammaires ; Lexiques et recueils de mots de toutes les langues de la terre, d'après l'ordre alphabétique des langues, avec un court aperçu sur leur patrie, leur affinité et leur histoire. Par Dr. J. S. VATER. 1 vol. in-8. de 250 p. Berlin ; 1815 ; Nicolaï.

Cette bibliographie alphabétique des langues de la terre, est écrite en allemand et en latin, et dédiée à S. M. le roi de Prusse. En y cherchant le nom d'une langue ou d'un peuple, on trouve sa position sur le globe, quelques mots sur leurs rapports analogiques, et une liste des livres introductoires, des dictionnaires, des grammaires appartenant à l'idiome. Cette collection est une sorte d'arrangement plus commode de la partie bibliographique du Mithridate (V. n°. 3). Elle signale un grand nombre de points de contact entre les langues.

A. B.

7. ARNDT. URSPRUNG UND VERWANDTSCHAFT DER EUROPEISCHEN SPRACHEN. Origine et affinité des langues de l'Europe, par ARNDT. In-8.; 1818.

Ce livre qui a paru après la mort de M. Murray, mais avant la publication de son ouvrage (ci-dessous n°. 13), peut être regardé comme le précurseur de l'*History of European language*,

et, avec celle-ci, comme le commentaire préalable de la portion appelée Indo-germanique dans les ouvrages généraux. De tous les genres d'instruction, le genre comparatif étant le plus sûr et le plus fertile, on n'entreprendra pas sans avantage réel le parallèle de ce qui a été écrit sur le même sujet et à la même époque, mais sans communication quelconque, à Bonn, et près d'Édimbourg. M. Arndt a tâché de lier l'Occident à l'Orient, et a donné sur les noms de *dieu, père, terre, raison*, et beaucoup d'autres, des explications qui alors étaient neuves. A. B.

8. PRÉCIS DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE, servant de base à l'analyse de chaque langue particulière, et d'introduction à ma grammaire allemande; par SIMON. 1 vol. in-8. de 160 pag. Paris, 1819; Eberhart.

M. Simon a donné une grammaire allemande à l'usage des Français. Il l'a fait précéder d'un précis de grammaire générale, où il explique d'abord le nom de la grammaire et son but, qu'il trouve dans l'analyse, dans la synthèse et dans la comparaison. « Essayer, dit-il p. ix, de remonter jusqu'à l'origine du langage, examiner les caractères communs aux différens idiomes, et ceux qui les distinguent, voilà ce qui constitue la grammaire générale. » Il regarde la faculté de la parole comme un bienfait inappréciable de l'éternelle bonté, et croit, p. xiv, que les exclamations en voyelles, ordinairement accompagnées d'aspirations, ont vraisemblablement formé la première base du langage en exprimant les sensations; et que les consonnes représentent des idées, p. xx.

Il passe de là aux parties du discours auxquelles il propose de donner d'autres noms. Il pense, p. xxxv, que le verbe *être* est arrivé beaucoup plus tard, et ne saurait être entré dans le corps des verbes primitifs. L'auteur partage ensuite les parties du discours en essentielles et non essentielles, à peu près comme les Chinois les partagent en pleines et non pleines, et blâme ceux qui séparent les noms propres des noms communs (appellatifs), tandis que tous les noms ont commencé par être des noms communs. Au chap. V il compare les langues relativement à leur origine et appelle l'Asie le berceau du genre humain, et le lieu d'où les hommes se sont répandus, en différentes directions, sur la surface du globe, p. cxx. Il parle ensuite du chinois, du samscrit et de l'hébreu. Ce chapitre est terminé par l'observa-

tion suivante : « La langue allemande peut exprimer tous les » mots d'art, tous les mots scientifiques, en puisant dans son » propre fonds, et d'une manière généralement intelligible au » peuple, sans être obligée de mendier à une autre langue des » expressions que le vulgaire ne comprendrait pas; d'où il résulte que les savans allemands peuvent écrire, pour l'instruction de leurs compatriotes, des livres qui sont à la portée de l'intelligence la plus commune; c'est pourquoi on rencontre » tant de lumières et d'instruction chez les peuples qui parlent » cette langue. Mais les peuples qui parlent un patois latin, et » qui ne peuvent étudier ni le latin, ni le grec, auront toujours » beaucoup de peine à étendre leurs lumières; les savans sont, » pour ainsi dire, dans l'impossibilité d'éclairer le vulgaire; les » expressions qui devraient être intelligibles, manquent; et il est » tout naturel que les Italiens, les Français, etc., ne comprennent pas quand on leur parle grec. » Le chap. vi traite des caractères ou signes, par lesquels on trace les idées, et divise l'écriture en gravure ou peinture d'images, et en écriture alphabétique, et il attache celle-ci à celle-là. A. B.

Nota. Ici doit se placer, dans l'ordre chronologique des ouvrages que nous indiquons, le *Tripartitum* dont nous avons rendu compte, to. III, n°. 246 du Bulletin de 1823.

9. ANALEKTEN DER SPRACHENKUNDE. Analectes de la connaissance des Langues, par le Dr. J. S. VATER. 1^{er}. cahier, avec une carte des langues des Indes orientales. 1 vol. in-8°. de 100 p. Leipsig; 1820; Dyk.

DIE SPRACHE DER ALTEN PREUSSEN, etc. Langue ancienne de la Prusse; introduction, fragmens, grammaire, dictionnaire; par J.-S. VATER. 1 vol. de 180 p. Brunswick; 1821; librairie de l'École.

VERGLEICHUNGSTAFELN DER EUROPEISCHEN STAMMSPRACHEN UND SÜD-WEST-ASIATISCHEN. — Tables comparatives des langues primitives de l'Europe et de l'Asie du sud-ouest; sur la langue des Thraces, trad. du danois de R.-K. Rask; Grammaire albanaise, d'après Fr.-Mar. de Lecce; Grammaire géorgienne (*grusinisch*), d'après Maggio, Khai et Firalow; par J.-S. VATER; et Grammaire galloise, par Christian Wilhelm AHLWARDT. 1 vol. in-8°. de 300 p. Halle; 1822; Renger.

Vater a beaucoup travaillé sur les langues, et ses travaux se sont étendus sur presque tous les idiomes du globe; mais il s'est borné à publier de petits traités, comme les *Analectes* et autres, et ses ouvrages les plus considérables sont la continuation du *Mithridates* d'Adelung, et son écrit sur l'Amérique, dont il sera question plus tard. Les *Analectes* renferment :

- 1°. Notice sur la nature de la langue chinoise ;
- 2°. Échantillon de la langue samoïède ;
- 3°. Examen d'un MS de Königsberg, qui contient l'Oraison dominicale en 25 dialectes ;
- 4°. Rapport de M. Carey et Cie. sur les traductions de l'Écriture Sainte faites à Serampour, 1816, avec une carte des dialectes de l'Inde occidentale, et suivi de 33 formes du verbe *être* et de l'Oraison dominicale.

A. B.

10. SIMPLIFICATION DES LANGUES ORIENTALES; ou Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque, avec des caractères européens; par C. F. VOLNEY. In-8.; 134 p. Paris; an III.

« Par une opération d'un genre neuf, dit l'auteur, j'entreprends de faciliter les langues orientales; de les débarrasser des entraves gratuites qu'une habitude routinière leur a imposées; enfin de les rendre accessibles, presque populaires, en les ramenant à la condition des langues d'Europe, dont elles ne diffèrent point essentiellement. »

L'auteur pensait que les langues orientales, et spécialement l'Arabe, le Persan et le Turc, ne sont pas plus difficiles que nos langues européennes, soit sous le rapport de la prononciation, soit sous celui de leur mécanisme et de leur construction. « Il est même certain, dit-il, qu'aucune langue d'Europe n'a la régularité, ni la simplicité de l'Arabe, encore moins du Persan. » Il croyait aussi que l'écriture seule de ces peuples était l'obstacle principal qui détournait les Européens de l'étude des langues arabe et persane, et qu'en conséquence « puisque la difficulté ne réside point dans le fond du langage, mais dans sa forme, dans la manière de le peindre, et dans un système vicieux d'alphabet, il faut abroger ce système et lui en substituer un plus simple et plus parfait: or, comme le système alphabétique de l'Europe réunit une partie de ces conditions; comme il nous est déjà connu, familier, et qu'on peut l'étendre et le perfection-

ner, c'est faire tout d'un coup un pas considérable dans la connaissance des langues asiatiques, que de le leur appliquer et de dépendre leurs prononciations par nos caractères. M. de Volney propose donc d'adopter, pour écrire les langues orientales, l'alphabet latin augmenté de 13 caractères qui ne sont que les lettres latines *a, e, o, h, t, d, s, z*, et les lettres grecques *ω, γ* et *θ*, auxquelles il fait subir de légères modifications de forme pour exprimer les lettres arabes *waw, din, hha, tha, sad, dhad, schin, ghain* et *tsa*; et termine son livre par une grammaire de la langue arabe écrite en caractères européens. S.

11. DIE VERWANDTSCHAFT DER SPRACHEN, etc. Affinité des langues, particulièrement des langues française et allemande, présentée dans un Traité sur la structure du français, et dans un Dictionnaire étymologique français-allemand, où l'affinité de ces langues ainsi que celle de plusieurs idiomes anciens et modernes est expliquée d'une manière détaillée; par L. WEINHART. 1 vol. in-8. de 630 p. Landshut; 1821; Krüll. (Une 2^e. édit. en 2 vol. a paru à Leipzig.)

Ce livre, sous le dehors d'un petit vocabulaire français, renferme des données de *synglosse* aussi intéressantes que nombreuses. L'auteur paraît occupé d'un grand travail, dont le présent recueil ne serait que le précurseur. La première partie parle avec détail de la langue française, de la manière dont les formes latines ou germaniques sont devenues des formes françaises, particulièrement pour les noms propres, et offre deux listes des mots germaniques, accompagnés de leurs analogues en latin, français, grec, etc. La page 88 renferme deux observations dignes d'attention. a). « En général, c'est une entreprise bien incertaine et bien hasardée, d'avancer que tel ou tel mot (forme de mot) appartient exclusivement à telle ou telle langue. Il est clair que chaque mot est inséparable de sa racine; or, cette racine est un bien commun : comment dès lors attribuer le mot qui en dérive, à tel ou tel idiome exclusivement? par exemple, *deutsch, düdsg, dutch, tedesco, tudesque, dite*, etc., que sont-ils tous, sinon de différentes formes en différentes langues de la même étoffe radicale? b) Otez la diversité des caractères, et vous reconnaîtrez sur-le-champ une foule d'affinités et d'identités : par exemple;

« Grec, *herp*; lat., *ser*; allem., *sachs*.

- » Grec, *boulo-mai*; lat., *volo*; allem., *will*.
- » Grec, *machanao*; lat., *machinor*; allem., *mache*.
- » Grec, *misgo*; lat., *misceo*; allem., *mische*.
- » Grec, *pater*; lat., *pater*; allem., *vater*.
- » Grec, *mitir*; lat., *mater*; allem., *mutter*.

La seconde partie, qui est de 600 pages, renferme le vocabulaire français, qui, au fond, a servi de cadre seulement pour coordonner un peu la quantité de choses que l'auteur avait à nous dire. C'est vraiment dommage qu'il ait choisi un cadre aussi étroit : le lecteur a beaucoup de peine à trouver ce qu'il cherche et a besoin d'être fort exercé déjà pour savoir détacher *aquila* sous *abeille*, *echinus* sous *acacia*, *axis* sous *agir*, *concupine* sous *alcove* (nous parlons de la liaison grammaticale), *lives* sous *amazone*, et les *templiers* sous *anatomie*. Mais cet inconvénient est plus que compensé par une foule de richesses étymologiques et analogiques, telles qu'on en trouve en parcourant seulement la lettre A, aux articles *abeille*, *agir*, *aller*, *amputer*, *apôtre*, *arche*, *arithmétique*, *arroi*, *atecnie*, *atour*, *attaquer*, *avoir*. L'auteur demeure actuellement dans l'ancien couvent de St.-Gall. A. B.

12. DISCOURS SUR L'ÉTUDE FONDAMENTALE DES LANGUES, lu à l'Académie russe dans la séance du 18 juin 1821; par le conseiller de cour GOULIANOF, membre de l'Académie, etc., et traduit par le même. Paris, 1822; Dufart. Avec cette épigraphe : *La meilleure histoire de l'entendement humain doit, avec le temps, résulter de la connaissance approfondie du langage*. RIVAROL.

« Retracer à travers la marche imposante des siècles les vicissitudes progressives du langage originel, auquel doivent leur existence les langues du monde ancien et moderne, ramener le fonds rationnel de toutes les langues à la perfection primitive, en déduire une théorie universelle, propre à développer l'organisation de chaque idiome : tels sont, sans doute, les points de contact où viennent se réunir les investigations de tous les philologues. » Ce passage indique l'opinion et le but principal de l'auteur. A. B.

13. HISTORY OF THE EUROPEAN LANGUAGES, etc. — Histoire des Langues de l'Europe, ou Recherches sur l'affinité des nations teutonique, grecque, celtique, slavonne et indienne; par feu

Alex. MURRAY, D. D. 2 vol. in-8°. Édimbourg et Londres; 1823; Constable, Hurst, etc.

Le titre de cet ouvrage donne lieu à une observation. Le Dr. Murray y tire une conclusion de l'affinité des langues à l'affinité des nations. C'est une question digne de l'attention des philologues, et déjà traitée par Hervas.

La vie de l'auteur occupe près de 100 pages. Son père était berger; et ce n'est qu'avec grande difficulté que le fils a pu acquérir les connaissances qu'il déploie dans son livre. Ce livre peut être considéré comme un commentaire très-détaillé de la 1^{re}. section (p. 42-107) de l'*Asia polyglotta*. Il y a dans ces deux volumes une infinité de ce qu'en Angleterre on appelle *informations*; mais il est à regretter qu'il soit presque impossible d'arriver à telle ou telle portion désirée, sans relire les deux tiers du livre entier, et que la division en texte et notes ait plutôt aggravé ce mal, doublement sensible puisqu'il tend à nous soustraire des renseignements neufs et utiles. Que de mots l'auteur se serait épargnés, et que de peines à ses lecteurs, s'il avait adopté l'usage si clair, si commode, et souvent si indispensable des tableaux!

Le Dr. Murray annonce une grande prédilection pour les dialectes teutoniques, à l'égard desquels il s'exprime comme suit: « The nations from the confines of China to the Atlantic Ocean, » from Novaya Zemlia to Africa, speak different dialects of a » language, of which the teutonic is the simplest form now existing. » Dans le chap. III et not. L (où il se plaint du peu de connaissance que nous avons de l'Asie et de la langue chinoise, c'est-à-dire, qu'on avait en Angleterre lorsqu'il écrivait: il est mort en 1813): Had it not been for the teutonic, we never could have discovered the origin of one-half of the words in the European dialects. Chap. VIII: Yet the triumph of the teutonic philology over the dialects of Greece and Rome is small, in comparison with its conquest of the East, where the world of words is hardly less populous than the regions which employ them. 16.

Un morceau curieux se trouve vol. I, p. 93-140. C'est l'esquisse de la nomenclature du monde extérieur et de l'homme. Il faut se rappeler soigneusement, dit l'auteur, que toutes les expressions partent d'un sens général et marchent vers un sens particulier. Les objets furent nommés à raison d'une qualité éminente. La racine et le verbe sont par conséquent la base de tous

les noms. I. 326. Après cela il explique les noms des *éléments*, des *montagnes*, des *pierres*, des *plantes*, de l'*homme* et de la *femme*, de la *famille*, de la *maison*, du *militaire*, des *armes*, de l'*âme* et des *passions*, des *sens*, de l'*entendement* et des *facultés*, du *juste* et de l'*injuste*, des *qualités de la matière*, des *parties et actions du corps humain*, des *quadrupèdes* et des *oiseaux*, etc.

A. B.

Contenu de cet ouvrage : Notice sur les principaux peuples de l'Europe et ses tribus germaniques, dont les langues sont venues jusqu'à nous. — Origine des langues européennes. — Formation des pronoms, des cas de noms et des temps des verbes. — Origine des adjectifs et substantifs, etc. — Essai de nomenclature des peuples, telle qu'elle a été fixée par les inventeurs. — Histoire des parties indéclinables du discours, des adverbess, prépositions, conjonctions. — Origine des noms de nombre. — Observations sur l'histoire ancienne de la Grèce, de la Scythie, de la Perse et de l'Inde. — Origine incertaine de la nation grecque. — Histoire des noms, adjectifs, pronoms, etc., grecs et latins. — Sur les langues samskrite, persane, slave; sur l'identité du samskrit comparé au grec et à l'allemand; sur la formation du persan moderne; sur l'utilité de la comparaison de la langue slave et des dialectes de l'Asie, avec les dialectes de l'Europe. — Histoire des langues celtiques. — Règles générales d'analyse philosophique pour la connaissance des langues. — Les notes contiennent entre autres : Mots samskrits et slaves comparés. — Sur le mérite d'Hérodote et de ses notices sur les Scythes, les Sauromates et les Sarmates. — Sur l'identité de l'ancien persan et du samskrit. — Sur l'origine de l'alphabet samskrit, tiré du chaldéen. — Sur la meilleure méthode de fixer l'affinité d'une langue. — Sur la manière dont la terre fut peuplée pour la première fois. — Caractère des différentes langues européennes.

14. TABLEAU DES PEUPLES QUI HABITENT L'EUROPE, classés d'après les langues qu'ils parlent, et tableau des religions qu'ils professent; par Fréd. SCHOELL. 1 vol. in-8. de 350 p. Paris; 1823; Schoell.

Ce livre se compose de deux parties distinctes; celle des langues, et celle des religions. Nous ne toucherons ici que la première, qui est accompagnée d'une petite carte de l'Europe, où,

au lieu des noms des pays, on a gravé les noms des peuples, que l'auteur porte au nombre de 34, savoir: « les Portugais, les » Espagnols, les Basques, les Français, les Bas-Bretons, les Anglais, les Gallois, les Écossais, les Irlandais, les Hollandais et » Flamands, les Allemands, les Danois, les Islandais, les Norwégiens, les Suédois, les Lapons, les Finnois, les Esthoniens, » les Lives, les Russes, les Lettons, les Polonais, les Lusaciens, » les Bohémiens, les Walaques, les Turcs, les Grecs, les Albanais, les Hongrois, les Serviens, les Croates, les Wendes, les » Grisons, et les Italiens, sans compter trois peuples qui, quoique répandus dans une partie de l'Europe, lui sont restés » étrangers: les Juifs, les Arméniens, et les Zingaris; » l'auteur ajoute « qu'en regardant comme la même nation tous les peuples » dont la langue indique une origine commune, on peut comprendre ces 34 nations en douze classes ou grandes familles. » Ce sont les Basques, les Celtes, les Cimbres, les Germains, tant » Teutons que Scandinaves; les peuples dont les langues viennent du latin; les Slaves, les Grecs, les Turcs, les Lettons, les » Finnois, les Hongrois, et les Albanais. » C'est dans cet ordre qu'il en parle en XII chapitres. Au 1^{er}. il attribue aux Basques une langue primitive et étrangère à toutes celles qu'on connaît (p. 28); on trouve une notice sur Ossian (p. 77), l'alphabet russe, et dans cinq appendices l'analogie connue de l'Indien avec le Persan, l'Allemand, et l'accent particulier aux langues germaniques constamment placé sur la syllabe radicale, les diverses significations du mot *Saxe*, enfin des observations sur l'origine de la langue française, et sur la langue turque. A. B.

15. GRAMMAIRE ITALIENNE ÉLÉMENTAIRE ET RAISONNÉE, suivie d'un traité de la poésie italienne; ouvrage approuvé par l'institut de France; par G. BIAGIOLI, 4^e. édit.; 1 vol. in-8°. de 450 p. Paris, 1819, chez l'auteur, rue Rameau, n°. 8.

C'est particulièrement dans les écrits de Dante, de Petrarca et de Boccaccio, que M. Biagioli a cherché le génie et les règles de la langue italienne. Il a choisi pour épigraphe un passage de Dante un peu difficile à comprendre; mais il en tire dans sa préface des règles fort salutaires en faveur des personnes, à qui l'âge ou le peu d'habitude d'une étude sérieuse ne permet pas d'embrasser plusieurs objets à la fois. Il a divisé les règles de la grammaire en deux parties: la première, ne contient que les

principes les plus simples et les plus généraux ; dans la deuxième, il revient sur ses pas, et il explique avec plus d'étendue, ce qui exige de la part des étudiants plus d'attention et de travail. A la fin du livre se trouve un traité de la poésie italienne, où il est plus question d'accent que de quantité. A. B.

16. DIE URTEUTSCHE SPRACHE NACH IHREN STAMMWÖRTERN.

État primitif de la langue allemande d'après ses mots radicaux ; par le Dr. J.-F. KREMSIER ; 1 vol. in-8°. de 450 p. Weimar, 1812.

C'est un vocabulaire de formes de la langue allemande, telles qu'elles existaient entre le VIII^e. et le XV^e. siècle, accompagnées des formes d'aujourd'hui. On y trouve aussi du grec : par exemple, aufheiteru ἐνφραίνω, eitel αἰήλος, barke ἐπαρείω, krücke κριοδίκη, netz νύξ, zaum ζύμη, etc. A. B.

17. DEUTSCHE GRAMMATIK, grammaire allemande ; par GRIMM, 1^{re}. partie. Gottingue, 1819. Dietrich.

C'est une grammaire historique, et sans doute la première qui ait été écrite de cette manière. Elle saisit la langue dans toutes ses phases contemporaines et successives ; en commençant par les vestiges épars dans les historiens latins et grecs, et passant de là au premier écrit indigène connu, la traduction de la Bible par Wulfila (*Ulphilas*) entre 360 et 380 de notre ère. Après avoir indiqué les sources qui nous restent de l'ancienne langue, M. Grimm donne les différentes formes des parties du discours, tant dans les différentes provinces que dans les différentes époques, jusqu'à nos jours, avec un soin scrupuleux, avec tous les détails et toutes les citations nécessaires. A juger par le commencement, cette grammaire aura pour le moins 3 ou 4 vol. de 600 pages chacun. A. B.

18. J. DOBROWSKY INSTITUTIONES LINGUÆ SLAVICÆ, dialecti veteris, quæ quum apud Russos, Serbos aliosque ritus græci, tum apud Dalmatas glagolitas ritus latini Slavos in libris sacris obtinet. 1 vol. in-8. de 700 p. Vienne, 1822. Schmid.

Cette grammaire peut être comparée à la précédente, pour le soin avec lequel elle est faite ; mais les sources de la langue slave étant beaucoup moins abondantes que celles de la langue allemande, et M. Dobrowsky s'étant borné à ce qu'il appelle l'ancien slavons ou dialecte sacré, il s'ensuit qu'elle renferme beaucoup moins de détails, de nuances et d'exemples. Le

Russe, le Polonais, le Bohémien et toutes les peuplades parlant un dialecte slave depuis la mer Glaciale jusqu'à la mer Adriatique, pourront y puiser des renseignements et des règles très-utiles. Les quatre principales parties sont : 1°. des lettres, 2°. de la formation des mots, 3°. de la flexion des mots, 4°. de la construction des mots. Quant à l'accent, on y rencontre (p. 51) ce passage remarquable : « Tonus seu syllaba majori præ aliis » vi elata adeo in polysyllabis vocibus apud Russos variat, ut » præceptis difficulter determinari queat. » Les caractères employés ne sont pas les caractères russes d'aujourd'hui, mais ceux que l'on voit dans les bibles et livres d'église, et dont les formes sont dessinées au commencement et à la fin de cette grammaire.

A. B.

19. ENTWURF ZU EINEM ALLGEMEINEN ETYMOLOGIKON DER SLAWISCHEN SPRACHE. Esquisse d'un étymologicon général de la langue slave; par J. DOBROWSKY. In-8., Prague, 1813. Haase.

L'auteur du n°. précédent a fait paraître une esquisse d'un dictionnaire étymologique des dialectes slaves; ouvrage essentiel qui manque encore à ces idiomes. M. Dobrowsky propose de ranger les lettres initiales de ce dictionnaire d'après leurs affinités à la manière de l'alphabet indien, de se servir d'une orthographe simple et uniforme, d'exclure les mots non-slaves, de placer chaque mot dérivé sous son primitif, chaque composé sous sa racine principale, de faire grande attention à l'organisation de chaque mot, et de bien séparer les syllabes radicales plus ou moins chargées. Il cite enfin les exemples de *wysokoprewoskhoditelstwo* et *zaswedetelstwowati*, où les syllabes radicales sont simplement *khod* et *wed*. Le samskrit a poussé cette manière de composer, jusqu'à l'excès.

A. B.

20. BAILEY-FAHRENKRUGERS WOERTERBUCH DER ENGLISCHEN SPRACHE. Dictionnaire de la langue anglaise; par BAILEY-FAHRENKRUGER, en 2 part.; 12°. édit., entièrement revue par AD. WAGNER. 2 vol. gr. in-8. Jéna, 1822. Frommann.

Ce dictionnaire, qui est plus riche que celui de J. Johnson, est aussi plus exact quant aux explications des mots, et plus commode quant aux phrases. Il admet parfois des recherches mythologiques peu nécessaires (p. ex. au mot *mire*); mais ce n'est que dans le 1^{er}. volume, anglais-allemand; le 2^e., allemand-anglais, les exclut, et offre dans son ensemble une parfaite

simplicité. En revanche, le 1^{er}. volume donne des analogies nombreuses et instructives, qu'il aurait été superflu de répéter au 2^e. On chercherait en vain dans Johnson, *bannister, to brog, slought*, et autres, que M. Wagner non-seulement donne, mais explique.

La préface renferme des observations générales dignes d'être lues et méditées par tous ceux qui s'occupent des langues. On y trouve le passage suivant : Toutes les langues sont une langue, un arbre avec ses branches, feuilles, fleurs et fruits. A. B.

21. NOTICE SUR LES DIVERS OUVRAGES DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE, publiés par M. KLAPROTH.

M. J. Klaproth a commencé sa carrière littéraire par deux mémoires insérés, en 1800, dans le Journal géographique de M. de Zach, qui se publiait à Gotha. Le premier de ces mémoires traite de la *Sérique des anciens*, et l'autre est relatif à quelques îles découvertes par La Pérouse, qui se trouvent dans la mer du Japon et près de la côte orientale de la Corée.

En 1802, il publia à Weimar un journal sous le titre de *Magasin asiatique*, par lequel il s'efforça de répandre le goût des langues et de la littérature asiatique en Allemagne. Les principaux articles insérés dans cet écrit périodique, sont : *Mémoire sur l'ancienne littérature des Chinois*. — *Les Incarnations de Wichnou*. — *Le Bagwad Gita*, accompagné de notes explicatives. — Une traduction du mémoire sur les *Inscriptions babyloniennes* du Dr. Hager, avec des notes. — *La Gita Govinda*, poème indien de Djagadewa. — *Mémoire sur les connaissances géographiques que les anciens avaient de l'intérieur de l'Asie*. — La traduction d'une comédie ou farce chinoise.

Malheureusement le débit du Magasin asiatique ne répondait pas aux espérances de l'éditeur, et l'ouvrage fut terminé avec la publication du 12^e. n^o.

En 1804, M. Klaproth reçut une vocation de l'académie des sciences de St.-Petersbourg, qu'il accepta, et l'année suivante il accompagna l'ambassade russe de S. Ex. M. le comte G. Golowkin, destinée pour la Chine.

Dans ce voyage il traversa la Sibérie et le pays situé au sud du lac Baikal jusqu'aux frontières de la Chine. Il eut l'occasion de connaître tous les peuples si intéressans pour l'histoire des grandes migrations qui ont plusieurs fois changé la face de l'Asie et de l'Europe même. Il recueillit des vocabulaires de leurs idiomes,

et ces vocabulaires le mirent à même de pouvoir classer les habitans de l'Asie, d'ailleurs si différens, dans l'ordre de leurs races primitives. Il apprit à connaître leurs mœurs et leurs manières de vivre, et sut enfin distinguer leurs traits nationaux, si souvent confondus à tort sous la dénomination vague de physiognomies mongoles. Il parvint aussi à démêler les traits caractéristiques des nations dont la race s'était croisée avec d'autres races.

Depuis son arrivée en Russie, il s'était particulièrement appliqué à l'étude de la langue mandchoue, qui est d'un grand aide pour l'exploitation de la littérature chinoise. A Kiakhya et à Irkoutsk il eut l'occasion de recueillir d'excellens matériaux pour son but, en achetant quantité d'ouvrages en chinois et en mandchou, ainsi qu'un dictionnaire complet de la langue mongole, et un autre également utile de celle du Thibet.

A son retour en 1806, il longea une grande partie des frontières de la Chine et traversa les monts Altaï, en faisant une excursion sur l'Irtyche jusqu'au lac Zaisan, dans le pays des Euleuts, pendant laquelle il recueillit beaucoup de renseignemens sur les habitans de l'Asie intérieure, sur lesquels on n'avait eu jusqu'ici que des notices très-imparfaites.

Après son retour de ce premier voyage, M. le comte Jean Potocki, qui ne cessa pas de s'intéresser pour le but principal des travaux de M. Klaproth, fit au président de l'Académie la proposition de l'envoyer au mont Caucase et en Géorgie pour y continuer ses recherches sur les peuples asiatiques, leurs langues, et leur histoire. Cette proposition fut approuvée et il partit pour cette destination au mois de septembre 1807.

Plus versé dans la langue russe qu'auparavant, il avait appris à voyager pendant son premier voyage. Celui qu'il entreprit promettait infiniment plus que le premier; il avait eu tout le temps nécessaire pour s'y préparer, et pour se prescrire la marche qu'il devait suivre dans ses recherches.

Ce dernier voyage l'avait beaucoup rapproché de son but. Il y avait appris à connaître les différens peuples qui ont joué un rôle marquant dans l'histoire du moyen âge, tels que les Khazares, les Coumaniens et les Petchenègues. Dans le Caucase il trouva les descendans des Huns, des Avars et des Alains. Il rapporta des recueils complets de toutes les langues qu'on parle dans les vallées de cette célèbre chaîne de montagnes, et, entre

autres manuscrits intéressans, une traduction de la Chronique géorgienne, importante sous beaucoup de rapports.

De retour à St.-Petersbourg, il publia un 1^{er}. volume de Mémoires historiques, géographiques et philologiques sur l'Asie, qui parut sous le titre suivant : *Archiv für die Asiatische Literatur und Sprachkunde*, 1810, in-4 de 224 p. Il contient les mémoires suivans : 1. *Parallèle des principaux alphabets de l'Asie avec l'alphabet allemand.* — 2. *Langues caucasiennes.* (Ce n'est que la 1^{re}. partie de son travail sur toutes les langues parlées au Caucase. Elle ne comprend que les langues *leghis*.) — 3. *Sur l'origine des Afghans*, avec un Vocabulaire comparé de leur langue, par lequel il devient clair qu'elle appartient à la souche Indo-germanique, qui s'étend depuis l'île de Ceylan et le Gange, jusqu'à l'Islande. Ce mémoire a été aussi tiré à part. — 4. *Babour Nameh*, ou Conseils du sultan Babour à son fils ; traduit du turc Djagataïen, — 5. *Mémoire sur l'inoculation de la vaccine*, publié en chinois, par Sir G. Th. Staunton, et traduit par M. Klaproth. — 6. *Excerpta ex historiâ Satraparum Orbelensium in majore Armeniâ, ex armeniaco versa a M. V. La Crozio.* — 7. *Fragmens historiques et géographiques sur les royaumes d'Aou et de Pegou*, dans l'Inde au delà du Gange, avec un vocabulaire de la langue Boman. Le tout traduit et extrait de livres chinois. — 8. *Langue des îles de Lieou-Khieou*, situées entre la Chine, Formose et le Japon. (Ce vocabulaire, traduit d'un ancien ouvrage chinois, démontre que la langue des habitans de ces îles est un dialecte japonais.) — 9. *Sur la frontière entre la Chine et la Russie.* Fragmens historiques, géographiques et diplomatiques.

Le départ de M. Klaproth de Saint-Petersbourg, en 1810, empêcha la publication de la suite des *Archives de la littérature asiatique*, qui devait paraître tous les ans.

Arrivé à Berlin en 1811, il fit imprimer un petit vol. in-8., portant le titre de :

Leichenstein auf dem Grabe der chinesischen Gelehrsamkeit, des Dr. J. Hager, ou Pierre sépulcrale sur la tombe de la science chinoise du Dr. Hager (56 pag.). C'est une critique générale des ouvrages de feu M. Hager, qui prétendait savoir le chinois sans l'avoir jamais appris.

Le *Monument de Yu*, expliqué et commenté par M. Klaproth, parut en même temps à Berlin ; 1 vol. in-8.

En 1812 il fit insérer son *Mémoire sur la langue et sur l'écriture des Ouigours*, dans les mines de l'Orient, publiées à Vienne. Les Ouigours sont une ancienne tribu turque de l'intérieur de l'Asie, qui a reçu son alphabet par des moines syriens et nestoriens. C'est de cet alphabet, encore en usage parmi plusieurs peuples orientaux, que sont dérivés les caractères des Mongols, qui, de leur côté, ont donné l'origine à l'alphabet mandchou. Après ces publications, M. Klaproth rédigea la *relation de son voyage au mont Caucase et en Géorgie*, dont le 1^{er}. vol. parut en 1812, in-8. (740 p.); le 2^e. (626 p.), et l'appendix, qui porte le titre, *Langues du Caucase* (288 p.), ne parurent qu'en 1814, parce que l'impression de ce livre avait été interrompue par la guerre qui dévastait l'Allemagne. Dans cet ouvrage il fit réimprimer sa notice de la frontière russe et chinoise, et sa dissertation sur les *Ouigours*; la dernière considérablement augmentée, et purgée de fautes qui s'y étaient glissées dans la première édition.

En 1814, il publia à Weimar sa *Description géographique et historique de la partie orientale du Caucase, située entre le Terek, l'Aragvi, le Kour et la mer Caspienne*; 1 vol. in-8. (216 p.). C'est une espèce de supplément nécessaire à son voyage. Dans la même année parut à Berlin (1 vol. in-8. de 269 p.) sa *Description des provinces russes comprises entre la mer Caspienne et la mer Noire*, avec une carte qui montre la nouvelle frontière entre la Russie et la Perse, d'après le traité de paix conclu à Gulistan en 1813.

Juste et reconnaissant envers ses prédécesseurs, M. Klaproth s'empessa en 1815 de donner une nouvelle édition du voyage du célèbre académicien russe, J.-A. Guldenstaedt, qui avait visité en 1770-73, la Géorgie, l'Imirethie et le Caucase. Pendant son séjour à Saint-Petersbourg, M. Klaproth avait collationné la 1^{re}. édit. de cet ouvrage, publiée après la mort de l'auteur, avec son propre manuscrit. Cette collation donna à son successeur et éditeur la facilité de purger l'ouvrage de Guldenstaedt, des innombrables fautes d'impression et de rédaction qui s'y étaient glissées. De sorte qu'on peut dire que le véritable texte de ce voyageur n'existait pas avant la publication de cette nouvelle édit., qui parut à Berlin en 1815; 1 vol. in-8., 305 p. Elle est accompagnée d'une jolie carte de la Géorgie méridionale.

Depuis Louis XIV le gouvernement français avait promis au

monde littéraire un Dictionnaire chinois. L'accomplissement de cette promesse n'eut lieu qu'un siècle plus tard. Le Dr. J. Hager passait alors pour avoir une profonde connaissance de la langue réputée d'être la plus difficile du monde, et on le fit venir à Paris pour en publier un Dictionnaire aux frais du gouvernement. Cependant il n'en fit rien; et, après avoir été à la charge du gouvernement français pendant cinq ans, on se vit forcé de le congédier. Ce fut ensuite à M. Deguignes fils que l'on confia le travail dont avait été chargé le Dr. Hager : celui-ci fit simplement imprimer le Dictionnaire du P. Basile de Glémona, ouvrage très-utile, mais qui ne laisse pas que d'être insuffisant pour une étude approfondie du chinois; c'est d'ailleurs un livre dans lequel il aurait fallu corriger les fautes avant de le donner à l'impression. M. Klaproth s'était servi, depuis le commencement de ses études chinoises, d'une copie du même ouvrage, qu'il avait enrichie de notes et de suppléments. Arrivé à Paris il se détermina à rédiger ces matériaux, pour en former un Supplément au Dictionnaire imprimé et publié en 1813, par les soins de M. Deguignes. La première moitié de cet ouvrage important a paru sous ce titre, *Supplément au Dictionnaire chinois-latin, du P. Basile de Glémona*, publié d'après l'ordre de S. M. le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. A Paris, de l'imprimerie royale, 1819; in-fol., 168 pag. La 2^e. et dernière partie, qui est sous presse, paraîtra dans le courant de l'année 1825. L'auteur avait interrompu l'impression, pour donner à son ouvrage plus d'étendue et de perfection, d'après des matériaux reçus de la Chine et de l'Angleterre.

En 1820 M. Klaproth publia une nouvelle édition de son *Mémoire sur la langue et sur l'écriture des Ouigours*; in-fol. (68 p.). C'est plutôt un ouvrage nouveau; car, outre une foule de recherches qui manquaient dans les éditions précédentes, il contient aussi le vocabulaire ouigour-chinois, envoyé en manuscrit de Pékin par le P. Amiot, et conservé à la Bibliothèque royale de Paris. Dans un *postscriptum* l'auteur détermine ce que c'est que le pays appelé *Tangout*, et pour quelle raison les auteurs mongols ont pu donner l'épithète de *Tangutaine*, à l'écriture des Ouigours, dérivée sans aucun doute du syrien-nestorien.

Pendant son séjour à Berlin en 1811 et 1812, M. Klaproth s'était occupé de la composition d'un catalogue raisonné des livres

chinois et mandchoux de la Bibliothèque royale de cette ville. En 1818 il eut l'honneur de le présenter à S. Ex. M. le baron d'Altenstein, ministre de l'instruction publique en Prusse. Ce protecteur éclairé des sciences, qui lui-même est un des savans les plus distingués de sa patrie, ordonna l'impression de cet ouvrage important, qui fut exécutée à l'imprimerie royale à Paris. Il parut en 1822, en un vol. in-fol. (188 et 68 p.). A l'occasion des annales de la Chine, l'auteur y donne une table complète des *Nian-hao*, ou des titres honorifiques donnés par les empereurs de la Chine aux années de leur règne. La connaissance exacte de ces *Nian-hao* est indispensable pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Chine, dans laquelle les dates sont toujours citées d'après ces titres honorifiques. Deux extraits de livres historiques écrits en mandchou, donnent des textes d'une certaine étendue utiles aux personnes qui veulent s'appliquer à l'étude de la langue mandchoue, et offrent un échantillon de la manière d'écrire l'histoire en Chine. A propos du Grand Miroir de la langue Mandchoue, M. Klaproth donne une dissertation sur l'origine de ce peuple, dont la formation ne remonte pas plus haut que le *xv^e* siècle de notre ère. Un vocabulaire comparatif de tous les dialectes Tonngouses de la Sibérie, indique l'origine commune de ces tribus avec les Mandchoux. L'analyse du *Grand Miroir de la langue mandchoue*, donnée par l'auteur, rend cet ouvrage utile et facile à consulter aux Européens. Par les extraits des ouvrages chinois sur l'histoire naturelle des Chinois, on apprend à connaître les systèmes d'après lesquels ils sont rédigés.

Le voyage en Géorgie et au mont Caucase de M. Klaproth, ayant été originairement écrit en allemand, était resté presque inconnu en France; c'est ce qui détermina l'auteur à en faire une édition française, qui a paru en 1823, en 2 vol. in-8. Il y a supprimé tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec les pays qu'il a parcourus; mais en revanche, il a considérablement augmenté l'ouvrage et rectifié quelques fautes qui s'étaient glissées dans la 1^{re} édit. Une belle carte de la Géorgie donne encore un nouvel intérêt à l'édition française.

Asia polyglotta, in-4: avec tableaux in-fol. Nous renvoyons pour cet important ouvrage, à ce qui en a été dit au t. 3 du Bul. n^o. 510.

La lettre à M. Champollion le jeune, sur l'affinité du copte

avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe, que M. Klaproth a fait imprimer en 1823, offre des idées nouvelles sur l'origine des Égyptiens. Mais laissons parler l'auteur lui-même : « Après avoir inutilement cherché quelques rapports entre le copte et la langue des Berbers, ou des peuples originaires du mont Atlas, j'ai cru m'apercevoir de l'affinité de plusieurs mots égyptiens avec ceux des idiomes du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe. Frappé de cette ressemblance, j'ai soumis à une comparaison scrupuleuse avec ces idiomes, environ 300 mots coptes désignant les objets naturels les plus ordinaires. A mon grand étonnement, j'en ai retrouvé un nombre considérable dans les langues des peuples finnois orientaux, tels que les Wotiaks, les Permiens et Zyrisines, les Mordouines et Mokchas, les Ostiaks, et principalement les Tcheremisses et Tchouwaches, qui tous habitent entre le Wolga et l'Oby. D'autres mots coptes offrent des ressemblances avec ceux de la langue des Samoïèdes de la Sibérie, des habitans du Caucase, et des peuples de l'Europe septentrionale. Les rapports du copte avec les dialectes de l'Asie méridionale, ont été moins fréquens. Ces recherches paraissent annoncer que l'on peut concevoir des doutes sur l'origine africaine des Égyptiens, puisqu'il est certain que les mots coptes qui ne sont ni sémitiques ni grecs, doivent être regardés comme les restes de l'ancien langage du peuple dont nous ne connaissons la civilisation que par les monumens gigantesques qui nous révèlent son existence passée, et par ces débris de momies qui servent à chauffer la marmite du Bédouin. »

Dans les nouvelles Annales des voyages, publiées par MM. Eyriès et Malte-Brun, M. Klaproth a inséré plusieurs mémoires, dont les principaux sont : Vol. IV. *Notice sur l'archipel de Jean Potocki*, situé entre la Chine et la Corée, sur la côte méridionale du Liao-toung ; avec une carte. (Ce mémoire a été aussi imprimé à part, in-4.) M. Klaproth a découvert cet archipel sur les cartes chinoises. Les navigateurs européens ne l'ont pas vu, parce qu'ils sont toujours restés à un degré de latitude plus au sud. — Vol. IX. *Notice sur l'origine des Mandchoux ; Voyage à la montagne Blanche, traduit du mandchou.* — Vol. XIII. *Examen des historiens asiatiques. — Montagnes couvertes de neiges perpétuelles dans la province chinoise de Yun-nan.* —

Vol. XVI. *Mémoire dans lequel on prouve l'identité des Ossètes, peuplade du Caucase, avec les Alains du moyen âge.* — Vol. XX. *Description de l'île de Formose.*

En 1822 se forma à Paris la société asiatique, qui publie un journal relatif à la littérature de l'Asie, dont M. Klaproth est un des rédacteurs. Il y a inséré les mémoires suivans : — Vol. I. *Sur la langue des indigènes de l'île de Formose. — Sur l'origine du papier-monnaie.* (Ce mémoire a aussi paru en anglais. London, 1823.) — Vol. II. *Sur quelques antiquités de la Sibérie. — Sur les Boukhares et sur leur langue.* M. Klaproth prouve que les Boukhares et leur langue sont Persans. — *Examen des extraits d'une histoire des khans mongols*, insérés par M. J.-J. Schmidt dans le VI^e. vol. des Mines de l'Orient. — *Conjecture sur l'origine du nom de la soie chez les anciens.* L'auteur démontre que les Seres des anciens étaient véritablement des Chinois. — Vol. III. *Extrait d'une lettre de M. Schmidt*, avec des observations de M. Klaproth. — *Comparaison du Basque avec les idiomes asiatiques.* — *Mémoires sur les Khazars.* L'auteur prouve que ce peuple, qui a disparu dans l'histoire, était de la même origine que les Finnois orientaux et les Hongrois de nos jours. — *Analyse de l'histoire de Khotan*, traduite du chinois, par M. Abel Rémusat.

La Société asiatique fait imprimer à ses frais le *Dictionnaire mandchou-français*, de M. Klaproth, et sa *Grammaire géorgienne*. Le premier de ces deux ouvrages est sous presse, et paraîtra dans le courant de l'année 1824. C. D.

ARCHEOLOGIE, NUMISMATIQUE.

22. LEZIONI ELEMENTARI DI ARCHEOLOGIA, etc., *esposte nella pontificia università di Perugia da Gio.-Batista VERMIGLIOLI*; 2 vol. in-8°. Perugia; 1822-1823; Francesco Baduel.

Après avoir donné la définition de l'*archéologie*, l'auteur présente une esquisse rapide de l'histoire de l'art, et trace les divisions générales de son travail. Il traite successivement, 1^o. de l'*architecture* chez les Égyptiens, les Grecs, les Étrusques et les Romains; 2^o. de l'état de la *peinture* chez ces mêmes nations; 3^o. des *mosaïques*; 4^o. de l'origine des progrès de la *sculpture* et de son caractère en Égypte, en Grèce et en Italie; 5^o. de la pa-

léographie, ou des divers systèmes d'écriture usités chez les anciens peuples; 6°. de la *glyptique*, ou de l'étude des pierres gravées; 7°. de la numismatique en général, et, en particulier, du système monétaire des Romains, des médailles consulaires et impériales.

Le second volume complète la partie numismatique, en donnant des notions assez étendues sur les *médailles des peuples et des rois*, sur les *inscriptions*, leur utilité et leur classification; sur la *céramique* des anciens. Enfin, M. Vermiglioli termine son traité par six leçons sur les *antiquités chrétiennes*. C.

23. DICTIONNAIRE CLASSIQUE DE L'ANTIQUITÉ SACRÉE ET PROFANE.

Gros vol. gr. in-8. d'env. 1200 p. sur 2 colon. Paris; Lesage.

Cet ouvrage contient l'explication de tous les noms mythologiques, historiques, géographiques; celle des usages des Hébreux, des Grecs et des Romains; des tables chronologiques universelles, les fastes consulaires, les calendriers juif, grec et romain; suivi de tableaux synoptiques des chiffres, des poids, monnaies et mesures de toute espèce, usités chez les anciens. L'auteur est M. N. Bouillet, professeur de philosophie au collège de Sainte-Barbe.

24. HISTOIRE DE L'ART par les monumens, depuis sa décadence

au IV^e. siècle, jusqu'à son renouvellement au XVI^e.; par

M. SEROUX D'AGINCOURT. 6 vol. in-fol., avec 325 pl. Prix, 720 fr. Paris; imprimerie de Didot l'aîné.

Les travaux des Winckelmann, des Heyne et des Visconti ont éclairci l'histoire de l'origine des progrès et du perfectionnement de l'art; mais on n'avait point encore tenté de réunir dans un même corps d'ouvrage les productions les plus remarquables de l'architecture, de la sculpture et de la peinture pendant les douze siècles dont se compose la longue période du moyen âge. M. d'Agincourt s'est proposé de remplir cette immense lacune dans les annales des beaux-arts. C'est véritablement *l'histoire de l'art pendant le moyen âge* que renferme l'important ouvrage que nous annonçons.

« Je l'ai commencé, dit l'auteur dans sa préface, par un **TABEAU HISTORIQUE de l'état civil et politique de la Grèce et de l'Italie, depuis la première époque de la décadence de l'art, jusqu'à celle de son renouvellement complet.** Cette esquisse rapide des événemens les plus importants qu'offrent les douze siècles qui

séparent Constantin de Léon X, a spécialement pour objet de faire ressortir l'influence des causes générales, qui, dans tous les temps comme dans tous les lieux, doivent décider du sort des beaux-arts; qui les font tour à tour naître et fleurir, décroître et disparaître, puis renaître et fleurir encore.

» Après ce tableau général du moyen âge, j'entre en matière, et, parcourant mon sujet dans ses trois grandes divisions, j'offre successivement l'histoire de l'ARCHITECTURE, celle de la SCULPTURE, et celle de la PEINTURE.

» Le titre même de mon ouvrage, HISTOIRE DE L'ART PAR LES MONUMENS, indique assez clairement le but que je me suis proposé d'atteindre, pour faire prévaloir la marche que j'ai suivie. Ce que les historiens des beaux-arts se sont contentés de dire, je voulais le montrer dans mon livre : ici, c'étaient surtout les monumens qui devaient parler.... Trente années des études les plus assidues, des recherches les plus actives, et les secours abondans que j'ai reçus de toutes parts, ont à peine suffi pour rassembler ces immenses matériaux, et pour les ordonner convenablement entre eux sur les PLANCHES de mon ouvrage. Celles-ci sont au nombre de *trois cent vingt-cinq*, dont *soixante-treize* appartiennent à l'ARCHITECTURE, *quarante-huit* à la SCULPTURE, et *deux cent quatre* à la PEINTURE. Les monumens dont elles offrent une représentation, soit entière, soit partielle, excèdent le nombre de *quatorze cents*, et plus de *sept cents* sont inédits : gravées sous mes yeux par les plus habiles artistes, elles sont exécutées avec une fidélité dont il y a peu d'exemples.

» Il était indispensable de les accompagner d'une notice détaillée de tous les objets qu'elles présentent : c'est ce que j'ai fait, en rédigeant, avec l'attention la plus scrupuleuse, une TABLE ANALYTIQUE DES PLANCHES, qui contient, outre l'indication précise de tout ce qu'il importe de savoir sur chaque monument, une foule de documens précieux qui ne pouvaient entrer dans le tissu des DISCOURS HISTORIQUES.... Cet inventaire détaillé des plus intéressantes productions de l'art pendant douze siècles, forme à lui seul plus d'un tiers du texte de l'ouvrage; et j'ose penser qu'il offre, sur le sujet que j'ai traité, la collection de faits la plus nombreuse et la plus soigneusement vérifiée qui existe en aucune langue.

» J'arrive enfin à ce que je puis appeler la partie ESTHÉTIQUE de mon livre, à celle dans laquelle l'histoire des monumens doit

pour ainsi dire se transformer en histoire de l'art.... Tel est, en effet, l'objet de mes DISCOURS HISTORIQUES, qui sont au nombre de trois, un pour *l'architecture*, un pour *la sculpture*, un pour *la peinture*. Chacun de ces discours offre quatre divisions principales : une introduction y prend l'art à sa naissance, et en suit rapidement l'histoire chez les peuples anciens qui l'ont cultivé, jusqu'à l'époque de sa perfection. Bientôt le déclin commence, la décadence le suit, et celle-ci conduit promptement à la barbarie : ce tableau se déroule sous les yeux du lecteur dans une première partie qui embrasse environ dix siècles. Après de longues ténèbres, la lumière commence enfin à reparaitre : j'appelle **RENAISSANCE** cette époque si intéressante à étudier, et je lui consacre la seconde partie de chaque discours. La troisième et dernière partie est destinée à retracer l'époque si généralement connue sous le nom de **RENOUVELLEMENT**, celle où, après de longs tâtonnemens, la marche de l'art s'est enfin affermie, où il est ramené à ses véritables principes et semble retrouver son noble caractère. Le seizième siècle prépare ses chefs-d'œuvre : ma tâche est finie.

» En exposant l'histoire générale des beaux-arts pendant la longue période du moyen âge, j'ai été conduit à traiter une foule de sujets particuliers, qui tiennent soit aux matières et aux procédés employés par ces arts, soit aux divers usages auxquels ils ont été eux-mêmes consacrés.

» Parmi ces parties accessoires de mon ouvrage, je citerai ici : dans l'**ARCHITECTURE**, une *description des plus célèbres catacombes païennes et chrétiennes*, et un *tableau des principaux baptistères* élevés près des anciennes basiliques ; des recherches très-étendues sur *l'origine et le caractère de l'architecture appelée gothique*, etc., etc. ; dans la **SCULPTURE**, des documens multipliés sur les *dyptiques grecs et latins*, sur la *fonte en bronze*, la *ciselure*, la *damasquinerie*, l'*art de graver le cristal*, etc., etc. ; dans la **PEINTURE** enfin, des recherches sur les *mosaïques anciennes et modernes*, sur la *peinture en émail*, sur l'*invention de la gravure*, et sur celle de l'*imprimerie*, et principalement un *essai historique sur la peinture en miniature*, accompagné de soixante-trois planches qui offrent l'histoire de ce genre de peinture, depuis le IV^e. siècle jusqu'au XVI^e., extraite de LXXX manuscrits de la bibliothèque du Vatican. »

Ce bel ouvrage, publié par livraisons successives au nombre

de 24, est aujourd'hui entièrement terminé, et se trouve chez MM. Treuttel et Würtz, libraires-éditeurs.

25. VOYAGE A MÉROË, au fleuve Blanc, au delà de Fazogl, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah, et dans cinq autres Oasis ; par M. FRÉD. CAILLIAUD, de Nantes. 1^{re}. et 2^e. livr. Paris ; 1823 ; Rignoux. (Voy. le Bull. 1823 ; t. 3, n^o. 739.)

Il ne sera question, dans la présente section du Bulletin, que des faits seuls qui, dans l'important voyage de M. Cailliaud, intéressent directement les différentes branches des études archéologiques.

La publication successive des voyages de M. Denon, des dessins recueillis par la commission d'Égypte, et celle des relations de MM. Hamilton et Belzoni, ont donné à l'Europe savante une idée très-exacte de l'état ancien des arts, chez ce peuple qui habita jadis les rives du Nil, depuis Syène jusqu'aux embouchures du fleuve dans la Méditerranée ; mais nous sommes bien loin de penser que ces documens, et les déductions qu'on a tirées des faits consignés dans ces divers écrits, suffisent, comme on a cru pouvoir le dire récemment, pour nous faire connaître à fond, l'Égypte antique et l'état social de sa population primitive. Il est positif, au contraire, que l'histoire ancienne de l'Égypte, ses mœurs, ses usages, son culte et ses doctrines religieuses, sont pour nous encore enveloppés de ténèbres épaisses que n'ont pu dissiper, ni les notions éparses dans les vieux auteurs grecs et latins, ni les recherches des voyageurs modernes sur ce sol antique, ni des commentaires plus ou moins ingénieux sur les monumens dont ils ont publié les plans et les dessins.

L'histoire de l'Égypte, sous la domination des Grecs et des Romains, a déjà retiré d'importantes lumières des inscriptions grecques et latines copiées dans cette contrée ; elles établissent que plusieurs des grands monumens égyptiens ont été construits et couverts de sculptures accompagnées d'inscriptions hiéroglyphiques, sous le règne des rois Lagides et des empereurs. La découverte récente de l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques a pleinement confirmé ces résultats en faisant lire, sur les diverses parties de ces mêmes constructions, les noms hiéroglyphiques des princes mentionnés dans les inscriptions grecques. Ce même alphabet a confirmé en même temps les distinctions d'époques établies sur l'inspection même des monumens par deux habiles

architectes , MM. Huyot et Gau , qui , en parcourant l'Égypte, ont reconnu que les temples , les palais et les tombeaux de style égyptien , appartenaient à trois périodes de l'art , essentiellement distinctes.

L'histoire nationale de l'Égypte, c'est-à-dire celle de ce pays se gouvernant par ses propres lois sous les Pharaons, ou rois de race égyptienne, ne sera connue que par l'interprétation seule des innombrables inscriptions hiéroglyphiques qui couvrent toutes les parties des grands monumens du premier style. Et déjà l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques , appliqué à ces textes sacrés, vient de conduire à des résultats d'un haut intérêt pour l'histoire, résultats dont nous annoncerons la publication dans le prochain n°. du Bulletin. L'un des plus remarquables sans doute est la certitude acquise que les Pharaons, qui ont fait construire les plus *anciens monumens* de Thèbes et de l'Égypte , ont aussi fait exécuter la plupart des temples de la Nubie, monumens dont nous devons l'exacte connaissance aux travaux de Burckhardt, de MM. Belzoni, Huyot , et Gau qui en publie les dessins et les vues pittoresques.

Ainsi la civilisation égyptienne répandit ses bienfaits bien au delà de la première cataracte où finit l'Égypte proprement dite; il était réservé à M. Cailliaud de découvrir les preuves matérielles qu'une civilisation analogue s'étendit bien plus loin encore vers le midi, puisqu'il a trouvé des monumens d'un style semblable à ceux de l'Égypte et de la Nubie, dans le cœur même de l'Éthiopie, contrées qu'aucun Européen n'avait visitées avant lui.

Le bel ouvrage de M. Gau , sur les antiquités de la Nubie, se termine à *Ouadi-Halfa*, et c'est là le point où commencent les investigations de M. Cailliaud. Le nombre des monumens décrits ou indiqués par ce courageux voyageur est très-considérable ; parmi les plus importants sont les temples de Naga , d'Assour et de Barkal, dont la première et la seconde livraisons contiennent des vues et des détails, pl. XI , XIV , XV, XVII , XIX , XLV, et LIII.

La planche XI donne la topographie d'une ville antique, située dans la presqu'île de Méroé, près du *Gebel-Ardan*, et à six lieues de distance du Nil, dans le désert : ces ruines, connues dans le pays sous le nom de *Naga*, consistent en quatre temples plus ou moins bien conservés et en de nombreux débris d'autres constructions antiques.

Une vue particulière du temple situé dans la partie occidentale de ces ruines, fait le sujet de la pl. XIV. Le corps de l'édifice est précédé d'un pylône, semblable à ceux des temples de l'Égypte, la façade des deux masses qui la composent est occupée par deux grands bas-reliefs. Celui de droite présente l'image colossale d'un roi costumé comme les Pharaons sur les monumens de Thèbes, et menaçant avec une hache d'armes un groupe nombreux de prisonniers prosternés à ses pieds; ce même groupe existe sur la plupart des pylônes de l'Égypte; c'est celui qu'on a, un peu trop hâtivement, considéré comme représentant un géant à plusieurs têtes, *Encélade*, terrassé par une divinité égyptienne. Ces bas-reliefs sont purement historiques : ce sont des rois qui triomphent par la force, et conduisent les étrangers vaincus et captifs aux pieds de l'autel des dieux du pays. Si l'on eût dessiné les encadremens hiéroglyphiques placés à côté des figures de ces princes sur les pylônes de Philæ, d'Edfou et de Carnac, leurs noms seraient connus aujourd'hui. Espérons que quelque voyageur copiera enfin ces inscriptions et fournira ainsi de nouveaux faits aux sciences historiques.

Un second bas-relief, à la partie gauche du pylône du temple de l'ouest, à *Naga*, offre une répétition de celui de droite; mais ici le personnage qui menace les vaincus est une femme, une reine, comme le prouve et son costume et sa coiffure, ornée des insignes du pouvoir souverain. Rien de semblable n'a encore été observé ni en Égypte, ni en Nubie.

La planche XVII offre le dessin des deux bas-reliefs qui décorent les deux façades latérales du temple proprement dites. Ils représentent un roi, une reine et leur fils, dont les noms sont inscrits en caractères hiéroglyphiques à côté de leur tête dans un cartouche semblable à celui qui renferme les noms des rois et des reines sur les monumens de l'Égypte. Malheureusement on n'a copié ni ces cartouches, ni les légendes perpendiculaires d'hiéroglyphes, placées à côté des divinités au nombre de dix, auxquelles s'adressent les hommages de la famille royale éthiopienne.

Le costume de ces personnages ne diffère en général, de celui des souverains figurés sur les monumens égyptiens, que par l'ampleur des vêtemens, et par la longueur des tuniques qui couvrent le roi et le prince qui l'accompagne. La reine et toutes les déesses sont figurées avec une telle ampleur de hanches, que cela nous rappelle involontairement le souvenir des robes à paniers, en usage dans le dernier siècle.

Les divinités réunies dans ces bas-reliefs se retrouvent, à quelques petits détails près, sur les monumens de l'Égypte, le style en est seulement plus lourd, et les proportions des figures plus massives et moins élancées; on y reconnaît *Ammon*, le *Soleil*, *Phtha*, *Cnuphis*, *Neith*, *Isis*, etc.

La vue antérieure du *grand temple de l'Est*, à Naga, occupe la planche XIX. La porte principale est décorée d'une frise et d'une corniche semblables à celles de tous les temples égyptiens. Les deux bas-reliefs de la partie supérieure représentent les deux grandes divinités du temple, *Ammon-ra* à tête humaine, et *Cnuphis* à tête de belier, assis sur leur trône, et adorés par un roi, une reine et un jeune prince; au-dessous, ces mêmes dieux, debout, reçoivent dans leurs bras, l'un le roi et l'autre la reine, placés ainsi sous leur protection spéciale.

Le plan, la coupe et l'élévation de la pyramide du nord, à Assour, emplacement de l'antique *Méroé*, forment la plan. XIV. Cette pyramide, fort inférieure sous tous les rapports à celles de l'Égypte, en diffère et par le tore qui en recouvre les angles, et par les espèces de pylônes ou constructions avancées qui la précèdent et font corps avec elle.

On trouvera enfin, à la planche LIII, la copie d'un bas-relief sculpté à l'intérieur du sanctuaire d'une des pyramides de *Barkal*, en haute Nubie, au sud de Dongola. Il représente un personnage accompagné d'une suite nombreuse, et offrant l'encens à une divinité assise sur un tronc et armée d'un arc. Le style de ce bas-relief diffère du style des sculptures de Naga, et se rapproche beaucoup plus du style égyptien pur : à côté des personnages principaux sont des tablettes destinées à recevoir des inscriptions hiéroglyphiques qui n'ont jamais été exécutées.

Cette notice rapide du contenu des deux premières livraisons de l'ouvrage de M. Cailliaud, suffit pour faire pressentir l'importance et la nouveauté des documens historiques qui peuvent résulter de l'étude des dessins fidèles que ce courageux voyageur a recueillis à travers mille dangers, et dans des contrées que les bouleversemens politiques ne permettront de long-temps encore à aucun Européen, de visiter ni avec le même fruit ni avec le même succès. (Voy. 6^e. sect. du présent Bulletin, n^o. 168.) F.

26. MEMORANDA ILLUSTRATIVE OF THE TOMBS AND SEPULCHRAL DECORATIONS OF THE EGYPTIANS, etc. Recherches sur les tom-

beaux et les décorations sépulchrales et funéraires des Égyptiens, ou Clef des symboles et hiéroglyphes du tombeau égyptien exposé dans Piccadilly; avec des remarques sur les momies et sur l'art d'embaumer les corps. 96 p. in-8. Londres; Boy.

Le modèle de tombeau égyptien qui fait le sujet de ce petit ouvrage, est celui-là même que le célèbre voyageur Belzoni, qui a découvert cette superbe sépulture royale à Thèbes, a exposé depuis à Paris, boulevard des Italiens. Les curieuses sculptures, et les innombrables inscriptions hiéroglyphiques qui couvrent toutes les murailles des diverses chambres de cette étonnante excavation, attendent un OEdipe, qui, plus heureux que Kircher et tant d'autres écrivains ses imitateurs, ne nous donne point des conjectures pour des faits positifs. L'auteur du livre que nous annonçons paraît avoir senti tout le danger de son entreprise; il s'est borné à rassembler les interprétations déjà adoptées à tort ou à raison de divers symboles égyptiens, en tirant des auteurs anciens quelques détails sur les divers modes d'embaumement pratiqués en Égypte.

C. S.

27. COPIE FIGURÉE D'UN ROULEAU DE PAPYRUS TROUVÉ EN ÉGYPTÉ; publiée par M. FONTANA, et expliquée par M. DE HAMMER. Vienne; 1822; imprim. d'A. Strauss.

Ce manuscrit égyptien, dont on donne un *fac simile* lithographié avec la plus scrupuleuse fidélité, appartient à M. Fontana, négociant à Trieste, qui le destine au cabinet impérial de Vienne. Le but de la notice dont M. de Hammer accompagne la copie de ce rouleau, n'est point d'en déchiffrer l'écriture, ni de découvrir le contenu des 9 pages de caractères tracés sous les tableaux qui occupent presque toute la longueur du manuscrit dont la partie supérieure a entièrement disparu; le savant Allemand ne cherche à reconnaître dans ces mêmes tableaux que le sens qui est, pour ainsi dire, à la portée de tout le monde, le sens naturel qu'ils présentent aux yeux, sans vouloir y découvrir un sens caché et mystique.

S.

28. FRIDERICI MÜNTERI symbolæ ad interpretationem Novi Testamenti ex marmoribus, nummis, lapidibusque cælatis, maxime græcis.

Ce mémoire, inséré dans le Journal littéraire de Copenhague intitulé *Miscellanea Hafniensia*, de 1816, est une suite du pro-

gramme synodal que son auteur, le savant évêque de Sélande, avait publié sous le titre, *Observationum ex marmoribus græcis sacrarum specimen*. Le but de ce curieux travail est d'éclaircir et d'illustrer divers passages du texte original du Nouveau Testament, par le moyen des monumens antiques, où l'on a mis à profit une foule d'inscriptions, de médailles, et quelques pierres gravées de travail grec. S.

29. DIATRIBE PHILOGICO-CRITICA MONUMENTORUM ALIQUOT PUNICORUM. Dissertation philologico-critique sur quelques monumens puniques, etc. In-8. Lugd. Batav.; 1822; Luchtmans.

M. Hamaker, savant helléniste, propose l'explication de divers monumens carthaginois nouvellement trouvés en Afrique. Cette dissertation est terminée par les observations de M. J. C. Reuvers, sur des antiquités puniques du Musée de Leyde.

30. LE ANTICHE CAMERE ESQUILINE DETTE COMUNEMENTE DELLE TERME DI TITO, etc. Les Bains de Titus, dessinés et expliqués par Ant. DE ROMANIS, architecte. In-fol. Livr. 1^{re}. av. 3 pl. Prix, 1 scudi, 40 paoli. Rome; 1823.

Les bains de Titus, avec leurs peintures et décorations, sont connus depuis Raphaël Sanzio et Jean d'Udine; et ont été dessinés plusieurs fois; mais une grande partie de ce monument, découverte par des fouilles faites dans les années 1811 à 1814, n'avait pas encore été représentée. M. de Romanis s'est occupé à décrire et à dessiner sur les lieux l'ensemble et ses parties. Son ouvrage contiendra 30 feuilles de texte et 10 planches avec quelques vignettes, et sera composé de deux livraisons. La première, qui paraît, donne une idée générale du monument, avec ses plans et les élévations. (*Journ. de la litt. étr.*, juillet 1823, p. 206.)

31. DIE PRIESTERINNEN DER GRIECHEN. Les Prêtresses chez les Grecs; par ADRIAN. In-8. Prix, 1 fl. 12 kr. Francfort; 1822; Sauerländer.

Cet ouvrage est divisé en 9 chap. : 1. Sur les plus anciennes traces des fonctions des prêtresses. L'auteur croit que non-seulement des femmes *hiérodoules*, mais des prêtresses, ont été employées en Égypte au culte d'Isis et d'Osiris. Les premières étaient des danseuses et servaient à nettoyer le temple; les secondes, selon lui, assistaient aux sacrifices. 2. Des prêtresses d'Apollon

et des oracles à Dodone et à Delphes. 3. Des prêtresses de Dionysus. 4. Des prêtresses des Deméter et Koré , et de la fête des Thesmophories. 5. De celles de Héra et d'Athène. 6. De celles d'Artémis. 7. De celles d'Aphrodite, des Euménides, etc. 8. Des Canephores, libnophores, etc. Le 9^e. chapitre contient la conclusion. (*Journ. de la litt-étr.*, juillet 1823, p. 202.)

32. DELLO SCRIVERE DEGLI ANTICHI ROMANI. De l'Écriture des anciens Romains; dissertation inédite d'Étien. Ant. MORALLI. In-8. Milan; 1822.

Cette dissertation est divisée en quatre parties. La première traite des matières sur lesquelles les Romains ont écrit; la seconde, des instrumens dont ils se sont servis pour l'écriture; la troisième, des différens caractères qu'ils ont employés; et la quatrième, des abréviations dont ils ont fait usage.

33. SYLLOGE INSCRIPTIONUM ANTIQVARVM, GRÆCARVM ET LATINARVM; Ed. Fr. OSANN. In-fol. Fasc. 3. 2 Rx. Jenæ; 1823; Cröcker.

Ce cahier contient les descriptions des monumens antiques rapportés par le lord Elgin, et un grand nombre d'autres inscriptions anciennes, grecques et latines.

34. PLAN D'AQUILÉE, bourg bâti sur les ruines de l'ancienne métropole dont il porte le nom. Échelle de 0,78 pour 200 mètres, une feuille de 2 pi. 8 po., sur un pi. 10 po. Prix, 6 fr. Paris; Ch. Simonneau, rue de la Paix, n^o. 6.

Ce plan, d'un grand intérêt pour les personnes qui s'occupent d'antiquités, présente le bourg de ce nom, qui compte à peine aujourd'hui une population de 2000 âmes, ainsi que le cours de la Terzo et le tracé du canal dit delle Vergine. Ça et là, aux 4 points cardinaux d'Aquilée, sont des notes qui font connaître les emplacemens des différentes fouilles, ce qu'elles ont donné, et ce qu'on peut encore en espérer. L'encadrement de ce plan contient, avec beaucoup de goût, et en 21 compartimens,

1^o. Une notice succincte sur Aquilée.

2^o. Un fragment de carte du Frioul, qui fait connaître la position d'Aquilée relativement à Palma, Gradisca, Mont-Falcone, Duino et Trieste.

3^o. La forme et les détails des objets trouvés dans les fouilles de la partie orientale d'un champ situé au nord d'Aquilée.

4^o. Une vue prise de l'intérieur du parc de la Villa-Vicentina.

5°. La vue des sources du Timave.

6°. Les plans et élévations de deux aquéducs souterrains.

7°. La coupe de la fouille faite dans la partie orientale du champ ci-dessus cité.

8°. L'explication des objets trouvés dans ce champ, et qui sont : un vase en verre de fort belle qualité; de petites pièces de ruban en or, légèrement déroulées, paraissaient avoir été jetées et arrangées dans la matière même du verre, lorsqu'elle était encore en fusion; pièces de monnaie, cornalines gravées en creux; baguettes en ivoire, coulant en verre coloré, objets en bronze, vases lacrymatoires en terre cuite ou en verre commun; autres vases, l'un en terre, l'autre en verre; la surface extérieure de celui-ci était ornée de bandes émaillées; lampe en terre cuite, et paraissant également destinée à recevoir de l'huile et un corps cylindrique, tel qu'une bougie ou une chandelle. Sur plus de 20 lampes, qui furent retirées entières ou peu endommagées, il n'y en eut pas deux parfaitement semblables. Pied de bœuf en bronze, trouvé dans une fouille d'essai vers le milieu du champ, aile en bas-relief sur marbre blanc, clef en fer très-oxidé, etc.

9°. Suite des dessins des objets trouvés dans le champ nord.

10°. Plan et profil des fouilles faites dans la partie orientale du champ à l'échelle de 0,58 pour 50 mètres.

11°. Autres objets trouvés dans le même champ.

12°. Suite de l'explication; disque en bronze, faces inférieures de quelques pierres de pavé, poids en terre cuite, plan et coupe de tuiles trouvées à des profondeurs considérables, clavier des aquéducs, conduits en pierre, dont la pente semblait se diriger vers la porte de la ville; objets en terre cuite d'une destination incertaine.

13°. Plan et profil de la fouille exécutée dans la partie septentrionale du champ.

14°. Coupe des aquéducs.

15°. Vue de Duino, village situé sur le bord de la mer, dans une situation très-pittoresque.

Détruite plusieurs fois, Aquilée, dont Tite-Live fait remonter la fondation à l'an 570 de celle de Rome, 184 avant J.-C., a été autrefois si considérable, qu'on la nomma *la seconde Rome*. Riche et florissante par le commerce de l'Italie et de l'Illyrie, dont elle était le centre, elle continua tellement à prospérer, après le siège mémorable qu'elle soutint avec succès en 238 contre

Maximin, qu'elle avait, au commencement du 5^e. siècle, 12 milles de circuit. Elle céda néanmoins, après une vigoureuse résistance, en 462, à Attila, qui y mit tout à feu et à sang. Narsès la rétablit, et les Lombards la soumirent, et la ruinèrent enfin en 590 (1). Dans ces circonstances malheureuses, ses citoyens fugitifs n'eurent pas toujours le temps d'emporter leurs effets. Aquilée tient donc sûrement encore caché sous ses ruines grand nombre d'objets plus ou moins précieux. Le résultat de quelques fouilles faites en 1820, pour essai seulement, et que présente le plan dont nous rendons compte, n'affaiblira point cette opinion, surtout si l'on fait attention, « qu'indépendamment des produits dont il est fait » ici mention, et d'une infinité d'autres, qu'il serait trop long » de décrire, non compris aussi ce qui a été soustrait par les ouvriers, les fouilles faites dans le champ en mars et avril de » l'an 1820, avec une trentaine d'ouvriers, fournirent plus de » 100 monnaies anciennes, dont une d'or et 6 d'argent; 355 kil. » de plomb, et en pierres, marbres, briques, etc., de quoi former la » charge de 262 charrettes attelées de deux paires de bœufs. On » n'aura donc pas de peine à croire que de nouvelles fouilles, faites » à Aquilée avec les soins convenables, ne puissent dédommager » en grande partie des dépenses dont elles auraient été l'objet. »

Ces résultats sont peu de chose, sans doute, surtout en les comparant avec ceux qu'ont produits les fouilles d'Herculanum, de Pompeïa, etc.; mais, sur une petite étendue, ce peu ne laissera peut-être pas que de paraître mériter quelque attention. Un autre motif a déterminé à offrir au public ce plan, avec des annotations fort curieuses; c'est que les fouilles, ayant été recomblées après avoir été dépouillées de ce qu'elles renfermaient, il ne sera plus possible de revoir les choses telles qu'elles ont existé.

Le plan de Tusculum, renommé par la beauté de ses environs et la délicieuse campagne où Cicéron écrivait, aujourd'hui Frascati, ne tardera point à paraître. Ces deux plans, qui pourront servir de pendant l'un à l'autre, sont de M. le comte Ch. de Sambucy, qui, en cherchant à tirer parti du temps qu'il a passé sur des terres classiques, et jusqu'ici peu explorées, a regardé comme une obligation de sauver de l'oubli tout ce qui peut présenter quelque intérêt à la science, aux artistes et aux personnes qui aiment à reporter quelquefois leur pensée vers les temps antiques.

SUEUR-MERLIN.

(1) Henri, duc de Bavière, la prit aussi en 948.

35. FRIDERICI MÜNTERI *Auctarium Siciliæ numismaticæ.*
(*Miscellanea Hafniensia*; 1816; p. 183 à 210.)

Cette notice, accompagnée d'une planche, fait connaître plusieurs médailles de peuples et de villes de Sicile, ou inédites, ou qui se distinguent de celles déjà décrites, par quelque particularité : On y remarque des monnaies des Abacœniens et des Syracusains; des rois Gélon et Hiéronyme, ainsi que des villes d'Aggrigente, Catane, Eryx, Géla, Naxos, Panorme, Ségeste, Sélinonte et Tauromenium. C.

36. DELLA ZECCA E DELLE MONETE DEGLI ANTICHI MARCHESI DI TOSCANA. — De la fabrication des monnaies, et des monnaies des anciens marquis de Toscane. 2^e édit. corr. In-8. 172 p. avec une pl. grav. Pise; Nistri; 1821.

L'auteur de ce bel ouvrage est il sign. Giulio Cordero di S. Quintino, duquel l'Italie attend de nouvelles productions, fruits de ses longs voyages et de ses études assidues dans l'archæologie et la numismatique. (*N. giorn. di lett.*; févr.; 1822, page 751.)

37. NOTICE SUR L'OUVERTURE DE DEUX MOMIES APPARTENANT A M. CAILLIAUD. Entre autres objets précieux que M. Cailliaud a rapportés de son dernier voyage en Égypte, et qui composent son riche cabinet égyptien, les curieux et les antiquaires avaient distingué une belle momie d'un volume et d'un poids extraordinaires; la tête portait une couronne formée de lames de cuivre doré et de boutons imitant la feuille et le jeune fruit de l'olivier. Elle se recommandait encore à l'attention des savans par la caisse qui lui sert d'enveloppe : au fond est peint un zodiaque dont la figure ressemble beaucoup à celle du zodiaque de Dendérah, et le dessus de la boîte porte une petite inscription grecque presque effacée; le nom de *Petemenon* (1) qui est en tête, se lit aussi en

(1) M. Cailliaud ayant communiqué à M. Champollion le jeune les diverses inscriptions hiéroglyphiques de cette momie, celui-ci y lut aussi au moyen de l'alphabet hiéroglyphique qu'il avait publié en 1822, le nom de *Pétémén*, et de plus celui de la mère du défunt appelée *Cléopâtre*. M. Letronne, qui depuis a étudié l'inscription grecque de cette momie, y a retrouvé également le nom de *Cléopâtre*, mère de *Pétémén*. Cette concordance parfaite justifie le système de M. Champollion le jeune sur l'écriture hiéroglyphique.

grec cursif à la marge d'un petit papyrus hiéroglyphique, qui paraît avoir été déposé sur la momie, entre les bandelettes extérieures. Enfin, la largeur de la tête et celle des pieds étaient démesurées. Tant de circonstances neuves et singulières faisaient regarder cette momie comme un des plus précieux objets d'antiquité qu'on eût découverts, et donnaient lieu d'espérer que l'ouverture de la momie présenterait des manuscrits et des particularités encore plus importantes; on conjecturait même, d'après le poids du corps, qu'il devait renfermer quelque masse métallique.

Après avoir hésité long-temps sur le parti qu'il devait prendre, M. Cailliaud s'est rendu généreusement au désir des savans et des curieux.

On a commencé par peser et mesurer exactement la momie avec toutes ses enveloppes. Le poids a été trouvé de 106 kilogrammes; la longueur totale de la momie, de 1 mèt. 90 cent.; largeur de la tête, 0^m, 42, et circonférence, 1^m, 38; largeur aux épaules, 0^m, 49, et circonférence, 1^m, 39; largeur aux extrémités des mains, 0^m, 47, et circonférence, 1^m, 25; largeur aux malléoles, 0^m, 40, et circonférence, 1^m, 16; largeur aux pieds, 0^m, 40 longueur des pieds, 0^m, 46; circonférence des talons et des pieds, 1^m, 60.

Après cette opération, on a enlevé la bandelette étroite qui fixait autour du corps une toile couverte de peintures et d'hiéroglyphes, avec des ornemens qui sont peu communs en Égypte; au-dessous étaient plusieurs toiles grossières mais solides, formant la première enveloppe, que l'on a enlevée facilement. La deuxième enveloppe était maintenue autour du cou à l'aide d'un nœud que les marins appellent *nœud plat*; au-dessous, plusieurs bandelettes de toile un peu moins grosse, et trois petites serviettes ou écharpes pliées en plusieurs doubles. La troisième enveloppe était disposée de même manière et formée de bandelettes, de serviettes, et de pièces longues servant à soutenir les côtés. Dans la quatrième enveloppe on a trouvé des bandelettes de linges plus grands, mais vieux et grossiers; quatre tuniques égyptiennes ou sans manches, et décousues pour s'appliquer sur le corps; une grande pièce enveloppant tout le corps, et fixée par un bitume noir, avec d'épaisses couches de ce bitume autour de la tête et des pieds. Ces tuniques ont environ 3 pied 8 pouces de large sur 3 pieds de haut, avec une ouverture de 10 pouces pour passer la tête, et deux semblables pour passer les bras. La

cinquième enveloppe présentait des bandelettes placées en longueur, liant les pieds à la tête, des bandes transversales, quatre grandes pièces entourant le corps; le tout de toile un peu plus fine. La sixième enveloppe formée de bandes transversales teintes en jaune pour avoir été pénétrées d'un bitume de cette couleur ou y avoir été trempées, et de quinze pièces de toile semblable. La septième et dernière enveloppe était pénétrée de bitume noir et formait six pièces adhérentes ensemble par le baume : après quoi il ne restait plus qu'une couche mince à ôter pour arriver à la peau. On a remarqué, comme à l'ordinaire, les orteils enveloppés séparément; les bras et les mains sont étendus le long des cuisses, le sujet est du sexe masculin, et paraît être un homme de quarante-cinq à cinquante ans au plus; la longueur du corps est de 1^m, 73 (5 p. 3 p. 9 lig.) La poitrine et une partie de l'abdomen sont dorés inégalement sur l'épiderme. L'abdomen ayant été ouvert, on y a trouvé beaucoup de baume noir, mais aucun objet étranger; point de manuscrit entre les cuisses ni sous les bras; le long des jambes, de fortes masses de baume noir d'une belle qualité. L'enlèvement de ces innombrables bandelettes et enveloppes a duré près de trois heures; encore a-t-on fait souvent usage d'outils tranchans; mais cette longue opération n'a rien produit que du baume et des toiles, et aucune des espérances qu'on avait conçues ne s'est réalisée.

Pendant M. Cailliaud ne s'est point découragé; quelques jours après, il a enlevé la dernière couche de linge et de bitume, immédiatement appliquée sur la peau, il a trouvé sept à huit épaisseurs d'une toile assez fine; plusieurs parties des bras sont dorés par places, comme la poitrine. Les mains sont longues et très-bien conservées; les doigts bien faits et même potelés, les oreilles sont intactes, et le nez, quoique brisé (pour l'extraction de la cervelle par les fosses nasales), est peu déformé. On remarque que le profil est plus droit et le front moins incliné que dans les momies ordinaires. Les cheveux, conservés parfaitement, sont fins et légèrement frisés. Sur le côté gauche est une ouverture de cinq pouces de diamètre, par où le baume a été introduit à la place des viseères.

Mais ce qui dédommage un peu des recherches infructueuses faites sur le corps de la momie, c'est qu'en enlevant la dernière toile appliquée sur le visage, M. Cailliaud a découvert, au-dessous de chacun des yeux et sur les pommettes des joues, une lame d'or représentant la figure d'un œil avec les cils; sur la bouche,

il a trouvé encore une lame d'or, assez semblable pour la forme à une langue, et posée perpendiculairement à la commissure des lèvres, lesquelles sont parfaitement closes. C'est une double singularité dont nous ne connaissons aucun autre exemple. Il est remarquable que la forme de l'œil est une imitation de convention, et non pas la ressemblance de l'objet naturel. Cette image est peut-être relative à la profession du mort, ou bien elle indique la consécration à Osiris dont l'œil était l'emblème ; dans le premier cas, on pourrait faire plus d'une conjecture assez plausible, mais prématurée.

Une seconde momie, ouverte par M. Cailliaud, présente un intérêt particulier par le mode d'embaumement, qui diffère de tous ceux que l'on connaît : il n'entre dans la préparation ni bitume, ni soude minérale, ni aucun sel. Les bandes et les toiles ont été roulées autour du corps sans aucune adhérence ; aussi les a-t-on enlevées avec la plus grande facilité ; mais entre tous les doubles de toile, on a trouvé une couche très-épaisse de sciure de bois ou d'écorce, qui avait certainement pour objet d'absorber l'humidité, et cet effet a été produit complètement. Le corps renfermait aussi une grande quantité de cette poudre au lieu de bitume. Il est digne de remarque que les chairs ont été conservées intactes par ce simple procédé : la couleur de la peau est jaune, au lieu d'être noire. Les chairs, telles que l'oreille et le cartilage du nez, sont encore très-flexibles ; toutes reçoivent l'impression du doigt ; on a même retrouvé le blanc des yeux.

Le personnage ainsi embaumé est un vieillard. On a trouvé trois petites bretelles ou étoles croisées autour de son cou ; elles sont en cuir ou maroquin brun, marquées d'empreintes hiéroglyphiques, à peu près comme les impressions formées par l'application d'un timbre sec. Ces sortes d'empreintes étaient déjà connues à Paris, grâce au même M. Cailliaud, qui en apporta de semblables en 1819. (l'éditeur de son premier voyage les a fait graver) ; mais on ignorait la place que ces banderolles occupaient, soit sur les momies, soit ailleurs ; une de celles-ci est en forme de spatule comme les broderies placées au-dessous des épaules, sur la tunique égyptienne découverte par le général Reynier, et déposée à la bibliothèque de l'Institut.

M. Cailliaud possède encore plusieurs autres momies très-bien conservées, parmi lesquelles on en remarque surtout deux qui sont renfermées dans des étuis de carton, enrichis de pein-

tures et cousus sur le dos. D'autres détails ont déjà été donnés dans un recueil périodique sur cette intéressante collection formée à grands frais par notre zélé voyageur; les amis de la science archéologique doivent désirer vivement qu'elle ne sorte pas de France, puisque nous avons perdu l'occasion d'acquérir celle qu'avait rassemblée M. le Chevalier Drovetti, pendant douze années de recherches. (Extrait du *Moniteur* du mardi 23 décembre 1823.)

38. On a fait une découverte intéressante pour les arts à Lillebonne, ville située à 10 lieues de Rouen, fondée par César, sous le nom de *Julia bona*, et devenue célèbre depuis par la résidence des ducs de Normandie. Une rue, qui aboutit aux ruines du château habité par Guillaume le Conquérant, porte encore aujourd'hui le nom de rue Césarine.

Cette découverte est une statue en bronze doré, de 5 pi. 2 p. de haut, représentant un beau jeune homme nu, dans une pose simple et noble. Ses cheveux, noués derrière sa tête, descendent en mèches sur ses deux épaules. Le torse, d'un travail exquis et d'une grande finesse de dessin, ne laisse aucun doute qu'il appartient à la plus haute antiquité. La jambe et le bras gauche, qui semblent plus modernes, l'or que l'on a prodigué, indiquent assez l'estime dont a dû jouir chez les anciens, ce chef-d'œuvre de quelque artiste célèbre.

La jambe et le bras droit, qui manquent, ont été brisés lors des fouilles par les ouvriers, qui, s'imaginant avoir trouvé un trésor, l'ont emporté et caché dans une cave. Une grande partie des morceaux a été recouverte depuis, et se trouve entre les mains du propriétaire.

Lillebonne était déjà connue par la découverte de quelques bronzes, de beaucoup de médailles et de tombeaux, d'un aqueduc romain, d'une pierre sigillaire, et surtout par un théâtre spacieux et assez bien conservé, dont le département vient de faire l'acquisition. (*Moniteur* du 11 janvier 1824.)

39. Le N^o. d'octobre des *Nouvelles annales des Voyages* renferme la notice de la découverte faite par M. Hawkins, d'un temple de fort ancien style sur le mont Oché, dans l'île d'Eubée.

« Le toit de cet édifice est une simple couverture en pierre qui est faite de façon à se soutenir d'elle-même : on ne connaît pas encore d'exemple de ce genre de travail. La partie du toit qui pose sur les murs, contrebalance le poids de celle qui

» est intermédiaire, ou, en d'autres termes, est suffisante pour
 » contrebalancer la partie qui s'avance dans l'intérieur, et for-
 » me le plafond. En un mot, tout le toit paraît avoir été très-
 » bien calculé, et cet ouvrage indique des progrès considérables
 » en architecture. »

En jetant les yeux sur les deux gravures qui accompagnent la notice, on est involontairement frappé de l'analogie que l'ensemble et certains détails de cette construction, tels par exemple que le talus de la porte, offrent avec les plus anciens monumens de l'Égypte. C.

40. *Civita-Vecchia*.— Antiquités.— En travaillant sur la voie publique, dans le voisinage de Corneto; on a découvert la voûte d'un sépulcre taillé dans le roc, et dans l'intérieur un cadavre placé sur un cercueil creusé également dans la pierre, et à côté duquel étaient un casque, deux lances très-longues, une épée et deux boucliers de métal, décorés de bas reliefs bien travaillés, mais usés; il y avait également plusieurs vases élégans en cuivre et en terre cuite, dont quelques-uns étaient revêtus d'ornemens. On en a conclu que c'était le tombeau de quelque ancien guerrier étrusque de la célèbre Tarquinie, ville dont l'existence remonte à plus de 25 siècles. Tous ces objets ont été soigneusement recueillis et laissés sous la garde du magistrat de Corneto. (*Revue Encyclop.*, mai 1823; p. 453.)

41. En continuant les fouilles dans les environs de Tormanci, près de Rome, on a trouvé récemment trois statues hautes chacune de neuf palmes. La première, d'un travail médiocre, représente une bacchante qui est assez bien conservée; la seconde un Bacchus d'une très-belle exécution: la tête et le torse n'en sont point endommagés, mais le bras et la jambe gauche sont en pièces, et la jambe droite ne s'est pas retrouvée. La troisième représente également un Bacchus très-bien sculpté, en marbre pentélique, et qui semble sortir des mains de l'artiste. (*Rev. Enc.*, mai 1823; p. 453.)

42. *Antiquités*.— M. Toulouze a trouvé, près du village d'Auriol, dans les ruines d'une *Villa*, une table horaire en marbre, qui est du même genre que la table décrite par Palladius, et qui donne une nouvelle force au savant mémoire de M. Letronne, qu'on lit dans la 39^e livraison des *Nouvelles annales des Voyages*. Cette table porte au piédestal cette inscription :

L. Veratius fecit firmus.— M. Toulouzan, qui s'occupe de grandes recherches dans le département des Bouches-du-Rhône, a fait un grand nombre de découvertes importantes, dont plusieurs sont déjà consignées dans la belle statistique de ce département, à laquelle il a travaillé sous les auspices du préfet, M. de Villeneuve. (*Rev. Ency.*, juin 1823; p. 696.)

43. CANTON DE VAUD; LAUSANNE. Antiquités. — MM. Reynier et de Dompierre, conservateurs des antiquités de notre canton, ont donné avis au conseil d'état, dans le mois de novembre dernier, de la découverte faite, récemment, dans l'enceinte de l'ancienne Avenche, de deux pavés en mosaïque, d'un beau dessin et assez bien conservés. Le plus grand de ces pavés représente une tête de Cérès, dans les dimensions naturelles, un fragment de cerf, un geai, un lion, etc., élégamment encadrés. L'autre mosaïque, d'environ 22 pieds en carré, est située dans les prairies de Maladeyre, et n'offre que des dessins de fantaisie très-variés. Des mesures ont été prises pour la conservation de ces monumens. (*Rev. Enc.*; mars 1823; p. 662.)

44. STUTTGARD. Antiquités. — On a découvert entre Waiblingen et Endersbach, des fours de potiers romains. On en a déblayé jusqu'ici neuf, auprès desquels il y avait encore un assez grand nombre de vases. Il y a quelques années, qu'au même endroit il a été trouvé un autel avec 4 bas-reliefs. On peut remarquer que ce canton de la banlieue de Beinstein, a toujours porté le nom de *Kalkofen*, four à chaux; le nom de Beinstein (*Beimstein*, près de la pierre), avait paru à quelques-uns, venir de la proximité d'un monument romain. (*Rev. Enc.*; févr. 1823; pag. 411.)

45. Dans les ruines de *Sarai*, l'ancienne demeure des khans de la horde d'Or, non loin de *Zaritsyn*, en Russie, on a découvert une grosse pierre avec une inscription grecque. Le savant helléniste Graffe en publiera sous peu une explication. (*Journ. de la littér. étr.*; sept. 1823; p. 287.)

46. Dans le 2^e. vol. des mémoires annuels de la Société de littérature et des arts de Courlande, Mittau, 1822, on trouve, outre le mémoire sur les *Monnaies de Cosroë* et des premiers califes arabes, un autre mémoire, accompagné d'une planche lithographiée sur les *Monnaies des califes et des samanides trou-*

vées en Courlande, d'après les communications de S. de Sacy et de Fraëhn. (*Leipz. Lit. Zeit.*; août 1823, p. 1549.) Ro.

47. AUTEL ROMAIN trouvé à Great Boughton, par J. H. HANSHALL. (*Gentlem. Mag.*; nov. 1823; p. 388.)

Cet autel a été trouvé au mois de mars 1821 dans un jardin, ou champ, appelé, *The Daniels*, dans le Grand Boughton, comté de Chester, près de la jonction des anciennes routes romaines conduisant à Mancunium et Mediolanum. Il a été découvert dans un lit de marne entremêlée de sable, dans une position inclinée, détaché de son piédestal, qui était une pierre carrée de 6 pouces d'épaisseur. Le tout était couvert d'une masse de pierres et de décombres qui étaient probablement les restes d'un édifice dans lequel l'autel fut jadis placé.

Le champ où l'on a trouvé cet autel est environné de tous cotés de sources abondantes d'eau limpide, et les fontaines auxquelles il était consacré faisaient probablement jaillir leurs eaux dans le voisinage où on l'a déterré. La hauteur de cet autel est de 4 pieds, la base et le chapiteau de 2 pieds 3 pouces; le *thuribulum* a environ un pouce de profondeur; il est circulaire et a près de 8. pouces de diamètre. L'inscription est ainsi conçue :

NYMPHIS

ET

FONTIBUS

LEG. XX

V.V.

Ro.

48. Un nommé Bullock vient de découvrir au Mexique plusieurs antiquités de la nature la plus curieuse. Il a pénétré dans des appartemens qui n'avaient pas été ouverts depuis la conquête du pays par les Espagnols; et, entre autres objets curieux qu'il a découverts, se trouvent les idoles enlevées aux temples par les premiers chrétiens qui ont pénétré au Mexique. Elles avaient été cachées après l'établissement du christianisme. On parle aussi de cartes ou de plans du pays levés par ordre de Montézuma, avant l'arrivée de Cortez. Il paraîtra sous peu une description de tous ces objets. M. Bullock, qui vient d'arriver en Angleterre, les livrera à la curiosité publique. (*Constitutionnel* du 1^{er} décembre 1823.)

49. C'est avec plaisir que nous apprenons aux amateurs d'his-

toire naturelle que le muséum occidental (*western museum*), établi à Cincinnati, va prendre le rang qui lui convient comme institution scientifique; M. ROBERT BEST, déjà si avantageusement connu comme savant chimiste, et M. Dorfeuille, qui s'est pendant long-temps exclusivement consacré à l'étude de l'histoire naturelle, sont les personnes qui s'occupent à remettre en ordre les échantillons des différens règnes de la nature. Une grande collection d'échantillons américains et étrangers vient d'y être ajoutée, avec un nombre très-considérable d'antiquités précieuses de l'Égypte, de la Grèce et de Rome; parmi les dernières, on trouve un magnifique échantillon de papyrus, sur lequel se trouve une légende très-belle et très-distincte, que l'on présume avoir été écrite en langue cophte, ou dans quelque autre dialecte de l'Égypte. Les échantillons zoologiques seront arrangés suivant le système de Linné; les minéraux, dans l'ordre de la minéralogie de Cléveland; les monnaies et les médailles grecques et romaines seront arrangées dans l'ordre chronologique, et accompagnées de notes historiques très-courtes. Mais ce qui ne peut manquer de frapper les regards de l'observateur, c'est que ces arrangemens seront du plus grand prix pour les personnes qui s'occupent de pareilles études. Sous le rapport de l'étendue, le muséum occidental sera le quatrième; et, sous le rapport scientifique, il sera le second des États-Unis.

Ro.

MYTHOLOGIE.

50. RELIGIONS DE L'ANTIQUITÉ considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques. Ouvrage traduit de l'allemand du Dr. FRÉD. CARUZZA, accompagné de notes et d'éclaircissemens propres à faire connaître l'état actuel de la science, et refondu dans plusieurs de ses parties; avec une collection de 260 planches, contenant près de 1200 monumens antiques; par J.D. GUIGNIAUT, ex-maître des conférences à l'École Normale.

La première livraison doit paraître au commencement de cette année. L'extrait suivant du prospectus, qui vient d'être publié, fera connaître le but de cet ouvrage, et les modifications que le traducteur a cru devoir faire subir à l'original allemand. « Les savans, les gens de lettres et les artistes, en un mot, tous ceux que leurs études appellent à réfléchir sur l'histoire de l'esprit hu-

main, ont vainement attendu jusqu'ici un corps de mythologie qui réponde aux besoins du temps, et qui, à la grandeur du plan, à la profondeur des recherches, joigne les lumières de la philosophie à celles de l'érudition. Le livre de M. Creuzer semble devoir remplir cette attente; c'est le plus complet, le plus récent et le plus satisfaisant, à beaucoup d'égards, qui ait paru sur ces matières. Le traducteur s'est efforcé, en faisant passer cet ouvrage dans notre langue, de lui donner une forme un peu française, par le moyen de quelques réductions, et en transportant dans les notes, les citations et certains développemens.

Le but de ce même ouvrage étant de faire connaître l'état de la science mythologique, on a cru devoir, dans ce dessein, joindre à la traduction de la *Symbolique* de M. Creuzer, soit des extraits des autres écrits de l'auteur, soit des aperçus, en forme d'éclaircissemens, des systèmes qui ont préparé le sien, qui tendent à l'appuyer, ou même qui lui sont opposés.

L'ouvrage formera trois livraisons. Le Prix de chaque livraison, y compris un cahier de planches, sera de 20 fr., et le double sur papier vélin. On se fait inscrire sans rien payer d'avance chez MM. Treuttel et Würtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 17.

51. PANTHÉON ÉGYPTIEN. Collection des personnages mythologiques de l'ancienne Égypte, d'après les monumens; avec un texte explicatif, par M. J. F. CHAMPOLLION le jeune, et les dessins de M. L. J. J. DUBOIS. Paris; 1823-1824; Firmin Didot.

Le culte et la croyance religieuse des anciens Égyptiens sont devenus depuis long-temps un des sujets principaux des recherches des savans et des archéologues; il importait d'autant plus d'acquiescer à ce sujet des idées exactes que ce culte et cette croyance antique ont exercé une grande influence sur la religion des anciens peuples européens. Ainsi, l'étude approfondie de la mythologie égyptienne se lie essentiellement à l'histoire des nations occidentales auxquelles l'Europe moderne doit ses principes des sciences et des arts, son état social et sa civilisation toute entière.

Mais on ne trouve dans les écrits des Grecs et des Romains que des notions éparses, confuses et souvent contradictoires, lorsqu'ils traitent par occasion du culte des anciens Égyptiens; c'est uniquement à ces rapports incomplets des auteurs classiques qu'il faut attribuer la diversité des systèmes énoncés par les sa-

vans modernes sur cette intéressante matière. Presque tous n'ont pris pour guides dans cette étude, que les écrivains grecs et latins, et ont négligé de comparer leurs assertions avec les monumens égyptiens qui seuls pouvaient les confirmer ou les détruire.

C'est en effet par le seul moyen de ces monumens sur lesquels les Égyptiens eux-mêmes ont tracé les images des objets de leur culte, et la représentation de toutes leurs cérémonies religieuses, que nous pourrons acquérir des notions certaines sur l'ensemble et les détails de leur croyance. L'étude des monumens originaux devient en effet d'autant plus fructueuse aujourd'hui, que la découverte récente de l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques permet déjà de lire, dans les inscriptions sacrées qui accompagnent constamment les images des dieux peintes ou sculptées, *les noms, les titres et la filiation* de la plupart de ces divinités égyptiennes.

L'auteur de la découverte de l'Alphabet hiéroglyphique, découverte récemment confirmée par de nouvelles applications et par des preuves de fait inattendues (Voy. n.º 36, note), publie sous le titre de *Panthéon égyptien*, les résultats qu'il a obtenus de l'étude comparative des monumens religieux de tout genre, bas-reliefs, statues, stèles funéraires, papyrus, amulettes, etc., etc. Ce recueil renferme, 1.º *La représentation de chaque divinité calquée sur un monument original*, et n'ayant subi d'autre modification que celle d'être réduite à des proportions compatibles avec le format adopté pour l'ouvrage entier; 2.º *les noms, les titres et la filiation* de chaque dieu ou déesse *en écriture hiéroglyphique et en écriture hiératique ou sacerdotale*; 3.º *les couleurs propres à la carnation, au costume ou aux insignes* de chaque divinité, d'après le monument original; 4.º *un texte explicatif* accompagnant chaque planche et qui contient : la lecture ou le sens des légendes hiéroglyphiques et hiératiques; les divers noms que les auteurs grecs et romains ont donnés à chacun de ces personnages mythiques; leur histoire soit d'après les auteurs, soit d'après les monumens; enfin, tous les différens détails relatifs à leur culte.

Ces planches coloriées sont exécutées d'après les dessins et sous la direction de M. Dubois qui a fait une longue étude des monumens de l'art égyptien.

Le Panthéon égyptien est publié par livraisons de 6 planches coloriées et de 12 pages de texte; les quatre livraisons qui ont déjà paru contiennent la représentation des divinités égyptiennes suivantes :

1°. *Amon*, ou *Amon-ré*, le Jupiter égyptien, à tête humaine; 2°. *Amon a tête de belier*, le Jupiter-Ammon des Grecs; 3°. *Cnéph*, ou *Cnouphis*, l'Agathodæmon des Grecs; 4°. le serpent sacré, emblème de *Cnouphis*; 5°. *Amon-générateur*, ou *Mendès*, appelé Pan par les Grecs; 6°. *Amon-ré*, Panthée; 7°. la déesse *Neith*, ou la Minerve égyptienne; 8°. *Neith-génératrice*, divinité mâle et femelle à la fois; 9°. *Saté*, la Junon égyptienne; 10°. *Phtha*, le Vulcain égyptien, enfant; 11°. *Phtha* adulte; 12°. *Phtha-Sokaris*; 13°. *Phtha*, présidant aux régions supérieures et inférieures; 14°. *Thoré*, une des formes de *Phtha*; 15°. *Tho*, une des formes de *Phtha*; 16°. *Ré*, ou *Phré*, le soleil; 17°. *Hathor*, ou *Athyr*, la Vénus égyptienne; 18°. une seconde forme d'*Hathor*; 19°. *Anouké*, la Vesta égyptienne; 20°. *Tpé*, ou *Tiphé*, l'Uranie ou Vénus céleste égyptienne; 21°. la forme de *Tpé* dans les zodiaques et les tableaux astronomiques égyptiens; 22°. *Tiphé*, ou le Ciel personnifié; 23°. *Sovk*, *Petbe*, et *Petensète*, le Saturne égyptien à tête humaine; 24°. *Sovk*, à tête de crocodile.

Ce recueil curieux, qui présente enfin la Mythologie égyptienne sous son véritable jour puisqu'il se compose de documens puisés aux sources originales, doit désormais servir de base à toutes les recherches relatives aux religions anciennes; c'est une suite indispensable de la *Grande Description de l'Égypte*, et c'est aussi par son secours seul que les possesseurs de collections d'antiquités égyptiennes pourront classer les monumens et en apprécier l'intérêt et l'importance.

Le prix de chaque livraison du Panthéon égyptien est de 10 fr. (prise à Paris) : on souscrit chez M. *Dubois*, rue de Savoie-St.-André-des-Arcs, n°. 4, et chez les libraires *Firmin Didot*, *Debure*, *Tilliard frères*, *Pankoucke*, *Goujon* et *Bossange*. A.

52. ESSAI D'UNE EXPLICATION des quatre âges du monde, tels que les admettent les Indous; par S. A. CRONSTRAND. (*Mém. de l'Académie roy. de Stockholm*, 1822, p. 37.)

Le nombre 432,000 par lequel les Indous désignent la durée que doit avoir le 4°. âge ou *youg* du monde, âge qu'ils nomment *caliougam*, se retrouve, suivant Bailly, chez les Chaldéens et les Chinois. L'auteur de ce mémoire, entre autres objets qu'il y traite, porte son attention sur un passage de l'*Edda* où il est dit que le *Walhall* a cinq cent quarante portes, de chacune des-

quelles il sort huit cents *einheriars*. Comme ces deux nombres multipliés l'un par l'autre font aussi 432,000, ainsi que M. Lefren l'a remarqué le premier, l'auteur cherche ce qui a pu donner lieu à cette singulière coïncidence.

C. M.

53. FRIDERICI CHRISTIANI PETERSEN. De musarum apud Græcos origine, numero, nominibusque. (*Miscellanea Hafniensia*, 1816, p. 79 à 112.)

L'auteur recherche d'abord l'origine du culte des muses qui furent primitivement au nombre de trois : *Mélète* (la méditation), *Mnème* (la mémoire), et *Acède* (le chant). On en compta depuis quatre : *Thelxiopé*, *Acède*, *Arche*, et *Mélète* ; ensuite sept, filles de Piérius, et ce nombre faisait allusion à celui des cordes de la lyre primitive inventée par Hermès. Un certain Cratès reconnut huit muses, et leur nombre resta enfin fixé à neuf, et on les considéra comme filles de Jupiter et de Mnémosyne. M. Petersen entre ensuite dans divers détails relatifs aux lieux où les muses furent principalement honorées, ainsi qu'aux fonctions de ces doctes sœurs.

C.

54. UEBER ODINS VEREHRUNG IN DEUTSCHLAND. Sur le culte d'Odin en Allemagne, pour servir à l'histoire et à l'étude de l'antiquité ; par Henri Léo, Prof. In-8. ; Erlangen ; 1822.

Ceux qui veulent que le culte d'Odin ait été général en Germanie ne peuvent s'appuyer, selon M. Léo, que sur deux autorités, dont on ne peut pas tirer une conclusion aussi générale. La première est celle de Paul Warnefried, qui écrivait à la fin du VIII^e. siècle, et l'autre celle de Jonas, dans la vie de saint Colomban. M. Léo leur oppose le témoignage d'Agathias sur les *Allemani*, auxquels cet auteur ne donne pour objet de culte que des cascades, des collines, etc. ; et il pense que de tous les peuples de race *allemanique*, les Souabes seuls ont suivi le culte d'Odin ; qu'il n'était indigène que chez les Saxons, chez les Goths ; et chez les Lombards ; que les Francs ne l'ont jamais adopté. L'auteur cherche ensuite à établir que les Saxons ne sont pas au nombre des anciens peuples Germains connus de Tacite ; mais qu'ils arrivèrent d'Orient, dans la suite, avec d'autres adorateurs d'Odin. Telle est la première partie de la brochure que nous annonçons. Dans la seconde, M. Léo examine l'influence de la religion d'Odin sur les institutions et sur les mœurs. Dans la troisième il examine comment le culte d'Odin fut introduit en Ger-

manie, et comment il cessa d'y être pratiqué. PH. GOLBELT.
(*Rev. Encyc.*, juin 1823, p. 610.)

HISTOIRE.

55. **MANUEL DE L'HISTOIRE ANCIENNE** ; traduit de l'allemand de
M. HEEREN, prof. d'histoire à l'université de Göttingue. 1 vol.
in-8. de XXIII et 315 p. Prix, 8 fr. Paris; Didot; 1823.

On ne considère dans cet ouvrage les anciens peuples que sous les rapports les plus importants, sans entrer dans tous les détails de leurs annales ; on y examine leur constitution politique, leur commerce et leurs colonies. Cet ouvrage est partagé en cinq grandes sections : 1^o. Histoire des anciens empires de l'Asie et de l'Afrique avant l'époque de Cyrus, fixée vers l'an 560 avant l'ère chrétienne ; 2^o. Histoire de l'empire des Perses de 560 à 330 avant J. C. ; 3^o. Histoire des peuples grecs et de leurs colonies jusqu'à Alexandre ; 4^o. Histoire de l'empire macédonien et des états qui se sont formés de son démembrement, jusqu'à leur réunion à l'empire romain ; 5^o. Histoire de Rome république et empire jusqu'à l'invasion des Lombards en Italie.

Les lecteurs qui désireraient connaître les détails historiques de ces diverses périodes, trouveront dans l'ouvrage de M. Heeren, l'indication même des sources originales, d'où l'auteur a tiré les faits généraux dont son manuel présente la série systématique.

56. **TABLEAUX HISTORIQUES DE L'ASIE**, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours ; par J. KLAPROTH, membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres. In-4. avec un atlas in-fol. de 25 cartes. Paris ; Dondey-Dupré.

Les Tableaux historiques de l'Asie seront publiés en six livraisons. Le prix de souscription de chaque livraison de quatre cartes avec texte, sera de 12. fr. On tirera un très-petit nombre d'exemplaires sur papier velin ; le prix en sera double. On souscrit d'avance ; les souscripteurs, en recevant la première livraison, paieront en outre la sixième et dernière.

La souscription sera fermée lors de la publication de la troisième livraison. Les non-souscripteurs paieront la livraison 15 fr.

L'Asie a été le berceau de l'espèce humaine ; elle a donné à l'Europe sa population, ses croyances, ses produits, et même,

après en avoir été séparée, elle a toujours conservé avec cette partie du monde des rapports de commerce ou de guerre; l'histoire de l'Asie est donc indispensable à celle de l'Europe. Néanmoins, par divers motifs, cette histoire a été peu étudiée. En Asie, tout ce qui s'est fait de grand a été l'œuvre des individus, jamais des nations elles-mêmes; cette belle région n'a jamais été gouvernée par les institutions, mais par la volonté illimitée du pouvoir; le despotisme a cependant été obligé de s'y allier les mœurs et la religion, pour se donner quelque durée, et c'est de cette alliance plus ou moins étroite que résulte toujours chez elle un bon gouvernement. Telle est la cause de ses différences avec l'Europe, et de l'éloignement que nous avons éprouvé pour elle; l'aspect monotone du despotisme, le spectacle continuel de mêmes révolutions militaires, repoussent l'Européen jouissant des avantages d'un gouvernement stable et régulier. Cependant les conquêtes et découvertes, faites récemment en Asie, ont révélé le grand intérêt de cette partie du monde. Des Sociétés savantes se sont établies à Paris et à Londres pour l'exploitation de cette branche de l'histoire; l'attention publique, qui s'attache si vite aujourd'hui à ce qui lui promet de l'instruction et des connaissances nouvelles, s'est tout-à-fait dirigée de ce côté, et l'étude de l'Orient est maintenant devenue générale.

M. Klaproth a cru rendre un service aux lettres et à l'histoire en composant les Tableaux historiques de l'Asie, qui, en 25 cartes, mettront sous les yeux du lecteur les différens changemens opérés en Orient, depuis la fondation de l'empire persan par Cyrus, jusqu'à nos jours. Cet atlas sera accompagné d'un volume in-4., destiné à présenter, non l'histoire circonstanciée de l'Asie, mais le tableau général et motivé de ses révolutions. Le but de l'auteur n'est pas de donner une chronique de chaque règne, mais de faire connaître les causes de la grandeur et de la décadence des empires, qui se sont succédés si rapidement dans cette vaste et riche partie du monde. Il a pensé que cet ensemble sommaire et philosophique intéresserait plus qu'une histoire chronologique et détaillée qui serait nécessairement monotone, par le retour des mêmes événemens et des mêmes désastres. Une introduction fera connaître, par un coup d'œil rapide, les événemens qui ont eu lieu en Asie avant la fondation de l'empire des Perses par Cyrus.

F.

57. BENEDICTI BENDTSEN *Samothracia*. (*Miscellanea Hafniensia*, 1818, p. 91 à 138.)

Ce mémoire est divisé en six paragraphes : 1°. Des divers noms de l'île de *Samothrace* ; 2°. situation, grandeur et nature de cette île ; 3°. sa géographie ; 4°. origine et état primitif de ses habitans, des peuples qui l'ont successivement occupée ; 5°. temps historiques et événemens politiques ; 6°. enfin histoire du culte de *Samothrace*. Cette subdivision contient quelques vues nouvelles sur les dieux *Cabires* que les Pelages firent connaître aux peuples de cette île.

C.

58. RES SAMIORUM. Histoire des peuples de Samos ; par THEOD. PANOFKA ; in-8. de X et 102 p. Prix : 2 fr. Berlin 1822 ; Maurer.

Si nous devons la plupart des meilleurs écrits sur l'ensemble de l'histoire de la Grèce, à des Anglais, nous devons aux Allemands un grand nombre de bons ouvrages sur plusieurs états de ce pays intéressant en particulier. Je ne cite que les ouvrages de Beck sur Athènes, de M. Manso sur Sparte ; Neumann, *Rerum creticarum specimen* ; Platner, *de Gentibus Atticis*, etc. L'ouvrage que nous annonçons prend parmi ces derniers une place honorable. L'auteur y fait preuve d'un savoir étendu et d'un jugement sain et solide. Samos, cette île si riche, et souvent si malheureuse, méritait sans doute l'honneur d'une pareille monographie ; et son histoire éclaircit bien des obscurités de celle de la Grèce entière. Mais M. Panofka ne s'est pas contenté d'en donner l'histoire : il fait connaître encore la religion des Samiens, et les objets de leur culte, les progrès qu'ils avaient faits dans les arts et les sciences, et le dialecte dont ils se servaient. Son livre est classé en six chapitres, et son sujet en quatre périodes, dont la première s'étend jusqu'au commencement de la tyrannie à Samos, olymp. 53 ; l'autre en embrasse la durée, jusqu'après la bataille de Marathon, où Samos devint libre ; la troisième s'étend jusqu'à la 85^e. olympiade, et rapporte les guerres des Samiens libres ; la quatrième enfin, traite de la conquête de l'île par Périclès, et se termine par l'envoi des colons athéniens ; olymp. 107, 1. Ici l'auteur donne un aperçu rapide du sort des Samiens, depuis ce moment jusqu'à nos jours ; il ne manque pas non plus de nommer tous les ouvrages intéressans qui s'occupent de l'histoire de ce peuple ; il ajoute, à la fin, des tables des matières, qui facilitent l'exploitation de cet ouvrage recom-

mandable sous tous les rapports. (*Revue Enc.*, mars 1823, p. 585.)

59. RERUM CRETICARUM SPECIMEN. Esquisse de l'histoire de Crète; par CH.-FRÉD. NEUMANN. In-8°. Göttingen; 1822.

L'auteur traite, dans son introduction, des écrivains dont les ouvrages sont les sources de l'histoire de Crète; il les classe par ordre alphabétique, à cause de l'incertitude qui règne sur l'époque à laquelle la plupart ont vécu. M. Neumann s'occupe ensuite, dans le premier chapitre, du rapport des lois avec le caractère des habitans. Ceux-ci étaient fort mêlés; néanmoins, la masse de la population était Dorienne et du Péloponèse: c'est pourquoi l'on retrouve en Crète un si grand nombre de noms du Péloponèse. Le 2^e. chap. concerne les *Législateurs de la Crète, Minos et Thalès*. Dans le 3^e., il est question des *Dactyles* de l'*Ida*, des *Curètes* et des *Telchines*: « Ce sont, dit l'auteur, des collèges de prêtres qui se sont introduits dans l'île, et y ont apporté la civilisation. » Le 4^e. chap. est consacré à *Rhadamante*. Éphore est le seul qui connaisse un Rhadamante antérieur à Minos: il était ou l'un des Curètes ou leur disciple. Chapitre 5^e., *de Minos*: on justifie son existence, en rejetant celle d'un second Minos, qui n'est connu que de Diodore. Minos était aussi disciple des Curètes, originaires d'Égypte, tandis que les Telchines étaient venus de Phénicie. Chapitre 6^e., *de Minos le tragique*; examen de quelques aventures fabuleuses, attribuées à Minos le législateur. Chapitre 7^e., *de Minos, Menès, Menu*, ou de la ressemblance des institutions de l'Inde et de celles de la Crète. Ici l'auteur s'élève contre les rapprochemens tirés de la similitude des noms, et démontre qu'ils diffèrent essentiellement. Chap. 8^e., *de Thalès de Gortyne*: il était contemporain et ami de Lycurgue; on lui doit des sentences en vers, qui tenaient lieu de lois: telle est la division du premier livre. Voici l'analyse du second: chap. 1, *des Rois*. C'est dans Homère et dans les institutions de Sparte qu'il faut chercher aujourd'hui des renseignemens sur leur puissance. Chap. 2 *des Cosmountes*; sous les rois, ils remplissaient les fonctions de juges; ils eurent ensuite le commandement des armées et le pouvoir suprême. Chap. 3, *du Sénat*; aucun traité, aucune loi, aucun changement à la législation ne pouvaient être faits sans sa participation. Chapitre 4, *de Equitibus* (l'ordre équestre des Romains). Chap. 5, *des Assemblées du Peuple*. Chap. 6, *du Syncretisme*, ou de l'alliance entre tous les

Crétois, pour terminer les discordes intestines, et défendre la patrie contre les étrangers. Chap. 7, *des Repas en commun*; ces repas, auxquels les femmes assistaient, avaient pour but de maintenir l'esprit d'union et d'égalité. Chap. 8, *de l'Éducation*; elle fut le modèle de celle de Sparte. Chap. 9, *du Mariage*. Chap. 10, *de la Musique, et de son influence sur les Mœurs dès la plus haute antiquité*. Les Crétois se servirent à la guerre, de la lyre et de la cythare; dans la suite, le culte de Cybèle introduisit la flûte. Chapitre 11, *des Esclaves Crétois*. On trouve peu de renseignements sur leur état; toujours est-il certain qu'ils étaient moins opprimés en Crète qu'à Sparte. Trois index terminent l'ouvrage. M. Neumann a fait un livre utile; néanmoins, l'existence de celui de Meursius aurait pu l'engager à tourner ses regards vers la Grèce propre, où il y a tant de villes importantes et libres qui n'ont encore été l'objet d'aucun travail. PH. GOLBERY. (*Rev. Encyc.*, mai 1823, p. 366.)

60. RECHERCHES HISTORIQUES SUR LE LUXE CHEZ LES ATHÉNIENS.

Mémoire traduit de l'allemand de Chr. MEINERS; par C. S. T.: suivi du *Traité du luxe des dames romaines, et des extraits de l'Antiquité pittoresque* de M. BAYEUX. 1 vol. in-8. Prix, 8 fr. 50 c. Paris; 1823; Égron.

Parmi les causes de la décadence des Romains, Montesquieu n'a point omis d'indiquer, comme une des principales et des plus funestes, la corruption des mœurs, effet presque inévitable du luxe et des richesses qui s'introduisirent à Rome après la conquête de la Grèce et des royaumes de Syrie et de Macédoine; mais, entraîné par la rapidité de son sujet et par le grand nombre de considérations qui s'offraient à son coup d'œil d'aigle, Montesquieu se contenta de signaler, en passant, l'envahissement et les ravages de cette espèce de contagion morale. Chr. Meiners, professeur de philosophie à l'université de Göttingue, en suivit pas à pas et en décrivit avec détail la marche et les progrès, dans son *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains*, ouvrage qu'il publia en 1784, et dont il existe deux traductions françaises, l'une donnée par René Binet, en 1796; l'autre postérieurement, par M. Berton; et formant les vol. 31 et 32 de la *Bibliothèque historique à l'usage des jeunes gens*. Déjà, quelques années auparavant, Meiners avait appliqué à l'histoire des Athéniens les mêmes études et les mêmes recherches; et il avait, dans

un mémoire destiné à la *Soc. des antiquités de Cassel*, retracé fidèlement et sagement apprécié les effets et les suites de l'introduction et de l'accroissement du luxe chez ce peuple célèbre. C'est ce mémoire, couronné en 1780 par cette Académie, sous le titre d'*Histoire du luxe chez les Athéniens*, qui vient d'être, pour la première fois, traduit en français, et que le traducteur, M. S...t, publie aujourd'hui sous le titre plus modeste de *Recherches historiques sur le luxe des Athéniens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine*. L'auteur y donne d'abord la définition du mot *luxe*, et il distingue soigneusement deux sortes de luxe, tant public que privé. Il passe ensuite rapidement sur les siècles antérieurs à Périclès; et s'arrête néanmoins à discuter les témoignages de quelques auteurs, d'après lesquels on pourrait être tenté de faire remonter l'époque de l'introduction du luxe à Athènes jusqu'avant l'invasion des Perses, ou même jusqu'à Solon. Arrivé au siècle de Périclès, véritable apogée de la gloire et de la puissance d'Athènes, Meiners se garde bien de blâmer l'heureux essor que prirent, sous l'administration de ce grand homme, les arts, les sciences et l'industrie; mais il a soin néanmoins de remarquer l'influence pernicieuse que, sous d'autres rapports, Périclès exerça sur les mœurs et les destinées de sa patrie. Il signale ensuite le passage et l'influence plus pernicieuse encore d'Alcibiade; et, à partir de cette époque, il peint le luxe continuant ses ravages à travers les vicissitudes et malgré les malheurs qui vinrent affliger Athènes, et triomphant enfin malgré les efforts de Phocion et de Démosthènes, que l'on pourrait justement appeler les derniers des Athéniens. Tel est le tableau que déroule à nos yeux cet intéressant mémoire. L'auteur n'y marche qu'appuyé sur des textes dont il prend soin d'indiquer exactement la source, et de discuter le mérite et l'autorité. C'est la méthode qu'a suivie le savant auteur d'*Anacharsis*, dont l'ouvrage est postérieur de quelques années à celui-ci, lequel toutefois lui fut très-probablement inconnu. C'est la méthode que doivent suivre tous ceux qui voudront faire faire aux sciences, et surtout à l'histoire, de véritables progrès. On aimera sans doute à comparer les résultats des recherches savantes et laborieuses de ces deux hommes également judicieux et patients, et à compléter, par l'ouvrage de l'un, le travail de l'autre. On trouvera dans Barthélemy un plus grand nombre de faits et de détails; dans Meiners, on verra mieux s'enchaîner et se déduire les con-

séquences. Quant à la version française du *Mémoire de Meiners*, considérée en elle-même, elle porte l'empreinte d'une heureuse et remarquable facilité; le style en est constamment pur et correct, et n'offre nulle part la plus légère trace de germanisme. Le traducteur a cru devoir imprimer à la suite de ce *Mémoire*, malheureusement trop court, le *Traité du luxe des dames romaines*, par l'abbé Nadal.

BOUCHENÉ-LEFER.

(*Rev. Encyc.*, avril 1823, p. 154.)

61. *NEUE UNTERSUCHUNGEN DES KELTHENTHUMS*. Nouvelles Recherches sur la race celte, pour servir à l'histoire primitive des Allemands; par RUDLOF, prof. à Bonn. In-8. Bonn; 1822.

L'auteur attaque avec vigueur, dans sa préface, les savans qui ne tiennent aucun compte de ce que les Grecs nous ont transmis sur les Celtes et sur les Germains, et qui se bornent à recueillir les renseignemens épars et en petit nombre que l'on doit à César et aux Romains. Il s'élève ensuite contre l'opinion qui regarde les Germains comme des barbares venus de l'Asie. Voici les dissertations dont la série compose sa 1^{re}. partie : 1^o. sur les Hyperboréens. *Scandia* est indiquée comme étant leur patrie. L'oracle de Delphes, selon M. Rudlof, a été fondé par des prêtres hyperboréens, qui, les premiers, enseignèrent à la Grèce le dogme de l'immortalité de l'âme. 2^o. Sur l'origine et le nom des Celtes. 3^o. Sur le pays des Celtes avant César; mélanges des Celtes aux autres peuples; état des connaissances des Grecs et des Romains sur le pays des Celtes avant César. 4^o. Sur quelques expéditions des Celtes, mal jugées jusqu'à ce jour; Bellovèse et Sigovèse, les Senones contre Rome, Brennus contre Delphes. 5^o. Sur la différence à faire entre les Celtes et les Gaulois. 6^o. Pays des Celtes sous Jules César. 7^o. Depuis Jules César. 8^o. Des Germains avant et depuis César. Telle est la première partie de cet important ouvrage. La seconde, consacrée aux langues, ne présente pas un moindre intérêt. D'abord l'auteur s'occupe de la langue des Celtes en général; il cherche à démontrer son identité avec celle des Germains. Il entre ensuite dans le détail de ses dialectes, et donne une grande collection de mots celtiques. Dans une autre subdivision, M. Rudlof traite de la langue des Gaulois, de celle des Trévi-rois et des Belges. Il révoque en doute les caractères germaniques de ces derniers. PH. GOLBÉRY. (*Rev. Encyc.*, fév. 1823, p. 331.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES;

ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

PHILOGOLOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

62. **ESQUISSE HISTORIQUE SUR LES LANGUES**, considérées dans leurs rapports avec la civilisation et la liberté des peuples; par J. B. J. PLASSCHAERT. In-8. Bruxelles; 1817; P. J. de Matt.

63. **ÉTUDE DE L'HOMME DANS LA MANIFESTATION DE SES FACULTÉS**; par J. A. GOULIANOF, conseiller de cour au service de Russie, membre de l'Académie russe. PREMIÈRE PARTIE. *Essai sur la formation du langage considéré dans son principe physiologique.* (Extrait du *Prospectus*.)

Dans un DISCOURS SUR L'ÉTUDE FONDAMENTALE DES LANGUES, communiqué par l'Académie russe à l'Académie française, nous avons annoncé, dit l'auteur, un travail divisé en trois parties, savoir :

- I. *Un Essai sur la formation du langage;*
- II. *Une Analyse des facultés de l'homme;*
- III. *Une Esquisse de grammaire générale.*

Notre intention était de faire précéder l'ensemble de ce travail par des *considérations préliminaires sur la formation et l'esprit des langues*. Cependant les impressions diverses que notre discours académique fit sur l'esprit des philologues, nous dictèrent bientôt la nécessité de supprimer ces *préliminaires*, afin de ne point lasser, d'une part, la patience de ceux qui, ayant saisi nos conceptions, témoignent le désir de voir paraître notre *Essai sur la formation du langage*; ni prolonger, d'autre part, la croyance de certains érudits qui n'ont vu dans ces conceptions que des jets du météore boréal qui se dissipe en fumée.

Séparé de nos portefeuilles qui nous attendent loin de cette capitale (Paris), nous n'avons pas reculé devant l'idée de reprendre

un travail dont nous possédions déjà les matériaux. En nous rappelant la leçon d'Euripide : Αἱ δούραὶ πῶς φρονίδει σοφώτεραι, nous recommençâmes nos analyses avec tout le courage nécessaire à l'aridité d'un tel travail.

Nous avons cru d'abord pouvoir nous soustraire à la fatigue des bibliothèques ; mais le besoin de connaître tous les alphabets des langues mortes et vivantes, ce besoin inévitable nous força de recourir à plus d'un ouvrage archéologique, et, entraînés par l'érudition des hommes de lettres, nous passâmes quinze mois entiers à consulter les fastes de la philologie.

Ayant enfin rendu compte à l'Académie Russe des motifs qui ont ralenti la confection du premier Essai, et des progrès actuels de notre travail, nous nous empressons de faire connaître aux personnes qui s'y intéressent, les points principaux de l'objet de nos investigations.

Les trois parties, nécessairement liées entre elles, paraîtront sous le titre commun qui se trouve à la tête de cet avis.

Le *Discours sur l'étude fondamentale des langues*, en nous évitant la peine d'une préface générale, servira de sommaire à tout l'ouvrage, et se reproduira ensuite partiellement à la tête des chapitres respectifs dont il énonce la substance.

Les personnes ennemies des deux extrêmes, et qui ne croient par conséquent ni à la *parole infuse*, ni au *langage arbitraire*, seront sans doute bien aises de voir enfin une théorie qui se propose de ramener l'organisation du langage à un principe physiologique.

I. Les questions sur la *respiration*, sur la *voix*, et sur sa *dépression* connue sous le nom d'*engastrimisme*, semblent être épuisées par les physiologues : nous verrois, en les consultant, jusqu'à quel point ils sont d'accord avec les faits.

II. Nous nous appliquerons ensuite et successivement à étudier la naissance de tous les élémens de la parole, le mode de leur émission, leurs effets acoustiques, leur nature et leurs rapports respectifs.

III. En appréciant l'organisme essentiel de chaque élément, nous ferons connaître les diverses *séries congénères* fondées sur le principe de la *filiation organique* des élémens, qui est encore celui de leur *mutabilité*, et par conséquent de la vicissitude spontanée des langues.

IV. Les coïncidences naturelles des divers organismes nous

dévoileront l'affinité des élémens qu'elles déterminent, et nous donnerons dès lors la mesure des combinaisons de ces élémens, lesquelles fourniront dans leur ensemble le *fonds matériel de toutes les langues*.

V. En ramenant enfin les combinaisons fondamentales des élémens à l'origine même de la voix et de la respiration, nous y découvrirons :

Les formes primitives du langage; — l'ordre naturel dans la génération des élémens de la parole; — et les voies de leurs vicissitudes successives.

VI. A la faveur de ces trois conditions, nous formerons un *Tableau synoptique* des élémens de la parole, qui offrira des points de contact à toutes les langues, en ramenant à une commune origine les mots les plus éloignés entre eux.

VII. En résumant les résultats de nos analyses, il nous sera permis d'en déduire quelques règles générales dans l'intérêt de ceux qui se livrent à la recherche des analogies. Ces règles, réunies en un seul chapitre, seront suivies d'applications destinées à familiariser les investigateurs avec les objets qu'ils n'ont point encore essayé d'aborder.

VIII. Guidé par les principes organiques des élémens de la parole dans le chaos apparent des signes qui les représentent, l'on reconnaîtra sans beaucoup d'effort :

1°. L'identité originaire des signes alphabétiques de toutes les langues;

2°. Le nombre, la valeur et les formes primitives de ces signes;

3°. La nécessité de leurs vicissitudes, conséquentes à celles des élémens;

4°. Les abus de la vieille doctrine, qui persiste à considérer l'écriture alphabétique comme le produit d'hieroglyphes dégénérés.

IX. L'on reconnaîtra enfin l'antiquité profonde de l'alphabet primitif, dont les rudimens conservent encore la trace des origines du langage.

X. Le dernier chapitre de notre Essai sera consacré à l'étude des *éléments de la prosodie*.

N. B. Pour ne pas confondre les développemens des principes physiologiques avec les discussions auxquelles donneront lieu les opinions principales accréditées ou combattues par les philo-

logues et les grammairiens de tous les siècles, nous formeront à la suite de chaque chapitre, des *Scolies* destinées moins à ces discussions, qu'à l'examen des faits qui s'y rattachent.

Dans cette partie critique de notre travail, nous contracterons l'habitude de nous mettre en garde contre certaines explications que les grammairiens nous donnent des élémens de leur idiome, ou d'autres langues qu'ils professent. Nous apprendrons aussi dans nos *Scolies* à ne point confondre les faits réels avec les données gratuites, qui n'ont pour elles que *l'autorité de l'école*.

XI. Nous terminerons ce premier *Essai* par un *Épilogue* qui contiendra des inductions générales sur la nature du langage, sur la condition et les rapports respectifs des langues, et un mot sur les décisions des philosophes modernes à ce sujet.

XII. Les philologues et les voyageurs qui cherchent à rendre d'une manière exacte la valeur acoustique des mots étrangers à l'Europe, qu'ils consignent dans leurs ouvrages, semblent avoir désespéré jusqu'ici de posséder un système alphabétique capable de répondre à leurs besoins.

Néanmoins les généreuses intentions du comte de Volney ont déjà produit des résultats que les savans sont impatiens de connaître.

L'alphabet que nous nous proposons de publier, comme un *corollaire* de ce travail, étant fondé sur le système organique des élémens de la parole, se renfermera dans les bornes de ce système, trop régulier et trop riche d'ailleurs pour ne point proscrire sans regrets certains mots rocailleux dont les élémens étourdissent l'oreille du voyageur par une suite de convulsions organiques.

Notre ALPHABET UNIVERSEL fera un volume à part, pour la commodité de ceux qui jugeraient à propos de l'adopter (1).

64. ORIENTAL LITTÉRATURE, etc. Littérature orientale, appliquée principalement à ce qui concerne les antiquités, les traductions et les usages, pour l'intelligence des écritures saintes, par le révérend Sam. BINDER. 2 vol. in-8. Prix : 1 liv. 10 sh. Londres ; Longman.

(1) Il formera un volume de cinq à six cents pages.

65. SUR LA LANGUE SANSKRIT, ET SUR LES PROGRÈS QU'ON A DÉJÀ FAITS DANS L'ÉTUDE DE CETTE LANGUE, ET SUR CEUX QUE L'ON FAIT JOURNELLEMENT EN EUROPE; par DOMENICO VALERIANI (*Antologia*, nov. 1823, p. 35.)

L'auteur de ce mémoire observe au commencement qu'il y a cent ans seulement que la connaissance de la langue sanskrit a été introduite en Europe. Il parle ensuite de l'origine de cette belle langue, et de plusieurs ouvrages écrits dans cet idiome. Il donne divers tableaux de plusieurs mots sanskrits qui sont parfaitement analogues aux mots grecs, latins, tentoniques et italiens de la même signification. Il fait enfin connaître les professeurs de cette langue dans les principaux pays de l'Europe.

J. M. M.

66. SPECIMEN CATALOGI CODECUM MANUSCRIPTORUM ORIENTALIUM BIBLIOTHECÆ ACADEMIÆ BATAVÆ, etc. *Specimen du catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de l'Académie de Leyde*, augmenté de plusieurs articles inédits et de notices biographiques publiées et accompagnées de notes; par M. H. A. HAMAKER, professeur de langues orientales à Leyde, etc. In-8. de 272 p. Leyde; 1820; S. J. Luchtmans.

Ce titre ne promet rien de trop : ce que publie M. Hamaker comme une simple esquisse est un ouvrage d'une haute importance pour les orientalistes. La chaire des *Schultens* trouve en lui un digne successeur : nous croyons que les curateurs de l'université de Leyde ont créé pour lui la place d'*interprète du legs Warnerien*, c'est-à-dire de la riche collection de manuscrits hébreux, arabes, persans, dont *Levin Warner*, orientaliste distingué qui avait beaucoup voyagé en Orient, a enrichi, par disposition testamentaire, la bibliothèque de Leyde. (*Rev. Ency.*, mai 1823, p. 378.)

67. GRAMMAIRE DU LANGAGE TELOUGOU; par M. CAMPBELL. 1 vol. in-4. Madras, 1821. — DICTIONNAIRE DU MÊME LANGAGE; par le même auteur. 1 vol. in-4. Madras; 1821.

Ces deux ouvrages ont été adressés à l'Académie des sciences, qui les a transmis à l'Académie des belles-lettres. Celle-ci a chargé M. de Chezy, l'un de ses membres, de lui faire un rapport sur ces deux volumes précieux à plusieurs égards. Nous attendons ce rapport pour donner à nos lecteurs une idée exacte de ces deux importantes compositions, imprimées dans l'Inde où se

publient assez souvent des ouvrages relatifs aux langues de cette contrée, mais toujours rares et peu connus en Europe. CH.

68. EXTRAIT D'UN MÉMOIRE sur les plus anciens caractères qui ont servi à former l'écriture chinoise; par M. ABEL-RÉMUSAT.

Ce mémoire, avec la planche qui contient le catalogue des caractères chinois primitifs, ont été soumis à l'Académie, 1820.

69. LETTRE SUR L'ÉTAT ET LES PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN EUROPE; par M. ABEL-RÉMUSAT. Paris, 1822. Dondey-Dupré.

Nous avons annoncé dans le n°. 9 une dissertation sur la nature de la langue chinoise. Ici nous avons, de main de maître, un mémoire en extrait sur les plus anciens caractères chinois, qui, au nombre de 200 environ, forment la base intacte de toute l'écriture chinoise moderne, dont les innombrables combinaisons, semblables à celles que les langues ont tirées successivement d'un petit nombre de racines primitives, satisfont aujourd'hui aux besoins d'une civilisation perfectionnée. Ces anciens caractères chinois sont, pour ainsi dire, des portraits des choses qu'ils désignent : on peut les diviser en 10 séries : le ciel avec ce qui en dépend, la terre avec les habitations, l'homme, son corps et ses vêtemens, les ustensiles et armes, les animaux, les plantes. M. Rémusat nous explique le passage de ces idées et figures simples et palpables, à des idées et figures composées et abstraites. En y joignant sa lettre sur l'état et les progrès de la littérature chinoise en Europe, et sa grammaire, avec le *Htc et ubique* et le dictionnaire de M. Klaproth, on parviendra à juger une langue qui naguère était regardée comme monstrueuse et incompréhensible, et qui à présent est classée, enseignée et apprise comme les autres.

A. B.

70. ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE CHINOISE, ou Principes généraux du Kou-wen, ou style antique, et du Kouan-hoa, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'Empire chinois; par M. ABEL-RÉMUSAT. 1 vol. in-8. de XXXII et 214 p. Paris; imp. roy. 1822; Treuttel et Würtz.

Il y a environ cent cinquante ans qu'on a commencé en Europe à s'occuper de l'étude de la langue et de la littérature chinoises; mais alors les moyens qui s'offraient pour cette étude étaient si insignifiants, que les ouvrages publiés par Muller,

Mentzel, Bayer et autres, doivent avec raison être regardés comme des essais manqués qui méritent l'oubli dans lequel ils sont actuellement ensevelis.

Ce ne fut qu'au commencement du siècle passé qu'on se trouva à Paris en possession d'un assez grand nombre de matériaux pour permettre au savant Fourmont de se livrer à l'étude du chinois. Vers le même temps, la première *Grammaire chinoise*, composée en espagnol par le père Varo, dominicain, fut gravée sur planches de bois et imprimée à Canton. Cet ouvrage utile, quoique sans caractères originaux, et une autre *Grammaire*, composée sur le même plan par le père Horace de Castorano, mirent Fourmont en état de commencer ses travaux sur le chinois. Il ne manquait pas non plus de dictionnaires manuscrits faits par les missionnaires. Cependant, ou faute de dispositions naturelles, ou faute de persévérance, il ne fit que des progrès très-médiocres dans le nouveau genre d'étude auquel il s'était voué ; et le seul véritable mérite qu'il se soit acquis pour la littérature chinoise, est celui d'avoir dirigé avec beaucoup de zèle la gravure de trois séries complètes de caractères chinois, ordonnées par le gouvernement français. Ces caractères, qui se trouvent encore à l'imprimerie royale, ne manquent pas d'exactitude, et quoique grossièrement dessinés et exécutés sans goût ; ils ont servi à l'impression de plusieurs ouvrages utiles qu'on n'aurait peut-être pas pu publier sans leur secours. Quant aux *Meditationes sinicæ* et à la *Grammaire* de Fourmont, le premier est un livre obscur dans lequel l'auteur exagère avec une vanité ridicule l'immensité de ses propres travaux et la difficulté d'apprendre le chinois, et la *Grammaire* est calquée, sans critique, sur celles de ses prédécesseurs. Il n'a pas même soupçonné la différence qui existe entre le style antique et la langue moderne ou *mandarine*. Son ouvrage, en le supposant bon, pourrait servir à ceux qui voudraient parler le chinois ; mais il est à peu près inutile pour l'intelligence des textes.

Un des plus savans missionnaires jésuites, le père Prémare, envoya à Fourmont une espèce de grammaire qu'il avait composée sous le titre de *Notitia linguæ sinicæ* ; mais Fourmont la reçut apparemment trop tard, et ne put s'en servir pour rectifier les fautes de sa *Grammaire* et pour en remplir les lacunes.

Cette notice du père Prémare est sans contredit ce que les missionnaires ont fait de plus complet sur la *grammaire chi-*

noise, mais c'est plutôt un lexique grammatical de particules et de mots auxiliaires, sous lesquels l'auteur a rangé une foule d'exemples puisés dans les meilleurs écrivains, qu'une véritable grammaire. Celle du père Varo a l'inconvénient d'être calquée sur le système des grammaires latines de son temps, qui n'est nullement applicable au génie et à la construction du chinois. Cette circonstance est propre à inspirer de la méfiance au sujet d'un auteur qui explique la grammaire d'une langue qui n'est pas la sienne; car il pourrait lui arriver de n'avoir pas bien saisi la règle et de fabriquer des exemples aussi mal conçus pour démontrer la justesse d'une mauvaise règle. Ce dernier reproche s'adresse à plus forte raison à l'Essai de *grammaire chinoise*, composé par M. R. Morrison, imprimé en 1815 à Serampore, qui contient une foule d'exemples fautifs et forgés par l'auteur, entremêlés de quelques autres qu'il a tirés de livres classiques chinois; de sorte que les premiers sont en style moderne et les autres en style ancien, ce qui produit une confusion qui rend tout-à-fait inutile son livre, déjà très-médiocre par sa conception. Il paraît d'ailleurs que M. Morrison n'a pas la moindre idée de ces deux styles, qui forment des langues tout-à-fait différentes, car il les confond sans cesse dans son Dictionnaire.

La *Grammaire chinoise* de M. Abel-Rémusat est exempte de toutes ces imperfections; c'est un ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à son auteur et à la France. Ce livre élémentaire contribuera sans doute puissamment à répandre et à encourager en Europe l'étude du chinois, qui, loin d'être aussi difficile qu'on se l'était imaginé, exigeait seulement ce qu'on n'avait pas, une grammaire et des dictionnaires, pour être à la portée de tout homme naturellement studieux. Les élèves qui suivent le cours de M. Rémusat au Collège royal de France, et dont plusieurs sont déjà très-avancés, donnent une preuve évidente de la facilité d'une langue qu'on a crue jusqu'ici la plus difficile de l'univers.

Dans les prolégomènes, M. Rémusat donne une idée générale de l'écriture chinoise, de la composition des caractères, et des différens styles ou manières de les former. Il y traite de la langue orale ou des monosyllabes radicaux, sur lesquels le chinois est fondé, et des accents ou intonations de ces monosyl-

labes qu'il a réunis dans une table alphabétique, d'après l'orthographe française et portugaise.

La grammaire proprement dite se divise naturellement en deux parties : la première, contenant les règles de la langue antique telle qu'elle est conservée dans les livres classiques des Chinois ; et la seconde est une grammaire de la langue moderne parlée de tous les Chinois dont la culture intellectuelle s'élève au-dessus de celle de la populace ; car le bas peuple de chaque province a son *hiang-tan*, ou jargon particulier, qui diffère considérablement de la véritable langue mandarine, tant pour les mots que pour la construction.

Quoique, dans l'ouvrage de M. Abel-Rémusat, toutes les règles soient très-claires et très-précises, et que les exemples soient choisis avec discernement et goût dans les meilleurs auteurs originaux, sa Grammaire brille principalement par l'exacte définition de la valeur des particules, et par l'indication de la place qu'elles doivent occuper dans la construction de la phrase. Cette doctrine est tout-à-fait fondée sur ses propres découvertes ; ses prédécesseurs, et même le savant père Prémare, ne l'ont jamais soupçonnée, et on la chercherait en vain dans leurs ouvrages.

Outre la grande clarté qui règne dans le livre que nous annonçons, l'auteur a encore beaucoup contribué à le rendre commode à ceux qui en feront usage, en numérotant tous les paragraphes, et en indiquant, là où il était nécessaire, les numéros des paragraphes dont le contenu se trouve dans une relation quelconque avec la règle qui l'occupe. Chaque caractère chinois est accompagné de sa prononciation et de l'accent qu'elle reçoit, et tous les caractères qui se trouvent répandus dans l'ouvrage ont été réunis dans une table, par ordre des clefs ou radicaux, avec le renvoi aux pages de l'ouvrage où l'on peut trouver leur signification. Cette table termine le volume, qui est un des présents les plus précieux qu'on ait faits à la littérature asiatique en Europe, et dont le mérite égale l'utilité de la langue qu'il est destiné à faire connaître. Il servira en outre à convaincre les Anglais incrédules qui étudient la langue du pays en Chine même, que non-seulement un véritable savant peut approfondir le chinois en Europe, mais qu'il peut y faire des progrès si étonnans, que les élèves des bacheliers chinois de Canton et de Macao seront désormais obligés d'étudier les règles de la Grammaire qu'il leur donne, pour tâcher de s'élever par leurs connaissances à la même hauteur que lui.

J. KLAPROTH,

71. LITTÉRATURE CHINOISE. — Aucune puissance européenne n'a des relations si réglées et si bien entretenues avec la Chine que la Russie. Elles subsistent depuis 1728, époque de la conclusion du traité de paix et de commerce entre ces deux empires. Ce traité donne au gouvernement russe le droit d'entretenir à Pékin, un hôtel, deux églises, un archimandrite, avec 4 ecclésiastiques et autant de jeunes gens destinés à apprendre les langues chinoise et mandchou, pour pouvoir, après leur retour, servir d'interprètes tant à la frontière qu'au département des affaires extérieures à Saint-Petersbourg. Toutes ces personnes doivent rester pendant 10 ans à Pékin; mais ordinairement on ne renouvelle la suite ecclésiastique et les jeunes élèves de langue que tous les 13 ans. Jusqu'à la dernière de ces missions, on n'avait choisi, pour être envoyés en Chine, que des gens d'une éducation peu soignée et doués d'une intelligence très-bornée, qui souvent revenaient sachant mieux le mandchou que leur langue maternelle. Il n'y a eu que très-peu d'interprètes russes élevés en Chine qui aient rendu de véritables services à leur patrie et à la littérature.

L'archimandrite Hyacinthe, revenu dernièrement de la Chine, se distingue de ses prédécesseurs par l'esprit naturel qu'il a apporté à Pékin, et par le zèle infatigable avec lequel il s'y est occupé de l'étude du chinois, du mandchou et d'autres langues de l'intérieur de l'Asie. Les travaux qu'il a exécutés pendant son séjour dans la capitale de la Chine sont vraiment étonnans. On est stupéfait de voir qu'un seul individu ait pu produire un si grand nombre d'ouvrages dont la confection aurait donné assez de besogne à une société de savans entière pendant le même espace de temps.

Les principaux de ces ouvrages sont : une *Histoire générale de la Chine*, depuis l'an 2357 avant, jusqu'en 1633 après J.-C. en 9 vol. in-fol.; une *Description géographique et statistique de l'empire chinois*, avec une grande carte dans les 5 langues principales que ses sujets parlent, 2 vol. in-fol.; les *OEuvres de Confucius*, traduites en russe et accompagnées d'un commentaire; un *Dictionnaire chinois et russe*; 4 ouvrages sur la *géographie* et l'*Histoire du Thibet* et de la *Petite-Boukharie*; l'*Histoire de la Mongolie*; *Code des lois données par le gouvernement chinois aux peuplades mongoles*; *Description détaillée de la ville de Pékin*; *Description des digues et ouvrages hydrauliques con-*

struits pour contenir les eaux du fleuve Jaune, suivis d'une description exacte du grand canal de la Chine.

Outre ces livres chinois traduits en russe, l'archimandrite Hyacinthe a encore composé plusieurs traités sur les mœurs, usages, économie et festins des Chinois; sur leur art militaire et sur les fabrications et productions d'industrie dans lesquelles ils excellent.

L'intérêt que S. M. l'empereur Alexandre porte à tout ce qui peut contribuer à la gloire de son pays et de son règne, et à ce qui sert à agrandir la sphère des connaissances utiles, fait espérer que le gouvernement russe facilitera au savant archimandrite les moyens de publier les trésors littéraires qu'il vient de rapporter de la Chine, en le mettant dans une position convenable pour une telle entreprise. (*Moniteur du 4 février 1824.*)

72. BOREO-ORIENTALIS ET OCCIDENTALIS TARTARORUM LINGUAR
POLYGLOTTA.

Cet ouvrage est maintenant sous presse : il consiste en un vocabulaire de noms de nombres et autres mots principaux de 32 différentes nations qui habitent la Tartarie d'Europe, la Tartarie Asiatique, la Bulgarie (?), le Kamschatka, etc., avec des cartes de chaque royaume, et des observations astronomiques. Chaque vocabulaire est précédé d'une courte description du pays auquel il se rapporte; après quoi viennent des recherches archéologiques sur l'origine de chaque nation, ainsi qu'une esquisse sur la religion, les mœurs et coutumes, et une description de ses ports de mer, fleuves, canaux et productions diverses. (*Europ. Mag.*, sept. 1823, p. 172.)

73. CATHERINENS DER GROSSEN VERDIENSTE UM DIE VERGLEICHENDE SPRACHKUNDE. Mérites de Catherine II relatifs à la science comparative des langues; par FR. ADELUNG. In-4. de XIV et 110 p. Saint-Petersbourg; 1815.

C'est une notice détaillée et intéressante des travaux que la grande impératrice Catherine a fait exécuter pour établir une comparaison générale des langues. Cette princesse a non-seulement encouragé ce genre d'étude, elle-même a mis la main à l'œuvre, comme on le verra par sa lettre adressée au Dr. Zimmermann, dans laquelle elle dit : « J'ai fait un registre de deux à trois cents mots radicaux de la langue russe; ceux-ci je les ai fait traduire dans autant de langues et de jargons que j'ai pu »

» trouver ; le nombre déjà dépasse la seconde centaine. Tous les
 » jours je prenais un de ces mots et je l'écrivais dans toutes les
 » langues que je pouvais ramasser. Ceci m'a appris que le *celte*
 » ressemble à l'*ostiaque* ; que ce qui veut dire *ciel* dans une lan-
 » gue signifie *nuage*, *brouillard*, *voûte* dans d'autres. Que le
 » mot *Dieu* dans certains dialectes signifie le *très-haut* ou le
 » *bon*, dans d'autres le *soleil* ou le *feu*. Cette marotte cessa de
 » me charmer après avoir lu le livre sur la *Solitude*. Mais comme
 » cependant j'aurais eu du regret de jeter au feu une si grande
 » masse de papiers, je fis prier le professeur Pallas de venir chez
 » moi, et après la confession exacte de ma part de ce péché,
 » nous sommes convenus de rendre, par l'impression, ces tra-
 » ductions utiles à ceux qui auront envie de s'occuper de l'ennui
 » d'autrui ; on n'attend plus ; pour cet effet, que quelques dia-
 » lectes de la Sibérie orientale. Y verra ou n'y verra pas qui
 » voudra, des choses lumineuses de plus d'un genre ; cela dé-
 » pendra de la disposition d'esprit respective de ceux qui s'en
 » occuperont, et ne me regarde plus du tout. »

Le fruit du travail de Catherine et de Pallas sont les *Vocabu-
 laria comparativa*, publiés à Saint-Petersbourg, en 1787 et 1789.
 M. Fr. Adelung donne pour ainsi dire une histoire complète,
 une *monographie* de cet ouvrage. Il y traite de l'origine, des
 progrès et de l'achèvement de ce grand travail. Il donne même
 les différentes critiques qui ont paru sur cet ouvrage, et qui ne
 sont pas toujours très-favorables. On y trouve aussi le rapport
 du sénateur Volney fait à l'Académie celtique sur le Vocabu-
 laire de Pallas. Ce rapport fourmille de fautes et de méprises ; son
 auteur confond, par exemple, les *Boukhares* avec les *Boulgares*,
 les *Samoïedes-karasses* avec les *Kharizmiens*, le *Bomane* du
 royaume d'Ava, dans l'Inde au delà du Gange, avec le *Bohémien*
 ou *Tsingare*. Les îles de la *Société*, celles des *Cocos*, et les îles
Sandwich, y paraissent sous les noms russes estropiés d'*Obtchetsvâ*,
Kokosovâ et *Sandavitsche*. Enfin l'immense difficulté que Volney
 a essuyée dans la lecture des caractères russes qui ont servi dans
 l'ouvrage de Pallas, explique très-bien l'extrême désir que mani-
 festait le savant sénateur, de voir tous les idiomes du monde écrits
 avec un seul et même alphabet.

L'ouvrage de M. Fr. Adelung est un recueil très-bien rédigé,
 dans lequel on trouve beaucoup plus que le titre ne promet ; il finit
 par une notice biographique de tous les savans indigènes et étran-

gers en Russie qui se sont occupés de l'étude générale des langues.

KLAPROTH.

74. PRÉCIS DU SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DES ANCIENS ÉGYPTIENS, ou Recherches sur les élémens premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes; par M. CHAMPOLLION le jeune, 2 vol. gr. in-8. I^{re}. part., 440 p. et 16 pl. II^e. part., 31 pl. avec leur explication. Paris; 1821; impr. roy.

Nous donnerons, dans le prochain cahier, une analyse de cet important ouvrage, imprimé par ordre de S. M., et nous indiquerons le libraire qui en sera le propriétaire. En attendant, l'auteur a bien voulu nous communiquer l'extrait suivant qui présente le système graphique égyptien dans son ensemble, et toutes ses parties dans leur rapport réciproque.

Le système graphique égyptien était composé de *trois espèces d'écritures* :

A *l'écriture hiéroglyphique ou sacrée* ;

B *l'écriture hiératique ou sacerdotale* ;

C *l'écriture démotique ou populaire*.

A 1. L'écriture *hiéroglyphique* ou sacrée consistait dans l'emploi *simultané* de signes de trois espèces bien distinctes :

a. De *caractères figuratifs*, ou représentant l'objet même qu'ils servaient à exprimer ;

b. De *caractères symboliques, tropiques ou énigmatiques*, exprimant une idée par l'image d'un objet physique qui avait une analogie vraie ou fausse, directe ou indirecte, prochaine ou très-éloignée avec l'idée à exprimer ;

c. De *caractères phonétiques* exprimant les sons encore par le moyen d'images d'objets physiques.

A 2. Les *caractères figuratifs* et les *caractères symboliques* sont employés dans tous les textes en moindre proportion que les *caractères phonétiques*.

A 3. Les *caractères phonétiques* sont de véritables signes *alphabétiques* qui expriment les sons des mots de la langue égyptienne parlée.

A 4. Tout *hiéroglyphe phonétique* est l'image d'un objet physique dont le nom, en langue égyptienne parlée, commençait

par la *voix* ou par l'*articulation* que le signe lui-même est destiné à exprimer.

A 5. Les caractères phonétiques se combinent entre eux pour former des mots comme les lettres de tout autre alphabet, mais se superposent souvent et d'une manière variée, suivant la disposition du texte, soit en colonnes perpendiculaires, soit en lignes horizontales.

A 6. Les voyelles médiales des mots écrits en hiéroglyphes phonétiques, sont très-souvent supprimées, comme dans les écritures hébraïque, phénicienne et arabe moderne.

A 7. Chaque voix et chaque articulation pouvait, en conséquence du principe posé (A 4), être représentée par plusieurs signes phonétiques différens, mais étant des signes *homophones*.

A 8. L'emploi de tel caractère *phonétique* plutôt que celui de tel autre, son *homophone*, était souvent réglé sur des considérations tirées de la forme matérielle du signe employé, et de la nature de l'idée exprimée par le mot qu'il s'agissait d'écrire en caractères *phonétiques*.

A 9. Les divers hiéroglyphes phonétiques destinés à représenter les voix, c'est-à-dire les signes *voyelles*, n'ont point un son plus fixe que l'aleph, le iod et le vau des Hébreux, l'élif, le waw et l'ya des Arabes.

A 10. Les textes hiéroglyphiques présentent très-fréquemment des *abréviations* de groupes *phonétiques*.

A 11. Les caractères *phonétiques*, élémens nécessaires et inséparables de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, existent dans les textes égyptiens des époques les plus anciennes comme les plus récentes.

A 12. J'ai déjà fixé la valeur de plus de cent *caractères hiéroglyphiques phonétiques*, parmi lesquels se trouvent ceux qui se montrent le plus fréquemment dans les textes de tous les âges.

A 13. Toutes les inscriptions hiéroglyphiques tracées sur les monumens de style égyptien, se rapportent à un seul et même système d'écriture composé, comme on l'a dit, de trois ordres de signes employés simultanément.

A 14. Il est prouvé, par une série de monumens publics, que l'écriture sacrée, tout à la fois *figurative*, *symbolique* et *phonétique*, fut en usage sans interruption, en Égypte, depuis le *xix^e* siècle avant l'ère vulgaire, jusqu'à la conversion totale des Égyptiens au christianisme, sous la domination romaine,

époque à laquelle toutes les écritures égyptiennes furent remplacées par l'écriture *copte*, c'est-à-dire, par l'alphabet grec, accru d'un certain nombre de signes d'articulations tirés de l'ancienne écriture démotique égyptienne.

A 15. Certaines idées sont parfois représentées dans un même texte hiéroglyphique, tantôt par un caractère *figuratif*, tantôt par un caractère *symbolique*, tantôt enfin par un groupe de signes *phonétiques*, exprimant le mot signe de cette même idée dans la langue parlée.

A 16. D'autres idées sont notées soit par un groupe formé d'un signe *figuratif* et d'un signe *symbolique*, soit par l'alliance d'un signe figuratif ou symbolique avec des caractères phonétiques.

A 17. Certains bas-reliefs égyptiens ou peintures composées d'images d'êtres physiques et surtout de figures monstrueuses groupées et mises en rapport, n'appartiennent point à l'écriture *hiéroglyphique*; ce sont des scènes purement allégoriques ou symboliques, et que les anciens ont distinguées sous la dénomination d'*anaglyphes*, nom que nous devons leur conserver.

A 18. Un certain nombre d'images étaient communes à l'écriture *hiéroglyphique* proprement dite, et au système de peinture, ou si l'on veut même d'écriture qui produisait les *anaglyphes*.

A 19. Les *anaglyphes* semblent être des pages de cette écriture secrète que les anciens auteurs grecs et romains nous disent avoir été connue seulement des prêtres et de ceux qu'ils initiaient à leurs mystères. Quant à l'écriture *hiéroglyphique*, elle ne fut jamais secrète, et tous ceux qui, en Égypte, recevaient quelque éducation, en possédaient la connaissance.

A 20. Deux nouveaux systèmes d'écriture dérivèrent avec le temps de l'écriture hiéroglyphique, et furent inventés pour rendre l'art d'écrire plus rapide et plus usuel.

B 21. L'écriture *hiératique* ou *sacerdotale* n'est qu'une simple tachygraphie de l'écriture sacrée et en dérive immédiatement; et dans ce second système, la forme des signes est considérablement abrégée.

B 22. Il se compose encore à la rigueur, de signes *figuratifs*, de signes *symboliques* et de signes *phonétiques*; mais les deux premiers ordres de caractères sont souvent remplacés soit par des groupes de caractères *phonétiques*, soit par des caractères *arbi-*

traies qui ne conservent plus la forme de leur signe correspondant dans le système hiéroglyphique.

B 23. Tous les manuscrits *hiératiques* existans, et nous en possédons des époques pharaoniques, de l'époque grecque et de l'époque romaine, appartiennent à un seul système, quelque différence que l'on puisse trouver d'ailleurs au premier coup d'œil dans le tracé des divers caractères.

B 24. L'emploi de l'écriture *hiératique* paraît avoir été borné à la transcription des textes roulant sur des matières sacrées et à quelques inscriptions toujours religieuses.

C 25. L'écriture *démotique*, *épistolographique* ou *enchoriale*, est un système d'écriture distinct de l'*hiéroglyphique*, et de l'*hiératique* dont il dérive immédiatement.

C 26. Les signes employés dans l'écriture *démotique* ne sont que des caractères simples empruntés à l'écriture *hiératique*.

C 27. L'écriture *démotique* exclut à très-peu près tous les caractères *figuratifs*.

C 28. Elle admet toutefois un certain nombre de caractères *symboliques*, mais seulement pour exprimer des idées essentiellement liées au système religieux.

C 29. La plus grande partie de chaque texte *démotique* consiste en caractères *phonétiques* ou signes de son.

C 30. Les caractères employés dans l'écriture *démotique* sont de beaucoup moins nombreux que ceux des autres systèmes.

C 31. Dans l'écriture *démotique*, les voyelles médiales des mots, soit égyptiens, soit étrangers à la langue égyptienne, sont très-souvent supprimées, ainsi que cela arrive dans les textes hiératiques et hiéroglyphiques.

C 32. Comme les écritures dont elle dérive, la *démotique* peut exprimer chaque consonne ou chaque voyelle, au moyen de plusieurs signes très-différens de forme, mais entièrement *homophones*. Toutefois le nombre des *homophones démotiques* est loin d'être aussi grand que dans l'écriture sacrée et dans l'écriture sacerdotale.

C 33. L'écriture *démotique*, l'écriture *hiératique* et l'écriture *hiéroglyphique*, ont été simultanément en usage et pendant une longue série de siècles dans toute l'étendue de l'Égypte.

Les applications nombreuses que j'ai eu occasion de faire de ces principes fondamentaux à des textes appartenant aux trois espèce d'écritures égyptiennes, ont déjà acquis aux études histo-

riques des faits nouveaux, des données qui ne sont point sans importance, et des moyens dont on peut facilement apprécier l'étendue.

La grande question de l'antiquité plus ou moins reculée des monumens de l'Égypte, soit temples, soit palais, tombeaux, obélisques ou colosses, a été irrévocablement décidée par la découverte de l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques, et par la lecture de soixante-dix-huit cartouches faisant partie des légendes hiéroglyphiques de rois Lagides ou d'empereurs romains; et c'est au temps de ces derniers que se rapportent les zodiaques d'Esné et ceux de Dendéra.

La lecture des noms propres et la traduction des légendes royales des anciens Pharaons, données dans le présent ouvrage, nous font connaître la chronologie relative non-seulement des temples et des palais, mais celle même de chaque partie de ces constructions, ouvrages des rois du pays, et véritables preuves et témoins de l'antique civilisation égyptienne. Les monumens élevés par la piété et la puissance des Pharaons ou rois de race égyptienne sont les suivans, connus pour la plupart sous les noms modernes des villes ou des villages près desquels ils sont situés : les ruines de *San* (l'ancienne Tanis), l'obélisque d'Héliopolis, le palais d'Abydos, ou d'*El-Arabah*, un petit temple à *Dendéra*, *Karnac*, *Louqsor*, *Médamoud*, *Qourna*, le *Memnonium*, le palais désigné sous le nom de *Tombeau d'Osymandias*, les superbes excavations de *Biban-el-Molouk*, la plupart des *hypogées* qui percent dans tous les sens la montagne libyque à la hauteur de Thèbes, les temples d'*Éléphantine* et une très-petite portion des édifices de *Philæ*, en Égypte. Dans la Nubie, les monumens du premier style et du même temps que ceux que nous venons de nommer, sont les temples de *Ghirché*, de *Wadi-esseboud*, un des édifices de *Calabsché*, les deux magnifiques excavations et les colosses d'*Ibsamboul*, les temples d'*Amada*, de *Derry*, de *Moharraka*, enfin celui de *Soleb*, vers les frontières d'Éthiopie.

Les seuls monumens bien connus de l'époque grecque et romaine sont, en Égypte, le temple de *Bahbeït*, le *Qasr-Kéroun*, le portique de *Kau-el-Kebir*, le grand temple et le typhonium de *Dendéra*, le portique d'*Esné*, le temple au nord d'*Esné*, le temple et le typhonium d'*Edfou*; les temples d'*Ombos*, ainsi que les plus grands des édifices du *Philæ* : en Nubie, enfin, les temples de *Calabsché*, *Dendour* et *Dakké*.

Je ne saurais fixer les époques de quelques autres édifices connus de l'Égypte et de la Nubie, n'ayant pu me procurer les des-sins des légendes royales que portent ces constructions, telles que les temples d'Hermontis, d'El Kab, de Taoud, de Syène, d'Aschmounaïn, du Fâyoum et des Oasis.

L'histoire nationale de l'Égypte a déjà recueilli de nombreuses certitudes : j'ai reconnu les noms de ses plus grands princes inscrits sur des monumens élevés sous leur règne, les exploits des plus fameux de ces rois, *Misphrathoutmosis*, *Thoutmosis*, *Aménophis II*, *Ramsès-Meiamoun*, *Ramsès-le-Grand*, *Sésonchis*, etc. Ces personnages dont la critique moderne, trop prévenue contre les témoignages des écrivains grecs et latins, contestait déjà l'existence, rentrent enfin dans le domaine de l'histoire, l'agrandissent et en reculent les limites jusqu'ici trop retrécies. Les détails même des grands événemens de leur vie politique ne sont point à jamais perdus pour nous, et des copies exactes des *bas-reliefs historiques* et des innombrables inscriptions qui les accompagnent sur les pylônes et les longs murs d'enceinte des palais de Thèbes, pourront suppléer à leur égard au silence des auteurs classiques. Il sera tout-à-fait digne d'un gouvernement ami des lettres, de provoquer et d'encourager des voyageurs convenablement préparés, à ravir enfin à l'oubli, ces premières et vénérables pages des annales du monde civilisé.

Appliquée enfin aux monumens de tous les genres, ma théorie du système hiéroglyphique nous apprend déjà leur destination réelle, les noms des princes ou des simples particuliers qui les firent exécuter, soit pour honorer les dieux ou les souverains de l'Égypte, soit pour perpétuer la mémoire des parens auxquels ils avaient survécu ; par mon alphabet encore, j'ai distingué sur ces monumens les divinités égyptiennes mentionnées dans les auteurs grecs, et celles bien plus nombreuses dont ils n'ont point parlé ; j'ai retrouvé dans les textes hiéroglyphiques leur hiérarchie donnée par l'ordre même de leur filiation ; ailleurs des généalogies des races royales et plus souvent celles des familles particulières : il m'a été possible enfin de réunir une foule de détails curieux sur divers sujets, et dont nous ne trouvons aucune trace dans les écrits des Grecs ou des Latins qui ont parlé des Égyptiens.

Mais ce n'est point à l'histoire seule de l'Égypte, proprement dite, que les études hiéroglyphiques peuvent fournir de précieu-

ses lumières; elles nous montrent déjà la Nubie comme ayant, aux époques les plus reculées, participé à tous les avantages de la civilisation égyptienne; l'importance, le nombre et surtout l'antiquité des monumens qu'on y admire, édifices contemporains de tout ce que la plaine de Thèbes offre de plus ancien, sont déjà pour l'historien des faits capitaux qui l'arrêtent en ébranlant les bases du système adopté jusqu'ici sur l'origine du peuple égyptien. Il doit se demander en effet, si la civilisation de Thèbes a remonté le Nil, la peuplade qui forme la nation égyptienne venant de l'Asie, ou bien si cette civilisation arrivant du midi, descendant avec le fleuve sacré, ne s'est pas établie d'abord dans la Nubie, ensuite dans la partie la plus méridionale de la Thébaidé, et si, s'avancant successivement vers le nord, elle n'a point enfin, secondée par les efforts du fleuve, repoussé les eaux de la Méditerranée, et conquis pour l'agriculture la vaste plaine de la Basse-Égypte, contiguë à l'Asie. Dans cette hypothèse nouvelle, les Égyptiens seraient une race propre à l'Afrique, particulière à cette vieille partie du monde, qui montre partout des traces marquées d'épuisement et de décrépitude.

On conçoit difficilement aussi que la peuplade, souche première de la nation égyptienne, à quelque état inférieur de la civilisation qu'on la suppose, ait pu se fixer et se propager d'abord dans la vallée de l'Égypte, entre la première cataracte et la Méditerranée, terrain exposé annuellement à une longue et complète inondation. C'est bien plutôt sur un point plus élevé, dans un pays que l'inondation ne couvre jamais entièrement, que durent être faits les premiers établissemens, et sous ce rapport, la Nubie, et mieux encore l'Éthiopie, présentèrent de tout temps des localités avantageuses.

Les monumens de la Nubie sont, en effet, couverts d'hiéroglyphes parfaitement semblables, et dans leurs formes et dans leurs dispositions, à ceux que portent les édifices de Thèbes: on y retrouve les mêmes élémens, les mêmes formules, les mêmes mots, la même langue; et les noms des rois qui élevèrent les plus anciens d'entre eux sont ceux mêmes des princes qui construisirent les plus anciennes parties du palais de Karnac à Thèbes. Les ruines du bel édifice de Soleb, situé sur le Nil, à près de 100 lieues plus au midi que Philæ frontière extrême de l'Égypte, sont, à notre connaissance, la construction la plus éloi-

gnée qui porte la légende royale d'un roi égyptien. Ainsi, dès le commencement de la dix-huitième dynastie des Pharaons, c'est-à-dire près de 3,400 ans avant l'époque présente, la Nubie était habitée par un peuple parlant la même langue, se servant de la même écriture, ayant la même croyance, et soumis aux mêmes rois que les Égyptiens.

Mais depuis Soleb jusque vers le 15 degré de latitude boréale, toujours plus au midi et en remontant le Nil, dans l'ancienne Éthiopie, et sur un espace de plus de 100 lieues, sont dispersés une foule d'autres grands monumens qui tiennent, à très-peu de chose près, au même système général d'architecture que les temples de la Nubie et de l'Égypte. Ils sont également décorés d'*inscriptions hiéroglyphiques* et représentent des dieux qui portent en écriture sacrée les mêmes noms et les mêmes légendes que les divinités sculptées sur les temples de l'Égypte et de la Nubie. La même analogie existe dans les titres et dans les formes des légendes royales; mais *les noms propres des rois inscrits sur les édifices de l'Éthiopie* en caractères hiéroglyphiques phonétiques, venus à ma connaissance, n'ont absolument rien de commun avec *les noms propres des rois Égyptiens* mentionnés dans la longue série chronologique de Manéthon. *Aucun d'eux ne se retrouve non plus, ni sur les monumens de la Nubie, ni sur ceux de l'Égypte.*

Il résulte de cet état de choses établi par l'examen des nombreux dessins de monumens de l'Éthiopie, rapportés par notre courageux voyageur M. Caillaud, qu'il fut un temps où la partie civilisée de l'Éthiopie, la presqu'île de Méroé, et les bords du Nil entre Méroé et Dongola, étaient habités par un peuple qui avait une langue, une écriture, une religion et des arts semblables à ceux d'Égypte, sans dépendre pour cela des rois Égyptiens ou de Thèbes ou de Memphis.

Ce fait important doit devenir, sans aucun doute, un des élémens principaux de toute recherche sur les origines égyptiennes; et il n'en subsiste pas moins, quoiqu'on trouve à Barkal et à Méroé des constructions d'époques assez récentes: en Éthiopie comme en Nubie et en Égypte, des monumens fort anciens sont mêlés avec d'autres qui appartiennent à des temps plus rapprochés de nous; il ne s'agit que de distinguer ceux qui existèrent dans cette contrée lointaine avant que l'influence des Grecs et

des Romains eût corrompu les arts, en même temps que les institutions de ses habitans.

Qu'il me soit permis en finissant, dit l'auteur, d'exprimer un vœu que partageront sans doute tous les amis des sciences : qu'au milieu de la tendance générale des esprits vers les études solides, un prince, sensible à la gloire des lettres, réunisse dans la capitale de ses États les plus importantes dépouilles de l'antique Égypte, celles où elle écrivit avec une persévérance sans exemple son histoire religieuse, civile et militaire; qu'un protecteur éclairé des études archéologiques accumule dans une grande collection les moyens d'exploiter avec fruit cette nouvelle mine historique, presque vierge encore, pour ajouter ainsi à l'histoire des hommes les pages que le temps semblait nous avoir à jamais dérobées; puisse cette gloire nouvelle, car toute institution éminemment utile, est aussi éminemment glorieuse, être réservée à notre belle patrie! Heureux si mes constans efforts peuvent concourir à l'accomplissement de si nobles desseins!

75. ARABISCHE GRAMMATIK. Grammaire arabe; par F. C. TYCHSEN; avec une *Chrestomathie* tirée du Coran. Grand in-8. Prix, 1 rth. 8 gr. A Gottingue; Dietrich.

76. CARACTÈRES ARABES gravés et fondus par MOLÉ jeune, sous la direction de M Langlès. In-4.; Paris, 1823.

On lit dans les observations préliminaires ce qui suit : « Le caractère arabe gravé sur deux corps (Saint-Augustin et petit-romain) dont on présente ici les premières épreuves, appartient à l'espèce d'écriture nommée *nestaâllyc*, parce qu'elle participe du neskhy et du taâllyc. Ce caractère a été exécuté d'après les plus beaux manuscrits. Il y aurait sans doute de la présomption à se flatter d'avoir égalé, avec le burin et l'acier, les chefs-d'œuvre des calligraphes arabes; mais on croit que ces nouveaux caractères peuvent soutenir avantageusement le parallèle avec tous ceux de la même langue qui ont été gravés jusqu'à présent en Europe, et même en Asie. » Les textes sont en six langues : arabe, persan, turc, hindoustany, malay, pouchto (afghan). Le papier est très-beau, et l'exécution des plus élégantes.

A. B.

77. VERSUCHE ÜBER DIE KELTISCHE SPRACHE. Essai sur la langue celtique; par JULIUS LEICHTLEN, directeur des archives, à Fribourg. 1^{er}. cahier.

« Je suis impatienté d'entendre toujours citer les Romains lorsqu'il s'agit du commencement de notre civilisation, tandis qu'on se tait sur ce que nous devons aux Celtes. Ce ne sont point les Latins, ce sont les Gaulois qui furent nos premiers maîtres. » Ces paroles, qui terminent le petit ouvrage de M. Leichtlen, sont faites assurément pour séduire des critiques français; mais il n'a pas besoin de juges prévenus favorablement, il peut sans danger subir le plus sévère examen. Quatre mots seulement sont examinés dans cet écrit de 76 pages; ce sont : *Briga*, *Magus*, *Durum* et *Acum*. Comme ces mots forment la terminaison de beaucoup de noms celtiques, M. Leichtlen en examine la valeur. *Briga*, selon lui, est une petite rivière dont les eaux ont d'abord creusé un lit profond, et s'écoulent ensuite paisiblement, coupant le pays sans l'inonder. *Durum*, est une petite ville ou un bourg. *Acum*, s'ajoutait surtout au nom d'une personne, pour désigner l'établissement formé par elle. On en faisait à peu près le même usage que les Allemands font aujourd'hui de la terminaison *heim* ou *ingen*. Voilà des résultats sur lesquels je suis d'accord avec M. Leichtlen, et j'aime à reconnaître la profondeur et la variété de ses recherches; mais je ne puis être de son avis sur *Magus*, dont il fait une rivière, tandis que tous les savans, jusqu'à ce jour, y ont vu le sens de *ville*, ou du moins d'*habitation*, et il me semble que les autorités rassemblées par l'auteur ne sont pas assez fortes pour changer l'opinion reçue. Avant cet ouvrage, M. Leichtlen en avait publié un sur les antiquités romaines des *Agri decumates*, et en particulier du grand-duché de Bade. On a aussi de lui un Examen critique d'un fragment du célèbre poëme des *Nibelungen*. Le titre de son nouvel ouvrage porte : 1^{er}. Cahier. Espérons donc que nous aurons encore occasion de revenir sur lui et sur les Celtes. PH. GOLBÉRY. (*Rev. Encycl.*; mai 1823; p. 368.)

78. Dans un ouvrage sur l'origine de l'écriture runique, récemment publié à Copenhague, l'auteur, M. Buxdorf, tire l'origine de l'alphabet des anciens Scandinaves, de l'alphabet mésogothique d'Ulphilas. M. Buttman, membre de l'Académie royale des sciences de Berlin, a écrit un mémoire sur le mot *Minyæ*. Il examine pourquoi les *Argonautes* étaient appelés *Minyæ*, et il prétend que ce mot ne fut jamais le nom d'un peuple. Selon lui, ce mot désignait une espèce de noblesse mythologique, et il était

dérivé de l'Orient. *Menu*, chez les Indiens, c'est le père du genre humain. On le trouve aussi, dit-il, chez les Égyptiens, où on l'appelle *Men* ou *Ménas*. On le rencontre même dans le *Minos* des Crétois, *Manès* des Lydiens, *Mannus* des Allemands, et dans le mot *Manes*. Le même sujet a excité l'attention de M. Neuman, de Gottingue, qui, dans un Essai sur l'Histoire de Crète, prétend que l'analogie des mots *Menu* des Indiens, et *Minos* des Crétois, ne prouve pas une analogie entre les institutions des Indes et celles de Crète, qui étaient tout-à-fait différentes. M. Leichtlen, conservateur des archives de Fribourg, dans l'Essai précité sur la langue celtique, examinant ces quatre mots, *Briga*, *Magus*, *Durum* et *Acum*, qui forment la terminaison d'un nombre de mots celtiques, conclut ainsi : « Je suis fatigué d'entendre toujours citer les Romains, quand on parle de notre civilisation; personne ne fait mention des Celtes, à qui nous devons beaucoup. Ce ne sont pas les Latins, mais les Gaulois, qui furent nos premiers instituteurs. » (*Gentl. Mag.*, juillet 1823, pag 61.) F. M. Mo.

79. SUR LE MOT GADIR. — *Gadir* signifiait, en langue Punique, un endroit entouré de murs. Les Slaves disent *grad*, comme *Novigrad*, *Belgrad*. Les Poméraniens disent *gard*, comme dans *Hargard*, *Belgard*. Les Polonais disent *grod*, comme dans *Novogrod*; ils ont même le diminutif *grodek*. Les Russes disent *gorod*, comme dans *Basiligorod*. En bohémien, on dit *hrad*, comme dans *Wellehrad*. On trouve encore de l'affinité dans le mot vendale *Gratz* ou *Gra'tz*. (*Archiv. für Gesch. Stat*, etc., de Vienne, 7 sept. 1823.)

80. ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE GRECQUE, à l'usage des commençans; par LOUIS VAUCHER. 1 vol. in-8. de 100 p. Genève, 1821, Fick.

La préface indique les améliorations que M. Vaucher a eues en vue : « En publiant cette grammaire, dit-il, notre but a été de
» faciliter aux commençans l'étude de la langue grecque, et d'in-
» troduire chez nous les changemens avantageux adoptés depuis
» quelques années dans les Universités de France et d'Allemagne.

» Pour cela, nous avons réduit à trois le nombre des déclinaisons des noms simples; nous avons rangé tous les adjectifs en trois classes, et nous avons ainsi facilité la formation des degrés de comparaison.

» Nous avons placé le verbe moyen immédiatement après

» l'actif, avec lequel il a plus de rapport que le *passif*; nous
 » avons simplifié la formation des temps, et nous avons
 » omis tout ce que l'on a dit sur l'aoriste et le futur seconds,
 » parce que cela s'apprend plus aisément par l'usage que par de
 » nombreuses règles, qui sont encore sujettes à plusieurs ex-
 » ceptions. Nous avons transporté les quatre conjugaisons des
 » verbes en μ dans la section des verbes irréguliers,

» Quant aux lettres, l'auteur ne distingue pas le χ du κ ; et
 » quant aux signes, il nous apprend que lorsque les voyelles
 » initiales sont marquées de l'*esprit doux*, il ne faut pas les *aspirer*.
 » Cette petite grammaire est suivie d'un petit tableau des verbes
 » *défectifs* et *irréguliers*. »

A. B.

81. LE JARDIN DES RACINES GRECQUES, mises en vers français,
 par LANCELOT; rev. et corr., par J.-B. GAIL; 6^e. édit., 1 vol.
 in-12 de 360 p. Paris; 1818; Delalain.

L'ancienne école appelait *racine* tout mot considérable qui entraînait à sa suite plusieurs autres; de là vient que dans la collection de Lancelot nous trouvons des *racines* de 3, de 4, de 5 syllabes [p. 1]. Aujourd'hui le mot de *racine* s'applique avec plus de raison à la syllabe radicale du mot, qui, comme chacun sait, ne peut être qu'une dans les simples. La collection de Lancelot est rimée : p. ex.

$\Delta\acute{\alpha}\chi\nu\omega$ mord comme une mâtine,
 $\Delta\alpha\iota\sigma\iota\nu$ apprend, brûle et festine.

Mais la partie essentielle de ce petit ouvrage est en prose. C'est la préface de M. Gail, et les 2^e., 3^e. et 4^e. parties des racines grecques, où l'on remarque surtout une table complète des particules. La dernière partie offre une liste de mots français, dont la plupart sont tirés du grec, comme cela se pratique encore à présent.

A. B.

82. ESSAIS SUR L'EFFET, LE SENS, LA VALEUR DES DÉSINENCES GRECQUES, LATINES, FRANÇAISES, et sur divers points de grammaire, dans lequel [sic] on a transcrit les désinences grecques en caractères français, afin que même les personnes étrangères à la langue grecque puissent apercevoir les rapports intimes qui existent entre les désinences des langues grecque, latine et française; par J.-B. GAIL; 1 vol. de 130 p. Paris; 1808; Gail neveu.

« Une longue expérience, dit l'auteur au commencement du » livre, une longue expérience m'a convaincu que l'étude des dé- » sinences grecques est aussi indispensable qu'elle est négligée ; » que celui qui, dans les premiers élémens, n'exerce que sa mé- » moire, se voit continuellement environné de difficultés, d'irrè- » gularités et d'exceptions, qu'il va lentement dans l'explication » des auteurs, et bientôt se décourage; tandis que pour celui » qui interroge moins sa mémoire que son jugement, tout devient » facile, simple, lumineux, et même objet d'une curiosité » piquante. » Il croit que les premiers mots ont été des mono- » syllabes unilitères, c'est-à-dire a, e, i, o, u (c'est l'opinion des » Hollandais, adoptée aussi par Riemer, éditeur d'un dictionnaire » grec-allemand), qui se seraient successivement renforcés et al- » longés par des aspirations, des consonnes, des pré-fixes et des » post-fixes. Son traité, qui regarde ces derniers, se divise en deux » parties, dont la première offre les désinences, accompagnées de » réflexions qui peuvent faciliter l'étude des déclinaisons et des » conjugaisons. Dans la seconde partie, il offre ses conjectures sur » le sens et la valeur d'une partie de ces désinences. Un index al- » phabétique termine l'ouvrage.

A. B.

83. GRAMMAIRE RUSSE, avec un appendice contenant des remar- » ques sur la langue slavonne, etc, 1 vol. in-8. de 400 p.; par » G. HAMONIERE. Paris; 1817; chez Barrois.

« La langue russe, dit l'auteur, étant la langue d'une nation » puissante, dont l'empire embrasse une immense étendue de » pays, qui, par l'abondance de ses productions et la variété de » ses besoins, fournit au commerce un aliment inépuisable, est, » sans contredit, l'une des langues de l'Europe les plus importan- » tes sous le rapport politique et commercial. Cette langue, aussi » remarquable par sa douceur que par la richesse de ses expres- » sions, et possédant des écrivains dont les ouvrages méritent » une place distinguée parmi les classiques de toutes les nations, » n'est pas, d'ailleurs, sans intérêt sous le rapport de la littéra- » ture. » L'ouvrage de M. Hamonière est divisé en 4 parties : » 1°. prononciation; 2°. différentes espèces de mots; 3°. syntaxe; » 4°. orthographe et versification. L'appendice sur la langue sla- » vonne place à la fin une partie de ce que la grammaire de » M. Tappe avait placé au commencement. Du reste, il ne faut pas » se tromper sur ce que l'on appelle communément *langue sla-*

vonne : c'est une langue écrite et plutôt savante , qui n'est guère plus près des origines de la langue russe, que le sanskrit ne l'est des origines de la langue indienne. A. B.

84. **VARIÉTÉ DES LANGUES EN RUSSIE.** — Pour donner une idée de la grande diversité des idiomes employés par les différens peuples qui habitent ce vaste empire, il suffira de rapporter que la Société biblique a fait imprimer la Bible dans les langues suivantes : Slavon, russe, hébreu, grec ancien, grec moderne, allemand, français, polonais, finnois, estonien du dialecte de Dorpat, estonien du dialecte de Revel, lithuanien, géorgien, arménien, samogitien, carelien, tchérémissse, mordowien, ossete moldave, bulgare, zyraïmien, persan, kalmouk, mongol des Bouriates, turco-tatar, tatar du dialecte d'Orenbourg, tatar en caractères hébreux ; en tout 29 langues ou dialectes. On s'occupe maintenant de la traduction de l'Évangile dans la langue des Votiaks et des Vogoules du dialecte de Perm, ainsi que dans celle des Ostiaks des dialectes de Berezow, dans la langue des Kirghis et dans celle des Yakouts. (*Journ. des Voy.*, nov. 1823, pag. 255.)

85. **DICTIONNAIRE LANGUEDOCIEN-FRANÇAIS.** Nouvelle édition, dans laquelle on a ajouté un grand nombre de mots tirés des meilleures productions patoises. Petit in-4°. à deux colonnes. 240 pag. Montpellier ; 1820 ; Seguin, Bernard et Renaud.

86. **OBSERVATIONS SUR LA RESSEMBLANCE FRAPPANTE QUE L'ON DÉCOUVRE ENTRE LA LANGUE DES RUSSES ET CELLE DES ROMAINS.** 1 vol. in-4. de 60 p. (Milan ; 1817 ; Stella) ; avec l'épigraphe : *Je trouve que rien ne sert davantage à juger des connexions des peuples, que les langues.* (Leibnitz, Œuvres, Genève, 1768. Tom. 6, part. 2, pag. 227. *Lettre sur l'utilité de la connaissance des langues pour l'histoire.*)

L'auteur, frappé de ce que le Mithridate, au 2^e. volume, « s'est borné à dire en termes généraux, que la langue russe ou » slave avait beaucoup de connexion avec le grec et le latin, » a pensé qu'il ne serait pas hors de propos de montrer un peu » plus amplement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la ressemblance » extraordinaire qui subsiste entre la langue des anciens Romains et entre une langue devenue aujourd'hui non moins

« étendue que l'était autre fois la latine, et qui, par là, déjà, » mérite une attention particulière. » Il compare à cet effet le verbe *être* des deux langues, les pronoms, un bon nombre de verbes et substantifs essentiels, d'adjectifs et adverbess; et il établit cette « ressemblance frappante » qui n'aurait pas été moindre, si sa comparaison avait porté sur tel autre idiome de la famille indo-germanique. Les chap. VI, VII, VIII, IX, X, offrent l'analyse de quelques termes étrangers, dont la langue russe se sert. Les noms de *Russe* et de *Deutsch* y sont aussi traités, et le tout finit par ces mots : « Il est donc vrai, à l'égard » des langues, que le caractère des peuples, leurs migrations, » leur histoire, s'y trouvent enregistrés. » A. B.

87. A SHORT INTRODUCTION TO SWEDISH GRAMMAR for the use of Englishmen; by GUSTAVUS BRUNNMARK. M. A. 1 vol. in-8. de 40 f. London; 1805; Richardson.

Cette petite Introduction, simple, claire, exacte, et suivie d'un vocabulaire, mériterait d'être imitée en français. Son auteur a promis une grammaire suédoise, et n'a considéré le présent essai que comme un avant-coureur; il a surtout bien réussi, en rendant les sons suédois par des sons anglais : travail qui sera difficile et d'un succès incertain, aussi long-temps qu'on n'aura pas un alphabet universel, non arbitraire et chimérique, mais fondé sur la nature des choses et les opérations des organes. A. B.

88. UEBER DIE FINNISCHE SPRACHE und ihre Literatur. Sur la langue finnoise et sa littérature, par le D^r. And. J. SIÖGREN, employé à la bibliothèque de l'université d'Abo. Saint-Petersbourg. VIII et 70 pag. In-8.

Depuis que les différentes branches de la nation *Suomi*, ou *Tschoude* comme disent les Russes, ont été réunies sous les lois de l'empereur Alexandre, la langue, dont le fond leur est commun, semble avoir acquis un nouveau degré d'importance. Plusieurs ouvrages relatifs à cette langue sont venus grossir le catalogue qu'Adelung avait donné, dans son *Mithridates* (t. II, p. 756, et supplément, p. 415) de ceux qui avaient paru jusqu'en 1809, ou du moins de ceux dont il avait eu connaissance. Le *Suomenkieli* (la langue finnoise) a même excité la curiosité de quelques étrangers : le professeur Rask, danois, en a étudié les rapports; un Allemand, M. de Schroeter, a mis au jour, à Upsal,

en 1819, in-8., ce qu'il a pu recueillir des anciennes chansons que les Finnois nomment *Runot*, et il les a accompagnées d'une traduction allemande. Mais c'est surtout dans la Finlande que la langue nationale a été le plus cultivée dans ces derniers temps. Il paraît à Abo une feuille hebdomadaire en cette langue, sous le titre de *Turun Wiikko-Sanomat*, par les soins de M. R. de Becker, professeur adjoint à l'université de cette ville. Nous nous contenterons de citer encore une grammaire finnoise de M. de Strahlmann, 1816, que l'on dit imparfaite; un essai de grammaire de la même langue en suédois, Wiborg, 1822; par M. J. Juden, à qui le peuple Finnois doit aussi des morceaux de lecture en vers et en prose à son usage. Jaloux de la pureté de sa langue maternelle, M. Renwall a donné en 1810 et 1811, in-4., deux parties d'une *Dissertatio de orthoepiâ et orthographiâ Linguae Fennicæ*, 8°. et à Abo en 1815-1817, de *Signis relationum nominalium in L. F.* 8 parties. 4°. Quelques thèses méritent encore d'être indiquées ici; on sait que c'est sous cette forme que paraissent, dans le nord; beaucoup de dissertations importantes; p. ex. les *Amœnitates academicæ* de Linné ne sont qu'un recueil de thèses dont il indiquait le sujet et dirigeait la composition. Il a paru à Upsal, en 1818, deux thèses relatives à la langue finnoise: l'une d'Ab. Poppius, de *Reciproca conjugationum formâ in L. F.*; l'autre, de *Proverbiis Fennicis*. Une collection de proverbes finnois a été publiée la même année à Wiborg, en langue finnoise, par J. Juden, sous le titre de *Walittuja Suomalaisen Sananlaskuja*. On trouve quelques-uns de ces proverbes, avec leur traduction en allemand, à la fin de l'opuscule de M. Siögren. Nous en mettrons ici 2 exemples: *Joka tuünella makaa, se tuulella soutaa*: celui qui dort dans un temps calme, rampera après la tempête. *Eipäätöntä kalaa, eikä luutonta lihua*: pas de poisson sans tête, pas de viande sans os. L'objet principal de M. Siögren est de faire connaître quelques particularités de la grammaire finnoise; nous ne le suivrons pas dans ces détails. Il indique par exemple, comme étant autant de cas, quatorze ou quinze désinences que peuvent affecter les substantifs tant au singulier qu'au pluriel. Il nomme ces cas, nominatif, quantitatif, possessif, allatif intérieur et extérieur, ablatif intérieur et extérieur, locatif intérieur et extérieur, qualitatif, qualificatif, défectif, suffixif, adverbial, et il en joint un 15°. qu'on peut nommer sécutif. Il passe plus rapidement sur les verbes et les autres parties du discours, et dit quelque chose de la prosodie et de la versification.

Il fait remarquer, en passant, quelques-uns des rapports qu'a le finnois avec d'autres langues anciennes et modernes, et avec quelques idiomes de Sibérie; tels que le mordanien, l'ostiaque, le sirïenique, le tchéremissien, le tchouvasch, le vogoul et le votiaque. M. Siögren s'est borné, à cet égard, à un très-petit nombre d'exemples, et il regrette de n'avoir pas eu le loisir de donner plus d'étendue à cette partie de son travail. C. M.

89. **THE ELEMENTS OF ANGLO-SAXON GRAMMAR.** Éléments de grammaire anglo-saxonne, avec des explications sur la structure grammaticale du saxon, et la formation de la langue anglaise; une grammaire pratique, la traduction littérale, avec des remarques sur l'histoire et l'usage de l'anglo-saxon, et une introduction sur l'origine et les progrès de l'écriture alphabétique, avec des remarques critiques; par le rév. Charles O'Connor: accompagnés de gravures d'inscriptions et *fac simile* des manuscrits saxons et autres anciens; par le rév. J. Bosworth. In-8. Prix, 16 sh., cart. Londres; Garding; 1823.

90. **ETYMOLOGICAL DICTIONARY OF THE SCOTTISH LANGUAGE.** Dictionnaire étymologique de la langue écossaise, dans lequel les mots sont expliqués dans toutes leurs significations différentes; par J. Jamieson, D-D., membre de la Société royale d'Édimbourg, de la Société des antiquaires d'Écosse, et de la Société de antiquaires d'Amérique. Edinburg; 1824; W. C. Tait.

Cet ouvrage, très-utile à l'Écosse et à la littérature en général, contient toutes les diverses significations, explications et étymologies de plusieurs mots écossais, tirés soit des manuscrits et livres anciens, soit de plusieurs ouvrages modernes en langue écossaise. On a mis tous les soins à l'examen des archives publiques (public records) pour cet ouvrage national, et imprimé avec l'autorisation du gouvernement d'Écosse. On y trouvera une grande variété de termes et de phrases, qui jetteront une grande lumière sur les mœurs, coutumes et usages des anciens Écossais. L'auteur de ce Dictionnaire avoue lui-même avoir reçu des renseignemens de correspondans choisis dans tous les comtés d'Écosse, et avoir ainsi rendu cet ouvrage aussi nécessaire qu'il est utile. (*Blackwood's Mag.*, 1823, nov.) F. M. Mo.

91. *HOMÆ MOMENTA CRAVANÆ, OR THE CRAVEN DIALECT.* Le Dialecte de Craven, avec deux dialogues et un copieux glossaire; par *un habitant de Craven* (Yorkshire). In-12 de 125 p. Londres; 1824; Hurst et Robinson.

L'auteur de ce petit livre a rendu un service à la littérature anglaise, et particulièrement à la philologie. Il a conservé le langage qu'on parlait à Craven avant que le commerce et les manufactures en eussent détruit les vestiges. Publié plus tôt, ce volume aurait été en général très-utile à la littérature et à l'histoire d'Angleterre. Les dialogues sont très-intéressans, et même didactiques. Cet ouvrage mérite l'approbation et la reconnaissance de l'Angleterre. (*Lond. Liter. Gaz.*, nov. 1823, p. 745.)

F. M. Mo.

92. *ELEMENTARBUCH ZUR ERLEHRNUNG DER ENGLISCHEN SPRACHE.* Elémens de la langue anglaise, d'après la méthode de Seidenstück; par le D^r. A. SEBBIUS. In-8. de 17 feuilles. Prix, 10 gr. Leipzig; chez tous les libraires.

Ce livre se recommande par une exposition claire et précise des principes, sa belle impression et son bas prix.

93. *VOLLSTAENDIGES ENGLISCH-DEUTSCHES UND DEUTSCH-ENGLISCHES TASCHENWÖRTERBUCH.* Dictionnaire de poche anglais-allemand et allemand-anglais, d'après les plus nouveaux dictionnaires publiés dans les deux langues, principalement ceux de Adelung, Johnson et Chambers; par G. F. BURCKHARDT. Nouvelle édition, 2^e. part., in-8., 56 $\frac{1}{4}$ feuilles, en 3 colonnes. Prix, 2 rthlr. 8 gr. Berlin; Amelang. (*Leipzig Lit. Zeit.*, nov., p. 2358.)

94. *TABEAU OU LISTE DES NOMS SUBSTANTIFS hollandais*, avec leur genre indiqué par des lettres initiales du genre de chaque nom. In-12, 1816, Bruxelles; Stapleaux.

95. *NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE*, sur un plan très-méthodique, avec de nombreux exercices d'orthographe, de syntaxe et de ponctuation; par MM. NOEL, inspect.-général de l'université, et CHAPSAL, prof. de grammaire générale. Ouvrage mis au rang des livres classiques par le conseil royal de l'université; 2 vol. in-12. Prix du vol. 1 fr. 50 c. Paris; 1823; Aumon, V^e. Nyon.

Cette nouvelle grammaire française est l'analyse raisonnée des

meilleurs traités qui ont paru sur la langue. Son principal mérite est d'offrir des définitions claires et précises, de présenter les règles sous un nouveau jour, d'exposer la raison des choses d'une manière proportionnée à la logique naturelle de l'enfance, et de renfermer beaucoup plus de faits et de règles que la plupart des livres du même genre. C. 351.

96. VOCABULAIRE LANGROIS. 1 vol. in-8°. de 100 pag. Langres ; 1822 ; chez Defay.

L'auteur anonyme a écrit dans le dessein de corriger les locutions vicieuses de ses compatriotes. Mais il a, sans y penser, rendu un service à beaucoup de personnes qui habitent d'autres parties de la France. En citant de vieux termes locaux, il a souvent fourni l'explication de quelque expression en usage, ou une analogie inattendue : *cafard*, *gâcher*, *grève*, *mente*, etc. Il a donc plus qu'atteint à son but : locution qu'il recommande pag. 15, en condamnant avec raison celle de *remplir son but*. A. B.

97. A CRITICAL AND ANALYTICAL DISSERTATION ON THE NAMES OF PERSONS. Dissertation critique et analytique sur les noms des personnes ; par J. Henri BRADY. 12°. pag. 56. Londres ; 1822 ; Longman et C^e.

L'auteur de cette Dissertation est très-original, et quelquefois très-piquant. Sa critique et son analyse des noms anglais amusent et souvent intéressent. Mais cet ouvrage, rempli de bizarrerie et de jeux de mots, est sans importance et ne peut produire d'autres effets que d'exciter le rire du lecteur. (*Month. Rev. enlarg.* ; mars 1823 ; pag. 326.) F. M. Mo.

98. FRAMMENTI DI DICCARCO DI MESSINA. Les Fragmens de Dicéarque de Messine ; par ERBANTE DI VANELLA. Palerme ; 1822 ; Doto ; tome 1^{er}.

Les fragmens de Dicéarque, dont on publie le texte grec accompagné de commentaires, ont trait, l'un au costume des Grecs, et l'autre à la description du mont Pélion. Le second volume contiendra un troisième fragment en vers sur la description de la Grèce, ainsi qu'un grand nombre d'autres fragmens du même écrivain.

99. ACHILLIS TATH ALEXANDRINI DE LEUCIPPES ET CLITOPHONTIS AMORIBUS, libri VIII. Textum ad librorum manuscriptorum fidem recensuit, latinam Hannib. Cruceji versionem, no-

tas selectas Cl. Salmasii ineditas, Fr. Guyeti, Car. Guilt. Gottingii, C. B. Hasii et suas adjecit Fredericus JACOBUS, phil. doctor. Sereniss. duc. Goth. et Altemb. à consiliis Aulicis, etc. Lipsiæ, in bibliopolio Dykiano, MDCCCXXI, 1034 p., gr. in-8°. Prix, 5 th. 12 gr. (Leipz. Lit. Zeit., sept. 1823, pag. 1737.)

Cet ouvrage, très-intéressant pour la littérature en général, a été soigneusement corrigé dans le texte sur les meilleures éditions et les manuscrits, enrichi de la traduction latine d'*Hannibale della Croce*, de Milan, faite en 1577, augmenté aussi de plusieurs notes de divers philologues célèbres. Le D^r. Frédéric Jacobs, qui l'a fait imprimer, n'a pas manqué d'y joindre ses propres observations, et un index des mots et des choses intéressantes.

F. M. Mo.

100. ABHANDLUNGEN DES FRANKFURTHICHEN GELEHRTEN-VEREINS, etc. Mémoires de la Société des savans de Francfort, pour la langue allemande. 3 vol. gr. in-8., de 1818 à 1821. Prix, 5 rth. 18 gr. A Francfort; chez F. Varren Trapp.

101. ASIE. BOMBAY.—DÉCOUVERTE D'UN NOUVEL ALPHABET. On assure dans la gazette de cette ville qu'un savant du pays a découvert dernièrement un alphabet qui doit donner la clef des anciennes inscriptions qu'on trouve dans les cavernes de l'Inde consacrées au culte indou, telles que celles d'Éléphanta, de Kénéri, etc. On espère connaître ainsi d'une manière certaine leur signification, leurs dates, leur usage et leur origine. (*Revue Encyclop.*, févr. 1823, p. 397.)

102. M. le prof. Rask est revenu, au commencement de mai 1823, de son voyage aux Indes orientales qui a duré près de 7 ans. Pendant son absence, il a publié, en suédois, une grammaire et un compendium anglo-saxon, une édition correcte de l'ouvrage poétique appelé l'Edda, et la 1^{re}. édition complète du texte islandais de l'Edda de Snorros Edda, ainsi qu'une édition de sa grammaire islandaise; à Pétersbourg, où il est membre de la Société des amis de la littérature russe, quelques notices en allemand sur la littérature et les langues de la Norwége, de l'Islande, de la Suède et de la Finlande, imprimées dans le 6^e. vol. des *Wiener Jahrbücher*; aux Indes, où il est membre de la Société littéraire de Bombay, un mémoire en anglais sur l'authenticité et l'ancienneté du Zend, imprimé dans le 3^e. vol. des Actes de la

Société de Bombay; à Ceylan, où il est membre honoraire de la Société de littérature et d'agriculture de Colombo, un mémoire en anglais sur la meilleure manière d'exprimer les sons dans les langues de l'Inde au moyen des lettres européennes, imprimé dans le 1^{er} vol. de cette Société. Pendant son séjour dans l'Inde, il a acheté pour la bibliothèque de l'université de Copenhague, une collection précieuse de 33 manuscrits de divers âges, dont 19 en Zend, le reste en Pehlvi. Il se trouve, parmi les morceaux les plus importants du *Zendavesta*, des copies très-anciennes. En outre, il a rapporté une collection importante de manuscrits appartenant à l'ancienne littérature indienne, sur les principaux desquels la Gazette littéraire danoise, n^o. 24 de cette année, donne quelques notices extrêmement intéressantes pour ceux qui s'occupent de recherches sur les langues et l'histoire de l'Inde. (*Leipz. Lit. Zeit.*, nov., p. 2186.)

103. HANDBUCH DER PHILOLOGISCHEN BÜCHERKUNDE. Manuel de Bibliographie philologique; par J. P. KREBS. Gr. in-8., 2^e, part. Prix, 5 rthlr. 8 gr. Brème; J. G. Heyse. (*Leipz. Lit. Zeit.*, nov., p. 2301.)

104. Société asiatique de Calcutta. — Dans la séance tenue le 12 avril 1822, le secrétaire a fait connaître une demande adressée à la Société pour l'impression d'une grammaire de la langue *pali*, ancien dialecte populaire de la contrée qui fut la patrie de Boudha, et qu'on sait à Ceylan et dans l'Inde, au delà du Gange, comme on sait le sanscrit dans l'Indostan, et le latin en Europe. — Le lieutenant Law a aussi transmis un essai sur le *thai*, en langue siamoise, qui offrait des rapprochemens intéressans sur les rapports de cette langue avec la langue mandarinique de la Chine. — Dans la séance du 29 août, on a donné lecture d'un essai du major Harriot sur les *Zingaris* ou *Bohémiens*, accompagné d'un vocabulaire où la langue de ces peuples est comparée avec le *hindi*, le *persan* et le *sanscrit*. Cet essai fournit des détails curieux sur les tribus de la même race répandues en Asie. L'auteur pense qu'elle ne commença à paraître en Europe que vers 1400. (*Rev. Encycl.*, mai 1823, p. 430.)

105. CURIOSITÉS ET LIVRES DE SIAM. — Le capitaine M^c. Donnell a apporté de Siam une rare et précieuse collection de curiosités, entre lesquelles se trouve un morceau de musique, avec tous les instrumens dont le peuple de ce pays fait usage, et que

G. TOME I.

le jeune prince *Chow Fa* lui a présentés, ainsi qu'un batelet d'état de 50 pieds de longueur. Toutes ces curiosités sont maintenant dans la possession de sir Stamford Raffles. Le capitaine M^c. Donnell s'est procuré aussi un certain nombre de livres sacrés et profanes de Siam, et qui, comme nous l'espérons, jetteront beaucoup de lumière sur cette nation si peu connue en Europe. On a toute la confiance que sir Stamford Raffles satisfera les désirs du monde littéraire, par la publication de la traduction de ces livres. Les peuples de Siam, selon le capitaine M^c. Donnell, ont formé une batterie de 60 canons sur le banc opposé à *Pac-nam*, près de l'entrée de la rivière. (*Asiat. Journ.*, oct. 1823, p. 11.) F. M. Mo.

106. SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE LONDRES. — Cette Société, dont M. C. W. WYNN est le président, et M. H. T. COLEBROOKE le secrétaire, embrasse tout à la fois les recherches historiques et archéologiques, et l'étude des arts, des institutions et des mœurs. Elle a été instituée pour l'encouragement de la littérature, des sciences et des arts, correspondant avec l'Inde et les autres pays situés à l'est du cap de Bonne-Espérance. La Société publiera de temps en temps ses *transactions*, et elle aura bientôt en sa possession une bibliothèque orientale et un musée d'une étendue et d'une utilité très-considérables. On y trouvera surtout une collection de plus de 2,600 volumes de littérature chinoise, recueillis par M. G. STAUNTON pendant son séjour en Chine.

La 1^{re}. séance générale a eu lieu le 15 mars : le duc de Somerset, le duc de Buckingham, le marquis de Lansdowne et le comte d'Aberdeen, ont été élus membres du conseil. M. Colebrooke a prononcé un discours très-intéressant sur l'histoire, la géographie et les arts de l'Asie.

Séance du 19 avril. — On a annoncé le don précieux des 2000 livres chinois de M. G. Staunton, et on a lu une partie d'un mémoire sur les Chinois, par M. J. F. DAVIES, d'après lequel il paraît que l'antiquité merveilleuse à laquelle prétendent quelques chroniques de la Chine, est rejetée comme fabuleuse par les savans de ce pays. (*Philos. Mag.*, avril 1823, p. 305.) Ro.

107. ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES DE BERLIN. Dans la séance du 3 juillet de l'année dernière, M. Muller, profess. à Göttingue, a été nommé membre correspondant pour la classe d'histoire et de philologie. — M. Suvern a lu un extrait sur le *style de Tacite*, et M. Bopp a donné une analyse du sam-

écrit en ce qui concerne les pronoms de la 1^{re}. et de la 2^e. personne, comparés à ceux des langues qui ont de l'affinité avec celle-là. (*Rev. Encycl.*, nov. 1823, p. 428.)

108. LETTRE A M. LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (de Paris), sur le projet de réduire le nombre des académiciens. Paris; 1824; chez Debussieux, libraire, quai Malaquais, n^o. 15; avec cette épigraphe : *Odia restringenda, favores ampliandi.*

Voici quelques passages de cette lettre :

« MONSIEUR,

» C'est avec un véritable chagrin que j'ai lu dans les journaux que, peut-être, le nombre des membres de l'Académie des inscriptions serait réduit de quarante à trente. Permettez-moi de présenter quelques observations, sur ce projet, à l'illustre Académie que vous présidez : elles ne sont dictées que par l'amour des lettres. Je n'ai aucun titre pour aspirer à être l'un des quarante de l'Académie; ces places d'académiciens (à très-peu d'exceptions près) sont dues seulement à ceux qui ont consacré leur vie entière à la culture des lettres, sans exercer aucun autre état : je parle donc, à cet égard, sans intérêt personnel; mais je crois que ce projet, annoncé dans les journaux, aurait de grands inconvénients. Depuis la révolution, les hommes qui cultivent uniquement les lettres ont très-peu de ressources, même pour exister; beaucoup de leurs anciens avantages sont anéantis; il n'y a plus de bénéfices simples ecclésiastiques; les hommes qui ont un rang distingué ne peuvent plus avoir le cortège nombreux et pompeux qui les environnait; le nombre des hommes qui pouvaient cultiver les lettres se trouve infiniment diminué; les ecclésiastiques n'ont aucun moment de loisir, ils ne peuvent suffire au besoin du culte. La politique occupe seule presque tous les esprits. Les ordres religieux (pépinière immense tant de défenseurs de la religion, que d'hommes cultivant les lettres sans distraction, sans intérêt, sans ambition, et possédant des bibliothèques considérables déjà formées, inamovibles, et, pour ainsi dire, substituées éternellement) n'existent plus. Quelques corps littéraires sont encore debout; mais une erreur d'un homme en place, ses préventions, quelque déclamation, une légère imprudence, une mauvaise interprétation, peuvent les faire détruire en un instant.

Des deux branches de littérature qui forment deux de nos académies, l'érudition est celle qui a le plus besoin d'encouragement, et qui présente, à ceux qui la cultivent, le moins de dédommagemens. Le succès, dans les ouvrages d'imagination, a un grand éclat, et ne peut être contesté; le public n'a besoin que d'études légères pour admirer nos belles pièces de théâtre, la tragédie des *Templiers*, et le drame de *l'École des Vieillards*. Les travaux de ces auteurs sont presque entièrement des jouissances : les travaux des érudits sont très-pénibles, et peu de personnes sont en état de les apprécier; il faut déjà être presque savant pour savoir même qu'ils existent. Au lieu de diminuer le nombre des membres de l'Académie des inscriptions, je pense qu'il faudrait le porter à soixante. Seraient-ce des motifs d'économie qui empêcheraient d'adopter mon projet? je vais lever cette difficulté.

Si malheureusement (ce qui me paraît incroyable) on craint la très-petite dépense que l'exécution de mon projet pourrait occasioner, je demande qu'il soit arrêté que les vingt derniers membres alors nommés n'aient ni pension ni même de jetons, que quand ils seront parvenus à être du nombre des quarante anciens.

Outre ces motifs, et beaucoup d'autres que les talens des membres de votre Académie leur suggéreront et feront mieux valoir auprès du ministère, il en est trois qui les détermineront à plaider la cause des gens de lettres.

1°. On dira éternellement aux membres de l'Académie : *Avez-vous fait pour les autres ce que vous auriez voulu qu'on fît pour vous?*

2°. On leur dira : Qu'ayant obtenu des honneurs littéraires, ils étaient obligés d'encourager et de défendre ceux qui cultivent les lettres. Sans doute les académiciens actuels en ont le désir; mais le public exige des preuves authentiques des efforts faits en ce genre.

3°. Il est en outre une considération politique assez importante. Les esprits ardens ont besoin d'aliment et d'occupation : qu'on ne leur ferme pas toutes les carrières; souhaitons que beaucoup d'entre eux cultivent l'érudition qui calme les esprits, et ne se livrent point à des discussions politiques qui ont si souvent de graves inconvéniens; et qui excitent tant de passions et de haines. Tâchons de faire naître des Mabillon, pour qu'il y ait moins de Mirabeau!

P. S. Depuis que cette lettre a été envoyée à l'Académie, j'ai appris qu'il avait déjà été rendu une ordonnance qui opérerait la réduction si redoutée (1). Si quelque homme de lettres l'a sollicitée, qu'il se montre franchement, écrive et imprime ses réflexions, pour en montrer les avantages. S'il a eu de bonnes intentions, comme tout doit le faire présumer, il acquerra l'estime même de ceux qui ne partageront pas son avis : au contraire, s'il garde le silence, ce sera, de sa part, un aven tacite qu'il s'est trompé. Je ne puis m'empêcher de faire une observation. Le gouvernement, qui aime les lettres, a établi une école des chartes pour un certain nombre de jeunes gens : c'est un acte sage et bien-faisant, qui les excite à se livrer aux travaux de l'érudition, et à s'efforcer de mériter un jour la palme de l'Académie. La nouvelle ordonnance de réduction, qui a certainement été faite dans de bonnes vues, va cependant contre le but du ministère et du gouvernement ; elle ferme aux jeunes élèves de l'école des chartes une carrière qu'une précédente les a excités à suivre. Je soumetts respectueusement ces idées à l'Académie, au ministère et au public. Ne détruisons pas les bienfaits, 1°. de Louis XIV, qui a fondé l'Académie avec cinquante membres (il y avait, 1°. quarante académiciens ; 2°. dix membres honoraires ; 3°. des vétérans. Fontenelle, s'occupant peu d'érudition, eut la délicatesse de se faire rayer du nombre des quarante, et se fit inscrire au nombre des vétérans) ; 2°. de Louis XV, qui en ajouta dix, sous le titre d'académiciens libres, pendant le ministère de M. de Breteuil ; 3°. et de Louis XVIII, à qui l'on doit, 1°. l'ordonnance établissant l'école des chartes ; 2°. le rétablissement des dix académiciens libres. Lorsque ces dix académiciens libres furent nommés pour la première fois, depuis la restauration, cinq furent choisis parmi les Pairs de France : ces cinq Pairs méritaient cet honneur ; mais il faut le dire, cette accumulation de dignités sur des personnages ayant déjà de grandes places était décourageante pour les simples particuliers. Depuis deux ans, deux des dix académiciens libres, savoir : MM. Levesque et Garnier, sont morts ; on ne les a pas encore remplacés. *Quo usque tandem?*

Qu'on n'écrive point sur la porte de quelques sociétés littéraires :

Voi che lavorate, lasciate ogni speranza!

O vous qui travaillez, perdez toute espérance.

(1) Cette ordonnance n'est point encore imprimée, je ne l'ai point lue.

J'aime tant les gens de lettres, que je suis certain qu'ils prendront en bonne part les conseils, même indirects, qu'un septuagénaire se permet de leur donner.

Quoique je n'aie pu me procurer l'ordonnance de réduction du nombre des académiciens, j'ai entendu dire que par un de ses articles le traitement des plus jeunes membres était porté de 1,500 fr. à 2,000 fr. Cette augmentation mérite la reconnaissance des amis des lettres, et doit être conservée; mais il est à souhaiter que les autres dispositions soient révoquées. J'ose dire que c'est le vœu secret de la grande majorité, et presque de la totalité des membres de l'Académie. Ce sera aussi le vœu du ministre de l'intérieur, qui désire que les lettres fleurissent, et à qui je crois rendre service en lui faisant connaître la vérité.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

109. DE LA CERTITUDE DE LA SCIENCE DES ANTIQUITÉS. Dissertation du docteur Jean LABUS, etc.; in-4°, avec pl.; Milan; 1822.

L'auteur, livré tout entier à ce genre d'étude, n'épargne aucune occasion d'en faire sentir l'importance aux Italiens, qui, à dire vrai, n'y sont déjà peut-être que trop portés; mais il voudrait aussi convertir les étrangers, et c'est pour cela qu'il a écrit en français le *Mémoire* que nous annonçons. Nous admettons la plupart des remarques de l'auteur; mais nous n'en croirons pas moins devoir adresser aux antiquaires le reproche de mettre trop de confiance, en général, dans des indices qui ont souvent très-peu de probabilité (1), et de plus encore, de consacrer un temps et des travaux considérables à des recherches qui n'ont que peu ou point d'utilité. Nous avouons, en même temps, que les antiquaires tels que M. Labus nous obligent de respecter la science des antiquités et ceux qui savent en retirer un véritable résultat. (*Rev. Encyc.*; mars 1823; p. 597.)

(1) En général, ce reproche ne peut s'adresser qu'aux archéologues du second ordre. Ceux qui sont considérés comme les maîtres dans la science, se gardent de se livrer à ces conjectures sans fin qui nuisent plus à la science qu'elles ne la servent, et en cela, comme en toute autre connaissance, il ne faut juger la science que par les ouvrages de ces maîtres.

110. NOTES RESPECTING THE PRINCIPAL REMAINS, etc. Notes sur les principaux débris des ruines de la ville de *Bejapoor* (*Visapour*), avec des relations traditionnelles de leur origine; par le capitaine W. H. SYKES; lues le 28 sept. 1819. (*Trans. of the Lit. Soc. of Bombay*, vol. III, p. 55.)

Ce mémoire de M. Sykes est écrit avec exactitude et brièveté; les rois et les époques de leurs dynasties dans la ville de *Bejapoor* y sont mentionnés. Voici un extrait de la description de la ville: elle est entourée de murailles; sa circonférence est de plus de huit milles anglais. Il y a sept portes, dont les noms étaient *Mecca*, *Shàhpoor*, *Baminee*, *Padshahpoor*, *Allahpoor*, *Futch*; l'autre est fermée. Il y avait un fossé, des bastions, et une esplanade du côté de l'orient; mais le temps a presque tout ruiné; le rempart, contre la coutume de l'Orient, est extrêmement large; la forteresse, autrefois garnie d'un fossé, est en décadence; au centre est un palais qui a dû être un superbe bâtiment. Au dehors de la ville de *Bejapoor*, il y a maintenant deux villages. L'auteur a retracé avec précision tout ce qu'il a vu et tout ce qu'il a appris des habitans. On trouve encore dans son ouvrage une description de divers tombeaux et autres ruines.

F. M. Mo.

111. DAS MUHAMMEDANISCHE MUNZKABINET. Le médaillier mahométan du musée asiatique de l'académie impériale des sciences, à St.-Petersbourg. Notice préalable par M. le Chev. FRAHN, Direct. du Musée. In-8., 124 pag. St.-Petersbourg; 1821.

La collection de médailles asiatiques de St.-Petersbourg est une des plus riches de l'Europe; grâce au zèle infatigable du savant conservateur, qui dans ce moment est occupé d'en publier le catalogue complet et raisonné. Déjà cette notice préalable est un cadeau précieux fait à la littérature orientale. Elle contient parmi une foule de notices intéressantes, une table chronologique des *khans Tchinghiz-Khanides de la famille de Djoudji*, qui a régné dans le *Kaptchak*. Jusqu'à présent on n'avait pas même une liste complète de ces khans, l'histoire desquels est indispensable pour éclaircir celle de la Russie. KLAFAOTH.

112. LES RUINES DE MANDOW ET DU CÉLÈBRE PALAIS AU MILIEU DE L'EAU, PRÈS D'OUDJIN. (*Asiat. Journ.*, Sept. 1823, p. 231.)

Madow, autrefois de la circonférence de 20 milles est main-

tenant habitée seulement par une bande de *Bhils* nomade. On donnait anciennement à cette ville le superbe nom de *Shadi-Abad*; elle était bâtie à la distance de presque 30 milles d'*Indoor*, sur la hauteur des montagnes de *Vindayan*; et, après l'époque de *Vicramaditya*, elle fut la capitale d'une souveraineté *Bramine*, et ensuite la résidence des sultans *Khilligies* de *Malwa*: ce fut sous ces princes qu'elle acquit sa célébrité et devint une ville grande et florissante. Vers le règne d'*Abker*, fils d'*Humayoon*, *Madow* fut prise par le sultan *Buhadow* de *Gozerat*; mais il la perdit en peu de temps, et *Abker*, charmé de ses magnifiques bâtimens, de sa situation romantique et de la salubrité de son climat, y resta une semaine pour la voir, quoique pressé par son expédition contre *Gozerat*. On y voit maintenant de grandes ruines, entre lesquelles le *Jamah Musjid* et le mausolée de sultaun *Hussaln Alec Shah*, qui sont très-bien conservés, et d'une superbe architecture mahométane. Les *Khil-ligies Sultauns* de *Malwa* étaient des princes qui avaient du goût pour les arts, comme on peut le juger par les ruines de *Madow*, et particulièrement par les restes du célèbre palais dans l'eau, près d'*Oujein*, qui est peut-être l'unique de son genre dans tout le monde. Toutes ses chambres sont au-dessous des eaux du *Sipra* (lac de ce nom), et dans plusieurs appartemens l'eau passe par-dessus et tombe en cascades de tout côté. Ce palais fut construit par ordre d'un des sultans, vers le commencement du 12^e. siècle; et quoiqu'il ne soit pas parfait en toutes ses parties, on peut cependant le considérer comme la résidence la plus belle et la plus romantique de la terre. (*Asiat. Journ.*, sept. 1823, p. 231.)

F. M. Mo.

113. SUR LES TOMBEAUX DES ÉGYPTIENS. *Omnia tempus edit.*
— L'histoire d'Égypte est gravée sur ses tombeaux. Les habitans de ce pays, autrefois le berceau des sciences et des arts, mettaient tous leurs soins à satisfaire aux devoirs des tombeaux. Chez les anciens Égyptiens c'était un point de croyance que, si les corps étaient conservés sans corruption pendant trois mille ans, après cette époque une nouvelle vie les animait. C'est pourquoi ils conservaient soigneusement les dépouilles mortelles de leurs ancêtres, tant pour remplir les devoirs de l'amour filial, que pour obtenir après leurs décès les mêmes honneurs par leurs enfans. Les corps, embaumés avec beaucoup d'art, restaient

d'abord dans la famille, ensuite ils étaient religieusement déposés dans les cavernes sépulcrales. Ces excavations spacieuses nous présentent encore une population de morts. Les murailles de ces monumens souterrains sont décorées avec beaucoup de magnificence, et couvertes d'hiéroglyphes. Il est presque impossible d'en décrire la grandeur; ils sont partagés en différentes galeries, dont chacune conduit à un tombeau particulier. Les catacombes royales de Thèbes sont décorées de figures d'hommes, d'oiseaux, et de différens animaux; quelques-unes tracées au trait, et d'autres peintes avec des couleurs indélébiles. Les antres sépulcraux d'Égypte, autrefois l'objet de la plus profonde vénération, sont devenus maintenant le théâtre du pillage et de la dévastation. Les corps, embaumés avec tant de soin, et conservés avec une pieuse attention, sont arrachés, sans égards, des monumens, pour satisfaire à la cupidité des curieux européens. L'Arabe aussi, de sa main sauvage, trouble le repos des momies, pour chercher parmi les aromes, des idoles, de petites statues d'or, et tout autre objet de valeur, que la piété des anciens Égyptiens avait consacrés aux mânes de leurs monarques, et de leurs ancêtres. Les pyramides même, qui, depuis quarante siècles, bravent les injures du temps sur les bords du Nil, n'ont pas pu se sauver de la profanation et des recherches des voyageurs. Les sarcophages des rois de Memphis, l'abondance d'anciens monumens sépulcraux qui encombrant pour ainsi dire l'Égypte, sont décrits de cette manière par un sublime écrivain : Vous ne pouvez pas avancer un seul pas sans rencontrer quelques monumens. Voyez-vous un obélisque? c'est un tombeau; les ruines d'une colonne? c'est un tombeau; une caverne souterraine? c'est aussi un tombeau. Et lorsque la lune, se levant derrière la plus grande des pyramides, commence à paraître du sommet de cet immense tombeau, vous croyez voir le phare même de la mort, et vous promener vraiment sur les bords où autrefois Charon, batelier des enfers, transportait toutes les ombres. (*Il Ricoglitore*, juillet 1823, p. 123.) F. M. Mo.

114. VOYAGE A MÉROË, AU FLEUVE BLANC, AU DELA DE FAZOUQ, etc., fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822; par M. Frédéric CAILLIAUD. Paris; Rignoux; 1823. (Suite. Voyez *Bulletin* de janvier)

Quatorze nouvelles planches de vues, de plans, et de détails

des monumens antiques de l'Éthiopie, viennent d'être publiées par M. Cailliaud; elles donnent une idée exacte de l'état actuel des ruines de *Naga*, d'*Elmeçaourdh*, d'*Assour*, et du mont *Barkal*.

La planche XII présente la vue du grand temple de l'est à *Naga*; il est dans un état de destruction très-avancé. Le temple de l'ouest (même planche, n^o. 2) est beaucoup mieux conservé; et l'on trouve dans les planches XVI et XVII les détails des sculptures qui décorent le pylône et la façade postérieure. Nous avons déjà parlé des figures colossales du pylône, représentant un roi et une reine d'Éthiopie, menaçant un groupe de prisonniers étrangers prosternés à leurs pieds. Les détails de leur costume offrent des particularités remarquables, telles que les *deux uræus* placés sur leur front, la forme des chaussures, et le riche collier terminé par une figure en pied d'Ammon, le principal dieu de l'Éthiopie comme de l'Égypte. Ces souverains sont accompagnés, ainsi que les rois de Thèbes, dans les bas reliefs historiques, d'un lion qui attaque les ennemis ou qui dévore les vaincus.

Ces deux mêmes personnages royaux, accompagnés de deux de leurs enfans, sont figurés dans le grand bas-relief (pl. XVIII), rendant hommage à une divinité dont les formes singulières rappellent celles de plusieurs dieux hindous. Son corps humain est surmonté de trois têtes de lion, celle du milieu est sculptée de face. Ce dieu a *quatre bras*, particularité qui n'a jamais été observée sur aucun monument de l'Égypte, et qui semble plus propre au génie et aux habitudes de l'art hindou. La planche XXI offre la vue du petit temple de l'Est à *Naga*, construction dont il ne reste que des débris sans intérêt.

M. Cailliaud a découvert à *Elmeçaourdh*, situé à neuf lieues dans le désert, au midi de *Chendy*, des ruines beaucoup plus imposantes. Elles consistent en une vaste enceinte de 2,550 pieds de circonférence, renfermant plusieurs temples et divers autres édifices réunis entre eux par de vastes cours et de longues galeries. Le plan en est tracé sur la planche XXII. Par l'examen des planches XXVI et XXX, on acquiert la conviction que l'architecture de ces temples est un mélange du style grec et du style égyptien qui, toutefois, y domine.

Les planches XXXII, XXXV, XXXVIII, XXXIX, XL et XLI, renferment les plans et la vue des groupes nombreux de *pyramides* placées dans le voisinage des ruines de l'antique *Méroé*, aujourd'hui *Assour*. Ces pyramides, d'une forme beau-

coup plus élancée que celles de l'Égypte, leur sont très-inférieures sous les rapports de la masse et de l'exécution. Quelques-unes des pyramides de Méroé sont précédées d'un petit pylône qui fait corps avec elle; d'autres portent des bordures carrées sur leurs angles; d'autres, enfin, ont leurs arêtes garnies de bordures arrondies.

Ces nouvelles livraisons du voyage de M. Cailliaud se terminent (planche LXXI) par un bas-relief dont le style se rapproche beaucoup plus de celui des anciens monumens égyptiens de la Nubie et de l'Égypte, que des sculptures des temples de *Naga* et d'*Assour*. Ce tableau décore le sanctuaire du temple situé à *Barkal*, et désigné sous le nom de *Typhonium*. Il nous fait connaître cinq des divinités adorées particulièrement dans cet édifice sacré. Ce bas-relief, accompagné de nombreuses légendes hiéroglyphiques, représente un roi faisant une offrande aux dieux; trois colonnes d'hiéroglyphes placées au-dessus de lui contiennent sa légende royale ainsi conçue : *Le roi, seigneur du monde* (ici son prénom qui est presque effacé), *Fils du Soleil, seigneur des régions* (ici le nom propre du roi, dont il ne reste de bien visible que le premier et le dernier élément, N et K), *vivificateur, seigneur comme le Soleil, pour toujours*.

Le souverain qui porte ainsi les mêmes titres que les Pharaons sur les monumens de l'Égypte, fait face aux cinq divinités auxquelles il présente son offrande.

La première a pour tête celle d'un belier, ornée du disque surmonté de deux grandes plumes : c'est le principal dieu de l'Égypte et de l'Éthiopie, *Amonré, seigneur des régions du monde*, comme nous l'apprend la colonne d'hiéroglyphes sculptée au-dessus de sa tête; la seconde, une femme coiffée du *pschent*, et appuyant sa main sur l'épaule d'*Amonré*, est sa compagne assidue, la déesse *Néith*, qualifiée de *mère, dame des cieux*, dans la légende hiéroglyphique horizontale inscrite au-dessus de sa coiffure; la troisième divinité à *tête d'épervier, surmontée du disque*, est le dieu *Phri* ou *Phré* (le Soleil), dont la légende hiéroglyphique a presque totalement disparu; à sa suite est un personnage à *tête d'épervier, mais surmontée du disque orné de deux longues plumes*; c'est le dieu *Mantouri* ou *Mantouli*, appelé *Mandoulis* dans les inscriptions grecques du temple de Calabsché, en Nubie; enfin le dieu *Thoth*, le second Hermès des Égyptiens, termine la série; il est reconnaissable à sa tête

d'*Ibis*, et à sa légende hiéroglyphique, qui porte: *Théout, seigneur des huit contrées*. Les figures hiéroglyphiques commençant par un serpent, et placées immédiatement avant celles qui contiennent les noms et les titres de chacune des cinq divinités, contiennent les paroles qu'elles adressèrent au roi, en réponse à la phrase que le monarque prononçait, et dont il ne reste plus que de légères traces entre l'image de ce prince et celle d'*Amonné*. Les réponses des dieux, parfaitement semblables à celles qu'ils font aux Pharaons, sur les temples de l'Égypte, consistent dans les formules suivantes : *Nous t'avons donné une vie heureuse, une domination éternelle ; nous t'avons donné la richesse, une domination exempte de chagrin, ou bien une domination éternelle comme celle du soleil*, etc.

Je dois avertir que cette explication que je viens de donner du bas-relief recueilli à *Barkal* par M. Cailliaud, explication qui n'entre point dans son plan, résulte plutôt de la connaissance préalable que j'avais par les monumens égyptiens, de la légende hiéroglyphique de chacune de ces cinq divinités, et des formules de protection qu'elles prononcent, que de la gravure publiée par notre courageux voyageur ; car les légendes hiéroglyphiques de cette gravure sont incomplètes ou incorrectes à plusieurs égards ; l'extrême multiplicité de ces mêmes légendes sur les monumens de l'Égypte et sur ceux de l'Éthiopie, d'après les dessins mêmes de M. Cailliaud, ne permet point de douter que les inscriptions hiéroglyphiques de la planche LXXI, ne laissent quelque chose à désirer, onze signes manquant ou étant inexactement figurés. L'état actuel des études hiéroglyphiques exige à cet égard la plus scrupuleuse fidélité, si l'on veut surtout que les dessins de monumens égyptiens soient de quelque utilité pour l'histoire. Dans l'intérêt de mes propres recherches, j'ai dû consigner ici ces observations sur la planche LXXI de M. Cailliaud, ne devant pas m'exposer volontairement à des objections qui seraient fondées sur des copies incomplètes des monumens originaux dont j'invoquerai toujours le témoignage avec une pleine confiance. J'ai déjà dit ailleurs combien l'histoire et les arts étaient redevables aux soins et à la courageuse persévérance de M. Cailliaud ; son ouvrage mérite donc les encouragemens de tous les amis éclairés des lettres et des beaux-arts.

J. F. CHAMPOLLION le jeune.

115. INSCRIPTIONS GRECQUES DE LA GRANDE OASIS, publiées par M. LETRONNE.

M. Cailliaud a copié sur le pylône d'un temple égyptien, situé à El-Khargeh, dans la grande Oasis, deux inscriptions grecques, contenant des décrets rendus par le préfet de l'Égypte sous les règnes de Claude et de Galba. M. Letronne, dont le nom seul rappelle la saine critique et la véritable érudition, a restitué le texte de ces inscriptions remplies de détails singulièrement curieux sous le rapport de l'histoire de la civilisation. On y voit que les Romains avaient à cette époque une administration financière très-compliquée : on est étonné de voir un préfet de l'Égypte raisonner comme le ferait un de nos bons administrateurs sur l'utilité de la concurrence libre en matière d'entreprises publiques. Il perce pourtant, comme dans toute la politique administrative des Romains, quelques traits de ressemblance avec le système des pachas turcs; c'est toujours la volonté du préfet qui est la loi.

Nous regrettons de ne pouvoir copier la traduction de ces inscriptions; elle est insérée dans le Journal des savans, et cet estimable recueil est dans les mains de plusieurs de nos lecteurs. Nous pourrions la reproduire peut-être, si quelqu'un de nos collaborateurs a le loisir de l'accompagner d'un commentaire historique. (*Nouv. Annales des Voyages*, fév. 1823, p. 286.)

116. NOUVELLE INSCRIPTION CONTENANT UN DÉCRET DU SÉNAT ET DU PEUPLE D'OLBIA.

M. de Kœppen a publié le texte et la traduction en allemand du monument paléographique le plus important qui, jusqu'ici, ait été découvert sur les rives du Pont-Euxin, jadis habités par les colonies grecques. C'est un fragment de près de deux cents lignes, en deux morceaux distincts, d'un décret du sénat et du peuple de la république d'Olbia en honneur d'un certain Protogènes, magistrat et bienfaiteur de la ville; fragment inscrit sur le reste d'une colonne (ou plutôt d'un *stèle*), qui se conserve à *Stolnoye*, terre du comte Kuschelew-Besborodko, dans le gouvernement de Tchernigow, en Petite-Russie.

L'inscription avait été publiée en grec, d'abord dans les *Annales littéraires* de Vienne, volume 20^e.; ensuite dans l'ouvrage, *Côtes septentrionales du Pont-Euxin*, par M. de Kœppen, avec des gravures de quelques détails paléographiques qui ne sont pas

joint à l'imprimé dont on a bien voulu nous donner communication. (*Nouvelles Annales des Voyages*, juil. 1823, p. 132.).

117. *MUSÉE PIO-CLÉMENTIN*, par E. Q. VISCONTI; et *MUSÉE CHIARAMONTI*, par P. FL. VISCONTI, et J. A. GUATTANI. 8 vol. in-8., ornés de 296 pl. Prix, 250 fl. Milan; 1819, 1822.

117 *bis*. *ICONOGRAPHIE ROMAINE*; par E. Q. VISCONTI. In-8., orné de 40 pl. Prix, 18 fl. Milan; 1822; chez le même.

Cette édition de trois ouvrages remarquables, se recommande par la correction du texte, la fidélité et l'intégrité des citations, l'exactitude des gravures, et surtout par le bon marché et par la commodité du format. *Le Musée Chiaramonti* forme le complément du *Musée Pio-Clémentin*. On a fait aussi, de chacun des ouvrages que nous venons d'annoncer, une édition in-4. Le premier coûte 500 fl. et le second 36 fl.

On désirait depuis long-temps cette traduction française du Musée Pio-Clémentin.

118. *INSCRIPTIONES CUM COMMENTARIIS; auctore Steph. Ant. MORCELLI*. Inscriptions avec commentaires; par Et. ANT. MORCELLI. In-4. Prix, 20 lire. Padoue; 1823; *Beltoni*, imp. du Séminaire.

118 *bis*. *EXPLICATIO LITTERARUM ET NOTARUM*. Explication des lettres et signes qu'on trouve fréquemment dans les anciens monumens romains. In-8. Florence; 1822; Molini.

118 *ter*. *DIATRIBE PHILOGICO-CRITICA aliquot monumentorum punicorum*. Dissertation philologique et critique sur l'interprétation de quelques monumens carthaginois récemment découverts en Afrique; par H. A. Hamaker, avec des conjectures sur quelques médailles phéniciennes et sur le bas-relief de Carpentras; suivie de tables avec des inscriptions et l'alphabet carthaginois. In-4. avec fig. Leyde; 1822.

119. *POMPEIA ET STABIA*. — Dans le mois de juillet 1823 on a découvert à Pompéïa une maison qu'on a trouvée être une manufacture de savon avec tous ses ustensiles, et même une quantité de chaux, qui a acquis une blancheur éblouissante, mais qui a perdu toute sa force et toutes ses propriétés. A une petite distance de cette manufacture, on a trouvé aussi un très-beau puits, qui, à la profondeur de cent palmes, produit de l'eau douce, bonne à boire, très-pure et très-froide; cette eau a un

goût acidulé et piquant, mais elle n'est pas déplaisante; on n'en a pas encore fait l'analyse. A un quart de lieue de *Castellamare*, qui est bâtie sur les ruines de *Stabia*, et que même à présent on appelle *Castellamare di Stabia*, ont été découverts des restes d'antiquités, appartenant certainement à *Stabia*. La plus grande de ces ruines, est une vaste voûte, qui ressemble à celle de la *Nymphé Egeria* de Rome, mais un peu plus petite; il y a au fond une grande niche semi-circulaire, avec une ouverture, d'où probablement l'eau coulait dans le réservoir, qui est fermé par une muraille haute de deux pieds et demi. Cette grotte est toute couverte de verdure; et la vue de ce point s'étend sur la plaine de *Pompeii*, de la *Torre dell' Annunziata*, et sur le Vésuve. Une autre voûte, un peu plus haut sur la colline, est certainement antique, et on y peut voir des restes de peintures, entre lesquelles se trouvent une figure bien dessinée et un monstre marin. La troisième ruine est une petite arche de la hauteur d'un homme, par où on entre dans une grotte, mais qui n'est pas profonde. (*London Lit. Gaz.* oct. 1823, p. 648.) F. M. Mo.

120. ROME. — Dans le mois de juin 1823, on a découvert dans la vigne *Ruffini*, près la *Via Nomentana*, à Rome, un *columbarium* très-bien conservé, avec de belles peintures, et 200 inscriptions. Quelques jours avant cette découverte, on avait trouvé un pareil monument, près de l'église de Sainte-Agnès, qui contenait une quantité d'os moitié brûlés, avec 35 inscriptions appartenantes à la famille de l'empereur Claude Tibère. (*Europ. Mag.*, juil., 1823, p. 77.) On a découvert aussi à Rome, dans le *forum Romanum*, la première colonne milliaire, centre de l'empire romain, qu'on cherchait depuis long-temps. Le célèbre Abbé *Fea*, directeur de ces fouilles, pénétrant avec ses yeux savans dans les ruines amoncelées de ce théâtre de l'ancienne magnificence romaine, promet des trésors aux amateurs de l'antiquité; on dit que lorsque le *forum Romanum* aura été fouillé, il présentera une scène à étonner l'imagination.

Des objets d'arts anciens furent retrouvés aussi le 11 juin 1823, par des ouvriers qui réparaient le couvent de *Santa-Lucia*, à Rome. A une petite profondeur on trouva un doigt, et une partie du bras d'une statue; on fit des recherches, et, en excavant à quelques palmes, on découvrit cinq statues d'une grandeur naturelle, dont trois représentent des *Faunes* sous diffé-

rentes attitudes ; une autre un *Silène*, et la cinquième, *Appiades*. La plus parfaite statue des Faunes a la tête, les autres et le *Silène* ne l'ont pas, et sont mutilées ; l'exécution est très-belle. On a découvert une colonne de couleur brune, de trois palmes de diamètre, une autre plus petite, et une portion de muraille ancienne. On a fait des recherches dans l'intérieur de cette muraille, haute d'environ dix palmes, et large presque de deux palmes et demi. Le pavé est bien conservé, et formé de marbre de différentes couleurs ; à la distance d'environ huit palmes de cette muraille, on trouva des fragmens de la colonne de couleur brune, et de deux autres. Il paraît que, dans ce lieu, il y avait un *portique* avec statues ; entre ce couvent et celui de *San-Martino*, existent des ruines considérables, anciennes, qui, selon l'opinion des antiquaires, appartenaient aux bains de Trajan. (*New. Month. Mag.*, août, 1823, p. 357.)

F. M. Mo.

121. ROME. — Au commencement de juin 1823, les ouvriers employés à la réparation d'une tranchée sur le penchant du Quirinal, vers le *forum Trajani* dans la rue de *Tre Canali*, rencontrèrent un appartement où ils pénétrèrent à la profondeur de 20 palmes. Ils y retrouvèrent une fenêtre vers les *SS. Apostoli*, et une porte vers le *forum Trajani*. Il y a des ruines d'un escalier, qui fait voir qu'il y avait un appartement supérieur, au même niveau que le *forum Trajani*. On y a trouvé cette inscription sur une brique : *TITU... ÆRONIANUS. VERO. ET. AN. BIBULO. Cos.* ; ce qui fait conjecturer que ce bâtiment fut construit l'an de Rome 878, ou à l'époque d'Adrien.

Dans le même mois on a aussi découvert l'intérieur d'une chambre ancienne, sur le *Palatin*, dans le jardin du *Collegio Inglese*, vers *San-Gregorio*, à la profondeur de 4 ou 5 palmes ; on y a trouvé une statue de Minerve sans tête et sans la main droite, tout le reste très-bien conservé, et d'une bonne exécution. L'égide a, dans sa partie antérieure, des étoiles, et dans la partie postérieure, des serpens. Le bras gauche de la statue est couvert de draperies ; ce qui nous fait souvenir de deux autres statues pareilles, l'une dans le *Museo Chiaramonti*, et l'autre dans la *Villa Rospigliosi*. Près de cette statue on a trouvé deux élégans chapiteaux d'ordre corinthien. Des conduits qu'on voit dans les murailles, et autres circonstances, font conjecturer que cette chambre servait à l'usage des bains chauds.

Les découvertes faites dans le même mois sur la possession du chanoine *Colonna*, presque à dix milles de Rome, sur la *via Appia*, auprès de *Fratocchie*, sont encore plus importantes. Ce sont les restes très-considérables de murailles, et des *carceres* d'un cirque de 1250 palmes de longueur, et 200 de largeur, et qui avaient été négligés jusqu'à présent. Les ruines d'un théâtre et d'une *piscine* ont été aussi découvertes; les restes du cirque portent encore le nom traditionnel de *la Giostra*. Le mérite d'avoir excité l'attention du public sur ces ruines, et de les attribuer probablement à l'ancienne *Bovilla*, est dû à M. le chevalier Tambroni, qui en a donné une notice dans le cahier de juin, du *Giornale Arcadico*, avec des notes d'architecture, par M. Luigi Pollelli.

F. M. Mo.

122. TRANSYLVANIE. — Pendant que quelques ouvriers étaient employés à fouiller pour la fondation d'un bâtiment en Transylvanie, dans la vallée d'Hazeg où il existe des ruines d'une colonie romaine *Ulpia Trajana*, ils découvrirent, à une petite profondeur, quelques chambres de 36 pieds de longueur, et presque autant de largeur; 2 de ces chambres ont été débarrassées de tous les débris, et on y a trouvé un pavé de mosaïque très-bien conservé. Un de ces pavés offre une bordure composée de cornets de fleurs; au milieu est un tableau avec des figures de grandeur naturelle représentant *Priam* et *Hécube* demandant à *Achille* le cadavre d'*Hector*. Le tableau de l'autre représente le jugement de *Pâris*. (*Lond. Lit. Gazette*, octobre 1823, pag. 686.)

F. M. Mo.

123. MINDEN. — Les ossemens du célèbre Wittekind, guerrier Saxon, qui soutint pendant 30 ans l'indépendance germanique contre Charlemagne, avaient, depuis 1673, été conservés à Erfurt; ils viennent d'être transportés à Enger, près de Minden, où on les conserve dans l'armoire d'une église.

124. CHICHESTER (Angleterre). — En fouillant une cave, on a trouvé à la profondeur de 7 pieds, sur un cippe en pierre, l'inscription suivante :

GENIO. S.
LVCVLLVS,
AMIANI. FIL.

D. P.

L'autel a 3 pi. 6 po. de hauteur et 1 pi. 6 po. de tour. Sous le
G. TOME I.

règne de Domitien, un Lucullus succéda à un Agricola comme lieutenant de l'empereur dans la Grande-Bretagne. F. M. Mo.

MYTHOLOGIE.

125. DER OLYMP ODER MYTHOLOGIE DER ÄGYPTER, GRIECHEN UND RÖMER. L'Olympe, ou Mythologie des Égyptiens, des Grecs et des Romains, à l'usage de la jeunesse et des artistes; par A. H. Petisan. In-8. avec 40 grav. 2^e. édit. cor. et augm. Prix, 1 th. Gottingue; Dietrich.

126. SYMBOLIK UND MYTHOLOGIE DER ALTEN VÖLKER. Symbolique et mythologie des anciens peuples, par Fr. Creuzer; continuée par F. J. Mone. In-8. Leipsic, 1823; Leske. Tom. VI avec 3 pl. lith. 2 vol., 16 gr. (*Journ. Litt. Étr.*, juil. 1823.)

127. ORIGINE DE LA RELIGION DES BOUDDHISTES.

Bouddha, appelé *Foe* par les Chinois, fils d'un monarque indien, fut envoyé par son père pour négocier la paix avec un roi limitrophe dont il était tributaire, et à qui il n'avait pas payé un tribut. *Bouddha* eut tant de succès, qu'il obtint non-seulement la remise du tribut, mais encore la fille de ce roi pour son épouse. De retour chez son père, il abandonna les affaires du royaume, quitta sa nouvelle épouse, et se retira dans le désert, où il fut visité par des génies qui lui suggérèrent des lois, qu'ensuite il donna à ses sectateurs.

Bouddha étant devenu un législateur et ayant converti plusieurs individus à sa religion, il les envoya prêcher ses doctrines; ils eurent de grands succès. Les *Indes*, *Ceylan*, *Siam* et l'empire *Birman* embrassèrent son système. Il visita tous ces lieux, et sur plusieurs points, on peut voir l'empreinte de ses pieds, où l'on fait des pèlerinages, et qu'on regarde comme sacrés. La doctrine de la transmigration des âmes est le caractère de ceux qui professent cette religion, parce que, quoique le *Bouddhisme* soit divisé en plusieurs sectes, toutes cependant croient la transmigration. La manière avec laquelle la religion de *Bouddha* passa à la Chine est vraiment singulière: L'empereur, dans un rêve, vit un homme d'une grandeur extraordinaire qui lui donna des instructions pour chercher et trouver la religion du grand Occident; c'est pourquoi il résolut d'y aller lui-même. Mais ayant été persuadé par ses ministres et par son peuple de

rester dans son empire, il envoya ses nobles à l'occident pour chercher cette religion. Les Chinois s'embarquèrent, et après un long voyage, abordèrent aux Indes, où ils crurent trouver la religion qu'ils cherchaient, et qui avait été annoncée à leur empereur. Aussitôt que les députés chinois vinrent à terre, ils commencèrent à prendre connaissance de la religion des Indes, et devenant de plus en plus convaincus que cette religion était celle qu'ils cherchaient, ils prirent quelques prêtres avec eux, et retournèrent en Chine, où ces prêtres furent reçus avec beaucoup de respect et de distinction; et d'après leurs instructions, la religion de *Foe* devint celle de l'état. (*Asiat. journ.*, sept. 1823, p. 236.)

F. M. Mo.

128. OBSERVATIONS ON THE REMAINS OF THE BOUDDHISTS IN INDIA.

Observations sur les restes des Bouddhistes des Indes; par M. ERSKINE, Esq. (*Bombay Litt. Trans.*, vol. 3, p. 494, 1823.)

Ce mémoire, qui a été lu à la Société littéraire de Bombay, est divisé en 4 parties. Dans la première l'auteur traite de l'antiquité comparative des *Bouddhistes*, des *Jains*, et des *Brahmines*; et il en parle avec beaucoup d'exactitude. Dans la 2^e. il s'occupe de la manière de distinguer les excavations des Bouddhistes de celles des Jains et des Brahmines. Il examine avec talent leurs différentes religions, superstitions, et langages. La 3^e. est consacrée à la description des Bouddhistes dans les Indes; il n'en donne pas seulement une idée, mais il met sous les yeux des lecteurs un tableau très-remarquable de leurs principaux monumens. Dans la 4^e. part. l'auteur fait des observations et des conjectures sur le caractère du *Boudelha* des Brahmines, et dans ses recherches sur les inscriptions des temples des Brahmines, il produit quelques vues très-ingénieuses. Pour dire tout en un mot, M. Erskine a montré dans ce mémoire qu'il possède beaucoup de talens, accompagnés d'un zèle infatigable pour la littérature.

F. M. Mo.

129. UEBER DIE BILDUNG DER ÄGYPTISCHEN GOTTHEITEN. Sur l'origine des divinités égyptiennes; par M. HIRT. Berlin; 1823.

L'auteur de ce traité très-intéressant est déjà connu par sa *Dissertation sur la construction des pyramides*. Il cherche maintenant à découvrir sur les monumens égyptiens les images et les caractères qui distinguent leurs divinités. Il a pris pour son guide Hérodote, qui avait réellement plus de connaissance de

la théogonie des Égyptiens, que tout autre auteur, mais qui attribue des noms grecs aux 12 dieux adorés en Égypte. M. Hirt fait le dénombrement des dieux et des déesses de la manière suivante. 1. *Latone* (Buto). On peut la reconnaître dans les monumens par ses attributs. 2. *Pan* (Mendès). Il y a un seul monument découvert dans lequel il est représenté avec les pieds de bouc, comme Hérodote l'avait mentionné. 3. *Jupiter* (Ammon). Les parties nues sont peintes en bleu sur un monument à *Philaë*. 4. *Vulcain* (Phta). Selon Hérodote les Égyptiens le représentaient sous la figure d'un nain, et les monumens égyptiens ont plusieurs figures pareilles. 5. *Helios* (Phré). Le fils de Vulcain, avec une tête de faucon. 6. *Luna*. Il est difficile de la distinguer d'Isis et de Bubastis. 7. *Minerve* (Neith). On peut seulement conjecturer quelles sont les images qui la représentent. Il paraît que dans le langage hiéroglyphique elle est indiquée par un scarabée. 8. *Vénus* (Athyr). La vache lui était consacrée, et il y a dans le temple de Tentyris des images de cette déesse, qu'on ne doit pas confondre avec Isis. Voilà les huit divinités premières; les quatre suivantes forment une partie de leur postérité. 1. *Hercules* (Chon). Fils d'Ammon. Il n'est pas certain, selon M. Hirt, qu'on trouve son image dans les monumens égyptiens, mais il y est quelquefois sous les formes d'un *cabire* (un héros), et quelquefois sous une figure humaine avec la tête de lion. 2. *Mars*. Particulièrement adoré à Papremis. M. Hirt l'a reconnu sur plusieurs bas-reliefs dans le temple de Tentyris; ce dieu est souvent couvert avec un masque de lion. 3. *Anubis*. Représenté sous la forme d'un chien avec des oreilles pointues, et un long museau; on le voit souvent, avec d'autres dieux, occupé à la préparation d'une *momie*, mais plus souvent employé à juger les âmes. 4. *Thoth* (Theut), à qui l'*ibis* est consacré, est représenté avec la tête de cet oiseau, et tient le sceptre et les clefs; le jugement des âmes est une de ses attributions. *Anubis* et *Thoth* sont appelés *Hermès* par les Grecs. Après ces quatre divinités, il y en a encore cinq plus récentes. 1. *Bacchus-Osiris*. Il est généralement représenté armé d'un fouet, avec un chapeau et des plumes sur la tête, portant dans la main les clefs et le phallus (bâton dont on a ôté l'écorce). M. Hirt pense que *Serapis* est la même divinité; plusieurs monumens rappellent son démembrement et son règne dans l'enfer. 2. *Isis-Cérès*. Femme et sœur d'Osiris, qui partage avec lui l'empire de l'enfer,

comme présidant aux destinées de l'Égypte : elle est représentée assise et tenant *Horus* sur ses genoux. Elle a auprès d'elle des cornes de vache, et au-dessus de sa tête l'étoile *sothice*. 3. *Horus-Apollon*, appelé aussi *Arocris*, *Aroëris*, et *Harpocrates*. Il y a quelques ruines de son temple à *Hermontis*. Il était adoré sous la figure d'un enfant ou d'un jeune homme, accompagné de divers attributs. La baguette d'augure et le fouet lui appartiennent, comme participant au jugement des morts; et quelquefois il a une tête de faucon. 4. *Diana-Slithaja* (*Bubastis*). Cette déesse a un temple dans la ville de *Bubastis*; le chat lui est consacré, et elle préside aux naissances. 5. *Typhon*. L'âne, le crocodile, et l'hippopotame lui sont consacrés. Ce dieu a un temple à *Tentyris*, et est souvent avec *Horus*. A la fin de son ouvrage M. Hirt parle avec beaucoup de talent de la propagation des mystères égyptiens, et des objets relatifs à la civilisation ancienne et moderne des Égyptiens. (*Europ. Mag.*, mars 1823, p. 254.)

F. M. Mo.

130. PANTHÉON ÉGYPTIEN, COLLECTION DES PERSONNAGES MYTHOLOGIQUES de l'ancienne Égypte, d'après les monumens avec texte explicatif; par M. CHAMPOLLION le jeune, et les figures d'après les dessins de L. J. J. DUBOIS. Paris; in-4. Firmin Didot. 5^e. et 6^e. livraisons.

Cet intéressant recueil présente la série des divinités égyptiennes, les formes variées sous lesquelles on les rencontre dans les monumens, les noms égyptiens et les titres qui les accompagnent constamment sur les bas-reliefs des temples, et dans les peintures des manuscrits. Tous ces documens sont puisés aux sources originales, et donnent, pour la première fois, l'ensemble et les détails du culte égyptien, d'après les Égyptiens eux-mêmes.

La 5^e. livraison se compose : 1^o. du *Bélier*, symbole vivant d'*Amouré*, roi des dieux; 2^o. du dieu *Cnouphis-Nilus*, ou le Nil personnifié, appelé *Nouté-Plien* (*deus Estusus*) dans les légendes sacrées; 3^o. du *Scarabé à tête de bélier*, son emblème ordinaire; 4^o. de l'image de *Phtha*, considéré comme l'organisateur et le conservateur du monde physique; 5^o. de la déesse *Hattior à tête de vache*, la *Vénus égyptienne* nourrice des dieux; 6^o. enfin du dieu *Djom* ou *Djem*, l'*Hercule égyptien*, représenté

sous une forme toute humaine, et la tête surmontée d'une longue *feuille* ou *plume*.

Six autres planches forment la 6^e. livraison : 1^o. le dieu *Poooh* ou *Püoh*, qui répond au *Lunus* des Romains; c'est le *dieu-lune*, car les égyptiens croyaient que cet astre était d'une nature masculine, ce qui détruit toutes les hypothèses des savans et des mythologues modernes qui, imbus des idées grecques et romaines, ont cru que la lune fut une déesse chez les Égyptiens, et l'ont, par conséquent, confondue à tort avec Isis, divinité fort inférieure à *Poooh*, le dieu *Lune*, dans la hiérarchie égyptienne; 2^o. le dieu *Poooh* dans sa barque, tableau exprimant symboliquement le lever de la lune; 3^o. le *premier Hermès*, appelé *Rat* en langue égyptienne; c'est l'Hermès qualifié de *trois fois grand* dans les inscriptions hiéroglyphiques, et de *Trismégiste* par les Grecs; 4^o. l'*Épervier*, symbole vivant du dieu *Phré* ou le *soleil*; 5^o. la déesse *Hattior*, épouse de Phtah; 6^o. le *Vautour*, symbole de la déesse *Néith*, l'Athènes victorieuse des Grecs.

Le Panthéon égyptien paraît chaque mois par livraison de 6 planches coloriées, et de 12 pages de texte. On souscrit chez M. Dubois, rue de Savoie, n^o. 4, et chez les principaux libraires de Paris. Prix de chaque livraison, 10 fr. A.

131. OLAVI RUDBECKII ATLANTICA, SIVE MANHEIMIUM, IN QUA SOLIS, LUNÆ ET TERRÆ CULTUS DESCRIBITUR, OMNISQUE ADEO SUPERSTITIONIS HUIUSCE ORIGO PARTI SVECONIÆ SEPTENTRIONALI; ed. WARMHOLZ. 4 vol. et atlas. Prix de souscription, environ 45 rthlr. de Saxe, Stockholm; M. J. Bonson.

M. J. Bonson, teneur de livres de la banque de Stockholm, est dans l'intention de donner une nouvelle édition de cet ouvrage dont la première a été entièrement détruite par un incendie, et de recevoir des souscriptions. Le prix de souscription sera environ 45 rthlr. de Saxe. Le prix d'achat sera déterminé après l'impression de l'ouvrage. MM. les souscripteurs, paieront, en outre, le port de Stockholm à Leipzig. On trouve le *prospectus* chez P. G. Kummer, libraire à Leipzig, qui reçoit aussi les souscriptions (1).

(1) Il ne périt dans l'incendie de mai 1702 que la majorité des exemplaires du to. 3, le manuscrit du to. 4 et les feuilles qui en étaient imprimées, dont on ne sauva que quelques exemplaires distribués pour la correction.
C. M. P.

HISTOIRE.

132. **A VIEW OF THE HISTORY.** Précis de l'histoire, littérature et religion des Hindous, avec une description détaillée de leurs usages et coutumes, et des traductions de leurs principaux ouvrages; par feu rév. N. WARD, missionnaire à Serampore. Nouvelle édition tirée de l'ouvrage original, imprimé à Serampore. 3 vol. in-8. Prix, 1 l. 16 s., broché. Londres; 1823; Kingsbury et comp^e. (*Asiatic Journ.*, janv. 1824; dans un catalogue à la fin.)

133. **ACCOUNT OF THE PRESENT STATE OF THE TOWNSHIP OF LONY.** Rapport de l'état présent de la ville de Lony, pour servir d'éclaircissement sur les institutions, les ressources des cultivateurs de Marratta; par Thomas COATS, Esq. (*Trans. of the lit. Soc. of Bombay*, 1823, p. 172.)

Dans ce mémoire, l'auteur donne une description exacte de la ville de Lony, de la qualité du sol, du climat, de la population et des métiers de ces pauvres gens. Il fait connaître le caractère physique et moral des cultivateurs, leur nourriture, leurs habillemens et les meubles de leurs maisons. Il parle aussi de leur religion, superstition, amusemens et fêtes, et de l'habillement de leurs femmes. Il s'occupe enfin de leurs maladies et de leurs connaissances médicales, de leur agriculture, commerce et revenu, et tout ce qui est important et nécessaire pour rendre son mémoire utile.

F. M. Mo.

134. **SUR L'ÈRE BITHYNIQUE.** Lettre de M. le Chev. B. BORGHESI à M. le Prof. SESTINI. (*Antologia*, juillet 1823, p. 87.)

Le chevalier *Bartolomeo Borghesi*, célèbre antiquaire, numismate et littérateur italien, pense d'après l'autorité de Cicéron, de Plutarque, de Dion et autres historiens (et après avoir soigneusement examiné toutes les médailles bithyniques publiées par *Morelli* et par *Ramus*, et particulièrement toutes les médailles de *Pansa*, et après avoir historiquement prouvé que l'an bithynique de *Pansa* ΖΑΣ correspond exactement avec l'an de Rome 708) que l'ère bithynique doit commencer de l'an de Rome 471, et non pas 457, comme on l'avait cru auparavant. Nous croyons rendre un service aux amateurs, en donnant ici le tableau que M. Borghesi a composé à l'appui de son opinion.

Nicomedes IV moritur.

680.	M. Cotta Cos.	ΘΣ
681.	Idem. Procos.	ΙΣ
682.	Idem.	ΑΙΣ
683.	Idem.	ΒΙΣ
684.	L. Lucullus Procos.	ΓΙΣ
685.	Idem.	ΔΙΣ
686.	Idem.	ΕΙΣ
687.	M. Glabrio Cos.	ςΙΣ
688.	Gn. Pompeius Procos.	ΖΙΣ
689.	Idem.	ΗΙΣ
690.	Idem.	ΘΙΣ
691.	Idem.	ΚΣ
692.	Q. Cassius Quæstor.	ΑΚΣ
693.	C. Papirius Carbo Propr.	ΒΚΣ
694.	Idem.	ΓΚΣ
695.	Idem.	ΔΚΣ
696.		ΕΚΣ
697.	C. Memmius Propr.	ςΚΣ
698.	C. Caecilius Cornutus Propr.	ΖΚΣ
699.		ΗΚΣ
700.		ΘΚΣ
701.		ΑΣ
702.		ΑΑΣ
703.	P. Silius Propr.	ΒΑΣ
704.		ΓΑΣ
705.	A. Plautius Propr.	ΔΑΣ
706.	Post pugnam Pharsal. C. Vibius Pansa Propr.	ΕΑΣ
707.	Idem.	ςΑΣ
708.	Idem.	ΖΑΣ

F. M. Mo.

135. ALLGEMEINE GESCHICHTE NEUERER ZEITEN, etc. Histoire générale des temps modernes pour les amateurs philosophes de l'histoire ; par Ch. de ROTTECK, docteur en droit, conseiller de cour du grand-duché de Bade, professeur au grand collège de Fribourg, etc. 1^{er}. vol., contenant l'Histoire de l'époque qui s'est écoulée entre la découverte des deux Indes et la paix de Westphalie. Un vol. in-8. de 557 p. avec des

tableaux et une gravure représentant Luther devant la diète de Worms. Fribourg; 1823; libr. des arts d'Herber.

Si on jugeait la disposition des esprits en Allemagne d'après la force de penser et la hardiesse d'expression avec lesquelles l'auteur de cette histoire juge les événemens et les institutions des siècles précédens, on pourrait croire ce pays appelé à de grandes modifications sociales dans son existence actuelle; mais on sait assez généralement que le mouvement des esprits se concentre en Allemagne dans la sphère intellectuelle et morale: partout ailleurs l'ouvrage de M. Charles de Rotteck pourrait être considéré comme un événement, mais en Allemagne ce n'est qu'un livre; les ténèbres du moyen âge, le mélange de barbarie et de la générosité, de la féodalité et de la chevalerie, les immenses résultats matériels de la découverte des deux Indes, et intellectuels de la réforme religieuse du 16^{me} siècle; enfin, l'influence puissante qu'ont sur la possibilité d'une réforme politique dans les institutions européennes, l'établissement de l'équilibre quoique imparfait de la paix de Westphalie, y sont dépeints avec des aperçus nouveaux et aussi ingénieux que remarquables. Les passages d'un pareil livre ne peuvent se détacher utilement; il faut le lire en entier pour l'apprécier, et nous pouvons assurer qu'aucun ami des études historiques et philosophiques ne le lira sans fruit ni sans plaisir.

On se fera une idée de l'importance et de la variété des sujets qui sont traités dans cet ouvrage, par l'énumération suivante de ses principales divisions.

Introduction. — Caractère général de l'histoire moderne. — Sa comparaison avec celle des anciens et avec celle du moyen âge. — Sa division en trois périodes. — Système politique de l'Europe, établi sur l'idée fondamentale de l'équilibre. — De ses autres points d'appui, et de la méthode convenable pour l'étude de l'histoire moderne.

1^{re} division. — Histoire moderne; depuis la découverte de l'Amérique, jusqu'au traité de Westphalie, c'est-à-dire depuis l'an 1492 jusqu'à l'année 1648: Après l'indication des sources et des époques chronologiques, l'auteur traite: 1^o. de l'état de la civilisation à cette époque; 2^o. de la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance; 3^o. de la réformation; 4^o. le IV^e. chapitre renferme l'histoire politique et générale de l'Europe à l'époque de Charles V; 5^o. histoire de Philippe II et de Phi-

lippe III, de 1556 à 1621; 6°. histoire de la guerre de trente ans; 7°. histoire du nord et de l'orient de l'Europe; 8°. histoire de quelques contrées particulières, telles que la Suisse, l'Italie et la Perse. Le IX°. et dernier chapitre de ce premier volume traite des progrès des arts et des sciences. Nous devons faire connaître ses diverses divisions.

1°. Examen et appréciation générale.

2°. Des beaux-arts et des sciences en Italie.

3°. Dans les autres contrées européennes.

4°. Mathématiques et histoire naturelle.

5°. Histoire de la philosophie.

6°. Théologie, médecine, législation et politique.

Pour faire connaître le style et les manières de l'auteur, nous donnerons la traduction du passage suivant, où l'on examine si l'Amérique a été connue et visitée à des époques antérieures à la découverte par Christophe Colomb.

L'auteur, venant de parler d'Améric-Vespuce, et de la grande part que certains écrivains lui ont attribuée dans cet événement remarquable, poursuit en ces termes : « Ce qui, bien plus que » les prétentions de Vespuce, attaque la gloire de Colomb, c'est » l'opinion assez généralement répandue que long-temps avant » lui l'Amérique a été découverte et même visitée un grand nom- » bre de fois par des peuples anciens et modernes. On a présenté, » à l'appui de cette opinion, non-seulement cette ancienne doc- » trine qui remonte à Platon, de cette riche et magnifique Atlan- » tide, détruite par une révolution de la nature, et dont beau- » coup de savans voient les débris dans les îles Atlantiques ; non- » seulement le grand nombre de notions et de rapports de ces » navigations hardies des Égyptiens, des Phéniciens et des Car- » thaginois autour de l'Afrique, et bien avant dans l'Océan oc- » cidental; non-seulement enfin tant de traces, plus ou moins » visibles, des arts, des mœurs et du langage des Égyptiens et » des Phéniciens observées en Amérique, et même des monu- » mens romains découverts dans le Chili (ces indices, ne se rap- » portant qu'à l'ancien monde, ne détruiraient pas encore la » gloire de Colomb, qui aurait toujours ainsi découvert une se- » conde fois l'Amérique); mais on s'appuie aussi sur les expédi- » tions maritimes du moyen âge, sur des renseignemens conser- » vés par l'histoire de transmissions et de voyages vers les con- » trées occidentales. Il faut comprendre, parmi ces indices, les

» plus anciennes descentes des Normands en Islande et en Groën-
 » land dans les IX^e. et X^e. siècles; le voyage de Leif-Éricson vers
 » *Markland*, à l'ouest du Groënland, raconté par Snorro-Stur-
 » leson, vers 1003, voyage qui a été poussé encore plus loin
 » dans l'occident vers *Wineland*, terre appelée ainsi à cause
 » des vignes sauvages qu'on y trouve, et qui devint pendant plus
 » d'un siècle le théâtre des excursions des Normands, et dans
 » laquelle on croit reconnaître le *Canada*; enfin on oppose en-
 » core à Colomb, l'émigration fameuse d'un certain nom-
 » bre de Gallois mécontents, vers l'année 1170, conduits par
 » Madoc, fils du prince Owen-Guyneth: ayant vainement
 » tenté d'expulser son frère aîné de la succession du pays de
 » Galles, il rassembla une troupe de ses partisans, et chercha
 » un nouvel établissement au delà des mers; après avoir navi-
 » gué pendant deux mois du côté de l'occident il découvrit un
 » superbe pays, s'y arrêta, et dix vaisseaux chargés quittèrent
 » d'après ses ordres son pays natal, et vinrent le rejoindre. Il
 » existe sans doute moins de renseignemens positifs, à l'égard des
 » transmigrations de Goths chrétiens d'occident qui auraient
 » quitté le Portugal, et qui, pour échapper au fer et aux pour-
 » suites des Maures triomphans, se seraient réfugiés par l'Es-
 » pagne et par Fez vers les contrées Atlantiques; néanmoins il
 » y a d'importantes inductions à en tirer, et l'on va même jus-
 » qu'à soutenir que des Génois et des Vénitiens, long-temps
 » avant Christophe Colomb, avaient connu l'Amérique et les
 » Antilles: enfin on nomme un certain *Martin Beheim*, qu'on
 » appelait le savant de Nuremberg, qui s'était distingué au
 » service du Portugal par plusieurs grandes découvertes, avait
 » confectionné un globe pour la bibliothèque de sa ville
 » natale et légué à des concitoyens plusieurs autres monu-
 » mens remarquables de ses connaissances géographiques et
 » astronomiques; on le nomme comme étant celui sans lequel
 » Colomb n'eût pas même songé à découvrir l'Amérique, et on
 » assure même que ce fut ce même Beheim qui découvrit le Brésil
 » et la route du détroit de Magellan, tracée par lui sur une carte
 » dont l'inspection détermina beaucoup plus tard F. Magellan à
 » chercher cette même route.

» Mais peut-être suffit-il pour détruire toutes ces assertions
 » de se rappeler les peines qu'il en a coûté à Colomb pour dé-
 » fendre son plan de découvertes contre le reproche de rêves

» chimériques dont on l'accusait, et d'orgueil présomptueux et
 » sans exemple. Supposons cependant que parmi les voyages
 » dont on vient de parler, quelques-uns aient eu lieu en effet ;
 » toujours est-il vrai qu'on n'en avait aucune relation certaine ;
 » enfouis dans des livres extrêmement rares ou enveloppés sous
 » le voile d'obscurités traditions, les rapports de ces expéditions
 » dépourvus d'authenticité trouvaient à peine par-ci par-là quel-
 » que lecteur solitaire qui s'étonnait en les lisant, et en nour-
 » rissait son imagination comme d'autant d'autres historiettes
 » controuvées et invraisemblables. Mais la somme des connais-
 » sances géographiques n'en fut point augmentée ; ajoutez que
 » la plupart de ces rapports ne parlent que d'expositions hasar-
 » dées vers d'obscurs rivages méridionaux, sans faire mention
 » d'un heureux retour. Dans le nord, vers l'occident du pays de
 » Groënland, s'étendaient des côtes inhospitalières couvertes de
 » neige, et qui offraient peu d'appât soit à la curiosité, soit à l'a-
 » vidité ; rivages que la nature et l'imagination couvraient à la
 » fois de leurs plus sombres terreurs ; concluons de tout cela que
 » lorsque Christophe Colomb conçut l'idée de la découverte de
 » l'Amérique, non pas par l'effet d'un simple rêve, mais en se
 » fondant sur les données et les calculs les plus solides ; cette
 » contrée n'existait pas encore pour l'ancien monde ni même
 » pour les savans et les navigateurs : c'est lui qui a glorieusement
 » exécuté ce qui sans doute, en considérant l'impulsion puissante
 » que reçurent à cette époque la géographie et la navigation,
 » aurait sans doute eu lieu sans lui, mais d'une manière assuré-
 » ment beaucoup plus lente et beaucoup plus tardive. C'est de
 » Colomb que date ce commerce dès lors non interrompu et
 » toujours plus vif et plus animé entre l'ancien et le nouveau
 » monde ; de plus le rapide et extraordinaire progrès de décou-
 » vertes qui depuis se sont succédées du midi au nord à travers
 » toutes les zones du globe. »

M. B.

136. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE, depuis la conquête des
 Romains jusqu'à la révolution de l'île de Léon. Par Alph.
 RABBE, avec une introduction, par M. Félix BODIN ; 2^e. édit.
 in-18 de XXIII et 484 pag. Paris, 1824 ; Lécointe et Dûrey.

L'introduction offre *quelques vues sur l'Espagne*, sur les cau-
 ses de son état actuel. Une table chronologique des rois goths
 durant la 2^e. époque de l'histoire de ce royaume suit cette intro-

duction, et précède l'ouvrage. Celui-ci est divisé selon les époques historiques ; la 1^{re}. offre l'Espagne sous les Carthaginois et les Romains ; la 2^e. retrace la formation de la première monarchie gothique en Espagne ; la 3^e. commence à l'invasion des Maures et s'étend jusqu'au démembrement du royaume de Cordoue , et à l'érection du comté de Castille en royaume , de 711 à 1028 , pendant un espace de 317 ans ; la 4^e. époque , depuis la réunion du royaume de Léon à celui de Castille , jusqu'à la déchéance et la dégradation de Henri l'Impuissant , de 1073 à 1465 , pendant 392 ans ; la 5^e. depuis l'établissement monarchique de Ferdinand et Isabelle , et la ruine définitive des Maures , jusqu'à l'extinction de la dynastie autrichienne et l'établissement de la maison de Bourbon , de 1480 à 1701 , pendant 221 ans ; la 6^e. et dernière époque , depuis l'avènement du duc d'Anjou au trône d'Espagne jusqu'à la révolution de l'île de Léon , de 1701 à 1820 , 120 ans. Cet ouvrage offre un narré précis , clair , et rapide de l'histoire de la nation espagnole ; l'on sent qu'il serait impossible d'en donner ici une connaissance suffisante , un examen raisonné peut seul faire apprécier l'esprit dans lequel il est écrit et le degré de confiance qu'il mérite sous le rapport des faits.

F.

137. HISTOIRE D'ANGLETERRE, par DAVID HUME; nouvelle édition plus complète , revue et corrigée soigneusement ; 20 vol. petit in-8. Prix , 4 fr. 75 cent. Paris ; 1822 ; Arthus-Bertrand.

Il serait superflu d'entrer dans aucun détail sur un ouvrage aussi connu et aussi bien apprécié que celui-ci : on sait qu'il a placé Hume au premier rang parmi les historiens. Nous nous bornerons à indiquer ce qui distingue la nouvelle édition de toutes celles qui l'ont précédée. On y a joint , 1^o. une introduction succincte qui éclaire le passage de l'histoire des *Plantagenets* à celle des *Tudors* ; 2^o. des observations importantes sur les *historiens de l'Angleterre*, et une notice sur ceux qui ont le plus de célébrité. Ces documens sont extraits de l'*Atlas historique* de M. Lesage. 3^o. Le même ouvrage a fourni trois *tableaux généalogiques*, sur lesquels on peut voir, d'un coup d'œil, les différentes branches des familles qui ont régné sur l'Angleterre : ces tableaux sont accompagnés de notes sur les personnages les plus remarquables que ces familles ont produits , et sur les principaux événemens ;

enfin, de réflexions philosophiques sur les révolutions dont la Grande-Bretagne fut le théâtre. 4°. Chaque volume est terminé par une table des *chapitres et des sommaires qu'il contient*; et, afin de rendre les recherches encore plus faciles et plus promptes, chaque page porte, outre la pagination ordinaire, l'indication du chapitre, du règne, du sujet, de l'année auxquels se rapportent les faits exposés dans cette page. Le choix du papier et la beauté de l'impression ajoutent encore au mérite de cette édition qui fait honneur aux presses de M. Lebègue.

138. ANALYSE RAISONNÉE DE L'HISTOIRE DE L'ORIGINE des droits civils, politiques et religieux des Gaules, et spécialement de la Belgique; par J. Jos. ROEPSTET, membre de l'Institut royal des Pays-Bas, etc. 2 vol. in-8. Prix, 20 fr. Gand; 1823; Vander-Schelden.

Cet ouvrage formera, avec le *Mémoire sur l'origine des Belges*, les *Recherches sur les inaugurations des souverains des Pays-Bas*, et l'*Histoire de l'origine, de l'organisation et des pouvoirs des états généraux et provinciaux*, du même auteur, le complément de l'origine de la législation civile, politique et religieuse de la Gaule et des Pays-Bas, depuis l'époque germanique et gauloise jusqu'au 16^e siècle. Cet ouvrage est divisé en cinq périodes, et comprend l'histoire de la législation de la période *germanique et gauloise*, de la *romaine*, de la *franque*, de la *féodale* et de la *coutumière*. La seconde partie se compose de l'*analyse des droits*, et forme, proprement, le corps de l'ouvrage. La troisième partie comprend toute la législation féodale, la véritable origine des *fiefs*, l'origine de toutes les *redevances foncières* et des *services personnels*, l'origine des *seigneuries* des villages, des paroisses, etc. La quatrième partie traite de l'origine des *keuren* ou *chartes de la liberté*, des *coutumes belgiques*, etc. (*Journ. de la Litt. Étr.*, août 1823, p. 233.)

139. COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE, depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'à la paix de Paris, conclue en 1763; avec des notices sur chaque auteur, et des observations sur chaque ouvrage; par M. PETITOT. 2^e édit. (*Prospectus*.) In-8. de 2 $\frac{1}{2}$ f. Paris; Foucault.

Cette collection est divisée en deux séries : la 1^{re}. vient de Philippe-Auguste jusqu'au commencement du 17^e. siècle; la 2^e. comprend les mémoires historiques depuis l'avènement de

Henri IV jusqu'à la paix conclue en 1763. On peut se procurer la 2^e. série séparément. A partir du mois de janvier 1824, il paraîtra tous les mois une livr. de 4 vol., du prix de 24 fr. et de 48 fr. pap. vélin, dont il ne sera tiré que 7 exemplaires.

140. DELL'ISTORIA D'ITALIA, etc. Histoire de l'Italie ancienne et moderne; par le Chev. L. Bossi. 19 vol. avec pl. et cartes géog. Milan; 1819-22; Ziegler.

Une histoire complète de l'Italie est enfin offerte au public; elle est rédigée sur un plan entièrement neuf. L'auteur a réuni, dans un seul tableau général, les annales, l'état politique et scientifique, donnés isolément dans les mille et une histoires particulières de chaque petit état de l'Italie. Cet ouvrage comprend l'histoire des peuples italiens, depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement du 19^e. siècle. Les faits sont exposés d'une manière rapide, mais de sorte que l'on saisit sans peine la succession des événemens qui n'est jamais interrompue. On peut ainsi rendre compte des diverses modifications qui s'opèrent graduellement dans l'esprit et dans l'état social de chaque peuple.

S.

141. DEI SICULI, E DELLA FONDAZIONE DI ANCONA. Des Siciliens et de la fondation d'Ancône; par le chanoine G. BALUFFI. Ancône; 1821; chez Baluffi.

L'auteur de cette dissertation fait voir dans la première partie la célébrité et l'antiquité des Siciliens, et appuie son opinion sur les historiens classiques, authentiques, et sur des monumens anciens encore existans. Dans la seconde partie, il s'occupe à fixer l'époque de la fondation d'Ancône, et ses conjectures ont le caractère de la probabilité, ses raisonnemens étant tirés de l'histoire ancienne.

J. M. M.

142. SUCCINCTO STORICO-CRONOLOGICO SULLO STATO VENETO. Précis historique et chronologique sur les états de Venise, depuis leur origine jusqu'à la fin de la république; par Jos. de EERSTENBRANT. In-8^o.; Padoue, 1823, Crescini.

143. LEIPSICK. — *Histoire et philologie.* — Notre gazette littéraire annonce que le public va jouir d'une découverte importante pour l'histoire et la philologie. On savait, par la *Biblio-*

theca Kæhleviana, imprimée à Lubeck en 1804, que l'illustre Reiske avait laissé en portefeuille d'excellens travaux sur les Arabes, et notamment un ouvrage étendu, intitulé, *De rebus gestis Arabum ante Muhammedem*. (De l'Histoire des Arabes avant Mahomet.) On savait, de plus, par le répertoire d'Eichorn, et toujours par Kœhler, autrefois l'élève et l'ami de Reiske, que ce savant possédait la copie d'un manuscrit arabe sur les familles arabes, et qu'il en avait préparé une traduction latine. Enfin, Reiske lui-même, dans ses *Prodidagmata ad Hudji caifæ librum memorialem*, publiés dès l'année 1747, parle avec détail d'une *histoire des Arabes depuis Jésus-Christ jusqu'à Mahomet*, comme l'ayant écrite lui-même. Néanmoins, cet ouvrage d'un des plus grands savans du siècle dernier, n'a pas encore vu le jour, et semblait condamné à demeurer éternellement l'objet des regrets des philologues, lorsqu'en 1814, M. Hartmann et M. Gunriez, aujourd'hui professeur à Bonn, visitant ensemble la bibliothèque de Lubeck, en retrouvèrent une copie faite par Kœhler. Le titre porte, *Reiskij primæ lineæ regnorum arabicorum, et rerum ab Arabibus medio inter Christum et Muhammedem tempore gestarum*. On lit ces mots : *Scripti hæc hieme et vere anni 1747*. Ce qui se rapporte parfaitement à l'indication fournie par Reiske lui-même. A ce manuscrit, composé de trois cent soixante-seize pages in-4., sont annexés, *Rudimenta historię et chronologię ante Muhammedem*. (Éléments d'histoire et de chronologie avant Mahomet.) Bientôt M. Hartmann obtint qu'on inscrivit ces ouvrages. Depuis, des circonstances en ont empêché l'impression, qui désormais ne sera plus différée. Outre Hamsah, auteur du dixième siècle, sur lequel Reiske s'appuie principalement, il a pour cautions de son histoire, *Jbn-Doraid*, *Jbn-Kotaibah*, *Nurvaivi*, la collection des proverbes de *Maidani*, etc., etc. Ce petit ouvrage est tiré des mêmes sources, que Reiske a eues long-temps à sa disposition, qu'il a même copiées pendant son retour en Hollande, ainsi qu'il le dit dans sa vie, écrite par lui-même, et publiée à Leipsick en 1783. M. Hartmann promet de donner dans la suite d'autres fragmens, et de ne laisser dans l'oubli aucun fruit des veilles de Reiske.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES

ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

144. ANNONCE DE L'ATLAS POLYGLOTTE DU GLOBE, par M. ADRIEN BALBI.

Cet ouvrage manuscrit est trop important pour l'ethnographie ou la statistique des peuples, pour ne pas en donner au public une idée provisoire.

Il est partagé en trois parties principales; savoir : *l'introduction, les tableaux de la classification et les tableaux de comparaison.*

Introduction. Cette partie est subdivisée en huit chapitres. Dans le premier on démontre la nécessité de la connaissance des langues, à l'aide de laquelle seulement le géographe et l'historien peuvent distinguer l'une de l'autre les différentes nations; on y signale des fautes très-graves, dans lesquelles sont tombés les auteurs anciens et modernes très-renommés, pour avoir négligé ce principe; et on y démontre plusieurs utiles applications qu'on peut en faire pour illustrer quelques points de l'histoire des sciences naturelles et celle de l'homme. Dans le second chapitre on offre le tableau des principales variétés de l'espèce humaine, afin d'y pouvoir rapporter les différentes notions mentionnées dans l'atlas. Dans le troisième, en marquant les confins naturels des cinq parties du monde, on détermine les différences existantes dans chacune d'elles entre les limites physiques et tracées par la nature, et celles qui lui sont assignées par l'ethnographie, ou la classification des différentes nations qui habitent la terre. Ce chapitre est terminé par un tableau de la surface de la population absolue et la population relative des cinq parties du globe. Dans le quatrième chapitre, examinant ce qu'on doit entendre sous les dénominations de *règne, famille, langue, dialecte,*

sous-dialecte et variété, on expose des conjectures sur le nombre des langues connues, et on touche à la question tant débattue, s'il y a une langue primitive dont toutes les autres soient dérivées. Dans le cinquième on indique les points principaux auxquels on doit s'attacher pour ne pas s'égarer, lorsqu'on veut pénétrer dans le dédale de la théorie relative à l'examen étymologique des langues. Dans le sixième on fait des remarques générales sur la nature des différentes langues, et on offre quelques-uns de leurs principaux caractères, d'après lesquels on peut les réduire toutes aux trois classes suivantes : *langues simples*, qui offrent, pour ainsi dire, un assemblage brut de petites formes ou particules agglutinées ; *langues par flexion*, dont les formes grammaticales, bien plus composées que celles des premières, annoncent un développement intérieur par flexion ; *langues par agglutination*, dont les formes grammaticales, encore plus composées que celles des précédentes, montrent plus de tendance pour l'agrégation externe ou agglutination. Dans le septième chapitre on expose, d'après huit classes différentes, tous les moyens graphiques employés par les hommes pour exprimer les objets et les pensées depuis la peinture isolée, la peinture suivie et les hiéroglyphes, jusqu'aux caractères chinois, aux syllabaires et aux véritables alphabets. C'est dans ce chapitre qu'on indique aussi, rapidement, les différens systèmes de numération suivis par les différens peuples anciens et modernes, afin d'expliquer les singulières anomalies offertes par les noms des dix premiers nombres cardinaux qui font partie des vocabulaires polyglottes de la partie suivante. Dans le huitième chapitre, l'auteur expose les motifs qui l'ont guidé dans la classification des différentes langues, qui forme le sujet de ses tableaux, surtout lorsqu'il a été obligé de s'écarter en tout ou en partie du plan suivi dans le *Mithridates* d'Adelung, continué par le savant M. Vater.

Tableaux de classification. Cette partie est composée de quarante tableaux, dont six généraux et trente-quatre particuliers, dans lesquels toutes les langues connues, anciennes et modernes, sont classées d'après le degré de parenté plus ou moins grand qu'on y a observé ou qu'on croit y apercevoir. Le premier tableau général offre les noms de toutes les langues mentionnées dans l'atlas, classés d'après les cinq parties du monde, et formant dans chacun des groupes plus ou moins grands, selon

l'étendue plus ou moins grande de la famille à laquelle ils appartiennent : on peut le considérer comme un tableau général de toutes les nations du globe. Les nombres progressifs qui précèdent chaque nom aident à retrouver les différentes langues dans les cartes générales et particulières ; de petites croix précèdent ceux qui se rapportent à des langues qui ont cessé d'être parlées. Les cinq autres cartes générales offrent la classification généalogique des différentes langues connues appartenant à chaque partie du monde, et précédée d'un coup d'œil rapide sur les particularités physiques, morales et historiques qui forment, pour ainsi dire, la physionomie particulière de chacune des cinq grandes divisions du globe. Les 34 tableaux particuliers, tous travaillés d'après un même plan, contiennent la description des différentes langues connues, en indiquant pour chacune les noms des principaux peuples qui la parlent et les localités où ils habitent ; les particularités les plus piquantes de sa grammaire et de sa prononciation, les principaux dialectes qu'elle comprend, et, lorsqu'elle est écrite, l'alphabet dont elle se sert. C'est dans ces différens articles que l'auteur fait de temps en temps quelque remarque importante relative à l'histoire ou aux mœurs, afin d'attacher davantage l'attention du lecteur sur les nations qui inspirent le plus d'intérêt.

Tableaux des comparaisons. Cette partie de l'ouvrage est subdivisée en trois sections composant ensemble vingt-cinq tableaux. Dans les dix premiers, qui forment les *vocabulaires polyglottes*, on offre, d'après la classification suivie dans les *tableaux de classification* (dans cinq cents langues et environ cent dialectes), tous, ou quelques-uns des mots suivans : *Soleil, lune, jour, terre, eau, feu, père, mère, œil, tête, nez, bouche, dent, main, pied, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix*. Les onzième, douzième et treizième tableaux contiennent les deux premiers temps du verbe *être* en quatre-vingts langues différentes, et les pronoms personnels en presque trois cents.

Les autres tableaux ont pour but de fournir au lecteur le moyen de se former une idée approximative de la syntaxe et de la construction des principales langues connues ; l'auteur a cru pouvoir y parvenir en offrant la traduction interlinéaire de l'*oraison dominicale* en cent langues différentes, choisies dans les principales familles des cinq parties du globe.

Nous pouvons ajouter que plusieurs voyageurs, beaucoup de savans étrangers et presque tous ceux de Paris qui s'occupent de l'histoire ou de l'étude des langues étrangères, se sont empressés de communiquer des matériaux à l'auteur de cet *Atlas polyglotte*. De ce nombre, sont MM. Acerbi, Agoub, Champollion, de Chézy, l'abbé Guy, l'abbé Dubois, le baron de Férussac, Hase, les barons Alexandre et Guillaume de Humboldt, Langlès, Larenaudière, Klaproth, Maite-Brun, Martins, Minas, Mollien, Remusat, St.-Martin, Aug. de Saint-Hilaire, Simonot, Spix. Les conseils de nos habiles orientalistes ont surtout été d'une haute importance en aidant M. Balbi à éviter des erreurs accréditées, même parmi les hommes instruits. L'auteur doit aussi des secours précieux à la bienveillance de S. É. le cardinal Zurla.

Tout ce qu'il y a d'excellent dans le *Mithridates* de MM. Adelung et Vater se trouvera ici extrait, classé et réuni aux notions plus récentes et plus exactes, recueillies dans toutes les relations de voyages, et dans bien d'autres livres, même curieux et rares.

Nous pouvons assurer, après avoir examiné le manuscrit déjà achevé de cet *atlas polyglotte*, que ce sera un ouvrage d'une grande utilité, et dont il n'existe encore aucun modèle. Ce sera le manuel de tous ceux qui veulent connaître la statistique des langues; il donnera, sans doute, dans quelques années l'idée d'un plus grand travail à exécuter par une Société; mais il restera toujours l'ouvrage élémentaire fondamental. (*Nouvelles Ann. des Voyages*, etc., déc., p. 425.)

145. PRÉCIS DU SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DES ANCIENS ÉGYPTIENS, ou Recherches sur les élémens premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes; par M. CHAMPOLLION le jeune. 2 vol. in-8., texte avec 16 pl.; recueil de planches avec leur explication. Prix, 25 fr. Paris; 1824; imprim. roy. A Paris, Strasbourg et Londres, chez Treuttel et Würtz.

Nous rendrons un compte détaillé de cet important ouvrage dans le prochain cahier du *Bulletin*.

146. SUR L'ANALOGIE QUI EXISTE ENTRE LES LANGUES DU NORD DE L'AFRIQUE ET L'IDIOME DE LA PROVINCE DE GALLES. (*London Lit. Gaz.*, nov. 1823, p. 747.)

Un savant, qui a une connaissance profonde de l'idiome du pays de Galles, prétend qu'au moyen de cette langue il peut expliquer d'une manière satisfaisante le commencement du 5^e. acte du *Pænulus* de Plaute, et que conséquemment il n'y a pas de doute que le gallois et le carthaginois n'aient été des dialectes de la même langue. Il ajoute que cette circonstance, jointe à ce qui a été mentionné dans une gazette littéraire de Londres à ce sujet, tend non-seulement à établir l'identité d'origine parmi les diverses tribus de Celtes et de Maures; mais aussi à prouver que la langue de l'ancienne Carthage existe encore dans les états de la Barbarie. Outre cela, on sait parfaitement que plusieurs *Clans* de l'Irlande, celui des *O'Neils*, par exemple, croient que leur famille vint originairement de l'Espagne (1).

147. LETTRE A M. CHAMPOLLION le jeune, relative à l'affinité du Copte avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe; par M. KLAPROTH. In-8. Paris; Dondey Dupré père et fils; 1823. (Voyez sur le sujet de cette lettre notre cahier de janv. 1824, p. 30 et 31.)

148. SABÆAN RESEARCHES IN A SERIES OF ESSAYS. Recherches sabéennes dans une série d'essais, dédiées aux antiquaires, et contenant une suite de dissertations présentées à la Société royale de la Grande-Bretagne, sur les hiéroglyphes gravés des Chaldéens, des Égyptiens et des Cananéens; par J. LANDSEER, F. S., etc.; avec plusieurs planches, des cylindres babyloniens et autres sortes de monumens de l'antiquité. In-4. Prix, 2 l. 12 s. 6 den. Londres; 1823; Hurst, Robinson et comp.

149. BHAGAVAD-GITA id est Θεοπεσιον μῆλος, sive almi Krishnæ et Arjunæ colloquium de rebus divinis, Bharatæ episodium. Textum recensuit; adnotationes criticas et interpretationem latinam adjecit AUGUSTUS GUILIELMUS A SCHLEGEL. In-8. Præf. XXVI. Textus Sanscritici 90 et adnotat. et versionis latinæ 100 pagg. Bonnæ ad Rhenum; 1823.

(1) Les O-Neils, et toutes les autres familles *Tulésiennes* de l'Irlande, prétendent être arrivées de l'Espagne plus de 2000 ans avant l'invasion des Maures en Espagne. Voy. l'art. *Mileagh* dans la *Biographie universelle*. Quant à la scène du *Pænulus* de Plaute, on sait que le colonel Vallancey l'expliquait parfaitement par l'Irlandais; Court de Gebelin, par le Bas-Breton; Bochart, Bellermand, etc., de diverses autres manières.

Ce célèbre épisode du grand poème épique indien, intitulé *Mahābhārata*, était déjà connu en Europe par la traduction anglaise du savant D^r. Ch. Wilkins, qui a été reproduite en différentes autres langues de l'Europe. M. de Schlegel, dont le génie supérieur embrassait déjà la littérature ancienne et moderne, s'est appliqué depuis une longue série d'années à l'étude du sanscrit, pour pouvoir puiser à la source même la philosophie et la poésie de l'Inde. La munificence de S. M. le roi de Prusse a mis les savans de l'Allemagne en état de se livrer avec succès à l'étude de l'ancien idiome de l'Indoustan, car ce monarque avait chargé M. de Schlegel de faire graver et fondre, à Paris, un corps de caractères sanscrits, pour lequel les plus beaux manuscrits ont servi de modèle. La Prusse est donc le second pays du continent qui possède une imprimerie sanscrite; car la France avait déjà depuis plusieurs années un corps complet de *Devanagari* et un autre de caractères *Bengali*; tous les deux ont été gravés sous la direction du savant M. de Chézy, et se trouvent à l'imprimerie royale. On s'est servi du premier pour quelques passages dans le *Journal des Savans* (1817), et le second a été employé dans l'édition française des *Recherches asiatiques*. Ils sont très-corrects, et quoique les types *devanagari* n'égale pas en beauté ceux que M. de Schlegel a fait graver à Paris, ils auraient très-bien pu être employés à une publication quelconque : la France aurait alors eu l'avantage de ne pas se voir devancer par ses voisins dans une carrière qu'elle pouvait ouvrir avec d'autant plus de succès, qu'un des premiers bienfaits accordés aux sciences par S. M. le Roi Louis XVIII, avait été l'établissement d'une chaire de sanscrit et d'une autre de chinois, au collège royal de France.

Le *Nalus* de M. Bopp et le *Bhagavad-ghita* de M. de Schlegel, sont les premiers ouvrages sanscrits qui contiennent des textes soumis à la critique philologique, et accompagnés de versions littérales, faites sans l'intervention de Pandits indiens. KLAPROTH.

150. DE PERSIDIS LINGUA ET GENIO; auctore OTHMARO FRANK;
1 vol. in-8. de 300 p. Norimbergæ; 1809; Stein.

Six dissertations, en partie philosophiques, en partie grammaticales, forment ce volume, dont la Perse est l'objet; laquelle, selon l'auteur, aurait répandu ses idées et sa langue vers l'orient dans l'Inde, et vers l'occident parmi les peuples germaniques. La 1^{re}. dissertation traite de l'antiquité de la langue persanne;

la 2^e., de son caractère; la 3^e. la considère comme mère de la langue sanscrite, et attaque les opinions que H. F. Schlegel a énoncées dans son livre de la langue et de la sagesse des Indiens; la 4^e. établit l'affinité la plus étroite entre les langues persane et allemande, malgré J. Scaliger, qui, dans sa 228^e. lettre à Pontan, avait dit: « Nihil tam dissimile alii rei quàm teutonismus linguæ persicæ. »

A. B.

151. A DICTIONARY OF THE MALAY TONGUE, etc. — Dictionnaire de la langue Malaise, telle qu'on la parle dans la Péninsule de Malacca, les îles de Sumatra, Java, Bornéo, Poulopinang, etc., en deux parties, anglaise et malaise, malaise et anglaise; précédé d'une grammaire de cette langue, et orné d'une carte; par J. Howison. 1 vol. in-4., de 180 p. Londres; 1801; J. Rousseau.

Avant de donner sa grammaire et son dictionnaire, où on trouve les mots malais écrits d'abord en caractères arabes usités dans la région malaise, et puis en caractères anglais, M. Howison détermine avec exactitude, dans sa préface, l'emploi qu'il a fait des caractères anglais, et la valeur qu'il leur attribuera. Il trouve que « the best method that can be used, is to spell » every word in such a manner, in english letters, that an indif- » ferent person might, upon inspection, give in the same, or » very nearly the same sound that a native of Malacca would give » it when he reads it in the character adopted by his own coun- » trymen. » Mais il ajoute: « Since this work is principally in- » tended for the use of our own countrymen. » Dans le cas contraire l'emploi d'un alphabet universel vaudrait assurément mieux. Dans le dictionnaire on trouve beaucoup de noms propres introduits successivement par les autres nations. Quant à celle des Malais, l'auteur soutient que la population de cet immense groupe d'îles, est partie de la péninsule de Malacca, d'où ces îles s'étendent régulièrement et sans interruption à travers les mers orientales et méridionales, jusqu'à la Nouvelle-Guinée.

A. B.

M. W. Marsden, le plus grand connaisseur de la langue Malaise qui existe en Europe, porte un jugement très-sévère, mais très-juste de ce dictionnaire, qu'il déclare inexact sur tous les points. « It is not easy to speak in terms sufficiently measured of this publication, » dit-il dans la préface de sa Grammaire, et il ajoute qu'il pense que Howison, qui était un homme respectable, n'a fait que prêter son nom à la publication du Diction-

naire fait par un ignorant, d'après l'ancien et très-rare de Bowrey.

KLAPROTH.

152. **RUDIMENTS OF THE BENGALIE LANGUAGE.** Rudimens de la langue Bengaly, par le Professeur HAUGHTON. In-4. Prix, 1 l. 10 s. London; 1821.

153. **GRAMMAR OF THE CINGALESE LANGUAGE.** Grammaire de la langue Cingalèse; par James CHATER. In-8. Colombo; 1815.

154. **GRAMMAR OF THE THREE PRINCIPAL ORIENTAL LANGUAGES, Hindoostanee, Persian and Arabic, etc.** Grammaire des trois principales langues de l'Orient, l'Hindostani, le Persan et l'Arabe, sur un plan entièrement nouveau et très-facile, à laquelle on a ajouté une suite de dialogues persans, composés par Mirza Mohammed Saulih, de Shiraz, avec une traduction anglaise; par W. PRICE, Esq. In-4°. Prix, 1 l. 1 sh.

Une certaine connaissance de l'arabe et du persan étant indispensable à ceux qui veulent apprendre l'hindostani, l'auteur de cet ouvrage a bien fait de réunir les grammaires de ces trois langues; il aurait pu y ajouter un abrégé de celle du sanscrit; car dans l'étude de l'hindostani il est aussi nécessaire d'avoir une idée de ce dernier idiome que des deux autres dont nous venons de parler. (Voy. le *Journ. des Sav.* de janv. 1824.) G. T.

155. **JUWELENSCHNÜRE, etc.** Collier de pierres précieuses d'Abul-Maani, ou Poésies d'un poète persan inconnu; ouvrage recueilli et trad. par J. DE HAMMER. In-8. Vienne; 1822; Boll.

Ces pièces de vers sont intitulées en style oriental: *Saphirs* à la louange de Dieu. — *Diamans* taillés à facettes, à la louange des princes. — *Coraux* pointus de la satire. — *Émeraudes* des odes du printemps. — *Turquoises* des élégies sur le cours régulier des astres et la variabilité du monde. — *Améthystes* des chants à l'éloge du vin. — *Perles* à la louange de la beauté. — *Grenats* des déclarations d'amour. — *Rubis* de la jouissance et de la séparation. — *Topases* des chagrins d'amour. — *Agates* des devoirs de l'amour. — *Talismans* de cornalines des préceptes de sagesse et des sentences de vertu. (*Journ. de la Litt. étr.*, janv. 1823, p. 17.)

156. *LOCMANI FABULÆ ET PLURA LOCA, ex codicibus maximam partem historicis selecta, in usum scholarum arabicarum edidit G. W. FREYTAG, D^r, prof. litt. or. publ. ordin. Bonn; 1823.*

Outre les fables de Locman, c'est-à-dire d'Ésope, traduites en arabe, cet ouvrage contient un morceau historique sur les quatre premiers khalifes, et sur la conquête de la Perse sous Omar; et un autre sur la dynastie *sadjienne* qui, à la fin du 4^e. et au commencement du 5^e. siècle de l'hégire, possédait l'Arménie, l'Aderbidjan et le Djébal; un troisième, qui est extrait de l'histoire d'Alep de Kemal-Eddin, dont M. Freytag a déjà publié des parties sous les titres de *Selecta ex historia Halebi*; et *Regierung des Saahd-Aldaula*. Enfin le recueil se termine par trois fables extraites de l'ouvrage d'Ahmed, fils d'Arabchah, intitulé: *Recréation des khalifes et divertissement des gens du bon ton*. La 1^{re}. est intitulée *le Chacal, le loup et l'âne*; la 2^e., *le Paysan et le serpent*; la 3^e. est l'aventure d'un naufragé choisi pour roi d'une île où il avait été jeté par les flots. G. T.

157. *ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE TURQUE à l'usage des élèves de l'école royale et spéciale des langues orientales vivantes. Par M. P. AMÉDÉE JAUBERT, Chevalier de la légion d'honneur, etc. 1 vol. in-4^o. de 150 p. d'imp., 30 p. lithogr. et plusieurs planch. et tableaux. Paris, imprimerie royale. 1823.*

C'est un véritable service que M. Jaubert a rendu aux lettres, que la publication de sa grammaire turque. Les ouvrages, les plus estimés dans le même genre sont ceux de Meninski, d'Holdermann, de Comidas, de Viguier et de Preindl (imprimé à Berlin en 1789). La première, destinée à servir d'introduction au *Trésor des langues orientales*, contient les principes généraux de l'idiome mixte qu'on écrit et qu'on parle à Constantinople; mais on reproche avec raison à son savant auteur d'avoir voulu réunir dans une seule et même grammaire, les rudimens de trois langues essentiellement différentes entre elles, tant sous le rapport des origines que sous celui des tours de phrase, du génie et des constructions. Cet inconvénient, assez généralement senti, déterminâ la publication de la grammaire attribuée à Holdermann, et imprimée à Constantinople en 1730, sans nom d'auteur. Quoiqu'elle ne fût qu'un abrégé de Meninski, qu'on y remarquât de choquantes incorrections de style, et que, confiée à des ouvriers inhabiles, l'exécution typographique n'en fût guère recom-

mandable, la simplicité de la méthode d'Holdermann en assura le succès : presque tous les exemplaires de cet ouvrage se répandirent dans les Échelles du Levant, et il est devenu assez rare pour qu'on en désire généralement la réimpression. Il n'en est pas de même des grammaires de Comidas et de Viguiier : soit que dans ces traités, estimables d'ailleurs, les principes élémentaires se trouvent développés avec trop de polixité, soit que Comidas, et surtout Viguiier, aient cru entrevoir dans le mécanisme de la langue turque des difficultés qui n'y existent pas, ou qu'ils se soient exagéré l'importance des anomalies existantes, il est certain que leurs grammaires sont d'autant moins lues, d'autant moins consultées, que dans l'une (celle de Viguiier, on a presque totalement négligé l'emploi des caractères orientaux, si nécessaires à bien connaître et à se rendre propres quand on veut sérieusement apprendre les langues de l'Asie mahométane; tandis que dans l'autre (celle de Comidas) on a indiqué des règles de prononciation, bonnes tout au plus pour des Espagnols ou pour des Italiens. Cette dernière considération a déterminé M. Jaubert à suivre dans sa nouvelle grammaire une transcription régulière et facile des mots turcs en caractères européens; on doit lui en savoir d'autant plus de gré, qu'il a su éviter l'écueil du pédantisme, contre lequel les transpositeurs des alphabets orientaux ont vu si souvent se briser leur frêle embarcation.

Des règles bien posées, des exemples choisis avec discernement, et une grande clarté, distinguent l'ouvrage de M. Jaubert de ceux de ses prédécesseurs. Les tables, contenant les paradigmes de la conjugaison du verbe dans les différentes phrases, sont principalement utiles et donnent d'un coup d'œil un aperçu général de ses changemens. Une appendice contient 1°. une collection de proverbes turcs; 2°. la relation de l'embarquement de la flotte ottomane à Tcheshméh, en original, lithographiées par les soins de M. Bianchi; et 3°. la traduction française de ces morceaux, qui forment une petite chrestomathie. M. Jaubert a encore inséré dans son ouvrage un alphabet ouïgour, extrait des manuscrits du *Miradj* et du *Tezkere'i Evlia*, qui se trouvent à la Bibliothèque du roi, de même que deux passages originaux tirés de ces manuscrits, et accompagnés d'une version littérale. Nous espérons que M. Jaubert complétera bientôt sa grammaire en y ajoutant un volume de syntaxe, accompagné

de nombreux exemplés, que la lecture des livres turcs doit lui avoir fournis en quantité.

KLAPROTH.

158. EXPOSITION DE LA FOI MUSULMANE, traduite du turc de Mohammed Ben-Pir-Ali Elberkivi, avec des notes; par M. GARCIN DE TASSY : suivie du PENN-NAMEH, poème de Saadi, traduit du persan, par le même; et du BORDA, poème à la louange de Mahomet, traduit de l'arabe par M. le baron SILVESTRE DE SACY. Un vol. in-8., qui se trouve séparément, au prix de 3 fr., ou réuni au CORAN, par SAVARY; ce qui forme 3 vol. in-8., du prix de 13 fr. A Paris et Amsterdam; G. Dufour et Ed. d'Ocagne.

Cet intéressant volume fait suite à la traduction du Coran de Savary, publiée en 2 vol. in-8., par les mêmes libraires. Il contient un traité clair et succinct de la croyance des musulmans, d'après le Coran et les docteurs les plus célèbres de l'islamisme. L'original de cet ouvrage, sorti des presses impériales de Constantinople, est extrêmement estimé des Ottomans qui s'en servent dans les écoles publiques pour l'enseignement des préceptes de la religion. Le savant traducteur a eu soin d'y joindre des notes fort curieuses où il s'applique à mettre au jour les principes théologiques des musulmans, si peu connus encore de nos jours. M. Garcin de Tassy a joint à ce travail la traduction d'un poème persan, qui jouit d'une grande célébrité en Orient; nous voulons parler du *Livre des Conseils* de Saadi, le plus distingué des poètes persans. Ce poème a naturellement sa place après un traité sur la religion, puisqu'il en développe d'une manière simple, mais agréable, les principes et le but. Le volume se termine par la traduction d'un poème arabe à la louange de Mahomet, dont M. Garcin de Tassy doit la communication à l'amitié de M. le baron Silvestre de Sacy.

159. REMARQUES SUR LE MOT GADIR. Dans l'article 79 du 2^e. cahier de ce journal, se trouve le mot *gadir* (l'ancien nom de la ville de Cadix), comparé aux mots slaves *grad*, *grod* et *gorod*, qui signifient *ville*. Ce rapprochement ne paraît pas heureux, car il est contre les principes immuables de la philologie comparative, qui veut bien qu'on rejette les *voyelles* placées entre les *consommes*, mais qui ne permet pas qu'on rapproche deux mots dans lesquels les mêmes consonnes ne se suivent pas dans le même ordre. Ainsi, *gadir* ou *gdr* ne peut être comparé à *gorod*

ou *grd.* Cependant, comme *gadir* doit signifier , en langue punique, un *endroit entouré de murs*, il montre beaucoup plus d'analogie avec le mot allemand *gatter* ou *gitter*, qui signifie *grille*. La même racine se retrouve aussi dans l'hébreu *gadar* (sepsit, murum struxit), dans l'arabe *djedr* (muraille), dans le mot berbéri *gadirt*, qui signifie *château fort*, et dans l'hongrois *gator*, grille, haie.

KLAPROTH.

160. NOUVELLE GRAMMAIRE GRECQUE à l'usage des collèges et autres écoles ; par J. B. GAIL. Adoptée par le conseil de l'université. 9^e. édit., rev. et corr. 1 vol. in-8. de 280 p. Paris; 1818; Delalain.

Parmi les avantages de cette neuvième édition, l'auteur compte 1^o. une grande correction ; 2^o. les accens mis à tous les mots ; 3^o. des tableaux des désinences ; 4^o. des réglets ou cases pour les temps et modes. Dans la préface, il corrige Furgault, et expose avec soin ce qu'il appelle le *radical* (p. 47—83), point plus essentiel qu'on ne croit ordinairement, et qui demande encore plusieurs développemens.

161. ΘΗΣΑΥΡΟΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ. Thesaurus græcæ linguæ. ab. H. STEPHANO, constructus. Editio nova auctior et emendatior. Londini, in ædibus Valpianis ; 1815. Fol. Prix, 1 et 2 guinées par livraison.

Ce Dictionnaire, qui n'est que commencé, paraît par livraisons de 200 pag. Trois livraisons contiennent des préliminaires, et le commencement jusqu'au mot *ἀρπός*. Ces préliminaires se composent de XVIII dissertations, parmi lesquelles on distingue celle d'Oger de l'affinité du grec et de l'hébreu, et celle de Jablonski sur les dialectes de l'Asie occidentale. La suite offre plusieurs listes de mots égyptiens, conservés par les anciens, avec leur explication et une table générale des mots nongrecs qu'on rencontre dans les auteurs grecs. La structure de ce dictionnaire est telle que, lorsqu'il sera achevé, il surpassera de beaucoup tous les dictionnaires grecs-latins, soit pour la partie appelée classique, soit pour celle qui renferme les mots, non moins importants, dont les auteurs classiques n'ont pas eu occasion de se servir. Le papier et l'impression sont très-beaux.

A. B.

162. GRÆCÆ LINGUÆ DIALECTI RECOGNITÆ, OPERA MICHAELIS MAITTAIRE. Post Joh. Fred. Reitzium qui præfationem et ex-

cerpta ex Apollonii Dyscoli grammaticâ addiderat totum opus recensuit, emendavit, auxit FRID. GUIL. STURZIUS. Lipsiæ apud J. A. G. Weigel et A. G. Liebeskind in comm. 1 vol. in-8. de 600 p. Londini, apud J. Payne et Mackinlay; M. DCCCVII.

Chaque langue a ses dialectes , et à son tour n'est qu'un dialecte. C'est ainsi que chaque père a ses fils après avoir été fils à son tour. Mais les dialectes de la langue grecque ont excité plus d'attention que les dialectes des autres langues , parce que les auteurs grecs , appelés classiques , se sont servis des dialectes grecs , tandis que leurs collègues , chez d'autres nations , ne se sont pas ou se sont très-peu servis des dialectes , si l'on excepte les Allemands qui ont une littérature en bas-allemand , et les poésies de Hebel. De là vient la multiplicité des ouvrages sur les dialectes grecs. Le traité de Maïttaire , qui a paru à Londres en 1737 , a passé depuis par plusieurs mains , et en dernier lieu par celles de M. Sturz qui y a fait des corrections et additions considérables , et a commencé par expliquer ce qu'il entend par *διαλεκτος* (p. XXXII). Il admet trois dialectes , l'*attique* , l'*ionique* et le *dorique* , qui embrasse l'*æolique*. Il croit qu'il n'est pas juste de dire *dialecte commun* , vu que c'est là la langue grecque en général ; et il n'est pas porté non plus pour l'expression *dialecte poétique* , vu que les poètes peuvent bien employer les dialectes , mais non pas en avoir un propre à eux. Il appelle , p. 351 , voces quibusdam nationi bus peculiares , des mots dont on rencontre la plupart en plus d'un pays , comme par exemple *αἶκλον* אֵיכְלֹן (akl.)

163. ΣΥΝΟΠΤΙΚΟΣ ΠΑΡΑΛΛΗΛΙΣΜΟΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΓΡΑΙΚΙΚΗΣ , ἡ ἀπλοελληνικῆς Γλώσσης , συντεθειὸς ὑπὸ ἸΟΥΑΙΟΥ ΔΑΒΙΔ. Ἐν Παρισίοις , ἐκ τῆς τυπογραφίας Ι. Μ. Εἰσαράτου. ΑΩΚς (1820) 1 vol. in-8°. de 140 pages.

C'était une heureuse idée de placer en parallèle le grec des anciens livres et le grec de la conversation moderne , laquelle , il n'y a pas de doute , nous a conservé nombre de mots et de tournures dont l'antiquité se servait tout aussi bien , mais qui ne se trouvent pas dans le peu de livres classiques qui sont parvenus jusqu'à nous. L'ouvrage est écrit dans cette langue de conversation ; mais il y a à la fin un discours prononcé à Chio en grec des anciens livres , et faisant l'énumération et l'éloge des écrivains français les plus célèbres. On voit , p. 137 , que la versification moderne emploie la rime , et , au lieu de la quantité , suit l'accent.

A. B.

164. *NEUE THEORETISCH-PRAKTISCHE RUSSISCHE SPRACHLEHRE FÜR DEUTSCHE*, etc. Nouvelle Grammaire théorique et pratique de la langue russe, à l'usage des Allemands, contenant un grand nombre d'exemples pour apprendre à traduire l'allemand en russe, et le russe en allemand, d'après les principes, avec une esquisse de l'histoire de Russie jusqu'à nos jours, par F. A. W. TAPPE, 4^e. éd., corr. et aug., 1 vol. in-8°. de 300 p., Pétersbourg, 1815, chez l'auteur et à la librairie de l'Académie. Riga et Leipsick, Hartmann, etc.

165. *NEUES RUSSISCHES ELEMENTAR-LESEBUCH, FÜR DEUTSCHE*. Nouveaux Éléments de lecture pour la langue russe, à l'usage des Allemands, par F. A. W. TAPPE, 2^e. éd. corr., 1 vol. in-8°. de 120 p., avec un appendice de 30 p. Pétersbourg, 1811.

Cette grammaire, dans laquelle on trouve tous les détails que les grammaires les plus soignées ont coutume d'offrir, est précédée d'un précis de grammaire générale (où le verbe est placé après le pronom) et d'une introduction à la langue russe; et elle est suivie d'un abrégé de l'histoire russe jusqu'en 1815, p. 274. Elle présente un extrait de la grammaire russe de Schlötzer sur les rapports de cette langue avec plusieurs autres. L'extrait commence ainsi: Il y a deux méthodes pour apprendre une langue: l'une est la commune, la mécanique, la déraisonnable; l'autre est la philosophique, la raisonnable, celle des hommes instruits. Celle-là n'emploie que la mémoire, celle-ci emploie le jugement.

M. Tappe a publié deux livres d'exercice de lecture et de composition, que l'on réunit ordinairement à la grammaire. A. B.

166. *DEREWNIYA SLOW*, etc. Arbres des mots, ou racines de la langue (russe) avec les branches et rameaux qui en sortent, 1 vol. in-fol. St.-Pétersbourg, imprim. de l'Acad. russe, 1819.

M. Chichkow, président de l'Académie russe, a fait graver et imprimer 34 planches représentant, en guise d'arbres, les racines (éléments) MR, KR-GR-CHR, TR, avec les mots russes qu'il juge en être sortis, et il a accompagné ces dessins de notes très-détaillées dans lesquelles il expose ses motifs, et examine plusieurs articles du grand dictionnaire de l'Académie. A. B.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

167. AN ACCOUNT OF THE CAVES OF ELLORA. *Relation des souterrains d'Ellora*, par le Capitaine W. H. SYKES, avec 15 planches. Mémoire lu le 28 mars 1820, à la Société littéraire de Bombay. (*Transact. of the literary Soc. of Bombay*, Vol. III, p. 265; 1823.)

Dans ce Mémoire, l'auteur après avoir mentionné les vues de sir Charles Malet sur le même sujet, fait une description soignée de toutes les particularités des souterrains d'Ellora. Il commence par les excavations qui sont sur une colline d'une élévation médiocre; cette colline forme un croissant, dont la pente est généralement aisée; mais quelquefois interrompue par des couches de roc de la hauteur perpendiculaire de 20, 30 et même 100 pieds. Les souterrains des extrémités sont *Paresnath* et *Dihir Warra*. Le premier est situé à la hauteur de près de 600 pieds sur la colline, et forme le côté du nord du croissant; l'autre est à la distance d'un peu plus d'un mille au sud de *Paresnath*. Les autres souterrains sont sur le front de la colline entre les deux déjà mentionnés; mais ils sont irréguliers et rarement au même niveau. Le roc de cette colline varie beaucoup, on y trouve en abondance le basalte noir ou gris, et autres roches dures, ainsi qu'une espèce de roc graveleux et tendre, absorbant rapidement l'humidité. Enfin, on y rencontre des fragmens de quartz, et même de belles pierres sanguines.

Paresnath est à 600 pieds au-dessus de *Indra sebbah*, et sur une muraille de basalte noir est sculptée une figure colossale de *Bouddha* entièrement nu et assis sur un trône supporté par des têtes d'éléphants et de tigres, avec les jambes croisées, et les mains sur ses genoux; autour de ce dieu sont six figures en prière, cinq assises, et une debout. L'une d'elles a de la barbe, et toutes des boucles d'oreille, des colliers, des bracelets et des chaînes. Tous les ans on fait des pèlerinages à ce dieu, dans le mois de *Badwa*.

Indra sebbah (ou la cour d'Indra), est le souterrain voisin qui se forme de trois caves, dédiées à *Bouddha*; la première, à l'est, regarde le sud et a 61 pieds de longueur et 48 de largeur; le plafond est uni, et supporté par 16 colonnes et 12 pilastres; sa hauteur est de 13 pieds 8 pouces à 14 pieds 6 pouces. Il y a au

fond une image de *Bouddha*, dans la même attitude que celle de *Paresnath*; mais la tête est ombragée par trois objets semblables à des champignons l'un sur l'autre, et ils tiennent la place du serpent. Tout autour des murailles sont des figures de *Bouddha*, quelquefois assis et quelquefois debout.

A la droite de *Djeghernâth sebbeh* on voit un groupe de trois figures; de la tête de celle du milieu croît un arbre qui fait connaître cette figure pour être *Inderany*; enfin au centre de *Djeghernâth sebbah* sont trois cercles taillés dans le plafond. De cette cave on passe à la seconde, qui lui ressemble exactement pour les sculptures. La figure principale est appelée *Parasou-rama*; on y trouve de nouveau deux figures de *Inderany*, l'une tenant dans sa main un miroir et des fleurs, l'autre ayant un tigre à son côté. Le plafond de cette cave est uni.

De la seconde cave on passe dans la troisième, qui a 68 pieds de longueur et 66 de largeur; le plafond est uni, et de la hauteur d'environ 15 pieds; il est supporté par 16 piliers et 20 pilastres. La principale image de ce sanctuaire est celle de *Bouddha* qu'on appelle *Ramtchor*. La porte est décorée de petites figures d'hommes et de femmes; aux extrémités sont les figures d'*Indra* et *Inderany*, la première assise sur un éléphant, l'autre sur un tigre.

Vis-à-vis la cave d'*Indra*, on remarque une aire taillée dans le roc, et dans son milieu un temple et un petit autel avec des figures de *Bouddha*. Ces caves ont deux étages, mais les plus bas sont détruits par l'humidité; à 40 ou 50 pas vers l'orient d'*Indra sebbah*, se trouve une autre cave renfermant le temple de *Kailas*, qui se compose d'un portique, d'un grand vestibule et d'un sanctuaire. A la distance de plus de 600 pieds de cette cave, il y en a une autre appelée *Doumar Leyna*, qui est le plus grand souterrain d'Ellora, ayant 185 pieds de longueur, et 150 de largeur. Le plafond de 10 pieds de hauteur est supporté par 28 colonnes et 20 pilastres. La principale figure de ce souterrain est *Chiva* dans son costume d'*Ihr Bhedr*. On y voit aussi divers groupes dont un représente le mariage de *Chiva* et de *Parwatti*. Au sud de *Doumar Leyna*, le roc présente une façade perpendiculaire d'environ 100 pieds, d'où l'eau d'un ruisseau tombe en belles cascades. A la distance de presque un demi-mille de cette cascade, est la petite porte de *Daouai*, et plusieurs autres petites caves. Entre le *Doumar Leyna* et le ruisseau on voit deux autres caves appelées *Djavansi*, qui signifie *résidence de la*

francée. Ces souterrains sont petits et bas, et dédiés à *Chiva*; à une petite distance des caves *Javans*, est la cave *Kenar-Ouarra*, et près de là une autre appelée *Taiki-Ka-Gana* (fabrique d'huile); en montant sur la colline, sont trois autres caves nommées *Nila-kant*. A une petite distance de ces dernières, vers le sud, il y a une cave nommée *Ramesouara*; elle est petite, d'environ 90 pieds de longueur, et 26 pieds 6 pouces de largeur. On y voit un groupe représentant le mariage de *Rama* et *Sita*.

La muraille du nord de ce souterrain est couverte de figures en différentes attitudes. Celle du sud a 7 figures de femmes assises, chacune avec un enfant dans ses bras. D'un côté on distingue *Eannechs*, et de l'autre *Byrau*. Ces figures sont appelées *Na* ou *Ratri*; les sept femmes représentent les sept déesses principales. Le plafond de *Ramesouara* est supporté par des colonnes très-belles et très-élégantes. De *Ramesouara*, en remontant la colline, on rencontre trois autres caves de 60 pieds environ; au-dessous de ces caves est l'entrée de *Kailas*, qui consiste en un bagade de 100 pieds de hauteur, de la forme d'un pain de sucre, et entouré de cinq chapelles; vis-à-vis sont un portique, une chapelle pour le *Nendi* (le taureau sacré), et le *Nagara Khana* (chambre pour la musique).

La plus grande profondeur de ce souterrain, est de 401 pieds; mais depuis la porte, il n'a que 323 pieds. La plus grande largeur est de 185 pieds; le rocher qui supporte l'édifice a, au nord-ouest en dehors de la porte, 46 pieds 3 pouces; au nord-est 104 pieds, et au sud-est 101 pieds. En entrant dans ce sanctuaire par le portique, on trouve un vestibule de 66 pieds 4 pouces de longueur, et 55 pieds 8 pouces de largeur, dont le plafond est uni, de 16 à 18 pieds de hauteur, et supporté par 16 colonnes et 22 pilastres. Il serait impossible d'insérer ici toutes les particularités des souterrains d'Ellora, d'après la description de M. Sykes, sans nous éloigner du but de notre *Bulletin*. Ce que nous avons rapporté sera suffisant pour faire connaître l'intérêt et l'utilité du Mémoire dont nous venons de parler.

F. M. MOSCATI.

168. SUR LES TOMBEAUX DES GRECS.

*Tua , finitimi longe , lateque per urbes
Prodigiis acti cœlestibus , ossa piabunt.*

VIRG. , 6^e. liv. Énéide.

La vénération des tombeaux chez les Grecs était un des principaux dogmes de leur religion. Lorsque Énée , stimulé par des oracles , animé par son amour filial et guidé par la sibylle , descendit aux enfers , il vit avec surprise , en arrivant sur les bords du triste Achéron , une foule immense d'âmes ; quelques-unes , déjà sur la barque de Caron , passaient le fleuve ; d'autres étaient repoussées par le sévère batelier ; il en demanda la raison à la sibylle qui l'accompagnait ; elle lui répondit :

*Hæc omnis quam cernis , inops , inhumataque turba est ;
Portitor ille , Charon ; hi , quos vehit unda , sepulti ;
Nec ripas datur horrendas , nec rauca fluenta
Transportare prius quàm sedibus ossa quiescant.
Centum errant annos , volitantque hæc littora circum ;
Tum demum admissi stagna exoptata revisunt.*

VIRG. 6. livre. Énéide.

C'est d'après ces principes religieux que les anciens législateurs des Grecs déclarèrent la sainteté , le respect et la vénération des tombeaux. Ils établirent des lois très-sévères contre ceux qui oseraient les profaner. Les voyageurs , les passagers , devaient couvrir de terre tous les cadavres qu'ils rencontraient dans leur chemin. Tel était le respect pour les tombeaux chez les Grecs , que , après la défaite de *Callicratidas* aux Arginusés , les Athéniens condamnèrent à mort six de leurs capitaines , qui cependant étaient victorieux , pour avoir négligé d'enterrer les hommes morts sur le champ de bataille. — Le célèbre *Nicias* , si fameux dans l'ancienne Grèce , arrêta la marche de son armée pour faire ensevelir les soldats tués dans l'action. — Toutes les fois qu'*Épaminondas* haranguait ses soldats pour les enflammer au combat , il faisait usage de ces mots : Allez mes braves , allez avec courage lutter contre la mort ; c'est pour votre patrie , pour les tombeaux de vos ancêtres , pour les autels des dieux.

Et puisque en Grèce la religion et la législation avaient le même objet , d'inspirer dans les esprits de tous les citoyens l'amour de la patrie , c'est pourquoi on honorait si particulièrement les tombeaux. *Lycurgue* , en donnant les lois aux Spar-

tiates, ordonna de graver sur les tombeaux les noms de tous ceux qui étaient morts en combattant pour la patrie, ou qui lui avaient rendu quelque service signalé. — Les Athéniens firent aussi tous leurs efforts pour rendre éternelle la mémoire des morts combattant pour la patrie; on leur faisait de pompeuses funérailles, quelquefois accompagnées de jeux funèbres; leurs noms étaient gravés sur des colonnes de marbre, et les plus éloquens orateurs célébraient devant le peuple leurs exploits et leurs louanges.

Et en vérité qui aurait pu regarder sans s'enflammer d'enthousiasme sur les Thermopyles, les tombeaux des compagnons de Léonidas, qui, après la mort de ce brave commandant, périrent tous pour la patrie? Et les tombeaux de Marathon? Les Grecs quelquefois brûlaient les cadavres, d'autres fois les enterraient. Les bûchers d'*Hercule* et de *Patrocle* sont les plus renommés chez les auteurs grecs. Au temps de Thémistocle on les enterrait, car ce général fut inhumé à Magnésie, et ses os furent transportés à Athènes. Brasidas aussi fut porté sur les épaules de ses soldats jusqu'au tombeau. Nous avons deux tableaux de leurs funérailles dans Homère, mais d'un caractère très-opposé. Celles de Patrocle par Achille nous donnent une idée de cruauté et d'horreur. Celles d'Hector par Priam sont la plus belle peinture de la pitié et de l'amour paternel. Les Grecs avaient leurs tombeaux d'abord dans les villes, ensuite ils les bâtirent sur la voie publique, pour rappeler aux passans, les vertus et les exploits des grands hommes, et la crainte de la mort. Les tombeaux de ceux qui s'étaient le plus signalés par l'amour et l'agrandissement de la patrie étaient bâtis dans les villes.

Quelquefois on élevait de grands tombeaux sur les bords de la mer, afin que ceux qui voyageaient par-là pussent révéler la mémoire des héros. Tel était le tombeau d'Homère sur les bords de l'île d'Ios, et autres. Mais comme le luxe des tombeaux était devenu excessif en Grèce, Démétrius de Phalère ordonna qu'ils devaient être faits d'une colonne haute seulement de 4 pieds et demi, où on attachait les armes, des agrès des navires et d'autres ornemens qui faisaient connaître la condition du défunt. Tout autour de leurs tombeaux, les Grecs plantaient des arbres funèbres et des fleurs pour les ombrager. Parmi les arbres ils préféraient les ormeaux; et parmi les herbes l'ache était préférée, parce qu'on la croyait produite du sang d'*Archemoras*; entre

les fleurs, les préférées étaient le lotus, l'amarante et la rose. Le *lotus* qui, en grec, signifie *désir*, était naturellement consacré à ceux qu'on désire et qu'on ne peut plus avoir; on consacrait l'amarante, qui est d'une très-longue durée, à ceux dont on voulait rendre la gloire éternelle. La rose, qui se fane et meurt dans un jour, était autour des tombeaux pour nous mettre sous les yeux la plus belle et la plus frappante vue de la vie humaine. (*Il Recoglitore*, juillet 1823, p. 184.) F. M. Mo.

169. BILDER DES GRIECHISCHEN ALTERTHUMS, etc. Antiquités grecques, ou représentation des contrées les plus célèbres et des monumens les plus importants de l'ancienne Grèce, d'après des sources authentiques. Par J. HORNÆR. In-4°. liv. 1^{er}. 2^e. et 3^e., avec 18 pl. lithog. Prix 6 florins, 30 kr. Zurich; 1823.

Cet ouvrage sera composé de 12 liv., qui contiendront des plans topographiques de villes, districts et îles; des vues pittoresques des endroits classiques, des édifices, des portraits d'hommes célèbres; des statues, bas-reliefs, tableaux, mosaïques, ustensiles, habillemens, urnes, monnaies, etc. Les planches des trois premiers livres représentent l'ancienne Ilion, avec ses environs, d'après *Choiseul-Gouffier*. — La vallée du Simois, d'après *Cassas*. — Monumens anciens d'architecture grecque, d'après *Gill*. — Monumens anciens de sculpture grecque. — Hermès conduisant les trois déesses vers Paris, d'après *sir Coqhill*. — Anciennes monnaies grecques, d'après *Mionnet*. — Plan du théâtre de la guerre de Troie, d'après *Choiseul-Gouffier*. — Les tombeaux d'Ajâx et de Festus. — Les différentes formes des temples grecs. — Les trois ordres d'architecture grecque. — Les portraits de Lycurgue, Solon, Périandre, Thalès, d'après *Visconti*. — Hercule enlève à Apollon le trépied, d'après les bas-reliefs de *Zoëga*. — Plan d'Athènes, d'après *Leake*. — Deux vues d'Athènes. — Portraits de Miltiade, Thémistocle, Périclès, Aspasia, d'après *Visconti*. — Iris, Artemise, Delo, d'après les bas-reliefs de *Zoëga*. — Enfin le grand temple de Pæstum. Les dessins lithographiques sont très-bien exécutés, et le texte n'est point surchargé de citations et de digressions, mais très-instructif. (*Journ. gén. de la lit. étrang.*; octob. 1823, p. 300.) R.

170. M. W. WORSLEY a découvert dernièrement les ruines d'un temple, à la distance de près d'une demi-lieue de la ville de Corfou, au delà de la *Fontana di Cardachio*, et près de la maison

de campagne du général Adam. Ce temple est un petit hexastyle d'ordre dorique, mais qui ne paraît pas d'une haute antiquité. Les colonnes ne sont pas si élégantes que celles d'*Égine* et d'*Athènes*; elles ont un peu plus de sept pieds de hauteur et sont d'une seule pièce, à l'exception du chapiteau et d'une petite partie de la flèche. La matière est d'une pierre qu'on trouve à Corfou. Il reste du péristyle trois colonnes, six sur le devant du temple; enfin au côté nord trois, et au sud cinq. Cette pierre étant molle, la surface des colonnes est très-endommagée. Ce petit temple a été enfoui à différentes époques, comme on peut l'observer par la corrosion des colonnes. Sur ses deux côtés on a découvert deux citernes avec un fabrique interne. Elles sont carrées, profondes de 40 pieds, et se terminent par de petites chambres carrées, d'où partent des tuyaux souterrains taillés dans le roc. On n'a trouvé ni fragmens de sculpture ni inscriptions, mais seulement quelques médailles assez communes, parmi lesquelles une d'argent, avec un arc corcyréen du temps des *Archontes*; d'autres en bronze, de la même époque; une de *Leucas*; quelques-unes des colonies corinthiennes, et plusieurs des empereurs romains. (*Lond. lit. Gaz.*; septembre 1823, p. 617.)

F. M. MOSCATI.

171. SUPPLÉMENT A LA SUITE DES MÉDAILLES DES ROIS DE LA BACTRIANE. In-8^o. , avec fig. St.-Petersbourg; 1823.

Parmi les médailles qui composent cette Collection, il en est une en argent, fort rare, d'un certain roi Demétrius, de la famille des rois de la Bactriane, dont jusqu'ici on n'avait pas encore vu de médailles, et que par conséquent on n'avait pas compté au nombre des rois du pays. (*Journ. gén. de la litt. étrang.*; octob. 1823, p. 304.)

172. ANTIQUITÉS TROUVÉES EN ANGLETERRE. — Un ouvrier qui fouillait dans la seigneurie de *H. Noyès, Esq. de Thruxton*, trouva un très-curieux et très-beau pavé romain en mosaïque. Il est d'environ 18 pieds carrés, et il est un modèle en ce genre; il est très-bien conservé, et composé de briques et de cubes calcaires de la grandeur d'un demi-pouce à deux pouces, différemment entremêlés et formant des figures très-bien exécutées. Au centre on voit probablement un *Bacchus*, avec une peau de bête sauvage jetée sur ses épaules; avec son bras droit étendu il tient une coupe, et dans sa main gauche une lance qui frappe

un beau léopard couché aux pieds de Diane. La figure, les yeux, et les dents de cet animal sont d'un bel effet. Il y a aussi deux branches de chêne, dont les feuilles ont une grande délicatesse et beaucoup d'effet. (*Gentlem. Magaz.* ; mai 1823, p. 432.)

Dans le commencement du mois d'août 1823, on a trouvé à *Mount*, près *York*, diverses urnes, médailles et vases anciens. Dans le même mois, pendant que les ouvriers étaient occupés à faire une tranchée dans l'arrière-cour de la maison de *M. T. Pybus*, à *Aldburg*, près de *Boroughbridge*, ils découvrirent, à la profondeur de deux pieds et demi, un beau pavé en mosaïque, orné de plusieurs cercles décorés de guirlandes des couleurs les plus brillantes, principalement de rouge, de blanc et de bleu. Ce pavé a 24 pieds de longueur et 18 de largeur. (*Europ. Mag.* ; août 1823, p. 177.)

Vers le commencement du mois de septembre 1823, le jardinier du Rév. *W. H. R. Churchill*, pendant qu'il fouillait dans le jardin de *Colliton-House*, près la ville de *Dorchester*, *Dorsetshire*, trouva une bague et quelques autres antiquités. Cette bague était une chalcédoine montée sur cuivre. La pierre est très-bien gravée, et représente un guerrier tenant dans sa main droite un petit drapeau, et appuyé de la gauche sur une lance. Il a le casque et les sandales à la romaine. On n'a pas encore fixé l'époque à laquelle cet ouvrage appartient. (*Gentl. Mag.* ; oct. 1823, p. 307.)

F. M. Mo.

Au château de *Wolvestey*, à *Winchester*, on a découvert, à la fin du mois de novembre 1823, parmi des ruines, une grande voûte carrée, avec 50 beaux piliers canelés très-bien conservés. On y a recueilli une boîte de cuivre contenant des médailles, parmi lesquelles trois en or, qui sont du roi *Canut*, et beaucoup en d'argent assez frustes. Plusieurs médailles de cuivre étaient dispersées aux coins de cette voûte ; six cents d'entr'elles sont certainement d'une origine saxonne. Un squelette de femme était sur le pavé. (*Lit. Gaz.* ; nov. 1823, p. 750.)

F. M. Mo.

173. CRITICAL INQUIRY IN TO ANCIENT ARMOUR, etc. Recherches sur les armures anciennes qui existent en Europe et particulièrement en Angleterre, depuis la conquête de ce pays par les Normands, jusqu'au règne de Charles II, avec un glossaire des termes militaires du moyen âge ; ouvrage orné de 80 planches, dont 70 coloriées et 26 lettres capitales enlumi-

nées. Par SAM. RUIZ MEYRICK. 3 vol. in-4°; prix 21 liv. Londres; 1823; J. Gale.

L'introduction contient un coup-d'œil sur les armes, armures et armoiries des anciens, qui expliquent beaucoup de passages des auteurs grecs et romains. (*Journal génér. de la litt. étr.*; octob. 1823, p. 300.)

174. MÉDAILLES ROMAINES.—On a trouvé dernièrement à Cavignac, arrondissement de Bazas, un Constance II en or, qui mérite d'être remarqué pour sa rareté et pour sa belle conservation. Sa valeur intrinsèque est de 16 fr.; mais il a été vendu beaucoup plus. On y a trouvé en même temps un Antonin en argent très-bien conservé, et ces deux monnaies romaines ont été décrites dans le *Musée d'Aquitaine*. tom. II, p. 72, par M. Jouannet, qui possède une collection très-intéressante d'antiquités, de médailles et de fossiles recueillis dans le département de la Gironde. (*Rev. encycl.*; sept. 1823, p. 750.)

175. AMÉRIQUE. *Antiquités des Naturels.*

A *Bollocks-Falls*, dans l'état de *Vermont*, du côté du midi de la rivière de *Connecticut*, on a découvert récemment un roc sur lequel on observe des figures humaines, qu'on doit reconnaître comme l'ouvrage des anciens habitans de ce pays. Ce roc a 6 pieds de longueur et 4 de hauteur, et il est situé de manière que les eaux de la rivière, quand elles débordent, le couvrent seulement une, ou tout au plus deux fois par an, et c'est pendant ce débordement que les figures mentionnées ont souffert. Il est difficile de conjecturer comment on a pu entailler ces figures sur une pierre si dure sans l'aide de quelque instrument métallique; car elles sont tracées par des creux profonds; le nez, les yeux, et la bouche sont représentés par des trous. A l'extrémité de ce roc, vers le courant des eaux, on a gravé en bas-relief une tête qui, n'étant pas exposée à l'action de l'eau, a conservé plus que toute autre son caractère original. Le nez, la bouche, et les yeux sont presque détruits; mais le front, les joues, et le menton sont bien conservés, bien formés, et même belles, et sans avoir la moindre ressemblance avec la physionomie indienne. L'extérieur de cette tête est extrêmement fin et poli; mais cela paraît être plutôt le travail des eaux que des hommes. Les lignes en sont bien conservées, et elle doit être certainement l'ouvrage d'une main expérimentée. Il serait utile

et intéressant d'en connaître l'origine, mais cela est bien difficile. Il paraît cependant très-probable que c'étaient des monumens élevés à la mémoire des personnages enterrés dans un fond qui se trouve un peu plus haut, et où l'on trouve beaucoup d'os et des crânes humains. (*New. Month. Mag.*, septembre 1823, pag. 405.) F. M. MOSCATI.

176. DESCRIPTION OF THE RUINS OF AN ANCIENT CITY. Description des ruines d'une ville ancienne découverte près de *Palangue*, à *Guatemala*, Amérique espagnole. Traduit de l'espagnol du capitaine don ANTONIO DEL RIO; suivie d'une investigation critique et de recherches sur l'histoire des Américains, par le Dr. Paul Félix CABRERA, de Guatemala. Londres, 1823; in-4°. pag. 128 (prix 28 s.); Murray.

Cet ouvrage, que le traducteur a dédié à lord Holland, homme célèbre et distingué par ses connaissances littéraires, particulièrement dans la littérature espagnole, fut publié d'abord par le capitaine *del Rio*, en 1787. On y trouve une description exacte des ruines qu'on rencontre auprès de Palangue. Pour nous resserrer dans les limites de notre Bulletin, en voici un extrait. *Guatemala* est un pays montagneux ayant 100 milles de largeur, et 400 de longueur, situé à l'ouest de l'isthme de *Darien*, et sur l'Océan Pacifique. Les tremblemens de terre y sont très-fréquens, et la capitale de ce pays fut deux fois la proie de ces phénomènes, savoir, en 1751, et en 1773; ce fut alors que le gouvernement espagnol fit bâtir une nouvelle capitale à la distance de 25 milles de l'ancienne. Le capitaine *del Rio*, en 1786, fut envoyé par ordre du gouvernement pour faire des recherches sur les ruines qu'on voyait auprès de Palangue. Il y trouva une ligne de chemin, d'une demi-lieue, couverte de débris, à l'extrémité de laquelle, sur un lieu élevé, étaient des restes de 14 maisons en pierre assez bien conservées pour en reconnaître les appartemens. Le plus grand de ces bâtimens a 1350 pieds de longueur, et 900 de largeur; il est placé sur une levée de terre de 60 pieds de hauteur. De ce lieu on voit des ruines vers l'E. à une distance de 8 lieues. Dans les souterrains de ce grand bâtiment se trouve un aqueduc d'une grande solidité; un autre monument pareil se voit à 20 lieues de distance vers le sud, où sont aussi des frises avec des statues et des figures en relief d'une exécution médiocre, mais très-bien conservées. A

8 lieues, vers le nord, on trouve aussi de grandes ruines, ce qui prouve que ce pays a été habité par des peuples civilisés. L'architecture des principaux bâtimens est raide, et ressemble beaucoup à la gothique. Le capitaine *del Rio* n'a pas voulu se hasarder à indiquer l'époque et l'origine de ces ruines anciennes; mais en 1794, le D^r. Paul Félix *Cabrera*, d'après ses recherches historiques, a cru pouvoir faire reconnaître les anciens habitans de ce pays comme des descendans des Égyptiens, des Carthaginois, et des Juifs; et il a dressé une table chronologique des rois du Mexique depuis l'an 291 à l'an 34 avant Jésus-Christ. Comme nous ne pouvons ni critiquer ni adopter son opinion, il sera convenable de laisser aux lecteurs d'accepter ou de rejeter la doctrine du D^r. *Cabrera*. (*Europ. Mag.*, mai 1823, p. 454.) F.M. Mo.

MYTHOLOGIE.

177. ON THE INSTITUTION AND CEREMONIES OF THE HINDOO FESTIVAL OF THE DURASH, etc. Sur l'institution et les cérémonies de la fête Hindoue appelée *Derach*, avec une notice sur les bramines *kerradix*; par le major gén. J MALCOLM, G. C. B., et A. K. L. S. Mémoire lu à la Soc. litt. de Bombay, le 28 oct. 1819. (*Trans. of the Lit. soc. of Bombay*, vol. III, 1822.)

L'auteur, d'après les informations des bramines ses amis, fait une description de la fête nommée *Derach*, et de ses cérémonies. Il fait d'abord observer que le mot *derach* veut dire simplement dix jours, c'est-à-dire le temps que cette fête dure; mais que les neuf premiers jours, qu'on appelle *Naw-ratry*, sont ordinairement destinés à jeûner, prier et faire des pénitences, et que le dernier jour seul est le vrai jour de la fête, étant aussi l'anniversaire de la victoire de *Rama* sur *Rawan*, roi de *Lanka*, et sur ses nombreux *Rakech*, ou démons. Cette fête tire donc son origine d'une victoire, mais les bramines en ont fait un mystère. Pendant les *Naw-ratry*, chaque jour est destiné à des cérémonies particulières; dans la matinée de *derach*, ou du dixième jour, le *Peichwa*, avec tous les chefs et les soldats dans leur grand uniforme, vont dans un champ près de la ville. Des chevaux, des éléphans et des chameaux sont très-bien caparaçonnés, et chaque corps fait étaler ses drapeaux. Toute la population s'unit à cette procession, et tous s'avancent vers un arbre sacré, objet de leurs adorations. Après les prières, le

peichwa arrache quelques feuilles de cet arbre, sur lesquelles tous les canons et toute la mousqueterie font feu; alors le *peichwa* arrache d'un champ acheté exprès une tige de *badjry*, sur laquelle toute la multitude décharge aussi ses fusils et ses flèches, et chacun tâche d'en avoir un petit morceau. Ensuite tous retournent chez eux en réjouissance, et le reste de la journée se passe en fête. L'auteur ajoute à ces notions des observations sur les bramines *kerradik*, et augmente ainsi l'intérêt de son mémoire.

F. M. Mo.

178. AN ACCOUNT OF THE ORIGIN OF THE LIVING GOD, etc. Rapport de l'origine du dieu vivant du village de Tchinthore près de Pouna; par le cap. W. H. SYKES. (*Trans. of the Lit. Soc. of Bombay*, t. III; 1823.)

Ce mémoire a été lu, par l'auteur, à la Société littéraire de Bombay, le 26 octobre 1819. On y trouve toute la tradition superstitieuse relative à ce dieu vivant, qui commença à exister dans la personne de *Moraba*, homme d'une vie pieuse, et qui, à ce qu'on dit, faisait des miracles après avoir fait divers pèlerinages au temple de *Ghenpetteis* à *Morgon*, et reçut en récompense de ses vertus l'incarnation de ce dieu dans sa propre personne avec le pouvoir de la transmettre à ses descendants. Le dernier de ces dieux vivans mourut il y a neuf ans sans enfans, ayant complété la septième génération. Les sept dieux vivans ont été : *Moroba*, *Tchintamen-deo*; *Narrain-deo*; *Tchintamen-deo II*; *Dhermidher-deo*; *Narrain-deo II*; *Dhermidher-deo II*. L'auteur observe que, quoique cette imposture eût dû se terminer avec le dernier de ces dieux, les bramines ont tâché de la faire continuer pour rançonner les pauvres crédules et les ignorans, et ils ont donné cette succession divine à un garçon nommé *Seckharik*, descendant de la famille des *Dhermidher*.

F. M. MOSCATI.

179. SERVICE ET NOMS DES MINISTRES DE L'IDOLE DE JAGRENATH dans le temple d'Orissa, Indes-Orientales. (*Asiat. Journ.*, mars 1823, p. 248.)

1. *Maha Radja Ramtchendra Deve* : ministre honoraire de l'idole pour éloigner les mouches, balayer le grand char, et mettre les fleurs sur l'idole.

2. *Moudi Ret'h* : officier astronome de l'idole, et dans l'absence du *Maha Radja*, exerçant ses fonctions.

3. *Nayek*. Cet officier orne l'idole, et exerce d'autres fonctions, et a la préséance sur tous les autres officiers.

4. *Penda*. Cet officier est le maître des cérémonies durant la présentation des offrandes.

5. *Pesou Paluk*. Cet officier orne l'idole.

6. *Tchadkiya*. Cet officier fait la sentinelle au temps de la présentation des offrandes.

7. *Peritcha*. Cet officier accompagne l'idole à la fontaine, et purifie les temples.

8. *Naab Peritcha*. Cet officier, dans l'absence du peritcha, exerce ses fonctions.

9. *Maha Chouwar*. Le cuisinier *Brahman*, qui apporte aussi les offrandes devant l'idole.

10. *Chouwars* : des assistans du cuisinier en chef.

11. *Enraberou* : des personnes qui donnent de l'eau aux prêtres dans le temps qu'ils répandent les parfums durant les cérémonies.

12. *Pet'hry* : des personnes qui lavent les vases sacrés et portent les fleurs et des sandales aux prêtres officians.

13. *Pent'hy* : Brahman qui mettent le riz bouilli, et qui divisent les pois dans des assiettes d'argent et d'or devant l'idole. On l'appelle *Sirkary Bhoga*, ou ce que le gouvernement accorde.

14. *Sowar*. Ces personnes distribuent des portions des offrandes à différens temples et officiers selon les règles établies.

15. *Khountiya*. Cet officier garde l'idole aux temps des fêtes.

16. *Myrkap*. C'est le maître de la garde-robe, c'est-à-dire de l'office des bijoux; et le *Tchangra Myrkap* est le maître du vestiaire.

17. *Doita*. Ce ministre transporte l'idole de son trône, la place sur le char, et la replace sur son trône.

18. *Peti*: des brahman qui habillent l'idole. Après la fête des bains, les idoles sont transportées dans une chambre où on leur ôte les vieux habits, et on les pare avec des nouveaux. Pendant les quinze jours de cette fête les offrandes sont présentées par les brahman.

19. *Madjena*. Ce sont des ministres qui frottent et nettoient les idoles, transportent les plus petites aux fontaines et autres places, et les reconduisent ensuite dans leurs chambres particulières.

20. *Herep Nayek*. Après que les offrandes sont enlevées, ces ministres apportent des feuilles aromatiques et des épices, et les mettent devant l'idole, pour que *Jagermat'h* mâche à son aise.

21. *Akend Myrkap* : l'allumeur des lampes.

22. *Khat Myrkap* : le chambellan.

23. *Peheri* : les sentinelles au temps de la présentation des offrandes.

24. *Pouran Penda*. Ce ministre lit un des *pourans* tous les matins avant midi, auprès de l'idole.

25. *Moukhepekad* : ministre qui assiate avec une grossière brosse à dents et avec de l'eau, pour laver le visage de l'idole le matin.

26. *Destana*. Ce ministre prévient l'idole de l'exécution des cérémonies.

27. *Pharkana* : les sentinelles de la garde-robe.

28. *Tchatoua* : ministre qui porte l'ombrelle.

29. *Tarasiya* : ministre qui porte une enseigne en forme de croissant.

30. *Deoutiya* : ministre qui porte la torche.

31. *Ghende Tchetri* : ministre qui reste debout auprès du trône avec une ombrelle au temps du jeûne, le 11 et le 26 de la lune et dans les autres fêtes.

32. *Kahaliya* : ministre qui joue du *kahal*, espèce de trompette.

33. *Gh'entoua* : ministre qui sonne le *gh'enta*, ou cloche de cuivre.

34. *Gh'etwari* : ministre qui prépare la poudre de sandal.

35. *Linka* : ministres extraordinaires.

36. *Predhan* : ministres qui donnent les baguettes d'or aux *Peritchas*.

37. *Douaty* : les portiers du temple.

38. *Sementa* : celui qui est chargé de moudre les légumes.

39. *Dive Dasti* : les danseuses avec les musiciens.

On offre tous les ans 124,800 livres de riz, outre les pois, le lait, les fruits, les légumes, et les ministres sont payés des rentes des terres du temple. Dans les occasions extraordinaires, plus de vingt mille personnes se réunissent dans ce temple, et si le temps est très-pluvieux, il en périt presque la moitié. F. M. Mo.

180. **TABULÆ GENEALOGICÆ AD MYTHOLOGIAM SPECTANTES.** Tableaux généalogiques de la mythologie, ou Généalogie des dieux, des héros et des personnages célèbres chez les Grecs et les Romains, selon les auteurs anciens; mis en ordre par J. Théoph. PLATZ. Leipzig; 1820; Snel. Fleischer.

Si ce tableau a été dressé par des mains habiles, qui aient su employer à la fois le secours des auteurs et celui des monumens, cet ouvrage sera d'une grande utilité pour les études classiques; et, à ce sujet, nous insisterons particulièrement sur l'usage des monumens, les seuls interprètes légitimes des écrivains, et plus variés qu'eux, puisque les archéologues retrouvent, par exemple, sur les vases grecs peints des scènes mythologiques qui ne sont pas toujours consignées dans les auteurs; et parmi ceux-ci il faut encore distinguer la mythologie des tragiques de celle des autres poètes, et surtout des prosateurs. C'est cette diversité et toutes ces variations que des tableaux mythologiques bien faits doivent indiquer clairement: ce travail n'est pas facile, mais il serait sans doute très-important. Nous indiquerons encore comme un point de vue très-utile, de ne pas enrichir la mythologie aux dépens de l'histoire, et le moment est venu, ce nous semble, où, par le secours d'études plus approfondies, les personnages des temps héroïques cesseront d'être des demi-dieux pour venir prendre leur place dans l'histoire des hommes; la vérité y gagnera, et les annales de l'antiquité pourront peu à peu remplir leurs immenses lacunes.

C. F.

181. **DER HELLENEN PRIESTERSCHAFT, etc.** Sur les prêtres des Hellènes, par rapport aux hiérodules; par J. KRÉUTZER. In-8. Prix, 1 flor, 45 kr. Mayence; 1822; Kupferberg.

Cet ouvrage traite de l'origine du culte des prêtres grecs; de la servitude chez les Grecs; des hiérodules comparés aux devaderris et aux bayadères de l'Inde; de la différence entre les prêtres et les personnes qui les servaient; des états des hiérodules à Delphes et à Délos. L'ouvrage contient un grand nombre de matériaux précieux, avec des commentaires critiques. (*Journ. gén. de Litt. étr.*, oct. 1823, p. 299.)

182. **MYTHOLOGIE DU NORD DE L'EUROPE;** par M. MONE, professeur d'histoire et de statistique à Heidelberg. Il a déjà paru deux volumes de cet ouvrage destiné par son auteur à faire suite à la *symbolique* de M. Kréutzer.

La religion des anciens Lapons, Finlandais, Livoniens, Lithuaniens, Hongrois, Russes, Polonais et autres peuples germains du Nord, forme le sujet du 1^{er}. vol. de l'ouvrage de M. Mone, qui a paru en 1822.

Le second, publié à la fin de 1823, contient la religion des Germains et des Celtes : l'auteur examine aussi quelles sont les traces encore subsistantes de ce culte en Italie et en Allemagne. S.

HISTOIRE.

183. MÉMOIRES RELATIFS A L'ASIE, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques, sur les peuples de l'Orient; par M. KLAPROTH. Ouvrage orné d'une carte de l'Archipel de J. Potocki, et de 3 autres planches. In-8. de 480 p. Paris; 1824; Dondey-Dupré.

Cette collection qui vient de paraître renferme une suite de dissertations relatives à l'histoire, à la géographie, aux langues et aux finances de l'Asie. En voici les titres :

1^o. *De la frontière russe et chinoise.* Le traité de 1727, et le commerce de Kiakhta.

2^o. *Description de la Russie*, traduite du chinois, et accompagnée de remarques sur les ambassades européennes en Chine.

3^o. *Analyse des recherches de Lehrberg* sur l'ancienne histoire de la Russie et de l'Asie septentrionale.

4^o. *Mémoires sur les Khazars.* L'auteur démontre que ce peuple célèbre, loin d'appartenir à la race turque comme on avait quelques raisons spécieuses de le croire jusqu'à présent, doit être rangé parmi le Wogoules et autres nations des Finnis orientaux.

5^o. *Sur quelques antiquités de la Sibérie*, et sur les inscriptions en caractères inconnus qui se trouvent dans la partie méridionale de ce pays.

6^o. *Examen des extraits d'une histoire des khans mongols*, par M. Schmidt, suivi d'une lettre de celui-ci à l'auteur.

7^o. *Sur l'affinité du cophte* avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe, d'après un vocabulaire de mots comparés : c'est la réimpression de la lettre adressée naguère par l'auteur à M. Champollion jeune, pour obtenir la solution de ce problème.

8^o. *Comparaison du basque* avec les idiomes asiatiques, surtout sémitiques.

9°. *Mémoire du prêtre Jean Ouoskherdjan sur les événemens de l'Arménie et de la Géorgie à la fin du XVIII^e. et au commencement du XIX^e. siècle; traduit de l'arménien, et suivi de 28 inscriptions arméniennes du X^e. au XIII^e. siècle, et de 40 notes explicatives.*

10°. *Notice sur l'archipel de Jean Potocki, situé dans la partie septentrionale de la mer Jaune. L'auteur, sans quitter Paris, a découvert un certain nombre d'îles qui avaient échappé aux navigateurs : il les a tracées sur la carte jointe à ce volume.*

11°. *Description de l'île de Formose, extraite de livres chinois, suivi d'un vocabulaire et d'une phraséologie formosans, « qui démontrent que les habitans de Formose appartiennent à » la grande souche malaie qui est répandue depuis les îles de » l'Océanique les plus proches de l'Amérique jusqu'aux côtes » orientales de l'Afrique. »*

12°. *Origine du papier-monnaie.* « La plus ancienne spéculation financière imaginée par le ministère chinois pour faire face aux dépenses devenues trop fortes pour les revenus de l'État, date de l'an 119 avant l'ère chrétienne, et du règne de l'empereur Ou-ti, de la grande dynastie Han. A cette époque on introduisit les phipi ou valeurs en peau. C'étaient des pièces de peau de certains cerfs blancs qu'on nourrissait dans le parc intérieur du palais. Elles avaient un pied chinois en carré, et elles étaient ornées de peintures et de broderies extrêmement fines. Chaque prince ou grand, et même les membres de la famille impériale qui voulaient faire leur cour à l'empereur, ou qui étaient invités à des cérémonies et à des repas dans le palais, étaient obligés de couvrir d'une de ces peaux la tablette qu'ils tenaient devant leur visage en présence du fils du ciel. Le ministre de la maison de l'empereur avait fixé le prix de ces phipi à 40,000 deniers, ce qui revient à peu près à 300 francs. Ils avaient cours pour ce prix dans le palais et parmi les grands; mais il paraît qu'ils n'ont jamais servi de monnaie parmi le peuple. » P. 377.

13°. *Examen des historiens asiatiques, tiré de l'Asia polyglotta, et augmenté. Lettre de l'auteur à M. l'abbé Grosier sur quelques libertés que M. de Guignes fils s'est permises, et sur la véracité de l'histoire chinoise.*

14°. *Mots sanscrits comparés avec ceux des autres idiomes indo-germaniques, et avec les langues du nord de l'Asie.*

15°. *Notice sur l'origine de la nation des Mandchou, en chinois mantcheou.*

16°. *Mémoire sur les Tatars*, dans lequel l'auteur démontre, par un grand nombre de passages extraits de livres chinois et des historiens mahométans, que les *Tatars* et les *Mongols* sont la même nation, et qu'on a eu tort d'appliquer le nom des premiers à presque toutes les *tribus turques* qui habitent hors des frontières de l'empire ottoman.

Si le public accueille ce volume de mémoires relatifs à l'Asie, l'auteur se propose de le faire suivre par un second. Les acquéreurs du dernier recevront un nouveau frontispice pour le premier, sur lequel la qualification de Tome I sera indiquée. En tout cas, le volume qu'on publie à présent sera un ouvrage complet, comme son titre l'indique. A. B.

184. SUR L'ÉDIT SACRÉ DE L'EMPEREUR KHANG-HI. (*Asiat. Journ.*, novembre 1823, p. 435.)

Une traduction anglaise de cet ouvrage intéressant, faite par feu M. Milne, à Malacca, a été imprimée à Londres en 1817. M. le docteur *Antonio Montucci*, qui depuis long-temps travaille sur la langue et la littérature chinoises, a fait publier, dans le journal asiatique de Londres, une dissertation sur cet édit. Il y a donné l'explication des 14 commandemens, et il a traité des différentes opinions des savans sur cet article, comme aussi des significations diverses des mêmes mots, qu'on trouve dans les dictionnaires chinois. Il promet enfin, qu'avec l'assistance de Dieu, en moins de trois ans, il espère publier son lexique de la langue chinoise. F. M. MOSCATI.

185. REMARKS ON THE STATE OF PERSIA, etc. Observations sur l'état de la Perse après la bataille d'*Arbela*, l'an 331 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'agrandissement d'*Ardechir Babegan*, l'an du Seigneur 226; par le major VAN KENNEDY. (*Trans. of the Lit. Soc. of Bombay*, t. III; 1823.)

Ce mémoire a été lu à la Société littéraire de Bombay, le 31 août 1819. L'auteur, après avoir dit que les Parthes n'étaient pas Persans, mais plutôt Scythes, après avoir mentionné divers historiens dont il fait connaître l'authenticité et l'autorité, retrace l'histoire de l'état de la Perse depuis la célèbre bataille d'*Arbela*, gagnée par Alexandre, l'an 331 avant J.-C. Il parle des

difficultés et des oppositions qu'Alexandre dut surmonter pour conquérir ce pays. Il fait voir de quelle manière les grandes conquêtes d'Alexandre furent, après sa mort, partagées entre ses chefs; l'auteur rappelle ensuite que ce royaume des Parthes, fondé l'an 250 avant J.-C., fut détruit par *Ardechir Babegan*, après avoir fleuri pendant 476 ans. Il fait voir l'uniformité des divers gouvernemens de la Perse, c'est-à-dire, il les montre tous monarchiques absolus; mais dans les temps les plus reculés, selon Gerolami, l'autorité des monarques, quoique absolue, était en quelque sorte restreinte par un conseil des nobles. S'occupant ensuite des livres de Zoroastre et des mages, il rappelle les noms des princes qui favorisèrent et protégèrent ces sectes. L'auteur dit aussi que les Persans n'ont pas la moindre idée de l'invasion de quelque tribu de Tatares avant le temps de Hou-lakou-Khan, dans l'année du Seigneur 1255. F. M. MOSCATI.

186. RECHERCHES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTÉ pendant la domination des Grecs et des Romains, tirées des inscriptions grecques et latines relatives à la chronologie, à l'état des arts, aux usages civils et religieux de ce pays; par M. LETRONNE, membre de l'Institut, inspecteur général de l'Université, etc.

Les Recherches de M. Letronne sur les monumens grecs et romains de l'Égypte, appliqués à l'histoire des institutions civiles et religieuses de cette contrée, se recommandent à plusieurs égards.

« L'état de l'Égypte pendant la domination successive des Grecs et des Romains, est certainement une des questions historiques les plus dignes de fixer l'attention des hommes éclairés. Ils aimeraient à savoir ce que devinrent, sous les dominations étrangères, ces usages, ces institutions, nés du climat et de la disposition particulière du pays; cette religion antique, ces arts qu'elle avait créés et qu'elle maintint dans une si longue enfance. Ils demandent à l'histoire quelle fut l'influence du séjour des étrangers en Égypte; quelle espèce de lutte s'établit entre la civilisation de l'Occident et cette autre civilisation dont l'origine touchait au berceau du monde. Les conquérans essayèrent-ils d'effacer par la persécution, le caractère des institutions civiles et religieuses de l'Égypte? ou bien, dans l'intérêt de leur pro-

G. Toux L.

II

pre conservation , et peut-être aussi par suite de leur tolérance habituelle , respectèrent-ils des usages , une religion , des arts , qu'il était à la fois inutile , difficile et dangereux de détruire ? »

Ce premier paragraphe de l'introduction que M. Letronne a mise en tête de ses Recherches , indique très-bien le but même de son ouvrage , et l'on sait que les rapports isolés et incomplets des écrivains grecs ou latins , étrangers à l'Égypte , étaient insuffisans pour l'y conduire avec succès. Il a donc fallu que le temps et d'autres secours favorisassent plus directement cette grande entreprise , et rien ne pouvait être plus fructueux à cet égard que les inscriptions même , grecques ou latines , encore éparses sur le sol de l'Égypte.

Afin de les présenter dans l'ordre le plus convenable au but de ses Recherches et à l'intérêt général de l'histoire , M. Letronne s'occupe d'abord , dans la première section , des inscriptions antérieures à l'ère chrétienne , appartenant toutes au temps des Ptolémées , et en commençant par celles qui sont gravées sur la façade des temples , à Parambolé , Antæopolis , Ombos , Apollinopolis et Philæ. D'autres inscriptions analogues , mais de l'époque romaine et rapportées dans la seconde section , se lisent aussi sur la façade des temples à Tentyris , Panopolis , Philæ , Cysis de la grande Oasis , etc. , et de ce fait bien constaté naissent ces deux questions importantes , qui ont assez longtemps divisé les plus habiles critiques : ces inscriptions indiquent-elles la construction de l'édifice ou de quelques-unes des parties de l'édifice qui les porte , et l'édifice lui-même , quoique de style égyptien , est-il du temps des Ptolémées ou de celui des Romains ? ou bien : ces mêmes inscriptions sont-elles postérieures à l'édifice sur lequel elles ont été gravées , et l'ont-elles été par les Grecs ou par les Romains , vainqueurs de l'Égypte soumise , qui voulut ainsi honorer ses nouveaux maîtres en gravant leurs noms sur ses temples anciens ? Ceux qui croyaient à la haute antiquité de tous les monumens de style égyptien , et qui n'admettaient pas que , depuis Cambyse , ni sous les Lagides , ni sous les Romains , les Égyptiens eussent élevé aucun grand édifice selon les règles et les préceptes de l'art national , se décidaient affirmativement pour la seconde question , et considéraient les temples comme antérieurs aux inscriptions qui n'auraient été , dans ce cas , qu'une espèce de rénovation en l'honneur de l'autorité nouvelle ; et il faut convenir que , d'après l'idée qu'on s'était faite

si vite de la haute antiquité des zodiaques sculptés dans le temple de Dendérah, on devait répugner singulièrement à admettre que le temple qui portait des tableaux astronomiques aussi anciens, avait été construit à une époque aussi moderne que celle des deux inscriptions gréco-romaines, gravées sur deux des portes de ce même temple. C'est dans l'intérêt de cette difficulté, qui se rattache à la fois à toutes les parties de l'histoire de l'Égypte, à celle de ses institutions civiles, de sa religion, de ses arts et de ses usages publics, que M. Letronne se livre à l'examen approfondi de cette première série d'inscriptions grecques analogues; et par leur comparaison, par la restitution régulière de leurs lacunes, et surtout en considérant que toutes, une seule exceptée, sont gravées sur des parties d'édifices égyptiens, dont elles contiennent le nom, il conclut, ainsi que de l'analyse rigoureuse de tous leurs détails, que ces inscriptions ne peuvent pas indiquer autre chose que la construction même de ces mêmes parties des édifices qu'elles nomment : et il en résulte que, sous les Grecs et sous les Romains, d'anciens édifices égyptiens ont été terminés et d'autres édifices ont été construits, toujours décorés de symboles, d'hieroglyphes et de figures exécutées; par les Égyptiens, dans le style employé par eux de temps immémorial.

Ce résultat inattendu devait frapper par sa nouveauté, et pouvait, de la part de ceux qui avaient prématurément soutenu l'opinion contraire, exciter de vives contradictions; mais mon travail sur l'*Alphabet des hiéroglyphes phonétiques* les a en quelque sorte prévenues, et j'ai été assez heureux pour démontrer d'une autre manière toute la vérité de la proposition si habilement exposée par M. Letronne. Ces mêmes édifices, qui portent les inscriptions grecques du temps des Ptolémées ou des Romains, portent aussi des cartouches hiéroglyphiques, où sont inscrits phonétiquement les noms des mêmes Ptolémées ou des mêmes empereurs romains qui sont désignés dans ces inscriptions; ces noms hiéroglyphiques sont répétés plusieurs fois sur le même temple, sans aucun mélange avec d'autres noms de souverains plus anciens; et malgré la parfaite ressemblance qui existe, à quelques légères différences près dans leur style, entre ces mêmes temples et ceux qui appartiennent évidemment à l'époque des Pharaons, antérieure à Cambyse, il n'en est pas moins certain que les édifices qui portent ces inscriptions grec-

ques et gréco-romaines, ont été construits en effet, soit sous les rois grecs, les Ptolémées, soit sous les premiers empereurs romains. Un autre genre de preuve est même résulté des exactes observations faites sur les lieux par deux habiles architectes, MM. Huyot et Gau; l'étude des monumens de l'Égypte et de la Nubie a fait reconnaître à l'un et à l'autre, observant isolément et à deux époques diverses, trois styles dans l'art égyptien; tous deux se sont rencontrés sur leurs différences et sur la classification des monumens, selon ces trois sortes de style; et la lecture des cartouches hiéroglyphiques que ces deux savans voyageurs y ont recueillis m'a fait reconnaître les constructions du *premier style*, le plus parfait des trois, comme appartenant aux temps antérieurs à Cambyse; celles du *style intermédiaire*, comme étant du temps des Ptolémées, et celles du *troisième style*, comme toutes romaines. Ces déterminations sont encore un nouveau témoignage en faveur de la proposition tirée des inscriptions seules par M. Letronne; et comme sur tous les temples de ces trois époques on retrouve et les mêmes dieux, et les mêmes symboles, et la même écriture, et les mêmes costumes, en tout les mêmes idées et les mêmes mœurs, il en résulte encore ce fait historique, sans exemple jusqu'ici et bien digne de la méditation des philosophes et des moralistes, que les Égyptiens, successivement soumis par les Persans, les Grecs et les Romains, « ont conservé (nous empruntons les paroles de M. Letronne), au moins jusqu'au siècle des Antonins, et sans modifications essentielles, la religion et les arts de leurs ancêtres; qu'ils ont élevé des monumens dans un style d'architecture et de sculpture assez semblable à celui des plus anciens temps, pour que des ouvrages, exécutés dans le second siècle de notre ère, aient été regardés par d'habiles artistes comme ayant dû être faits 3000 ans avant J.-C. » On sait donc, en résultat et avec toute certitude, que parmi les monumens égyptiens il en existe qui ont été construits du temps des Grecs et du temps des Romains; les autres sont antérieurs à Cambyse; tous portent les noms hiéroglyphiques des souverains qui les ont fondés, construits ou augmentés; mon Alphabet hiéroglyphique nous fait lire tous ces noms sans difficultés comme sans incertitude. La chronologie de ces monumens, et par suite l'histoire de l'art en Égypte, repose donc sur de solides fondemens; elle confirme pleinement toutes les déductions de M. Letronne, à l'égard des édifices qu'il avait

attribués, par de savantes combinaisons de faits isolés, à l'époque romaine, et ce sont là autant de certitudes de plus pour l'histoire. Ce ne sont pas les seules dont elle vient d'être enrichie par l'ouvrage que nous analysons. M. Letronne en retire une foule de notions nouvelles sur les usages peu ou point connus, sur l'état de la religion du pays, et sur un certain nombre de pratiques qui tiennent directement à l'état des mœurs générales de la nation, sur les règles d'administration publique, et les habitudes mêmes de la cour; enfin sur l'histoire générale et la chronologie des souverains de l'Égypte sous les Grecs et sous les Romains. Ces inscriptions se rattachent en effet à des points d'histoire déjà connus, ou à d'autres qui ne l'étaient pas, tels, par exemple, que l'état de l'administration particulière d'Antinoë, ville toute grecque au milieu de l'ancienne Égypte. Mais nous devons nous borner à l'énumération de quelques-uns des résultats de ce travail difficile; et nos lecteurs qui, pour la plupart, préfèrent sans doute les doctrines toutes faites, lorsqu'elles leur viennent de bonne source, accepteront ces résultats avec toute la confiance qu'inspirent le nom et la méthode du savant académicien qui les a consignés dans ce nouvel ouvrage.

A la cour des Ptolémées, des officiers supérieurs étaient appelés *commandant des gardes du corps*, *grands-veneurs*, et certaines dignités de l'état emportaient avec elles les titres de *sœur* (la reine) d'*ami*, de *premier ami*, de *parent* et de *frère* du roi; ils recevaient aussi certaines *décorations*, telles qu'une *agrafe d'or*, un *collier d'or*, usages imités des Perses par Alexandre et ses successeurs, les Ptolémées et les Séleucides; ce qui donne à des usages modernes une origine beaucoup plus ancienne que ne l'ont cru ceux qui se sont occupés de la chercher.

Il y eut en Égypte, comme dans la Grèce, comme à Rome, des *corporations* ou confréries désignées sous des noms relatifs à leur origine ou à leur but, qui s'administraient elles-mêmes, et qui, dans certaines occasions, donnaient des sommes d'argent aux temples pour des sacrifices dont elles avaient déterminé le motif, presque toujours religieux ou politique.

Les anciens n'épargnaient point aux rois vivans les qualifications les plus honorables; les Égyptiens, dans leurs monumens publics, appelèrent l'empereur Auguste *Jupiter Éleuthère* (Jupiter libérateur); Tibère, *nouvel Auguste*; Néron, *nouvel Agathodémon* (bon génie) et *sauveur de la terre*; Trajan et Caracalla,

invincibles ; Hadrien , *Olympien* et *Éleuthère* ; et les jours de la naissance des empereurs et des impératrices étaient déclarés *éponymes* , c'est-à-dire que ces jours portaient, dans le calendrier , le nom même de ces princes. Il en fut ainsi pour Auguste et pour sa femme Livie , qui , après la mort de l'empereur , prit le nom de *Julia Augusta* ; et ces jours étaient célébrés avec beaucoup de pompe.

Alexandrie et Antinoë furent les seules villes de l'Égypte qui eurent chacune un sénat ; la première dut cette institution politique à Septime Sévère , et la seconde à son fondateur Hadrien , ce qui donnait au système municipal de ces deux villes des formes toutes particulières , parce que leur population était presque entièrement grecque. Du reste , des fonctionnaires de divers ordres étaient placés dans tous les lieux , selon leur importance , tous subordonnés au *préfet* de l'Égypte , et M. Letronne a tiré de ses recherches les noms de vingt de ces préfets , dont quelques-uns se succédèrent , et ces noms servent presque tous à déterminer l'époque de quelques monumens ou de quelques faits historiques auxquels ils se trouvent mêlés ailleurs.

Les Romains , qui respectèrent généralement le système municipal des pays qu'ils soumirent , assez même dans les Gaules pour que , dans quelques villes qui n'ont jamais eu de *charte de communes* , ce système se soit perpétué jusqu'à la révolution , accordèrent le même bienfait à l'Égypte , et s'appliquèrent à ne conférer ces magistratures municipales qu'à des naturels du pays ; mais les chefs militaires étaient toujours des Romains. Tels avaient été les principes posés pour l'Égypte par Auguste , qu'elle surnomma Jupiter *Éleuthère* , et ses successeurs conservèrent son ouvrage pendant trois siècles au moins.

A Ésnéh , ville de la Thébaïde , une inscription grecque écrite sur une des colonnes du Pronaos du temple situé au nord de ce lieu , découverte par M. Gau , publiée et restituée pour la première fois par M. Letronne (pag. 450 et suiv.) , annonce que deux Égyptiens ont fait exécuter à leurs frais la *peinture* et la *sculpture* de cette colonne , dans la 10^e. année de l'empereur Antonin (147 ans de J.-C.). Ce même temple porte un zodiaque commençant par la *vierge* ; et les voyageurs qui avaient voulu y voir l'époque même de la construction du temple , la faisaient remonter jusqu'à 3000 ans avant l'ère chrétienne. Mais ceux qui ont le mieux décrit ce temple (MM. Jollois et de Villiers , *Description de*

l'Égypte), ont remarqué qu'il avait été construit *avec beaucoup de négligence*, et que là les couleurs avaient conservé plus de fraîcheur et plus de brillant que partout ailleurs, et M. Gan a ajouté que les couleurs, même celles du zodiaque, avaient partout sur ce temple les mêmes teintes, le même éclat et la même fraîcheur, et qu'en tout ce temple *est un des plus récents de l'Égypte*. C'est donc avec toute raison que M. Letronne applique au temple même la date de la colonne du Pronaos; la parfaite ressemblance de l'état du temple entier ne permet pas d'y reconnaître deux époques, et le zodiaque lui-même ne peut remonter au delà du siècle des Antonins. A cet égard il n'est pas inutile de remarquer que le grand temple du même lieu, Esnéh, commence aussi par *la vierge*, et que tous les cartouches hiéroglyphiques qui s'y voient n'offrent que les noms des empereurs Claude et Antonin, fréquemment répétés l'un et l'autre: cet autre zodiaque ne saurait donc encore appartenir qu'à l'époque romaine de l'Égypte.

Dans l'île de Philæ, on a remarqué trois inscriptions grecques coupées par des sculptures égyptiennes; et en considérant toutes les sculptures égyptiennes comme antérieures aux Grecs, ces inscriptions ainsi coupées devenaient fort embarrassantes. Mais leur explication les ramenant toutes au règne de Ptolémée Aulète, 70 ans avant l'ère chrétienne au plus, il en résulte que ces sculptures sont les unes du dernier siècle qui a précédé l'ère vulgaire, et les autres du temps même des Romains.

A Philæ encore on a retrouvé une longue inscription que M. Jomard, éditeur du Voyage de M. Cailliaud, avait communiquée à M. Letronne, et qui a été depuis publiée en Angleterre; cette inscription grecque est un placet des prêtres d'Isis qui se plaignent au roi Ptolémée Evergète II des exactions auxquelles se livrent les officiers publics et leur suite en venant à Philæ; ils supplient le prince de les faire cesser, et lui promettent de consigner le témoignage de leur gratitude pour ce bienfait, sur une *stèle* qui en conservera éternellement le souvenir. Le marbre qui porte l'inscription est en effet le piédestal d'un obélisque trouvé dans le voisinage, et couvert d'une inscription hiéroglyphique où j'ai lu les deux noms de Ptolémée et de la reine Cléopâtre sa femme (1), et dont je donnerai ailleurs la traduction entière. Cet

(1) Voyez *Revue Encyclopédique*, t. XIII (mars 1822), pag.

obélisque prouve que le roi accueillit la demande des prêtres d'Isis à Philæ; les deux morceaux réunis forment encore un des monumens les plus utiles pour faire connaître l'état des arts et de l'administration publique en Égypte sous les Lagides (1); et l'on sait par ma *Lettre à M. Dacier* (2), combien il m'a servi pour découvrir l'*alphabet des hiéroglyphes phonétiques*, et pour pénétrer dans le système général des écritures égyptiennes.

Il nous faudrait donner à cette analyse une étendue considérable pour indiquer tous les faits nouveaux relatifs à l'Égypte, à son administration, à son culte religieux, à son architecture, ou aux arts accessoires, qui sont réunis dans ce nouvel ouvrage; il est relatif à l'objet habituel aujourd'hui des recherches de toute l'Europe savante, redevable à la France de cette nouvelle mine historique dont les produits s'annoncent déjà sous un aspect si vaste et si intéressant. Les monumens de l'Égypte romaine et de l'Égypte grecque devaient être nos premiers guides dans l'exploration de l'Égypte égyptienne, si incomplètement connue, malgré les dires de l'antiquité, tant qu'une main heureuse n'avait pas réussi à soulever le voile qui nous la dérobaît presque tout entière : le hasard m'a réservé cette tâche, et les premiers résultats de mes travaux sur les écritures égyptiennes font concevoir de bien vives espérances, même celle de lire entièrement ces innombrables inscriptions hiéroglyphiques dont les monumens de l'Égypte sont couverts; la traduction grecque d'une seule de ces inscriptions a comme ouvert la carrière; et si les notions techniques qu'elle nous a fournies sur les écritures égyptiennes, augmentées d'autres notions tirées de la comparaison attentive d'autres monumens, nous donnent le moyen de lire et d'entendre les inscriptions égyptiennes de tous les ordres, il est juste de dire que les recherches sur l'Égypte grecque et romaine ont fourni le point de départ le plus ou le seul vrai. Ce but, si important à tant d'égards, est celui que M. Letronne s'est proposé; son plan exigeait toutes les ressources de l'érudition et de la critique, un

(1) Je puis citer à ce sujet l'ouvrage de mon frère, *Annales des Lagides*, 2 vol. in-8. (à la librairie de la rue Christine, n. 3), couronné par l'Institut au concours de 1818, et dont les nouveaux monumens publiés et expliqués par M. Letronne, confirment en général les résultats historiques et chronologiques.

(2) *Lettre à M. Dacier*. Paris; 1822; Firmin Didot. In-8. avec 4 pl. Et le *Précis du Système hiéroglyphique*, publié depuis que ceci est écrit.

esprit très-méthodique, et capable de généraliser les plus légers aperçus, dans l'intérêt universel de l'histoire : tel est l'ouvrage que nous annonçons, tels ont été les procédés et les vues de M. Letronne ; tel est aussi le nouveau service qu'il vient de rendre aux sciences historiques, en leur donnant à la fois un bon modèle de plus pour la forme, et un recueil précieux de faits nouveaux pour le fond. C'est dire assez avec quel empressement on attend le *second volume* qui doit compléter cette honorable entreprise, suite nécessaire de la *Description de l'Égypte*, et exécutée du même format que la seconde édition de ce grand ouvrage.

J. F. CHAMPOLLION, le jeune.

187. DESCRIPTION HISTORIQUE DE L'ANCIENNE PALMYRE. (*Selec. Mag.*, mars 1823, p. 156.)

Palmyre était située dans le désert de la Syrie, à la distance de 48 lieues d'Halep et de Damas, 85 milles de l'*Euphrate*, et presque 177 milles de la *Méditerranée*, (lat. N. 34° 29', long. E. 38° 48'.) Elle était du petit nombre des lieux cultivés dans les déserts d'*Arabie* et d'*Égypte*, et devait sa fertilité aux nombreuses sources d'eau qui l'environnaient. Son air était pur, et sa situation montagneuse. Elle était entourée de palmiers et de figuiers, et, selon les Arabes, avait dix milles de circonférence. Étant construite entre le golfe Persique et la Méditerranée, elle était très-utile aux caravanes qui transportaient les richesses des Indes en Europe. Lorsque les pouvoirs des *Romains* et des *Parthes* se balançaient, *Palmyre* se conserva en état libre, et elle était la grande foire du commerce entre l'Orient et l'Occident ; mais après les victoires de *Trajan* sur les *Parthes*, *Palmyre* se soumit à *Adrien* lorsqu'il passa par la Syrie pour aller en Égypte. L'empereur, charmé de la beauté de cette ville, bâtie au milieu d'une plaine étendue et fertile, et environnée de trois côtés par une chaîne de montagnes, y fit construire plusieurs édifices magnifiques, dont les ruines excitent encore l'admiration des voyageurs et des antiquaires. *Odenat*, s'étant associé à l'empire avec *Gallien*, épousa *Zénobie*, qui tirait son origine des rois macédoniens d'Égypte, et rivalisait de beauté et de talens avec la célèbre *Cléopâtre*. Sous *Odenat* *Palmyre* devint plus célèbre ; mais après la mort d'*Odenat*, *Zénobie* ayant voulu secouer le joug des Romains, et s'étant déclarée reine de l'Orient, l'empereur *Aurélien* passa avec son armée en

Asie pour la conquérir et la subjuguier ; ce qu'il exécuta. Après avoir beaucoup souffert, *Zénobie* abattue se retira à Palmyre, où elle fit ses derniers efforts ; mais après quelque temps elle fut obligée d'abandonner Palmyre, et de prendre la fuite. La cavalerie romaine la poursuivit, l'arrêta, et elle fut conduite prisonnière devant l'empereur, devant qui elle conserva tout son courage et toute sa grandeur d'âme. La ville de *Palmyre* fut prise par les Romains ; mais peu de jours après, s'étant révoltée, les citoyens massacrèrent le gouverneur romain avec toute la garnison. *Aurélien*, irrité par cette trahison, retourna avec impétuosité sur Palmyre, la prit de force, et en ordonna la totale destruction, après avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans. Quelque temps s'étant écoulé, *Aurélien* se repentit d'avoir détruit une ville si belle et si utile ; il voulut restaurer le magnifique temple du Soleil, permettant aux habitans qui s'étaient évadés, de la rebâtir et de l'habiter. Mais comme il est plus facile de détruire que d'édifier, ce centre du commerce et des arts entre l'Orient et l'Occident devint une petite ville et une forteresse de peu d'importance, et enfin un misérable village environné de superbes ruines ; pour les visiter plusieurs voyageurs et antiquaires traversèrent le désert avec beaucoup de fatigue et de dangers. On y trouve maintenant 30 à 40 familles d'Arabes, qui vivent dans des chaumières bâties de boue, et élevées au milieu de la cour spacieuse d'un temple magnifique. F. M. MOSCATI.

188. L'ITALIA AVANTI IL DOMINIO DE' ROMANI. L'Italie avant la domination des Romains, 2^e. édit. revue et aug. 4 vol. in-8. avec 1 vol. de pl. grav. A Florence, chez G. di Giovacchino Paganini.

L'ouvrage de M. Micali, publié il y a environ 15 ans, fut très-bien reçu des savans de l'époque, et il n'a rien perdu aujourd'hui de son mérite, puisqu'une seconde édition a été désirée par le public lettré. L'époque historique que cet ouvrage embrasse est en effet très-intéressante, puisqu'elle comprend à peu près toutes les origines de l'Italie ancienne et moderne, et qu'elle marque le temps du premier contact entre la vieille Grèce et la vieille Italie. L'histoire des peuples primitifs de celle-ci est très-peu connue. M. Micali publie les monumens qui nous en restent encore, et il offre de faire reconnaître ce qu'il y eut de commun entre tous ces peuples et de particulier à chacun d'eux. C'est

une grande lacune de moins dans l'histoire ancienne. On annonce comme devant paraître prochainement une traduction française de ce grand ouvrage; nous pourrions alors nous étendre davantage sur ce vaste sujet.

C. F.

189. HISTOIRE ROMAINE, DE GOLDSMITH; traduite de l'anglais, par A. OGUINSKY; 2 vol. in-8°, prix 15 roubles, St.-Petersbourg, 1819—1820, imp. de Joannès.

Il existait déjà une traduction russe de cette histoire, publiée à St.-Petersbourg en 1815—1818, par P. B. Jakovlev, en 4 vol. in-8°; mais, faite d'après une autre traduction française, elle ne pouvait être fidèle. Celle que nous annonçons est d'après l'original même, et elle joint à ce mérite celui de la force, de la précision et de l'élégance dans le style. On doit également à M. Oguinsky de bonnes traductions de l'histoire de la Grèce, et de l'histoire d'Angleterre du même auteur. (*Rev. Encyc.*, mai 1823, p. 355.)

190. DELLE SCIENZE, LETTERE, ED ARTI DE' ROMANI, etc. Des sciences, lettres et arts des Romains, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste; par le chev. FRED. CAVRIANI, vol. 1^{er}, Mantoue, 1822; chez L. Caranenti.

L'auteur a divisé le premier volume de son ouvrage en 12 chapitres. Dans le 1^{er}. il parle de l'agriculture, et il fait voir combien les Romains des temps les plus reculés étaient avancés en cette partie; dans le 2^e. de la botanique; dans le 3^e. de la médecine; dans le 4^e. de l'astronomie; dans le 5^e. des lois, et de la jurisprudence romaine; dans le 6^e. de la philosophie des Romains; dans le 7^e. de l'histoire, et des historiens; dans le 8^e. de l'éloquence des Romains; dans le 9^e. de la poésie; dans le 10^e. des arts des Romains, et de leurs collèges; dans le 11^e. de l'art nautique, et des guerres maritimes des Romains; dans le 12^e. de leur navigation et commerce maritime. Dans tous ces chapitres on peut observer que l'auteur s'est occupé de sa matière toujours avec le même zèle, le même soin, la même exactitude, soutenu par les recherches historiques et critiques les plus profondes. F. M. Mo.

191. STORIA DEI TRE CELEBRI POPOLI MARITIMI DELL' ITALIA, Veneziani, Genovesi e Pisani. Histoire des trois peuples maritimes célèbres de l'Italie, savoir les Vénitiens, les Génois et les Pisans; de leur commerce et de leur navigation dans les siècles

passés, par l'avocat G. B. FANUCCI, Toscan, 3 vol. in-8°. à Pise, chez F. Pieraccini. (*N. Giorn. de' lett.*, juin 1822, p. 3.)

Dans cet ouvrage l'auteur s'occupe à montrer l'origine, le progrès et l'agrandissement des anciennes et célèbres républiques de Venise, Gènes et Pise. Il a tout fait pour atteindre son but, et il n'a pas négligé de faire les recherches les plus sévères dans les archives de ces trois villes, pour confirmer toutes ses assertions et rendre son ouvrage classique. F. M. MOSCATI.

192. STORIA DI NAPOLI. Histoire de Naples, par F. CAPECELATRO, tom. IV in-8°, prix 18 fr., à Pise, 1822, chez Lapurso, avec les caractères de F. Didot.

L'auteur de cet ouvrage est très-connu en Italie pour ses talens littéraires et politiques. En composant l'histoire de son pays, il s'est efforcé de la rendre parfaite; et il n'a pas seulement consulté les historiens anciens, mais il a aussi fouillé avec beaucoup de soin dans les archives publiques et particulières, pour donner plus d'utilité à son travail. L'édition que nous annonçons est très-belle, sur beau papier, et en beaux caractères. (*Nuovo Giornale de' lett.*, n°. 1, 1822.) F. M. MOSCATI.

193. BIBLIOGRAFIA STORICA PERUGINA. Bibliographie historique de Pérouse, ou Catalogue des écrivains qui ont traité de l'histoire des personnes, des monumens et de la littérature de cette ville; rédigé et augmenté de notes bibliographiques, par Jean-Baptiste VERMIGLIOLI; 1 vol. grand in-4°; Pérouse 1823; François Baduel.

Cet ouvrage très-intéressant est le fruit des études et recherches soigneuses du professeur Vermiglioli pendant plusieurs années. L'auteur l'a enrichi de tout ce qui regarde particulièrement Pérouse et ses citoyens, en politique, art militaire, littérature et sciences. On y trouve souvent de bonnes et utiles observations tant sur Pérouse qu'à l'égard de toute la Péninsule. Les Italiens doivent donc de la reconnaissance au professeur Vermiglioli pour leur avoir fourni un livre utile et agréable. (*Nuovo Giorn. de' Lett.*, novembre 1823, p. 335.) F. M. MOSCATI.

194. REVUE CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, depuis la convocation des notables jusqu'au départ des troupes étrangères. 2°. édit., avec corrections et additions. 1787—1818. Gr. in-8. de 53 feuilles, papier satiné. Prix, 13 fr. Paris; Firmin Didot.

Un livre qui contiendrait des dates exactes , un récit impartial des faits de la révolution , ne peut être donné à son siècle par un témoin oculaire ; il veut faire adopter son opinion et nous montrer à travers le prisme qu'il a choisi les événements qu'il décrit : c'est le cachet de ce livre.

L'auteur a partagé les 32 années dont il offre la chronologie en 6 périodes secondaires.

1^{re}. De 1787 à 1792 au 21 sept., jour où la Convention lance le décret de l'abolition de la royauté et l'établissement de l'ère républicaine.

2^e. Du 21 sept. 1792 au 26 octobre 1795, où le gouvernement constitutionnel fait place au gouvernement directorial.

3^e. Du 26 oct. 1795 au 11 nov. 1799 ; installation du gouvernement des consuls.

4^e. Période du 11 nov. 1799 au 18 mai 1804, où Bonaparte se fit empereur.

5^e. Du 18 mai 1804 au 11 avril 1814, jour de son abdication.

6^e. Du gouvernement royal.

L'ordre chronologique dans lequel sont classés les faits ne permet pas d'en saisir l'ensemble ; mais la méthode a présidé au travail, d'ailleurs extrêmement utile ; on y remarque surtout plusieurs tables statistiques, les unes contiennent d'année en année des résumés de budget ; les autres des tableaux de l'effectif de chaque puissance belligérante au commencement de chaque campagne ; d'autres enfin donnent la liste des ministres qui se sont succédés. On y évalue aussi le nombre des actes de l'autorité rendus pendant chacune des six périodes dans lesquelles se divise ce recueil chronologique.

BLETHEVIN.

195. COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au 13^e. siècle, avec une introduction, des supplémens, des notices et des notes. Par M. GUIZOT ; tom II, in-8^o. de 25 f. $\frac{1}{2}$: prix du vol. 6 fr., pap. vél. 12 fr. Paris ; Brière.

Ce vol. contient les liv. 9 et 10 de Grégoire de Tours ; la chronique de Frédégaire ; la vie de Dagobert I^{er}. ; la vie de St.-Léger, évêque d'Autun ; la vie de Pépin le vieux, dit de Landen, maire du palais, en Austrasie, et complète toute la partie de la collection relative à la 1^{re}. race, celle des Mérovingiens.

196. COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS À L'HISTOIRE DE FRANCE, depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'à la paix de Paris, conclue en 1763; avec des notices sur chaque auteur, et des observations sur chaque ouvrage; par M. PETITOT. 2^e. édit. (*Prospectus*.) In-8 de 2 $\frac{1}{2}$ f. Paris; Foucault.

Cette collection est divisée en deux séries : la 1^{re}. va de Philippe-Auguste jusqu'au commencement du 17^e. siècle; la 2^e. comprend les mémoires historiques depuis l'avènement de Henri IV jusqu'à la paix conclue en 1763. On peut se procurer la 2^e. série séparément. A partir du mois de janvier 1824, il paraîtra tous les mois une livr. de 4 vol., du prix de 24 et de 48 fr. pap. vélin, dont il ne sera tiré que 7 exemplaires.

197. HISTOIRE D'ANGLETERRE; par DAVID HUME. Nouvelle édit. plus complète, revue et corrigée soigneusement. 20 vol. petit in-8. Prix, 4 fr. 75 c. Paris; 1822; Arthur Bertrand.

Il devient superflu d'entrer dans aucun détail sur un ouvrage aussi connu et aussi bien apprécié que celui-ci : on sait qu'il a placé Hume au premier rang parmi les historiens. Nous nous bornerons à indiquer ce qui distingue la nouvelle édition de toutes celles qui l'ont précédée. On y a joint, 1^o. une introduction succincte qui éclaircit quelques points de l'histoire des Plantagenets à celle des Tudors; 2^o. des observations importantes sur les *historiens de l'Angleterre*, et une notice sur ceux qui ont le plus de célébrité : ces documens sont extraits de l'*Atlas historique* de Lesage; 3^o. le même ouvrage a fourni trois *tableaux généalogiques*, sur lesquels on peut voir d'un coup d'œil les différentes branches des familles qui ont régné sur l'Angleterre : ces tableaux sont accompagnés de notes sur les personnages les plus remarquables que ces familles ont produits, et sur les principaux événemens; enfin, de réflexions philosophiques sur les révolutions dont la Grande-Bretagne fut le théâtre; 4^o. chaque volume est terminé par une table des *chapitres et des sommaires qu'il contient*; et, afin de rendre les recherches encore plus faciles et plus promptes, chaque page porte, outre la pagination ordinaire, l'indication du chapitre, du règne, du sujet, de l'année auxquels se rapportent les faits exposés dans cette page. Le choix du papier et la beauté de l'impression ajoutent encore au mérite de cette édition, qui fait honneur aux presses de M. Lebègue. (*Rev. Enc.*, janv. 1823, p. 138.)

198. THE HISTORY AND ANTIQUITIES OF THE PARISH OF ISLINGTON.

Histoire et antiquités de la paroisse d'Islington, dans le comté de Middlesex, avec des essais biographiques sur les plus célèbres de ses habitans, et 23 gravures; par JOHN NELSON. In-8., p. 337, 2^e. édit. Londres; 1823.

L'ouvrage que nous annonçons est très-intéressant, et accompagné de belles gravures. L'auteur cherche à prouver qu'*Islington* est bâti sur le même terrain où se décida la célèbre bataille entre *Suetonius Paulinus* et *Boadicea*, et cela d'après l'autorité de Tacite, dont voici le texte : *Delegit locum arctis faucis, et à tergo silvâ clausum, ut angustiae loci servirent pro munimento*. La situation d'Islington, entre *Pendonville* et les hauteurs de *Gray's-Inn-Lane*, confirme l'opinion de l'auteur. (*Gentl. Mag.*, janv. 1824. p. 57.) F. M. MOSCATI.

199. THE HISTORY AND ANTIQUITIES OF THE COUNTY OF THE TOWN OF CARRICKFERGUS. Histoire et antiquités du comté et de la ville de Carrickfergus, depuis les anciens temps jusqu'à nos jours, avec un aperçu statistique de ce pays; par Samuel M. SKIMIN. In-8., p. 380. Londres; 1823.

L'ouvrage de M. M. Skimin est intéressant et utile aux amateurs de l'histoire d'Irlande, et particulièrement du comté et de la ville de *Carrickfergus*, qui fut long-temps le théâtre des guerres entre l'Angleterre et l'Irlande. L'auteur s'est occupé avec soin de tout ce qui pouvait rendre son histoire complète. Voici la statistique de la ville de *Carrickfergus* : 8,030 habitans; 30 commerçans, 10 ecclésiastiques de divers ordres, 3 médecins, 3 chirurgiens, 2 avocats, 1 notaire, 51 pauvres ordinaires, 32 pauvres extraordinaires, 2 bourreaux, 25 écoles. Quant aux antiquités de cette ville, M. M. Skimin en donne des descriptions très-satisfaisantes. (*Gentl. Mag.*, oct. 1823., p. 331.) F. M. Mo.

200. NEUE BEYTRAGE ZUR GESCHICHTE. Nouveaux mémoires pour servir à l'histoire de Bavière; par Paul OESTERREICHER. In-8. Prix, 24 kr. Bamberg; 1823; chez l'auteur.

Cette brochure contient l'histoire du comté de Schlüs Ifeld.

201. *SUR UNE HISTOIRE DE BAVIÈRE; par le Prof. BUCHNER.*
(*London Lit. Gaz.*, oct. 1823, p. 655.)

Le professeur Buchner, de Ratisbonne, a publié depuis trois ans deux volumes sur l'histoire de Bavière, tirés de différentes sources. Cet auteur a sacrifié la plus grande partie de sa fortune pour accumuler les nombreux ouvrages écrits sur ce sujet par ses prédécesseurs, comme aussi pour obtenir toute sorte de documens, et particulièrement les pièces anciennes nécessaires pour éclaircir son histoire. Il a visité enfin tous les lieux qu'il a décrits, et n'a négligé aucune recherche utile. Le roi de Bavière et l'Académie de Munich ont encouragé M. Buchner, l'un avec sa munificence, et l'autre avec son approbation. Cependant le professeur Buchner paraît moins heureux à tracer l'histoire des Bava-rois actuels, et de leurs princes, qu'à décrire le pays, les antiquités, les mœurs, les manières, les lois, et les cérémonies religieuses des anciens habitans de Bavière. F. M. MOSCATI.

202. *DAS SCHWEIZERLANDS GESCHICHTEN FÜR DAS SCHWEIZERVOLK*, etc. Histoire de la Suisse, pour le peuple suisse; par H. TSCHOKKE. In-8. Arau, 1822; Sauerländer.

Voici peut-être la première histoire que l'on ait écrite dans l'intérêt d'un peuple, et que l'on puisse regarder comme populaire. Il est vrai que l'auteur était placé très-heureusement pour l'écrire. Il est peu de nations auxquelles il soit possible de faire un tel présent. Les annales de chaque peuple peuvent bien offrir un certain nombre de faits et d'hommes dont les souvenirs restent facilement dans toutes les mémoires, et qui obtiennent ainsi une sorte de popularité; mais leur réunion ne forme point une histoire; et quand même il serait possible de lier entre eux ces souvenirs, et de remplir de quelque manière les lacunes qui les séparent, il n'en résulterait guère plus d'instruction réellement profitable pour la masse du peuple. La Suisse est l'une des contrées de l'Europe où l'histoire pourrait être populaire, dans le sens propre de ce mot; mais il fallait que l'écrivain connût bien ses compatriotes, leurs goûts, leurs habitudes, leurs besoins, et tout ce qu'ils peuvent devenir. M. Tschokke possédait précisément cette connaissance approfondie de la Suisse. Son livre est court, comme il convient aux classes laborieuses : cependant aucun fait essentiel n'est omis. Le style est varié, peut-être même trop pour une histoire; car l'auteur imite quelquefois le langage de l'Écriture

sainte, le ton des prophètes inspirés. Voici quelques passages extraits de la fin de cette histoire : « L'ennemi le plus redoutable pour notre indépendance serait celui qui s'élèverait au milieu de nous..... Vous le reconnaîtrez aux caractères suivans : cet homme préférera son canton à la confédération, son intérêt et celui des siens, à l'intérêt public ; il ne craindra pas les caresses et les présens des rois et de leurs ministres, mais tremblera de voir des armes entre les mains d'un peuple libre. S'il est magistrat, il imposera silence aux feuilles publiques, aux institutions de la jeunesse ; il conseillera de fermer les salles du conseil..... Il tentera de semer la défiance entre les villes et les campagnes, entre les catholiques et les réformés ; d'élever des barrières entre les cantons ; de ramener les élémens de discorde, par lesquels notre antique fédération a péri dans le sang des citoyens, malgré la *Neunegg* et *Rothenthurm*... Ce ne furent point là la flèche de GUILLAUME TELL ni le poignard de CAMOSCK, qui rompirent les chaînes de la Suisse ; notre indépendance ne fut pas conquise à *Saint-Jacques* ni sur le *Malserhaide*. Sur le *Grutly* et sous le platane de *Truse* on ne fit que commencer le combat : il dure encore, confédérés ! Et vous, nos enfans, vous le continuerez sur nos tombeaux. Veillez, afin de ne point succomber à la tentation, et placez-vous avec confiance sous la protection divine. Que la cause d'un seul de nous soit la cause de tous, et la cause de tous celle de chaque citoyen. » Puissent les Suisses ne jamais s'écarter de cette maxime ! Dès qu'une république commence à l'oublier, elle est bien près de subir le joug d'un maître. (*Rev. encycl.*, avril 1823, p. 133.) F.

203. HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE, par N. KARAMSIN. St.-Pétersbourg, 1816—1817, 8 vol. in-8°. 2^e. édit., St.-Pétersbourg, 1818—1821, imp. de N. Gretsch, 9 vol. in-8°, avec 9 tables généalogiques, une carte de l'ancienne Russie, des remarques et des éclaircissemens à la fin de chaque volume ; prix, 90 roub.

Les huit 1^{ers}. volumes contiennent l'histoire de la Russie, depuis son origine jusqu'à la mort de la tsarine Anastasie, la 1^{re}. des sept femmes du tsar Jean le Terrible, c'est-à-dire, jusqu'en 1560. Le 9^e. volume, qui a paru au mois de mai 1821, et qui vient d'être traduit littéralement par M. Somof, et rédigé, ainsi que les huit 1^{ers}. volumes, par M. St-Thomas, contient la période la plus importante et la plus digne d'intérêt de l'histoire russe ; ce

n'est qu'une longue série de massacres et de cruautés qu'on chercherait en vain dans d'autres annales, et que l'auteur a décrites avec une généreuse indignation. On trouve aussi dans ce volume d'intéressans détails sur la découverte de la Sibérie, vers la fin du XVI^e. siècle, événement d'une haute importance pour la Russie, dont il a reculé les limites jusqu'à la pointe du nord-est de l'Asie. (*Revue Encycl.*, avril 1823, p. 119.)

204. **THE CHARACTER OF THE RUSSIANS.** Le caractère des Russes, avec une histoire détaillée de ce peuple, contenant diverses tables politiques, historiques et statistiques; le mode d'instruction suivi dans les Universités de Russie, et un Essai sur l'origine et les progrès de l'architecture en Russie; par R. LYALL. In-4., avec un grand nombre de gravures. Londres; Cadell.

Cet ouvrage contient une dissertation sur la langue russe, des critiques et des commentaires sur divers auteurs; un grand nombre d'anecdotes; et une relation détaillée de l'incendie de Moscou en 1812. (*Voyez* la 6^e. section du présent N^o. du Bulletin.)

205. **BECKOOPTE GESCHIEDENIS DEN LETTEREN EN WETENSCHAPPEN IN DE NEDERLANDEN.** Histoire des lettres et des sciences dans les Pays-Bas, depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement du XIX^e. siècle, par N. G. VAN KAMPEN. (*Europ. Mag.*, déc. 1823, p. 534.)

Dans cette histoire littéraire et scientifique, on peut trouver un résumé de tout ce qu'il est intéressant de savoir à l'égard des Pays-Bas. L'auteur a bien soigneusement décrit le temps heureux de la jurisprudence et des sciences naturelles; l'âge d'or des lettres et de la médecine; le déclin et la restauration de la poésie; la réforme de la théologie et de l'éloquence ecclésiastique. L'ouvrage renferme plusieurs observations de M. Ackersdik, et un supplément.

F. M. Mo.

206. **LES JUIFS D'OCCIDENT**, ou Recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des juifs en France, en Espagne et en Italie pendant la durée du moyen âge; par M. Arthur BRUGNOT. 1 vol. in-8. de 600 p. Paris; 1824; Levrault.

Il y a, dans ce qui constitue l'histoire, les souvenirs, les intérêts moraux et locaux des juifs considérés comme peuple ou comme une association particulière d'individus, trois parties bien distinctes : ce qui tient aux doctrines morales, philosophiques et religieuses, ce qui tient aux principes généraux de la tolérance,

de la justice et du droit public, enfin la partie historique. Les deux premières parties sont étrangères à cet ouvrage, et c'est la dernière seule qui rentre dans les limites de son plan. C'est aussi sous ce dernier point de vue seul que l'académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut nous paraît avoir proposé pour sujet de prix, un mémoire sur l'état des juifs sous le rapport civil, commercial et littéraire, depuis la fin du V^e. siècle jusqu'au commencement du XVI^e., en France, en Espagne et en Italie; et nous ne craignons pas d'affirmer, que, si quelques-uns des écrivains distingués qui sont entrés dans ce concours mémorable, ont envisagé cet important sujet avec leurs doctrines particulières, ce n'est qu'aux aperçus et aux faits historiques nouveaux et remarquables qui distinguent leurs ouvrages, qu'ils peuvent devoir la distinction plus ou moins éminente dont ils ont été les objets. Ces différens mémoires sont successivement publiés et dans l'ordre inverse de celui de leurs succès. Le premier qui a paru n'a point été mentionné, et son auteur est M. le chevalier Bail, qu'une mort récente vient d'enlever aux lettres. Celui de M. Arthur Beugnot, qui a obtenu la seconde mention honorable, le suit immédiatement. On attend maintenant la publication du mémoire qui a obtenu la première mention honorable, et qui est de M. Depping; enfin celle du mémoire couronné, composé par M. Capfigue. On doit avoir une grande opinion du mérite de ces deux derniers mémoires, par celui de l'ouvrage de leur jeune concurrent, dont nous avons à parler dans cet article. Nous laissons à d'autres le soin de l'apprécier sous le rapport du style et des doctrines philosophiques. Nous ne l'envisageons que sous le point de vue de l'histoire, et sous ce rapport nous pouvons assurer qu'il est peu d'ouvrages qui présentent un plus grand nombre de faits et de documens inconnus jusqu'ici, aussi remarquables que pleins d'intérêts, et classés selon le programme du concours en trois grandes parties principales: la partie civile, la partie commerciale, et la partie littéraire. Chacune de ces parties est traitée avec un soin particulier. La partie civile fait passer sous les yeux du lecteur la longue et triste succession de tant de lois et ordonnances incohérentes, contradictoires ou obscures, dont l'état des juifs fut l'objet pendant diverses époques du moyen âge. La partie commerciale jette le plus grand jour sur les questions si souvent débattues du prêt à intérêt, et sur ce qu'il était et pouvait être dans les différentes époques et dans les dif-

férentes classes de la société. Enfin la partie littéraire nous fait connaître pour la première fois, par des traductions, des extraits ou des analyses, les monumens les plus curieux de cette littérature rabbinique qui, jusqu'ici, nous était à peine connue de nom, et que l'on peut cependant considérer comme un intermédiaire important entre les littératures et les philosophies anciennes et celle des temps modernes, littérature qui porte à la fois l'empreinte de l'Orient d'où elle est originaire, de l'Occident où elle a fleuri, et aussi du caractère du peuple qui l'a cultivée et des nations au milieu desquelles ce peuple a successivement existé. La métaphysique de Maimonide, les élégies de Scidalevit, l'éloquence de Bedrachi, la morale de Bechai, la philosophie d'Albot, les réflexions ingénieuses d'Aben Edra, la théologie de Menarhnanide, les dissertations grammaticales de Jarhi et de Kimchai, augmentent tour à tour le vif intérêt qui existe dans l'ouvrage de M. Beugnot; l'on y trouve aussi plusieurs des plus beaux passages de la traduction de *l'Appréciation du monde* de Bédérachi, qui florissait au XIII^e. siècle, traduction donnée il y a quinze ans par M. Michel Berr; M. Arthur Beugnot n'oublie pas non plus de rappeler ce dont il est redevable à l'érudition, à la philanthropie et à l'obligeance de cet écrivain israélite et l'un de nos collaborateurs, et la justice qu'il lui rend sera approuvée par tous les amis des lettres et de l'humanité. Ainsi l'ouvrage de M. Beugnot prendra une place distinguée dans la bibliothèque de tous les amateurs de l'histoire et de la philologie. C.

207. SUR LES BOHÉMIENS. (*Archiv. für Gesch. Stat.* septembre 1823, p. 589.)

Il a été présenté à la société de Calcutta dans sa séance du 29 août 1822, un essai du major J. Staples Harriot, sur les *Bohémiens*. On a joint à ce mémoire un dictionnaire du dialecte des Bohémiens, comparé à l'indou, au persan et au sanscrit. L'auteur pense que les Bohémiens n'ont paru en Europe que vers l'an 1400. En Perse on les nomme Kauly, et l'on présume qu'ils viennent de Kabul. La même race porte, dans l'Inde, le nom de Nath. Dans le Khorasan, où les Bohémiens sont très-nombreux, on les distingue sous le nom de Karachmar. On croit généralement en Perse que cette race vagabonde descend de 4000 musiciens de la caste des Lalys, qui furent conduits de l'Inde dans la Perse par le roi Sassanide Bahram-gour, dont le

règne finit dans le 5^e. siècle. Dans l'Abderbaidjan les Bohémiens sont appelés indifféremment Laly et Kanly. On trouve une race, dans le Beloutchistan, sur les bords de l'Indus, qui ressemble aux Bohémiens par sa manière de vivre, et qui s'appelle Lourly. Il est évident que ce nom est corrompu de Laly. A Baroda, dans le Gezarate, on rencontre trois castes de Bohémiens appelées Kolati, Kandjave et Nath. Elles ignorent le pays d'où sont venus leurs aïeux (1).

208. EUNAPII SARDIANI VITAS SOPHISTARUM, et fragmenta historiarum recensuit notisque illustravit D. F. BOISSONADE; accedit annotatio dan. Wytttenbachii. To. 1 et 2. Amstel.; 1822; Den Hægst.

Cette publication, à Amsterdam, du travail d'un illustre philologue français, fait honneur à la littérature hollandaise, qui s'enrichit souvent des meilleures productions des érudits, des savans et des littérateurs étrangers. (*Revue encycl.*; avril 1822; p. 143.)

209. NOTICE SUR JUSTINIEN. M. J. S. Vater, professeur à Halle, vient de présenter, au moyen de l'étude des langues, des idées nouvelles sur la véritable patrie et les véritables noms de l'empereur Justinien-le-Grand et de ses parens. Selon ce savant, l'empereur étant Serbien ou Servien, son nom de Justinien n'est que la traduction de son nom serbien qui était *Oupravda*; *Pravda*, *Ouprava*, qui signifient le droit, la justice, et leur structure est très-différente de *Aufrecht*, *Upright*, que Ludewig et Gibbon avaient proposé. Le père de Justinien s'appelait Istok, puis σαββατης, Sabbatius, et sa mère βιγλενιζα Bigleniza, puis Vigilantia. (*Voy.* Ludewig Vita Justiniani et Theod.) Istok (de vsta-you, je me lève), signifie le lever (du soleil), la résurrection, et s'accorde ainsi avec le sabbat des chrétiens : Bigleniza appartient à *vugléduvanie* qui signifie l'action de guetter, et a été exprimé à la cour par Vigilantia, dont le sens et le son répondent parfaitement à Bigleniza, quoique la structure diffère entièrement.

A. B.

210. UNTERSUCHUNGEN ÜBER AMERIKA'S BEVÖLKERUNG AUS DEM ALTEN KONTINENTE, Recherches sur la population de l'Amé-

(1) La comparaison la plus complète de la langue des Bohémiens avec d'autres dialectes indo-germaniques a été faite par M. Fréd. Adelung à St. Pétersbourg, et se trouve dans le supplément du Mithridates, imprimé à Berlin en 1817.

rique par l'ancien continent; par J. S. VATER. 1 vol. de 200 p. Leipzig; 1810; Vogel.

Ces recherches, dédiées à M. le baron A. de Humboldt, traitent : 1°. de la population de l'Amérique, et on y expose toutes les opinions connues à ce sujet; 2°. des caractères physiques des Américains; 3°. de leurs anciens monumens; 4°. de leurs dialectes, comparés aux dialectes de l'Asie et des îles du Sud, de l'Afrique et de l'Europe, et entre eux-mêmes.

En résultat, M. Vater croit que l'Amérique a été peuplée par des tribus parties de l'est de l'Asie, et il espère (p. 211) avoir ajouté quelques matériaux à ceux qu'on recueille, dans les restes des peuplades dispersées, pour reconstituer l'ensemble du genre humain.

A. B.

MÉLANGES.

211. *Société de littérature Scandinave.*—*Séances des 26 mars et 16 avril 1823.*—M. le prof. Nyerup lit un mémoire sur les procédés mis en usage par les sorciers du nord. M. le pasteur Bastholm de Scagelsen, communique aussi des remarques sur les antiquités égyptiennes. — *Du 21 mai.* Le prof. Ramus lit un rapport sur une collection de monnaies anciennes, trouvée en Seelande pendant l'été de 1812. — *Du 29 octobre.* Le lecteur Bredsdorff communique un mémoire tendant à expliquer les passages de Ptolémée relatifs au pays du nord. — *Du 19 novembre.* La Société entend une lecture d'une dissertation du professeur F. Møeller sur la Polingénésie des peuples, particulièrement des Grecs.

212. RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DANOISE DES SCIENCES, depuis mai 1822 jusqu'en mai 1823. Classe de philosophie et d'histoire. (*Oversigt over det K. D. Videnskabs selsk. forhandling, p. 21 et 24.*)

Le conseiller de conférences, chevalier Schlegel, qui avait l'année dernière soumis à la Société la première partie d'une suite de recherches sur les anciennes coutumes législatives des Danois, les a continuées cette année. Il entreprend de prouver que les plus anciens recueils de lois écrites doivent être considérés non comme émanés du pouvoir suprême, mais comme des collections de conventions particulières du peuple, ou de pactes (*leges pacticæ*). Dans le temps même où un pouvoir législatif se forma, le peuple danois ne renonça point à son ancienne liberté

de se donner de nouvelles lois, ni même d'abolir des lois émanées du pouvoir suprême lorsqu'elles ne s'accordaient pas avec les usages et coutumes de la nation. L'auteur en cite des exemples. Le code dit *Vitherlag*, le plus ancien des codes écrits du Danemarck, n'est selon lui qu'un pacte de fédération à l'observation duquel le roi même, chef de la fédération, était tenu. Ce qu'on appelle codes de *Scanie* et de *Sélande*, n'est autre chose, dit M. Schlegel, que des collections particulières de coutumes usitées dans ces provinces, entremêlées d'anciennes ordonnances des rois, dont on ne cite ni les noms ni les règnes. Dans les affaires ecclésiastiques le peuple danois conserva la même liberté que dans le civil, et tandis que tout le reste de l'Europe chrétienne, dit M. Schlegel, gémissait sous le joug du clergé, les Danois faisaient des pactes avec le leur. C'est ainsi qu'il ne voit en grande partie dans ce qu'on appelle le droit ecclésiastique de *Scanie*, qu'une capitulation entre l'archevêque *Eskild* et la commune. Il est certain que sous le règne du roi *Christophe I^{er}*, l'archevêque *Jacob Erlandsen* fit de grands efforts pour renverser ce droit comme étant contraire au droit canonique, mais qu'il ne put vaincre la résistance de la nation; moyennant quelques modifications ce droit avait été introduit dans tout le royaume. M. Schlegel prouve également que plusieurs des codes municipaux des villes de commerce ne sont point émanés des rois de Danemarck; les lois municipales de *Slesvig*, *Roeskild*, *Lund*, *Ribe* ont toutes été faites par ces villes mêmes. La plus ancienne loi municipale de *Copenhague* est une convention entre l'évêque et les bourgeois. Ce droit de se gouverner appartenait tant aux villes qui dépendaient immédiatement des rois qu'aux autres, et il comprenait la faculté d'adopter des normes pratiquées ailleurs. C'est ainsi que le droit de *Lubeck* fut introduit dans quelques villes de commerce du *Jutland méridional*, tandis que plusieurs villes du nord du *Jutland* prirent le droit de *Slesvig*. La *Fionie* se gouverna d'après le droit de *Ribe*, la *Sélande* et les îles voisines d'après celui de *Roeskild*, la *Scanie* d'après le droit de *Lund*. *Erik Glipping* fut le premier roi de Danemarck qui donna des lois municipales universelles; cependant il laissa aux villes de commerce la faculté de les adopter ou non; aussi la plupart ne les admirèrent que comme un droit subsidiaire. Jusqu'à *Chrétien III*, on voit, dans l'histoire, des rois de Danemarck apposer leur approbation à des codes municipaux de plusieurs villes.

L'évêque Munter a soumis à la Société le dessin d'une très-ancienne médaille phénicienne en argent, trouvée dans les environs de Citium, en Chypre, et publiée dans la deuxième partie du tome 1 des voyages de Clarke. Cette médaille, qui paraît être du poids d'un tétradrachme grec, représente d'un côté un belier agenouillé, et sur le revers une couronne de perles, avec quelques caractères phéniciens. Le belier et la haute antiquité de la médaille font présumer à M. Munter que c'est la monnaie désignée sous le nom de *kézitha*, chez Moïse, liv. 33, chap. 19; Josué, 24, 32; et Job 42, 11; et qui, selon le témoignage du rabbin Akiba, était encore en circulation, sous le même nom, au premier siècle de notre ère.

Le professeur P.-E. Muller a soumis à la Société un mémoire étendu sur les sources où Saxo, le grammairien, a puisé les matériaux des neuf premiers livres de son histoire, et sur la confiance que mérite cette partie de son ouvrage, qui s'étend depuis le roi Dan jusqu'à Gorm le Vieux. Saxo n'y a consulté que peu d'écrivains étrangers; il a sans doute connu 3 *sagas* ou traditions islandaises écrites, l'une sur Hamleth, l'autre sur Frode le Pacifique, et la troisième sur Regnar Lodbrok; ainsi que quelques traditions orales isolées de l'Islandais Arnold, et quelques généalogies écrites des rois de Danemarck; mais ses principaux matériaux ont été les vieux chants et les traditions populaires des Danois. Vers la fin, il a mêlé des traditions anciennes et modernes, mythologiques et païennes, danoises et étrangères. Saxo a, selon M. Muller, tiré de ces matériaux tout le parti dont était capable un clerc de son temps.

Le professeur J. Möller a lu une dissertation sur l'intervention du roi de Danemarck, Frédéric II, dans les querelles de religion de l'étranger, dissertation que l'auteur a fait précéder d'une introduction sur la nature de ces querelles. Son travail a été occasionné par la publication de quelques lettres inédites, qui ont été écrites par le roi Frédéric II, par Henri de Navarre, depuis Henri IV, et par les princes protestans. On voit, par ces lettres, que dès l'an 1578 Henri de Navarre s'adressa au roi de Danemarck pour demander ses bons offices auprès de l'électeur de Saxe en faveur des réformés, et que Frédéric II chercha en effet à détourner l'électeur du projet d'introduire la formule de concordance, et de condamner les religionnaires; comme il résulte d'autres actes officiels, que le roi de Danemarck employa tout son crédit pour

engager le roi de France, Henri III, à être juste et humain envers ses sujets de la religion réformée. Cette dissertation de M. Möller est déjà imprimée dans le recueil des mémoires de la Société.

Pour l'année 1825, la classe d'histoire propose le sujet de prix suivant : donner un aperçu exact et authentique de tous les monastères qui ont fleuri en Danemarck depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la réforme de Luther. Cet aperçu devra être arrangé d'après les provinces, et basé autant que possible sur des monumens historiques. La Société royale désire que les concurrens s'attachent spécialement à montrer l'influence que les monastères ont eue sur la civilisation et sur la manière de vivre au moyen âge : elle voudrait aussi que l'on indiquât les colonies envoyées au-dehors par les moines de Danemarck, et le sort des principaux monastères lors de la réforme. D-g.

213. SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA. — *Séance du 8 mars 1823.* — L'honorable J. H. HAVINGTON est élu vice-président, et le D^r. Jackson, J. Wheatley et R. B. Francis, esq., proposés à la dernière séance, sont élus membres de la Société. — On lit les mémoires suivans : Une lettre de M. A. W. Schlegel, de Bonn, témoignant sa reconnaissance de son élection de membre honoraire de la Société. — Une lettre de M. von Hammer, conseiller aulique, sur la découverte de quelques monumens mythriaques de la Transylvanie, les plus remarquables de tous ceux qui sont connus. — Une lettre de M. Mack pour remercier les membres de la Société de lui avoir libéralement accordé des facilités pour son cours de chimie. — Une lettre du D^r. Carey sur l'aérolithe dernièrement tombé à Zillah de Allanabad. — Une lettre de M. Moorcroft sur une députation au *Tourkistan Chinois* et dans l'*Ouzbek*, datée de *Leh*, capitale de *Ladak*, 7 mai 1821, en voyant divers articles pour le musée de la Société. — M. B. Bayhy fait présenter à la Société, par B. H. Hodgson, esq., quelques échantillons de drap de laine, de cristal tiré de gangues métalliques, de pierres de *Salagram*, et d'un cylindre en pierre de *Napaul*. Le drap de laine est manufacturé par les femmes de *Bothi* (*Thibet*), qui, selon les habitans de *Katmandou*, est cette partie montagneuse entre l'est de l'*Indus*, l'ouest de *Burham-pouter*, et le nord d'*Himalaya*. Au sud, *Bothi* n'a pas de limites naturelles; les brebis qui fournissent les matériaux pour la ma-

nufacture de ce drap sont originaires de ce pays, grandes, fortes, et ressemblent aux brebis de *Leicestershire*. Ces brebis sont les seuls animaux un peu forts qui traversent ces horribles régions. La toison est de différentes qualités, selon les climats. — On présente aussi à la Société une relation géographique, statistique, politique, historique et archéologique du pays *Orissa*, ou *Cuttack*, par A. Stirling, esq. Elle se compose de trois parties : la première est une description des limites anciennes et modernes du sol, des productions, de la géologie, des rivières, des villes, du commerce, de la population, des revenus et des institutions politiques de ce pays ; la seconde contient la chronologie et l'histoire ; la troisième enfin traite de la religion, des antiquités, des temples et de l'architecture civile de *Cuttack*.

Séance du 7 mai 1823. — On procède à l'élection d'un président, place vacante depuis le départ pour l'Europe du marquis d'Hastings. Les membres élisent à l'unanimité l'honorable J.-H. Harington, esq., un des vice-présidents de la Société ; M. Henry Cooper est élu membre ; M. Remusat, secrétaire de la Société asiatique de Paris, et M. Gotthelf Fischer, secrétaire de la Société impériale des naturalistes de Moscou, sont élus membres honoraires. — Le rév. T. Thompson lit une lettre du rév. J. Yaul, chapelain à George-Town, port Dalrymple, Nouvelle-Galles du sud, avec laquelle il présente à la Société deux boîtes de divers échantillons de fossiles recueillis dans ce pays. — Le D^r. Robert Tytler présente plusieurs objets curieux, c'est-à-dire deux *Lingams* avec sculptures ; un certain nombre de grandes et de petites figures ; deux petits alligators desséchés ; deux crânes humains avec des sutures singulièrement disposées, etc. Le zèle infatigable du D^r. Tytler pour rassembler des matériaux utiles aux recherches archéologiques et philosophiques mérite beaucoup d'éloges. — Une boîte de minéraux de la Chaussée des Géans, Irlande, est présentée par M. Skipton, chirurgien d'artillerie. — On lit aussi une lettre de M. Gibbons. — Le secrétaire donne lecture de la version d'une inscription de *Gurrah Mundela*, par le capit. Fell. Cette inscription contient l'énumération généalogique de 52 princes, généalogie plus considérable que celles contenues dans aucune autre inscription des Indous, découvertes jusqu'à présent. Ce document est très-précieux. — Le secrétaire donne aussi connaissance à l'assemblée d'une dissertation de M. W. H. Voysey, esq., géologiste, sur les pierres à

bâtir, et les mosaïques d'Akberabad. D'après ce mémoire, il paraît que les pierres qui composent principalement tous les bâtimens d'Agra et de son voisinage, sont de deux espèces : pierres de grès et pierres calcaires. La forteresse, la plus grande partie du mausolée d'Akbar à *Sekendra*, le *Djmma Mesdjid*, la grande porte, la muraille, les soubassemens, et les mesdjids de *Tadj*, sont de pierre de grès. Le *Tadj Mehal*, ou le tombeau de la femme favorite de *Chah Djihan*, le *Moutik Mesdjid*, et quelques autres bâtimens de l'intérieur de la forteresse, sont en marbre. Le marbre d'Agra ressemble beaucoup à celui de Carrare en Italie pour sa blancheur et pour ses veines grises. Les pierres des mosaïques de *Tadj*, et de quelques autres bâtimens, sont de 12 espèces : 1^{re}. *Lapis lazuli*; 2^e. *jaspe*; 3^e. *héliotrope*; 4^e. *agate calcédoine*; 5^e. *calcédoine*; 6^e. *cornaline*; 7^e. *sardoine*; 8^e. *quartz et chlorite*; 9^e. *marbre jaune et veiné*; 10^e. *ardoise*; 11^e. *néphrite*; 12^e. *coquilles, pierres calcaires jaunes et variées*. M. Voysey croit que le *lapis lazuli* est une pierre étrangère, ne l'ayant pas trouvée dans l'Inde, et on croit qu'on l'apporte de *Ceylan* et du *Thibet*. Le *jaspe* est rouge sanguin, et de la qualité qu'on trouve dans les rocs de l'Indostan, et dans les rivières qui en viennent. L'*agate calcédoine*, et la *sardoine* sont généralement belles, et veinées en rouge, blanc et jaune. Les *cornalines* et les *sardoines* sont extrêmement belles. Les rivières *Sonea*, *Nerbuddah* et *Godaveri*, en produisent en grande abondance. Le *quartz* et la *chlorite* sont fréquemment rencontrés dans les rocs de basalte amygdaloïde de *Deccan*. On en fait usage dans les mosaïques pour varier les ombres des feuilles des fleurs. Le marbre jaune se voit principalement dans le tombeau d'*Etimad ed Dowlah*; son sarcophage et celui de sa femme sont formés d'un bloc solide de cette pierre, qui vient de *Guzerat*. On dit que toutes les pierres précieuses, et les marbres employés dans les constructions à *Akberabad*, sont les produits de tributs échangés, ou ont été reçus comme dons des princes tributaires; mais le travail pour polir et donner une forme exacte à ces durs-matériaux a dû être immense. Une simple fleur dans les tombeaux ou sarcophages d'Agra, est composée de cent pierres, dont chacune est taillée exactement, et d'un grand poli; il y a plusieurs centaines de fleurs composées chacune d'un pareil nombre de pierres polies. — Enfin on lit dans la même séance une lettre de M. J. Graberg de Hemso; ci-devant consul

de S. M. le roi de Suède et de Norwège, à Maroc, qui présente à la Société ses ouvrages en français, latin et italien.

Séance du 9 juillet 1823. — Le capitaine *Nicolson*, le D^r. *Mundt*, M. *Ainslie*, et le capitaine *Burney*, sont élus membres de la Société. — On lit ensuite les Mémoires suivans : 1°. deux lettres, une du secrétaire de la Société d'agriculture, et l'autre de la Société Linnéenne, pour informer la Société qu'elles ont reçu le 14^e. vol. des Recherches. — 2°. Des extraits de deux lettres de H. T. Colebrooke, esq., de Londres, annonçant à la Société la préparation de la table des 14 volumes des Recherches, et envoyant le prospectus de la Société asiatique de Londres. — 3°. Une lettre du D^r. *Wallich*, avec laquelle il présente à la Société de la part du professeur *Reinhardt*, du Musée royal d'histoire naturelle de Copenhague, 14 oiseaux empaillés, indigènes du nord d'Europe. — 4°. Une lettre du professeur *Frachn*, de Pétersbourg, présentant à la Société plusieurs de ses ouvrages. — 5°. Enfin, on a lu une lettre de R. *Jankins*, esq., à W. B. *Bayley*, esq. V.-P., avec des observations sur les inscriptions trouvées à *Radjou Tchuttisgurh*, dont il donne la copie et la traduction. M. *Jankins* a envoyé aussi une petite boîte avec trois médailles en cuivre unies par un anneau du même métal, et un sceau. Les Bramines de ce pays n'ont pas pu déchiffrer les caractères empreints sur ces médailles, qui paraissent tout-à-fait distincts de toutes les inscriptions découvertes jusqu'à présent à *Thuttisgurh*. *Radjou* est une ville située sur la rive droite de la rivière *Mahaneddi*, et là où la rivière *Pyri* s'y décharge, environ 20 milles au nord de *Rypora*. Dans cette ville est le célèbre temple *Radjou Lotchen*, dédié à *Ramtchundir*. Il y en a aussi deux autres dédiés à *Mahadeo*; les inscriptions sur les portes du temple de *Ramtchundir*, nous montrent qu'il a été bâti il y a environ 1084 ans. M. *Jankins* a envoyé aussi une liste de toutes les inscriptions trouvées jusqu'à présent à *Tchuttisgurh* et aux environs; elles paraissent être d'un très-grand intérêt. MOSCATI.

214. SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES ARMÉNIENNES DANS L'INDE ANGLAISE. — En 1815, il a été établi à Bombai une Société littéraire, dont le nom Arménien est *Otchanaspur*; une autre s'est formée en 1818 à Calcutta, sous le nom de *Imastakhendi*. Il y avait dernièrement dans la même ville une imprimerie arménienne, mais qui n'a pu se soutenir. Elle avait fait paraître quelques numéros d'une feuille périodique en cette langue, intitulée

le *Miroir de Calcutta*. — Les journaux anglais de l'Inde observent à ce sujet que la première imprimerie arménienne date de 1567, et ils citent le séminaire fondé en 1712, sur l'île de San-Lazaro à Venise, pour les ecclésiastiques arméniens de la communion catholique, par Makhitar Sabastyan, avec une imprimerie de laquelle sont sorties des éditions de plusieurs ouvrages anciens et modernes.

C. M.

215. Parmi les nouvelles littéraires annoncées dans le n°. de février du journal asiatique de Paris, se trouve l'annonce de la mort de M. le professeur Spohn, de Leipsick. On savait dans le monde savant que cet érudit s'occupait des anciennes écritures égyptiennes, et sa mort nous a privés jusqu'ici du fruit de ses recherches. L'article du journal asiatique ajoute qu'il paraît que les *Découvertes* de M. Spohn ne s'accordent pas avec les *opinions* de M. Champollion ni de M. le docteur Young. Mais M. Spohn n'ayant rien publié, et les travaux de MM. Champollion et Young étant imprimés et répandus, il eût été plus juste de parler des *opinions* de M. Spohn, en laissant aux ouvrages des deux autres le titre de *découverte* que personne en Europe ne leur a encore contesté. On ne comprend pas non plus comment l'Écriture *démotique* de l'inscription de Rosetté a pu, comme on le dit dans le journal asiatique, donner à M. Spohn la *première clef* de l'écriture *hiératique*, puisque la méthode qui règle l'emploi de l'une ne règle pas celui de l'autre, et qu'il y a dans chacune des principes qui ne sont pas communs à l'autre. Du reste, on cite l'approbation donnée aux travaux de M. Spohn par MM. Heeren de Goettingue, Creutzer de Heidelberg, et Kopp de Manheim ; et nous avons sous les yeux une lettre de M. Creutzer, postérieure à la mort de M. Spohn, dans laquelle ce savant mythographe déclare n'avoir eu aucune connaissance des recherches de M. Spohn, et ne leur avoir en conséquence donné aucune approbation. On n'en doit pas moins souhaiter que l'ouvrage de M. Spohn soit publié ainsi que les manuscrits égyptiens qu'il a fait graver : c'est la multiplication des copies des monumens qui importe le plus à l'avancement des études égyptiennes.

B.

216. Le *Gentleman Magazine*, n°. de novembre 1823, p. 419, contient une lettre signée E., relative au commerce des Égyptiens et à la sagesse de leurs institutions religieuses. L'auteur af-

firme que cet ancien peuple n'eut aucune relation commerciale un peu étendue avec les nations voisines, et que les prêtres de l'Égypte ne songèrent jamais à autre chose qu'à entretenir les diverses castes dans une ignorance profonde, employant pour cela, avec un plein succès, les sombres terreurs de la superstition. M. E. ne cite du reste aucune autorité formelle à l'appui d'un jugement aussi rigoureux, porté sur un peuple dont les auteurs anciens vantèrent cependant les mœurs, les usages et les institutions. S.

217. RUSSIE. A *Kaffa*, ville de la Crimée, on a fondé dernièrement un musée d'antiquités, toutes trouvées dans le voisinage. Quelques amateurs prétendent avoir découvert le tombeau de *Mithridates*, à la distance de quelques lieues de *Kaffa*. Entre les autres améliorations faites dernièrement à *Kaffa*, on doit compter aussi principalement un théâtre grec, une bibliothèque publique et un jardin botanique. (*Month. Mag.*, janv. 1824, p. 75.) F. M. Mo.

218. D'après des recherches faites récemment, on s'est convaincu que *Tchernigow* est la ville la plus ancienne de toute la Russie. Les annales moscovites ne rapportent pas, à la vérité, le nom de son fondateur; mais on y voit qu'elle était au nombre de celles pour lesquelles, lors de la paix conclue avec Oleg en 907, les Grecs furent obligés de payer un tribut. (*Rev. Encycl.*, juin 1823, p. 680.)

219. LYON. — *Antiquités*. — Dernièrement, en creusant les fondemens d'une maison à la droite du Jardin des plantes, non loin de l'enceinte où l'on a reconnu les vestiges d'une naumachie, on a découvert trois pavés en mosaïque, établis successivement les uns au-dessus des autres. Le 1^{er}. et le plus profond se trouvait à dix pieds au-dessous du sol actuel; il posait sur un lit de cailloux légèrement incliné dans un terrain rempli de roches; il offrait, à sa surface, une réunion de cubes de différens marbres brisés, *opus incertum*, liés par un ciment, dans le genre de ce qu'on appelle mosaïque à la vénitienne. Le 2^e., fondé à deux pieds au-dessus de celui-ci, était une véritable mosaïque, *opus tessalatum*, composée avec des cubes de diverses couleurs. On y voyait des tableaux et des compartimens carrés, madrés par des entrelacs, unis par des ornemens en forme de labyrinthe. Dans le milieu, paraissait un fragment historié où l'on reconnais-

sait le combat de l'Amour et du dieu Pan, sujet souvent répété sur les mosaïques de Lyon. De chaque côté étaient ou devaient être les quatre Saisons, si l'on en juge par les deux qui restent, Bacchus et Cérès, vus à mi-corps et de grandeur naturelle. Le 3^e. pavé, à 3 pieds au-dessus du dernier, et à cinq pieds au-dessus du sol d'aujourd'hui, était aussi en mosaïque, composée seulement avec des cubes noirs et blancs, formant des losanges et divers compartimens. Ces trois pavés, chose fort remarquable, et que nous avons observée dans plusieurs quartiers de la ville, présentaient les mêmes traces d'incendie; c'est-à dire, une couche de charbon de trois à quatre pouces d'épaisseur, et par dessus des débris de tuiles et de briques; ce qui, d'accord avec l'histoire, prouve clairement que Lyon, du temps des Romains, a été brûlé au moins trois fois : d'abord sous Néron, 60 ans après Jésus-Christ, puis par Septime Sévère; enfin par Attila en 443. Le style de ces mosaïques semble se rattacher à ces époques désastreuses, bien qu'elles puissent leur être antérieures. La 1^{re}. plus simple, annoncerait le commencement de cet art dans les Gaules; la 2^e., plus historiée, indiquerait le temps où le luxe de ces peintures était en vogue; et la 3^e., plus grossière, sans variété de couleurs, conviendrait très-bien au temps de la décadence de l'empire. Sur cette dernière on a rencontré plusieurs objets intéressans, entre autres, deux bustes en marbre grec, de style romain, grands comme nature, l'un avec une longue barbe, l'autre sans barbe, tous deux d'un âge avancé. Ils sont maintenant sous les portiques du musée lapidaire. C'étaient vraisemblablement les images de deux Lyonnais qui avaient fondé quelque établissement, ou qui avaient choisi leur sépulture en cet endroit. A côté de ces portraits, on a rencontré des plaques de marbre de couleur, contre lesquelles ils avaient été adossés; des ferrures de portes recouvertes de lames de cuivre; et plus loin une médaille de Sévérina, femme d'Aurélien. Ce bronze nous a donné l'idée que ce lieu aurait pu commencer à être bouleversé sous cet empereur, qui vivait pendant la guerre des trente tyrans. Près de la mosaïque de l'Amour et du dieu Pan, entourée des Saisons, on voyait trois réservoirs revêtus en béton de six pieds en carré, et le long d'une muraille, un canal en pierre de choix de Fay, de 18 pouces de large. Tous les deux recevaient les eaux d'une source voisine encore existante: il paraît que ce pavé et d'autres qui faisaient suite appartenaient à des bains; nous en jugeons

par la mosaïque du Gourguillon représentant *Pan et l'Amour*, qui, destinée au même usage, avait pris près d'elle un canal alimenté jadis par les eaux de la conserve des Ursulines; nous en jugeons encore par la mosaïque de M. Michoud de Sainte-Colombe, offrant la même composition, et qui faisait partie d'une salle de bains dont nous avons levé le plan. Tout porte à croire que l'emplacement de la déserte, où l'on a trouvé, en différens temps de riches fragmens d'antiquités, renfermaient les bâtimens dépendans de l'amphithéâtre naumachique, c'est-à-dire, les salles de réunion pour les autorités et les députés des 60 nations, les logemens des inspecteurs, les jardins publics, les thermes, etc. Ce qui fortifie cette opinion, c'est la découverte récente d'un aviron en bronze doré qu'un maçon a trouvé dans le local et qu'il a vendu à l'insu de son maître. Cet instrument, de 3 pieds 4 po. de long. sur 6 po. de large dans sa partie inférieure, a été préservé de sa destruction totale par un jeune homme passionné pour les arts, M. CARROUD, à l'instant où un orfèvre allait en détacher la dorure; mais ce qui donne beaucoup de regrets, et qui devrait en ce moment exciter la sollicitude des magistrats, c'est que cet aviron paraît avoir été fixé par deux tiges à une statue de fleuve ou de Neptune, qui était sans doute d'une grande richesse, et qu'on découvrirait vraisemblablement dans le même terrain, s'il était possible de reconnaître l'ouvrier qui l'a exhumé. Quant à la peinture allégorique de l'Amour et du dieu Pan dont nous avons parlé, ce sujet était sans doute particulièrement consacré aux pavés des thermes, dont les eaux salutaires excitent les forces et inspirent la volupté; nous croyons que ces deux divinités athlétiques, placées dans l'enceinte d'un gymnase, représentent la nature aux prises avec un sentiment dont on ne peut se défendre. (*Rev. Encyc.*, novembre 1823, p. 439.)

A., de Lyon.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

220. DE LA THÉORIE DES LANGUES; par le D^r. Char.-Fréd. KRAUSE.
(*Isis von Oken*, janvier 1824, p. 9.)

On pourrait regarder cette dissertation comme un préambule d'une grammaire générale. L'auteur expose jusqu'à la définition du mot langue. Selon lui, le terme de *langue* pris isolément et sans aucunes limites est *une qualité de Dieu, par laquelle il se figure lui-même*, ce qui est un peu obscur. M. Krause n'admet point la vérité de l'assertion que nous ne pensons point sans langue, et que nous ne pensons pas au delà des termes de la langue que nous parlons.

Il traite des diverses parties de la grammaire, puis des sons, et du génie des langues. Il fait observer qu'il y a peu de langues sur le globe qui remplissent toutes les conditions d'un idiome parfait; il pense que les langues les plus perfectionnées sont celles de la souche indienne, parmi lesquelles il comprend le sanscrit, le persan, le grec, le latin et l'allemand; puis la souche sémitique, surtout l'arabe; puis le celtique, dont il existe, selon M. Krause, trois dialectes dans les îles britanniques; enfin la langue originale des Basques. La langue allemande paraît à M. Krause, être d'une supériorité incontestable; c'est, dit-il, la langue d'un peuple qui depuis des milliers d'années avance dans la civilisation; et qui a adopté dans son idiome le résultat de ses propres recherches, de l'art et de toute la civilisation des tribus germaniques, et de tous les peuples civilisés du globe. Cette langue, continue l'auteur, est capable de suivre la science dans toutes ses profondeurs, et l'art dans son plus grand essor. Toutefois M. Krause avoue qu'elle a des défauts *innés*; elle n'a pas une prononciation assez belle, ses terminaisons sont trop monotones, et depuis les derniers siècles elle a pris une fausse direction, en empruntant trop

de mots étrangers, surtout du grec, du latin, de l'hébreu et du français. Il pense qu'il faut remédier à ces défauts. D.

221. MUSTERSAAL ALLE TEUTSCHEN MUNDARTEN, etc. Revue de tous les dialectes de la langue allemande, contenant des poèmes, des pièces en prose et de petites comédies dans ses divers dialectes, accompagnés de courtes explications; par le Dr. JOH. GOTTL. RADLOX, prof. à Bonn, etc.; 2 vol. in-8°. Prix, 5 fl. 30 kr.

L'auteur considère cette collection comme un type caractéristique des divers peuples allemands, dont les idiomes et la poésie diffèrent considérablement. La plus grande partie des pièces qui la composent ont été recueillies parmi le peuple, et leur vérité, leur vivacité, ne perdra pas de son mérite, aussi longtemps qu'il y aura un peuple allemand et une langue allemande. Il est vrai que, pour apprendre à connaître et juger les sentiments et la façon de penser des peuples allemands, cette collection n'est pas assez riche encore : son auteur a dû se borner à donner des exemples de la plus grande partie des dialectes; il n'a pas pu les rassembler tous, parce qu'il y en a beaucoup dans lesquels il n'a encore rien été écrit. On y trouve ce qui suit : I. Dialectes allemands en Italie, II. en Tyrol et en Styrie III. Salzbourg, IV. Bavière, V. Autriche, Moravie, Hongrie, Transylvanie, VI. Silésie, Saxe supérieure, Thuringe, dans le Hartz, VII. dans le Palatinat, en Franconie, notamment à Nuremberg, Bareith, Wertheim, puis à Fulde, Francfort, Mayence, dans le pays de Nassau, dans la Wetteravie, VIII. en Souabe, IX. en Suisse, savoir : à Lucerne, Schafhouse, Bâle, X. Haut-Rhin et Moyen-Rhin, c'est-à-dire en Brisgau et en Alsace, XI. Bas-Rhin, à Trèves, Aix-la-Chapelle, Cologne et Bonne, XII. entre le Rhin et l'Elbe, à Dusseldorf, Elberfeld, Marche, Eilsen, Altendorn, Osnabrück, Paderborn, Brunswick, Hildesheim, Herford, Hanovre, Brême, XIII. Frise occidentale et septentrionale, XIV. Basse-Saxe, Magdebourg, Hartz septentrional, Goslar, Halberstadt, XV. rive droite de l'Elbe, XVI. Poméranie et Rügen, XVII. Holstein et Schleswig, XVIII. Allemand corrompu de l'Amérique septentrionale, chez les Juifs, Savoyards et vagabonds. Q.

222. HEBRAISCHES UEBUNGSBUCH FÜR SCHULEN. Livre d'exercices hébraïques, à l'usage des écoles; par J. C. L. HANTSCHKE, pro-

fesseur au gymnase de Luckan; avec une préface par le professeur Wisna. Leipzig; 1824; Reclam.

Il a paru récemment en Allemagne plusieurs ouvrages semblables, tels que : *Matériaux pour traduire de l'allemand en hébreu* par Weckherlin, 2^e. édit., Stuttgart, 1819; *Livre d'exercices hébraïques*, par Schröder, Leipzig, 1821; et *petite Grammaire hébraïque avec des morceaux pour traduire*; par Dalecke; Leipzig; 1822.

M. Hantschke, n'ayant pas trouvé un ouvrage assez commode, en a fait un nouveau qu'il a divisé en deux parties; pour la première partie il a choisi des sentences, paraboles et autres passages du Vieux Testament pour être traduits en hébreu; dans la seconde partie il donne des morceaux hébreux non ponctués pour exercer les élèves à la ponctuation. Il aurait fallu retourner cet ordre, puisque les élèves ne peuvent traduire en hébreu qu'après avoir acquis l'habitude de ponctuer. Dans la dernière partie le choix se compose de noms, de verbes, de sentences et de passages historiques extraits du Nouveau Testament.

223. DICTIONNAIRE ALLEMAND ET HÉBRAÏQUE; par le Dr. Jean Fréd. Schröder. Grand in-8. de 512 p. Prix, 3 rthlr; Leipzig; 1823; Knobloch.

M. Schröder avait d'abord publié un livre d'exercices sur la langue hébraïque; le dictionnaire qu'il vient de composer est destiné à mettre les étudiants allemands à même de traduire dans cette langue ancienne. Il dit dans la préface qu'il a toujours tâché de rendre les mots allemands par des équivalens en hébreu; que là où le vocabulaire hébraïque ne suffisait pas, il a eu recours au chaldéen et au rabbinique, et que pour les mots sans équivalens dans ces langues orientales, il les a rendus par des périphrases. Il a fallu en agir ainsi pour tous les termes des arts, des sciences, des occupations sociales, etc., qui étaient inconnus aux hébreux. Les paraphrases sont quelquefois longues et un peu verbeuses. L'auteur a cherché à rendre les proverbes par des proverbes semblables. Pour les mots de l'Ancien Testament il n'a pu citer ses autorités, faute d'espace.

Il a paru, vers le même temps, le commencement d'un dictionnaire du même genre, par Elwert; celui de Schröder a au moins le double en étendue.

Dr

224. NOTICE SUR LES BIBLES présentant plusieurs traductions, communément appelées *Polyglottes*; par GRABFBER; 1823. *Arch. für Gesch. Stat. Lit. und Kunst*, avril 1823, p. 213.)

Les principales sont au nombre de 4.

1. Celle du cardinal Ximènes, imprimée à Alcalá (Complutum) 1514 — 17, en 6 vol. fol., renfermant un texte hébreu, un texte grec, un texte chaldéen et deux latins. Un exemplaire sur parchemin a été vendu 16,000 fr. en 1817. Il est en Angleterre.

2. Celle d'Arias Montanus, imprimée à Anvers, 1569 — 1572, en 8 vol. fol., contenant de plus un texte syriaque, et des annotations.

3. Celle de Le Jay, imprimée à Paris, 1628 — 1645, en 10 vol. fol., renfermant en outre les textes samaritain et arabe.

4. Celle de Walton, imprimée à Londres, 1653 — 1657, en 6 vol. fol., à laquelle on a joint le *Lexique heptaglotte* de Castellus, 2 vol. fol. Elle contient des textes corrigés par des papes, et quelques parties en éthiopien et en persan.

On compte d'ailleurs les Bibles de Raimond, de Huetten, de Polken, de Constantinople. La plus ancienne polyglotte est celle d'Origène, en six langues. Q.

225. INDISCHE BIBLIOTHEK, par A. G. DE SCHLEGEL. I^{er}. vol., 4 cahiers, p. 467. Bonn; 1823; Weber.

Cet ouvrage périodique a commencé en 1820. Les quatre cahiers qui ont paru renferment : 1. Notice sur l'état actuel de la philologie indienne; 2. Poésies et versification indiennes et allemandes, et noms propres; 3. Notice sur Nalus, *carmen sanscritum*; 4. Histoire de l'éléphant, renfermant des détails extrêmement intéressants; 5. Sphinx, c'est-à-dire solution de plusieurs problèmes grammaticaux et historiques; 6. l'Hermitage de Kandou, par M. de Chezy; 7. *de Studio etymologico*, comme introduction à un ouvrage analogique que M. de Schlegel prépare. On y remarque le passage suivant, de 1822 : « Vi- » demus innumeras penè linguas dissimillimas inter se, ita ut » nullis machinis ad communem originem retrahi possint; » 8. 9. sur le Dictionnaire sanskrit de Wilson, et autres articles sanskrits; 10. Géographie, Himalaya, Gange, Botanique, Zoologie, Tapir, Ethnographie et Antiquités; 11. Formes du verbe sanskrit, produites par des suffixes; par M. le baron G. de Humboldt. A. B.

226. THE HINDOOSTANE INTERPRETER, etc. L'Interprète hindoustani, ou Rudimens de la Grammaire hindoustani, avec un vocabulaire considérable; par W. C. SMYTH; in-8°. Prix, 10 fr. Londres, 1824.

227. RECUEIL DE DEUX CENTS HOMONYMES et synonymes du sanskrit et du slave; par A. DE MIHANOVICH. (*Archiv. für Gesch. Stat., Lit. und Kunst*, juin 1823, p. 341 et 367.)

Ceux qui ont lu le 1^{er} chap. de l'*Asia polyglotta*, de M. Klaproth, ne s'étonnent pas de la forte ressemblance qu'on remarque entre l'indien, l'allemand, le slave, le latin, le grec, etc.; et les collections spéciales de Golowkin, Schlegel, Klaproth, Hager et autres, ne se présentent à leurs yeux que comme des pièces à l'appui. M. Mihanovich a fait imprimer cette liste très-soignée de 200 mots slaves (la plupart vendes, croates, illyriens), avec les mots correspondans en sanskrit. Il aurait facilement pu ajouter autant de mots allemands ou latins, et il faut espérer qu'il se chargera un jour de ce petit travail, qu'il trouvera déjà tout préparé dans le *Tripartitum* de 1820. En attendant, il lira avec intérêt le catalogue des mots sanskrits comparés avec ceux des autres idiomes indo-germaniques et avec les langues de l'Asie septentrionale, qui se trouve inséré dans les *Mémoires relatifs à l'Asie*, publiés par M. Klaproth. Paris, 1824, p. 422.

A. B.

228. DIE VERWANDTSCHAFT DER GERMANISCHEN UND SLAVISCHEN SPRACHEN. Sur l'affinité entre les langues germaniques et slaves, et sur celle que ces langues ont avec le grec et le latin; par le D^r. Ch. S. Théodore BERNDT, attaché à la bibliothèque de Bonn; gr. in-8°. de X et 211 p. Bonn; 1822; Weber.

Plusieurs écrivains se sont déjà occupés des analogies de la langue allemande avec d'autres langues européennes et asiatiques; Kanne, dans son *Traité de l'affinité de l'allemand et du grec*; Leips., 1824; — O. Frank, de *Persidis lingua et genio*, novembre 1809, p. 189 — 323; — F. Bopp, sur le *Système de Conjugaison de la langue sanscrite*; Francf., 1816; — Rask, sur l'*Origine de la langue islandaise*; Copenh., 1818; — de Hammer, sur l'*Affinité de l'allemand et du persan*, dans les *Mines de l'Orient*; VI, 162 — 178; — *Tripartitum, seu de Analogia libellus*; Vienne, 1820, fol. — *Grammaire de Grimm*, 2^e édit.,

p. 583 — 595; 824 — 835; 1054 — 1067. M. Berndt, dans l'ouvrage que nous indiquons ici, au lieu de rechercher, comme ses devanciers, l'analogie des langues dans les mots radicaux, dans les flexions, etc., s'est attaché à faire voir celle qui existe dans les prépositions et dans les particules qui modifient les verbes. A cette occasion, il a quelquefois parlé des verbes eux-mêmes. (*Heidelberger Jahrbücher der Literatur*, octobre 1823.) C. M.

229. PRÉTENDRE DÉCOUVERTE SUR LES HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS, par feu le docteur SPOHN, à Leipzig. (*Voy. le Bulletin* du mois de mars, p. 189.)

Dans un article nécrologique sur le D^r. Spohn, inséré dans la *Gazette universelle d'Augsbourg* (n^o. 23; 1824), on a parlé avec beaucoup d'emphase du déchiffrement des hiéroglyphes, exécuté par ce savant. On y lit entre autres la phrase suivante : « Avec un zèle infatigable, il rangea tous les hiéroglyphes en tableaux, et il pouvait se flatter, avec raison, d'avoir retrouvé la langue et l'écriture de la caste des prêtres sous les Sésotrides. Les essais de Champollion et du Dr. Young, dont on a tant parlé, disparaissaient devant ses découvertes, comme de vains fantômes. » Cette exposition contient deux absurdités. Quant à la langue ancienne de l'Égypte, le savant Étienne Quatremère a depuis long-temps démontré son identité avec le copte. Il ne restait donc pas une découverte à faire sur ce point. Pour ce qui concerne la lecture des hiéroglyphes, je pense que, s'il vivait encore, le docteur de Leipzig serait sans doute fâché d'avoir trouvé autre chose que M. Champollion, qui, dans son *Précis du Système hiéroglyphique* (1), a établi ses découvertes d'une manière incontestable, par la démonstration la plus rigoureuse. Ainsi toute autre explication des mêmes signes et passages hiéroglyphiques, doit être regardée comme insoutenable, et ne manquera pas de s'évanouir comme un vain fantôme, pour me servir de l'expression du journaliste d'Augsbourg.

Qu'il me soit permis d'ajouter qu'un des plus célèbres philologues de l'Allemagne me mande, dans une lettre très-récente, qu'il regarde les travaux sur les hiéroglyphes, laissés par M. Spohn, comme peu dignes de fixer l'attention du public, et qu'il doute même qu'on ait l'idée de les faire paraître.

KLAPROTH.

(1) Paris, 1824, 2 vol. in-8. Chez Treuttel et Würtz. Prix, 25 fr.

230. CONJECTURE SUR L'ORIGINE DU NOM DE LA SOIE CHEZ LES ANCIENS ; par M. KLAPROTH.

Sans m'arrêter à discuter l'hypothèse de ceux qui voient la Sérique ou le pays de la soie, dans les vallées renfermées entre les glaciers et les plateaux neigeux du Tibet, je crois avoir trouvé l'origine du nom de cette contrée célèbre.

D'après les auteurs grecs, le mot *σῆρ* désignait le vers à soie et les habitans de la Sérique; or, ce fait permet de présumer que le nom de ces derniers leur venait de la marchandise précieuse que les peuples de l'Occident allaient chercher chez eux. En arménien, l'insecte qui produit la soie s'appelle *cheram*, nom qui ressemble assez au *σῆρ* des Grecs. Il est naturel de croire que ces deux mots avaient été empruntés à des peuples plus Orientaux. C'est ce que les langues mongole et mandchoue nous donnent la facilité de démontrer. Il en résultera que le nom de la soie chez les anciens est véritablement originaire de la partie orientale de l'Asie.

La soie s'appelle *sirkek* chez les Mongols, *sirghé* chez les Mandchoux, et, d'après l'observation de M. Abel Rémusat, *sir* chez les Coréens. Toutes ces nations habitaient au N. et au N.-E. de la Chine. Est-il présumable qu'elles eussent reçu ces dénominations des peuples occidentaux? D'un autre côté, le mot chinois *sze* ou *szu*, qui désigne la soie, montre assez de ressemblance avec *sir*, *sirghé* et *sirkek*, et avec le *σῆρ* des Grecs. Cette analogie frappe d'autant plus que dans la langue mandarinique le *r* ne se prononce pas, tandis que cette finale se trouvait peut-être dans les anciens dialectes de la Chine, parlés sur les frontières de l'empire.

Dans les langues septentrionales de l'Europe, la soie s'appelle *silk* ou *silké*. Ce mot offre une conformité frappante avec le mot slave *chelk*, dont le son même n'est pas très-éloigné des termes coréens, mandchoux et mongols cités plus haut. Dans le moyen âge, les marchandises de l'Asie orientale passaient par les pays des Slaves, pour être de là transportées dans le Nord. L'adoption de ce mot étranger dans le suédois, l'anglais, etc., est donc facile à expliquer.

Enfin, je dois encore remarquer qu'en tibétain le ver à soie s'appelle *dar-kou*, et la soie *sing* ou *gotchien-ghi*, mots qui n'offrent aucune ressemblance avec le mot *σῆρ* et le *σῆρς* des Grecs. Ce n'est donc pas du Tibet que la soie est arrivée dans l'occident.

Quelques auteurs ont cru que la soie nous était venue directement de *Khotan*. Le climat y est favorable à l'agriculture et à la culture de la vigne et de la soie; mais cette dernière production paraît y avoir été apportée par une princesse chinoise qui épousa un roi de Khotan. L'époque de ce fait n'est pas marqué dans les annales chinoises, qui sont en général très-exactes pour de pareils événemens. Il paraît donc qu'il a eu lieu pendant le temps de la division de l'empire, qui arriva après l'extinction de la dynastie de *Tsin*, en l'an 419 de notre ère; et cette princesse appartenait vraisemblablement à la famille des *Wei* septentrionaux, qui ne possédèrent que le nord de la Chine, tandis que le midi de ce pays se trouvait sous la domination des *Soung*. On ne peut donc raisonnablement supposer que les Grecs et les Romains, du temps d'Auguste et de Trajan, eussent déjà reçu la soie (*sericum*, σίρ) comme une production de Khotan, long-temps avant que les vers à soie et les mûriers y eussent été apportés de la Chine. Il paraît qu'on parlait alors dans ce petit royaume un idiome dérivé de la même source que le sanskrit. On y aurait donc appelé la soie *kausoyam*, mot par lequel cette matière est désignée dans cette langue. La dénomination *sir*, originaire de la Chine, n'aurait pas pénétré dans l'Occident, si la chose même y avait été apportée d'un pays où l'on parlait un dialecte hindou.

231. GRAMMATIK DER ARABISCHEN SCHRIFTSPRACHE. Grammaire de la langue arabe écrite à l'usage des commençans, avec des extraits du Coran; par EHR. TYCHSEN. In-8. Prix, 1 rixd. 4 gr. Gottingue; 1823; Dietrich.

L'auteur a pris pour base la grammaire d'Erpenius, qui se distingue par sa clarté. Pour le reste il a mis à profit les ouvrages de MM. de Sacy et de Rosenmüller. A la fin se trouve une Chrestomathie avec les voyelles.

Cette grammaire est divisée en 5 sections. Dans la 1^{re}, l'auteur s'occupe de la manière de lire, d'écrire, et de prononcer l'arabe, et sa méthode paraît convenable et facile. Dans la 2^e. il traite des verbes, et il en donne des règles pour les conjuguer, pour la formation des temps, et il ne néglige pas de faire connaître toutes les difficultés qui pourraient embarrasser les commençans. Dans la 3^e. section, on trouvera tout ce qui concerne les noms et les pronoms; l'auteur, d'après le système de M. de Sacy, divise les noms en simples, et en noms *in statu constructo*,

et il en explique la généalogie, les flexions, et les diverses déclinaisons. Dans la 4^e, l'auteur parle des particules arabes, des conjonctions, et de leur utilité. Dans la 5^e. enfin, il donne des règles sur la syntaxe arabe, et il en fait voir tous les paradygmes par des exemples tirés du *Coran*. Les extraits du *Coran* que l'auteur a insérés à la fin de sa grammaire sont fort utiles aux commençans, parce que, dans l'impossibilité de puiser dans l'original, ils pourront jouir des morceaux que les travaux de M. Tychsen ont mis à leur portée. MOSCATI.

232. HISTORISK - KRITISKE UNDERSØGELSER ANGAAENDE FRAGMENTERNE, etc. Recherches historiques et critiques sur les fragmens de Sanchoniaton, et la constitution politique de Carthage d'après la politique d'Aristote, livre II, chap. 11. 38 p. in-4.; Copenhague; 1823.

233. PRÜFUNG DER UNTERSUCHUNGEN ÜBER DIE URBEWÖHNER HISPANIENS VERMITTELST DER VASKISCHEN SPRACHE. Recherches sur les premiers habitans de l'Espagne, au moyen de la langue basque, par GUILLAUME DE HUMBOLDT. 1 vol. in-4. de 192 p. Berlin; 1821; Dümmler.

Les travaux de M. le baron G. de Humboldt sur la langue vasque ou basque sont connus et appréciés. Il est le premier qui s'en soit occupé avec cet esprit philosophique, sans lequel l'étude des langues reste au-dessous de l'étude la plus utile. La partie vasque correcte du Mithridate d'Adelung est de M. de Humboldt (Voyez le *Bulletin* de janvier, n^o. 3) (1), et il y a lieu d'espérer qu'il publiera ses recherches sur la parenté de cet idiome, que les uns classent (sans raisons suffisantes) parmi les idiomes galliques, les autres avec les sémitiques, et où M. Klaproth (n^o. 21) a retrouvé un nombre considérable de formes de l'Asie septentrionale et occidentale.

M. de Humboldt a été plus loin; il a appliqué sa connais-

(1) Le 1^{er}. essai de M. de Humboldt sur la langue basque parut aussi à part à Berlin en 1817, in-8. de 93 p., sous le titre de *Berichtigungen und Zusätze*, ou Supplémens et corrections pour la 1^{re}. section du 2^e. vol. du Mithridate. N'ayant pu fournir son travail sur la langue cantabrienne pour le temps où le *Mithridate* d'Adelung et de Vater fut publié, et ne croyant pas devoir le resserrer dans les bornes étroites de cet ouvrage, M. de Humboldt préféra publier ses remarques sous la forme de supplémens et de notes correctives.

sance du vasque à la géographie et à l'histoire ; et cette opération lui a fourni, comme elle ne manque jamais de le faire, une foule de données également sûres et utiles. Elles concernent principalement l'Espagne, et sont rangées comme suit :

1. Essais qui ont eu lieu jusqu'à présent pour employer la langue vasque aux recherches sur les premiers habitans de l'Espagne ;
2. application de la langue aux noms des lieux ;
3. les noms des lieux sont défectueux et nous sont parvenus altérés ;
4. principes d'après lesquels la langue vasque a été traitée étymologiquement ;
5. critique de ces principes ;
6. application de ces principes à l'origine des noms des lieux ;
7. citation de ceux à suivre dans les recherches actuelles ;
8. système des sons de la langue vasque ;
9. noms des lieux dans lesquels se trouve une *f* ;
10. ceux qui commencent par *z* ;
11. ou par *st*, ou dans lesquels une lettre mouillée suit une lettre muette ;
12. impression générale des noms de lieux ibériques ;
13. noms de lieux qui dérivent d'*asta* ;
14. d'*iria* ;
15. d'*ura* ;
16. d'*iturria* ;
17. dérivation de plusieurs noms de lieux de différens mots primitifs ;
18. étymologie des noms *Vasque*, *Biscaye*, *Espagne*, *Ibérie* ;
19. terminaison des anciens noms de lieux ibériques ;
20. classes des anciens noms de lieux ibériques d'après leurs syllabes initiales ;
21. noms d'individus ;
22. conformité des noms de lieux ibériques avec la langue vasque en général ;
23. noms de lieux avec la terminaison *briga* ;
24. noms de lieux dans lesquels se trouve un *z* avec une consonne muette le précédant ;
25. essais de dérivation de la terminaison *briga* du vasque ;
26. noms de lieux aquitains ;
27. des côtes méridionales de la Gaule ;
28. du reste de la Gaule ;
29. noms de lieux des pays habités par des Celtes ; leurs terminaisons ;
30. recherches de noms celtiques isolés parmi les noms de lieux ibériques ;
31. de noms vasques isolés parmi les noms de lieux des pays celtiques ;
32. de noms italiens ;
33. de noms thraces ;
34. coup d'œil sur la marche des recherches ;
35. précis des questions à résoudre ;
36. des demeures incontestables des Ibériens parlant vasque ;
37. confrontation des noms de lieux de l'Ibérie d'après les nations de la Péninsule ;
38. de l'extension de la langue vasque sur toute la Péninsule ;
39. les Ibériens formaient une grande nation ;
40. ils n'avaient qu'une langue ;
41. mélange des peuples d'Ibérie avec des peuples celtiques ;
42. extension et limites de ce mélange ;
43. étymologie de la terminaison *briga* ;
44. relations des Celtes-Ibériens avec

les Ibériens et les Gaulois; mœurs, caractères et usages religieux de ces peuples; 44. sur le séjour des peuples ibériens hors de l'Ibérie, dans les pays habités par des Celtes; 45. dans les trois grandes îles de la Méditerranée; 46. en Italie; 47. sur l'affinité des Ibériens avec les Celtes; 48. sur l'opinion relative à l'analogie du vasque avec des langues américaines; 49. résultats des recherches faites jusqu'à présent; 50. monumens ibériens avec inscriptions indigènes.

Quant au célèbre mot *briga* (p. 82, 89, 143), il est probable qu'il a eu plus d'une signification. Selon les idiomes, et selon les circonstances, il aura appartenu à *bry*, *brago* (Humboldt), *borough* (Bullet), *bridge* (Johnson), *ebrook* (Leichtlen), et aura ainsi signifié, tantôt terre, tantôt bourg, tantôt pont, tantôt ruisseau. Dans tous les cas, ce mot n'est pas composé. C'est une maladie assez commune des anciens grammairiens de chercher des compositions là où il n'y en a pas (p. 90).

En présentant mon ouvrage au public, dit M. de Humboldt, je souhaite surtout qu'il puisse servir de noyau à d'autres recherches sur la population primitive de l'Europe occidentale et méridionale. Celles qui ont été faites jusqu'à présent laissent encore beaucoup de vague et d'obscurité. Un moyen simple et important de leur donner plus de clarté et de certitude, ce sont les langues indigènes, conservées dès la plus haute antiquité dans différentes parties de l'Europe occidentale. Souvent déjà on a fait des expériences dans ce genre sur celles du pays de Galles, de la Basse-Bretagne, sur la Gaëlique, et l'Irlandaise; toutefois ces travaux demandent une nouvelle revue pour distinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain. Jusqu'aujourd'hui quelques ouvrages de savans espagnols ont presque seuls fait usage de la langue vasque dans cette vue, et ces ouvrages n'ont pas pour objet les recherches en question: ils ne les touchent qu'occasionnellement. Cependant on ne peut parvenir que par la connaissance de la langue vasque à la connaissance de ce qui appartient aux Ibériens, et les distinguer des Celtes et d'autres nations; et ce n'est que lorsque plus de lumière sera répandue sur ces anciens peuples, qu'on trouvera aussi un fondement plus sûr pour les recherches sur les premiers habitans de l'Italie. La cause du peu de succès de ces recherches était sans doute dans la direction inverse qu'on leur a donnée. Au lieu de chercher les premiers habitans

» des pays avec lesquels l'Italie autrefois pouvait avoir partagé
 » sa population, et dont on trouve encore les traces dans les
 » noms de lieux, pour parvenir ainsi à la connaissance de la ma-
 » tière première qu'on rencontrait en analysant les monumens
 » italiens, on employa seulement le grec et le latin pour l'ex-
 » pliquer, sans considérer que la migration des Hellènes n'était
 » sûrement pas la première, et que la langue romaine même a
 » besoin avant tout d'être analysée et rapportée aux divers élé-
 » mens qui la composent.

» Par ces raisons il m'a paru d'une plus grande importance
 » générale, abstraction faite de l'Espagne, de déterminer aussi
 » exactement que possible ce qui concerne les Ibériens et leur
 » langue. Ceux qui prennent intérêt aux travaux de ce genre
 » peuvent juger si j'ai fait tout ce qu'on pouvait exiger. Comme
 » tout s'appuie dans ces recherches sur des preuves étymologi-
 » ques, je n'ai jamais perdu de vue la méfiance que les étymo-
 » logies font naître ordinairement. Pour l'écarter, j'ai tâché d'ap-
 » puyer toutes ces recherches sur l'*analogia* sévère des langues,
 » et j'ai préféré passer sous silence un grand nombre de noms
 » de lieux, plutôt que d'admettre des dérivations que je ne pou-
 » vais pas maintenir *analogiquement*. J'espère que ceux qui ont
 » une connaissance profonde du vasque ne manqueront pas d'a-
 » jouter une foule de noms de lieux à ceux que j'ai déjà dérivés.
 » Mais dans ce cas même une partie considérable restera sans
 » explication; car comme dans les noms de lieux espagnols, ou-
 » tre les syllabes vasques, celtes, grecques, il y en a certaine-
 » ment aussi de phéniciennes, de carthaginoises, l'explication
 » de tous les noms espagnols antiques serait seulement possible
 » dans le cas où l'on consulterait toutes ces langues réunies. »

A la fin du volume se trouve une table alphabétique très-ex-
 acte, corollaire indispensable de tout ouvrage de ce genre, et
 sans lequel les plus belles recherches restent d'un usage toujours
 pénible et souvent nul.

A. B.

234. GRAMMATICA DELLA LINGUA GRECA. — Grammaire de la
 langue grecque littérale; par C. LASCARI. in-8. pp. 536. Prix
 2 liv. Venise; 1823; chez Glichi. Tirée à 10,000 ex.

235. NACHTRÄGE ZU DEM GRIECHISCH-DEUTSCHEN WÖRTERBUCH.
 Supplément au dictionnaire grec-allemand de Joh. Gottl.
 SCHNEIDER. In-4. de 180 p. Leipzig; 1821; Hahn.

Le dictionnaire grec-allemand de Schneider avait besoin d'un supplément et de quelques corrections. Ce supplément a paru à Leipzig, et renferme un bon nombre d'articles utiles et même nécessaires, qui, sans compléter l'ouvrage, (car quel dictionnaire peut être complet?), ajoutent à son mérite, et lui assurent la préférence sur tous les autres.

236. LEXICON HERODOTEUM, quo et styli herodotei universa ratio enucleatè explicatur, et quàm plurimi Musarum loci ex professo illustrantur, passim etiam partim græca lectio partim versio latina, quas offert argentoratensis editio vel vindicatur vel emendatur; Struxit Johannes SCHWEIGHÆUSER. 2 vol. in-8. Prix, 20 fr. et 35 fr. en papier vélin. Londini, Argentorati et Parisiis; apud Treuttel et Wurtz; 1824.

Le titre de cette nouvelle production du célèbre critique auquel on en est redevable, annonce suffisamment le but dans lequel ce *Dictionnaire d'Hérodote* a été composé. M. Schweighæuser a publié, en 1816, une édition grecque de cet historien; ce dictionnaire en est le complément nécessaire, et le plan sur lequel il a été rédigé, le rend également utile pour toutes les autres éditions du même auteur, les mots étant rapportés par les chiffres aux livres et aux chapitres, et par les lettres *a, m, f*, au commencement, au milieu ou à la fin de chaque chapitre. Ces mots sont rangés par ordre alphabétique et leur valeur est indiquée soit en latin, soit en français, d'après les meilleures traductions du texte grec; on avertit même des notes et des commentaires dont les mots ou les passages difficiles ont été le sujet parmi les critiques anciens ou modernes; et si cette valeur peut varier selon les passages où le mot est employé, ces variations sont également rapprochées dans chaque article. On ne pouvait prendre plus de soins pour donner à ce dictionnaire toute l'utilité dont il était susceptible. Aussi a-t-il été reçu dans le monde littéraire comme un nouveau service rendu à l'érudition par un savant qui, durant sa longue carrière, en a déjà rendu tant d'autres aux lettres grecques et latines. Nous ne devons pas oublier de dire que, quoique M. Schweighæuser n'attribue pas à Hérodote la *Vie d'Homère*, qui est ordinairement jointe à ses *Muses*, il a néanmoins compris cet ouvrage dans son *Dictionnaire* pour qu'il serve aussi aux éditions où cette *Vie d'Homère* a été comprise. Il en est de même des mots qui composent les

Oracles, cités par Hérodote, en avertissant toutefois que ces mots ne sont pas du style de l'historien. Rien n'a donc été négligé pour réunir dans cet ouvrage tous les degrés d'utilité. Les dictionnaires spéciaux des auteurs anciens sont d'un grand secours pour leur intelligence complète; et la critique correctrice n'a pas de plus sûr procédé, que de rectifier ou expliquer un auteur par lui même. Elle inspire ainsi une entière confiance, et arrive à toute la somme de certitude possible; car c'est l'auteur lui-même, son style, ses locutions, son dialecte, qui servent à le compléter ou à le rendre plus intelligible: la multiplicité des exemples qui appuient chaque définition réunit à la fois, et dans un court espace, tous les renseignemens dont le critique et l'archéologue peuvent avoir besoin. M. Schweighæuser a très-bien compris ce genre de mérite dans un ouvrage tel que le sien; il se réunit à tous les autres pour le rendre digne et de son auteur et d'un suffrage unanime dans le monde savant. C. F.

237. Παύλου Σιλεντιαρίου ἑκφρασις τῆς μεγάλης ἐκκλησίας καὶ τοῦ ἁβωνος καὶ Ἰωάννου γραμματικοῦ Γαζης ἑκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος.
Ex apographo anthologiae græcæ Gôthano recensuit Freder Græfe. In-8. de 116 p. 1822.

L'excellent manuscrit palatin de l'Anthologie contient, outre les poèmes qui la composent, deux ouvrages d'auteurs byzantins qui appartiennent à une époque plus récente; l'un de ces auteurs est Paul Silentarius, l'autre Jean Gazaus. Le premier, qui paraît avoir précédé le second dans l'ordre des temps, a fait une description poétique de l'église Sainte-Sophie à Constantinople. Ce poème fut lu lors de la dédicace de l'église et en présence de l'empereur. On y remarque les défauts qui caractérisent cette époque de décadence; mais on y trouve aussi des descriptions animées, des mouvemens poétiques, qui en rendent la lecture instructive et agréable. En 1607, Saumaise avait pris, à Heidelberg, copie d'une partie de ce poème. Cette copie fut imprimée en 1670 par Dufresne, avec les Byzantins, à la suite de Cinnamus. En 1815, Bekker publia un second fragment, c'est la description de la chaire de Sainte-Sophie; l'un et l'autre sont fort améliorés par la comparaison du manuscrit de Gotha. M. Græfe y a joint des notes critiques et n'a point trompé l'attente de ceux qui, connaissant son Méléagre, savaient ce qu'il peut faire. — Le second poème (*ἑκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος*) avait

été donné par Rutgers qui le tenait de Scaliger; et sans doute celui-ci le tenait aussi de Saumaise. Il y a beaucoup de choses encore qui réclament des explications et des notes plus étendues : peut-être l'éditeur actuel se chargera-t-il lui-même de ce complément de son travail.

DE GOLBERY.

238. ERATOSTHÉNICA. Composuit Godofredus BERNHARDY. In-8. Berlin; 1822; Reimer.

Sous ce titre l'auteur a rassemblé et rangé méthodiquement tous les fragmens qui nous restent des œuvres du philosophe grec Eratosthène; ils sont classés sous les catégories suivantes. I. *Géographie*. II. *Ouvres de mathématiques*. Eratosthène avait écrit plusieurs ouvrages sur cette science, qui étaient intitulés: *Mercur*, *des doctrines* ou *disciplines des mathématiques*, *de la duplication du cube*; le reste des œuvres d'Eratosthène traitait de diverses matières, entre autres de l'ancienne comédie. M. Bernhardt accompagne ces fragmens d'un grand nombre de notes philologiques.

239. LE PHILOLOGUE, ou Recherches historiques, militaires, géographiques, grammaticales, lexicologiques, etc., spécialement d'après Hérodote, Thucydide, Xénophon, avec atlas, pour servir à l'étude de l'histoire ancienne; par J.-B. GAIL.

C'est sous ce titre que M. Gail, à qui l'érudition grecque a tant d'obligations, a publié une suite de recherches sur divers sujets de grammaire et de lexicologie, des notices de manuscrits avec *fac simile* de l'écriture des personnages les plus distingués en chaque genre, des recherches sur l'âge des manuscrits et les noms des calligraphes, des variantes inédites, des traductions, des morceaux de littérature, d'histoire, de tactique, de géographie ancienne, ce qui ramène sans cesse à Hérodote, à Thucydide, à Xénophon, et au *Thesaurus linguæ græcæ* d'H. Estienne. Chez cet illustre lexicographe, M. Gail considère et les mots et les textes qu'il cite, non pas isolément, mais sous les rapports logiques, l'un des plus puissans moyens d'expliquer les auteurs. A l'étude des rapports logiques il joint les gloses des scholiastes, les *index* philologiques, etc.

M. Gail a tiré de ces moyens plusieurs faits nouveaux et importants pour l'histoire. Il a montré que par *Hiéron*, les anciens entendaient, non le temple comme on l'avait cru jusque-là, mais l'enceinte sacrée toute entière, comprenant le temple, les chapelles, l'habitation des prêtres, les bois sacrés, etc. Il a aussi, le

premier, distingué la *Thrace*, proprement dite, de l'*Épi-Thrace*, située sur les côtes; il a entouré de graves autorités son opinion, d'après laquelle *Olympie* cesse d'être une ville et devient une contrée, l'*Olympie*, fameuse par les jeux publics que les Grecs y célébraient. M. Gail ne croit pas non plus à une ville de *Delphes*, mais seulement aux *Delphes*, peuple également célèbre par l'oracle d'Apollon. Une foule d'autres faits historiques, chronologiques, géographiques et militaires naissent également des recherches de M. Gail. Dans le dernier cahier, il s'occupe d'Héliopolis d'Égypte, de tous les Hiérons de cette contrée qu'il pense qu'on a mal à propos appelés des temples, et il jette quelques doutes sur l'existence d'une ville d'Héliopolis. Vient ensuite la discussion sur le monument d'Oymandias, décrit par Diodore de Sicile, et que les voyageurs modernes ont cru reconnaître dans les ruines d'un édifice encore existantes sur le sol de Thèbes. M. Gail défend cette opinion de la commission d'Égypte, contre M. Letronne, qui l'attaque par le texte même de la description transmise par Diodore de Sicile, et contre M. Huyot, qui, ayant étudié et mesuré le monument sur les lieux, ne croit pas que son plan s'accorde avec les mesures ni avec le texte de l'historien grec. Il y a aussi un autre élément de cette question, qui n'a pas été discuté; c'est que, d'après M. Champollion le jeune, les cartouches hiéroglyphiques tirés de ce quel'on reconnaît pour le tombeau d'Osymandias, portent le prénom royal et le nom propre de Sésostris. Mais M. Gail ne s'est proposé que l'examen du texte de Diodore de Sicile, et la comparaison de ce texte avec les dessins de la commission d'Égypte; il pense qu'elle a réellement retrouvé le tombeau d'Osymandias décrit par Diodore, se fondant sur ce que les différences dans les mesures comparées, proviennent d'erreurs commises ou par Diodore, ou par les savans français; et la discussion approfondie du texte de l'histoire n'en offre pas pour cela moins d'intérêt comme appendice de ce mémoire. M. Gail y ajoute un *examen critique* de divers termes d'architecture, et 4 planches gravées servent à guider le lecteur dans cette importante discussion.

Cette analyse sommaire des sujets traités dans le *Philologue*, suffira sans doute pour faire apprécier l'importance de ce recueil, d'un genre tout-à-fait spécial, que l'auteur publie tout seul, à ses frais, et dont il destine le produit à la fondation de bourses pour des élèves sans fortune. Il se recommande donc à la fois et par son

sujét, et par le but honorable qui l'a fait entreprendre. Le prix de la souscription pour quatre cahiers, formant deux volumes par an, est de 18 francs, et 21 francs, port payé. On ne saurait trop le recommander aux personnes qui s'intéressent aux progrès de l'érudition critique et historique.

C. F.

240. NYE DANSKE MAGAZIN. Nouveau magasin danois, ou recueil de morceaux relatifs à l'histoire et à la langue danoise avec des observations; publié par la Société établie en Danemarck, pour les recherches relatives à l'histoire des pays du Nord et à leur langue. 4 vol. in-4. de 334 pag., avec une vignette représentant des glaneurs et cette devise : *Til fleres Nytte*. Copenhague; 1823; Thiècle.

Le titre de Nouveau magasin que porte cette collection vient de ce qu'elle fait suite à une collection semblable commencée en 1745, qui a cessé de paraître depuis un grand nombre d'années. Le 1^{er} vol. de cette suite est devenu fort rare, plus de la moitié de l'édition ayant été consumée par un incendie en 1795. Le second a paru en 1805, et le 3^e. en 1810, l'un de 48 feuilles d'impression, l'autre de 36. Le 4^e., que nous avons sous les yeux, est composé de 4 cahiers ou livraisons; il renferme 24 morceaux, et est précédé de la liste des membres de la Société d'histoire de Copenhague, fondée en 1744, savoir : 4 officiers, 7 honoraires, 35 membres ordinaires et 4 membres étrangers. On reviendra dans le Bulletin sur quelques-unes des pièces insérées dans ce volume en choisissant celles dont l'intérêt a paru devoir être le mieux apprécié parmi nous.

C. M.

241. DANSKE FOLKEEVENTYR. Contes populaires des Danois; recueillis par M. WINTHER. 1^{re} part.; Copenhague; 1823.

Récemment M. Thiele a publié 2 volumes de traditions et croyances populaires des Danois. Le recueil de M. Winther est à peu près du même genre. L'auteur a recueilli les contes qui amusent le paysan pendant les longues soirées d'hiver; il est assez remarquable que les Danois se soient appropriés de bonne heure les contes et fables des anciens, en transportant la scène sur leur territoire; c'est ainsi que le héros du conte d'Apulée, *l'Ane d'or*, est devenu un *bondekarl*, ou jeune paysan danois, sous le nom de Hans : le principal personnage de la fable de *l'Amour et Psyché* s'est transformé en prince *Hvidbjærn*, dans lequel les Grecs auraient de la peine à reconnaître leur Amour.

G. TOME I.

14

Les contes des Fées qui, dans l'ouvrage de Perrault, ont presque tous un caractère français, deviennent également danois sur les bords de la Baltique : Cendrillon est transformée en *Kokke-tæts*, etc. D-c.

242. SUR UNE TRADUCTION DE LA BIBLE EN LANGUE DANOISE, faite avant le milieu du 15^e. siècle. (*Nye Danske Magaz.*, 1823, to. IV, p. 317.)

On possède à la bibliothèque royale de Copenhague un fragment considérable de cette version, formant 319 pages in-folio. Le traducteur s'y est conformé scrupuleusement à la Vulgate, en faisant quelquefois violence au génie de sa langue pour s'accommoder servilement aux tournures latines. L'intérêt qu'offre ce manuscrit, c'est qu'il est antérieur de 100 ou 150 ans aux plus anciennes traductions qu'on ait de l'Écriture-Sainte en danois; savoir, le Nouveau-Testament de Hans Mikkelsen, 1524; les Psaumes de Wormorsen, 1528; le Pentateuque de Hans Tansen, 1535; et enfin la Bible entière, 1550. Un fait remarquable, c'est que dans cette version manuscrite, le langage danois diffère beaucoup plus de celui de la traduction imprimée en 1550, que ce dernier ne diffère du danois actuel. Pour mettre leurs lecteurs à portée d'en juger, les éditeurs du Magasin danois citent des fragmens de l'une et de l'autre de ces traductions, et ils les rapprochent même d'un fragment semblable de l'ancienne traduction ou paraphrase suédoise de la Bible, qu'on rapporte aussi au commencement du 15^e. siècle.

Nous nous bornerons à citer le commencement du Décalogue dans ces trois versions.

Bible danoise manuscrite du 14^e. au 16^e. siècle.

Ok herræn taledhe allæ tehe talæ : jæk ær herræ thin gud, hwilken som jæk wtledde thic, af Egyptes land, aff trældoms hws.

Bible danoise imprimée en 1550.

Oc gud taledde alle disse ord : jeg er herrn din gud, som udførde dig aff Egypti land, aff trældommens huss.

Paraphrase suédoise du commencement du 15^e. siècle.

Nu talar war herra swa at alt folkit hører : Iak ær thin herre oc gudh. Iak ledde thik wt aff Egipto lande, aff thrældoomme hwse.

Nous ne pousserons pas plus loin ce parallèle. Les amateurs des

langues du Nord trouveront à se satisfaire dans l'article que nous leur indiquons ici.

C. M.

243. OM RUNE SKRIFTENS OPRINDELSE. Sur l'origine des caractères runiques; par Jacq. HORNEMANN BREDSDORFF. In-4. 19 pag. Copenhague, 1822.

244. PERICULUM RUNOLOGICUM, Dissertatio inauguralis quam disquisitioni subicit Gislius BRYNJULFI fil., Isl., pastor eccl. Holmensis in Islandiâ orientali. Havniæ, 1823.

L'origine des caractères qui composent l'ancien alphabet des Scandinaves, et qui portent le nom de runes, est un sujet qui n'est pas près de s'épuiser, parce qu'il prête beaucoup aux conjectures. Les deux ouvrages dont la Gazette littéraire danoise de l'année dernière donne l'analyse (nos. 46 et 47), sont fondés sur deux hypothèses fort différentes. M. Bredsdorff pense que l'alphabet runique est dérivé de l'alphabet mœsogothique, dont on attribue l'invention à l'évêque Ulphilas, qui s'en servit pour écrire sa traduction du Nouveau-Testament, au 4^e. siècle. Une des objections que l'on oppose à cette opinion, c'est que parmi les runes, il y en a trois qui diffèrent essentiellement des caractères mœsogothiques correspondans.

M. Brynjulfson pense au contraire que l'alphabet runique remonte à une plus haute antiquité qu'aucun autre alphabet qui soit venu à notre connaissance. Il se fonde principalement sur sa simplicité, et sur le nom que portent les lettres; noms qui sont tirés de l'idiome scandinave, où ils ont une signification. Cet alphabet n'admet que les trois voyelles *a*, *i* et *u*; parmi les consonnes, pour toutes labiales, le *b*; pour toutes linguales, le *t*; pour toutes gutturales, le *k*, etc.; enfin les termes relatifs à l'écriture usitée dans l'ancienne langue du Nord, appartiennent à cette langue même.

C. M.

245. AFHANDLINGER i Fœdrenelandets Cultur-Stats-Kirke og Litterær Historie. Mémoires relatifs à l'histoire civile, politique, ecclésiastique et littéraire du Danemark; par le D^r. BADEN. 3 vol. in-8. de 385, 446 et 304 pag. Copenhag.; 1822-23.

Cet ouvrage, dont l'analyse se trouve dans la Gazette de la littérature danoise de l'année dernière (nos. 42 à 45), se compose en grande partie de dissertations publiées à part antérieurement, et bien accueillies par le public. Nous nous bornerons à citer ici

les morceaux suivans : 1°. Sur l'état de la médecine dans le Nord, dans les temps anciens et le moyen âge; 2°. sur les moyens de communication et de correspondance dans les mêmes siècles; 3°. sur l'histoire de la musique en Danemark; 4°. sur la corruption des mœurs au moyen âge; 5°. sur l'origine des villes de commerce et leur accroissement successif; 6°. un morceau pour servir à l'histoire du péage du Sund; 7°. un autre sur celle de la marine danoise; 8°. d'excellens détails sur les alimens, les boissons et l'ameublement des anciens Danois et Norwégiens; 9°. sur la manière dont ces peuples s'habillaient; 10°. sur l'état des pêches dans les temps dont il s'agit; 11°. sur un fer de cheval trouvé dans un tombeau qui contenait une urne avec des ossemens brûlés; 12°. enfin sur l'exercice du droit de battre monnaie, et sur les monnaies du moyen âge en Danemark. Les jugemens que la Gazette littéraire porte de ces mémoires, quoique favorables en général, sont accompagnés de critique sur quelques points. C.M.

246. LANGUE FRISONNE.

Il a été célébré, le 8 juillet 1823, à Bolsward en Frise, une fête pour l'inauguration de la statue colossale en marbre, de Gysbert Japiks, bien connu par ses poésies en dialecte frison. M. Wassenberg, âgé de plus de 80 ans, a prononcé à cette occasion des vers de sa composition dans ce dialecte, tel que le parlent encore les paysans frisons.

L'inscription de ce monument est ainsi conçue : Loytser! nim it for lieaf; it iz sljuecht in riuecht as dy fen Boalsert.

Ce buste en marbre est dû au ciseau de M. P. S. Gabriel, membre de l'Institut royal des Pays-Bas, et directeur de l'Académie d'Amsterdam. (*Allgem. Konst en Letter-Bode*, oct. 1823.) C. M.

247. LISTE D'UNE CENTAINE DE NOMS PROPRES qu'on rencontre en Allemagne, expliqués au moyen des dialectes slaves; par C. H. DE LANG. (*Isis*, n°. XII, 1823, p. 1330.)

L'auteur a parfois cherché un peu loin. On ne voit pas, par exemple, pourquoi *Bacher*, *Felsenecker*, *Hauser*, *Herz*, *Reber*, ne seraient pas des noms purement allemands. Q.

248. NOTICE D'UNE CRITIQUE DU LIVRE DE CH. BERNDT, intitulé, *la Langue allemande dans le grand-duché de Posen*. (*Vorzeit und Gegenwart*, janv. 1823, p. 57.)

Ch. Berndt, suivant fidèlement l'ancienne méthode, avait dé-

rive un grand nombre de mots polonais de l'allemand : le critique relève ces méprises, et tombe incontinent dans la même erreur, en dérivant *kniaz* (knight) de γνήσιος (légitime), *kat* de *cantone*, au lieu de placer sur une même ligne les différentes formes du même mot.

A. B.

249. SUR LA LANGUE NATIONALE, ou dissertation sur ces questions : les idiomes hollandais et flamand forment-ils la même langue? Avons-nous une langue nationale proprement dite? Quelle était, avant la conquête des Français en 1794, la langue du gouvernement et celle de l'administration publique? Quelle langue convient-il d'adopter dans les conjonctures actuelles pour la gestion des affaires administratives? par M. BARAFIN, ancien avocat; in-18. Bruxelles; 1815; Staplaux.

250. SUR LES USAGES ET LA LANGUE DES ANGLAIS ET DES FRISONS dans le duché de Schleswig; par J. H. KELLER. (*Isis von Oken*, janvier 1824, p. 49.)

Dans le duché de Schleswig, on trouve réunis sur un petit espace, des Allemands, des Frisons, des Anglais et des Danois. Les Anglais sont resserrés sur le terrain borné par la Baltique, la route de Schleswig à Flensbourg, la rivière de Schley et le golphe de Flensbourg; c'est une des parties les plus fertiles du duché; elle est habitée par 15,000 individus d'une race robuste et un peu lourde, adonnée à la boisson et au goût de la parure; on y voit, dit-on, des filles de paysans, coiffées de chapeaux de soie noire avec des plumes d'autruche, garder les vaches dans les pâturages, et le plus pauvre fils de paysan fait tout ce qu'il peut pour se procurer une pipe à fumer en écume de mer garnie en argent.

Les Frisons, appelés dans le pays *Nordfresen*, habitent les marécages de la côte occidentale du Schleswig, entre Tondern et Husum, ainsi que les îles disséminées sur cette côte, telles que Røm, Sylt, Føler, Lütjenmoor, etc.; 42,000 individus composent cette race vigoureuse, qui se distingue de ses voisins par son dialecte, par ses usages et par une certaine fierté nationale; ils ne se comptent point parmi les Allemands, et conservent soigneusement les traditions de leurs ancêtres. Les Frisons des îles s'adonnent dès leur enfance à la vie de marins, et passent successivement par les grades de mousses, matelots et pilotes; le dernier degré est celui de *captain* ou capitaine. Ceux

de l'île Roem vont à Hambourg, Altona et Gluckstadt, pour suivre cette carrière et faire la pêche de la baleine en Groënland. En hiver ils reviennent auprès de leurs femmes qui, pendant les trois quarts de l'année, sont obligées de se distraire par l'agriculture dans l'absence de leurs maris. On trouve chez ces marins des hommes qui ont vu plusieurs parties du monde et racontent beaucoup d'aventures. Les maisons des Frisons sont propres et assez bien bâties; les femmes sont modestes et ne paraissent en public qu'avec un voile épais. La langue frisonne se subdivise en plusieurs dialectes; voici le commencement de la parabole de l'enfant prodigue, en dialecte de la paroisse de Freenhagen, ancien chef-lieu des Frisons :

An mohn hed tweer schne. En de jongste voon jem seed to de Tete : du mi, Tete, dat Diel voon minn göidi wat mi hiert. En he dielte unner jem dat Göidi.

Voici la même phrase dans la langue des Angles.

En maïn ho tou sönner. A' den öngst so te hains far: gie mä, Far, den Diel a Päng, de mä hör. A' hain dielt am de Päng.

Ces deux langues ressemblent beaucoup au danois et au plat allemand. Les Angles ont donné leur nom aux Anglais dont ils ont anciennement envahi le territoire. Aussi reconnaît-on des ressemblances entre les langues actuelles des deux peuples. D-c.

251. ENGLISH PHONOLOGY. *Phonologie anglaise*, ou essai d'une analyse et de la description des sons qui composent la langue anglaise; par P. S. DUPONCEAU; mémoire lu à la société philosophique de Philadelphie, le 24 mai 1817. (*Trans. of the Amer. phil. soc.*, 1818, p. 228.)

L'auteur de ce mémoire, après avoir exposé toutes les difficultés, et, pour ainsi dire, la presque impossibilité d'acquérir correctement la prononciation des langues étrangères, d'après les sons et les règles des alphabets des grammairiens, s'occupe avec beaucoup de soins à montrer analytiquement la vérité de son opinion dans l'exposition de la prononciation correcte de l'anglais; et, pour confirmer ses argumens, il fait voir que *Sheridan* et *Walker* ont complètement manqué leur but dans les dictionnaires de prononciation. Il passe à ensuite la grande différence qui existe entre les langues parlées et les langues écrites, et en preuve de ce fait, il rapporte l'opinion de M. Abel Remusat sur la langue chinoise. Enfin, après une longue critique et di-

vers raisonnemens philologiques sur la prononciation de plusieurs mots anglais et français, voici comment l'auteur entreprend son analyse. J'ai découvert, dit-il, seulement trente sons purement élémentaires dans la langue anglaise, dont sept sont de la *voix*, vingt-un des *organes* et deux de l'*aspiration*. M. Duponceau a donné à ses sept sons de la *voix* les noms suivans: *Aulif*, *Arpeth*, *Airishe*, *Ezim*, *Ilim*, *Oreb*, et *Oumin*. Nous regrettons de ne pouvoir exposer ici son analyse sur chacun de ces sons, qu'il accompagne de plusieurs exemples. De ces sept sons de la *voix*, ceux de *Aulif*, *Arpeth*, *Ilim* et *Oreb* prennent quelquefois une modification nasale, ce que prouvent plusieurs mots anglais. M. Duponceau ne trouve dans la prononciation anglaise que quatre sons de diphthongues. Le premier est formé par *Aulif* et *Ilin*, et est représenté en anglais par *oi*, ou *oy*, comme *boil*, *cloy*. Le deuxième est composé de l'*Arpeth* et *Ilim*, et il est représenté par *i*, *ie*, *y*, *ye*, *igh*, comme *mile*, *die*, *tyrant*, *dye*, *high*. Le troisième se forme d'*Arpeth* et *Oumin*, et est représenté par *ou*, ou *ow*, comme *foul*, *fowl*. Le quatrième est composé d'*Ilin* et *Oumin* et il est représenté par *u*, comme *pure*, *endure*, *usage*.

Les sons des organes se divisent, d'après l'auteur, en différentes classes, et se nomment d'après les organes employés à leur prononciation :

Trois des lèvres, *Bi*, *Pen*, *Mam*. 2 des lèvres et des dents, *Vel*, *Feshe*. 2 du gosier, *Go*, *Coss*. 4 de la langue, *Zhim*, *Shal*, *Zed*, *Sin*. 3 de la langue et du palais, *Lamed*, *Ro*, *Nin*. 4 de la langue et des dents, *Delta*, *Tar*, *Thick*, *Thence*. 2 de la voix, *Yes*, *Ouar*. Nous terminerons cette annonce en recommandant la Phonologie anglaise de M. Duponceau à l'attention des philologues en général.

MOSCATI.

252. OSSERVAZIONI CONCERNENTI ALLA LINGUA ITALIANA. Observations sur la langue italienne, et ses vocabulaires, par M. ANGELO PEZZANA. Parma, 1823.

Dans cet ouvrage M. Pezzana donne plusieurs conseils sur l'imitation des anciens écrivains italiens ; il fait voir qu'il serait bien dangereux de les imiter sans circonspection, et il prouve son opinion par divers exemples tirés de l'*Arioste* et d'autres ouvrages célèbres. Ensuite il passe à la critique et à l'examen des vocabulaires italiens, qui sont l'objet de diverses observations. Il ajoute

aussi beaucoup de phrases et de locutions qui manquent dans le vocabulaire *della Crusca*, et en donne des exemples tirés des classiques italiens. Mais il s'abuse quelquefois. Cependant son ouvrage est utile à la littérature italienne et recommandable à plusieurs égards.

F. M. Mo.

253. MÉLANGES LITTÉRAIRES, PHILOSOPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES, par Gabriel PRIGNOT. 1 vol. in-8, de 170 p. Paris; 1818; Renouard.

Ce petit recueil renferme beaucoup de renseignemens intéressans. Il suffit de parcourir la liste des principaux objets qui le composent: explication et législation des noms propres en France; ouvrages à consulter sur les étymologies; notice sur l'*Étymologicum magnum*, origine des accens français; des langues; des ouvrages polyglottes; des bibles; de l'oraison dominicale; des mots *ciel*, *Dieu*, *l'homme*, *pain*, *père*, *terre*, rendus en plusieurs centaines de dialectes; écritures; langue celtique; notice sur l'art de vérifier les dates.

A. B.

ARCHEOLOGIE, NUMISMATIQUE.

254. DESCRIPTION OF THE PANDOO COOLIES IN MALABAR. Description des Pandou Coulis du Malabar, par JOHN BABINGTON, esq. (*Trans. of the lit. soc. of Bombay*, vol. III, p. 324, av. 4 grav.)

Ce mémoire est spécialement relatif aux antiquités et aux tombeaux des anciens habitans du Malabar. Voici l'indication des choses les plus intéressantes. Les *Kodey Kulls*, *Topie Kulls*, et *Pandou Koulis*, ou les tombeaux des peuples du Malabar, sont généralement sur les sommets des collines de ce pays, où il n'y a pas de bois. Le sol où on trouve ces monumens est naturellement rouge et sablonneux. Quand la profondeur du sol est considérable, on découvre dans ces tombeaux de grandes urnes d'argile cuite, contenant des ossemens, des armes, des chapelets, et autres ustensiles anciens; mais lorsque le sol n'est pas profond, ces souterrains sont taillés dans le roc, et alors on les appelle *Kodey Kull*. Selon le langage du Malabar, *Kodey* signifie *Parasol*, et *Kull* *Pierre*. Les *Topie Kulls* ressemblent beaucoup par leur forme à un champignon, et contenaient vraisemblablement des restes humains. L'auteur dit qu'il a fait bien des recherches sur

ces derniers monumens, mais qu'il n'a jamais trouvé ni ossemens, ni urnes, ni autre objet suffisant pour prouver que ces lieux avaient contenu des corps. M. Babington a été cependant toujours très-heureux dans ses recherches sur les *Kodey Kulls*; il y a rencontré de grandes et belles urnes, des ossemens, des armes, et plusieurs instrumens de fer de différentes formes et couleurs; mais n'ayant pas découvert de monnaies, il n'a pu déterminer l'époque, ni l'antiquité de ces monumens. Selon l'opinion des habitans du Malabar, on croit que ces lieux sont l'ouvrage de *Punduars*; d'autres les attribuent aux dieux, et aux génies. Mais l'opinion la plus absurde, et la plus répandue néanmoins parmi ces peuples, c'est que vers le commencement du monde les hommes ne mouraient pas, et que lorsqu'ils étaient très-vieux ils devenaient des pygmées d'une très-petite stature. Dans cet état ils ne mangeaient ni ne buvaient, et restaient dans cette équivoque existence, renfermés dans ces tombeaux avec les armes et tous les autres ornemens qui leur appartenaient. On trouve des *Kodey Kulls* dans plusieurs lieux du Malabar; mais on en voit un grand nombre sur la colline appelée *Chataperambah*, qui signifie *champ de la mort* (*Chatum*, le champ, *Peramba*, la mort.) Ce fut dans un de ces tombeaux que l'auteur trouva divers objets intéressans, savoir : un *Trisulum*, une grande jarre, un trépied, une lampe, quatre belles urnes, et plusieurs instrumens de fer. Les gravures jointes au mémoire de M. Babington sont d'une belle exécution, et complètent sa description. F. M. N. Mo.

255. HISTORISCH ANTIQUARISCHE UNTERSUCHUNG ÜBER ÄGYPTEN, etc. Recherches historiques et archæologiques sur l'Égypte, ou Inscription de Rosette, traduite du grec par DRUMANN; gros in-8. Prix, 1 thlr. 4 gr. Königsberg; 1823; librairie de l'université.

Le texte grec de la célèbre inscription de Rosette a été déjà le sujet de beaucoup de recherches de la part de plusieurs savans de l'Europe. Celles de feu Ameilhon furent publiées les premières aux frais de l'Institut de France. Depuis cette époque, la continuité des travaux sur l'Égypte, et surtout la découverte de beaucoup d'autres inscriptions se rapportant à l'Égypte des Ptolémées, ont répandu plus de lumières sur quelques points obscurs de celle de Rosette. M. Drumann vient d'ajouter ses propres explications à celles des autres savans qui s'étaient occupés

de ce monument, et nous savons que le second volume des *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, par M. Letronne, contiendra un mémoire spécial sur l'inscription grecque de Rosette, mémoire où cet habile critique exposera les résultats de ses études, et sur le texte, et sur son interprétation. Tout le monde sait d'ailleurs que le monument de Rosette est une pierre sur laquelle est gravé, en *langue égyptienne* et en *langue grecque*, un décret des prêtres de l'Égypte en l'honneur et à l'époque de l'intronisation du roi Ptolémée épiphane; le texte égyptien est exprimé en deux écritures, la *hiéroglyphique* et la *démotique*, ou populaire; et le texte grec en lettres grecques. C. F.

256. VOYAGE A MÉROÉ, AU FLEUVE BLANC, AU DELA DE FAZOQL, etc., fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822; par M. Frédéric CAILLIAUD. Paris; RIGNOUX; 1823. VI^e. et VII^e. livraisons. (Suite. Voyez le *Bulletin* de février, n^o. 114.)

Ces deux nouvelles livraisons contiennent neuf planches relatives aux monumens de l'Éthiopie; celles numérotées XXXVI, XLII et XLIV, offrent des vues pittoresques, les plans, les coupes et les élévations des pyramides situées à une lieue du Nil et dans le voisinage d'*Assour*, où existent les ruines de la ville de *Méroé*, l'antique métropole des Éthiopiens civilisés.

La planche XLIX^e. montre le plan général des temples et des pyramides de *Barkal*, groupés autour d'une montagne du même nom, située dans la haute Nubie, sur la rive droite du Nil, et vers le point où commencent les grandes cataractes, qui, sur un espace de plus de 40 lieues, embarrassent le lit du fleuve. Là, exista jadis une ville importante, comme le prouvent les nombreux débris épars sur un assez grand espace. L'édifice principal, précédé d'une avenue de sphynx, était un temple ayant plus de 350 pieds de longueur, divisée en 4 cours principales, décorées de nombreuses colonnes et séparées par des pylônes. A l'est de cette importante construction existait une beaucoup plus considérable, mais dont il ne reste plus que des vestiges entremêlés de briques cuites et de poteries. Cinq autres édifices, mais beaucoup moins étendus, se voient à l'occident du grand temple, et quatre d'entre eux s'appuient sur la base de la montagne; plus loin, et toujours vers l'ouest, sont les *hypogées* ou anciennes sépultures des habitans de la ville, creusées dans les flancs d'une seconde montagne. C'est dans l'intervalle des deux montagnes,

que s'élèvent trois groupes de *pyramides* qui, comme celles des environs de Memphis, n'étaient que les tombeaux des classes élevées, et furent aussi construites dans le voisinage des catacombes vulgaires.

C'est dans le grand temple de *Barkal* qu'existe encore un monument curieux, et dont M. Cailliaud donne le dessin sur la planche LXVI. C'est une espèce d'*autel* dont la partie supérieure est ornée de la frise et de la corniche qui couronnent tous les édifices antiques de l'Égypte et de l'Éthiopie; les deux faces de cet autel, celles du sud-est et du nord-est, représentent un personnage répété successivement huit fois de suite et toujours dans la même attitude, élevant ses deux bras en signe de supplication vers le *ciel*, figuré dans ces deux bas-reliefs par son signe spécial en écriture hiéroglyphique, *ce long rectangle chargé d'étoiles* qu'on trouve toujours occupant la partie supérieure dans la plupart des bas-reliefs égyptiens et des scènes peintes soit dans les tombeaux, soit sur les momies. Le personnage suppliant, figuré quatre fois sur chacune des faces de l'autel de *Barkal*, est un roi, comme le prouve d'abord l'*Uræus*, ou aspic royal, qui décore son front; et bien mieux encore la légende royale sculptée devant ces images. Comme celle de tous les souverains de l'Égypte, cette légende consiste en deux cartouches précédés et suivis de titres divers; le premier contenant le *prénom*, et le second le *nom propre*; les deux parties de cette légende sont, ici comme ailleurs, placées tour à tour devant une des images du roi; ainsi la première de ces images a devant elle le prénom royal qui signifie, *le roi du peuple obéissant*, SERVITEUR DU SOLEIL ET D'ESCUAPE, *vivant toujours*; et la seconde image, le nom propre qui se lit, *fils du soleil*, NIHLAK (ou NAHALAK), *vivant toujours*. Ce nom propre est répété en tête des colonnes perpendiculaires d'hiéroglyphes qui ornent les côtés de chaque bas-relief; il était également dans les inscriptions horizontales placées dans la frise et qui expriment une dédicace faite par le roi *Nahalak* au dieu suprême, *Amon-Ra*, *seigneur des régions du monde*, *dieu grand*, etc. Ces bas-reliefs sont d'un style tout-à-fait semblable à celui des sculptures du typhonium de *Barkal*, et les restes de la légende royale inscrite sur ce dernier édifice, établissent que ce *typhonium* est, comme l'autel du grand temple, un monument de la piété du roi *Nahalak* ou *Naharak*, si l'on admet, ce qui est très-naturel, qu'en haute Nubie comme en Égypte, on confondit

dans l'écriture hiéroglyphique les deux articulations L et R. Que le cartouche, nom propre de ce souverain, se prononçât *Nahalak*, *Nihlak* ou *Naharak*, il n'en est pas moins certain que ce nom ne se trouve point dans le catalogue des rois égyptiens donné par Manéthon. Mais ce n'est point ici le lieu d'examiner si ce roi a régné sur l'Égypte, ou si ce fut un prince étranger aux familles royales de Thèbes et de Memphis, un roi indépendant de Nubie et d'Éthiopie. Cette discussion ne peut et ne doit être abordée qu'à l'époque où l'on aura publié un plus grand nombre de bas-reliefs dessinés sur les temples de *Barkal* et du reste de l'Éthiopie.

La planche XXVII de l'atlas de M. Cailliaud donne une vue de l'édifice du sud-est dans les ruines de *Mécaourah* ; des deux côtés du pylône s'élèvent encore deux statues colossales, dont la tête seule a disparu. Le portique ou édifice à jour de *Naga*, gravé sur la planche XIII, donne une idée très-claire d'un genre bizarre d'architecture, résultat du mélange perpétuel des formes de l'architecture græco-romaine avec celles de l'architecture égypto-éthiopienne.

J. F. C.

257. LETTRE A M. LE BARON SIEVESTRE DE SACY sur la collection des monumens orientaux de M. le duc de Blacas, par M. REINAUD. In-8. Paris; 1820; Firmin Didot.

Cette lettre a été écrite au sujet d'un séjour fait à Rome en 1818 et 1819. L'auteur y rend compte de ce qui l'a le plus frappé dans la collection des monumens de divers genres que possède M. le duc de Blacas, alors ambassadeur du roi de France près le saint siège. M. Reinaud y annonce le projet de publier tout ce que M. le duc de Blacas a réuni de relatif à l'Orient, et indique la marche qu'il se propose de suivre dans son travail. G. T.

258. SCHREIBEN DES HERRN ABBÉ REINAUD, etc. Lettre de M. l'abbé Reinaud à M. Silv. de Sacy, sur la collection de monumens orientaux appartenant à S. Exc. M. le comte Blacas; trad. du français par le comte FEDOR KARACZAY. In-8. Prix, 24 kr. Vienne; 1823.

C'est la traduction allemande de la lettre précédente. Elle est suivie de notices intéressantes des abbés Lanzi, Cancellieri et Scarpilani, sur des inscriptions phéniciennes, cufiques, etc., et sur la collection de manuscrits arabes et persans, appartenant à M. Italinski, ambassadeur russe.

259. **EXPLICATION DE CINQ MÉDAILLES DES ANCIENS ROIS MUSULMANS DU BENGALÉ**, accompagnée de quelques observations générales sur les monnaies musulmanes à figures; par M. REINAUD, membre du conseil de la Société asiatique. In-8., avec une lithographie. Paris; 1823; Dondey-Dupré.

Cet écrit, ainsi que l'annonce le titre, se compose de deux parties bien distinctes, lesquelles ont paru successivement dans les cahiers du *Journal Asiatique* (nov. et déc. 1823). La première est consacrée à l'explication de quelques médailles inédites du Bengale; les deux princes à qui ces médailles appartiennent vivaient au milieu du quatorzième siècle de notre ère, et eurent une guerre à soutenir contre les sultans de Dehli, dont le Bengale dépendait d'abord, et qui voulaient le soumettre de nouveau à leur empire. A cette occasion, l'auteur réunit quelques détails intéressans; il parle des relations des sultans de Dehli et des rois du Bengale de cette époque avec les califes d'Égypte, ce qui n'avait pas encore été éclairci. L'auteur appuie ce qu'il en dit, sur les médailles et sur divers passages des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi; il parle aussi des querelles religieuses et politiques qui déchirèrent l'islamisme presque à son berceau, et qui ont continué à l'agiter postérieurement.

La seconde partie roule sur les diverses figures qui ornent certaines classes de monnaies musulmanes, et dont on n'avait pas encore bien déterminé le caractère. L'auteur montre que plusieurs de ces figures ont une origine superstitieuse et sont astrologiques. Mais, ce qui est bien singulier, il fait voir que ces figures astrologiques, telles qu'elles sont représentées sur les monumens musulmans, sont les mêmes que celles qui étaient en usage chez les Chaldéens, les Égyptiens et les peuples orientaux des premiers siècles de notre ère. Depuis la publication du travail de M. Reinaud, cette observation a acquis une nouvelle importance par ce qu'en a dit le célèbre orientaliste M. de Hammer. (Voy. le *Journal Asiatique*, du mois de mars 1824, p. 188 et suiv.) Il résulte des passages orientaux cités par M. de Hammer, que cette même doctrine astrologique que M. Reinaud a attribuée, d'après les monumens, aux Égyptiens, était suivie sous la même forme dans l'ancienne Perse. Pour se faire une juste idée de l'intérêt que peut acquérir cette observation, il suffit de songer à la grande vogue qu'a eue de tout temps l'astrologie en Orient, et qu'elle a eue même chez nous jusqu'à ces derniers siècles. Il paraît certain qu'il

a existé de toute antiquité en Orient une doctrine astrologique à peu près uniforme et devenue populaire. Cette doctrine s'y conserva même après la propagation successive du christianisme et de l'islamisme, et s'est maintenue jusqu'à nos jours : on n'a, pour s'en convaincre, qu'à examiner les preuves qu'en donne l'auteur. Ce qu'il dit ensuite des figures en usage sur les enseignes des anciens Persans et des peuples d'origine tartare, est encore confirmé par les observations de M. de Hammer : il nous semble que l'auteur aurait dû, en cette occasion, rapprocher ce qu'il dit des animaux du cycle duodénaire suivi en Chine et en Tartarie, avec ce qui existe du même genre en Amérique, et dont l'illustre voyageur M. de Humboldt a beaucoup parlé. C'est une affinité de plus entre les usages et les croyances des peuples qui habitent la partie nord-est de l'Asie et nord-ouest de l'Amérique. Apparemment l'auteur, n'ayant voulu donner dans cet écrit qu'un précis de ses recherches, aura réservé cette observation et beaucoup d'autres encore pour un travail plus étendu dont il annonce la publication. Une autre observation fort intéressante de M. Reinaud, c'est ce qu'il dit des armoiries des Orientaux. Maintenant l'on ne peut plus douter que les princes musulmans contemporains des croisades n'aient fait usage d'armoiries. L'auteur, en finissant, annonce qu'il fait imprimer en ce moment une nouvelle édition des extraits arabes relatifs aux croisades, qui doivent paraître avec l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud (1), mais plus complets et en meilleur ordre que dans la première ; il ajoute que, cette impression terminée, il se livrera à la composition d'un grand travail sur les médailles et les antiquités orientales, dont il s'occupe depuis long-temps. Nous croyons que M. Reinaud mérite d'être encouragé, et qu'à en juger par la brochure dont nous parlons ici, le travail qu'il annonce aura beaucoup d'intérêt.

G. T.

260. MONETE CUFICHE DEL MUSEO DI MILAN. Médailles cufiques du musée de Milan ; 1 gr. vol. in-8°. *Milan*, 1819.

Cette description des médailles cufiques du musée impérial de Milan est due à M. le comte Ottavio Castiglioni. C'est sans contredit un des ouvrages les plus érudits, et en général des plus

(1) Dans cette nouvelle édition, il y aura aussi des extraits des historiens turcs, traduits par M. Garcin de Tassy.

exacts qu'on connaisse sur cette matière. Le volume commence par des observations préliminaires sur l'art monétaire des huit premiers siècles de l'ère mahométane; époque pendant laquelle ont été frappées les monnaies qu'on est convenu d'appeler du nom de confiques. L'auteur y traite aussi des noms, surnoms et titres que les princes musulmans ont pris de préférence sur leurs monnaies, ainsi que d'autres questions très-intéressantes. Viennent ensuite la description et l'explication particulière de chaque pièce classée par dynasties. On y voit d'abord paraître les califes omniades, vers la fin du premier siècle de l'hégire; puis les califes abassides, qui régnèrent à Bagdad; et enfin les diverses dynasties dont l'auteur avait cité des médailles. C'est dans l'ouvrage qu'il faut chercher la suite de ces dynasties et de ces princes. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur fait paraître tour à tour et par ordre géographique, les principales maisons des princes qui dominèrent en Perse, en Syrie, en Asie mineure, en Égypte, en Sicile, en Afrique et en Espagne. Sur chaque partie, il cite des médailles inédites, ou bien il en explique qui étaient publiées, mais sur lesquelles on s'était trompé. Aussi son travail, nonobstant quelques erreurs, ne laisse pas d'être fort utile et digne d'estime. Le volume se termine par dix-huit planches consacrées au dessin des médailles principales. Cet ouvrage, quoique imprimé en 1819, n'a été mis au jour qu'en 1821, et déjà il a pris place parmi ce qui existe de meilleur sur cette matière. R.

261. DESCRIZIONE DI ALCUNE MONETE CUFICHE, 1 gr. vol. in-folio, Milan, 1820.

Cet ouvrage est consacré à l'explication des médailles arabes du cabinet de M. Stefano de Mainoni, directeur de la fabrique des tabacs en Lombardie. Les explications sont de MM. les docteurs Joseph Schiepati et Simon Assemani, professeurs des langues orientales à l'université de Padoue. Ce volume est terminé par trois planches où sont représentées les médailles expliquées dans l'ouvrage: dans ce nombre, il en est quelques-unes d'intéressantes et qui sont publiées pour la première fois. R.

262. DEUXIÈME MÉMOIRE SUR LES MONNAIES DES FRANCS DANS L'ORIENT; par l'évêque de Zélande, M. FRÉDÉRIC MÜNTER. (*Det kongl. Danske vidensk. Selskabs, philosoph. og histor. Afhandling*, tom. 1; Copenhague; 1823.)

Le premier mémoire de M. Münter sur les monnaies des

Francs en Orienta été inséré, en 1806, dans le tome 5, cah. 1, des *Mémoires de la société royale des sciences de Copenhague*. Depuis ce temps, il a en connaissance d'autres monnaies, dont plusieurs sont décrites dans un ouvrage de M. Marchand : *Mélanges de numismatique et d'histoire*, Paris et Metz, 1818. M. Münter avertit dès le commencement de son ouvrage, qu'il ne s'occupera point des monnaies des barons français dans l'Orient, dont parle M. Marchand, attendu que l'empreinte de ces monnaies est tout-à-fait française, et que probablement elles ont toutes été frappées en France. L'auteur range les monnaies qu'il décrit sous les titres suivans : 1°. *monnaies des croisés en général*; 2°. *monnaies d'Antioche*; 3°. *monnaie incertaine*, présumée de la Galilée; 4°. *monnaie de la dynastie impériale latine à Constantinople*; 5°. *monnaies des rois de Chypre*. Dans le 6°. paragraphe, l'auteur fait observer que l'on n'a pas encore découvert de médaille des rois de Jérusalem. Seulement on a publié quelques sceaux en plomb des rois Baudouin, Amauri et Foulques; il y en a probablement bien d'autres qui sont enfouis dans les archives. On connaît également quelques sceaux en plomb des patriarches de Jérusalem. M. Münter en publie un qui lui a été communiqué par un chanoine de Vienne; d'un côté, il représente le Christ avec la croix patriarcale, retirant deux âmes des limbes, avec l'exergue H. ANACTAGIC, et deux figures revêtues du costume byzantin. M. Münter présume qu'elles représentent le roi et la reine de Jérusalem. Sur le revers on lit en latin : *Albertus Ierosolimitanus patriarcha*. D-G.

263. EXPLICATION DE L'INSCRIPTION D'UN ANCIEN AUTEL ÉTRUSQUE A CORTONE; par D. Frédéric MÜNTER. (*Det Kongl. Danske vidensk. Selskabs philosophiské og historiske Afhandlinger*, t. 1; Copenhague; 1823; p. 3.)

Les tables trouvées à Gubbio, et connues sous le nom de *tabulæ eugubinæ*, jettent un grand jour sur les antiquités religieuses des Étrusques. Lanzi, dans son excellent ouvrage *Saggio di lingua etrusca*, les a aussi bien expliquées que possible, comme tout ce qui a rapport à la religion des Étrusques. Il paraît pourtant qu'une inscription étrusque insérée par le prince de Torremuzza dans son recueil d'inscriptions siciliennes (*Siciliæ et adjacentium insularum inscriptiones*), a échappé à l'attention de Lanzi; il en est de même d'une seconde inscription qui a été pu-

blée par l'avocat Coltellini, dans une brochure in-4., intitulée *Sopra un' ara etrusca con iscrizione finora inedita*; Rome, 1790. C'est cette dernière que M. Münter se propose d'expliquer et de commenter; elle est gravée sur une pierre plate de grès gris, à bord relevé. Les anciens murs de Cortone sont construits en partie de cette pierre. D'après l'alphabet étrusque, donné par Lanzi, l'inscription contient les mots suivans :

ARSES
VVRSES
SETHLANL
TEPHRAL
APE TERMNV
PISEST ESTV.

L'explication de ces mots étrusques n'est pas très-difficile, et M. Münter avoue que Coltellini a déjà beaucoup aplani la voie. *Arse verse*, ou, suivant Scàliger, *arse vorse*, signifie, d'après Festus, détourner le feu ou l'incendie. On inscrivait cette formule sur les murs et les portes, comme un préservatif contre le danger du feu. *Sethlant*, mot qui se lit aussi sur la fameuse patère cuspienne, à l'institut de Bologne, était le nom que les Étrusques donnaient à leur Vulcain. *Tephral* rappelle tout de suite le *τεσσα* cendre, et le *τεσπων* incendier, des Grecs. Dans la 5^e. table eugubine, *tephra* est employé dans le sens de chair de victime, quoique Lanzi ne croie pas que ce soit le mot propre. *Ape* est, selon ce savant, la préposition *ab* ou *post*. Dans *termnv* ou mieux *termanu*, on reconnaît évidemment le terminus des Latins. La 7^e. table eugubine porte *ape termnome covertuso a termino quarto*. *Pisest* est, suivant Coltellini, *piatus* ou le *penatu*, *pihato*, *pihaclu* des tables eugubines. La forme *pisest* n'était pas encore connue; elle paraît en effet avoir la signification que lui attribue Coltellini. *Estu* est là pour *esto*, comme *fitu*, dans la 5^e. table eugubine, pour *fito*. Voici donc l'explication de l'inscription d'après Coltellini et Münter.

Avertas	Ignem
ignem,	avertas,
Vulcane,	Vulcane;
in cinerem redigens ou comburens	victimarum carne
(qui) apud terminum	post terminum
piatus esto	piatus esto
G. TOME I.	15

La pierre sur laquelle est gravée l'inscription, n'a point été encastrée dans un mur; il est évident qu'elle a fait partie d'un autel; aussi l'a-t-on trouvée loin d'autres ruines. Ce n'est donc pas à la protection des maisons qu'elle a été consacrée; M. Münter ne doute pas qu'elle n'ait servi à un autel élevé pour détourner le feu du ciel; c'est ce qui l'engage à traiter de la *doctrine fulgurale des Étrusques*. Ce peuple attachait beaucoup d'importance à observer les météores. Une caste sacerdotale, qui transmettait mystérieusement ses connaissances de père en fils, était chargée de cette observation ou étude; elle avait des noms particuliers pour chaque espèce de foudre; il est fâcheux que ses livres sacrés soient perdus; peut-être ajouteraient-ils à nos connaissances de la théorie des météores, spécialement des pierres tombées, que les aruspices étrusques observaient très-attentivement. M. Münter est même tenté de croire que l'électricité ne leur a pas été tout-à-fait inconnue; que signifient en effet leur expression *elicerè Jovem*, leur tradition sur quelques hommes qui savaient diriger la foudre, etc., si ce ne sont des indices de la science électrique? Outre la direction de la foudre, les aruspices étrusques observaient les lieux où elle tombait; ils les marquaient. Nous avons encore plusieurs inscriptions qu'on y avait gravées sur des autels. La forme des lettres de l'inscription publiée par Coltellini, fait penser qu'elle est d'une haute antiquité. L'éditeur a fait remarquer la consonnance qui règne entre les mots rapprochés, tels que *arses vrses*, *termau estu*, et que l'on retrouve en plusieurs endroits de la première table eugubine, ainsi que dans le *carmen saliare*, et dans les formules médicales et magiques rapportées par Caton; ce serait un rapport que les Étrusques auraient eu avec les Orientaux et les Scandinaves. Les Grecs ni les Romains ne cherchaient guères ces consonnances. D-G.

264. PRÉCIS D'ANTIQUITÉS GRECQUES, pour servir de texte aux leçons sur ce sujet dans la Faculté des lettres de l'Académie de Genève: traduit librement de l'allemand de M. J. C. L. SCHAAFF, prof. à Magdebourg; par le prof. BOISSIER, ancien recteur de l'Académie de Genève. In-12 de 214 p. Prix, 3 fr. Genève et Paris; 1824; Paschoud.

La traduction française des antiquités grecques de Lambert Bos, étant depuis long-temps épuisée, M. le professeur Boissier se proposait de réimprimer cet ouvrage; mais après y avoir bien

réfléchi, il reconnut, comme il le dit lui-même, « que ce petit traité, très-estimé d'ailleurs, est trop développé dans quelques parties, trop concis dans quelques autres, et absolument muet sur quelques points importants. » Il a donc mieux aimé extraire et traduire de l'ouvrage allemand de M. Schaaff, intitulé *Encyclopedie der classischen Alterthumskunde* (2 vol. in-8., Magdebourg, 1808), la partie qui concerne les antiquités grecques. Mais M. Boissier ne s'est mis à l'œuvre qu'après avoir reconnu « qu'entre les divers traités, cours, abrégés, etc., d'antiquités grecques, publiés en différentes langues, et qui peuvent servir de texte à des leçons d'archéologie, aucun ne renfermait plus de choses et dans un meilleur ordre. » L'ouvrage est divisé en deux grandes sections : la 1^{re}. contient un *coup d'œil chorographique*, où l'auteur traite succinctement de la géographie ancienne de la Grèce; la 2^e. présente la *condition des peuples de la Grèce, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la perte de leur liberté*. De ces deux sections, la 1^{re}. aurait pu être supprimée; la 2^e. seule est importante : elle s'ouvre par un aperçu des *temps héroïques* et de la *confédération hellénique*; après quoi se déroule l'histoire de Sparte et d'Athènes, sous le rapport de leur constitution politique et de la vie privée des citoyens; rien d'essentiel n'est omis, quoique tout soit traité d'une manière laconique; mais il ne faut pas oublier que cet ouvrage n'est qu'un manuel que M. Boissier, dans ses leçons académiques, développe avec autant d'érudition que de goût. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce précis, c'est de ne pas offrir les accents sur les mots grecs, et d'être imprimé sur un papier et avec des caractères peu élégans. Tel qu'il est, ce petit traité, écrit dans un style court et facile, sera consulté avec fruit par tous ceux qui étudient ou enseignent l'archéologie; et, après s'en être servi, ils prieront M. Boissier de traduire aussi le précis des antiquités romaines, du même auteur. (*Rev. Encycl.*, janv. 1824, p. 164.)

J. H.

265. DEUX LETTRES A MYLORD COMTE D'ABERDEEN, sur l'authenticité des Inscriptions de Fourmont; par M. RAOUL-ROCHETTE. In-4°. avec 4 pl. Paris; 1821; Imprimerie royale.

Fourmont fut chargé par Louis XV de parcourir la Grèce. Cet académicien y employa trois années (de 1729 à 1731); il y recueillit un grand nombre de monumens, et surtout la copie d'une grande quantité d'inscriptions grecques d'ancien style. Cet

ancien style est caractérisé par la forme des lettres, la direction des lignes de droite à gauche, et particulièrement par l'orthographe des mots et par des singularités grammaticales. Quelques-unes de ces inscriptions furent publiées, soit dans le Recueil de l'Académie, soit dans des livres d'érudition, et bientôt cet ancien style, qui était alors si nouveau pour les archéologues, fit soupçonner la bonne foi du voyageur. A Paris même, on n'osait se prononcer, et en Angleterre on accusa publiquement Fourmont d'avoir composé lui-même la plupart de ces inscriptions. M. Knight le dit formellement dans son *Essai analytique sur l'alphabet grec* (1791), et dans les *Mémoires sur la Turquie d'Asie et d'Europe*, publiés par M. Th. Walpole: Lord Aberdeen a renouvelé, dans une lettre qui y était jointe, les accusations de M. Knight contre Fourmont. C'est à l'occasion de cette lettre que M. Raoul-Rochette entreprend de défendre à la fois un savant français et l'antiquité de l'alphabet grec tel qu'il résulte des inscriptions de Fourmont. Cette tâche honorable ne pouvait être en de meilleures mains, et l'érudition de M. Raoul-Rochette a pleinement secondé son zèle louable. Il expose comment la tradition conservée par des auteurs dignes de foi, d'autres monumens recueillis depuis la mort de Fourmont, la découverte même de quelques-uns de ceux qu'il avait vus et copiés, et surtout les plus anciennes médailles grecques, justifient complètement le savant français, et donnent à ses copies une grande importance historique et archéologique. De la discussion naissait naturellement la comparaison de cet alphabet grec avec celui des autres peuples contemporains des premières époques historiques de la Grèce; cette comparaison est encore toute favorable à Fourmont; et elle amène une foule de rapprochemens et d'analogies, soit de formes alphabétiques, soit de formes grammaticales, qui répandent quelque lumière sur des sujets bien obscurs jusqu'ici, tels que les inscriptions étrusques, et les plus anciens procédés de la langue grecque ou de ses nombreux dialectes. Les planches jointes au texte, présentent les divers monumens cités en témoignage, et l'ensemble forme le précis le plus complet qu'on ait jusqu'ici sur les antiquités grecques des temps primitifs. C'est une des plus intéressantes productions de l'érudition française.

C. F.

266. ANTIQUITÉS GRECQUES DU BOSPHORE CIMMÉRIEN, publiées et expliquées par M. RAOUL-ROCHETTE. in-8°, avec 4 pl. et 11 feuilles d'inscriptions. Paris; 1822; Firmin-Didot.

Ce volume contient deux sortes de monumens, des inscriptions et des médailles. Elles appartiennent aux colonies grecques qui ont autrefois habité les rives du Pont-Euxin. Cette contrée est riche en antiquités, et ses nouveaux possesseurs la fouillent avec assiduité. On connaît à Odessa, à Nikolaëf et à Théodosia, plusieurs collections où elles ont été réunies; et c'est à un Russe, M. le colonel H. Stempkousky, que M. Raoul-Rochette est redevable des matériaux de l'ouvrage que nous annonçons. Ils ne remontent pas au delà de la domination des *Leuconides*, à laquelle succéda le grand Mithridate - Eupator, qui réunit le royaume du *Bosphore* à celui de *Pont*, son héritage. Quelques-uns des monumens publiés par M. Raoul-Rochette, appartiennent à ces deux époques, et les plus nombreux à la dynastie qui régna dans le *Bosphore*, avec le consentement et sous la protection de Rome, dès les commencemens de l'empire romain. Déjà de Boze, le P. Souciet, Cary et Visconti en France; Eckhel et M. de Waxel en Allemagne, M. de Koehler à Saint-Petersbourg, et l'Anglais Clarke, avaient fait connaître diverses antiquités qui se rapportaient aux mêmes lieux et aux mêmes époques. Celles qui sont décrites dans ce nouvel ouvrage, confirment la plupart des résultats déjà tirés par les autres savans de leurs précédentes recherches, qui reçoivent ainsi, de l'ouvrage de M. Raoul-Rochette, une autorité nouvelle. Leur ensemble est également important pour l'histoire; il rectifie des faits jusqu'à ce jour peu ou mal connus, et remplit une partie des lacunes que la perte des livres de Diodore de Sicile a laissé subsister dans l'histoire du *Bosphore cimmérien*. Tel sera toujours l'avantage qu'un critique habile tirera des médailles découvertes pour la première fois, et des inscriptions qui rappelleront des noms de magistrats, des institutions civiles ou religieuses, et quelques traits principaux de l'histoire d'une ancienne nation. Plusieurs des monumens compris dans les *Antiquités du Bosphore cimmérien* présentent en effet ce genre d'intérêt historique. On ne saurait donc le recommander plus directement à l'attention des savans et des archéologues. Il est terminé par une *Notice* de M. de Stempkouski, sur les médailles de Rhadaméadis, roi inconnu du *Bosphore*, découvertes en Tauride. C'est un complément de l'ouvrage de M. Raoul-

Rochette, et cette addition ne peut qu'être agréable à tous les lecteurs. C. F.

267. ILLUSTRAZIONI DE' MONUMENTI, etc. Illustration des Monumens choisis de la collection Borghèse, autrefois existans dans la Villa Pinciana, décrits par ENNIUS-QUIRINUS VISCONTI, et publiés pour la première fois par le chev. Jean-Gerardo DE ROSSI, et Étienne PIALI, par les soins de Vincent REALI; 2 vol. gr. in-fol. Rome; 1821; De Romanis.

Cet ouvrage posthume de M. Visconti contient beaucoup de savantes observations sur les statues anciennes. Le prince Borghèse avait engagé le célèbre antiquaire à faire ce travail, et Visconti y avait appliqué tous ses talens. Cependant il paraît s'être quelquefois trompé, comme M. E. B. Zannoni l'a prouvé pour la statue de Vénus, de la planche XXX, pour celle de la planche XXIX et autres. Toutefois il faut avouer que l'ouvrage de M. Visconti est classique, et enrichi de savantes conjectures et de remarques importantes. F. M. Mo.

268. HERCULANUM. — Parmi les antiquités qu'on a découvertes à *Herculanum*, se trouve un cadran solaire, au-dessous duquel est cette inscription :

Ἐξ ὥραι μὲντοις ἡνωτάται· ἅ δὲ μετ' αὐτὰς
Γράμμασι δεσφύμεναι ; ΖΗΘΙ λόγούσι βροτοῖς.
Sex horas operi debemus; cætera signis
Grammata conscribunt; vivito si sapias.

Ce cadran est divisé en 12 parties égales, pour marquer les 12 heures du jour naturel. Chacune de ces parties contient un chiffre de l'alphabet grec, et la lettre ζ indique le nombre 6. Il est singulier d'observer que les deux heures du milieu ne sont pas marquées de numéros, et cela pour faire connaître que la chaleur de ce pays, pendant ces deux heures, était telle qu'elle rendait les anciens incapables de soigner leurs affaires, ou de fréquenter les lieux publics. (*Lit. gaz.*, mai 1823, p. 283.) F. M. N. Mo.

269. INSCRIPTION GRÆQUE. — Les ruines d'Olbia, ancienne colonie milésienne, située sur le Boug, non loin d'Otchakow, offrent une mine inépuisable d'antiquités en tout genre. On y a découvert tout récemment un fragment d'inscription grecque sur marbre, en très-beaux caractères, autant qu'on peut en ju-

ger d'après les mots isolés qu'on y lit. Ce fragment faisait partie d'un décret en faveur de quelques citoyens qui avaient rendu des services à la patrie, mais dont le nom malheureusement ne s'y trouve pas; il y est parlé de partages de déponilles, de constructions d'édifices écroulés, etc. L'on ne saurait assez regretter que cette importante inscription ne nous soit pas parvenue en entier; elle aurait pu servir comme tant d'autres, tirées des ruines d'Olbia, à éclaircir quelques points de l'histoire et de l'économie intérieure de cette célèbre cité. (*Rev. Enc.*, sept. 1823, p. 724.)

270. BREVE RAGGUAGLIO DI DUE MEDAGLIE DI UN NUOVO RE DI TRACIA. Essai sur deux médailles d'un nouveau roi de la Thrace; par SESTINI. Avec fig. (*Antologia*, janvier 1824, p. 113.)

M. Sestini, très-célèbre en Italie et dans le monde littéraire, pour ses ouvrages historiques, philologiques et archéologiques, a fait insérer dans l'*Antologia*, un article sur deux médailles découvertes dans un tombeau de l'ancienne *Mesembria*, ville de la Thrace, vers la fin de l'été 1823, et il entreprend de montrer qu'elles appartenaient à un roi jusqu'à présent inconnu, et qui avait certainement gouverné cette province. Ces deux médailles ne diffèrent que par leur monogramme. En voici la description :

1. Caput Apollinis Laureatum ad d.

Α. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΑΥΑΡΟΥ. *Victoria Stans. Ex Mus. Fontana.*

2. Caput cum Pileo ad d. circum ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΑΥΑΡΟΥ.

Α. *Eques equo insistsens.*

D'après ces médailles, on voit qu'il a existé un roi *Cavarus*, mais que M. Sestini prouvé être un roi des *Odrises*, peuples de la Thrace, puisque, après *Cavarus*, ces peuples mirent sur le trône un prince de leur nation, et il ajoute: Lorsque *Ptolémée Céraunus* se fut rendu maître de la Macédoine et de la Thrace, les Gaulois, vers 279 ans avant J.-C., firent, sous les ordres de Brennus, des incursions en diverses parties de l'Europe et de l'Asie; *Belgius*, chef des Gaulois qui occupèrent la Macédoine, proposa à *Ptolémée* d'acheter la paix; mais ce roi orgueilleux, se confiant à son courage et à celui de ses troupes, méprisa cette proposition, voulut se battre, fut vaincu, fait prisonnier, et eut la tête tranchée et exposée sur une lance aux regards des troupes victorieuses. *Cérétrius*, autre chef des Gaulois, marcha contre quelques troupes de la Thrace, et dans le même temps *Léonaire* et *Lothaire*, officiers de *Brennus*, ayant excité

une sédition avec un corps de leur armée, se jetèrent sur la *Thrace*, la subjuguèrent, se rendirent maîtres de *Byzance*, de toutes les villes des environs, de *Lysimachie* et de la *Chersonèse*, et cherchèrent à passer dans l'*Asie*; mais la discorde s'étant mise entre ces deux chefs, *Léonaire* retourna à *Byzance*, et *Lothaire* passa en *Asie*. Les *Byzantins*, vaincus par les *Gaulois*, implorèrent l'assistance de *Nicomède*, roi de *Bithynie*, qui obtint *Byzance* de *Léonaire*, et ainsi les *Byzantins* échangèrent de maître, mais non pas d'opresseur. *Comontorius*, échappé de la bataille de *Delphes*, où *Brennus* fut tué, passa dans l'*Helléspont* à la tête d'une autre division de *Gaulois*; et ne croyant pas trouver en *Asie* des campagnes si fertiles que celles qu'il avait parcourues, il s'arrêta près de *Byzance*, imposa un tribut considérable sur les habitans, et de là il passa à *Thulée*, ville située sur le mont *Hémus*, où il établit sa résidence. *Antigone Gonatas* fut alors celui qui délivra les *Thraces* de la *Macédoine*, des troupes de *Brennus*, qui furent battues et taillées en pièces; après quoi les *Gaulois* cessèrent d'infester ce pays; le seul *Comontorius* se soutint dans cette partie de la *Thrace* où il s'était fixé, et prit le titre de roi. Voici donc l'époque du roi *Cavarus*, qui fut le dernier roi des *Gaulois*, et qui régna vers l'an 219 avant J. C. Ce prince était puissant et respecté; ce fut lui qui fit terminer la guerre contre *Prusias*, roi de *Bithynie*; les *Byzantins* et les peuples de *Rhodes*, l'ayant élu pour leur médiateur, la paix en fut le résultat, et *Polybe* nous a conservé le traité. *Cavarus* fut grand ami des *Byzantins*, et il leur rendit libres le commerce et la navigation dans le *Pont-Euxin*. *Cavarus*, qui possédait toutes les bonnes qualités qui constituent un grand roi, pour s'être trop confié aux discours d'un vil adulateur, offensa gravement ses sujets dans cette partie de la *Thrace*; ils se révoltèrent contre lui, le chassèrent du trône, et choisirent un roi de leur nation. Le type de ces médailles fait voir que la victoire doit être une allusion à quelque fait d'armes de ce roi, à moins de supposer que *Cavarus* a imité les médailles de *Philippe* et d'*Alexandre*. M. *Sestini* termine cet article en désirant qu'on puisse un jour retrouver quelques monumens par lesquels on puisse connaître si *Comontorius* fut aussi un roi *gaulois* dans la *Thrace*.

MOSCATI.

N. B. Deux médailles de ce *Cavarus* viennent d'être adressées au cabinet du roi, à Paris.

271. SUR LES PRÉTENDUS MONUMENS HÉBRAÏQUES DE VIENNE, antérieurs aux Romains; par P. BEER. (*Archiv. der Gesch. Stat. Lit. und Kunst*, mars 1823, p. 157.)

Le P. Fuhrmann, dans son ouvrage intitulé *Vienne ancienne et moderne*, 1738, cite gravement une inscription hébraïque de Vienne, d'où il résulterait que cette ville est plus ancienne que Rome, et qu'un géant hébreu nommé Moddachi a été enseveli dans ce lieu si ancien, l'an 2550 de la création du monde. Puisque les anciens juifs, dit le P. Fuhrmann, allaient chercher des marchandises à Ophir, pourquoi n'auraient-ils pas fréquenté les bords du Danube? Wolfgang cite aussi des inscriptions hébraïques, qu'on dit avoir été trouvées aux environs de la capitale de l'Autriche. A Haimbourg, sur la route de Presbourg, on a prétendu avoir trouvé également des monumens hébraïques; mais quand la critique est devenue plus éclairée, ces antiquités ont disparu et les savans n'ont plus osé bâtir de conjectures sur ces documens équivoques.

D.

272. ANTIQUARISKE ANNALER. Annales d'archéologie, publiées par la commission royale de Copenhague pour la conservation des antiquités. To. II et III. In-8. avec des planches. Copenhague; 1813—1820.

En 1807 le gouvernement danois établit une commission ou société archéologique. Cette institution satisfît à l'attente des savans et ranima le goût de l'archéologie; un musée fut créé pour conserver les antiquités nationales; et voulant contribuer à faire connaître tant celles de ce musée que les anciens monumens du royaume, la commission entreprit en 1812 la publication d'un recueil périodique. Le premier volume parut cette même année; deux autres volumes furent publiés par cahiers, les années suivantes. On y trouve des recherches et des mémoires de plusieurs savans danois. J. Thorlacius, mort depuis peu, a expliqué les inscriptions runiques de deux pierres trouvées à Louisenlund dans le duché de Schlesvig; le style des inscriptions est en ancien danois ou plutôt islandais, d'où l'auteur conclut que c'est cette langue et non pas l'allemand qu'on a parlé autrefois dans le Schlesvig. Le capitaine Abrahamson s'est livré à un examen général des inscriptions runiques; l'évêque Münter a traduit du français, et accompagné de notes le mémoire de M. Fau-
ris St.-Vincens, sur le lieu de la Provence où Marius défit les

Cimbres et les Teutons. Le même membre de la commission a inséré aussi des recherches sur les pierres branlantes à Bornholm; une analyse de ces recherches a été donnée dans le rapport du secrétaire de l'Académie royale des sciences de Copenhague. Nous y renvoyons le lecteur. Le professeur Finn Magnussen a expliqué une inscription runique, gravée sur une bague trouvée en Angleterre. L'auteur avait entrepris ce travail sur la demande de la Société archéologique de Newcastle, qui le fit imprimer à ses frais en 1820; il existe en Angleterre deux autres bagues avec des runes que M. Finn Magnussen explique également. Les annales archéologiques renferment encore un grand nombre de notices plus ou moins étendues sur divers monumens et sur des traditions en Danemark et en Norwège, ainsi que sur les antiquités qui ont été acquises par le musée archéologique ou qui lui ont été données, telles que pierres sépulcrales, baptistères, lettres d'indulgence, etc. Le musée est ouvert une fois par semaine; le conseiller de chancellerie Thomsen en a la surveillance. D-G.

273. VESTIGES OF ANCIENT MANNERS AND CUSTOMS. Vestiges des mœurs et des coutumes des anciens, qu'on peut découvrir encore aujourd'hui en Italie et en Sicile; par le rév. JOHN BLOUNT, membre du collège de St.-Jean de Cambridge. In-8. Prix, 9 s. 6 d., broché. Londres; 1823; *Murray*.

L'auteur de ce livre aussi intéressant qu'amusant, ayant voyagé bien long-temps en Italie et en Sicile, y a soigneusement examiné les mœurs et les coutumes des habitans; et après avoir attentivement considéré les jeux des enfans, les fêtes publiques, les mariages, les funérailles, comme aussi les villes, les maisons, les habitudes, les ustensiles, la nourriture, et les habits des Italiens et des Siciliens, il les fait voir presque tous anciens d'origine d'après le témoignage des historiens et des monumens romains. En parlant de l'agriculture, il y remarqué la ressemblance des pratiques actuelles avec l'ancienne agriculture de l'Italie et de la Sicile, et il prouve par des exemples tirés des Géorgiques de Virgile, que presque tous les instrumens existans sont anciens. F. M. Mo.

274. RUINES D'UN CAMP ROMAIN à MITCHLEY, près de Birmingham; par Jean FINCH, esq. (Lettre à l'éditeur du *Journ. of Scienc. and Lit.*, n°. 31, p. 24.)

Le camp romain de *Mitchley* est situé à la distance de trois milles sud-est de Birmingham près le village d'Harborne, et ap-

partient à lord *Calthorpe*. Le rempart extérieur a 990 pieds en longueur, et 684 en largeur, renfermant ainsi 15 acres et demi de terre. Le camp intérieur a 561 pieds de longueur et 495 de largeur, renfermant 6 acres et un quart de terre. Sa figure est quadrangulaire, et dans ce camp on a souvent trouvé des armures anciennes. Le rempart et le fossé ancien ont beaucoup souffert par le temps, par ceux qui en ont voulu cultiver le terrain ou le mettre de niveau; et particulièrement par le canal de *Worcester* et *Birmingham* qui y passe pour en former les bords. Toute l'extrémité sud de ce camp a été entièrement détruite. Malgré ces diverses causes de destruction, on en voit encore des restes suffisans pour déterminer son plan original. Au nord-ouest de ce camp sont trois remparts, car le terrain étant plus de niveau, demandait une extrafortification; et M. Finch croit que l'entrée était de ce côté-là. M. Hutton qui, avant M. Finch, a fait mention de ce camp, a cru qu'il appartenait aux Danois; mais M. Finch le croit romain d'après ses observations. Il prouve d'abord que la figure et la dimension de ce camp ressemblent exactement à tous les autres qui sont considérés comme romains. Il fait voir ensuite que les camps des Danois étaient très-irréguliers, et généralement situés au sommet de quelque éminence. Ce camp est sur le penchant d'une colline, et avait des eaux, ce qu'on sait très-bien avoir été le principal soin des Romains. De ce camp à *Etoctum* ou Wall, il y a 16 milles anglais, ou 21 milles romains; de ce même camp à *Alauna*, ou Alcester, il y a 15 milles et demi anglais, ou 20 milles et demi romains. Ainsi il est situé presque au centre d'*Etoctum* et d'*Alauna*, villes fortes et anciennes; cette circonstance, la régularité du plan, et les fortifications, soignées paraissent prouver que ce camp était la station intermédiaire entre ces deux villes. (*Quarterly Journ. of Scien. and Lit.*, n°. 31, p. 24.)

F. M. MOSCATI.

275. ANTIQUITÉS DÉCOUVERTES EN ANGLETERRE, dans le Yorkshire. (*New Month. Mag.*, janv. 1824, p. 48.)

Des ouvriers employés à construire une nouvelle route entre *Hunslet* et *Bellisle*, Yorkshire, découvrirent dans un champ un sarcophage de pierre à environ 16 pouces de la surface du sol, et contenant les restes d'un corps humain. Le cadavre avait été couvert de plâtre, et cette matière contenait une empreinte du corps, et même des linges avec lesquels il avait été enveloppé.

Le visage (à ce qu'on croit) avait été couvert d'une substance vitrée demi-circulaire; le crâne était détruit, mais les dents s'étaient parfaitement conservées. Un grand nombre de grains de verre de diverses couleurs et de plusieurs grandeurs furent trouvés dans ce cercueil, quelques-uns parfaits et brillans, et quelques autres opaques et pétrifiés. Il ne restait du corps que les os des cuisses, des jambes et des bras. Dans l'espoir de trouver quelque médaille pour fixer l'époque de cette sépulture antique, tout le contenu fut soigneusement lavé, mais sans succès; on trouva seulement un morceau de fer presque décomposé.

A *Thruxton*, dans le comté d'*Hampshire*, parmi les ruines d'un temple qu'on suppose avoir été dédié à Bacchus, on a retrouvé un candelabre romain d'une très-belle exécution, et de terre cuite. Ses ornemens ne sont pas jetés en relief, mais il paraît avoir été peint de différentes couleurs imitant le relief, et décoré de cercles blancs aux extrémités. Ce candelabre a 5 pouces et $\frac{1}{2}$ de hauteur, et le diamètre de sa base est de 2 pouces et $\frac{1}{4}$. On a trouvé aussi dans le même temple un beau pavé en mosaïque, bien conservé, d'un très-bel effet et décoré d'arabesques. Il est divisé en plusieurs cercles; dans celui du centre on distingue une belle figure de Bacchus assis sur un léopard; dans un autre on voit quatre petites têtes, et aux quatre angles quatre autres têtes de grandeur ordinaire. Mais ce qui rend ce pavé vraiment intéressant, c'est l'inscription qu'on y lit et qui est aussi bien conservée que si elle avait été placée depuis peu de jours. La voici: *Quintus Natalius Natalinus et Bodeni*. Il paraît qu'il y avait au-dessous de ce pavé une autre inscription, qui probablement en était la dédicace. Les médailles qu'on a trouvées dans ce temple appartenaient presque toutes à l'empereur Constantin, ce qui fait conjecturer qu'il est postérieur à cette époque. (*Gentl. Mag.*, sept. 1823, p. 229.)

F. M. N. MOSCATI.

276. ANTIQUITÉS MÉDIOMATRICIENNES, 1^{er} mémoire. Monumens trouvés en 1822 à l'ancienne citadelle de Metz; par M. L. DEVILLY. In-8. avec 3 pl. Metz; 1823; Lamort.

Metz, capitale des Médiomatrici, porta le nom de *Divodunum*, et ensuite celui de *Mettis*, Metis ou Metæ, qu'elle avait au commencement du V^e. siècle, et qui a formé le nom actuel de Metz. Réputée dès lors pour sa magnificence; elle doit receler de beaux débris d'antiquités; quelques-uns furent employés sous le

duc de Guise en 1552, aux ouvrages de fortification, et c'est en réparant une porte de la citadelle qu'on a découvert les inscriptions latines, les débris de corniches et autres fragmens que M. Devilly publie et décrit dans son 1^{er}. mémoire. On y remarque particulièrement trois tombeaux de l'époque romaine, distingués par les riches sculptures qui les ornent, et qui représentent une femme jouant de la lyre, une femme portant un disque et une palme, un jeune homme couvert d'un *sagum* gaulois et jouant de la flûte à Pan; un repas sous un berceau de treilles, et où l'on voit l'amour voltigeant au-dessus des convives; un oiseau béquetant les raisins, et un écureuil se cachant dans le feuillage. Sur un autre bas-relief un personnage âgé, assis devant un comptoir chargé de poids, s'entretient avec un autre personnage debout, et tous deux comptent sur une abaque, si ce n'est pas toutefois une bibliothèque de manuscrits en rouleau, ou bien des pièces d'étoffes dans des tablettes. Quoi qu'il en soit, le sujet de ce bas-relief est très-intéressant, rien de semblable n'ayant été observé encore sur les monumens. On doit donc approuver le zèle que M. Devilly a mis à faire connaître les précieux fragmens qu'il publie aujourd'hui; on doit aussi partager les regrets qu'il exprime sur la destruction de plusieurs autres morceaux d'antiquité qui existaient à Metz dans les derniers siècles, et le seconder dans les vœux qu'il adresse à l'administration locale et à ses concitoyens pour les engager à veiller à la conservation de ce qui subsiste encore, ou qui pourra être découvert à l'avenir. Le goût général des arts et des recherches savantes, qui se répand de plus en plus en France chaque année, permet d'espérer que les vœux de M. Devilly ne seront pas stériles. Partout la recherche et la conservation des monumens de tous les âges est recommandée par le gouvernement; partout on s'occupe de leur description; ce sont là les véritables archives monumentales de la France; le zèle de M. Devilly trouvera donc des imitateurs, et ce zèle sera honoré de la reconnaissance et des suffrages du monde savant. C. F. (*Revue Encycl.*, sept. 1823, p. 709.)

MYTHOLOGIE.

277. VOYAGE ET ACQUISITIONS FAITES A MEXICO (*Gazette Littér. de Londres*, du 10 janvier 1824.)

Les annales, le culte et les productions de l'art des nations de l'Amérique, avant l'arrivée des Européens, ne nous sont

connus que par les rapports plus ou moins fidèles des Espagnols. On pourrait supposer que le besoin, sinon d'excuser, du moins de pallier les horribles excès commis contre les indigènes durant et après la conquête, a porté les auteurs castillans à peindre sous des couleurs peu favorables les mœurs et les coutumes des peuplades mexicaines ; la vérité ne pouvant être connue à cet égard que par le témoignage formel des monumens, c'est rendre un service éminent à l'histoire que de recueillir les témoins épars de l'ancien état moral et politique des peuplades d'Anahuac. Le voyage de M. Bullock (1) se recommande spécialement sous cet important point de vue. On découvrit vers l'époque de l'arrivée de cet Anglais à Mexico, plusieurs anciens monumens enfouis, dit-on, par les ordres de Cortez et de ses successeurs. Le principal est l'idole du grand *Teocalli* de Mexico : c'est une figure monstrueuse et qui ne manque point de certaines proportions quoique exécutée d'une manière grossière. Mais ce qui est au moins fort douteux, c'est que le travail de cette idole ait des rapports marqués avec les produits connus de la sculpture égyptienne, rapports que quelques personnes prétendent avoir observés à Londres en examinant le fac-simile de cette idole rapporté par M. Bullock. Ce voyageur a enrichi sa collection de 12 statues originales de divinités mexicaines et du *fac-simile* de toutes celles qu'il n'a pu acquérir. Si l'on doutait encore de l'habitude des sacrifices humains parmi les Aztèques avant l'arrivée des Espagnols, cette horrible coutume serait prouvée par les images mêmes des dieux, qui sont souvent figurés dévorant les victimes humaines égorgées en leur honneur (2). On a également retrouvé la *grande pierre des sacrifices*, espèce d'autel couvert de sculptures barbares. Celui de ces monumens qui attirera plus particulièrement l'attention des savans, est sans contredit le fac-similé en bas-relief, connu sous le nom de *zodiaque de Montézuma*.

M. Bullock a enfin recueilli quelques manuscrits aztèques et en a fait copier plusieurs autres. Il possède, dit-on, des fragmens originaux du rapport en écriture mexicaine envoyé à l'empereur Montézuma par les magistrats des côtes sur lesquelles débarquèrent les premiers Espagnols : on reconnaît dans cette

(1) Annoncé dans la Gazette littéraire de Londres, 10 janvier 1824.

(2) Une des idoles découvertes récemment est un serpent de près de 60 pieds de long engloutissant un homme.

peinture, les vaisseaux, le débarquement et la cavalerie des espagnols figurés par des *centaures*, c'est-à-dire par des hommes à corps de cheval. Cet animal surprit et effraya surtout les Mexicains qui d'abord le crurent immortel. Mais deux chevaux ayant été tués dans les premiers engagemens contre les Espagnols, les Mexicains promènèrent leurs têtes en triomphe et célébrèrent par des réjouissances publiques cette victoire sur ces êtres inconnus et si terribles, mais qu'ils pouvaient désormais espérer de détruire.

J. F. C.

278. DIE THEOGONIE DES HESIODUS als Vorweihe in die Erkenntniss der ältesten Urkunden des menschlichen Geschlechts. La théogonie d'Hésiode, considérée comme initiation à la connaissance des plus anciens titres de l'espèce humaine, par CH. G. EISZNER. In-8; Leipzig; 1823.

Les archéologues allemands mettent depuis quelque temps un zèle particulier à jeter du jour sur les temps qui ont précédé Homère; ils cherchent à établir une filiation entre le culte naturel et simple des anciens Pélagés, et cette riche et brillante mythologie qui est un des principaux ornemens de ses poèmes. M. Eiszner pense que l'on peut retrouver dans Hésiode les traces des premiers pas que les hommes ont faits sur la terre; il s'oppose à la doctrine qui ne voit dans la théogonie que le reflet d'un système plus ancien: il veut qu'Hésiode en soit réellement le créateur, qu'il ait parlé en connaissance de cause, et non comme un homme qui répète ce que de son temps on a cessé de comprendre. C'est pour lui le sage par excellence: embrassant l'univers d'un regard philosophique et pénétrant, il a chanté les phénomènes de la nature, l'histoire des hommes, le culte des dieux, sans qu'aucun système antérieur vint le détourner de la contemplation du vrai, et c'est à lui que la nation grecque doit les développemens de ses sciences et de ses arts. Cela posé, M. Eiszner entre dans le détail de sa démonstration, et, à commencer par le chaos, il explique toutes les circonstances de la création au moyen d'étymologies grecques. Il transcrit d'abord un certain nombre de vers de la théogonie, puis il leur consacre plusieurs pages d'explication, et reprend bientôt la suite du texte et de nouvelles explications. C'est ainsi qu'il a rempli 136 pages d'observations fort intéressantes, quoiqu'il y en ait beaucoup qui soient susceptibles de contradiction. Nous regrettons fort de ne pouvoir présenter ici quelques-

nnes des ingénieuses idées de l'auteur, qui a suivi pour le texte l'édition de Wolf, se permettant néanmoins les changemens exigés par la marche de son système, et signalant en chemin des interpolations, sans trop entrer dans des discussions philologiques. Nous ne pouvons que recommander la lecture ou plutôt l'étude de cette production, qui fait de la théogonie tout autre chose que ce que l'on est habitué à y voir communément; et nous nous abstenons de prononcer sur les résultats, ce que nous ne saurions faire sans une excessive témérité, à moins d'entrer dans des détails que ne comportent pas les bornes de ce recueil. (*Rev. Encycl.* janv. 1824, page 156.)

279. DE INVIDIA, DIIS AB HERODOTO ET ÆQUALIBUS ATTRIBUTA, pauca commentatus est P. Möller. 31 p. In-4. Copenhague.

280. DES IDÉES DES ANCIENS ÉGYPTIENS SUR LES ENFERS, et sur l'état après la mort, par le Prof. THORLACIUS. (*Skandinaviske Litteratur selskabs skrifter.* Tome XIX, p. 165.)

M. Thorlacius, qui avait déjà publié une dissertation sur l'ancien temple de Typhon, commence par observer qu'avant la fin du dernier siècle on ne pouvait guère consulter que les anciens auteurs; mais aujourd'hui nous trouvons une nouvelle source de renseignemens dans le grand nombre de monumens que la Commission française, et les voyageurs qui l'ont suivie nous ont fait connaître. Dans la première partie de son mémoire, M. Thorlacius examine les procédés et les usages des Égyptiens dans la conservation des corps morts. Il transcrit les détails qu'Hérodote nous a laissés sur leur embaumement; il décrit ensuite leurs funérailles d'après Diodore et Porphyre; et le grand nombre de momies que l'on a trouvées en Égypte, et transportées en partie dans nos contrées, l'a mis à même de faire connaître les diverses manières des anciens Égyptiens d'envelopper les corps. L'imitation de la forme d'Osiris dans les enveloppes des momies lui paraît avoir été un acte de dévotion semblable à celui du moyen âge, lorsqu'on se faisait enterrer en habit de moine. Il fait une mention rapide des divers objets qu'on a trouvés dans les cercueils des momies. Dans la 2^e. partie de son mémoire, l'auteur passe aux grottes sépulcrales, dont il prétend que la millième partie seulement est connue, et qui justifient la remarque des anciens, disant que l'Égypte était un pays suspendu en l'air, à cause de la grande quantité de souterrains qui en minent le sol.

Il trouve assez plausible la conjecture de quelques savans d'après laquelle le temple de Sérapis, situé, suivant Strabon, à l'ouest de Memphis, était le centre des communications souterraines.

Quant aux idées des Égyptiens sur l'état des âmes après la mort, l'auteur les résume ainsi qu'il suit dans la 3^e. partie de son mémoire : 1^o. Après la mort l'homme est obligé de rendre compte de sa conduite. Sa réunion avec les ancêtres dépend de ce compte. S'il est trouvé digne de cette réunion, il se réjouit des actions de sa vie passée, et attend l'époque où il pourra passer à un état supérieur. 2^o. Ceux qui se sont mal conduits sur la terre sont condamnés à un séjour cruel, par exemple dans le corps d'animaux méprisables. Les bons deviennent au bout de quelque temps des êtres d'une nature plus élevée. M. Thorlacius cherche à prouver chacun de ces points par les tableaux allégoriques qu'on a trouvés dans les tombeaux des bords du Nil, et qui lui paraissent réfuter les assertions d'Hérodote et d'autres écrivains anciens. Hérodote, par exemple, avait appris que les Égyptiens croyaient que l'âme, immédiatement après la mort de l'homme, passe dans le corps d'un animal, et reprend la forme humaine après 3000 ans de migration. M. Thorlacius pense au contraire que les monumens nous donnent une idée plus exacte des opinions égyptiennes au sujet de la vie future.

Une peinture tirée des tombeaux de Thèbes et qui, dans l'ouvrage de la commission d'Égypte, est interprétée comme étant l'expulsion d'une momie des enfers, paraît à M. Thorlacius représenter l'introduction de la momie, sa sanctification et son passage d'un état saint à un autre état encore plus saint. L'ensemble du tableau, dit-il, représente les diverses parties des enfers, dont chacune est indiquée par un lion couchant. Celle de la droite est complète; sur la gauche on ne voit dessinées que des moitiés. Le grand œil est, non celui de la Providence, mais celui de l'attention; cette signification du symbole est confirmée par les 4 oreilles qui y sont peintes : tout doit être yeux et oreilles dans la scène importante qui va commencer. La momie étend la main pour être reçue aux enfers; mais il faut d'abord qu'elle subisse une double sanctification avant d'aller plus loin. Cette sanctification se fait par deux personnes qui étendent les bras vers elle, et par deux serpens ou uræus sacrés. L'âme monte ensuite dans le bateau mystique qui a déjà la forme d'un scarabée; et un dieu reconnaissable à sa taille, à sa majesté, à son masque de Jupiter-Ammon, au bâton

augural et à la clef du Nil, se tient à ses côtés; sept oiseaux symboliques tirent le bateau. Plus loin est un bateau plus petit; le scarabée a pris une forme perfectionnée; 14 beaux génies, sous la figure de femmes, le traînent dans une autre division du tableau. Il est à regretter que la fin du tableau manque, nous y aurions sans doute vu la représentation du troisième état plus parfait de l'âme. L'auteur, dont toutefois nous ne garantissons pas les explications, trouve les idées des Égyptiens élevées et profondes, et pense qu'elles inspirent plus d'estime pour ce peuple. D.-G.

281. SUR LES JAÏNAS. La secte des *Jainas* tire son origine de celle des *Bramines*, mais elle diffère sur quelques points de religion. Les *Jainas* sont partagés en cinq sectes, dont la dissemblance est presque nulle, savoir, les *Digumburus*, qui ne font pas usage d'habillemens; les *Teru-punt-his*; les *Dhouryas*; les *Lounkas*, et les *Boudkus*. Les *Jainas* diffèrent aussi des *Bouddhistes* sur l'histoire des personnages qu'ils ont déifiés, mais ils admettent la transmigration. Dans l'Indoustan les *Jainas* sont appelés communément *Syauras*, et se distinguent en *Sravacas* ou laïques, et *Satis*, ou clergé.

1^o. Le nom *Jaina*, ou *Jainu*, est dérivé du mot *jinu*, vainqueur, de *jî*, vaincre. Selon cette secte d'Indiens, tout homme qui a vaincu les huit grands crimes marqués par leur religion obtient le nom de *jinu*, ou vainqueur. Ces crimes sont : manger pendant la nuit; tuer quelque animal; manger les fruits des arbres qui produisent du lait; goûter le miel ou la viande; posséder des richesses d'autrui; prendre par force une femme mariée; manger des fleurs, du beurre et du fromage; adorer enfin les dieux des autres religions. 2^o. Le fondateur de cette secte a été, selon les sectateurs, un Bramine, appelé *Rishubhuadevu*, qui fut incarné treize fois. Le dernier *Jogi*, ou grand-prêtre des *Jainas*, fut *Muha-viru*, qui, à ce qu'on dit, s'incarna 27 fois. *Muha-viru* eut plusieurs disciples dont le plus distingué fut *Goutumu-souami*, lequel, dans le jour de sa mort, *Muha-viru* envoya à la résidence de *Devu-surmnû*, afin que son esprit ne fût pas trop affligé de cette perte. *Muha-viru* accorda aussi à dix-sept de ses disciples d'être délivrés de leur corps, et de passer avec lui. 3^o. Il est bien difficile de faire connaître tout le système de la religion des *Jainas*; car ils en ont eux-mêmes différentes opinions. Plusieurs d'entr'eux s'approchent beaucoup de la croyance des Bra-

mines. Ils se marient comme les Bramines, brûlent les cadavres des morts; mais ils n'observent pas le *Shraddhu*, ou la fête du deuil. Les Jâinas puristes vivent en mândians. Les Jâinas les plus profonds sont habituellement sombres, s'arrogent les droits de déité, et nient l'autorité de Dieu. Selon les *Jâinas*, il y a deux espèces d'esprits, l'un libre, et l'autre entouré de matière. La religion les purifie naturellement, et immortalise ceux qui la possèdent; l'irréligion salit, dégrade et ruine les hommes. Toutes les affaires humaines sont réglées d'après la religion ou l'irréligion. 8 milles au-dessus du plus haut du ciel tout est obscurité. Après le plus haut du ciel, vient le ciel où sont tous ceux qui obtiennent la félicité éternelle; ce ciel a 36,000,000 de milles de longueur, et tous les habitans de ce monde occupent seulement 1,332 coudées de ces régions. Au-dessous de ce ciel, il y en a cinq autres, qui sont habités par des ascétiques, qui ne sont pas aussi purs que les premiers; encore plus bas il y a douze autres cieus où les bonnes œuvres élèveront les hommes; après vient la terre suspendue dans l'air; au-dessous de la terre l'eau, et, tout au fond, les ténèbres. Tous ceux qui pécheront dans les douze cieus deviendront de nouveaux hommes ou animaux, et seront condamnés aux tourmens; ceux au contraire qui seront vertueux sur la terre occuperont leur place de bonheur et de repos. 4°. Les *Jâinas* se baignent tous les matins, et battent leurs habillemens et leurs matelas pour les purifier; ils adressent leurs prières à toutes les personnes qui possèdent les quatre qualités d'*Urihuntu*, *Siddhu*, *Acaryu*, *Oupadhyaya*, et *Sadhou*. Ils font aussi des actes de sagesse, de religion, de bonne conduite et de dévotion, en se promenant trois fois autour d'un de leurs temples, faisant des révérences, et offrant des prières devant l'image de leur *Jogi* ou grand-prêtre; ensuite ils visitent leurs guides spirituels, et leur font des vœux pour la journée, après quoi ils demandent l'aumône dans un certain nombre de maisons pour leur subsistance journalière; en retournant chez eux, ils prient pour obtenir le pardon de tous les péchés qu'ils auraient pu commettre en écrasant par mégarde des insectes en marchant. Leurs devoirs sont si nombreux, que la crainte d'ennuyer nos lecteurs plutôt que de leur plaire nous engage à en supprimer le récit. Tous les *Jâinas* qui, en observant leur religion, se rendent dignes d'adorer le dieu *Indru*, et autres dieux, et se délivrent des chaînes de ce monde, obtiennent une complète émancipation de la matière,

et deviennent l'objet de l'adoration de tous les hommes. Pendant la dernière maladie des *Jainas*, un des disciples de cette secte leur répète des prières, et leur raconte des louanges des *Jainas* mendiants. Après le décès, les cadavres des *Jainas* sont brûlés, comme aussi le balai avec lequel ils avaient balayé le chemin et leur place pour ne pas tuer les insectes, leur bâton, leur sac pour mettre les aumônes, et un pain de pâte de froment. (*Asiat. Journ.*, janv. 1824, p. 22.) F. M. N. MOSCATI.

HISTOIRE.

282. DES RENSEIGNEMENS FOURNIS PAR HÉLIODORE, SUR L'ANCIENNE ÉGYPTE; par M. THORLACIUS. (*Dansk Litterat. Tidende*, 1823, n^o. 23.)

A l'occasion de l'installation du recteur annuel de l'université de Copenhague, le conseiller d'état Thorlacius a fait paraître une dissertation académique sur les renseignemens fournis au sujet de l'Égypte ancienne par Héliodore, auteur grec de la ville phénicienne d'Éméssa, et qui vivait vers la fin du 4^e. siècle de l'ère chrétienne. Son grand ouvrage, les *Éthiopiques*, contient, suivant le témoignage de voyageurs modernes, beaucoup de détails topographiques et ethnographiques, et d'autres qui sont utiles pour la connaissance de l'état ancien de l'Égypte. On peut envisager cet ouvrage sous deux rapports : sous celui de l'histoire, et sous celui du roman ; c'est même le seul roman complet que nous ayons reçu de l'ancienne littérature grecque. M. Thorlacius en a extrait plusieurs passages relatifs à la religion de l'Égypte. Calasiris, grand-prêtre de Memphis, explique, lors de son séjour à Delphes et en d'autres occasions, son opinion sur les sources du Nil, et sur le cours mystérieux de ce fleuve ; il décrit la fête du Nil, et signale la différence entre la religion du peuple et les mystères des prêtres. Il vante la doctrine élevée des sages de l'Égypte, qui tendait à l'investigation des choses célestes, à la réunion avec la divinité, et à l'augmentation du bien-être social. Cependant Calasiris admet divers degrés dans cette sagesse, et il avoue que la doctrine des gymnosophistes d'Éthiopie avait atteint un plus haut degré de perfection que celle des Égyptiens. Tandis que les sages d'Égypte cherchaient à parvenir à un commerce sublime avec les âmes du ciel, d'autres Égyptiens évoquaient les morts par la magie. Héliodore a quelques chapitres

remarquables sur cet objet. Il introduit sur la scène une mère qui force par des arts magiques l'âme de son fils mort récemment, à lui révéler son sort et celui de ses autres enfans. Le grand-prêtre témoigne son aversion pour cette magie noire. A la fin de sa dissertation, M. Thorlacius décrit le costume et l'installation du grand-prêtre de Memphis, les cérémonies de ses funérailles, etc.

283. HISTOIRE DE L'ÉGYPTE SOUS LE GOUVERNEMENT DE MOHAMMED-ALI, ou récit des événemens politiques et militaires qui ont eu lieu depuis le départ des Français jusqu'en 1823; par M. Fél. MENGIN : ouvrage enrichi de notes par MM. LANGLES et JOMARD, et précédé d'une INTRODUCTION HISTORIQUE par M. AGOUB. 2 vol. in-8°, imprimés sur très-beau papier, avec un atlas lithographié. Prix, 20 f.; l'atlas color., 25 f.; Paris; 1823; Arthus Bertrand.

Les événemens qui se sont passés en Égypte depuis le retour de notre armée d'Orient étaient presque entièrement inconnus en Europe : des bruits de journaux et les récits incomplets de quelques voyageurs étaient jusqu'ici les seules sources offertes à l'histoire pour recueillir les faits nombreux d'un intervalle de vingt-trois ans. Cette lacune vient d'être remplie par l'ouvrage de M. Mengin, où se trouvent rassemblés les détails les plus curieux et les plus circonstanciés sur l'origine du vice-roi; sur son début dans la carrière militaire, sur ses intrigues politiques, sur son avènement au pouvoir, sur son administration et sur ses guerres dans l'Arabie et l'Éthiopie. On y voit Mohammed-Aly, d'abord simple officier, né à la Cavale dans la Romélie, et ayant fait ses premières armes en Égypte contre les Français, prendre tout à coup, après le départ de nos troupes, un ascendant marqué dans les affaires de l'Égypte. Une sanglante anarchie déchirait alors cette malheureuse contrée : les Mamlouks et les Albanais, excités par l'influence secrète de diverses puissances de l'Europe, se disputaient un pouvoir éphémère, et s'arrachaient tour à tour la capitale et les provinces. Mohammed-Aly, d'abord allié des Mamlouks, tourne bientôt ses armes contre eux, et devient leur plus ardent ennemi; il leur livre plusieurs batailles où la victoire n'est pas toujours de son côté; mais les habitans du Caire, amentés par les Cheykh, assiègent en foule la citadelle, déposent Khourchyd-Pacha qui était alors gouverneur de l'Égypte, et décrèment à Mohammed-Aly la puissance

suprême. Cependant, au milieu de ce conflit, la Porte s'efforce inutilement de faire rentrer sous sa domination le pays que l'indiscipline des soldats et l'insubordination des habitans ont soustrait à son autorité. La cause des Beys, secondée par l'intervention des Anglais, l'emporte dans le divan, et une escadre turque vient mouiller devant Alexandrie pour appuyer leur réintégration. Mais c'est en vain que le capitain-pacha veut faire exécuter les ordres qu'il a reçus : la désunion de ceux qu'il favorise, les représentations des *sulemas*, et la conduite adroite de Mohammed-Aly paralysent ses efforts. Enfin, en 1807, les Anglais, comptant sur l'assistance des Mamlouks pour soumettre l'Égypte au gouvernement britannique, préparent une expédition contre le vice-roi, et effectuent une descente à Alexandrie. Mohammed-Aly, aidé des lumières et des conseils de M. Drovetti, leur livre bataille et les force d'évacuer le sol de l'Égypte. Cette tentative infructueuse de l'Angleterre était presque ignorée en France ; elle est longuement racontée dans l'ouvrage de M. Mengin ; et à ce récit succède celui de plusieurs autres événemens non moins importants, tels que la sanglante catastrophe des Mamlouks dans la citadelle du Caire, la guerre contre les Wéhabites, les victoires du vice-roi dans l'Arabie, l'expédition de son fils Ibrahim dans le pays de *Nejd*, et plus récemment, les conquêtes d'Is-mayl, le plus jeune de ses enfans, dans la Nubie et l'Éthiopie. L'ouvrage est terminé par une statistique générale de l'Égypte telle qu'elle est aujourd'hui : l'auteur y passe successivement en revue tous les détails de l'administration civile, agricole et financière du pays ; l'organisation et la hiérarchie de l'armée, la création des tribunaux, le dénombrement de la population, les progrès de l'industrie mécanique, les diverses branches du commerce, en un mot, tout ce qui sert à faire connaître d'une manière précise la physionomie actuelle de l'Égypte. Le manuscrit de M. Mengin a été revu en entier par M. Édouard Gauntier, qui a su donner au style de l'auteur des formes généralement convenables. Mais ce qui recommande particulièrement l'ouvrage à l'intérêt du public, c'est la part qu'ont prise à sa rédaction MM. Langlès, Jomard et Agoub ; les deux premiers, par les notes savantes dont ils l'ont enrichi, et le troisième, par l'*Introduction historique* qu'il a placée en tête du premier volume. Un autre morceau du même genre qui précède la traduction française d'une relation anglaise de l'expédition britannique contre l'Égypte, avait fait connaître

M. Agoub, Égyptien d'origine, et élève de nos lycées, comme un écrivain déjà familiarisé avec les secrets de notre langue, et joignant cet avantage à toutes les ressources de l'étude et de l'imagination. Sa nouvelle *Introduction* est également remarquable sous tous les rapports, et les qualités brillantes du style répondent dans ces morceaux à la solidité du fonds, à l'importance comme à l'intérêt du sujet. Nous faisons remarquer ici cette alliance trop rare dans les auteurs français qui prétendent au titre d'écrivain, parce qu'il en est trop peu qui conviennent que les plus précieuses qualités du style sont insuffisantes pour dérober au lecteur l'aridité ou la futilité d'un sujet quelconque : on n'aime plus en France les *nugæ difficiles* : il faut instruire et plaire tout à la fois, et le lecteur de l'ouvrage que nous annonçons y trouvera réunis ces deux genres de mérite. C. F.

284. DE FONTIBUS GEOGRAPHICORUM STRABONIS commentationes duæ, par HERRN. Prix, 11 gr. Göttingue; Dietrich.

285. GESCHICHTE DER GRIECHEN. Histoire des Grecs, par le Dr. FR. W. GÖDICKE. in-8°. X et 513 p. Berlin; 1822; Voss.

Cet ouvrage mérite d'être distingué de la foule des productions qu'a fait éclore l'intérêt qui s'attache en ce moment à la Grèce. Il se recommande, non par des recherches profondes, mais par la facilité du style et même par les agrémens que l'auteur a su répandre dans sa narration, autant que le comporte la forme d'un abrégé. L'introduction (p. 1-9) présente le tableau de la situation actuelle des Grecs. La section 1^{re}. (p. 20-81) porte le titre peu convenable d'*histoire des Grecs avant et IMMÉDIATEMENT APRÈS la prise de Troie*; car, après un coup d'œil rapide sur les commencemens de la Grèce et les temps héroïques, l'auteur y traite des progrès de la civilisation, des sciences et des arts jusqu'à la chute de la liberté grecque. Cet aperçu aurait été mieux placé après l'histoire politique.

La section II (p. 85-349) traite de la Grèce indépendante, et d'abord de l'histoire des peuples principaux considérés dans leur état primitif d'isolement politique. On regrette que l'auteur ait omis l'événement le plus important de cette période, le retour des Héraclides. Après avoir parlé du Péloponnèse, et en particulier de la législation de Lycurgue et des guerres des Messéniens, il s'occupe d'Athènes et des lois de Solon, de la Thessalie, de l'Épire, des îles et des colonies grecques. Il décrit en-

suite l'état de la Grèce jusqu'à la bataille de Platée, la Grèce durant la prépondérance d'Athènes, la guerre du Péloponnèse, l'administration de Périclès, la Grèce sous la prédominance de Sparte, la Grèce depuis la bataille de Leuctres.

La section III, *la Grèce dépendante*, contient les divisions suivantes. 1°. Domination des Macédoniens. La rapidité de la marche de l'auteur, au milieu d'événemens compliqués, ne nuit ni à l'exactitude, ni à la clarté. 2°. Domination des Romains. 3°. Empire de Byzance. 4°. La Grèce sous les Ottomans. Cette partie contient l'histoire des diverses tentatives des Grecs pour arriver à la liberté, le récit de la lutte où ils sont actuellement engagés, et l'exposition des bases fondamentales de leur nouvelle constitution. (*Allgem. Liter. Zeit.*, nov. 1823, p. 546-547.) C.-A. P.

286. DE FONTIBUS HISTORIARUM LIVII commentatio prior, par LACHMANN. Prix, 20 gr. Göttingue; Dietrich.

287. JOANNIS LAURENTII LYDI *de ostentis quæ supersunt*, una cum fragmento libri de mensibus ejusdem Lydi, fragmentoque *Manl. Bœthii de diis et præsensionibus*. Ex codd. regiis edidit, græcæque supplevit et latinè vertit Carolus Benedictus HASE. Parisiis, è typographiâ regiâ, 1823, 440 pages grand in-8.

On sait dans le monde savant que le manuscrit grec contenant divers ouvrages de Lydus, fut apporté de Constantinople par M. de Choiseul Gouffier, et que le *traité des magistrats romains*, tiré de ce manuscrit, fut publié à Paris, en 1812, par M. Fuss avec une préface de M. Hase. Celui-ci, que ses travaux placent parmi nos plus habiles hellénistes, s'est chargé depuis de publier le reste du manuscrit de Lydus, contenant le *traité des présages* et les fragmens de son *traité des mois*. C'est donc ici un ouvrage très-curieux, quoique se rapportant à des préjugés qui inspirent peu de confiance, car la science des prédictions par les phénomènes météorologiques n'obtient pas sur les bons esprits plus de crédit que tout autre genre de divination. Considéré d'après ce premier aperçu, on n'attacherait pas d'abord un bien vif intérêt à l'apparition d'un auteur grec, quoiqu'inédit jusqu'ici, et malgré tous les soins qu'il a exigés de son savant éditeur. Mais l'histoire de l'esprit humain est toute entière dans ses opinions, et dans l'antiquité les opinions sur les présages n'étaient pas seulement celles de la populace; la cour, le grand monde, voulait aussi connaître les pré-

sages, dans les grandes comme dans les petites affaires de la vie. A Rome, le magistrat et la petite maîtresse consultaient les augures ou les livres de Pétosiris, et c'est pour la cour et les courtisans de Constantinople, et pour leurs imitateurs, c'est-à-dire pour tout le monde, que Lydus composa ce traité. On saura donc par lui, non pas ce que savaient, mais ce que croyaient les hommes de cette époque. Un autre genre d'intérêt s'allie même à celui-ci par les renseignemens que Lydus nous a conservés sur des époques antérieures, car l'erreur est de tous les temps, et l'esprit humain a commencé par elle ses recherches de la vérité. On trouvera donc dans cet ouvrage l'histoire de l'origine de la divination chez les Romains, et celle des effets que l'on attribuait aux éclipses de soleil, aux phases de la lune, à l'apparition des comètes, aux tremblemens de terre, au lever et au coucher des étoiles, et jour par jour au bruit du tonnerre. Ce *diarium tonitruale* est une des plus hardies conceptions de la divination ancienne; en le consultant, on voyait ce qui devait arriver chaque jour de l'année; par exemple, s'il tonne le 1^{er} de janvier, il s'élèvera un vent très-vif, mais qui ne nuira pas; s'il tonne le 2, on verra une guerre inattendue; le 3, les vainqueurs éprouveront quelque malheur après la victoire, et il y aura abondance; le 4, le peuple romain consentira à faire la paix; le 14, disette, grande abondance de rats et mortalité sur les troupeaux; le 16, le peuple romain sera inquiété par l'empereur; le 25, insurrection des esclaves; le 26, beaucoup de citoyens seront mis à mort par le chef de la cité, et enfin ce chef périra lui-même; le 30, grande mortalité; s'il tonne le 4 février, les hommes auront la vue et l'esprit troublés; le 8, une affaire importante sera agitée, et il y aura abondance de poissons; le 14 mars, bonne santé et grande abondance; le 15, la peste, etc. Le *Diarium*, ou Almanach que Lydus a traduit de Claudius Tuscus, qui avait consulté les livres sacrés des Étrusques, est un peu moins divinatoire, et ressemble à d'autres calendriers rustiques ou astronomiques qui sont déjà connus; on y trouve pour chaque jour de l'année, le lever et le coucher des astres, et les pronostics météorologiques que les anciens y attachaient; mais on n'a pas encore compris l'utilité de ces calendriers, qui sont faits pour une année de 365 jours, lorsque l'année naturelle, qui règle ces mêmes phénomènes, prend un jour de plus tous les quatre ans, et que l'état du ciel, en lesup-

posant tel que le présente le *diarium* pour un jour donné, n'y répondait déjà plus dès l'année suivante, et moins encore après quelques années. Le fragment du *Traité des Mois*, qui suit ce *Diarium*, est malheureusement peu considérable; il renfermait des indications de fêtes publiques et beaucoup de traditions historiques dont la plupart manquent encore à l'érudition. Dans son ensemble, l'ouvrage de Lydus est, malgré l'esprit qui a présidé à sa rédaction, un recueil curieux et très-utile à plusieurs égards, soit pour l'époque même, (Lydus dont le nom fut *Joannes Laurentius* surnommé *Lydus*, du nom de sa patrie, étant né en 490, ayant été un des officiers de la cour de Constantinople, et étant mort vers l'an 565), soit pour les fragmens et les citations qu'il a tirés de plusieurs autres écrivains qui ne nous sont pas parvenus. D'ailleurs, les idées astrologiques tenaient tant de place dans les opinions des anciens, il sera désormais si nécessaire de les pénétrer pour l'intelligence même de certains monuments, que la publication du Lydus est un véritable à-propos pour les archéologues; et quant au travail de l'habile critique auquel on en est redevable, nous n'avons pas besoin de le recommander; la préface latine mise en tête de l'ouvrage fait assez connaître au lecteur toute la sévérité de critique employée par M. Hase pour cette publication, et l'on y retrouvera tous les procédés et tous les soins qui garantissent la pureté du texte, le bon choix des leçons, l'exactitude de la traduction latine, la convenance des commentaires sur les parties les plus difficiles de ce texte, enfin le bon usage des secours accessoires que d'autres manuscrits pouvaient lui offrir. Notre suffrage ne peut rien ajouter à la réputation de M. Hase; nous nous bornerons donc ici à le joindre à celui de tous les hommes qui ont quelque autorité sur les matières de critique grecque et d'érudition.

C. F.

288. SPITTLER'S ENTWURF DER GESCHICHTE DER EUROPÄISCHEN STAATEN. Esquisse de l'histoire des états de l'Europe, par SPITTLER; avec une continuation jusqu'aux temps les plus récents, par GEORGE SARTORIUS. 3^e édit. 2 vol. in-8°. Prix, 3 thlr. 16 gr. Berlin; 1823; Mylius.

Le manuel de Spittler sert de guide pour les cours d'histoire dans plusieurs universités allemandes. Cependant il est plutôt destiné pour les maîtres que pour les élèves. L'auteur, dont l'esprit était éminemment philosophique, s'est attaché à faire

connaître principalement l'esprit des nations, leurs constitutions successives, et l'influence que ces constitutions ont eue sur leur bonheur social : les traits caractéristiques des peuples ne sont point oubliés ; les événemens militaires sont traités avec moins de détails ; la partie diplomatique est aussi très-courte. L'histoire de l'Allemagne paraît trop abrégée aux Allemands ; l'auteur n'a pas voulu l'étendre, davantage, par la raison que lorsqu'il fit son manuel on enseignait dans toutes les universités de sa patrie l'histoire de l'empire germanique d'après le manuel de Puttler, qui était fort estimé. Voici l'ordre suivi par Spittler, ordre dont on ne voit pas clairement les motifs : le premier volume comprend l'Espagne, le Portugal, la France, la Grande-Bretagne, la république et le royaume des Pays-Bas ; le second, la Confédération helvétique, l'Italie, l'empire ottoman, la Hongrie, la Pologne, Cracovie, la Russie, la Prusse, la Suède, le Danemarck. L'auteur indique pour chaque état les livres qui traitent plus spécialement de son histoire. M. Sartorius, éditeur de la nouvelle édition, a continué l'histoire des divers états de l'Europe jusqu'à l'année 1821. Il ne s'est pas dissimulé la difficulté d'écrire un abrégé de l'histoire contemporaine au milieu de la lutte des partis et des témoignages contraires mis en avant par les écrivains encore vivans ; il a cherché à ne point toucher aux points sur le sujet desquels la querelle est la plus vive, et à être très-réservé dans l'expression de ses opinions. D.

289. STORIA DELLA GUERRA DE' TRENT' ANNI. — Histoire de la guerre de trentè ans, traduite en italien, d'après l'allemand de Frédéric SCHILLER ; par Antonio BENCI. 2 vol. in-8. Florence ; 1822 ; L. Pezzati.

C'est une heureuse acquisition, pour les lettres italiennes, que cette traduction d'un ouvrage historique justement célèbre. Elle est remarquable par le mérite de la fidélité. Une notice sur la vie, le talent et les œuvres de Schiller, et un aperçu rapide des premières guerres et des premiers événemens amenés par la réformation, forment une espèce d'introduction au travail du traducteur. Des notes nombreuses sont destinées soit à suppléer au manque de dates dans l'original, soit à rectifier celles des opinions de Schiller que le traducteur italien regarde comme erronées et peu orthodoxes. Ces remarques sont écrites avec modération. (*Rev. Encycl.*, mai 1823, p. 374.)

290. DE L'ORIGINE ET DES DÉNOMINATIONS ANCIENNES DES PEUPLES ALLEMANDS; ou bien, Sommes-nous Allemands, Germains, Cimbres ou Scythes ? (*Isis, von Oken*, 4^e. ch., p. 326; 1823.)

L'auteur de cet article, après avoir montré que chaque peuple et chaque pays a ses propres noms, parle en philologue de l'origine et des dénominations anciennes des peuples allemands. Presque toutes ses conjectures et ses raisonnemens sont fondés sur l'autorité de Tacite, comme aussi de *Cicéron*, *Pomponius Mela*, *Plin*e et d'autres historiens grecs ou romains. Les observations de l'auteur laissent toutefois quelques doutes sur le véritable nom des Allemands.

F. M. Mo.

291. TESTAMENT POLITIQUE DE HANNIBAL SEHESTED, mort en 1666, à Paris, où il résidait comme ambassadeur du roi de Danemark Frédéric III. (*Nie Danske Magaz.*, 1813, p. 280.)

Les pièces auxquelles on a donné ce nom sont deux lettres contenant des conseils posthumes que Sehested donne au roi son maître, dont il était en même temps grand trésorier, sur le gouvernement de ses états. Ce qu'il y a de remarquable dans ces lettres, c'est qu'elles sont en français, et signées par J. de Paulmyer, qui prend le titre d'abbé d'Horchagras. Il paraît que cet abbé était le secrétaire et le confident de cet ambassadeur. Le roi de Danemark ayant appris que Sehested l'avait souvent entretenu des affaires publiques de son royaume, voulut savoir ce qu'il lui en avait dit. Après avoir déféré à cette demande, l'écrivain termine en ces termes : « Voilà, sire, les sentimens qu'avait » feu monsieur votre grand trésorier lorsqu'il se croyait mori- » bond... et ce que, depuis sa convalescence, il m'a souvent té- » moigné croire digne d'être représenté à V. M.... Je n'ai été » que l'écho de ses paroles, que je n'ai référées que pour obéir » à des commandemens auxquels je n'aurais pu ne satisfaire pas » sans commettre un crime. »

C. M.

292. HISTOIRE DES FRANÇAIS; par J. C. L. SISMONDE DE SISMONDI. Paris; 1821. In-8. de 295 p. Tomes 1, 2, 3. Treuttel et Würtz, rue Bourbon, n^o. 17, et même maison à Strasbourg et à Londres. Prix, 21 fr.

En refaisant l'histoire de France d'après les auteurs originaux, M. de Sismondi a conçu une entreprise à la fois utile et glorieuse dans un siècle où les esprits sages cherchent à éclairer le pré-

sent par l'expérience du passé. C'était le seul moyen de donner à cette histoire un caractère nouveau, de la présenter avec une physionomie nationale, et surtout de l'animer par l'intérêt dont elle manque. Ce défaut d'intérêt qui en rend l'étude pénible et sans attrait, tient, suivant l'opinion M. de Sismondi, au défaut de la vérité obscurcie par plusieurs causes. D'abord on ne parlait pas avec assez de bonne foi, soit dans le blâme soit dans la louange. En second lieu, rien ne comprimait comme les entraves de la presse l'essor de l'histoire; la philosophie en était bannie, on n'en faisait plus qu'un exercice de rhétorique.

Cependant l'histoire est la base de toute science sociale. C'est par elle que l'on connaît les institutions mises à l'épreuve des siècles, que l'on voit celles qui conviennent le mieux aux usages, aux mœurs, au caractère d'un peuple; que l'on apprend à prévenir ou modérer les révolutions.

Ce qui a contribué le plus à nuire à la vérité de l'histoire de France, c'est, selon M. de Sismondi, une vanité mal entendue, un patriotisme qui a fait dissimuler le crime, exagérer la vertu; vanité qui se trouve chez toutes les nations qui ne jouissent pas de la liberté. « Qu'apprenons-nous sur l'éducation des princes, sur les mécontentemens des peuples, sur les intrigues des ministres, si l'on nous montre toujours les rois autres qu'ils n'ont été réellement? que nous servent les portraits si avantageux, les justifications si habilement écrites des rois bourguignons, dans le père Plancher, des rois Visigoths dans les pères Vic et Vaissette, des rois de France dans le père Daniel? quelle leçon nous donne l'abbé Velly en faisant l'apologie de Brunehaut elle-même? » Aussi M. de Sismondi, regardant l'histoire de plus haut, et l'embrassant sous des rapports étendus et lumineux, considère, depuis le commencement de la monarchie, les effets de la conquête sur le pays conquis, l'influence du clergé succédant au droit de l'épée, le sort de la nation qui ne se compose ensuite que de grands propriétaires; comment se comprime et se réveille la valeur nationale, les suites des guerres civiles au XI^e. siècle, plus tard la tyrannie des grands, la révolte naissant de la misère du peuple, les fluctuations de la servitude et de la liberté.

On ne peut guère donner à l'histoire ce caractère d'intérêt, d'utilité et de grandeur, si l'on n'a pas le courage de la traiter sans déguisement. La plus grande ennemie de l'histoire, c'est la flatterie qui s'attache au char des rois, et la flatterie altère toujours

le vrai. On craint peu de mentir à la postérité ; mais celui qui veut extirper le mal, ou bien en prévenir le retour, ne détourne point la vue du spectacle des calamités humaines. Et si, dans cet éloignement du mensonge, les siècles de chevalerie y perdent de leur éclat, on n'en verra pas moins sortir les grands souvenirs qui s'attachent aux familles historiques.

Depuis la domination des Romains sur les Gaules, jusqu'à l'avènement de Louis XVI sur le trône, les treize siècles qui se sont écoulés ont formé l'esprit, les mœurs et le caractère de la nation française ; c'est par ce motif que M. de Sismondi ne présente que, comme l'avant-scène de son histoire, le temps de la domination romaine. On y voit le despotisme empoisonnant toutes les sources de la vie sociale, la proscription sur la tête des citoyens ; le bourgeois renonçant à ses privilèges, abandonnant ses foyers domestiques ; le paysan réduit à la plus extrême misère ; l'esclave périssant de peine sans laisser de postérité, la nation disparaissant ; et c'est dans un pays à moitié désert que les barbares se sont établis.

Lorsque les Francs envahirent la Gaule, ils n'étaient qu'une confédération de peuples sortis des forêts de la Germanie. On croit que leurs rois étaient tous de la famille de Mérové. Clovis, qui appartenait à cette famille peu connue, étendit sa domination et l'affermir en embrassant la religion chrétienne. Son gouvernement ressemblait à celui du dey d'Alger à la tête de ses janissaires. Alors une partie de la Gaule était occupée d'un côté par les Visigoths, et de l'autre par les Bourguignons, peuples également barbares et conquérans.

Les quatre fils de Clovis partagèrent le royaume de leur père. Ce partage dura quarante-huit ans ; et Clotaire 1^{er}, qui survécut à ses frères, se vit dès lors à la tête d'un puissant état ; ses quatre fils, dont le règne fut moins glorieux que les précédens, divisèrent entre eux le royaume paternel, comme l'avaient fait les enfans de Clovis. On vit alors de grands crimes dans la famille royale ; de noires trahisons, des assassinats, des empoisonnemens ; une femme affreuse, Frédégonde, les surpassa tous en cruauté. La cause de ces crimes était dans des mœurs licencieuses et barbares, et surtout dans une ambition sans frein.

Ce serait prendre une fausse idée des commencemens de la monarchie, que de la juger par ce qu'elle est devenue de nos temps. Il n'y avait point d'administration civile, point d'action

commune, point de système d'impôt, point de marine, point de ministère. Le trésor royal n'était qu'un coffre dont le roi gardait lui-même la clef ; il n'en sortait aucun argent pour le gouvernement ; l'église y puisait quelquefois. Les rois allaient de château en château vivre du produit de leurs terres ou user de leur droit de *gîte* chez les seigneurs qu'ils voulaient ruiner ; quand les greniers étaient vides, les comptes étaient rendus ; la justice, la police, l'administration municipales étaient indépendantes de la couronne ; les rois n'étaient que les guerriers de la nation.

Des barbares accoutumés à braver la faim, la soif, le froid, ayant peu de besoins, adonnés continuellement aux exercices de la chasse et de la guerre, succombent plus tôt que les hommes civilisés aux attraites de l'oisiveté, de la mollesse et de la volupté ; ce sont pour eux des poisons dont ils ignorent le danger. La famille des rois francs, après 260 ans, tomba dans un état d'imbécillité qui dura le même temps. Ils étaient pères à 15 ans, caducs à 30 : le sceptre passait des mains d'un enfant dans celles d'un autre, et la royauté restait en tutelle perpétuelle ; c'était le temps de cette suite de rois mineurs ou fainéans, gouvernés par les maires du palais, d'où sortit la deuxième dynastie illustrée par Charlemagne.

Ce prince doué d'un rare génie changea l'existence de l'Europe et celle de la chrétienté ; avec des barbares il civilisa des barbares. Dans le cours d'une seule vie il éleva un empire aussi vaste que celui des Romains ; mais il anéantit l'esprit d'indépendance chez les peuples qu'il avait civilisés ; il convoqua souvent les assemblées de la nation, et s'occupa de lui donner des lois ; il protégea les lettres, les arts, les sciences ; cependant la nation était encore malheureuse ; le roi, les seigneurs, l'église tenaient toutes les terres. Il y avait un de ses courtisans qui possédait 20 mille esclaves ; son règne fut un mélange d'éclat, d'obscurité, de grandeur et d'incertitude. Aucun prince n'a été jugé plus diversement par les écrivains.

On vit ensuite paraître sur le trône, long-temps occupé par un homme de génie, un prince faible, Louis-le-Débonnaire. Il avait plutôt les vertus d'un moine que celles d'un roi ; il était dominé par une méchante femme ; il quittait et reprenait le pouvoir, violait ses sermens, souffrait que des évêques rendissent sa confession publique devant les assemblées de la nation. La rébellion

souleva ses fils contre lui. La deuxième race dégénère aussi rapidement que la première. La nation perd ses vertus militaires ; les Normands ne cessent de la désoler. Une poignée de Grecs s'empare de Marseille. Le clergé établit sa puissance, accroît ses richesses, et l'état n'est plus qu'une république théocratique.

Au surplus, dit M. de Sismondi, dont nous répétons ici les pensées et presque les expressions, les temps de l'histoire de France les plus remplis d'obscurité sont ceux des deux changemens de dynastie : les règnes du dernier Mérovingien et du dernier Carlovingien, la révolution en faveur de Pepin, et celle de Hugues-Capet, sont des événemens presque inconnus. C'est par le couronnement et le sacre de Hugues-Capet, qui commence une nouvelle dynastie, que l'auteur termine son 3^e. volume. Nous rendrons compte des suivans. A. M.

MÉLANGES.

293. L'académie royale des sciences et des inscriptions de Toulouse propose pour sujet du prix à adjuger en 1825, la question suivante : *Peut-on se flatter, sans l'étude des langues anciennes, d'être mis au rang des bons écrivains ? Et, dans le cas où l'on soutiendrait la négative, l'étude de la langue latine peut-elle suppléer à l'étude de toute autre ?* Le prix sera, selon l'usage, de 500 francs.

Les savans de tous les pays sont invités à travailler sur les sujets proposés. Les membres de l'académie, à l'exception des associés étrangers, sont exclus du concours. Les auteurs sont priés d'écrire en français ou en latin, et de faire remettre une copie bien lisible de leurs ouvrages. Ils écriront au bas une sentence ou devise, et joindront un billet séparé et cacheté portant la même sentence, renfermant leur nom, leurs qualités et leur demeure. Ils adresseront les lettres et paquets francs de port à M. d'Aubuisson de Voisins, ingénieur en chef des mines, secrétaire perpétuel de l'académie, ou ils les lui feront remettre par quelque personne domiciliée à Toulouse. Les mémoires ne seront reçus que jusqu'au 1^{er}. mai 1825, ce terme est de rigueur. L'académie proclamera, dans son assemblée publique du mois d'août, la pièce qu'elle aura couronnée. L'Académie, qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend pas adopter tous les principes des ouvrages qu'elle couronnera.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

294. Notice sur les ouvrages publiés et sur les manuscrits rapportés de l'Inde, par le professeur Rask de Copenhague (1).
(*Dansk Litteratur-Tidende*, 1823, n^o. 24.)

Le professeur Rask, revenu en 1823 de son voyage dans l'Inde, a publié sur la route les ouvrages suivans :

En Suède. Grammaire anglo-saxonne, avec un livre de lecture dans cette langue. Stockholm, 1817. — *Edda sæmundar hins froda, collectio carminum veterum scaldorum Sæmundiana dicta*. Stockholm, 1818. In-4^o. Le professeur suédois Afzelius a été l'éditeur de cette Edda. — *Snorra-Edda asamt Skaldu*, etc. C'est la première édition complète du texte islandais de l'Edda de Snorro. — *Instruction sur la Grammaire islandaise* ; c'est une traduction suédoise d'un ouvrage que M. Rask avait déjà publié en danois à Copenhague en 1811. — *Specimina litteraturæ islandicæ veteris et hodiernæ*, etc. Stockholm, 1819.

A Pétersbourg, où M. Rask fut reçu membre de la Société libre des Amis de la littérature russe, il écrivit en allemand des notions sur les langues et la littérature de Norwège, Islande, Suède et Finlande. Elles ont été insérées dans le tome VI des Annales littéraires de Vienne. Ayant été reçu, pendant son séjour dans l'Inde, membre de la Société littéraire de Bombay, M. Rask écrivit en anglais une Dissertation sur l'authenticité et l'antiquité de la langue Zend. Ce mémoire, présenté sous la forme d'une lettre à Mount Stewart Elphinstone, a été imprimé dans le 3^e. volume des Mémoires de la Société de Bombay.

(1) Cet article est le complément de celui qui se trouve dans le cahier de février, *suprà* n. 102.

A Ceylan il fut reçu membre honoraire de la Société littéraire et agricole de Colombo : c'est ce qui l'engagea à composer une dissertation anglaise sur la meilleure méthode d'exprimer les sons des langues indiennes en caractères européens, dissertation qui doit être imprimée dans le premier volume des Mémoires de cette Société. C'est ainsi que M. Rask a payé, chemin faisant, son tribut aux sociétés savantes d'Europe et d'Asie qui l'ont admis dans leur sein.

Pendant son séjour dans l'Inde, il a acheté pour la bibliothèque de l'université à Copenhague, une collection précieuse de manuscrits, au nombre de trente-trois, et de divers âges : il y en a dix-neuf en langue zende, le reste est en pehlvi. Il s'y trouve plusieurs copies très-anciennes des principaux chapitres du *Zend-Avesta*, par exemple un *Vendidad* qui, quoique gâté en plusieurs endroits, est pourtant encore lisible, et un *Bundehesh* en pehlvi, écrit en 1330, qui est presque partout parfaitement lisible. Un autre manuscrit qui a cinq siècles est l'*Izeshne*, en zend avec une traduction en pehlvi; ce manuscrit commence à se gâter; cependant il est encore lisible pour la plus grande partie: comme on n'y a pas inséré les morceaux qu'on a coutume d'intercaler dans cet ouvrage, l'exemplaire est important pour la pureté du texte, et pour la traduction en pehlvi : il est peut-être unique. Anquetil du Perron en parle dans son *Zend-Avesta*, part. II, pag. 74. Voici ses paroles : « L'Izeshne » a été traduit en pehlvi et en samscretan. Les Parses de l'Inde » ne connaissent qu'un exemplaire de la première traduction. » Djemshid Destur Mobed passe pour être le possesseur de ce rare » manuscrit, et m'a néanmoins assuré qu'il ne l'avait pas. »

M. Rask s'est procuré un autre livre qu'Anquetil a regretté de ne pouvoir se procurer; c'est le *Vichtaspyecht* : la copie, formant cent-trente feuillets est bien conservée, et a été écrite en Perse, dans un dialecte particulier de zend, qui est peut-être l'ancien idiôme des Perses, de même que le zend passe pour avoir été celui des Mèdes. Dans ce cas l'ouvrage pourra servir à nous donner la clef de la langue des inscriptions persépolitaines, et comme il y est question d'Hystaspe, il en résultera peut-être des éclaircissemens historiques. Un petit morceau incomplet en pehlvi, avec une traduction en persan, appelée *Pend-Nameh*, acquiert de l'importance parce qu'il se trouve aussi un *Pend-Nameh* introduit, comme quatorzième morceau, dans le *Desatir*,

en une ancienne langue inconnue, le *mahabade*, ainsi qu'en persan (*déri*.) Il n'est donc pas invraisemblable que le Pend-nameh en pehlvi (si toutefois c'est du pehlvi, ce qui n'a pas encore été examiné), puisse fournir des éclaircissemens sur l'origine et l'authenticité du *Desatir*, au sujet duquel le monde savant paraît être dans une grande incertitude; car la notice érudite insérée dans les *Annales littéraires* de Heidelberg, 1823, janvier et numéros suivans, ne peut être regardée comme refutant complètement les objections faites par M. Silvestre de Sacy dans le *Journal des Savans*, 1821, janvier et février.

En outre le professeur Rask a apporté une collection considérable de manuscrits, appartenant à une partie de l'ancienne littérature de l'Inde, presque entièrement inconnus en Europe, et dont voici un court aperçu.

Toutes les langues qu'on parle dans l'Inde, à l'ouest du Gange, peuvent être rangées en deux grandes classes, dont l'une se lie aux langues de l'Europe, tandis que l'autre a plus d'affinité avec les langues de l'Asie moyenne et septentrionale. La première classe, qui est la véritable classe indienne, descend du *samscrit*; et l'autre, qu'on peut appeler la classe malabare, du haut tamoul. Dans la première, le *samscrit* est la langue la plus ancienne et la plus remarquable pour les philologues; le *pali* est également important, parce que tous les livres sacrés des bouddhistes, et divers ouvrages historiques d'une étendue considérable, sont écrits dans cette langue, qui est aussi très-ancienne. Parmi les livres sacrés écrits en *pali*, il y en a beaucoup qui ont été rédigés avant que la religion de Bouddha fût introduite à Ceylan, ou peu de temps après la mort de Bouddha, dont l'ère commence l'an 543 avant l'ère chrétienne; ainsi Bouddha était presque contemporain de Zoroastre, et le *pali* était une langue vivante, en même temps que le *zend*, à l'époque même où les écrivains de l'Attique commençaient à se distinguer parmi les Grecs. Jusqu'à l'arrivée des Portugais dans l'Inde, Ceylan fut toujours le foyer du bouddhisme, et ce fut de cette île que la religion se répandit jusqu'à Birman, Ava et Siam avec le *pali* qui, ayant cessé pendant ce temps d'être une langue vivante, n'était plus qu'une langue sacrée ou savante.

Dans la langue vulgaire de Ceylan, ou le cingali, qui paraît appartenir à la classe des langues malabares, on a rédigé pareillement beaucoup d'ouvrages importans sur la religion et l'histoire;

et cette littérature acquiert, comme le pali, un grand prix par une circonstance : c'est qu'elle est indépendante de l'hindou ou du brahma du continent, et qu'ainsi elle peut servir, sous le rapport historique, à contrôler les relations des Hindous sur les événemens. A la fin d'une Dissertation de Joinville sur l'histoire, la religion et les mœurs des Ceylanais, on cite quelques livres en pali et cingalais, au total 17 ; ce ne sont pour la plupart que des recueils insignifiants de mots, et des dissertations grammaticales. C'est là, autant que nous le sachions, la seule notice qu'on ait encore publiée sur cette double littérature (1).

M. Rask a rapporté environ trente volumes de manuscrits palis, et quarante à cinquante cingalis ; ce sont pour la plupart des originaux anciens, écrits avec un très-grand soin pour les temples, et non des copies nouvelles ordinairement remplies de fautes, ou incomplètes. Quelques-uns ont été écrits à Kandy, et emportés de là lors de la conquête de cette capitale par les Anglais. D'autres ont été écrits à Amérapoura, capitale du royaume d'Ava, où les Européens ne peuvent pénétrer. Ils ont été transportés à Ceylan par un prêtre bouddhiste, qui entreprit, il y a quelques années, un voyage littéraire et religieux dans les basses-Indes, principalement pour obtenir la remise de quelques livres palis, qui avaient été enlevés sous la domination des Portugais et des Hollandais à Ceylan. Ce prêtre a depuis embrassé le christianisme, et a pris le nom de George Nadoris de Sylva.

Un des principaux de ces manuscrits est le *Iatakath-thakatha*, ou histoire de 550 incarnations de Bouddha, dont probablement la fin est historique, tandis que le reste est allégorique. Ce livre est rédigé en pali ; l'exemplaire a été écrit avec élégance et avec soin pour la bibliothèque d'un temple ; c'est le plus gros volume de toute la collection.

Le *Pansiya-panas-iataka-pota* est une traduction cingalie du précédent, en 2 forts volumes : ces deux ouvrages, c'est-à-dire le texte et la traduction, paraissent avoir été confondus dans la dissertation citée plus haut, où ce même livre est appelé *Giateke athoovavé*, ce qui est une terminaison ou mutilation cingalie du nom pali que l'on donne pour cingali.

M. Rask a également rapporté des exemplaires bien écrits et

(1) Nous croyons que l'ouvrage nouveau de M. Davy à Londres, sur Ceylan, contient aussi un aperçu de la littérature ceylanaise.

bien conservés des livres palis, *Dighanikayo*, *Anguttara-nikayo*, *Samyutta-nikayo*, *Sara-Sangaho*, dont on avait estropié les noms en les conformant à la prononciation cingalie et anglaise. Les autres ouvrages sont en partie historiques, tels que *Maha-Vanso* et *Rasa-Vahini*, tous deux en pali, le dernier en deux volumes; *Puja-Valya*, ancien livre de religion en cingali, qui jouit d'une grande autorité à Ceylan, et qui est cité à la fin de la dissertation de Joinville, sous le nom de *Poogia-Vallie*. Le *Raja-Valya* est pareillement une histoire rédigée en cingali, peut-être la même que dans cette dissertation on appelle *Ragia-Ratnakere*.

Le plus beau manuscrit de tous est ce qu'on appelle *Kamma-Vaca*, dont le contenu, presque entièrement liturgique, traite de la consécration des prêtres; il a été rédigé en pali, mais écrit à Amerapoura avec une espèce particulière de caractères birmans, qu'on pourra regarder peut-être comme la plus ancienne écriture palie. Ce manuscrit est exécuté avec beaucoup d'art; on a choisi les plus larges feuilles de la plus grande espèce de palmier qui existe au monde; elles sont couvertes de figures et d'ornemens en or; les caractères sont en vernis noir; tout le manuscrit consiste en 12 feuilles, liées par un cordon. C'est le seul des livres bouddhistes que l'on écrive avec cette sorte de caractères, et il n'y en a point d'autre exemplaire en Europe, à moins que Symes, qui en parle dans la relation de son ambassade à Ava, n'en ait apporté un. Dans l'Inde même, à l'ouest du Gange, on n'en connaît que deux exemplaires qui sont actuellement de retour à Ceylan, où ils ont été portés avec ce troisième (actuellement à la bibliothèque de Copenhague) d'Amerapoura par l'ancien prêtre George Nadoris de Sylva, mentionné plus haut. On peut donc regarder ce manuscrit comme une des plus grandes raretés littéraires qu'il y ait en Europe.

M. Rask avoue que les Anglais l'ont soutenu avec la plus grande libéralité dans la recherche et l'acquisition de ces manuscrits; ils lui ont avancé des fonds, procuré des recommandations, et lui ont facilité de toute manière les moyens d'atteindre le but de son voyage. M. Rask se loue surtout des prévenances de M. Elphinstone, gouverneur de Bombay (connu par la belle relation de son voyage au Caboul), et des missionnaires méthodistes à Ceylan.

D—c.

Nota. Les journaux allemands ajoutent à cette notice faite en Danemarck , que les achats de M. Rask dans l'Inde faillirent être annulés à cause des offres plus considérables faites par des Anglais. Ils ajoutent que M. Rask a déjà fait des découvertes importantes dans le texte des manuscrits qu'il a rapportés ; entre autres il a trouvé qu'Anquetil du Perron s'est entièrement trompé en faisant parler les anciens manuscrits des Perses au sujet d'un enfer indien ; M. Rask n'a point trouvé de lieu pour les damnés dans cette religion , ainsi l'enfer créé par Anquetil du Perron disparaît devant les regards plus exercés du voyageur danois.

295. NOTICE COMPLÈTE DES OUVRAGES DE M. DE HAMMER.

Esquisses ébauchées pendant un voyage de Vienne à Venise, par Trieste. Berlin ; 1800. In-8. , nouv. édit., 1822. — *Aperçu encyclopédique des sciences de l'Orient.* Leipzig , 1804 ; 2 vol. in-8. — *La Trompette de la guerre sainte.* Berlin , 1806 ; in-8. — *Alphabets anciens , d'Ibn Wachie (en anglais).* Londres , 1806. — *Chirin*, poème persan romantique. Leipzig , 1809 ; 2 vol. in-8. — *Rapports diplomatiques de l'ambassadeur turc Ansmidi Ahmed Effendi.* Berlin , 1809 ; in-8. — *Vues topographiques prises dans un voyage au Levant.* Vienne , 1811 ; in-4. — *Romélie et Bosnie*, traduit du turc. Vienne , 1812 ; in-8. — *Djafer , ou la Chute des Barmécides.* Vienne , 1813 ; in-8. — *Le Diwan de Mahomed-Chems-ed-Din-Hafiz.* Stuttgart , 1813 ; 2 vol. in-8. — *Essence des roses*, Tubingue ; 2 vol. in-8. — *Sonnets de Spencer*, Vienne , 1814. (Cet ouvrage , imprimé aux frais du prince de Sinzendorf, n'est pas entré dans le commerce ; il a été réimprimé en anglais et en allemand à Vienne ; 1816 ; in-8.) — *La constitution et l'administration publique de l'empire ottoman.* Vienne , 1815 ; 2 vol. in-8. — *La Feuille de Trèfle de l'Orient (Orientalisches Kleeblatt).* Vienne , 1818 ; in-4. — *Histoire des belles-lettres en Perse.* Vienne , 1818 ; in-4. — *Aperçu d'un voyage à Constantinople et à Broussa.* Pesth , 1818 ; in-4. — *Histoire des Assassins.* Stuttgart , 1818 ; in-4. — *Monument sur la tombe des deux derniers comtes de Purgstall.* Vienne , 1818 ; in-fol. (N'a pas été mis dans le commerce.) — *Copie figurée d'un rouleau de papyrus.* Vienne , 1822. (Ne se vend pas.) — *Constantinople et le Bosphore.* Pesth , 1822 ; 2 vol. in-8. — *Enfilade de joyaux d'Aboul-Maani.* Vienne , 1822. — *Triple son de Memnon.* Vienne , 1823. — *Motenebbi*, le plus grand poète des Arabes.

Vienne, 1824 (1). M. de Hammer vient de publier des *Contes inédits* du recueil des *Mille et une Nuits*, traduits de l'arabe. L'auteur a inséré plusieurs mémoires, dissertations et notices dans les *Mines de l'Orient*, dont il est un des principaux collaborateurs; il a fourni un aperçu de l'histoire et de la littérature des Ottomans, pour l'histoire de la littérature de M. Eichhorn. D'autres notices, articles et notes de M. de Hammer sont disséminés dans un grand nombre de journaux allemands, dans des almanachs et autres recueils, dans le *Magasin Encyclopédique*, etc.

296. INDISCHE BIBLIOTHEK. Bibliothèque indienne; par M. A. G. DE SCHLEGEL. 1^{er}. cahier du 2^e. vol. Bonn; 1824; Weber. (Voy. le *Bull.* d'avril, n°. 225.)

Nous avons déjà annoncé le 1^{er}. vol. de cette excellente collection de mémoires sur la littérature indienne. Le 2^e. commence par un aperçu général des progrès que cette littérature a faits dans les derniers temps. M. de S. y prend occasion de démontrer les défauts de la nouvelle *Grammaire sanskrite de Yater* (Calcutta, 1820), et de la *Chrestomathie de M. O. Frank* (Munich, 1821). La *Grammaire et Chrestomathie bengali*, par M. Haughton, professeur à Haylebury, est un ouvrage très-utile, bien fait et recommandable sur tous les points. Le reste de cet aperçu est extrêmement intéressant; mais nous nous contentons de le signaler à nos lecteurs, qui y trouveront une foule de remarques spirituelles et instructives. Le second mémoire, inséré dans le présent cahier, est la suite des recherches faites par M. G. de Humboldt sur les formes du verbe produites en sanskrit, par les suffixes *tvā* et *ya*. Le troisième morceau est l'annonce détaillée de l'édition critique du *Rāmāyana* de *Vilmāke*, que M. de Schlegel prépare, et qu'il accompagnera de notes et d'une traduction latine. KLAFROTH.

297. THE MOON OF INTELLIGENCE. La Lune de l'intelligence, journal bengali qui se publie par numéro.

Il en avait paru 9 en janvier 1822. Tous avaient pour objet de rendre quelque énergie au caractère national. Le rédacteur propose à ceux de ses compatriotes qui jouissent des biens de la

(1) L'épithète du plus grand poète des Arabes, que M. de Hammer donne à Montenebbi, a été contestée par le *Journal des Savans*, qui a combattu aussi l'opinion de cet orientaliste sur les Baphomets, prétendues idoles des templiers.

fortune, divers moyens d'améliorer la condition où sont tombés les Bengalis. Il les engage à faire des fonds pour répandre quelque instruction parmi le peuple, et à exécuter quelques travaux de salubrité. Il désire que le gouvernement mette un terme aux anxiétés des malheureux indigènes qui ne savent où brûler les cadavres de leurs morts, tandis que les chrétiens de toutes les sectes ont des espaces immenses pour ensevelir les leurs, et qu'il apporte quelques restrictions aux importations du vin, qui ne laissent pas au peuple de moyens de subsistance.

298. FRANZ BOFF ÜBER DAS CONJUGATIONS-SYSTEM DER SANSKRIT-SPRACHE. Système de conjugaison du Sanskrit comparé à celui des langues grecque, latine, persane et germanique ; par FRANÇOIS BOFF. Un vol. in-8. de 312 p. Francfort; 1816; Andreae.

Précédée d'un discours préliminaire dont il n'est pas facile de saisir le sens, et qui n'appartient pas à l'auteur du livre, et suivie de quelques extraits, traduits en allemand, du Ramayana, du Mahabharata et des Veda, aussi un peu difficiles à digérer, la partie grammaticale et principale de ce volume expose en 5 chapitres, suivis d'un supplément, le système des conjugaisons du sanskrit, comparé à ceux des langues grecque, latine, persane et germanique. Le 1^{er}. chapitre traite du verbe en général, et particulièrement du verbe *être*. Le 2^e. chapitre traite de la conjugaison de l'ancien hindou : la note de la page 47, concernant *katha*, *katham*, diffère de celle de la Bibliothèque indienne, I. 3., p. 337 (voyez n^o), où l'on voit un verbe dérivé d'un adverbe. Le 3^e. chapitre traite de la conjugaison des verbes grecs et de quelques racines : celle de *γράφω* (p. 62) est terminée par la lettre *ρ*. *ἄν ἀργεύειν* semble être un infinitif au nominatif (pag. 72), pareil à l'infinitif italien, employé comme impératif. Le 4^e. chapitre traite des conjugaisons des verbes latins. L'auteur indique *es* et *fu* (fou) comme radicales du verbe *être* latin (de *la esum* et *fuo*), hindou *as* et *bhu* (bhoul). On peut ajouter le slave *es* et *bu* (bou). Le 5^e. chapitre traite de la conjugaison persane et germanique. Le supplément, p. 137, traite encore du verbe *être*, où nous ne devons pas oublier que *bhou* et *as* (*was*) ne sont point si éloignés l'un de l'autre qu'ils paraissent l'être. A. B.

299. TAUSEND UND EINE NACHT, neu übersetzt, etc. Les Mille et une Nuits, nouvellement traduites et complétées, d'après un manuscrit de Tunis; par HABICHT, VON-DER-HAGEN et SCHALL.

12 vol. in-18. Prix, 24 fr. Breslau; chez Max et compagnie. (Annonce.)

Les trois auteurs de la nouvelle traduction ont profité des éditions françaises et anglaises afin de compléter *les Mille et une Nuits* pour les Allemands, comme on les a complétées pour les Français et les Anglais. L'un d'eux, le D^r. Habicht, possède un manuscrit arabe écrit à Tunis, ou venu de ce pays, et qui, selon l'assertion du possesseur, contient 200 nuits inédites, et des variantes considérables, ainsi que les vers que Galland n'a pas traduits. Il diffère aussi beaucoup du manuscrit que possédait M. de Hammer, et dont il a paru récemment une traduction défectueuse en allemand par Zinserling. Ce manuscrit n'est, au jugement des éditeurs, qu'une amplification et continuation extravagante faite en Égypte. Ils traduiront aussi les complémens contenus dans l'édition de Caussin de Perceval (7 vol.; Paris, 1806), dans celle de Jonathan Scott (Londres, 1811; 6 vol.), et dans celle d'Ed. Gauttier (Paris, 1822), faite avec la coopération de Langlès. L'ouvrage sera terminé dans le courant de 1824.

300. DE MOALLAKA LEBIDI, CELEBERRIMI VETERUM ARABUM POETE, CARMINE LAUDATISSIMO, Dissertationem commentario præviam scripsit et in lucem publicam emisit Car. Rudolph. Sam. Peiper, SS. ministerii candidatus. In-4. de 94 p. Jordansmühlen; 1823 (près de Nimtsch en Silésie).

Lébid est, comme on sait, auteur d'un des sept poèmes nommés *Moallakat*, c'est-à-dire, suspendus ou affichés, parce qu'ils avaient été jugés dignes d'être attachés aux murs du temple de la Mecque. Cet homme célèbre vivait du temps du prophète Mahomet. Il s'empessa d'embrasser la réforme religieuse du législateur arabe, et se fit désormais un scrupule de faire des vers : il n'aimait pas même qu'on lui rappelât ses anciennes poésies, et quand on le priait de réciter des vers, il récitait des versets du Coran.

La dissertation de M. Peiper est divisée en 6 articles, où il examine tour à tour le sujet du poème et la manière dont il est traité; le mètre et la rime de ce moallakat, le genre de poésie auquel il appartient, l'époque où il a été écrit, etc.

Ce poème est ce que les Arabes nomment une *cassidah*, mot que les Orientalistes traduisent ordinairement par *élégie*, mais que l'on ne devrait point essayer de traduire parce que les Orien-

taux ne classent leurs poésies que d'après les formes extérieures et non pas d'après le contenu. Ainsi la *cassidah* est un poème composé de 12 vers au moins et de 500 au plus, sur une même rime, dont le sujet peut être également un éloge ou une satire, les plaintes d'un amant ou l'expression de la joie, etc.

Le lecteur peut, du reste, lire la vie de Lébid (extraite du livre arabe intitulé *Kitab alagoni*) et la traduction française de son poème, à la suite du *Caṭilah et Dimnah* de M. le baron de Sacy, où il trouvera en grande partie ce qu'on lit dans l'ouvrage de M. Peiper.

G. T.

301. SULLE POESIE DEGLI ANTICHI ORIENTALI, E MASSIMAMENTE DEGLI EBREI. Des poésies des anciens Orientaux, et principalement des Hébreux; par M. le Dr. Hippolyte ROSELLINI.

Tous les philologues, et particulièrement les amateurs de la langue et de la poésie hébraïque, liront avec intérêt cette dissertation. L'auteur y fait connaître les causes qui portent la plupart des littérateurs à considérer la poésie hébraïque comme défectueuse et irrégulière. Il attribue la différence des poésies hébraïque, grecque et latine, à la diversité des climats, de l'éducation, des mœurs, de l'état social, et à mille autres circonstances, qui ont de l'influence sur les hommes, et conséquemment sur leur langage. Il fait voir ensuite que la poésie des Hébreux n'est pas du tout monstrueuse, et qu'elle est très-expressive. Il en apporte de beaux exemples tirés du cantique de Salomon. Il cherche à montrer enfin que les anciens Hébreux ont fait usage des plus belles figures, dont les plus grands poètes grecs et latins se soient servis. Par exemple, on lit dans le XVIII^e. psaume du roi prophète, « *Que le Seigneur descende porté sur le dos d'un chérubin, et que la terre tremble à son approche.* » Horace a embelli cette idée en parlant de Jupiter :

*Per purum tonantes
Egit equos, volucrumque currum;
Quo bruta tellus, et vaga flumina,
Quo Styx, et invisi horrida Tænari
Sedes, atlantæusque finis
Concutitur.*

Odar., lib. I, od. 34.

Virgile l'a aussi imitée, mais avec plus de force.

*Sub pedibus mugire solum, et juga cæpta moveri
Silvarum.
Adventante Deo.*

VI. Éneid. 256.

Dans le même psaume de David, Dieu descend en courroux, entouré d'un nuage épais plein de grêle et de feu; ainsi dans Virgile :

*Ipse pater mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ, quo maxima motu
Terra tremat.*

Les anciens Hébreux tiraient souvent leurs images de l'agriculture et des instrumens rustiques. En cela ils ont été encore imités par les Grecs. Ainsi on lit dans le 41^e. chap. d'Isaïe, v. 15, 16, la comparaison suivante : *Ego posui te quasi plastrum trituras novum, habens rostra serrantia : triturabis montes, et comminues, et colles quasi pulverem pones; ventilabis eos, et ventus tollet, et disperget eos.* Homère l'a imité dans son Iliade, liv. XX, v. 495, où il décrit la fureur d'Achille (1), et l'auteur fait voir que la comparaison d'Isaïe offre plus de force et d'expression. Enfin il suppose qu'Homère et Virgile ont pris d'Ézéchiel la comparaison de la colère de dieu avec un chaudron d'eau bouillante. (Virgile, VII, Énéid., v. 460, parlant de Turnus, et Homère, II. XXI, parlant du Xanthus.) (*Nuovo Giorn. de' lett.* jan., fév. 1824, p. 33.) MOSCATI.

302. SUR LE CODEX GIGANTEUS.

Il existe dans la bibliothèque royale de Stockholm, un manuscrit extraordinaire, appelé *Codex giganeus*. Il fut pris dans un couvent de St.-Benoît de Prague, pendant la guerre de 30 ans; il a six pieds de longueur, et six de largeur, et contient, outre la *vulgate*, les antiquités judaïques de Josèphe; les origines d'Isidore de Séville; les chroniques de Bohême, et un traité sur la magie, orné d'une figure coloriée du démon. (*Europ. Mag.*, nov. 1823, p. 462.) F. M. Mo.

303. SYSTÈME PERFECTIONNÉ DE CONJUGAISON DES VERBES GRECS, présenté dans une suite de tableaux paradigmatiques; par Frédéric THIERSCH. Trad. de l'allemand par F. M. C. JOURDA. (*Journ. asiat.*, déc. 1823, p. 364.)

M. Thiersch reconnaît 5 voyelles simples ou brèves, ε, ο, α, ι, υ, lesquelles étant doublées, donnent les cinq longues η, ω, ᾱ, î, û. C'est exactement le système sanscrit, où chaque brève a sa lon-

(1) La chronologie sacrée faisant Isaïe postérieur à Homère, cette remarque manque d'exactitude. (N. du R.)

gue correspondante; il les divise en *profondes* ou *formées dans l'intérieur de l'appareil vocal*; ce sont α , $\tilde{\alpha}$, ϵ , η ; $\omicron$, ω ; et en *antérieures* ou *proférées par le palais et les lèvres*, qui sont ι , $\tilde{\iota}$; υ , $\tilde{\upsilon}$. Des voyelles, l'auteur passe aux consonnes. Nous ne pouvons détailler ici tout ce qu'il dit sur les permutations des muettes qui servent de base à la conjugaison, et qui se retrouvent dans le sanscrit.

M. Thiersch insiste sur la division si lumineuse des temps du verbe en *principaux* et en *secondaires*. Le *présent*, le *futur* et le *parfait* sont les temps principaux; les secondaires sont l'*imparfait*, l'*aoriste*, le *plus-que-parfait*, autre analogie avec le sanscrit. L'auteur traite ensuite des *modifications du radical*, changemens qui se retrouvent aussi en sanscrit; il décompose chaque forme du verbe en *radical*, *voyelle modale*, *désinence personnelle*; il traite enfin des conjugaisons, et il n'est pas inutile de remarquer ici qu'en étudiant les anciennes formes, on reconnaît cette vérité, qu'en grec comme en sanscrit, la conjugaison primitive était μ , σ , τ , pour l'actif; or μ , ς , τ sont les consonnes radicales des trois pronoms $\mu\omicron\upsilon$, $\sigma\upsilon\upsilon$, $\tau\omicron\upsilon$. En rendant compte de cet ouvrage, le savant helléniste M. Burnouf explique, d'après le sanscrit, d'une manière lumineuse et satisfaisante, plusieurs anomalies des verbes grecs, dont jusqu'ici personne peut-être n'avait connu les motifs. G. T.

304. DEL COMANDO MILITARE ΘΕΣΘΕ ΤΑ ΟΠΛΑ. Dissertation sur le commandement militaire, $\Theta\epsilon\sigma\theta\epsilon\ \tau\acute{\alpha}\ \omicron\pi\lambda\acute{\alpha}$; par le prof. Amédée PEYRON; lue à l'académie royale de Turin, le 11 avril 1822. (*Memorie della Reale Accademia di Torino*, t. XXVII, p. 193, 1823.)

Le prof. A. Peyron entreprend dans cette dissertation de donner une explication historique et raisonnée de la vraie signification de ce commandement militaire, fréquemment employé dans les historiens classiques de la Grèce. Il fait d'abord observer que les *Vigerius*, les *Hooegeveen*, les *Zeun* et les *Hermann* se sont tout-à-fait abusés en donnant à $\Theta\epsilon\sigma\theta\epsilon\ \tau\acute{\alpha}\ \omicron\pi\lambda\acute{\alpha}$ les quatre interprétations suivantes: 1°. *aciem instruere, vel instrui*; 2°. *castrametari*; 3°. *castra munire*; 4°. *obsidere*. Il croit que Stürtz s'est aussi trompé, lorsqu'il interprète $\Theta\epsilon\sigma\theta\epsilon\ \tau\acute{\alpha}\ \omicron\pi\lambda\acute{\alpha}$ dans son *Lexicon xenophonticum*, 1°. *armatum consistere*; 2°. *in armis consistere jubere*; 3°. *arma ordine collocare*; 4°. *Castrametari*; 5°. avec le mot $\acute{\alpha}\nu\iota\alpha$, *armatum resistere*; *aciem*

instruere adversus aliquem ; cum suis invadere, et il fait sagement observer que si ce commandement avait autant de significations, lorsque Xénophon commanda à ses soldats en tumulte auprès de Byzance, *θεσθε τὰ ὅπλα*, quelques-uns auraient dû se préparer à la bataille; quelques autres déposer les armes; les autres fortifier le camp, et d'autres enfin assiéger Byzance, ce qui aurait produit une grande confusion. M. Peyron veut donc que cette phrase, *τιθεσθαι τὰ ὅπλα*, signifie une seule opération, et après avoir examiné analytiquement plusieurs passages de *Thucydide*, d'*Hérodote*, de *Xénophon*, de *Diodore de Sicile*, et d'autres auteurs classiques, il est d'opinion que ce commandement militaire doit s'interpréter, *armes à terre; reposez-vous*. Il avoue cependant que *Démosthène* et *Eschine* donnent à cette phrase une autre signification, savoir: *defendere*; mais il dit que ces deux auteurs étaient des orateurs, et non pas des militaires.

MOSCATI.

305. Αισχύλου Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας, *Æschyli Septem ad Thebas*, ad fidem manuscriptorum emendavit, notas et glossarium adjecit Carolus Jacobus Blomfield; Lipsiæ; 1823; in-8.

La première édition est de Cambridge. M. Blomfield y donne successivement les tragédies d'Eschyle; et les *Sept chefs devant Thèbes*, comme les autres pièces, se trouvent ainsi réimprimées. L'éditeur allemand a mis à leur place les choses qui avaient été laissées à la fin du volume, il a purgé ce livre de quelques fautes d'impression; et, ayant ajouté ses propres notes à celles de Blomfield, il les a fait imprimer séparément pour que les possesseurs de la première édition pussent les acquérir. Les conjectures de Tyrwhitt sont données à la suite du glossaire. Ici, comme dans le *Prométhée*, comme dans toutes les autres tragédies, M. Blomfield est concis et n'omet rien d'essentiel, négligeant toutefois à dessein ces minuties qui arrêtent le savant là où la plume du copiste s'est égarée en créant une leçon évidemment fautive. Alliant la modestie et la bonne foi à la saine critique et à l'érudition, M. Blomfield s'accuse dans sa préface d'avoir confondu les uns avec les autres plusieurs manuscrits de la bibliothèque. Sévère envers lui-même, il aurait droit de l'être aussi envers les autres: cependant c'est avec beaucoup d'urbanité qu'il signale une assez plaisante erreur échappée à Askew. Pour la disposition des chœurs, M. Blomfield a suivi Burney, *quædam tamen pro aurium*

mearum judicio ordinavi secus atque eruditus tentaminis auctor. Nous regrettons que le défaut d'espace nous interdise de rappeler quelques remarques grammaticales, elles sont dans la préface et on les lira avec fruit.

DE GOLBÉRY.

306. Αἰσχύλου Ἀγαμέμνων, *Æschyli Agamemnon, ad fidem manuscriptorum emendavit, notas et glossarium adjecit Carolus Jacob. Blomfield; editio auctior, Lipsiæ, 1823, in-8.*

L'édition de Blomfield a paru à Cambridge en 1822; on l'a réimprimée à Leipsick en 1823, en y joignant l'article du journal intitulé *Quarterly review*, et une collation du manuscrit Farnèse, qui est aujourd'hui à la bibliothèque royale de Naples. En accordant la préférence à l'édition anglaise sur l'édition allemande, on se priverait ainsi de deux excellens morceaux. Voyons maintenant ce qui est commun à l'une et à l'autre. Comme cette tragédie a beaucoup d'endroits douteux pour le texte, ce volume a exigé plus d'étendue que les autres tragédies d'Eschyle. L'éditeur fait d'abord l'histoire des éditions de l'*Agamemnon*, et reconnaît que cette pièce est tronquée dans les éditions d'Alde, de Robortel et de Turnèbe; à tel point qu'il y avait une lacune entre le vers 301 et le vers 1034, et qu'après le 1129^e. on se perdait de suite dans le chant des Coéphores. Pétrus Victorius, à l'aide d'un autre manuscrit, remplit cette lacune et fit cesser cette confusion, qui venait de la perte de quelques pages: on croit que ce nouveau manuscrit est celui de Médicis, que l'on conserve aujourd'hui à Florence; MM. Bencini et Poggi l'ont collationné pour l'édition de M. Blomfield. Ce n'est pas le seul secours obtenu par lui; M. Jacques Morelli lui a envoyé les leçons d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et Robortel paraît en avoir fait usage, car il était à Venise de 1549 à 1552. Cependant, comme l'observe M. Blomfield, s'il l'avait réellement connu, pourquoi aurait-il négligé tout ce qui suit le vers 1129; il l'aurait infailliblement copié, et n'aurait point laissé subsister cette fâcheuse lacune. Les conjectures de Casaubon, envoyées par M. de Burigny à Needham, telles qu'elles existaient à la Bibliothèque royale de Paris, donnent lieu à M. Blomfield d'émettre l'opinion que Stanley les a copiées sans le dire, et s'en est ainsi attribué tout l'honneur. Toutes ces observations philologiques sont suivies, dans la préface, de remarques littéraires sur le nombre des personnages, sur les unités, enfin sur les traductions en vers alle-

mands. L'une est de M. Conz, et a paru à Tubingue en 1815 in 8°; et c'est dans le cours de cette même année que le célèbre Voss en a rendu compte dans les Annales de Heidelberg; l'autre traduction est de M. de Humboldt, ambassadeur de Prusse en Angleterre, elle est en vers du même mètre que l'original; mais M. Blomfield ne la cite qu'à cause des corrections de Hermann qui y sont jointes. Quant à la traduction en elle-même, il dit : *Paucis tantum in locis excutere potui quàm Germanicè parùm sciam*. Les variantes et leur discussion occupent le bas des pages; un glossaire, où les mots sont classés par ordre de vers, suit le texte de la tragédie.

DE GOLBÉRY.

307. Αἰσχύλου Πέρσαι, *Æschyli Persæ*; *ad fidem manuscriptorum emendavit, notas et glossarium addidit* C. J. BLOMFIELD. Lipsiæ; in-8.; 1823.

C'est encore une édition de Cambridge répétée presque immédiatement à Leipsick. *Les Perses*, dans l'ordre des travaux de M. Blomfield, ont suivi *Prométhée* et *les Sept chefs contre Thèbes*, et ont précédé l'*Agamemnon*. Dans chacune de ces pièces on remarque un perfectionnement sensible dans la manière de l'éditeur, et chacune est ornée d'une préface vraiment littéraire. Ici, comme il l'avait fait précédemment, M. Blomfield s'accuse de quelques fautes; il sait si bien les reconnaître qu'il saura sans doute aussi les réparer en nous donnant un Eschyle complet. Le public a bien le droit de l'attendre de lui. Une divergence d'opinion, qui l'éloigne de celle d'Hermann, lui donne l'occasion d'éclaircir savamment un point d'antiquité relatif aux esclaves appelés Στῶται, dont les fonctions étaient de bien disposer les sièges et les lits des personnes de distinction, ὥα κόσμον ἔχειν ἢ ζῶσις, καὶ εὐφραειαν. Que ne pouvons-nous suivre l'auteur dans sa discussion sur Phrynicus, sur Pratinas, sur les chœurs, sur l'usage des trochées et des anapestes! M. Blomfield pense que les tragédies qui nous restent d'Eschyle ont été données dans l'ordre suivant: les Suppliantes, les Perses, Prométhée, les Sept Chefs, Agamemnon, les Coéphores, les Euménides. Il place Agamemnon, les Coéphores et les Euménides, dans la même tétralogie, jouée la 1^{re} année de la 80^e olympiade. En traitant de l'époque où Eschyle passa en Sicile, l'auteur relève une bien singulière interprétation faite par Stanley, d'un passage de Suidas qui attribue le départ du poète, selon cette interprétation

bizarre, à ce que les banquettes se rompaient quand il donnait une pièce. Voici les propres paroles de Stanley, qui avait à expliquer les mots διὰ τὸ πασὶν τὰ ἱερὰ ἐπιδεικνυμένου αὐτοῦ... *Subsellia frangere, dicebatur qui non stetit sed excidit; hoc est qui non placuit*. Scaliger avait déjà émis cette opinion; M. Blomfield la détruit par un autre passage de Suidas, par une citation de Libanius.... Mais où nous conduit le plaisir de le suivre! nous entrons là dans des détails que ne comportent pas les bornes de ce recueil, et déjà il nous faut quitter et Scaliger, et M. Blomfield, et Eschyle lui-même!

DR GOLBERY.

308. Κτησιου του Κνιδιου τῶ Σωζόμενῳ. *Ctesiae Cnidii quæ supersunt, nunc primum seorsum emendatiùs atque auctiùs edita, cum interpretatione latinâ Henrici Stephani aliorumque, etc.* Goettingue; 1823; in-8°.

Qui ne sait que les éditions in-folio d'Hérodote sont ordinairement accompagnées de fragmens de Ctésias? mais ces fragmens n'avaient pas encore paru séparément. M. Albert Lion nous les donne aujourd'hui in-8°. Il y a joint, outre l'interprétation latine, les notes de Henri Étienne, de Hoeschel, de Schott, de Gronove, et enfin les siennes. Ces fragmens seront donc dorénavant accessibles à tout le monde, et l'on n'aura plus besoin, pour avoir Ctésias dans un autre format que l'in-folio, de faire la dépense de l'Hérodote de Borheck. M. Albert Lion n'est cependant pas le seul qui rende à l'histoire ancienne le service de faire lire Ctésias. Un jeune philologue, que l'Alcibiade de Plutarque, que plusieurs dissertations savantes ont mis au premier rang de ceux sur lesquels se fondent les espérances de l'Allemagne savante, M. Behr enfin, auteur de l'*Apollon Patricius* et de la *Minerve Primigenia*, va nous donner aussi une édition de Ctésias, à laquelle il travaille depuis plusieurs années avec ce soin qui distingue tout ce qui sort de sa plume. M. Lion n'a donné de Ctésias que les fragmens qui portent son nom; il s'est attaché aux meilleures éditions de Photius, et en a tiré quelques leçons jusqu'ici négligées. Dans les notes, il s'est particulièrement attaché au sens, laissant le soin aux lecteurs de chercher ailleurs les explications historiques, et évitant surtout les longueurs. Quant aux manuscrits, il convient n'en avoir pas collationné. On voit que nous avons obtenu de M. Lion l'avantage de lire Ctésias sans pûitre et avec quelques bonnes notes d'un critique judicieux; mais

que nous attendons de M. Behr une provision de nouvelles leçons, un bon commentaire historique, et enfin toute l'érudition qui, dans ses autres ouvrages, révèle un des élèves les plus distingués du célèbre Creutzer.

DE GOLBERY.

309. CHRIST. AUG. BRANDIS, *philosophiæ doctoris et professoris, diatribe academica de perditis ARISTOTELIS LIBRIS, DE IDEIS ET DE BONO, sive philosophia*. Bonn; 1823; in-8°. de 69 pages.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, on possédait encore un ouvrage d'Aristote que le temps a détruit, et M. Brandis cherche à en retrouver quelques vestiges. Cet écrit est en effet digne de toute l'attention du philosophe; car il ne s'agit de rien moins que d'établir, comme Aristote paraît l'avoir fait, que Platon avait une toute autre doctrine que celle que l'on tire aujourd'hui de ses dialogues. S'il en faut croire ce que les commentateurs grecs d'Aristote, et surtout Simplicius, nous ont appris de ce livre de *Ideis*, Platon aurait été un panthéiste, malgré le dualisme métaphysique qui, dans ses dialogues, sépare l'être divin et primitif, de la nature matérielle. Cela s'accorderait fort peu avec les traités que nous a laissés Platon. Aussi Simplicius, qui cite le péripatéticien Alexandre d'Aphrodisée, en fait-il la remarque. Aristote aurait-il mal compris le maître, ou bien lui aurait-il faussement attribué une doctrine qu'il ne professait pas, afin de le réfuter plus aisément? L'une et l'autre supposition sont également inadmissibles. On voit que M. Brandis trouve ici un vaste champ pour les discussions philosophiques, et la philologie lui a de grandes obligations. Il prouve que les titres de *Ideis*, de *Bono*, de *Philosophia* appartiennent tous trois à ce même ouvrage; il réfute l'opinion de ceux qui ne voient dans l'ouvrage perdu qu'un chapitre de la métaphysique que nous avons encore; et, pour le fond des choses, il pense que la divergence d'opinion qui est si tranchée entre les dialogues et ce que nous disait Aristote, vient uniquement de ce que Platon professait des doctrines qu'il ne révélait qu'à ses seuls disciples, en se gardant de les publier. L'auteur croit en conséquence que plusieurs disciples, Aristote, par exemple, Hestiaeus, Speusippe, Héraclide de Pont, et Xénocrate, élève de Speusippe, ont écrit le résultat de ces leçons mystérieuses. Mais pourquoi Platon, qui, dans ses dialogues, a eu si souvent l'occasion de produire sa véritable pensée, l'a-t-il voilée au public? Pourquoi, en révélant à

ses disciples autre chose que ce qu'il écrivait, a-t-il laissé de lui-même une opinion erronée? On sent que la réponse à ces questions fait naître plus d'un doute, crée maintes difficultés, et qu'il ne suffit pas de quelques lignes lorsqu'un livre entier ne fait que montrer l'esprit et l'érudition de son auteur, sans pour cela trancher le nœud qui nous embarrasse. On attend de M. Brandis une édition complète d'Aristote, et le livre que nous annonçons est fait pour augmenter encore l'impatience avec laquelle le public désire d'obtenir enfin un bon travail critique sur le plus important à la fois et le plus négligé des auteurs. DE GOLBERY.

310. FLAV. MEROBAUDIS CARMINA. St.-Gall, 1823.

M. de Niebuhr a découvert ces pièces de vers pendant son séjour à Saint-Gall, en fouillant dans les précieux manuscrits que renferme la bibliothèque du ci-devant chapitre de cette ville. Ce sont des fragmens des écrits d'un ancien Romain, Mérobaudes, qui se distingua comme guerrier, orateur et poète, et auquel on éleva à Rome une statue après sa mort, en 425. Cette statue a été découverte en 1813. M. Niebuhr compare cet écrivain à Claudien; il loue la grande élégance de son style et l'énergie extraordinaire de ses pensées.

311. ALLGEMEINE UMRISSE DER GERMANISCHEN SPRACHEN, DER HOCHDEUTSCHEN, DER NIEDERDEUTSCHEN, DER SCHWEDISCHEN UND DER GOTHISCHEN DES ULFILAS. Aperçu général des langues germaniques, le haut-allemand, le bas-allemand, le suédois et le gothique d'Ulphilas, conçu sur un plan nouveau, avec un supplément; par J. W. PFAFF. 1 vol. in-8°. de 176 p. Nuremberg; 1817.

M. Pfaff a tâché de définir et expliquer les parties du discours et leur formation. Il a comparé 4 des principaux dialectes germaniques, et il a donné des listes de mots qu'il a cru appartenir exclusivement à certains dialectes, entre autres à celui d'Ulphilas. M. Weinhart (*suprà* n°. 11) lui a démontré le contraire, et a fourni les parallèles de ces prétendus idiotismes. A. B.

312. DEUTSCH-RUSSISCHES UND RUSSISCH-DEUTSCHES WÖRTERBUCH NACH DEM GROSSEN WÖRTERBUCH DER RUSSISCHEN AKADEMIE BEARBEITET VON J. HEYM. Riga; bey Hartmann; 1801. 2 volumes in-8°.

La langue russe a deux dictionnaires académiques, l'un étymologique, l'autre alphabétique, tous les deux en russe. Parmi les dictionnaires qui donnent d'autres langues à côté du russe, ceux de Heym sont les meilleurs, sans toutefois être égaux aux bons dictionnaires allemands-anglais, où allemands-français, dont un mérite particulier est de ne jamais donner dans une partie un mot sans le donner aussi dans l'autre. A. B.

313. REMARQUES SUR LES ANCIENNES CHANSONS POPULAIRES DES DANOIS; par C. MOLBECH. (*Skandinaviske Litteraturselskabs skrifter*, t. 19, p. 1-125.)

Les Danois ont, comme d'autres peuples, des chansons populaires faites dans le moyen âge, dont on ne connaît pas les auteurs, et qui, dans le cours des temps, se sont altérées et ont perdu leur vieux langage. Sans être en rapport avec les chants des anciens Scaldes, cette poésie populaire n'est pas non plus une simple imitation ou traduction de la poésie allemande qui s'était répandue dans le Nord. Les sujets sont souvent les mêmes dans les deux poésies, mais la manière de les présenter est ordinairement différente, et les Danois regardent ces vieilles pièces de vers comme une production indigène. Le fond en est souvent historique; les poètes, usant de la faculté accordée aux poètes de toutes les nations, l'ont traité suivant leur imagination. Comme après le temps des Scaldes il n'y eut plus en Danemark de poètes de profession ou de ménestrels, ces chansons n'ont été conservées que par le peuple, qui les chantait et les transmettait de génération en génération. Un grand nombre de ces chansons, désignées sous le nom de *kæmpeviser*, ou chansons héroïques, existent aussi en suédois. M. Molbech soutient que c'est en Danemark et non pas en Suède qu'elles ont pris naissance. Il paraît que les Suédois ne conviennent pas tout-à-fait de cela.

L'auteur examine d'abord leur âge. Le langage des *kæmpeviser*, dans les plus anciens manuscrits et dans le premier recueil publié par Vedel en 1591, n'est pas plus ancien que le milieu du 16^e. siècle: il en est de même des formes grammaticales et de l'orthographe. Cependant la poésie qui règne dans plusieurs de ces chansons est si simple et si naturelle, et trace avec tant de vivacité le tableau des mœurs, usages, opinions et caractères de l'ancien temps, qu'elle annonce une origine antérieure au milieu du 16^e. siècle. Considérées sous le rapport des sujets qu'elles

traitent , elles présentent des traditions aussi anciennes que les poèmes de l'Edda. Quelquefois les sujets se ressemblent dans les chansons populaires danoises et les poèmes islandais ; mais dans ceux-ci les événemens sont peints avec plus de vigueur , et les hommes y agissent avec plus d'énergie. La mythologie scandinave est étrangement défigurée dans les *kæmpeviser* : on voit bien qu'à l'époque où elles ont été faites , on ne révérait plus Odin et Thor. M. Molbech observe qu'il serait intéressant de connaître quand et comment s'est fait le passage ou la transition de l'ancienne poésie islandaise à la poésie populaire danoise : l'histoire de la langue et de la poésie danoise y gagnerait ; mais il n'y a pas d'espoir d'arriver à cette connaissance , parce que les documens nécessaires n'existent plus. Voici ce qui distingue les chansons populaires d'avec les poèmes des Scaldes islandais : ceux-ci n'avaient pour leurs vers que des rimes de lettres ; les chansons ont des rimes de syllabes : dans les *sagas* des Scaldes l'expression est hardie , quelquefois recherchée , et riche d'images ; dans les chansons elle est nue et sans ornement. Il faut pourtant faire une distinction : les poèmes des Scaldes anciens respirent une poésie naturelle qui dédaigne toute parole inutile , et qu'animent le sentiment et l'imagination , au lieu que les derniers Scaldes sont pleins d'enflure et d'affectation. Enfin , les chansons populaires se distinguent par le ton lyrique qui les rend susceptibles d'être chantées et de devenir vraiment populaires. Il paraît que l'art des Scaldes a été moins pratiqué en Danemark qu'en Norwège et en Islande , et que , pour cette raison , les chansons populaires se sont multipliées considérablement chez les Danois. Elles ont de commun avec les ballades écossaises , un ton triste et plaintif qui règne aussi dans les airs ; elles ont encore d'autres rapports avec la poésie populaire des Écossais ; mais elles en ont peu avec les chansons des Allemands , qui , en général , sont plus modernes , moins naïves et plus rares. Ce n'est pas que l'Allemagne ait manqué de poètes , mais il paraît qu'on a négligé de prendre des précautions pour conserver leurs productions ; ce qui ferait supposer qu'elles n'étaient pas devenues très-populaires.

Quoique les chansons danoises ne remontent pas au delà du 14^e. siècle , elles sont toujours des monumens intéressans de la langue , des croyances et des opinions , au moyen âge. Le professeur Nyerup a publié , il y a plusieurs années , un recueil de ces

poésies, dont on avait déjà imprimé auparavant des collections moins considérables; encore y a-t-il dans les recueils manuscrits plus de 200 pièces qui ne se trouvent pas dans celui de M. Nyerup. M. Molbech fait observer que le Danemark a été un des premiers pays où l'on se soit occupé à imprimer les chansons populaires. Il y a plus de 230 ans qu'on a commencé à exécuter ce projet.

D-G.

314. A NEW POCKET DICTIONARY OF THE DUTCH AND ENGLISH LANGUAGES. Nouveau Dictionnaire de poche des langues hollandaise et anglaise; avec un vocabulaire des noms propres, géographiques et historiques; en deux parties: 1^{re}. partie, l'anglais et le hollandais; 2^e. partie, le hollandais et l'anglais; soigneusement et convenablement arrangé, d'après l'orthographe en usage dans la Hollande, par J. WERNINCK, D. D., membre de l'Institut des Pays-Bas et ministre de l'église hollandaise de Londres. Prix, 12 sh. relié. Londres; 1824; Cadell, Whittakers, Longman, Baldwin, et Boosay. (*Lond. Lit. Gazet.*, mars 1824, p. 208.)

MYTHOLOGIE.

315. SPECIMEN INAUGURALE de origine et progressionem apud antiquos ALLEGORICÆ FABULARUM INTERPRETATIONIS, par H. N. VAN TEUTEM. Utrecht, 1823.

L'auteur parle d'abord dans cette thèse de l'influence des anciens poètes sur la politique, la vie civile et sociale; et, après avoir indiqué les raisons pour lesquelles les sophistes et les philosophes faisaient un si fréquent usage des poètes, il cherche dans les progrès de la civilisation des Grecs le principal motif qui fit dans la suite ou rejeter entièrement, ou expliquer allégoriquement les fables anciennes. Au second chapitre, l'auteur arrive à son sujet même, l'explication allégorique de ces fables. En commençant par les temps antérieurs à Alexandre le Grand, il fait voir que ce furent les poètes lyriques et dramatiques qui, les premiers, commencèrent à expliquer les fables anciennes par l'allégorie, et que de la poésie ces explications passèrent dans les systèmes des philosophes, et s'y unirent comme symbole aux doctrines. Après le siècle d'Alexandre, le grand respect qu'on avait pour les poésies d'Homère et l'école d'Alexandrie, accréditèrent beaucoup la manie des allégories; plusieurs sectes philosophi-

ques s'en occupèrent spécialement, ou plutôt la nouvelle école platonique ou les éclectiques appliquèrent à leur tour l'allégorie à l'interprétation de l'Écriture sainte.

Il faut remarquer que l'auteur ne s'occupe que des *mythes* philosophiques et physiques, et ne parle qu'en passant des fables historiques, qui pourtant auraient pu fournir ample matière à des recherches. Nous demanderons aussi à l'auteur si l'on ne pourrait pas chercher l'origine des applications allégoriques dans les mystères où l'on enseignait en symboles les vérités les plus importantes, surtout celle de l'immortalité, et si le langage hiéroglyphique des Égyptiens n'a pas donné lieu à l'école d'Alexandrie d'introduire ce système interprétatif? L'auteur n'a pas non plus assez distingué les traditions populaires d'avec les fables dont les poètes et les philosophes ornèrent dans la suite leurs ouvrages, en détruisant la simplicité primitive des fables anciennes; aussi l'auteur se prononce-t-il peu favorablement sur les explications allégoriques qui, à son avis, ont été plus nuisibles qu'utiles. Cependant la manie de quelques savans de voir des allégories partout ne prouve rien contre la chose même, et nous sommes convaincus que les *mythes* primitifs n'ont eu réellement d'abord qu'un fondement et une signification historique et physique; que les poètes les ont mélangées et falsifiées, et que par cette raison l'origine en est difficile à découvrir, mais que ce n'en est pas moins une étude agréable et utile. Cette dissertation mérite au reste d'être recommandée aux amateurs de la littérature ancienne, et surtout à ceux de la mythologie. (*Algem. konst en letterbode*, août 1823.)

316. ISIDE E OSIRIDE. Isis et Osiris, opusculé de Plutarque de Chéronée, traduit du grec, avec des notes philologiques et des observations sur le texte, par M. Séb. CIAMPI. Un vol. in-8. de 89 pag., avec pl. Florence; 1823; Piatti.

317. PHANTASIEN DES ALTERTHUMS. Imaginations de l'antiquité, ou Recueil de traditions mythologiques des Grecs, des Romains et des Égyptiens; par J.-A.-L. RICHTER. 1^{er} vol., 1808; in-8., 312 p.; 2^e vol., 1817, 431 p.; 3^e vol., 1817, 466 p.; 4^e vol., 1818, 622 p.; 5^e et dernier vol., 1820, 482 p., avec vingt planches et six tableaux généalogiques, et vingt-quatre

pages d'explication des planches. Prix : 7 thalr. 18 gr. Leipsik ; 1820 ; Voss.

Les Grecs , les Romains et les Égyptiens sont célèbres chez toutes les nations pour leur mythologie et leurs traditions religieuses. M. Richter s'est proposé, dans l'ouvrage que nous annonçons, de présenter un recueil de tout ce qui lui a paru plus intéressant dans la mythologie de ces trois grands peuples. Il a tiré son sujet des ouvrages classiques , et des différens auteurs qui ont traité avant lui de cette matière, et il n'a rien négligé pour rendre son recueil tout à la fois agréable et utile à ses lecteurs. Des tableaux généalogiques y ajoutent un intérêt particulier, et ses explications des planches méritent l'attention et le suffrage du public. (*Leipz. Lit. Zeit.*, août 1824, p. 1578.) MOSCATI.

318. DAS GÖTTERTHUM DER HELLENEN. Mythologie des Grecs et des Romains ; par le Dr. Fr. W. GÖDICKE. 215 p. in-8. Berlin ; 1822. (*Allg. Lit. Zeit.* de Halle, nov. 1823, p. 546.)

Malgré son titre, il est peu question de la mythologie des Romains dans cet ouvrage, et l'auteur a négligé de faire voir comment les idées mythologiques des Grecs se sont modifiées chez les Latins. A l'égard de l'origine de l'ancienne mythologie, l'auteur a son système particulier. Il pense que la plupart des traditions relatives à la mythologie ont une origine historique, qu'on en trouve encore des traces fréquentes, que Jupiter, par exemple, était roi de Crète, et régna soit en même temps que son père Chronos ou peut-être après lui. Il est douteux si l'auteur a suivi Évhémère, ou s'il est arrivé à ce système par ses propres réflexions. L'auteur parle successivement de chaque divinité, et à l'exception de l'introduction, nous n'avons pu découvrir de système dans la disposition des matières. Il y a beaucoup de détails instructifs ; l'auteur annonce qu'il a eu recours aux sources, et l'on s'en aperçoit bien. Dans les supplémens, il traite des aruspices, des oracles, des augures et des divers grades de la classe sacerdotale. D.

319. RECHERCHES SUR LE CULTE DE BACCHUS, symbole de la force productive de la nature, considéré sous ses rapports généraux dans les mystères d'Éleusis, et sous ses rapports particuliers dans les dionysiaques et les triétésiques ; par P. N. ROLLE, conservateur de la bibliothèque de la ville de Paris, ouvrage qui a remporté le prix proposé en 1819 par l'Institut

(Académie des inscriptions et belles-lettres); 3 vol. in-8. Paris; 1824; Merlin.

Nous rendrons compte, dans le prochain cahier, de cet ouvrage remarquable par l'étendue des recherches, et que le suffrage de l'Académie recommande d'avance à l'attention du monde savant.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

320. LEZIONI ELEMENTARI DI ARCHEOLOGIA. Leçons élémentaires d'Archéologie, professées à l'université de Pérouse, par J. B. VERMIGLIOLI. 2 vol. in-8°. Pérouse; 1822; Baduel. (*Suprà*, janvier, n°. 22.)

Cet ouvrage, d'après l'analyse insérée dans le *Giornale dell' Italiana Letteratura*, et que nous avons soigneusement parcourue, nous paraît très-intéressant et même nécessaire aux archéologues, aux numismatistes et à tous les amateurs de l'antiquité. Le premier volume contient XIX leçons, dont chacune est d'un intérêt particulier, et M. Vermiglioli n'a pas négligé, dans ses travaux et dans ses recherches, de mettre son sujet à la portée de tous les lecteurs. Le 2^e. volume est composé de XIV leçons. Dans le premier M. Vermiglioli s'occupe de l'archéologie en général, et il la divise en *littéraire et artistique*; il en forme trois classes : l'égyptienne, la grecque et l'étrusque. Dans le second volume il traite de la numismatique, en indique toutes les parties, et nous fait connaître ses époques classiques, son origine, ses progrès et sa décadence. Il serait impossible de donner ici des détails plus étendus sur l'ouvrage de M. Vermiglioli, et nous finirons en répétant ici l'éloge qu'on lui accorde dans l'analyse précitée : « *Vir est optimus, et inter sæculi ornamenta numerandus; colit studia; studiosos amat, fovet, provehit.* » (*Giorn. dell' Ital. Letter.*, tome LVIII, janv. et fév. 1823, p. 3.) MOSCATI.

321. SUR UNE COUDÉE ÉGYPTIENNE EN MARBRE, de la collection de M. Nizzoli, chancelier du consulat d'Autriche en Égypte. (*Biblioteca Italiana*, cahier de janvier et février 1824, p. 45.)

M. Nizzoli a fait transporter à Florence une collection de 1400 morceaux antiques qu'il a recueillis en Égypte. Dans le nombre se trouve une coudée en marbre dont la figure est jointe à la des-

cription qu'en donnent les rédacteurs de la Bibliothèque italienne. Cette coudée se compose de 6 palmes ou 24 doigts. Celle que M. Jomard a fait connaître en 1822, d'après un dessin de M. Drovetti, a un palme ou 4 doigts de plus. Des inscriptions en hiéroglyphes sont gravés sur les deux, ainsi que des divisions, dont quelquefois des chiffres hiéroglyphiques indiquent la nature et la valeur. Très-récemment, un fragment d'une troisième coudée a été acquis à Paris pour le cabinet du roi. Les observations suivantes sur ces trois monumens comparés, nous dispensent d'entrer ici dans plus de détails sur l'intéressant mémoire inséré dans la Bibliothèque italienne.

322. OBSERVATIONS SUR LES COUDÉES ÉGYPTIENNES découvertes dans les ruines de Memphis.

La comparaison attentive de plusieurs monumens de même espèce, lorsque leur explication ne ressort pas d'abord de l'étude isolée d'un seul d'entre eux, est le moyen le plus sûr de parvenir à en apprécier complètement le mérite. Les coudées égyptiennes découvertes dans les ruines de Memphis offrent un nouvel exemple de la certitude qui résulte de ce procédé de la critique archéographique, et c'est en l'employant que j'ai pu espérer d'ajouter quelques données positives de plus à l'interprétation de ces curieux monumens, de rectifier même la plupart des opinions qu'ils ont fait naître; et en cela je reconnais n'avoir d'autre avantage que celui d'arriver après les autres, et de pouvoir comparer plusieurs des monumens de ce genre. Il existe aujourd'hui trois de ces coudées : c'est leur rapprochement qui éclaircira certains doutes qu'une seule n'était propre qu'à faire naître; et je le fais remarquer, parce qu'il m'a toujours paru d'une rigoureuse équité, dans la critique des opinions des autres, de ne pas affecter plus de savoir parce qu'on a pu consulter plus de matériaux; il faut en ceci faire la part et du hasard et du temps.

La première de ces coudées fait partie de la collection d'antiquités égyptiennes formée par M. Drovetti, consul général de France à Alexandrie, achetée récemment par S. M. le roi de Sardaigne, et transportée à Turin.

La seconde coudée est dans la collection que M. Nizzoli, chancelier du consulat d'Autriche en Égypte, a envoyée à Florence.

La troisième, qui n'est qu'un fragment, a été rapportée d'É-

gypte par M. Raffaelli, à qui j'en dois la communication, et a été achetée depuis pour le cabinet du roi.

La coudée Drovetti, de bois dit de Méroé, a été publiée en 1822 par M. Jomard, sous le titre d'*Étalon métrique*, et d'après un dessin que le possesseur lui en avait adressé. Un extrait de ce mémoire a été inséré au Journal des Savans du mois de novembre de la même année, et M. Gossellin en a fait l'objet de quelques *observations*, consignées dans le cahier suivant du même journal.

Le recueil publié à Milan sous le titre de *Biblioteca italiana*, contient, dans le volume des mois de janvier et février 1824, publié au mois de mars dernier, une dissertation anonyme sur la coudée Nizzoli, qui est, dit-on, en *marbre* très-friable, et dont l'auteur de l'article s'est procuré un dessin.

Enfin, le fragment nouvellement acquis pour le cabinet du roi est en schiste et est encore inédit. J'en donne la figure exacte sur la planche ci-jointe, dessinée par M. L. J. J. Dubois.

Ces coudées ont la forme d'une règle plate et épaisse. La coudée Drovetti est couverte de divisions, de chiffres, d'hiéroglyphes, sur le plat supérieur et sur les deux tranches; le revers est vide. La coudée Nizzoli, au contraire, porte sur le plat, sur le revers et les deux tranches, des chiffres, des divisions et des légendes hiéroglyphiques. Enfin, le fragment du cabinet du roi porte aussi des signes et des divisions sur ses quatre faces.

Les deux coudées Drovetti et Nizzoli sont entières, tous les fragmens qui composent la seconde ayant été heureusement réunis; mais la première est plus longue d'un sixième que la seconde: ainsi, la dernière se compose de six palmes, et l'autre de sept. Cette différence méritera une attention particulière; et, pour des motifs que le but de nos observations fera comprendre facilement, nous devons nous occuper d'abord de la coudée Nizzoli, la plus courte des deux, et la gravure publiée en Italie donnant la figure complète de toutes ses parties.

Si l'on place cette coudée transversalement, de manière que l'on ait devant soi la tranche qui porte de très-petites divisions verticales (*C* de notre planche), on reconnaît sur le plat (*B*) des lignes tracées dans le sens de sa largeur, qui forment des divisions à peu près égales. Vingt-quatre de ces divisions remplissent exactement la longueur de la mesure: ce sont 24 doigts formant 6

palmes; c'est aussi la coudée égyptienne connue de toute l'antiquité.

Les signes hiéroglyphiques tracés sur le plat de la mesure sont tous tournés vers la gauche, et annoncent que les grandes divisions de l'instrument commencent du même côté, c'est-à-dire, de gauche à droite. Son premier palme, celui de gauche, renferme un groupe de signes hiéroglyphiques (*Voyez* notre planche, *N*). L'un d'eux est un bras plié depuis le coude, avec la main étendue : c'est le signe figuratif de la *coudée* même; les trois autres signes forment un groupe très-fréquent sur les monumens et représentant les trois lettres S, T, N, qui donnent le mot copte SOUTEN; *roi, royal, régner* (1). Cette inscription hiéroglyphique signifie donc *coudée royale*, qualifie positivement l'instrument sur lequel elle est gravée, et s'accorde ainsi avec tous les témoignages de l'antiquité, qui donnent à la coudée égyptienne 6 palmes de 4 doigts chacun, et telle que la présente l'instrument que nous expliquons. Nous ignorons si la coudée Drovetti porte cette même indication : ses inscriptions hiéroglyphiques n'ont pas été figurées sur la gravure qu'on a publiée, et l'on doit d'autant plus le regretter que cette coudée Drovetti ayant un palme de plus que celle-ci, il serait intéressant d'apprendre si, malgré cette différence d'un sixième, la première était aussi qualifiée de *coudée royale* : ce serait même là peut-être un des moyens d'expliquer cette différence de longueur entre les deux mesures.

Les deux coudées Nizzoli et Drovetti ont de commun une subdivision du doigt en fractions qui diminuent depuis la moitié du doigt jusqu'à sa seizième partie. On les voit sur les deux coudées et sur le fragment du cabinet du roi (C), également tracées sur la tranche antérieure de la mesure. Les lignes qui marquent les palmes, les demi-palmes et les doigts sur le plat de la mesure se prolongeant sur cette tranche; la valeur de chacune de ces subdivisions est écrite en chiffres hiéroglyphiques sur le bord même du plat de la mesure, dans l'espace assigné à chaque doigt. La plus petite subdivision, en commençant par la gauche, est marquée du nombre 16, la suivante du nombre 15, et ainsi de suite jusqu'à la dernière ou dernier doigt à droite, divisé en deux par une ligne, et surmonté d'un signe qu'on a jusqu'ici considéré comme nu-

(1) Champollion le jeune, *Système hiéroglyphique*, tableau général, p. 267, et page 31 de l'explication des planches.

mérique. Ainsi ces subdivisions sont inscrites sur 15 des doigts de ces coudées, et néanmoins la dernière de ces subdivisions est chiffrée 16. On a cru que cette disposition résultait de quelque irrégularité dans la manière dont procèdent les divisions, et aussi qu'elle provenait ou d'une erreur dans le tracé, ou d'une négligence dans le dessin. Les deux coudées et le fragment étant identiques sur ce point, le seraient ainsi sur cette erreur; mais on est bientôt convaincu qu'il n'y a aucune irrégularité dans le tracé de ces subdivisions, et que tout y est dans un ordre très-exact, en reconnaissant la valeur de ce signe supposé numérique, et placé au-dessus de la dernière division à droite; car ce n'est qu'en prenant pour le chiffre 2 ce signe figuré par deux horizontales que joint une oblique, un trapèze ouvert, qu'on a soupçonné cette irrégularité dans ces subdivisions. Ce signe n'est au contraire que l'hiéroglyphe phonétique M, déjà connu par l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques, publié par mon frère en 1822. Cette lettre M n'est elle-même que l'initiale ou l'abréviation du mot égyptien *méti* ou *métré*, qui signifie *moitié*; et en effet, la première et la plus grande division d'une longueur quelconque est aussi la moitié. La mesure marque, immédiatement après, la division par tiers, la division par quart, par cinquième, etc., jusqu'à un seizième; tout est donc en ordre dans le tracé de la mesure, et la division du doigt, depuis un demi jusqu'à un seizième, ne devait ainsi occuper que 15 cases, l'unité de ce doigt étant partout sur la mesure.

Chacune des autres subdivisions en tiers, en quart, en cinquième, etc., jusqu'à la division en seizième de l'unité ou du doigt, est surmontée de chiffres hiéroglyphiques, et ils expriment le dénominateur de ces subdivisions. Au-dessus de tous ces dénominateurs, car il n'y a pas d'autre nom à leur donner, comme on va le voir, est placé un autre signe hiéroglyphique, de forme elliptique (1), sur lequel M. Jomard ne s'est pas expliqué, et que le savant italien, en le considérant comme un synonyme de ce nœud qui, dans l'inscription de Rosette (*dernière ligne*), forme avec les nombres I, II, III, les mots *premier*, *second* et *troisième*, leur attribue la propriété de transformer les nombres cardinaux en nombres ordinaux (2). Mais ce signe de l'inscription de Rosette n'a aucun rapport de forme, ni d'emploi, ni de valeur

(1) *Étalon métrique*, par M. Jomard, p. 5. (2) *Bibliot. ital.*, p. 51.

avec le signe des coudées, l'ellipse; et celui-ci n'est encore qu'un hiéroglyphe phonétique, la bouclie, dont la valeur R est bien connue par l'alphabet déjà publié, et par ses nombreuses applications; ces coudées nous font connaître une autre application et des plus importantes: dans la langue égyptienne, en effet, les noms de nombre, trois, quatre, cinq, etc., *schomt*, *fibou*, *tiou*, etc., deviennent des nombres fractionnaires en se combinant avec le monosyllabe RE; ils prennent les formes composées *reschomt*, *refibou*, *retiou*, signifient littéralement le tiers, le quart, le cinquième, etc., et c'est en effet le tiers, le quart, le cinquième et jusqu'au 16^e. du doigt, qu'on a voulu indiquer sur les mesures. On voit donc que le signe hiéroglyphique R, la bouclie, inscrit au-dessus d'un nombre, fait passer ce nombre à l'état de dénominateur d'une fraction, et n'est que l'exacte représentation écrite des noms des mêmes nombres fractionnaires dans la langue parlée.

Ce que nous venons de dire nous a donc fait reconnaître dans le curieux monument de M. Nizzoli, une figure de coudée égyptienne, composée de 6 palmes, et chaque palme de 4 doigts. Sa comparaison avec celle de M. Drovetti a donné pour terme moyen de la longueur des 6 palmes 443 à 444 millimètres, dont le palme est la 6^e. partie et le doigt la 24^e.; et à ce sujet il ne faut pas oublier qu'on n'a tiré cette quantité, très-approximative sans doute, que des dessins de ces mêmes coudées. La Bibliothèque italienne porte même ce nombre à 450 millimètres (p. 48); mais M. Gosselin avait déjà reconnu, il y plusieurs années, que la coudée du stade de 625 au degré, était en effet de 444 millimètres, comme le monument qui nous occupe (1). Augmentée d'un 7^e. palme, cette coudée donnerait 518 millim., et la mesure de la coudée Drovetti, ou de 7 palmes, n'a que 2 millim. de plus, ou 520 (2).

Celle de M. Nizzoli présente sur la même ligne que le groupe hiéroglyphique *coudée royale*, d'autres signes dont le sens offre

(1) Acad. des inscript. et belles-lettres, tom. VI, pag. 158. (La réunion des morceaux de la coudée Nizzoli lui donne un surplus de longueur. J'ai vu un dessin de ses fragmens isolés, fait en Égypte même.)

(2) Dans une lettre insérée dans le *Giornale Arcadico* de Rome, tome XX, M. le comte de Balbè, président de l'Académie royale de Turin, a montré que la mesure Drovetti répond exactement au pied de Piémont appelé *pie de liprando*.

dans les ruines de Memphis, ainsi que le fragment du cabinet du roi (1). Si de plus, le 7^e. et dernier palme, les 4 doigts à gauche de la coudée Drovetti, ne sont pas une simple partie aliquote de la coudée royale de six palmes, où chaque doigt est numéroté, comme on le voit aussi sur le premier palme à droite de la coudée Nizzoli (et cette analogie mérite quelque attention), il faudrait reconnaître dans cette mesure de 28 doigts la seconde coudée usitée en Égypte, mais qui, toutefois, remonterait à une assez haute antiquité. La dernière des notes qui accompagnent le mémoire de M. Jomard (pag. 19, note 14) nous apprend en effet qu'on distingue dans les légendes hiéroglyphiques tracées sur cette coudée de 28 doigts, un cartouche royal qui se retrouve aussi sur le pylone de la porte de granit des Propylées de Carnac, à Thèbes. Or ce cartouche gravé dans la description de l'Égypte (A. III, pl. 47, n^o. 102), est celui du roi Orus, le fils d'Aménophis II, et l'un des rois de la 18^e. dynastie, dont l'époque est d'environ 1600 ans avant l'ère chrétienne. Cette coudée de 28 doigts, en la supposant une coudée réelle, serait donc d'un très-ancien usage en Égypte, et cette considération mériterait quelque intérêt de la part des historiens du système métrique de l'antiquité. Les inscriptions hiéroglyphiques doivent décider la question, et cet élément nous manque jusqu'à présent.

Les renseignemens tirés par les écrivains contemporains des coudées nouvellement découvertes, sont la plus sûre épreuve de leurs explications publiées jusqu'ici, et celles-ci doivent absolument leur être subordonnées. Toutefois nous oserons dire qu'on a accordé trop d'autorité à ces mesures, et surtout à leurs divisions. Nous avouons que les moyennes qu'on a déduites, et de la mesure des deux coudées, et de celle de leurs palmes et de leurs doigts, doivent approcher beaucoup de la mesure réelle et légale de ces doigts, de ces palmes, de ces coudées, telle que l'autorité publique l'avait fixée en Égypte; mais on restera d'accord que c'est là en effet la seule conclusion positive qui puisse ressortir de ces mesures, lorsqu'il sera démontré qu'elles sont, non pas des mesures réelles ayant servi aux usages publics, mais seulement des monumens funéraires, et des simulacres de coudées.

(1) *Notice des antiquités qui composent la collection de M. Rasfaelli*; par M. Dubois; p. 9, n^o 47.

C'est ce que prouvent les trois inscriptions hiéroglyphiques de la coudée Nizzoli, et celles du fragment qui est au cabinet du roi (A et D de notre planche). Ces inscriptions sont gravées, une sur la tranche, et deux sur le revers de l'instrument. Elles commencent toutes par la même formule que les inscriptions funéraires des momies ; celle de la tranche est la prière à *Osiris*, président de l'Amenti ou enfer égyptien et le nom du dieu est suivi de l'expression de toutes ses qualités divines et des supplications usuelles. Les deux autres inscriptions gravées sur le revers sont encore des prières ; l'une à *Phtha*, et l'autre à *Anubis*, dont elles rappellent tous les titres mythologiques ; et ceux-ci sont suivis de la liste des offrandes faites en leur honneur pour le suppliant, dont le nom *Amenoph*, précédé ou suivi du titre de *défunt*, comme cela se retrouve sur toutes les inscriptions funéraires, termine également les trois inscriptions. Le savant Italien dit positivement dans sa notice, page 47, que cette mesure a été trouvée dans un tombeau, à côté d'un grand sarcophage, où l'on recueillit en même temps une palette de scribe ou de peintre ; et il pense à ce sujet que le mort fut un architecte ou un peintre. Le cabinet du roi possède une de ces palettes de scribe, trouvée aussi dans un tombeau égyptien ; elle est en pierre noire, a la forme d'un parallélogramme, et porte aussi deux inscriptions hiéroglyphiques qui sont encore deux prières funéraires à *Osiris*, comprenant encore la liste des offrandes, et également terminées par le nom du mort, qui prend la qualité de scribe. Les inscriptions de la coudée Nizzoli, les circonstances de sa découverte, et son rapprochement de la palette précitée, prouvent donc que cette mesure n'est qu'un monument funéraire, dont l'autorité ne peut s'étendre jusqu'à la faire considérer comme un prototype ou un étalon de la coudée égyptienne.

On pourrait objecter qu'après avoir servi comme telle durant la vie du défunt, elle fut ensuite placée dans son tombeau et appropriée à cette destination nouvelle par l'addition des inscriptions hiéroglyphiques. Mais les irrégularités fréquentes que présentent ces monumens, les inégalités très-sensibles qui se trouvent entre les doigts et entre les palmes comparés entre eux, les erreurs même qu'on remarque dans ces divisions qui ne correspondent pas toutes aux chiffres qu'elles portent, ne permettent pas de supposer que ces mesures, en schiste ou autre pierre, lourdes et très-fragiles d'ailleurs, aient servi aux usages jour-

naliens de la vie. Sur la coudée Nizzoli comme sur la coudée Drovetti, les palmes sont d'inégale longueur, les doigts aussi, et dans une proportion très-remarquable. M. Jomard a déjà dit que pour les doigts, la moyenne des quatre premiers était 19 millimètres $\frac{1}{4}$ et la moyenne des autres 18 mill. $\frac{1}{2}$. Les doigts, comparés entre eux, offrent encore plus de différence. Les palmes de la mesure Nizzoli varient entre eux jusqu'à la proportion d'un seizième ou un quart de doigt; les divisions fractionnaires des doigts de un demi jusqu'à un seizième, très-régulièrement chiffrées d'ailleurs, ont été tracées très-négligemment, sans aucune proportion entre la même fraction de la même case; et dans la coudée Drovetti, beaucoup plus soignée que celle de Nizzoli, là où le chiffre indique des cinquièmes de doigt, il y a six divisions ou des sixièmes; dans la sixième case, des septièmes de doigt au lieu des sixièmes; cette erreur est répétée dans la septième, la huitième, la neuvième et la onzième case; la quatorzième et la quinzième au contraire ne contiennent que treize divisions : ses doigts sont également inégaux, et quant aux palmes, le premier et le dernier, à très-peu près égaux (1), diffèrent très-sensiblement des cinq autres, qui diffèrent encore quelquefois entre eux. Sur le fragment du cabinet du Roi, ces inégalités et ces erreurs sont au moins aussi nombreuses, aussi sensibles, on pourrait même dire aussi abstraites; et la portion qui reste des inscriptions présente aussi la liste des offrandes funéraires aux dieux. Ces analogies remarquables en constituent donc une très-formelle dans la destination de ces instrumens; et puisque les erreurs qu'on y remarque ne pouvaient en aucune manière les rendre propres aux usages de la vie, il faut bien leur reconnaître la destination que les inscriptions hiéroglyphiques et le lieu où on les trouve leur assignent invariablement. L'on peut dès lors conjecturer avec quelque vraisemblance, que les inscriptions hiéroglyphiques de la coudée Drovetti confirmeront encore, si on les publie, la destination commune que nous assignons ici aux monumens de ce genre, comme aux palettes de peintre, aux niveaux d'architecte, et autres instrumens des arts trouvés dans les tombeaux égyptiens.

(1) Si cette égalité était parfaite (et la différence entre ces deux palmes est beaucoup moindre que l'inégalité entre deux des autres palmes comparés), on ne trouverait pas dans leurs doigts l'élément de deux coudées différentes.

On ne saurait donc arriver par l'examen de ces coudées qu'à une approximation de la mesure réelle de l'objet qu'elles représentent ; elles ne peuvent donc pas servir à fonder comme sur un prototype, des systèmes absolus et certains. Toutefois ces considérations n'affaiblissent pas l'intérêt qu'elles doivent naturellement inspirer, puisqu'à défaut de mesures authentiques, un grand nombre de ces simulacres comparés donnerait sans doute une moyenne bien approchante de la vérité : mais il m'a paru utile d'indiquer les limites des certitudes qu'ils renferment. J'ai donc pu espérer par-là que le résultat des présentes observations, la détermination de la nature véritable des divisions diverses inscrites sur ces mesures, l'explication des signes hiéroglyphiques qui en sont l'expression écrite, et la reconnaissance de l'antique *coudée royale* de 24 doigts, comme l'avait dit l'antiquité savante, feraient excuser l'aridité de cette discussion, et pourraient du moins en faire pardonner une partie.

J.-J. CHAMPOLLION-FIGEAC.

323. NUMISMATA ORIENTALIA ILLUSTRATA, ou the oriental coins ancient and modern of his collection, described and historically illustrated, by W. MARSDEN. Londres, 1823, in-4., av. pl.

M. Marsden, à qui l'on doit cet important ouvrage sur la numismatique arabe, est connu dans le monde littéraire par une excellente édition des Voyages de Marco-Polo, et par d'autres ouvrages sur les langues et l'histoire de l'Inde méridionale. Celui dont il est question ici est spécialement consacré à l'explication des médailles orientales musulmanes, anciennes et modernes. On y trouve des pièces appartenant aux anciens khalifes de Bagdad et aux dynasties mahométanes de la Perse, du khorassân, de la Mésopotamie, de la Syrie, l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Afrique, la Sicile et l'Espagne. C'est, comme on voit, un champ bien vaste, et sur toutes ces parties, l'ouvrage de M. Marsden contient quelques pièces curieuses. Ce qui ajoute un nouveau prix à ce travail, c'est qu'il est accompagné d'un grand nombre de planches, où les principales médailles se trouvent gravées avec beaucoup de soin. Les explications de l'auteur sont en anglais, et bien qu'elles laissent à désirer sur certaines choses, on ne peut que lui savoir gré de ses savantes recherches. L'auteur a eu soin d'indiquer le poids anglais de chaque pièce d'or et d'argent. C'est une amélioration qui lui est particulière, car peu d'au-

teurs avaient pris ce soin jusqu'ici, en traitant des médailles orientales, et sans doute cet exemple sera imité. Le volume que nous annonçons porte sur le frontispice tome 1, ainsi nous devons nous attendre à la publication d'un tome 2, qui probablement contiendra les médailles de l'Inde, tant des princes musulmans que des princes idolâtres : cette classe de médailles est fort peu connue. M. Reinaud est le premier qui ait jeté quelque jour sur les anciennes pièces musulmanes de l'Inde (Voyez son *Mémoire*, inséré dans le journal asiatique, novembre 1823, au sujet de quelques médailles des anciens rois musulmans du Bengale.) A l'égard des pièces des idolâtres, il paraît que personne ne s'en est sérieusement occupé jusqu'ici, et comme M. Marsden a fait de longues études sur l'Inde, tout porte à croire que son travail sera plein de recherches nouvelles. Ce travail peut devenir d'autant plus intéressant, que, par sa position, M. Marsden est à portée de profiter des lumières que procurent les communications continues de l'Angleterre avec l'Inde, chose qui n'est pas à beaucoup près si facile sur le continent.

R.....

324. SYLLOGE INSCRIPTIONUM ANTIQVABVM, etc. Recueil d'inscriptions anciennes, grecques et latines, par Fréd. OSANN, Prof. de Jéna. 1^{re}. livr. de 48 p.; 2^e. livr. de 48 p. fol. Prix, 3 rthlrs. Jéna, 1812, Crocker.

D'après l'analyse de ces deux livraisons, que nous avons lue dans l'*Heidelberger Jahrbücher*, il paraît certain que M. Osann a employé tous ses moyens pour donner à son ouvrage toute la perfection désirable. Il a consulté les auteurs les plus accrédités, et a puisé ses observations et ses interprétations aux sources originales. Il a fait remarquer les singularités orthographiques des inscriptions qu'il publie dans son recueil, et en a rempli les lacunes. Son ouvrage paraît mériter la reconnaissance des amateurs des lettres grecques et latines. (*Heidelberg. Jahrbüc.*, 1823, n^o. 18, p. 273.)

MOSCATI.

325. SU DI UN ANTICO SARCOFAGO NELLA CHIESA DE' PP. CONVENTUALI DI MESSINA. Sur un sarcophage antique, existant dans l'église des pères récollets de Messine; essai de CARMELO LA FARINA, docteur en droit. Messine, 1823, in-8.; av. 1 pl.

M. Carmelo la Farina a reconnu sur ce sarcophage un bas-relief représentant l'enlèvement de Proserpine par Pluton. Mais

dans son explication l'auteur ne paraît pas avoir consulté les interprétations des plus célèbres antiquaires modernes qui ont traité le même sujet. Son ouvrage est divisé en deux parties; dans la première l'auteur décrit les figures, et dans l'autre il s'occupe de leur interprétation emblématique ou allégorique. Un savant italien a fait insérer dans l'*Antologia* de janvier 1824, un article où il relève avec une érudition variée les erreurs qu'il croit reconnaître dans l'ouvrage de M. Carmelo la Farina, qui lui paraît s'être trop livré à son imagination. (*Antologia*, janv. 1824, p. 24.)

MOSCATI.

326. DEUXIÈME ESSAI SUR LES MÉDAILLES BRACTÉATES; par Jos. MADER. (*Abhandl. der kœn. bœhm. Gesellschaft der Wissenschaft.*, to. VII, Prague; 1822.)

Déjà ce 2^e. essai de Mader avait paru séparément en 1808; les monnaies ou médailles dont on trouve ici la gravure et la description, sont de Brunswick, Hildesheim, Goslar, Halberstadt, Magdebourg, Brandebourg, Mersebourg, Naumbourg, Thuringe, Hesse, de divers ducs, comtes, évêques, abbés et abbesses d'Allemagne. La signification des figures, symboles et légendes de ces monnaies, est discutée avec une grande érudition.

327. Le cabinet royal des médailles et pierres gravées à La Haye, dont il a été publié en 1823 un catalogue en français, par le directeur, M. de Gouge, a fait récemment une acquisition précieuse, en achetant un superbe camée, qui est, sous le rapport de la grandeur, le troisième de tous les camées connus en Europe. Il représente la rentrée triomphante de l'empereur Claude, après sa victoire sur la Grande-Bretagne, ou plutôt l'apothéose de ce souverain. On trouve ce monument figuré dans le traité de *Cuperus, Explicatio gemmæ Augustæ*, publié avec l'apothéose d'Homère du même auteur, Amsterdam, 1683, in-4^o. Le camée a été représenté aussi en petit dans le tome II de la *Galerie mythologique* de Millin, pl. 177, n^o. 678. (*Algem. Konst en letter bode*, nov. 1823.)

328. DIE KORSSUSCHEN THÜREN in der Kathedralkirche zu St.-Sophia in Nowgorod. Les portes dites de Korssoun, en la cathédrale de Nowgorod, décrites et expliquées par Fr. ADELUNG. Berlin, 1823. Un vol. in-4. avec figures.

Beaucoup d'auteurs russes et de voyageurs ont parlé des portes de bronze qui se trouvent à l'entrée de la cathédrale de Now-

gorod, en Russie, et sur lesquelles on a représenté divers sujets pieux et profanes; mais M. Adelung est le premier qui en publie les dessins, et qui en fasse le sujet d'une ample discussion. On ignore l'âge et l'origine de ce monument de l'art; seulement les figures prouvent que c'est un ouvrage du 12^e., 13^e. ou 14^e. siècle; il y a des inscriptions en latin et en russe. Si la palæographie russe était plus avancée qu'elle ne l'est, on parviendrait peut-être à quelque conclusion plus positive par l'étude de la forme des lettres de ces inscriptions. M. Adelung a donné toutes ces formes, et a même dressé un alphabet russe d'après les diverses figures des lettres qui sont sur ces portes, ce qui sera de quelque utilité pour les palæographes de ce pays. Il prouve avec assez d'évidence, ce semble, que les portes de bronze de Nowgorod sont d'origine allemande, et que c'est à tort qu'on les croit enlevées à l'ancienne ville de Chersonèse, que les Russes appellent Korssoun. Tous les sujets représentés sur ces portes ont été décorés et expliqués par l'auteur, qui paraît avoir fait beaucoup de recherches sur l'état des arts du moyen âge. D-G.

329. PERICULUM RUNOLOGICUM, dissertatio inauguralis; par G. BRYNJULFSON, pasteur de la paroisse d'Holm en Islande. Copenhague, 1823.

L'auteur de cette Dissertation est du nombre des savans qui, contre l'opinion de quelques autres, attribuent une très-haute antiquité à l'écriture des anciens Scandinaves, c'est-à-dire aux *runes*. Dans la première section de son travail, il compare cette écriture avec celle des Grecs, des Étrusques, des Latins, des Celtibériens, avec les alphabets méso-gothique, islandais, slave, sémitiques, perse, copte, phrygien, etc. Dans la deuxième section, l'auteur remonte fort haut pour trouver l'origine des runes. Il bâtit d'abord un système, ou plutôt il adopte celui d'un auteur allemand, Link (*Die Urwelt*, tom. 1; pag. 177 et suiv.), pour expliquer la filiation des peuples. D'après ce système, il y a trois races humaines, l'éthiopienne, la mongole et la caucasienne. La race éthiopienne ou africaine n'emploie pas d'écriture, la mongole ne fait usage que de l'écriture de signes, la caucasienne est la seule qui compose son écriture de lettres. Cette race caucasienne, que l'auteur appelle toujours gotho-caucasienne, s'est divisée en deux branches, l'asiatique et l'européenne. La première comprend les Chaldéens, les Égyptiens et les Indiens,

et la branche européenne se compose des Goths proprement dits, des Germains et des Thraces, parmi lesquels l'auteur range les Grecs et les Latins. Pour arriver enfin aux runes, l'auteur allant de supposition en supposition, attribue l'alphabet runique à la race gotho-caucasienne; c'est donc, selon lui, un des plus anciens alphabets du monde, et les autres peuples n'ont fait qu'emprunter les runes pour les modifier et les adapter à leur usage. M. Brynjulfson trouve cette haute antiquité des runes confirmée par leur grande simplicité, et par ce que les noms qu'elles portent sont tirés de l'idiome scandinave. Par exemple, *S* s'appelle *sol* (soleil), *M*, *mand* (lune), *I*, *is* (glace), *H*, *hagl* (grêle), etc.

La troisième section traite de l'emploi des runes chez les peuples du Nord, c'est-à-dire chez les Germains, les Scandinaves, les Angles. Il examine plusieurs inscriptions runiques, et montre comment cette écriture finit, après l'introduction du christianisme dans le Nord, par être regardée comme de la magie.

D.

330. DES MONNAIES DE CANUT LE SAINT; par le docteur Chr.

RAMUS. (*Det Kongl. Danske videnskab. Selskabs philosoph. og Histor. afhandlinger*, tom. I. Copenhague, 1823.)

Quoique Canut, dit le Saint, n'ait régné sur le Danemarck que six ans (depuis 1080 jusqu'en 1086) le nombre des monnaies qu'on trouve de l'époque de son règne est très-considérable; on en connaît jusqu'à cent soixante, qui diffèrent plus ou moins entre elles. M. Ramus les divise en trois classes, dont la première comprend les monnaies qui, d'un côté portent l'effigie du roi, et de l'autre une petite croix; elles ont été vraisemblablement toutes frappées dans les villes de Røskilde et Slangerup, en Sélande. La seconde classe se compose des monnaies qui ont une croix sur les deux faces, et qui ont toutes été fabriquées à Lund, en Scanie. Les monnaies de ces deux espèces ont pour légende le nom et le titre du roi, et au revers le nom du maître monnayeur et de la ville. Dans la troisième classe enfin, M. Ramus range quelques monnaies rares, qui diffèrent des précédentes par l'empreinte et par d'autres circonstances. Il est à remarquer que sur les monnaies frappées à Lund, dans l'espace de six ans, on trouve les noms de vingt-six maîtres monnayeurs, ce qui peut donner une idée de l'importance de la fabrique des

monnaies qui existait dans cette ville , alors résidence des rois de Danemarck. M. Ramus décrit en détail quatre-vingt-deux médailles de Canut , et accompagne ses descriptions , de deux planches sur lesquelles elles sont toutes représentées. La plupart de ces monnaies appartiennent au cabinet royal des médailles à Copenhague ; d'autres sont tirées des cabinets particuliers de Bulow , Thomsen , etc.

D-e.

331. DIE DENKMALE GERMANISCHER UND RÖMISCHER ZEIT IN DEN RHEINISCH-WESTFÄLISCHEN PROVINZEN; untersucht und dargestellt von D^r. DOROW. Les Monumens des époques germanique et romaine , dans les provinces rhénanes et westphaliennes , examinés et représentés par Dorow. To. 1 , avec 36 pl. gravées et lithographiées. Petit in-f°. Stuttgart et Tubingue ; 1823 ; Cotta.

Il y a quelques années, le gouvernement prussien fit établir un musée d'antiquités nationales pour les provinces du Rhin ; M. Dorow fut chargé de l'organiser et de le diriger : c'est ce qui a donné lieu à la rédaction de cet ouvrage, où toutes les antiquités remarquables de la Westphalie et des provinces prussiennes du Rhin seront décrites et figurées. On y comprend non-seulement celles qui sont rassemblées au musée de Bonn , mais encore celles qui sont sur place et disséminées dans les diverses contrées. Le premier volume se compose de deux sections. Dans la première l'auteur rend compte des fouilles faites au Wichelshof , près de Bonn , et fait connaître les objets antiques qui y ont été trouvés anciennement , ainsi que pendant les fouilles de l'an 1818 , et qui consistent en bronzes , figurines , vases en terre cuite , et médailles. M. Dorow passe ensuite aux antiquités trouvées à Bonn même , ainsi qu'en divers lieux d'alentour ; tels que Godesberg , Billig (Belgica) , Eifel , Hersel et Friesdorf. Une dissertation sur la pierre tumulaire de Marcus Caelius termine la section. Dans la seconde partie , M. Dorow décrit les roches d'Extern en Westphalie , remarquables par les sculptures grossières dont elles sont couvertes : on y a trouvé des haches en pierre et une statue du dieu Lunus en bronze. Dans d'autres lieux de la Westphalie , on a trouvé aussi divers objets en bronze , des lances en os fossiles , etc. L'ouvrage est terminé par une notice sur les antiquités que possède l'université de Bonn , ou qui sont réunies dans les musées de Bonn et de Munster. Parmi ces antiquités , les conques en bronze

bien fondu ont exercé la sagacité des antiquaires; les uns les ont prises pour des instrumens de musique guerrière, d'autres pour des instrumens du culte. M. Dorow pense que les habitans de la Styrie, chassés par les Huns d'Attila, et réfugiés sur l'emplacement de Nuremberg, où, à ce qu'il paraît, des fonderies ont existé de bonne heure, ont pu fabriquer ces instrumens, qui annoncent du moins une grande habileté dans l'art de la fonte des métaux. Peut-être, ajoute-t-il, les *Rusigen*, qui forment à Nuremberg une corporation particulière, descendent-ils en droite ligne de ces émigrés de la Styrie que l'invasion d'Attila avait déplacés.

L'atlas qui accompagne ce premier volume est exécuté avec un grand soin; les planches qui représentent les roches d'Extern sont d'un effet pittoresque, jamais ce monument gigantesque n'avait été représenté avec autant de détail et d'exactitude. D-G.

332. ANTIQUITÉS DÉCOUVERTES A CLAUSENBURG (Transylvanie) pendant l'été de 1822; par J. B. DE SCHAARBERG. (*Archiv. für Geschichte, Statist., etc.*, de Vienne, mars 1823, p. 173.)

Clausenbourg, situé dans la partie septentrionale de la Transylvanie, au pied du mont Felleg, et sur les deux rives de la petite rivière de Szamosch, est appelé par les Hongrois *Kolosvar*, et par les Wallaques *Klouche*; ce lieu a existé du temps des Romains, ainsi que le prouve une voie romaine qui conduisait à Clausenbourg en passant par le mont Felleg, et une inscription latine encastrée dans les murs actuels de la ville, et ainsi conçue : *I. O. M. Tavianus, pro salu. imp. Antonini et M. Aureli Cres. milites consistentes municipio posuerunt*. Clausenbourg était donc un municipe, un siècle avant le règne de Claude, de qui on a fait dériver par erreur le nom de cette ville. Le vieux quartier, percé de rues étroites et tortueuses, et entouré d'un mur très-ancien, porte le nom hongrois de *Ovar*, ou Vieux-Château. Au milieu du marché est située la cathédrale, bâtie au commencement du 15^e. siècle. C'est à peu de distance de là, dans les fouilles faites pour jeter les fondemens d'une maison, qu'on a découvert les antiquités dont il va être question.

D'abord on trouva un ancien pavé à 3 pieds au-dessous du niveau du pavé actuel; c'est ce qu'on voit dans toutes les fouilles qu'on entreprend à Clausenbourg. Mais au-dessous de ce second pavé on en découvrit un troisième, composé, comme les deux autres, de cailloux ronds charriés par la rivière. Ce pavé

recouvrait des fragmens de tuiles larges et bien apprêtées , semblables à celles qu'on trouve dans les ruines des anciennes colonies romaines , sans qu'on puisse soutenir pourtant qu'elles sont de fabrique romaine. Entre les décombres gisait un fût de colonne de 10 pieds de long ; un peu plus loin , on trouva encore 6 fragmens de colonnes plus petites , et de divers diamètres , entre lesquels paraît avoir régné une certaine gradation : on découvrit pareillement des portions d'une arcade. Le tout était porté par un pavé de marbre gris ordinaire , ayant sur le côté des assises de pierres de tailles ou des marches d'escalier. En déplaçant les dalles de marbre , pour les employer à la nouvelle construction , on remarqua un ancien canal dont les parois étaient revêtues de pierres de taille , et qui se dirigeait sur la rivière voisine : il contenait des tuyaux de terre cuite , d'un demi-pied de diamètre , et tellement unis par le ciment , qu'on ne pouvait les détacher qu'en les cassant. L'ancien aqueduc conduisait probablement l'eau de la Szamosch à un bain ou à une fontaine , et l'édifice dont on a retrouvé les ruines n'était probablement qu'un portique ou vestibule. On a encore tiré de ces débris quelques médailles de cuivre à l'effigie de l'empereur romain Philippe Auguste (l'Arabe , qui régnait de l'an 244 à 249) , une lampe en forme d'oiseau , le bras d'un candélabre en cuivre jaune , une statue de Pan en marbre gris , d'un pied et demi de haut ; enfin un petit taureau en métal jaune , de 3 pouces de long. Le baron de Hohenhausen a représenté , parmi ses *Antiquités de Dace* , une figure semblable , qui , à ce que l'on prétend , a été tirée des ruines de l'antique ville d'Apulum , auprès de la ville actuelle de Carlsbourg. La Transylvanie est , au reste , remplie de débris antiques. Le même recueil d'où nous avons tiré la notice qu'on vient de lire contient , dans son cahier de septembre , l'indication de plusieurs inscriptions et autres antiquités qu'on a découvertes en divers endroits , surtout à Carlsbourg. On y a trouvé , en 1822 et 1823 , des auges en pierre , unis par des tuyaux de plomb , des fragmens de colonnes , de grandes tuiles avec la marque de la 18^e. légion , des aigles , des lions couchés de diverses grandeurs , des artichauts taillés grossièrement , en pierre sablonneuse ; enfin des cippes avec des inscriptions , dont voici une des plus remarquables :

Ex jussu Dei
Apollinis font
Em. æterni vlp.
Proculinus
Speculator
Leg XIII ggordia
næ. a. solo resti
tuit

Mais une inscription plus belle a été trouvée dans la vallée d'Hatzeg, et transportée au château d'Afarkadui. La voici :

M. Cl. Ti. filio. quirin.
Frontoni. leg. aug.
Pr. Pr. Trium. Dac. e. (t) Moes. Sup.
Comiti divi Veri aug. donat.
Donis. milit. bello. armen. et parth. ab.
Imp. Antonin. aug. et. a. divo. vero. August.
Coron. mural. item. vallar. item. classic.
Item. aurea. item. hast. puris IIII. item vexill.
Curator. oper. locorumq. publ. leg. I. min.
Leg. leg. XI. CL. prætori ædili. curuli. ab. actis.
Senatus. quæstori. urbano. decemviro.
S. T. litibus judicandis.
Col. Vlp. Trajan. Aug. Dac.
Sarmiz. (optimo) Patrono.
Fortissim. duci. amplissim.
Præsidi.

Les débris de l'ancienne *Ulpia Trajana*, dont il est question dans cette inscription, ont servi en partie aux constructions du village de Gredestye dans la vallée d'Hatzeg. Dernièrement en creusant les fondemens d'une nouvelle maison, les ouvriers sont arrivés à des salles souterraines, pavées en mosaïque, dont il sera question dans l'article suivant. D-G.

333. MONUMENS ROMAINS DE LA TRANSYLVANIE. (Complément de l'article 122, cahier de février 1824.)

Les deux pavés de mosaïque découverts à Varhely ou Gredestie parmi les ruines de l'ancienne *Ulpia Trajana*, se trouvaient à peu près sous une couche de terre de deux pieds d'épaisseur. Ils ont chacun 22 pieds de long et 18 pieds de largeur d'après la

mesure de Vienne. Les parties principales de ces deux pavés sont de petits morceaux de marbre en forme de losanges, dont les côtés sont à peine longs d'un demi-pouce et qui forment les bords extérieurs du trépied; ensuite l'on voit un large emboisement d'arabesques en petites pierres de couleur travaillées avec goût dans le genre des mosaïques et qui entourent le tableau proprement dit. L'une de ces deux images, haute de 7 pieds 3 pouces, et large de 5 pieds 7 pouces, représente à droite deux figures masculines : Pâris assis avec un manteau brun et la tête couverte d'un bonnet phrygien pendant en avant et de la même couleur; à sa droite Pan nu, reconnaissable à deux petites cornes qu'il a au front. A côté de Pâris l'on voit Pallas en cuirasse bleue, ayant une tête de Méduse sur la poitrine, la tête couverte d'une casque jaunâtre, et tenant dans la main droite une lance ornée de rubans. Cette figure est, de tout le tableau, celle qui a le mieux réussi, mais par malheur elle est fortement endommagée aux pieds. A côté d'elle l'on voit Junon habillée en rouge, la tête ceinte d'un diadème et tenant dans sa main gauche une verge longue tachetée de rouge et de jaune. Elle est suivie de Vénus habillée en bleu clair, une couronne de fleurs sur la tête, une lance dans la main droite. Pallas et Vénus sont hautes d'environ 4 pieds, et Junon un peu plus. L'emboisement coloré du tableau a une largeur d'environ 4 pouces. La peinture du second paré, de sept pieds de face, entouré d'un bord en arabesque d'un pied de largeur, montre à droite Achille assis sur un siège magnifique, habillé à moitié, la tête découverte et tendant la droite vers Priam qui s'est mis devant lui à genoux, à droite, embrassant ses pieds avec ses deux mains et dans une posture suppliante. Priam est entièrement habillé, le casque posé sur sa tête vieille et chevelue. Sous ces deux figures l'on trouve écrites en lettres de deux pouces les deux inscriptions ΑΧΙΛΛΕΥΣ — ΠΡΙΑΜΟΣ. Derrière Achille l'on voit une figure nue et masculine, le manteau légèrement jeté autour des épaules, ayant seulement la partie supérieure du corps dans une posture droite et visible, et sur la tête l'inscription ΑΥΤΟΜΕΑΟΝ. A gauche de Priam se trouve Mercure, un chapeau ailé sur la tête, le caducée dans la main et habillé d'un manteau bleuâtre. Les figures de ce tableau sont également hautes d'environ 4 pieds. Les contours et les proportions du corps sont passablement exacts, quoique cela ne soit pas un chef-d'œuvre;

seulement il faut les considérer dans quelque éloignement pour qu'elles produisent un effet favorable. M. B.

334. SUR LE FORUM JULII. (*Lond. Lit. Gaz.*, janv. 1824, p. 57, d'après le *Giorn. Arcadico di Roma*.)

Le *Journal Arcadique* contient un rapport de M. Giov. de Brignoli de Brunnhof, sur les résultats des recherches faites en 1817 dans le *Forum Julii*, près d'*Udine*, dans le *Frioul*, sous la direction de M. le comte *della Torre*. Ce savant directeur, d'après les renseignemens fournis par Varron, fit commencer à fouiller sur le point où il croyait que les anciennes ruines existaient, et il réussit complètement. Dans peu de temps on découvrit le *Campus* et le *Circus de Flora*; les temples de *Rubigo*, de *Jupiter Viminalis*, de *Mercur* et des *Fratres Arvales*; on reconnut aussi le marché public, les magasins, etc. La quantité d'objets recueillis est très-considérable. Ce sont plusieurs belles statues, des pavés en mosaïque, des inscriptions intéressantes, et beaucoup de médailles en or, argent et bronze, dont quelques-unes jusqu'à présent inédites. On a trouvé aussi des médailles militaires en or et en argent, frappées en l'honneur des légions Britannique et Pannonienne. Cette découverte a été considérée comme l'indication certaine du lieu où fut décidée la célèbre bataille entre *Emilianus* et *Volusianus*, c'est-à-dire auprès d'un petit ruisseau, qui est encore appelé *Rivo Emiliano*. Sur un lieu qu'on appelle les *Coorti*, on a trouvé le *Campus Martius* avec beaucoup d'enseignes de forme quadrangulaire, selon la coutume des Romains. Parmi les débris de ce camp on a recueilli aussi des brides, une quantité de pièces de harnais et plusieurs fers de cheval. Dans un autre champ on a découvert l'*Astiludium* ou *Castramétation*, avec toutes les divisions des légions, et un grand pavé de briques, qui était entre la cavalerie et l'infanterie. Tous ces curieux morceaux ont été réunis dans un musée. F. M. N. Mo.

335. RAPPORT SUR LES RÉSULTATS DES DERNIÈRES FOUILLES FAITES A POMPÉI, extrait d'une lettre adressée au conseiller privé Creuzer, à Heidelberg. Naples, 8 mars 1823, (*Lond. Lit. Gaz.*, mai 1823, p. 331.)

Vers le commencement de l'année 1823, on a découvert à

Pompét un grand édifice oblong, dont la façade donne sur le *Forum*, vis-à-vis la *Basilica*. La cour de ce bâtiment forme un parallélogramme orné d'un portique, supporté par 52 colonnes. Un grand réservoir est au centre de la cour. Vis-à-vis de la grande entrée sont trois niches; celle du milieu est plus grande que les deux autres. A l'extérieur est un passage couvert, dont les fenêtres donnent sur le portique. La grande entrée est sur le *Forum*; une autre plus petite est du côté du sud. Les deux entrées étaient ornées d'inscriptions; celle de la grande porte est détruite, et l'autre, qui est complète, porte ces mots : *Eumachia. L. F. sacer. Pub. Nomine. suo. Et. M. NUMISTRI. FRONTONIS. FILI. Chalcidicum. Cryptam. Porticus. Concordia. Augustæ. Pietati. sua. Pecunia. Fecit. Eademque. Dedicavit.*

Au centre de la muraille du passage couvert est une niche carrée, où l'on a trouvé la statue d'une dame couverte d'un grand manteau posé sur sa tête. La hauteur de cette statue est de 5 pieds. Le piédestal porte l'inscription suivante :

EUMACCHIE. L. F.

SACERD. PUB.

FULLONES.

Cette statue est donc celle de la prêtresse Eumachia, qui a fait construire ces bâtimens à ses frais. Le bâtiment a 185 pieds de long, sur 120 de large.

F. M. N. Mo.

336. RÉSULTATS DES FOUILLES FAITES A ROME. Rome, août 1823. (*Lond. Lit. Gaz.*, nov. 1823, p. 730.)

Vers le commencement de l'an 1823, on a découvert aux environs de Rome, à *Borta Portese*, un ancien pavé en mosaïque très-bien conservé, et qui, par sa belle exécution et son élégance, peut rivaliser avec tous les autres du même genre connus jusqu'à présent. Il est entouré de plusieurs festons; celui du milieu est composé de demi-cercles de marbre blanc, rouge et bleu, qui se coupent les uns les autres, et qui produisent ensemble un bel effet. Un autre encadrement de forme rectiligne, est décoré de petites boîtes et ustensiles de table, et de plats contenant des alimens et autres objets analogues. Les quatre saisons ornent les quatre angles. Une arabesque très-bien arrangée entoure aussi le grand carré du centre. Aux quatre coins sont aussi quatre têtes colossales, couronnées de feuilles, portant de longues barbes, d'un style grandiose et très-expressives. De la

couronne placée sur chaque tête, ornée aussi du modius, sortent des guirlandes de feuilles qui se rattachent ensemble à ces quatre têtes; ces guirlandes sont entremêlées de léopards, de buffles, de serpens, et d'oiseaux de couleurs variées et d'une grande expression. — Au mois de juin on a découvert, auprès du célèbre tombeau de *Cecilia Metella*, un autre pavé en mosaïque de 33 palmes de longueur et 11 de largeur; il représente des dieux marins assis sur des dauphins, des nymphes sur des monstres, et des enfans sur des poissons; ce pavé est très-élégant, et sa composition très-bien entendue; les figures ont beaucoup d'expression. Dans le même mois, pendant qu'on travaillait à bâtir les fondemens d'une muraille dans la *Piazza del Popolo*, on découvrit aussi un buste du *Bachus indien*. Il est petit, de jaune antique, et d'une belle exécution. — M. Georgi, riche propriétaire romain, qui a dernièrement découvert dans une de ses fermes, all' *Isola Farnese*, les ruines de l'ancienne ville de *Vigi*, a trouvé, entre autres objets précieux par leur antiquité, une statue colossale de l'empereur *Tibère*, plus belle et plus parfaite que celle du même empereur, qu'on voit dans le *Museo Chiaramonti*.

E. M. N. Mo.

337. ANGLETERRE. — A *Bridlington*, comté d'Yorck, on a découvert dernièrement dans l'église une grande pierre noire, décorée de sculptures anciennes. Dans la partie supérieure de cette pierre sont deux grosses figures qui ressemblent à deux dragons; au-dessous de ces figures on distingue un arc soutenu par des colonnes; plus bas un loup et un corbeau, et au-dessous une figure de lion, mais très-grossièrement travaillée. Cette pierre a cinq pieds de longueur, et sa largeur diminue de haut en bas de 3 pieds à 2 seulement. (*Gentl. Mag.*, oct. 1823., p. 3.) F. M. N. M.

338. Dans le mois de novembre 1823, un maçon employé à faire des réparations dans l'intérieur de l'église d'Eastmeon, ayant accidentellement donné un coup de truelle sur la muraille, et ayant fait tomber un fragment de plâtre, découvrit la peinture d'une tête d'une grandeur extraordinaire. En ôtant ensuite le plâtre, on a retrouvé la figure toute entière d'un géant avec une femme sur ses épaules. Cette femme tient dans la main droite un globe, et la gauche est élevée vers son visage. Le géant a une grande lance dans sa main gauche, et un dragon à ses pieds. Tout l'ouvrage est d'une belle exécution, mais particulièrement la draperie. (*Eur. mag.*, nov. 1823. p. 463.) F. M. Mo.

339. Irlande. — Un très-ancien souterrain, taillé dans le roc vif, a été dernièrement découvert à Dromore, en Irlande. Les ouvriers, fouillant auprès de l'ancien château de Dromore, rencontrèrent, à la distance d'environ 36 pieds de ce bâtiment, une ouverture circulaire sur le sommet du roc, dont le diamètre était de trois pieds; elle était fermée par des grandes pierres, presque à niveau de la surface; ayant été ôtées, plusieurs personnes descendirent dans ce souterrain, et M. Walsh, de Dromore en fait la description suivante : de l'ouverture de cette caverne jusqu'au sol, il y a 4 pieds et 8-pouces. Le sol est un rectangle de 24 pieds de longueur, et 2 pieds 6 pouces de largeur. Ses côtés sont perpendiculaires au sol, et de 3 pieds 8 pouces de hauteur. On y trouva plusieurs urnes d'argile cassées, des pièces de bois vermoulu, du charbon, des os humains et de quelques animaux; une partie est maintenant entre les mains de M. Walsh. On sait très-bien que les anciens Irlandais avaient coutume de brûler les cadavres et d'en conserver les cendres dans les urnes, qu'on déposaient dans des souterrains taillés avec beaucoup de soin dans les rocs solides; ces lieux sont appelés en langue irlandaise *kiste bhana*, ce qui signifie coffre de la mort. Eochaid, roi d'Irlande, qu'on prétend avoir vécu environ 14 ans avant la naissance de J.-C., fut le premier qui fit changer en Irlande la coutume de brûler les morts, et introduisit l'usage des tombeaux; c'est pour quoi il obtint le nom d'*Arvahan*, qui, en langue irlandaise, veut dire tombeau. De toute ces circonstances on peut conjecturer que ce souterrain fut construit au moins avant le règne d'Eochaid. (*Gentl. Mag.*; oct. 1823; p. 354.) F. M. MOSCATI.

340. DESCRIPTION DES MONUMENS DES DIFFÉRENS AGES observés dans le département de la Haute-Vienne, avec un précis des Annales de ce pays; rédigée par ordre de S. Exc. le ministre de l'intérieur; par C. N. ALLOU, ingénieur au corps royal des mines. 1 vol. in-4°. de 446 p. Prix, 7 fr. Imprim. de F. Chappoulaud à Limoges, et se trouve à Paris chez Lenormant, Igonette et Ponthieu, libraires.

Cette description des antiquités du département de la Haute-Vienne, se rattache au travail général sur les monumens de toutes les époques encore existans en France, ordonné par le ministère de l'intérieur en 1819, entrepris à la fois dans toutes les provinces et sur un plan uniforme, d'après une instruction que

rédigée l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, et qui fut transmise par le gouvernement à tous les préfets. Nous ne pouvons donner une idée plus complète de ce grand travail, qu'en transcrivant ici le texte même de cette instruction, qui doit être un bon guide pour tous ceux qui se proposeront un ouvrage du même genre; elle n'a été insérée jusqu'ici dans aucun recueil littéraire.

Instruction jointe au rapport de la commission des antiquités de la France.

Rechercher et décrire dans chaque département,

1°. Tous les monumens en pierres simplement posées ou superposées, connus du vulgaire, dans divers endroits, sous les noms de *pierres aux fées*, de *pierres levées*, etc., et auxquels on a attribué la dénomination de *monumens celtiques*;

2°. Toutes les éminences ou terres rapportées, connues sous le nom de *tumuli*; indiquer ceux qui n'ont pas été fouillés, et les objets qu'on a trouvés dans ceux qui l'ont été;

3°. Les vestiges de toutes les routes anciennes ou du moyen âge, soit même des routes moins anciennes qui auraient été abandonnées depuis long-temps. Citer les lieux par où elles passent, et dresser une carte de ces routes. Indiquer exactement les villages, ou même les édifices, ponts ou autres constructions qui se trouvaient sur ces routes et qui n'existent plus; donner les détails les plus circonstanciés sur ces lieux ou ces édifices, lorsqu'ils n'auront pas été décrits dans quelque ouvrage imprimé; s'ils ont été décrits, donner le titre de ces ouvrages et indiquer les pages où se trouve la description: se contenter ensuite de décrire leur état actuel; et, s'ils appartiennent à des particuliers, faire connaître le nom des propriétaires;

4°. Toutes les bornes milliaires antiques qui existent encore ou qui ont été trouvées autrefois. Faire connaître par des cartes dressées *ad hoc*, ou par une distance donnée à un lieu marqué sur les cartes gravées, l'emplacement précis où elles ont été trouvées, et indiquer ce que sont devenues celles qui ont été déplacées; donner les titres des ouvrages où elles ont été décrites, et indiquer les pages où se trouvent ces descriptions;

5°. Tous les monumens, édifices, colonnes, fondations, murs de villes. Il faut surtout remarquer dans ces murs de villes, ceux qui attestent diverses époques par des constructions dif-

férentes ; savoir : avec ou sans ciment ; en pierres grandes ou petites, carrées, parallélogrammes, ou en losange. Décrire les tours rondes ou carrées, les portes.

Dans les murs qui passent pour être de construction romaine, examiner attentivement s'ils ne sont pas fondés sur des *substructions* plus anciennes, gauloises peut-être, ou grecques dans les villes du midi.

Remarquer encore s'il n'existe pas de monumens de leurs agrandissemens successifs ; remarquer toutes les constructions antiques ou du moyen âge, toutes celles qu'on croit antérieures au X^e. siècle ; indiquer bien exactement leur emplacement, et faire connaître la configuration du terrain qui les environne ; donner des dessins et des descriptions détaillées de celles qui seraient inconnues ; et pour celles qui auraient déjà été décrites, indiquer le titre des ouvrages qui en font mention, et citer les pages qui contiennent tout ce qui leur est relatif.

6°. Indiquer exactement tous les emplacements où l'on a trouvé, à différentes époques, des antiquités quelconques, et la nature de ces antiquités ; faire connaître les traditions relatives à ces lieux, et les ouvrages qui en ont parlé.

7°. Rechercher et dessiner toutes les inscriptions ou fragmens d'inscriptions, soit grecques, soit latines, soit du moyen âge, qu'on croit antérieures au X^e. siècle, et qui se trouveraient dans le département. Donner des *fac simile* d'après les procédés suivans :

Pour obtenir ce qu'on appelle un *fac simile*, il faut se munir d'une boîte d'encre d'imprimerie, et d'une feuille de papier peu collée et flexible. Au moyen d'un tampon ou balle d'imprimeur, on tamponne le marbre ou la pierre de l'inscription, et l'on applique la feuille de papier, ou successivement plusieurs feuilles sur la pierre, en appuyant avec la main. Il résulte de cette opération faite avec soin, que les lettres se marquent en blanc sur la feuille noircie. Ce moyen est plus sûr que de copier.

Une autre méthode, qui s'applique aussi aux sculptures, consiste à fixer sur le modèle un papier très-fin et très-compacte à la fois. On a un large tampon en peau retournée, et rembourré, qu'on charge de bonne mine de plomb, mise en poudre impalpable. Il suffit de passer avec légèreté le tampon sur le papier, et une seule fois, en appuyant cependant d'une manière convenable. L'empreinte est marquée nettement par-dessus et du

premier coup. Si les figures sont sculptées en creux, elles se dessinent en blanc sur un fond noir : si elles sont en relief, elles se dessinent en noir sur un fond blanc. Le tampon, en passant sur les parties pleines et trouvant de la résistance, laisse nécessairement le noir, et quand il vient à rencontrer un creux, il ne marque plus, faute de point d'appui. A la vérité, il faut que le papier ait en même temps assez de finesse, de ténacité, même de souplesse, pour se prêter à toutes les formes et résister à la pression ; autrement on ne réussirait pas, ou très-imparfaitement, et on n'obtiendrait pas des contours très-arrêtés. Mais en opérant avec soin, on a par ce moyen, et en quelques minutes, l'empreinte d'une surface de trois à quatre mètres carrés, quelque chargée qu'elle soit de caractères ou de figures (1).

Indiquer tous les ouvrages où les inscriptions seraient déjà rapportées, et les pages de ces ouvrages où elles se trouvent relatées.

8°. Rechercher et décrire toutes les anciennes abbayes, tous les anciens châteaux, et toutes les constructions faites depuis le commencement du x^e. siècle jusqu'à la fin du xiv^e. ; donner des dessins de celles qui sont suffisamment conservées ; faire connaître les ouvrages où elles sont décrites, et citer les pages où se trouvent ces descriptions.

9°. Les châteaux, abbayes ou autres constructions depuis la fin du xiv^e. siècle jusqu'à nos jours, qui se font remarquer, soit par les formes de leur architecture, soit par des traditions populaires. Faire connaître celles qui ont été détruites, la destination actuelle de celles qui existent ; dire ce que sont devenus et où ont été transportés les tombeaux, ornemens ou débris curieux qui y existaient ; donner les titres des ouvrages qui en auraient parlé.

10°. Rechercher les épitaphes ou inscriptions les plus remarquables qui pourraient être utiles pour l'histoire, et qui se trouvent sur tous les monumens modernes.

11°. Rechercher particulièrement, parmi les titres, les noms que les différens lieux ont portés, soit en latin, soit en français ancien ou en dialecte vulgaire, et étendre ces recherches jusqu'aux petits lieux ou hameaux qui pourraient dépendre d'une commune.

(1) Extrait du *Bulletin de la Société d'encouragement*, année 1816.

12°. Donner la liste des anciennes chartes, des anciens titres, des anciennes chroniques, des mémoires, des vies des personages célèbres, et enfin de tous les documens manuscrits utiles pour l'histoire qui existent dans le département, soit dans des bibliothèques ou dépôts publics, soit entre les mains des particuliers; et, lorsqu'il sera possible, faire dresser, des plus intéressans, des notices plus ou moins étendues. Certifié conforme:

Le Secrétaire perpétuel, DACIER.

D'après ces instructions et les ordres de S. Exc. le ministre de l'intérieur, chaque préfet chargea une ou plusieurs personnes de la description des antiquités de son département; le ministre et l'académie activèrent ce travail de tous leurs moyens, et il en est résulté aujourd'hui une collection très-considérable de mémoires, plans et dessins, qui forment les véritables archives monumentales de la France. Le projet de publier convenablement ces importants matériaux n'a pas été perdu de vue, comme la seule manière de faire jouir les savans et le public du fruit de tant de recherches; il est arrivé aussi quelquefois que les autorités locales, devançant le vœu du gouvernement, ont fait imprimer sur les lieux quelques-uns de ces mémoires généraux ou particuliers. L'ouvrage que nous annonçons est de ce nombre. M. le comte de Castéja, préfet de la Haute-Vienne, et le conseil général de ce département ayant encouragé l'auteur de leur autorité et de leurs moyens.

La division de son travail, pour être méthodique, devait être soumise tout à la fois aux temps et aux lieux: ainsi la description monumentale de ce département en suit la division administrative par arrondissement et par commune, et dans chaque lieu les monumens sont indiqués selon l'ordre de leur ancienneté, sous les titres de monumens gaulois, romains et du moyen âge; et sous ces mêmes titres on a compris les pierres levées, les tombeaux, les routes anciennes, les monumens isolés d'architecture ou de sculpture, les inscriptions, les médailles et les monnaies de toutes les époques.

Le département de la Haute-Vienne, dépendant de l'ancien Limousin, est situé dans la contrée du royaume qui renferme le plus de monumens gaulois. Nous n'oserons toutefois considérer comme tels les souterrains, le temple sphérique, des têtes en relief et des monnaies, décrits par M. Allou d'après les notes

manuscrites de Beaumesnil, qui avait observé ces divers ouvrages à Limoges même. La science de Beaumesnil est aujourd'hui très-douteuse, et les descriptions qu'il a laissées sont suffisantes pour porter un jugement quelconque à l'égard des divers objets d'art qu'il considère comme gaulois. Aussi M. Allou n'entend-il pas répondre des opinions de son prédécesseur; mais on peut s'en rapporter aux descriptions que donne M. Allou de ce qu'il a vu, et l'on reconnaîtra avec lui comme gaulois et les pierres levées et les tumuli, qu'il a reconnus dans le resté de l'arrondissement de Limoges, et qui ressemblent à tous les autres monumens de ce genre, subsistant dans des départemens voisins et décrits dans plusieurs ouvrages. M. Allou parle aussi des médailles gauloises, mais ne les décrit qu'incomplètement et sur ouï-dire, ce qui ne permet pas non plus de prononcer sur la convenance de leur qualification. On connaît du reste beaucoup de médailles de divers métaux, portant en légende ou en exergue des noms de villes et de chefs gaulois; mais les mêmes noms se retrouvent sur des pièces de diverses époques, ou postérieures à l'établissement des Romains dans les Gaules; l'empreinte, ou un dessin fidèle de la médaille, serait donc encore indispensable pour prononcer. On sait combien de fausses attributions on leur a assignées; c'est ainsi qu'on donnait à Julio Bona une monnaie en argent qui porte la tête et le nom du gaulois Durat, et au revers un cheval courant, un monogramme, et une exergue qu'on lisait IVLIO, d'où l'on fit très-vite IVLIO BONA (Lille-Bonne); mais la comparaison de plusieurs de ces pièces bien conservées, m'a fait lire IVLIOS, au monogramme PID, et reconnaître que cette monnaie n'avait rien de commun avec Lille-Bonne, et devait être attribuée au chef gaulois Durat, commandant les Pictones pour Jules-César, dont il a mis le nom au revers de ses monnaies, comme un nouveau témoignage de sa fidélité aux Romains qui envahissaient sa patrie. (V. mes *Recherches sur la ville gauloise d'Uxellodunum*, Paris, imp. roy., 1820, in-4., avec six planches.) Revenant à l'ouvrage de M. Allou, on reconnaîtra avec lui beaucoup de monumens gaulois dans les pierres levées ou fichées, et les tumuli qu'il rencontre dans tous les arrondissemens de la Haute-Vienne; mais peut-être adoptera-t-on aussi tous ses doutes sur l'origine gauloise du sphynx en granit et d'un travail fort grossier, qui existe au cimetière de Bessines et dont les ailes feraient plutôt un griffon, ainsi que

sur l'exploitation par les Gaulois de la mine d'étain de Vaury. Nous ne nions pas que les Gaulois n'aient pu la connaître et y faire des travaux; nous disons seulement que l'on ne peut accepter sans examen les conséquences qui résulteraient pour l'histoire des arts dans la Gaule, de ce fait une fois bien reconnu. Ainsi dans la Haute-Vienne, comme partout ailleurs, les monumens d'origine gauloise se bornent aux pierres levées, aux tumuli et aux divers objets que la fouille des plus anciens a produits.

Les monumens de l'époque romaine y sont plus nombreux comme partout ailleurs encore. Les médailles se trouvent partout; et quant aux édifices, il paraît que Limoges conserve encore quelques restes de théâtre, de palais, d'arènes et de murs d'enceinte. Des figures de diverses matières y ont été aussi recueillies, ainsi que d'autres objets, notamment des bas-reliefs obscènes qui furent détruits, et avec eux plusieurs morceaux très-inoffensifs, par l'ordre de M. d'Argentré, alors évêque de Limoges, (en 1759). Quant aux inscriptions romaines, elles sont en assez grand nombre, presque toutes tumulaires, et les seules importantes pour l'histoire sont celles qui rappellent des noms de fonctionnaires de cette époque. Quelques traces de voies romaines, et quelques colonnes milliaires sont également utiles, pour l'ancienne géographie.

Les monumens du moyen Âge abondent dans le département de la Haute-Vienne, et c'est par eux que l'histoire de France retrouve une foule de souvenirs qui se rattachent soit à des événemens mémorables, soit à d'illustres familles. Leur abondance nous impose l'obligation de renoncer à toute discussion spéciale; tous les siècles de la monarchie viennent y figurer tour à tour; les châteaux de Mortemart, de Rochechouart, rappellent de grands noms et de piquantes aventures; la tour de Châlu vit les derniers momens de Richard-Cœur-de-Lion, et c'est au pied de ce monument que vint échouer la gloire du vainqueur de Saladin; les *pièces justificatives* ajoutent à cet ensemble quelques notions nouvelles sur l'apostolat de saint Martial, sur le passage de Charles VII à Limoges en 1438, sur la présence de Henri IV dans la même ville en 1605, qui dissipa les derniers restes de la conjuration de Biron, et réunit le vicomté à la couronne. Le bon roi repassa à Limoges en 1620, et les mémoires manuscrits d'un témoin oculaire, M. Robert, portent : « Près du » bourg de Darnac je lui fis une harangue en pleine campagne;

» nous le trouvâmes dans un petit carrosse, qui avait le fouet à
 » la main et le menait tout seul; il n'y avait que lui dans le dit
 » carrosse; mon harangue finie il eut grand peine à nous dire :
 » *Tenez-moi cela, et je vous serai bon roi*; car il ne pouvait pas
 » parler qu'avec une grande peine; mais il avait un fort bon ja-
 » gement, et'était adroit à toutes sortes d'exercices. » Quelques
 morceaux en patois limousin sont aussi insérés parmi ces pièces
 justificatives.

C'est une attention dont on doit savoir beaucoup de gré à M. Allou; il ne manque à sa description que quelques planches qui auraient pu aider à l'examen des morceaux antiques, sur lesquels il peut rester quelques doutes. Mais pour recommander son ouvrage il nous suffira de dire qu'il a obtenu une des médailles décernées en 1822 par l'académie des inscriptions aux trois meilleurs mémoires relatifs aux antiquités nationales. Celui de M. Allou est rédigé avec beaucoup de méthode, et avec cette réserve d'interprétation que commandait le titre de description qu'il a adopté, et qui répond entièrement aux vues d'utilité publique que se sont proposées le gouvernement et l'académie. C.F.

341. **ANCIENS MONUMENS D'ARLES, EN PROVENCE**, gravure de 20 pouces de long sur 15 de hant, dédiée à l'Académie royale des antiquaires de France; par M. VÉRAN, d'Arles, de l'Acad. royale de Marseille : accompagnée d'une NOTICE explicative, par M. VÉRAN, notaire, frère de l'auteur et membre de l'Acad. royale des antiquaires de France. In-4. de 8 p., avec un trait réduit de la même gravure. Prix, ensemble, 12 fr.; avec la lettre grise, 24 fr.; et 30 fr. sur papier de Chine, dont il n'a été tiré que 10 exemp. Paris, chez l'auteur de la gravure, rue Fromenteau, n°. 14; Arles, chez Mazattes, doreur, rue du Collège.

Arles, selon M. Anibert (*Mémoires sur l'ancienne république d'Arles*), fut fondée par les Celtes, l'an du monde, 2500, 1500 ans avant l'ère chrétienne, 900 avant la fondation de Rome et plus de 700 avant celle de Marseille. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces dates, il est certain que son origine se perd dans les siècles les plus reculés de l'histoire, et qu'elle occupait un rang distingué parmi les villes de la Gaule, du temps de César. Constantin, et d'autres empereurs romains y fixèrent leur demeure; elle devint enfin métropole des Gaules et séjour du préfet du pré-

toire. L'assemblée des 7 provinces s'y tenait tous les ans; on y frappait monnaie; elle avait un trésor. A une époque plus rapprochée, elle eut des souverains particuliers, et fut successivement royaume et république; sa population était immense, son commerce très-étendu; mais plusieurs sièges ruinèrent ses monumens et la dépeuplèrent. Cependant Arles est encore la ville de France qui renferme le plus d'antiquités, et la plupart datent du temps d'Auguste. MM. Vêran ont eu l'heureuse idée de rapprocher, de grouper les principaux monumens antiques de cette ville célèbre, de manière à les présenter réunis en un seul tableau à l'admiration publique. L'effet de cette composition est pittoresque, bien entendu, et remplit parfaitement son objet sans choquer le goût ni la vraisemblance. On voit dans cette belle gravure l'amphithéâtre plus grand, comme l'on sait, que celui de Nîmes; le théâtre, qui était de la plus grande magnificence; le palais des empereurs, les colonnes de la place des hommes, les Champs-Élysées, l'obélisque, la fameuse Vénus d'Arles avec son Cippe, le tombeau dit de Prométhée, une danseuse, les muses, un sarcophage, le torse de Mithras, etc.

La notice fort intéressante qui accompagne cette gravure, donne l'explication détaillée des divers monumens, l'historique de leur découverte, les inscriptions qu'ils présentent, et souvent des renseignemens nouveaux sur leur destination. M. Vêran propose, par exemple, une nouvelle explication du bas-relief du tombeau de Prométhée, sur lequel le talent de M. Millin s'est exercé. M. Vêran pense que ce sarcophage représente non-seulement l'histoire de Prométhée, mais encore celle de Pandore. F.

HISTOIRE.

342. *ELEMENTS OF GENERAL HISTORY. Éléments d'histoire générale ancienne et moderne; par l'abbé MILLOT. Nouvelle édition; 6 vol. in-8. Prix, 3 l. 3 s. (Lond. Mag., janv. 1824, p. 110.)*

L'Histoire de l'abbé Millot étant très-connue en France, il nous suffit d'annoncer cette traduction anglaise.

343. *TABLEAUX HISTORIQUES DE L'ASIE; par J. KLAPROTH. (Voyez le n°. 56 du Bulletin de mars.) Paris; 1824; Schubart, rue de Choiseul, n°. 4 : Londres; Treuttel-Wurtz, Bossange : Stuttgart; Cotta.*

La première livraison a paru. Elle est composée de 40 pages

de texte in-4., de 4 cartes géographo-historiques, grand in-fol., et d'un aperçu du contenu de ces cartes. L'introduction indique la Perse comme formant, depuis le VII^e. siècle avant J.-C., l'empire dominant dans l'Asie occidentale, et offre la biographie de son historien - poète Firdoussi, seule source indigène, mais remplie de fables, pour l'histoire des dynasties des Pichdadiens et des Kaianiens. P. 23—28. L'histoire de l'ancienne Perse est reprise d'après les auteurs grecs, depuis Cyrus jusqu'à la mort d'Alexandre, événement qui a facilité la domination de Rome.

Suit l'histoire de la Chine, qui commence à devenir un peu plus claire depuis la grande inondation, en 2293 avant J.-C. Une peuplade venue du N.-O. de la Chine actuelle, dit l'auteur, vainquit les premiers habitans, qui se cachèrent dans les montagnes où ils portent encore le nom de *Miao*. Les principes politiques, la religion, les dynasties Hia et Chang, la victoire de Wou-wang, qui mit fin au règne injuste de Cheou-sin, et le système de partage et de féodalité introduit par le vainqueur, sont mentionnés p. 30—32. Les Thsin, dont le chef avait soumis les derniers successeurs de Wou-wang (256 avant J.-C.), et rétabli l'ordre, succédèrent et furent surtout illustrés par le célèbre empereur Thsin-chi-Houang-ti, mélange de Charlemagne et d'Omar, conquérant, administrateur, qui ordonne tout à la fois d'achever la *grande muraille* et de brûler tous les livres historiques, et dont le fils était incapable de le remplacer. C'est du temps des Thsin que le papier fut découvert, et l'écriture perfectionnée.

Les événemens de l'Asie occidentale, depuis la mort d'Alexandre jusqu'en 226 après J.-C., les royaumes érigés par ses généraux, et leurs guerres, terminent cette livraison.

Les cartes, enluminées avec beaucoup de soin, représentent, 1^o. l'époque de Cyrus, 530 avant J.-C.; 2^o. celle de Darius Hystaspis, 500; 5^o. celle d'Alexandre le Grand, 322; 4^o. celle de la division de son empire, 281.

La 2^e. livraison paraîtra dans le courant du mois; la 3^e. la suivra incessamment; et ainsi du reste jusqu'à la 6^e. et dernière.

C. D.

344. HISTOIRE DE LA VILLE DE KHOTAN, tirée des annales de la Chine et traduite du chinois, suivie de recherches sur la substance minérale, appelée par les Chinois pierre de Yu, et sur

le jaspé des anciens ; par M. ABEL RÉMUSAT. In-8. de xvj et 240 p. Paris ; 182 ; Dondey-Dupré.

Par un préjugé assez généralement répandu , surtout parmi les géographes et compilateurs de profession , les Chinois passent pour n'avoir aucune idée des pays étrangers. Cent fois on a dit et redit qu'ils regardaient la Chine comme étant au milieu du monde , et tous les autres royaumes comme de petites îles qui l'entourent. Malgré les extraits géographiques des livres chinois , donnés par *Visdelou* et *Deguignes* père , de pareilles absurdités se répètent tous les jours. M. *Abel Rémusat* s'est donc acquis un double mérite par la traduction de l'Histoire de *Khotan* , parce qu'elle ne peut manquer de détruire le préjugé qu'on a contre la géographie chinoise , et parce qu'elle jette un nouveau jour sur une partie de l'intérieur de l'Asie , qui nous était presque totalement inconnue. *Khotan* , ville célèbre dans l'Orient par son musc et par la beauté de ses habitans , est placé dans les anciennes cartes sous le $37^{\circ} 10'$ de latitude et $81^{\circ} 18'$ de longitude orientale de Paris. Cette position fautive est celle qui lui était assignée dans les cartes de l'empire chinois , levées en partie par les jésuites , et publiées par ordre de l'empereur *Khang-hy* , vers la fin de son règne (1722). Dans ces cartes , toute la partie de l'Asie intérieure qui se trouve à l'occident de *Khamil* ou *Hami* n'est figurée que d'après les notions vagues recueillies chez les *Kalmuks* et les *Mongols* , et d'après quelques itinéraires apparemment défectueux ; de sorte qu'on n'y pouvait attacher que peu de confiance. *Khian-loung* , le petit-fils de *Khang-hy* , fit au milieu du siècle passé , la conquête du royaume des *Euleuts*. Il envoya à plusieurs reprises les PP. *Félix d'Arocha* , *Espina* et *Hallerstein* dans ces contrées nouvellement soumises , pour y faire des observations astronomiques et en lever une carte. Ils déterminèrent la position de 43 endroits de la petite Boukharie , et trouvèrent que celle de *Khotan* ou d'*Ilitchi* était de 37° de latitude et $35^{\circ} 52'$ à l'occident de Pékin , ou $78^{\circ} 15' 30''$ à l'orient de Paris. Leurs observations placent donc *Khotan* à $10'$ plus au sud , et à $3^{\circ} 4' 30''$ plus à l'ouest qu'il ne se trouve dans les cartes du célèbre d'Anville. C'est cette position qu'on peut regarder comme la seule véritable. Elle a été adoptée dans la grande carte de l'empire , publiée à Pékin en 1760 , en 104 feuilles , par ordre de *Khiang-loung* , et sous la direction des jésuites. J'ai suivi cet exemple dans la petite carte de l'Asie , insérée dans l'*Asia poly-*

gotta, dans laquelle tous les endroits de la petite Boukharie sont placés d'après les observations des astronomes cités plus haut.

L'Histoire de Khotan, traduite par M. Abel Rémusat, forme le 55^e. livre d'une collection chinoise très-volumineuse, qui porte le titre de *Pian-i-tian*. Dans cette collection on a rassemblé tous les faits relatifs aux nations étrangères, en les arrangeant chronologiquement, suivant l'ordre des dynasties sous le règne desquelles on a eu des rapports avec ces nations. M. Abel-Rémusat a presque entièrement conservé cette forme dans sa version française. Son but était de faire juger, par cet échantillon, de ce qu'on peut trouver dans les livres chinois, qu'on a, jusqu'à présent, extraits plutôt que traduits, et de la manière dont les faits y sont discutés. Il adoptera un système de rédaction plus resserré et plus conforme au goût européen, dans les traductions qu'il compte donner de l'histoire particulière des villes de *Jér-kiang* (Yarkand), *Kachghar*, *Bichbalig* et de quelques autres pays situés entre le *Tubet* et la frontière de la Sibérie. Nous attendons avec impatience ces traductions, et nous engageons ce savant à les donner au public aussitôt que possible, pour faire disparaître, des abrégés géographiques, un amas d'absurdités, reçues à bras ouverts par les compilateurs, et entre lesquelles le double *Kachghar* occupe le premier rang. Le voyageur anglais, M. Elphinstone, ayant entendu parler de la ville de *Kachghar*, dans le nord de la petite Boukharie, et du pays du même nom, situé dans la partie méridionale de cette contrée, n'a pas su autrement combiner ces notions, que de supposer deux *Kachghar*. Il est cependant bien clair que dans le premier cas il était question de la capitale, et dans le second du pays qu'elle gouverne.

D'après la description chinoise, Khotan paraît être une colonie hindoue. Son nom dérive des mots sanskrits *kiu-sa-tan-na* (koustanna), qui signifient *mamelle de la terre*, et cette traduction a été trouvée juste, par M. de Chézy. Dans les anciens livres chinois, Khotan est ordinairement appelé *Yu-thian*; mais depuis le règne de la dynastie des Mandchoux, on y a substitué le mot de *Khotian*, qui approche plus de la véritable prononciation de son nom. M. Abel Rémusat remarque avec raison que Khotan ne peut venir du mot mongol *khoda*, qui signifie ville murée, et qui paraît être dérivé du sanskrit *kotta* (fort); puisque le nom de Khotan se trouve déjà dans les relations chinoises antérieures au règne de *Tchinghiz-khan*, dans un temps où les

Mongols n'avaient pas encore dépassé le désert de Gobi, et n'habitaient qu'entre le lac Baikal et le fleuve *Keroulén* ou *Kerloun*.

La religion de *Bouddha* florissait déjà à Khotan avant l'ère chrétienne, et elle s'y est conservée jusqu'au moment où les Turcs mahométans et conquérans ont envahi toutes les villes de la petite Boukharie.

Ce qui rend cette description chinoise extrêmement précieuse, c'est qu'elle correspond parfaitement, pour la situation de cette ville et des pays qui y appartiennent, avec les relations mahométanes que je viens de citer au commencement de cet article, et avec la manière dont les cartes chinoises, dressées d'après les observations des P. P. Félix d'Arocha, Espinha et Hallerstein, figurent le pays et la direction des fleuves et des montagnes. Je ne puis m'empêcher de présenter un rapprochement singulier entre les traditions conservées par les peuples de l'intérieur de l'Asie, et celles qui sont rapportées par Hérodote d'après le récit des prêtres égyptiens.

Une armée de Hioung-nou (Turcs) très-considérable vint faire une invasion dans le royaume de Khotan. Le roi de ce pays n'avait pas de forces suffisantes pour s'opposer à l'ennemi. Il fit donc préparer un sacrifice aux rats du désert, et les supplia d'être ses auxiliaires. La même nuit il vit en songe un gros rat qui lui dit : « Vous avez réclamé notre secours ; disposez vos troupes pour livrer bataille demain matin, et vous serez vainqueur. » Le lendemain, le roi attaqua à l'improviste les Hiong-nou. Ceux-ci, surpris, voulurent monter à cheval et endosser leurs armures ; mais il se trouva que les harnois de leurs chevaux, les habits des soldats, les cordes des arcs, les courroies de leurs cuirasses, tout ce qui était fait d'étoffe ou de fil, avait été entièrement rongé et mis en pièces par les rats. Ainsi, privés de tout moyen de défense, ils tombèrent sous les coups de leurs ennemis ; leur général fut tué, et l'armée entière faite prisonnière. — Le roi de Khotan voulut témoigner aux rats sa reconnaissance pour un service si important : il construisit un temple, fit des sacrifices, et depuis ce temps on n'a cessé d'y faire des offrandes. Voilà l'extrait du récit asiatique ; entendons à présent celui des Égyptiens, rapporté par Hérodote. (Tom. II, pag. 141).

A la mort d'Anytis, un prêtre de Vulcain, nommé Séthos,

lui succéda. Ce roi négligea beaucoup l'ordre des guerriers.... Lorsque, peu de temps après, une armée nombreuse, commandée par Sannacharib, roi des Assyriens et des Arabes, vint attaquer l'Égypte, aucun des guerriers égyptiens ne voulut marcher. Le prêtre-roi, inquiet de ce refus, et incertain du parti qu'il devait prendre, entra dans le temple de Vulcain, et vint déplorer aux pieds de la statue du dieu, les malheurs qui le menaçaient. Pendant qu'il exhalait ses plaintes, le sommeil s'empara de ses sens, et il lui parut voir en songe le dieu debout près de lui, qui le rassurait et lui promettait qu'avec le secours qu'il allait recevoir, il n'aurait rien à craindre de l'armée arabe. Le roi, se confiant à cette vision, rassembla tous ceux qui consentirent à le suivre; il marcha vers Peluse, qui est le point par lequel on peut pénétrer en Égypte, n'ayant avec lui aucun soldat, mais seulement un ramas de marchands, d'artisans et de journaliers. Il était à peine arrivé, qu'un nombre infini de rats champêtres se répandit dans le camp ennemi, et, pendant le cours d'une seule nuit, rongea si bien les cordes des arcs, des carquois, et jusques aux attaches des boucliers, que l'armée, privée de toute espèce d'armes, fut contrainte de prendre la fuite le lendemain. Poursuivie par les Égyptiens, elle perdit beaucoup de monde. En mémoire de cet événement, on voit dans le temple de Vulcain une statue de pierre qui représente Séthos tenant dans sa main un rat, avec cette inscription : « En me voyant, apprenez à révéler les dieux. »

La seconde partie de l'ouvrage de M. Abel Rémusat est une dissertation très-savante sur la pierre de *Yu* des Chinois, appelée *kach* ou *gach*, par les peuples turcs et mongols. C'est le *yechem*, *yeseb* ou *yechef* des Persans et des Arabes, et le *jaspis* des anciens. L'auteur a recueilli avec beaucoup de soin tout ce qu'il était possible de trouver sur cette production des hautes montagnes de l'intérieur de l'Asie. Il démontre avec une rare sagacité qu'elle ne pouvait être la matière des précieux vases murrhins, et que ceux-ci devaient être du *spath-fluor* (fluat de chaux). Nous adoptons volontiers cette opinion, qui nous paraît réunir en sa faveur le plus grand nombre de probabilités désirables. Nous remarquons en même temps que ceux qui ont cru que les vases murrhins étaient de la porcelaine chinoise, ignoraient vraisemblablement que l'invention de la porcelaine est d'une époque postérieure à celle où l'on faisait usage des vases murrhins à

Rome; puisque cette invention ne date que du 4^e. siècle de notre ère.

KLAFFOTH.

345. *STORIA DELL' IMPERIO OTTOMANO*. Histoire de l'empire Ottoman, abrégée par le chev. *COMPAGNONI*, des ouvrages de *Sagredo*, de *Cantemir*, et autres, et publiée pour servir de continuation à l'Abrégé d'histoire universelle de M. le C^{te}. de Ségur. 6 vol. in-18, avec planches. Prix, 12 liv. Milan; 1823, de la typographie *del Commercio*.

L'histoire de tous les temps et de toutes les nations, que M. le comte de Ségur a entrepris d'abrégé, a été traduite dans plusieurs langues étrangères. D'après l'exemple du comte de Ségur, le chevalier *Compagnoni*, déjà connu en Italie par son histoire d'Amérique et son abrégé de l'histoire de la maison d'Autriche, tirée de l'anglais de *Coxe*, a voulu donner aux Italiens un Abrégé de l'histoire de l'empire Ottoman; mais il n'a pas du tout parlé de Mahomet, fondateur de la religion et de l'empire des Turcs, qui lui doivent leur existence et leur gloire. L'auteur commence donc son histoire au xiv^e. siècle, et la continue jusqu'à nos jours. Les événemens et les faits intéressans y sont exposés avec beaucoup d'ordre et de fidélité (1). M. *Compagnoni* a traité, dans un appendice qui commence à la moitié du 5^e. volume, et qui occupe entièrement le suivant, de toutes les institutions, des coutumes, des lois, de la religion, de l'administration publique, et des opinions, tant du gouvernement que du peuple turc; et cette partie du travail de M. *Compagnoni* offrira aux lecteurs un intérêt tout particulier. (*Biblioteca ital.*, déc. 1823, p. 320.) *Moscatti*.

346. *RÖMISCHE RECHTSGESCHICHTE UND RECHTSALTERTHÜMER*, etc. Histoire et Antiquités du droit romain; par *ALBRECHT SCHWEPPE*. In-8., xxiv et 590 p. Prix, 2 thlr. Göttingue; 1822; *Vandenhoeck et Ruprecht*.

L'auteur justifie mal la prétention qu'il exprime dans le titre même de l'ouvrage, d'avoir, *le premier, mis à profit, d'une manière complète, les données fournies par Gaius* pour l'histoire du droit. Son ouvrage n'offre rien d'essentiel, sous ce rapport, qui ne se trouve déjà dans la 7^e. édition de l'*Histoire du Droit*, de *Hugo*; et, quand ce guide lui manque, il ne sait plus tirer aucun

(1) Les lecteurs du Journal asiatique y verront une lettre de M de Hammer, qui fait voir que *Cantemir* est un historien fort peu exact.

parti des monumens les plus intéressans, tels que les fragmens de lois agraires et de lois judiciaires, publiés par Fulvius Ursinus; les sénatus-consultes relatifs aux bâtimens, publiés par Capacius et Reinesius. Il semble aussi supposer que la critique de la loi des douze tables n'a pas avancé d'un pas depuis Godefroy.

L'ouvrage se divise en *histoire extérieure* et *histoire intérieure du droit*. Ni l'une ni l'autre n'est distribuée par périodes, faute impardonnable dans un ouvrage destiné à l'enseignement.

L'auteur rapporte, tout d'une haleine, une masse de faits qui se sont passés dans le cours de douze siècles, sans se ménager aucun point de repos; il mêle ensemble, dans le même paragraphe, les principes de l'ancien et du nouveau droit, et passe brusquement de la loi des douze tables à la législation de Justinien, des institutions de l'empire à celles de la république.

L'*histoire extérieure* comprend cinq sections principales : 1°. des sources du droit; 2°. des jurisconsultes; 3°. des collections du droit; 4°. de l'enseignement du droit chez les Romains; 5°. de la jurisprudence après Justinien.

L'*histoire intérieure* se divise en cinq parties : *jus publicum*, *jus privatum*, procédure civile, droit criminel, droit des gens.

C'est surtout dans la partie intitulée *jus publicum*, que le défaut de méthode historique se fait sentir; c'est un véritable chaos, soit pour les matières, soit pour les temps. Par exemple, dans le § 206, il traite du christianisme; dans le § 207, il passe aux choses *divini juris*, dont la théorie, qui appartient d'ailleurs au droit privé, est fondée sur des idées propres au paganisme, et a éprouvé, dans son application chez les chrétiens, des changemens que l'auteur n'indique pas; immédiatement après (§ 208) il parle des juifs.

L'*histoire du droit privé* se divise en cinq livres, précédés d'une partie générale : 1°. droit des choses; 2°. actions; 3°. rapports de famille; 4°. *successio per universitatem*; 5°. *in integrum restitutio*.

Le 4°. livre mérite d'être remarqué; l'auteur y expose très-méthodiquement les successions *per universitatem*, et fait connaître successivement l'ancien système de l'hérédité civile, la possession de biens prétorienne, et le nouveau système résultant des constitutions impériales.

La *procédure civile*, le *droit criminel*, le *droit des gens* ne donnent lieu à aucune remarque importante.

En résumé, cet écrit ne mérite pas le nom d'*Histoire du droit*; il ne satisfait à aucune des trois conditions essentielles d'un ouvrage historique : enchaînement des faits d'après l'ordre chronologique, discernement dans l'usage des sources, représentation fidèle du caractère de chaque époque. Ici, au contraire, l'ordre des temps est sans cesse rompu ou interverti, les résultats entassés sans choix, les traits caractéristiques de tous les âges tellement confondus, qu'il est impossible, en lisant cet ouvrage, de se faire une idée précise de l'état du droit chez les Romains pendant telle ou telle période, et de se rendre raison du développement ou de l'altération progressive de leurs institutions. (*Leipz. Liter. Zeit.*, janv. 1823, p. 185—204.)

C. - A. P.

347. ALLGEMEINE GESCHICHTE DER CHRISTLICHEN KIRCHE NACH DER ZEITFOLGE. Histoire universelle et chronologique de l'église; par SEVERIN VATER. In-8. Brunswick; 1823.

Ce volume contient : Histoire de la réformation jusqu'en 1555. — Histoire de l'église catholique et grecque; et histoire des jésuites. — Histoire de l'église protestante, jusqu'à la paix de Westphalie, en 1648. — Histoire de l'église catholique, depuis les disputes sur le jansénisme, jusqu'à celles sur la bulle *unigenitus*, de 1640 à 1713. — Histoire de l'église protestante, depuis la paix de Westphalie jusqu'à celle d'Utrecht, de 1648 à 1713. — Histoire des églises catholique et grecque jusqu'à nos jours. — Histoire de l'église protestante, depuis l'influence de la philosophie de Wolf jusqu'à nos jours. Ce dernier chapitre est terminé par la réunion des églises protestante et réformée, et par la propagation du christianisme parmi les payens sous l'influence des Sociétés bibliques. (*Journ. général de la litt. étrang.*, octob. 1823, p. 297.)

348. BIOGRAPHIE DE SAINT ANCHAIRE (*Ansgarius*) surnommé l'apôtre du nord; par E. CHR. KRAUSE. In-8. Prix, 1 rxd. 8 gr. Altona; 1823; Hammerich.

Saint Anchaire, né en France, était missionnaire en Danemark et archevêque de Hambourg et de Brême. On trouve dans cette Biographie beaucoup de renseignements sur l'histoire ecclésiastique. (*Journ. général de la litt. étrang.*, oct. 1823, p. 298.)

349. PRAGMATISCH-CHRONOLOGISCHES HANDBUCH DER EUROPÄISCHEN STAATENGESCHICHTE. Manuel pragmatique et chronologique de l'histoire des états d'Europe; par le D^r. RAUSCHNICK. 3 vol. in-8. (Annonce.)

Pour faciliter aux gens du monde et aux savans le moyen de trouver les dates et les faits de l'histoire moderne, M. Rauschnick a rédigé les événemens de cette histoire en un précis qui traitera séparément de chaque état. Le premier volume comprendra le Portugal, l'Espagne, la France et la Grande-Bretagne. On souscrit moyennant 14 fr. pour les 3 volumes, ou 60 à 70 feuilles d'une impression très-serrée, chez le libraire Varnhagen à Schmalkalde.

350. ALLGEMEINE GESCHICHTE DER NEUESTEN ZEIT SEIT DEM ANFANGE DER FRANZÖSISCHEN REVOLUTION. Histoire générale des temps modernes, depuis le commencement de la révolution française; par Fréd. SAALFELD; 4^e. vol. 2^e. part., xxxij et 621 p. Prix : 2 thalr. 12 gr. Leipzig; 1823; Brockhaus.

Cette dernière partie embrasse l'espace de temps compris entre le retour de Napoléon Bonaparte de l'île d'Elbe, et la fin du congrès d'Aix-la-Chapelle (1815 à 1818); elle est terminée par une table générale très-soignée et très-utile pour une époque si féconde en grands événemens. La manière dont l'auteur les retrace et les enchaîne fait regretter qu'il termine ici son travail.

C.-A. P.

351. DEUTSCHLAND UND DIE DEUTSCHEN. L'Allemagne et les Allemands depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort de Charlemagne; par Aloyse SCHREIBER. In-4. Ouvrage accompagné de 24 grav., par METTENLEITER. Leipzig; 1824; Fleischer.

M. Schreiber, historiographe du duché de Baden, et qui est déjà connu par une description des antiquités et des environs de Bade, publie ici le premier cahier d'un livre que son titre fait suffisamment connaître. M. Schreiber, d'après les traces de quelques grands bouleversemens naturels, qu'on trouve entre les Vosges et le Rhin, pense que des révolutions physiques ont désolé la Germanie, long-temps avant l'arrivée des Romains. Il cite à ce sujet les rapports de l'antiquité sur ces contrées; il rappelle Prométhée enchaîné sur les Alpes rhétiennes avant d'être attaché au Caucase, Hercule cherchant l'olivier aux sources du Danube; enfin les rochers des Vosges sont, selon lui et sur la foi de la tra-

dition, pourvus de grands anneaux pour lier les câbles des vaisseaux qui voguaient au-dessus de l'Alsace, qui était alors un lac ou même une mer immense ayant ses ports et ses rivages escarpés au sommet de ces montagnes. Malheureusement ces anneaux ne peuvent être aperçus que par les yeux de la foi. Je ne les ai vus nulle part quoiqu'on les ait cherchés partout. Quoi qu'il en soit, on se tromperait étrangement si l'on jugeait le livre de M. Schreiber sur ces légères erreurs; le reste est fondé sur le témoignage des auteurs. Une série de tableaux de mœurs, fait connaître celles des anciens Germains. Je voudrais qu'on se fût un peu plus appliqué à rechercher l'origine de cette nation. Je ne sais s'il est bien exact de dire qu'elle reçut son nom des Gantois vaincus. Germann, Wehrman et Heermann sont sans doute synonymes, et la racine *Garr*, qui signifie guerrier et qui s'est conservée en français après avoir existé dans l'ancienne langue germanique, serait une raison de plus d'approuver l'opinion de M. Schreiber; mais que deviendrait dans cette supposition l'écrit plein d'érudition et d'observations utiles que M. de Hammer a publié dans les Archives de géographie de Kruse (cet écrit a tout au plus 4 pages; j'en ai fait paraître une traduction): là, les Germains sont originaires du pays d'Erman, au delà de l'Oxus. On peut ne pas partager cette opinion; mais quand elle est appuyée d'un nom comme celui de M. Hammer, il convient du moins de la rapporter. Il est vrai que M. Schreiber n'écrit pas un ouvrage de discussion; il ne fait que donner le résultat des textes anciens, sans aucune citation. Mais il est une partie qu'il n'a empruntée ni aux Grecs ni aux Romains, c'est celle qui concerne la mythologie des Germains. Cette partie, tout-à-fait originale, mérite l'attention, d'autant plus, que les traditions y sont enrichies de vieilles poésies originales. Le défaut d'espace nous interdit ici des détails dont nous ne nous abstenons qu'à regret, en renvoyant le lecteur au livre même. DA GLIBERY.

352. REGESTA, SEU RERUM BOICARUM AUTOGRAPHIA. Annales autographes de la Bavière, jusqu'à MCCC, extraites des archives, et classées d'après la division naturelle des pays et des races, en Bavaïois, Allemands et Francs; par CH.-HENRI DE LANG. In-8. Munich; 1822. (*Leip. Lit. Zeit.*, fév. 1823, p. 233.)

M. de Lang qui, sous le ministère de M. de Montgelas, était à la tête des archives de Munich, a tiré d'excellens matériaux his-

toriques de ce dépôt poudreux, auquel pendant long-temps personne n'avait touché, et qui, par la suppression des couvens, avait reçu de grands accroissemens. Il est fâcheux qu'on ait sitôt enlevé la direction des archives à un homme qui aurait bien fait valoir ce trésor caché. Voici le parti qu'il en a tiré pour l'ouvrage qu'il a publié récemment.

Il a extrait les sommaires de tous les actes publics et de toutes les chartes qui se trouvent dans ces archives; il les a divisés en 3 classes, selon que le contenu se rapporte aux Bava-rois, aux Allemands (c'est-à-dire à la partie de la Souabe jadis soumise à la Bavière), et aux Francs, ou plutôt aux Franconiens. De plus les sommaires sont classés chronologiquement, et forment une sorte d'annales depuis l'an 773 jusqu'en 1201; le 2^e. vol. comprendra les années 1201 à 1250; le 3^e. s'étendra jusqu'en 1275; et le 4^e. jusqu'en 1300.

L'ouvrage est sur 3 colonnes, dont les chronologies marchent toujours de front. On regrette que l'auteur n'ait pas pu donner textuellement les chartes qu'il extrait; quelquefois les sommaires annoncent un contenu singulier, par exemple, *Eugenius III ab-bati monasterii in Weissenche concedit facultatem absolvendi raptores bonorum*; et à l'année 1179: *Frater J. domus hospitalis Jerosolymitani magister per nuncios à domo Wirceburgensi im-plo-rat eleemosynas pro desolatâ domo in civitate Jerusalem, of-ferens in recompensationem mille missas per 14,130 presbyteros ordinis per totum mundum celebrandas*. On ne voit pas trop ce que l'auteur veut dire par le sommaire suivant: *Privilegium de æquâ dividendis pueris ex ministerialibus regni regisque ac ec-clesiis procreandis*. Il aurait bien dû nous apprendre ce que c'é-tait que ce privilège.

D.

353. SUPPLÉMENT au n^o. 202 du *Bulletin* de mars.

Les qualités attribuées à l'ouvrage de M. Zschocke sont d'au-tant plus remarquables que cet auteur dramatique n'est pas Suisse d'origine, et n'est arrivé en Suisse qu'à l'époque des trou-bles de 1798.

A. B.

354. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE PORTUGAL, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS DE LA MONARCHIE JUSQU'EN 1823; par Alph. RABER, avec une introduction par R. T. CHATELAIN; 470 pages in-12. Paris; 1824; Leconte et Durey.

Ce volume est le pendant du *Résumé de l'histoire d'Espagne*,

du même auteur, que nous avons annoncé sous le n°. 137 du cahier de février dernier. Les rapports d'intérêts des deux royaumes en mêlent, en quelque sorte, les deux histoires. Le Résumé de celle de Portugal est divisé en cinq époques, dont la première commence avec la chute de l'empire d'Occident. La seconde est marquée par l'établissement de la première dynastie royale fournie par la maison de Bourgogne à la fin du onzième siècle. A celle-ci succède la maison d'Avis en 1385; mais la catastrophe de dom Sébastien, et les événemens qui la suivirent, firent passer la couronne dans la maison de Bragance en 1640; son règne est le sujet de la 4^e. section, qui s'étend jusqu'en 1820. Cette dernière époque est celle de la dernière révolution de Portugal, et son histoire termine l'ouvrage. Des notes historiques sont jointes aux diverses sections de ce *Résumé*, dont la concision n'a pas exclu la clarté. La vigueur du style, l'ordre de la narration et le grand intérêt que présentent les faits, en rendront la lecture à la fois instructive et agréable. C. F.

355. PRÉCIS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours; par A. F. THÉRY, D^r. ès-lettres, profess. de seconde au collège roy. de Versailles. 1 vol. in-8. Prix, 5 fr. Paris; 1824; Strasbourg et Londres, Treuttel et Wurtz.

Quoique cet ouvrage soit destiné surtout à la jeunesse, parce que c'est en elle surtout qu'il est utile d'exciter les émotions généreuses, il sera peut-être lu par tous les âges avec intérêt et avec fruit. L'auteur paraît s'être proposé de ramener l'histoire à son premier et à son plus légitime objet et de l'écrire moins en écrivain politique qu'en écrivain moral. Les faits qui n'auraient excité qu'une stérile curiosité n'entraient point dans le plan de ce *précis*, où M. Théry a voulu ranger, comme autant de leçons vivantes, les seuls détails qui peuvent intéresser le lecteur, sans omettre cependant aucun fait important. La couleur morale qui domine dans tout l'ouvrage en exclut tout esprit de parti, et pour les lecteurs qui pensent, ce ne sera pas sans doute un malheur : il n'y a point de partialité à flétrir le crime ou à louer la vertu. L'auteur paraît avoir consulté les sources originales; il a joint à son ouvrage un tableau synoptique des principaux faits de l'histoire d'Angleterre et de l'histoire

de France. L'intérêt de cette comparaison est d'autant plus vif que ces deux histoires se touchent par beaucoup de points.

D. R.

356. QUELQUES ANECDOTES relatives à la reine Élisabeth d'Angleterre; tirées du Nouveau Magasin danois. (*Nye danske Magaz.*, 1823, tome IV, cah. 4.)

1°. Les éditeurs de cette collection ont copié, d'après l'original existant aux archives royales à Copenhague, la lettre que la reine Élisabeth écrivit au roi de Danemark, Frédéric II, peu de temps après l'exécution de la reine Marie. Cette lettre est en latin, signée de la propre main d'Élisabeth, et scellée de son sceau; quoique non datée, il y a lieu de la rapporter au mois de mars, ayant été reçue en Danemark le 23 du même mois 1587. Après avoir rappelé les torts qu'elle imputait à la reine d'Écosse, et avoir dit que les trois ordres de l'état, assemblés en parlement, avaient condamné Marie à la mort, elle ajoute: « Nous n'avons néanmoins voulu approuver cette sentence, vu la parenté qui nous lie avec cette reine, que pour le cas où il serait fait quelque entreprise en sa faveur pour nous perdre. Nous avons confié cet acte à un secrétaire, en lui défendant expressément d'en parler à qui que ce fût, et de passer outre dans cette affaire sans nous en avoir référé ultérieurement; mais cet homme insidéré s'est contenté de consulter quelques-uns de nos conseillers, qui ont été mus par la crainte que nous ne fussions victimes de notre excessive clémence; et avec une grande précipitation, il a donné à notre insu (*nobis insciis*), des ordres pour l'exécution. Ainsi c'est contre notre volonté (*præter nostram voluntatem*), par la conduite téméraire de ce secrétaire, et sans que nous nous en doutassions (*nobis nihil tale suspicantibus*), nous en prenons Dieu à témoin (*Deum testamur*), qu'a été livrée au supplice cette reine, qu'on ne peut nier cependant avoir été coupable (*quamquam quod negari non potest nocentissimam*.) En conséquence, nous avons fait mettre ce secrétaire à la Tour, pour avoir méprisé nos ordres, et afin qu'il nous rendit compte de sa conduite. C'est ce que nous avons voulu attester à votre sérénité, non que nous craignions qu'on nous impute le supplice de cette reine, qu'au reste nous avons pu faire exécuter très-justement (*quod et justissimè exequi potuimus*), ce que nous aurions même dû faire si nous avions réfléchi à notre danger per-

» sonnel; mais pour vous faire connaître en bonne sœur la manière dont les choses se sont passées, et que rien dans notre vie ne nous a plus amèrement touchée que cet événement (*nec quicquam nobis in vitâ hoc uno facto acerbius contigisset.*) »

Une circonstance qui mérite d'être remarquée, c'est que lord Willoughby écrivait de Londres le 4 mars, au même roi de Danemark que « sa très-clémentine souveraine, malgré son horreur pour le sang, et son éloignement pour la vengeance, même la plus juste, vaincue par les instances de tous les ordres de l'état, et de l'universalité de ses sujets, a ordonné de faire exécuter la sentence (*eam jussit exequendam sententiam*) portée par les grands du royaume, et approuvée par toute la nation, contre cette très-coupable reine. » (p. 267-269.)

2°. Niels Krag, docteur et professeur en droit à l'université de Copenhague, avait été envoyé en Angleterre, en 1598, pour réclamer les prises faites sur les Danois par les Anglais, pendant la guerre de ceux-ci contre l'Espagne, et en même temps pour se plaindre de ce que les pêcheurs anglais venaient sur les côtes de Norvège et d'Islande, quoique cela leur fût interdit par les traités. On a la relation originale de cette mission en latin, écrite en forme de journal, par la personne même qui en fut chargée. Nous y lisons entre autres que, le 17 décemb., Krag eut audience de la reine à Westminster. Après avoir écouté attentivement le discours que l'envoyé danois lui adressa en latin, cette princesse y répondit dans la même langue, après quoi, *excusans latinitatem, petit sibi veniam dari, tantum latine annis septem vix locutæ.*

Le 6 janvier suivant, cet envoyé fut reçu de nouveau chez la reine, qui l'invita à assister aux fêtes de la cour (*ad choreas et splendorem aulæ visendum*). Le comte d'Essex dansa avec la reine, qui, après s'en être fort bien acquittée, dit à Krag : « Je n'en avais pas tant fait depuis long-temps; mais j'ai voulu que vous puissiez mander au roi votre maître que je ne suis pas encore si décrépite. Vous savez ce que je veux dire, » ajouta-t-elle en faisant allusion aux envoyés d'Écosse. *Invitata à comite Essexiæ ad saltandum, primò se mihi joco quodam excusavit; postea eum secuta, saltavit admodum artificiosè. Dixit, hoc se mel gratiâ fecisse quod multis annis intermisisset, jussitque me renunciare regi meo non ita invalidam quin saltare adhuc posset et alia facere quæ vegeti corporis. Addidit: scis quid ve-*

lin, Scoticos legatos perstringens, (p. 18). Elisabeth avait alors plus de 65 ans.

Dans une autre audience, Krag ayant voulu aborder la question de la pêche sur les côtes d'Islande et de Norwège, la reine lui dit : Je vous croyais bien intentionné pour moi ; j'étais loin de penser que vous voulussiez ma mort. Cependant, suivant un de nos proverbes anglais, lorsque quelqu'un apprend quelque chose à quoi il ne s'attend pas, c'est un signe qu'il n'a pas long-temps à vivre ; et je ne m'attendais nullement à ce que vous me dites-là. Elle ajouta : Il n'y a plus de remède pour cette année, car les bâtimens de pêche sont déjà en mer ; j'écirai donc au roi mon frère pour le prier de patienter jusqu'à l'année prochaine, et je vous prie de vous joindre à moi pour cela. (P. 183 et 203.)

C. M.

357. *BIDRAG TIL KUNDSKAB OM FRANKERIGS, DANMARKS OG SVERIGE'S POLITISKE FØRHOLD*. Mémoire pour servir à la connaissance des relations politiques entre la France, le Danemark et la Suède, depuis 1663 jusqu'en 1689, d'après les rapports de la légation française ; par H. F. J. Estrup, lecteur d'histoire et de géographie à l'académie de Sorcée. In-4. de 56 p. Copenhague ; 1823.

M. Estrup a profité d'un séjour à Paris, en 1819, pour y chercher des éclaircissemens sur divers points de l'histoire du Nord. Les manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal ou de Monsieur lui ont fait connaître les négociations politiques entre Louis XIV et les cours du Nord, lorsque ce roi fut parvenu au comble de la puissance et de la gloire. Les cabinets de Copenhague et de Stockholm cherchèrent à l'envi à se rendre favorable un monarque si puissant ; il paraît même, quoique M. Estrup n'ose le dire ouvertement, que chacun des deux cabinets briguaît la faveur de Louis aux dépens de son rival, et n'aurait pas été fâché de le supplanter. L'écrit de M. Estrup n'est qu'un résumé de ce qu'il a trouvé dans les papiers officiels de cette époque : il se réserve probablement d'y donner plus de développement, et de publier une autre fois les pièces mêmes d'où il a tiré ses renseignements, si toutefois elles sont de nature à ne pas déplaire au gouvernement.

358. *COLLECTION DES CHRONIQUES NATIONALES FRANÇAISES*, écrites en langue vulgaire, du 13^e. au 16^e. siècle ; avec notes et

éclaircissements; par J. A. A. BUCHON. Tome 1^{er}. In-8. de 32 f. $\frac{1}{2}$. Paris; Verdière et Carez.

La collection se composera de 60 volumes, savoir : grandes chroniques de France, 15 vol.; chroniques de Froissart, 15 vol.; chroniques de Monstrelet, 15 vol.; petites chroniques, 15 vol.; on peut ne souscrire que pour l'une de ces parties. Chaque vol. coûtera aux souscripteurs, papier fin des Vosges, 6 fr.; satiné, 6 fr. 50 c. Les trois premiers volumes de Froissart, d'après le texte préparé par M. Dacier, sont déjà en vente.

359. MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DE DUPLESSIS-MORNAY, pour servir à l'histoire de la réformation et des guerres civiles et religieuses en France, sous les règnes de Charles IX, de Henri III, de Henri IV et de Louis XIII, depuis l'an 1571 jusqu'en 1623. Édition complète, publiée sur les manuscrits originaux, et précédée des Mémoires inédits de M^{me}. de MORNAY, sur la vie de son mari, écrits par elle-même pour l'instruction de son fils. 15 vol. In-8., chacun de 500 à 600 p., avec un portrait de Duplessis-Mornay, gravé au burin. Paris, Strasbourg, et Londres, Treuttel et Würtz. (Extrait du prospectus.)

Philippe de Mornay est, sans contredit, un des caractères les plus remarquables de l'histoire moderne. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il apprit les langues savantes, et adopta de bonne heure les principes de la réformation; il fut le conseiller, l'ami de Henri IV, même après le changement de religion de ce grand roi, qu'il servit de sa plume et de son épée; et sa coopération à l'édit de Nantes, qu'il avait en quelque sorte provoqué, donne à la vie de cet homme célèbre un caractère d'importance historique tout particulier. Marie de Médicis et Louis XIII durent plus d'une fois à l'intervention de Mornay, et à son habileté dans les négociations, le maintien de la tranquillité publique. Il mourut en 1623, dans son château de la Forêt-sur-Sèvre, en Bas-Poitou.

Mornay a composé un grand nombre d'ouvrages en faveur des opinions religieuses qu'il professait; ceux-ci ne doivent point trouver place dans cette collection, consacrée toute entière à l'histoire; mais ses écrits politiques, ses instructions, ses récits et sa correspondance avec les rois, les reines, les princes, les hommes d'état et les contemporains les plus célèbres, sont

des documens trop précieux et trop essentiels à l'histoire de la réformation en Europe et à celle des guerres civiles en France, pour ne pas mériter d'être recueillis avec soin.

Jusqu'à présent il n'en avait paru que quatre volumes : deux furent publiés peu de temps après sa mort, par le ministre Daillé qui avait assisté à ses derniers momens ; deux autres le furent quelques années après ; mais par divers motifs on avait élagué plus de la moitié des pièces, et notamment celles qui pouvaient compromettre des hommes vivans. On avait retranché spécialement une grande partie de la correspondance avec Catherine de Parthenay, le duc de Rohan, la maison de la Trémouille, le président Jeannin, et des ambassadeurs étrangers : enfin, on avait mis un grand intérêt à supprimer des dépêches de Henri IV, de Marie de Médicis, de Louis XIII et de leurs ministres. On offre ici ces diverses pièces, dont les anciennes suppressions attestent l'importance. Ce qui en avait été publié était au nombre d'environ trois mille ; la collection nouvelle en comprendra près de neuf mille.

Les manuscrits originaux de Duplessis-Mornay, conservés dans son ancien château de la Forêt-sur-Sèvre et dans le château de Benais, appartenant au prince de Montmorency-Robecq (voyez la Bibliothèque historique du père Lelong, tome III, n^o. 30, 473), ont été communiqués à l'éditeur, et M. le marquis de Mornay, qui avait en sa possession un grand nombre de pièces originales de la correspondance de son illustre aïeul, a bien voulu les communiquer aussi,

A l'aide de ces secours et de tant de documens inédits, le public connaîtra un plus grand nombre de lettres de Henri IV à Duplessis-Mornay, de nouvelles lettres d'Élisabeth, reine d'Angleterre, du prince et de la princesse de Nassau, de Henri de la Tour, prince de Bouillon ; de la duchesse de Rohan ; de Bongars, non moins grand négociateur que savant, etc.

Mais un objet plus intéressant encore peut-être, ce sont les observations que Duplessis-Mornay avait consignées sur son exemplaire de l'histoire du président de Thou. Ces observations, dont tous les biographes avaient regretté la perte, comme d'un ouvrage qui aurait jeté un grand jour sur plusieurs événemens auxquels Duplessis avait eu une part directe, ont été retrouvées ; le manuscrit est tout entier de la main de Mornay, écrit sur des feuilles de papier blanc interfoliées dans le texte de De Thou ; il

fera partie de la nouvelle édition, qui sera ainsi enrichie d'une foule de pièces historiques inconnues jusqu'ici.

Cette collection, qui formera de 12 à 15 volumes in-8., chacun de 500 à 600 pages, grande justification, caractère neuf, est publiée par souscription et par livraisons de 2 vol. : la 2^e. livr. va paraître (1).

Le prix de la souscription était de 6 fr. le vol. sur papier ordinaire, et de 12 fr. sur papier vélin. La souscription a été fermée le 1^{er}. avril 1823; dès lors le prix de l'ouvrage a été porté à 7 fr. 50 c. le vol. sur papier ordinaire, et à 15 fr. sur papier vélin.

N. B. Les éditeurs publieront, à la suite de la collection des Mémoires de Duplessis-Mornay, un recueil de *fac simile* de l'écriture des principaux personnages contemporains, formé sur les nombreuses pièces originales qui sont à leur disposition.

Nous donnerons sous peu une analyse des deux premières livraisons de cet important ouvrage.

360. MÉMOIRES DE J. DU CLERQ, imprimés sur les manuscrits du Roi, publiés, pour la première fois, par Frédéric, baron de REIFFENBERG, in-8., t. IV^e. Prix : 6 fr. Bruxelles; Arnold.

Ce volume, outre le cinquième livre du texte de Du Clerq, contient la généalogie de Bourgogne, Anjou, Berry, Angoulême, suivies de celle de Croy; un morceau curieux sur cette maison, la liste des pontifes, rois, princes, grands feudataires, de 1448 à 1467, avec celle des chevaliers de la toison d'or, créés par Philippe-le-Bon. Une table des époques auxquelles pâques commença durant ces dix-neuf années, pour la concordance du vieux style avec le nouveau; la note et la table qui accompagnent l'extrait de Du Clerq dans la collection de Perin; enfin les *Leçons diverses* et le *Glossaire*. Le faux titre porte : *Collection de Mémoires relatifs à l'Histoire des Pays Bas*.

361. COLLECTION COMPLÈTE DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE, depuis le règne de Philippe-Auguste, jusqu'au commencement du 17^e. siècle, avec des notices sur

(1) Une appréciation plus exacte et un choix plus rigoureux encore des pièces réellement importantes, a porté les éditeurs à réduire cet ouvrage à 12 vol. seulement.

chaque auteur, et des observations sur chaque ouvrage; par M. PETITOT; tom. 39 et 40. Deux vol. in-8., ensemble de 52 feuil. $\frac{3}{4}$. Paris; Foucault.

362. HISTORISCH-POLITISCHE SCHILDERUNGEN. Tableaux historiques et politiques; par G.-E. PAULUS. In-8., tom. I. Prix: 3 fl. 24 kr. Heidelberg, 1823.

Ce volume traite de l'histoire de France, et contient les Mémoires suivans: La formation de la ligue sous Henri III, de 1574-1585; l'avènement de Henri IV et son plan de gouvernement en 1594; Histoire du général François de la Noue; sur le règne de Louis XIII, sous Concini, d'Ancre et Albert de Luynes, de 1610-1622; sur le ministère du cardinal de Richelieu, de 1624-1642; Maximes politiques de Richelieu; Esprit de la fronde; Parallèle des cardinaux Mazarin et de Retz, de 1644-1653. (*Journ. gén. de la Litt. étrang.*, déc. 1823, pag. 362.)

363. ESQUISSES HISTORIQUES DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, depuis la convocation des États généraux, jusqu'au rétablissement de la maison de Bourbon; par DULAURE, auteur de l'Histoire de Paris. 15^e. livr., in-8. de 5 feuil., plus 5 pl. Prix: 3 fr. 50 cent. Paris; Baudouin frères.

364. LETTRES INÉDITES DU CHANCELIER D'AGUESSEAU, publiées sous les auspices de S. Exc. Monseig^r. le comte de Peyronnet, garde des sceaux de France; ministre-secrétaire d'état au département de la justice; par D. B. RIVES, directeur des affaires criminelles et des grâces au département de la justice. Deux vol. in-8. de 350 pag. chacun, avec une introduction de clxviii. Paris; 1823; imprim. royale.

L'histoire avait consacré la mémoire de d'Aguesseau en le représentant comme un des écrivains les plus purs, un des magistrats les plus illustres; mais il manquait, pour ainsi dire, à la gloire du chancelier d'être connu comme homme privé, et le recueil que nous annonçons est bien propre à remplir cette sorte de lacune dans la vie de d'Aguesseau.

Ces Lettres sont précédées d'une introduction où l'éditeur retrace d'une main ferme l'histoire des parlemens en France. Il présente d'abord quelques généralités sur les moyens dont la justice était exercée au nom du roi dans les premiers jours de la

monarchie, et il résout un grand nombre de difficultés par la distinction trop contestée des deux conseils, le *placitum generale* et le *placitum regium*; l'un où étaient traitées les affaires d'état, et l'autre où se jugeaient les causes ecclésiastiques et civiles.

Les autorités dont il s'appuie prouvent irrécusablement que, par la constitution primitive de la France, le roi était le chef suprême de la justice et de l'armée. Nous ne suivrons pas l'auteur cherchant à dissiper les obscurités historiques dans la première et la deuxième race, montrant les gorlandes et les juges créant la distinction des pouvoirs; saint Louis fixant l'incertitude de notre législation par ses immortels Établissements; ce grand prince faisant rentrer dans la classe des affaires civiles une multitude de cas où la force et l'arbitraire décidaient seuls, et appelant les formes protectrices au secours de la faiblesse : là se montre clairement la différence des assemblées générales et des cours judiciaires, des parlemens et des chambres des plaids : moins encore le suivrons-nous quand il fait voir évidemment qu'à mesure que l'autorité féodale perdait de sa puissance, l'action judiciaire devenait plus forte, et acquérait de nouveaux droits : mais nous ne pouvons nous dispenser de signaler l'innovation qui a le plus influé sur la forme des parlemens ; on voit que je veux parler de l'ordonnance de 1319, par laquelle Philippe le Long rendit sédentaire le parlement, qui, jusque-là, avait été ambulant.

C'est dans cette circonstance que l'on fit la grande faute de donner à une autorité nouvelle un nom ancien. Les parlemens sédentaires n'étaient plus les parlemens, les assemblées générales ou états généraux, c'étaient de simples cours de justice; en leur conservant le nom, on créa cette foule de prétentions qui faillirent perdre plusieurs fois la monarchie. Mêlés à tous nos intérêts, suivant pendant cinq siècles les phases du pouvoir, invoqués lorsqu'ils étaient dociles à la voix du prince, rejetés par lui comme d'importuns conseillers, n'ayant aucune autorité fixe, prétendant à toutes, telle fut l'histoire des parlemens pendant cinq siècles. Pendant que d'Aguesseau fut à la tête de la magistrature, il montra une grande fermeté de principes que n'égalerent pas ses moyens comme homme d'état. Mais qu'aurait fait celui-ci au milieu des brouillons qui formaient le conseil de la régence sous Louis XV ? Le parlement, pendant tout le dix-huitième siècle,

offrit la preuve de l'incohérence de sa composition, et, quoique composé d'hommes dont les talens égalaient les vertus privées, ne présenta au pinceau de l'histoire aucun de ces traits qui commandent l'admiration ou appellent l'intérêt. A la suite de cette introduction, on trouve un essai sur la vie de la comtesse de Chastellux, par la marquise de la Tournelle, sa fille. Les anecdotes dont cet Essai est semé servent à éclaircir quelques points douteux de la vie de d'Aguesseau.

BERTHEVIN.

MÉLANGES.

365. THE ANNUAL BIOGRAPHY AND OBITUARY FOR THE YEAR 1824. Biographie et nécrologie annuelle pour l'année 1824, vol. VIII, in-8. de 473 p. Londres; 1824.

Cet ouvrage est divisé en deux parties; la première renferme des mémoires étendus sur des personnages célèbres, morts dans les années 1822 et 1823, au nombre de 20. Ces mémoires se suivent sans aucune classification particulière. La seconde partie, imprimée en caractères plus fins, contient des articles biographiques abrégés, et par ordre alphabétique, de toutes les personnes mortes en 1823, qui ont acquis quelque célébrité. Dans les mémoires de la première partie, il s'en trouve sur madame Radcliffe, Dumouriez, Jenner, l'acteur Kemble, M. Ricardò, le poète Robert Bloomfield, l'amiral Keith, le comte de St.-Vincent, etc. Il nous semble que l'ouvrage de la même nature qui se publie chaque année en France, l'emporte sur l'ouvrage anglais par l'abondance et l'exactitude des renseignemens, de même que l'*Annuaire historique* de M. Lesur est actuellement très-supérieur à l'*Annual register* qui s'imprime en Angleterre.

W.....R.

366. ANNUAIRE NÉCROLOGIQUE, etc.; par A. MAHUL; 3^e. année, 1822; in-8.; 1823; de 352 pages.

Cet ouvrage est par ordre alphabétique et divisé en deux parties, en partie nationale et en partie étrangère. Sans rétracter l'éloge donné à cet ouvrage dans l'article précédent, on doit reprocher à l'auteur trop peu d'impartialité, et il a copié trop souvent ses jugemens dans des écrits contemporains, qui sont ou des panégyriques ou des satires.

W.....R.

367. NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR BRUGNIÈRE DE SORSUM; in-8°. d'un quart de feuille. Imp. de Plassan; Paris; 1823. (Voyez le *Journ. Asiat.*, octobre 1823.)

Le baron Brugnière de Sorsum, mort à Paris, le 7 octobre 1823, était l'un des fondateurs de la Société asiatique de Paris. Il était connu dans la littérature par un discours en vers intitulé *le Voyageur*, qui, en 1807, disputa le prix au concours de l'Académie française; par divers morceaux traduits de lord Byron ou de Southey; par une traduction française du drame indien intitulé *Sacotala*, et de la comédie chinoise intitulée *Lao-seng-eul*. Il a laissé en manuscrit divers ouvrages très-curieux, qui verront sans doute le jour.

368. PETER DER GROSSE ALS MENSCH UND REGENT. Pierre-le-Grand représenté comme homme et comme souverain; par B. BERGMANN; in-8., tom. I; Königsberg; 1823.

Quoiqu'il existe déjà plusieurs biographies du premier empereur de Russie, M. Bergmann a cru devoir en faire une nouvelle, pour laquelle il a consulté beaucoup d'ouvrages russes; sous le rapport politique, ceux-ci donnent pourtant peu d'éclaircissemens. L'auteur peint d'une manière intéressante l'état de barbarie qui régnait en Russie avant l'avènement de Pierre. Les revenus publics ne se montaient qu'à 2 millions de roubles. Les synodes avaient prohibé comme un péché, de se couper la barbe. Sous Pierre, ce fut un délit de ne pas la couper. Les classes de la société étaient distinguées par le nombre de chevaux de poste qu'elles avaient le droit d'employer; il y avait des nobles à 4, à 6, à 8, à 10 chevaux de poste. Le vol d'une ruche se punissait de la même peine que le viol exercé sur la femme ou la fille d'un boïar; pour les meurtres, on composait avec les familles offensées, comme au moyen âge. On était si peu instruit en Russie de ce qui se passait dans le reste de l'Europe, que la cour adressa, en 1667, une dépêche au roi d'Espagne mort depuis deux ans. Ce que l'auteur dit des voyages de Pierre, est, pour la plus grande partie, connu depuis long-temps; il ne paraît même pas avoir profité de tous les matériaux que lui fournissaient les ouvrages publiés à l'étranger. D.....G.

369. NOTICE HISTORIQUE SUR LA BELLE LAURE.

Laure était de la famille de Noves. Pétrarque dit dans son dialogue avec saint Augustin (édit. Basil., fol. 354, 363) que son amante était moins âgée que lui seulement de quelques années. Elle se maria à l'âge de 18 ans, le 16 janvier 1325, par conséquent elle était née en 1307—1308, et 3 ou 4 années plus tard que Pétrarque. Celui-ci nous fait entendre qu'elle porta une robe verte, comme Simon de Siena l'a peinte. Dans son contrat de mariage, encore existant, elle reçoit deux habillemens, un de couleur verte, et l'autre écarlate. Pétrarque déclare qu'elle descend d'une famille noble. Son père Adalbert est nommé messire dans le contrat de mariage, et son frère Jean damoiseau. Dans une note autographe sur la première feuille de son Virgile, Pétrarque nous apprend que sa Laura mourut à Avignon, le 6 avril 1348, et qu'elle fut enterrée le même jour dans l'église des Franciscains. En 1533, on trouva dans cette église son corps avec une petite boîte dans laquelle était renfermé un sonnet italien, écrit sur parchemin. On y trouva aussi une médaille de bronze avec l'inscription M. L. M. I., et une petite figure de femme. L'antiquaire Maurice de Seve explique ces lettres initiales : Madonna Laura Morta Iace.

Laura était donc mariée : aussi Pétrarque l'appelle-t-il *mulier*, *scœmina*, *donna*, *madohna*, mais jamais *virgo*, *puella*, *donzella*. Après qu'elle fut morte, il célébra la victoire que Laura avait remportée sur l'amour, dans un poëme qu'il intitula *le Triomphe de la chasteté*. Si elle n'avait pas été mariée, il l'aurait infailliblement appelé le triomphe de la virginité. Les compagnes d'ailleurs qu'il donne dans ce poëme à Laura ont été toutes des femmes mariées : Lucrèce, Pénélope, Didon, Judith. Enfin, dans son dialogue avec saint Augustin, il dit d'elle : « *Corpus ejus crebris prtbs (partubus) exhaustum.* » Le plus beau monument de Laura, après les vers de son amant, ou plutôt de son admirateur (car la nature de son sentiment pour elle, et surtout de celui de Laura pour le poëte, n'est pas encore bien vérifiée), est un poëme dramatique qui a paru à Hambourg en 1806, et dont l'auteur est une dame. La superbe édition in-4. de Padoue, des *Rime di F. Petrarca*, offre probablement le portrait le plus fidèle de Laura. Elle est représentée jeune, son visage formant un bel ovale, les yeux noirs et immobiles,

ses traits réguliers mais sans âme, le tout semblable à un beau buste de marbre. Le peu que nous savons de sa vie s'accorde parfaitement avec cet extérieur. Elle était sans passion : celle de Pétrarque paraît avoir brûlé dans sa tête plutôt que dans son cœur. (Voy. aussi la Notice sur Laure, par M. Audiffret, *Biogr. Univ.*)

GAAL.

370. L'*Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, d'après l'autorisation de l'empereur de Russie, a acheté le magnifique cabinet de médailles anciennes de Suchtelen. Ce cabinet consiste en plus de 11,000 articles en or, en argent et en bronze, choisis avec le soin et le goût d'un amateur éclairé. Cette acquisition est la plus importante faite par l'académie, après celle des manuscrits orientaux appartenant à M. Rousseau, consul français à Alep; collection dont l'académie est redevable à l'empereur. Une institution spéciale pour l'étude des langues orientales vient d'être ajoutée au collège des affaires étrangères. Vingt jeunes gens doivent y être admis; ils sont destinés à servir d'interprètes aux légations russes dans le Levant. (*Galignan's Magaz.*, octob. 1823, p. 90.)

371. M. le chev. Fraehn, membre de l'académie impériale des sciences de Pétersbourg, vient de publier dans cette capitale un ouvrage très-intéressant; savoir, *Les détails donnés par J. Fozlan, et autres écrivains arabes, relativement aux anciens Russes*. Il a joint au texte arabe une traduction en allemand, des notes explicatives et un appendice. 1 vol. in-4.

ERRATA.

Bulletin de Février, p. 68, note (1). Cette note, qui se rapporte à l'ouvrage entier, doit être indiquée après le mot *Essai* du paragraphe XI.

Bulletin d'Avril; p. 201, une étude qui reste au-dessous de l'étude la plus utile, lisez : futile.

Même Bulletin, p. 203, ligne 4 du second paragraphe : *Ebrook*, lisez : *Brook*.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

372. **KRATKOE ISTORITCHESKOI NATCHERTANIE YAZYKOW.** Courte Exposition historique des langues, contenant l'investigation de leur origine, leur extension, leurs changemens, et la manière dont elles se sont mélangées; avec quelques remarques générales sur l'art d'écrire de toutes les époques. In-12. Prix, 5 rouble pap. Moscou, 1810.

373. **UEBER SPRACHE IN RÜCKSICHT AUF GESCHICHTE DER MENSCHHEIT.** Les langues considérées sous le rapport de l'histoire de l'homme; par K. G. ANTON. In-8., de 127 p. Görlitz; 1799; Chr. Gothelf Anton.

Après avoir lu ce petit livre, on regrette qu'il ne soit pas plus grand. L'auteur pensant que tout ce que nous savons et comprenons, tout ce que nous avons et sommes, est déposé dans la langue, l'a envisagée comme une route sûre pour arriver à la connaissance de l'histoire du genre et de l'esprit humain, surtout là où l'histoire écrite nous abandonne. Il appelle la langue un don de Dieu, et non une invention de l'homme, p. 31, et il croit que les noms ont été donnés aux objets par l'homme conformément à leurs qualités éminentes, p. 12 et 13. Il distingue très-bien, p. 14, entre l'étymologie puérile, qui se contente du terme le plus voisin, et l'étymologie véritable, qui recherche le terme primitif et sa signification; et il cite un grand nombre d'essais et de thèses ridicules. Passant de là à la saine étude de la langue, il indique ses rapports intimes avec l'homme, sa condition, ses progrès, ses arts. Nous trouvons, p. 28, un passage des plus remarquables, une preuve frappante des progrès extraordinaires que la connaissance des faits et la science de la langue ont

faits depuis 1799. Ajoutez page 109, où l'auteur conjecture que la langue indienne pourrait bien avoir quelque peu d'analogie avec les langues de l'Europe ; chose dont personne ne doute plus à présent. Sa doctrine des voyelles et consonnes n'est plus de mise aujourd'hui. Après avoir parlé longuement des *racines* qu'il place, comme de raison, dans la langue et non dans les langues, dans la généralité et non dans les spécialités, puisqu'elles sont partout les mêmes et changent seulement d'habît, p. 43, il passe au Chinois, corrige Lambert, p. 58 et 83, touche aux verbes et aux noms, enseigne, p. 88, sa manière de dépouiller les mots, qui se ressent de l'époque où il a écrit, cite quelques familles de langues, p. 105, et ajoute, p. 114, qu'il est urgent de composer des dictionnaires critiques, vu que les langues vivantes s'éloignent de plus en plus l'une de l'autre, et que l'étymologie la plus juste pourra finir par paraître singulière, peut-être même absurde.

A. B.

374. VERZEICHNISS DER CHINESISCHEN UND MANDSHUISCHEN BÜCHER. UND HANDSCHRIFTEN DER KÖNIGLICHEN BIBLIOTHEK IN BERLIN. Catalogue des livres et manuscrits chinois et mandchous de la bibliothèque royale de Berlin ; par M. J. KLAPROTH. In-fol. 188 et 68 pag. (Tiré à 200 exemplaires.) Prix, 80 fr. Paris, imprim. royale ; 1822 ; chez MM. Treuttel et Würtz.

M. Klaproth a jugé de son devoir de faire connaître, par un catalogue raisonné, cette partie de la bibliothèque royale qui a servi à ses premiers travaux dans le chinois, et facilité ses premiers progrès. Il a partagé ce catalogue en VII sections. La 1^{re}. est consacrée aux livres historiques et géographiques : on y distingue plusieurs ouvrages importants, le *Tseu tchi thoung kian* de Sée ma kouang, en 120 cahiers ; l'Histoire de la dynastie des *Kin*, écrite en mandchou, 9 cahiers ; la traduction mandchoue de l'ouvrage historique intitulé *Kang kian* ; l'Histoire de la dynastie des *Ming*, 30 vol. petit in-fol., et quelques autres. En énumérant toutes ces richesses historiques, M. Klaproth ne s'attache pas seulement à donner des notices bibliographiques exactes sur les livres et leurs auteurs, l'époque et les circonstances où ceux-ci ont écrit ; il saisit une occasion qui s'offre assez rarement, celle de pouvoir imprimer des textes ou des phrases en caractères originaux, pour faire juger, par des extraits étendus, la nature et le mérite par-

ticulier de chaque ouvrage; quelquefois même pour en tirer des morceaux utiles par eux-mêmes, et qu'il aurait difficilement le moyen de publier ailleurs. C'est ainsi qu'à propos du grand ouvrage de See ma kouang, il donne une table chronologique des noms que les empereurs chinois ont coutume de faire porter à une ou plusieurs années de leur règne, et qui servent à dater les événemens, les actes publics et les transactions particulières. Fouquet et Deshauterayes avaient déjà donné des tables de ces noms d'années, mais l'une et l'autre dépourvues des caractères originaux, et conséquemment d'un usage assez peu commode. M. Morrison (*View of China*) en a fait imprimer une troisième, en profitant de l'avantage qu'il avait d'avoir à sa disposition des types chinois; mais cette dernière est peu concise, et l'expression julienne des dates est presque toujours fausse. Celle de M. Klaproth a tout à la fois le mérite de l'exactitude et de l'élégance. Les noms de chacune de ces petites périodes, dans lesquelles se subdivise le règne de tous les empereurs, sont imprimés en caractères chinois et en lettres latines, et le commencement en est marqué par l'année du cycle et l'année julienne correspondante. C'est une table qui ferait un ornement et une partie indispensable de l'art de vérifier les dates; elle occupe ici 26 pages in-folio.

La seconde division du catalogue de M. Klaproth comprend les ouvrages lexicographiques et grammaticaux; le *Miroir*, ou Dictionnaire universel des langues chinoise et mandchoue, en est le principal. Une notice très-étendue est consacrée à cet ouvrage. M. Klaproth, après avoir reproduit ce qu'il avait dit ailleurs sur l'origine de la nation mandchoue et de la dynastie qu'elle a donnée à la Chine, fait voir, par des vocabulaires comparatifs, l'analogie marquée qui existe entre la langue des Mandchous et celles des peuples vulgairement nommés *Toungouses*. M. Klaproth donne un tableau très-complet de l'ordre encyclopédique suivi dans le *Miroir de la langue mandchoue*, avec les titres de chaque section, en mandchou et en allemand. La totalité de la langue se trouve, d'après cet ordre, distribuée en XXXVI classes, formant 292 sections, dont plusieurs contiennent un assez grand nombre de sous-divisions. Après les avoir présentées dans l'ordre même des matières, l'auteur a rédigé deux tables alphabétiques des titres de toutes ces divisions, en mandchou et en allemand, dans la vue d'aider les Européens qui se servent de ce dictionnaire à y trouver les mots qui se rapportent à chaque genre d'objets.

La troisième section de ce catalogue renferme les ouvrages de philosophie ; elle offre peu d'articles remarquables, et la bibliothèque de Berlin ne contient, en ce genre, rien de comparable aux immenses collections que les missionnaires ont déposées dans la bibliothèque royale à Paris.

La quatrième section, consacrée aux romans, n'offre que 4 articles.

Les ouvrages relatifs à l'art de guérir sont réunis par M. Klaproth dans la cinquième section, composée de 13 articles. Ceux qui traitent spécialement de la doctrine physiologique et pathologique des Chinois, ne pourraient devenir intéressans qu'autant qu'on s'attacherait à en débrouiller le sujet, et c'est ce que M. Klaproth ne pouvait entreprendre dans un catalogue. Quoiqu'on ait vanté souvent les profondes connaissances des Chinois dans la séméiologie du poulx, Cleyer, Boym, le P. Hervieu, Kämpfer, Ten Rhyne, Dujardin, Bordeau, M. Lepage, et plusieurs autres qui ont écrit sur la médecine de ces peuples, n'ont pas encore réussi à en donner une idée juste. Il est plus facile de tirer parti des traités d'histoire naturelle ; ceux-ci sont loin de mériter l'oubli où on les a laissés jusqu'à présent, et ils se distinguent au milieu de tous les ouvrages du même genre composés en Asie, par des descriptions soignées, des figures d'une exactitude remarquable et presque toujours faites d'après nature, et enfin par une méthode qui est elle-même un phénomène assez singulier, eu égard à l'antiquité où elle remonte. On en pourra prendre une notion dans les extraits de M. Klaproth, qui donnent la traduction des tables des matières de plusieurs traités généraux de botanique et d'histoire naturelle médicale.

Les 6^e. et 7^e. sections, numérotées 7^e. et 8^e. par l'effet d'une erreur typographique, contiennent ; l'une, les ouvrages publiés en Chine par les jésuites ; l'autre, les mélanges et les fragmens. Pour les premiers, M. Klaproth a eu l'attention de rechercher les noms européens des missionnaires qui les ont composés, noms souvent assez difficiles à reconnaître dans les transcriptions chinoises qu'on en a faites.

M. Klaproth a placé à la suite de son catalogue, sous forme d'appendice, une dissertation nouvelle sur les *Ouïgours*, nation de la Tartarie dont on a le plus parlé depuis un siècle, quoique ce n'ait pas été une des plus considérables. Visdelon, Gaubil, Deguignes, ont fait connaître les traditions des Chinois relatives

à ce peuple, et d'autres écrivains lui ont attribué une antiquité et une prépondérance qu'il n'eut jamais. M. Klaproth est le premier qui ait réduit ces idées exagérées à leur juste valeur. Il s'est d'abord attaché à faire distinguer les *Ouïgours* du centre de la Tartarie (1), des *Ougors* ou *Yougors*, ainsi nommés par les écrivains byzantins et par les chroniques russes. Ces derniers vivaient dans les monts Oural, et le nom qu'on leur a donné vient vraisemblablement du mot ostiar *ougor*, qui signifie *haut*. La ressemblance des dénominations a produit une confusion que fait cesser la comparaison des langues. L'*ougorien* était de la famille des langues *finnoises*, et les *Ouïgours*, suivant les voyageurs du moyen âge, parlaient un dialecte *turc*; leur idiome, selon Rubriquis, était la racine des langues turque et koman. Les noms des heures, tels que les enseignaient les astronomes ouïgours, nous ont été conservés par *Ouloug-bey*, et ces noms sont entièrement turcs. Le bureau des interprètes de Péking a fait rédiger, entre autres lexiques destinés à l'usage de ses agens, un ample vocabulaire ouïgour. Ce vocabulaire existe manuscrit à la Bibliothèque du Roi, et les mots qu'il contient sont presque tous turcs. M. Klaproth le donne ici, en joignant aux mots ouïgours, non pas les équivalens chinois qui les accompagnent dans l'original, ou la traduction que le père Amiot en avait faite en latin d'après ces derniers, mais une traduction allemande toute nouvelle, à laquelle il a joint beaucoup d'observations étymologiques. Le résultat d'un grand nombre de comparaisons lui a fait trouver tous les mots de ce vocabulaire dans divers dialectes turcs ou de la Tartarie, ou dans celui de Constantinople; divers passages d'Aboulghazi et de Rachid-eddin servent à établir les faits historiques qui ont rapport à l'origine des principaux établissemens des Ouïgours. M. Klaproth y ajoute des citations d'Aboulfaradje, de Plancarpin, de Rubriquis, d'après lesquelles on peut se former une idée de la situation que ces peuples occupaient au XIII^e. siècle, et il recherche ensuite, dans les annales de la

(1) Les Ouïgours habitaient anciennement le pays de *Khamil* et de *Tourfan* dans l'Asie centrale, et même des contrées situées au nord de la haute chaîne neigeuse des monts *Thian chan* ou *célestes*. Encore aujourd'hui il y a un lac situé par 49° 40' lat. du nord, et 85° 28' long. orient., et au sud des monts Altaï qui séparent la Sibérie du territoire chinois, qui porte le nom d'*Ouïgour noor*, ou lac des Ouïgour.

(Note communiquée par M. Klaproth.)

Chine, les mentions qu'on a faites d'eux, depuis le premier siècle avant notre ère, jusqu'à l'irruption des Mongols. Les extraits des auteurs chinois sont exactement traduits et présentés sans discussions.

Une section particulière du mémoire traite de l'écriture des Ouïgours, d'après les histoires des Mongols, écrites en chinois et en mandchou, et d'après Abdoul Rizak, Ahmed ben Arabchah et nos voyageurs du moyen âge. Tout le monde sait à présent que l'alphabet des Ouïgours, dérivé de celui que les missionnaires syriens avaient porté dans la Tartarie, y a lui-même donné naissance aux alphabets qu'ont successivement adoptés les sujets de Tchingkiz-khan et les nouveaux conquérans de la Chine. Ces résultats n'avaient pas encore été contestés quand M. J. J. Schmidt, auteur de plusieurs traductions arabe et mongoles, de divers livres de la Bible, envoya aux *Mines de l'Orient*, sous le titre d'*Objections contre l'hypothèse de M. Klaproth*, une dissertation critique qui a paru dans le tome VI de cet estimable recueil. L'objet de M. Schmidt est de prouver, 1°. que M. Klaproth n'a pas eu d'autorités suffisantes pour les assertions qu'il a émises, et qu'on peut révoquer en doute l'authenticité des échantillons qu'il a donnés de la langue et de l'écriture des Ouïgours; 2°. que l'écriture actuelle des Mongols n'a pas été empruntée par ceux-ci d'un peuple de race turque, nommé Ouïgour; mais qu'elle est de l'invention des Mongols eux-mêmes; 3°. que les noms d'*Ouïgour* et de *Tangout* désignent un même peuple et un même pays, et que les Ouïgours n'étaient pas Turcs, mais Tibétains, M. Klaproth, attaqué ainsi dans les bases mêmes d'un travail important, ne tarda pas à répondre de plusieurs manières à son docte adversaire; mais la réplique qu'il joint ici sous la forme d'un *post-scriptum* à sa dissertation, doit être considérée comme contenant son opinion bien arrêtée sur ces questions. Les textes mêmes des écrivains persans, turcs, chinois et européens, qu'il avait déjà cités sur l'adoption de l'écriture ouïgoure par les Mongols, lui paraissent propres à satisfaire aux deux premières difficultés, en écartant loin de lui l'idée de toute supposition ou *création* (Schoepfung) de caractères, pour employer l'expression de M. Schmidt. Les manuscrits turcs où cette écriture est mise en usage, et qu'on trouve dans un grand nombre de bibliothèques, montrent assez qu'elle n'a pas été inventée à plaisir par les Européens. Quant à l'identité supposée des Ouïgours et

des Tangutains, en faveur de laquelle M. Schmidt invoque un passage mongol où ces deux noms sont présentés comme synonymes, M. Klaproth en donne pour raison les événemens qui, avant le temps de Tchিংkiz-khan, avaient amené les Ouïgours dans le Tangout, de sorte qu'on pouvait indifféremment désigner les habitans de cette contrée, soit par le nom qu'ils avaient porté auparavant, soit par celui du pays qu'ils habitaient alors. L'attribution constante de la dénomination d'*Ouïgour* à une tribu de *race turque*, est du reste bien établie par cent autorités, toutes positives, quoique postérieures à l'invasion des Mongols. Il faut placer au premier rang un passage très-curieux de Rachid-éddin, suivant lequel Mangou-khan avait à sa cour des interprètes ou écrivains pour traduire ses ordres en persan, en chinois, en tibétain, en *tangutain* et en *ouïgour*. Abdallah Beïdhawi dit de même que la religion de Bouddha se répandit dans l'Inde, le Kachemire, le Tibet, le Khataï, le *Tangut* et l'*Ouïgour*. Si, comme le pense M. Schmidt, les Ouïgours étaient les mêmes que les Tangutains, il y aurait tout à la fois, dans ces deux passages, un double emploi et une omission grave, car les Tangutains y seraient désignés deux fois sous deux noms différens, et les Turcs n'y seraient pas nommés du tout, quoiqu'ils formassent, suivant la remarque de M. Klaproth, une partie notable et très-importante des nations soumises à Mangou-khan. (*Extrait d'un article de M. Abel Rémusat, inséré dans le Journal des Savans, mai 1824.*)

L. P.

375. MENG-TSEU OU MENCIVS, le plus célèbre philosophe chinois après *Confucius*, traduit littéralement en latin, et revu avec soin sur la version tartare-mandchoue, avec des notes perpétuelles tirées des meilleurs commentaires; par STANISLAS JULIEN. (*Extrait de prospectus.*)

Depuis la publication du Dictionnaire chinois-latin du père Basile, et des premières parties du Dictionnaire chinois-anglais, du D^r. Morrison; depuis surtout que les principes de la langue chinoise sont enseignés au Collège Royal de France et exposés dans des élémens simples et méthodiques, il ne manque plus aux étudiants, pour pouvoir se livrer avec succès à l'étude de cet idiome célèbre, que quelques ouvrages publiés textuellement et accompagnés de traductions littérales, sorte de secours absolument indispensable pour faire des progrès dans la connaissance d'une

langue et des auteurs qui s'en sont servis. Pour le chinois, on ne possède encore en Europe qu'un seul texte un peu étendu, *l'Invariable milieu*, publié en chinois, en mandchou, en latin et en français, par M. Abel Rémusat; et encore ce texte, qui n'a que 42 pages in-4°, est loin de suffire à l'explication pendant une seule année du cours du Collège de France.

M. Stanislas Julien a donc cru rendre un service aux amateurs de la langue et de la philosophie chinoises, en publiant un livre entier qui, comme *l'Invariable milieu*, fait partie de ceux de l'école de *Confucius*, mais qui est beaucoup plus considérable. Il a choisi celui du philosophe *Meng-tseu* ou *Mencius*, ouvrage qui n'est pas moins remarquable par l'élégance du style que par l'abondance et la variété des matières qui y sont traitées.

L'étude assidue des meilleurs commentaires, la comparaison que M. Julien a faite entre le texte chinois et l'excellente version *mandchoue*, que l'empereur *Khian-loung* en a fait publier, lui ont fourni les moyens de saisir le sens même dans les endroits les plus difficiles, et c'est à cette double source qu'il a puisé les notes et éclaircissemens qu'il a ajoutés à sa nouvelle traduction. Celle-ci étant particulièrement destinée aux étudiants, M. Julien a voulu qu'elle fût aussi littérale que possible; il a poussé le scrupule à cet égard jusqu'à rendre constamment un mot chinois par un mot latin, ou par plusieurs mots réunis par un tiret, sans rien changer à la construction. Elle a donc tout le mérite d'une version interlinéaire. Le conseil de la *Société asiatique* auquel l'auteur l'avait soumise, l'a fait examiner par une commission, et, sur le rapport qui lui en a été fait, a arrêté qu'elle serait imprimée sous ses auspices.

Le texte de *Meng-tseu*, fidèlement calqué sur une belle édition chinoise, et reproduit par la lithographie, formera 2 vol.; le 1^{er}. de 122 pages, et le 2^e. de 168 pages; et la traduction des 2 vol. se composera de 450 à 500 pag., format grand in-8. Rien n'a été négligé pour que cet ouvrage offrît aux étudiants tous les moyens de se perfectionner rapidement dans l'intelligence du style des livres de *Confucius*.

L'ouvrage paraîtra en 4 parties, dont la première était annoncée pour le 1^{er}. juin 1824. Le prix des 2 vol. est, sur papier grand-raisin ordinaire, 36 fr.; *idem*, papier vélin, 50 fr. A Paris, à l'impr. lithogr. de M. le C^{ie}. de Lasteyrie, rue Saint-Marc, n^o. 8, passage du Panorama; et chez Dondey - Dupré père et fils.

376. *AN ESSAY ON HEBREW POETRY*, etc. Essai sur la poésie hébraïque, considérée dans ses beautés et dans ses chefs-d'œuvre modernes, avec explications, commentaires et citations en anglais et en hébreu ; par le D^r. SARCHI, membre de plusieurs sociétés savantes.

L'auteur , avantageusement connu par de précédens ouvrages publiés en Allemagne , en Italie et en France , propose son ouvrage par souscription, et avertit qu'il l'a soumis à MM. de Sacy et Cologna, ainsi qu'à d'autres orientalistes de l'Europe. Nous en rendrons compte dès qu'il aura paru.

377. *HEBRAISCHE CHRESTOMATHIE*, etc. Chrestomathie hébraïque; ou choix des principaux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans la langue originale, avec une traduction latine; etc. Gr. in-8. Prix, 22 gr. Leipzig; 1823.

Le supplément contient un aperçu analytique de la langue hébraïque, et un court précis de la langue chaldéenne.

378. *SLOVAR AKADEMII ROSSIISKOI PO AZBOUTCHNOMOU PORAIKOU*. Dictionnaire de l'académie russe, par ordre alphabétique. In-4. Saint-Petersbourg; 1806.

L'académie russe, après avoir donné, 1789—1794, un Dictionnaire russe en 6 vol. in-4., par ordre de racines qui, malgré quelques défauts (n^o. 19 et 166), offre ce qu'il y a de mieux dans ce genre dans les langues vivantes, est revenue sur ses pas, et a donné en 1806, un Dictionnaire russe par ordre alphabétique; c'est une pure imitation du Dictionnaire français de l'académie. Cela suffit pour le caractériser. C. D.

379. *GRUNDBEGELN DES DEUTSCHEN STYLS*.... Règles fondamentales du style allemand, ou construction des périodes dans la langue allemande; par le D^r. S. H. A. HERLING. 328 p. in-8. Prix, 1 rth. Francfort; Hermann; 1823.

Cet ouvrage remplit une lacune entre la grammaire et la théorie du style. Dans la première partie, l'auteur traite de l'analyse des périodes dans la langue allemande, de la division grammaticale et logique, la substitution, l'intercalation et la contraction des phrases; des phrases elliptiques et des parenthèses. La seconde partie est réservée aux règles de syntaxe, relatives à la liaison des phrases et des périodes, et terminée par la théorie des conjonctions et adverbess conjonctifs, et de la ponctuation. A l'égard de l'orthographe, l'auteur a strictement suivi celle d'Ade-

lung, quoique des grammairiens plus modernes aient cru devoir s'en écarter un peu. D.

380. GRAMMAIRE UNIVERSELLE, classique et polémique (française). Ouvrage neuf et complet; suivi d'un essai sur les lettres, d'un traité de la ponctuation, et des règles de la versification; par Ch. Ant. LE FRANÇOIS DE HAUTEVESNE. 4 vol. in-8. (*prospectus.*)

Prix, pour les souscripteurs, les 4 volumes, 26 francs. Pour les non-souscripteurs, 7 fr. 50 c. le vol.

Le 1^{er}. et le 4^e. volumes peuvent se détacher des deux autres; on les vendra séparément. Le prix du premier volume, par souscription, est de 6 fr. 50 c. pour Paris, et de 8 francs pour les départemens, franc de port. (Chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n^o. 30.)

381. ESSAIS SUR LES MODES SIMPLES DE LA VOIX ET SUR LES ACCEPTIONS SIMPLES DES MOTS; par M. HALY O-HANLY. 48 p. in-8^o. St-Brieuc; 1823; Prud'homme.

L'auteur se propose de prouver des choses importantes: 1^o. que notre système d'écriture ne diffère point de celui des Chinois; 2^o. que notre grammaire est cent fois plus absurde encore. Il définit les modes simples de la voix, les diverses modifications de l'action de la voix reconnue par l'oreille, qui, séparées les unes des autres, ne peuvent pas se diviser, et se reconnaissent partout dans le discours, soit employées isolément comme *a*, soit combinées entre elles, comme *ba*; il nomme ces modes suivant leur nature, ou voyelles, ou consonnes, ou aspirations. Distinguant ensuite chacun des modes employés dans notre langue parlée, il lui en reconnaît 115, et chaque mode déterminé est accompagné d'un mot où il est habituellement employé. Toutefois, l'auteur ne conclut pas de cette variété de modes la nécessité de créer un nouvel alphabet; il désire seulement qu'on le fixe d'une manière invariable, afin de fixer aussi et de perpétuer la prononciation de notre langue, de la rendre *une* dans toutes les provinces. C'est surtout pour les dictionnaires et pour les livres élémentaires que l'auteur réclame cette opération. Il recommande du reste un juste respect pour les auteurs qui ont immortalisé notre langue; eux seuls doivent fournir des guides, et non, dit-il, le style amphigourique de quelques auteurs du jour, qui rêvent en allemand et pensent écrire en français. L'enseignement mutuel,

ajoute-il, nous offre toutes les facilités désirables pour cette réforme; mais il faudra sans doute que les Anglais nous donnent encore, les premiers, l'exemple d'un établissement aussi salutaire. M. Haly O-Hanly émet aussi un vœu, partagé par les véritables philanthropes, pour que de bons livres soient enfin mis à la portée des classes industrielles. « Je visite souvent la petite bibliothèque du laboureur; j'aime à y voir son livre de prière en gros latin, la croix par Dieu de ses enfans et l'indispensable Mathieu Laensberg. Ce ne sont pas toujours les seuls livres qui s'y trouvent: j'y rencontre quelquefois un lourd Dupuis, une Bible travestie, un Contrat social, un Raynal; le dirai-je, les infâmes Liaisons dangereuses près du Compère Mathieu! » Il est certain que nous manquons de livres où la morale et les principes d'ordre soient agréablement mis en circulation dans les classes qui lisent le moins; quelques tentatives récentes ont obtenu déjà un plein succès; le même zèle saura sans doute y en ajouter de nouveaux, et les vœux moraux de M. Haly O-Hanly seront enfin accomplis. Son essai contient d'ailleurs de très-bonnes remarques, et celui qui traite des *acceptions simples des mots* annonce un esprit qui a médité sur les plus secrètes théories des langues; mais nous lui demandons grâce pour la langue chinoise, depuis que M. Abel Rémusat nous a montré, par ses doctes travaux, que la grammaire de cette langue n'était pas aussi *absurde* que l'avaient dit avant lui ceux qui ne l'avaient pas comprise. C. F.

382. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, fait par ordre du roi sur les corvettes de S. M. l'Uranie et la Physicienne, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, publié sous les auspices de LL. EE. les ministres de l'intérieur et de la marine, par M. de FREYCINET; 8 vol. in-4°. Un volume de cette belle collection sera spécialement consacré aux *langues des sauvages*.

A une époque où les langues des peuples sont considérées comme les monumens historiques les plus précieux, on sentira toute l'importance des recherches que M. de Freycinet et ses collaborateurs ont faites sur les langues des peuples nouveaux ou peu connus qu'ils ont visités pendant le voyage. Ils ont rapporté des vocabulaires intéressans des langues de Timor, d'Ombai, de Guébé, des îles des Papous, des îles Carolines, de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; mais c'est surtout aux îles Mariannes que le plus grand nombre d'observations de ce

genre ont été recueillies ; et peut-être conviendra-t-on qu'aucune expédition maritime n'a réuni à cet égard une masse de faits et de résultats plus nombreux et plus complets.

Ces vocabulaires et ces recherches formeront un volume in-4° ; on peut souscrire séparément pour ce volume qui a été réuni à l'*Histoire du voyage*. Ces deux parties formeront 24 livraisons , de 4 à 5 planches et de plusieurs feuilles de texte ; le prix sera de 14 fr. la livraison. F.

MYTHOLOGIE.

383. DISPUTATIO INAUGURALIS DE VI ET EFFICACIA ORACULI DELPHICI in Græcorum res gravissimas....., par H. DE MERXLO ; 111 p. in-8°. Utrecht, 1822.

Quoique Van Dale, Fontenelle, Baltus, le P. Tamburini et Dickinson dans ses *Delphi phænirantes*, aient écrit sur les oracles, on peut dire qu'aucun de ces auteurs ne les a considérés sous le seul point de vue sous lequel les envisage M. Merxlo. Il s'accorde avec le comte Mengotti, auteur de l'*Oracolo di Delpho*, Milan, 1821, à regarder cet établissement comme un simple simulacre de culte dont la caste sacerdotale se servait pour gouverner la Grèce. Quand on ne partagerait pas toutes les opinions de l'auteur, on ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître qu'on ne peut bien saisir l'ensemble de l'ancienne histoire de la Grèce, si l'on néglige l'étude des oracles. L'auteur s'est fondé dans toute sa dissertation sur le récit d'Hérodote. (*Letterkundig Magazijn*, 1823, n° 5.)

N. B. Nous devons rappeler aussi à ce sujet les recherches sur les oracles des anciens, par F. Clavier.

384. UEBERSICHT DER INDISCHEN, PERSISCHEN, ÆGYPTISCHEN, GRIECHISCHEN, UND ALT-ITALISCHEN MYTHOLOGIE, UND RELIGIONS-LEHRE, etc. Aperçu des mythologies et croyances religieuses des Indiens, des Perses, des Égyptiens, des Grecs et de l'Italie ancienne ; par J. A. L. RICHTER ; in-8°. Pr., 18 gr. Leipzig ; 1823 ; Voss.

C'est un abrégé d'un grand ouvrage en 5 volumes que l'auteur a publié sur les mythologies et les traditions des peuples de l'antiquité, et qu'il a intitulé *Phantasien des Alterthums*, Fruits de l'imagination des temps anciens. L'abrégé est destiné pour l'enseignement de la mythologie dans les écoles. (*Suprà*, n° 317.)

385. RECHERCHES SUR LE CULTE DE BACCHUS, symbole de la force reproductrice de la nature, considéré sous ses rapports généraux dans les mystères d'Éleusis, et sous ses rapports particuliers dans les Dionysiaques et les Triétériques; par M. ROLLE, bibliothécaire de la ville de Paris : ouvrage qui a remporté le prix proposé en 1819, par l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). 3 vol. in-8°. Paris ; 1824 ; S. Merlin.

L'académie avait demandé des recherches sur les différentes fêtes de Bacchus dans les villes de la Grèce, notamment à Athènes, et sur les lieux et les époques où elles étaient célébrées, en distinguant les rites particuliers à chacune de ces fêtes, et ceux qui faisaient partie des cérémonies mystiques. Le prix proposé pour ces recherches fut partagé entre M. J. F. Gail fils, et M. Rolle. Le premier a déjà publié son ouvrage en 1821 (1 vol. in-8°), et M. Rolle donne aujourd'hui le sien au public en 3 volumes. Nous tâcherons d'en présenter ici une analyse suffisante.

Les recherches sur la mythologie des anciens peuples ont le même résultat pour l'histoire que les recherches sur les langues. Il y a dans les unes et dans les autres, origine, mélange et dispersion; elles personnifient en quelque sorte les nations qui les ont pratiquées, et l'histoire de ces pratiques est l'histoire même de l'état social de ces nations. Bien des systèmes ont eu pour but d'en montrer l'ensemble et les détails; mais cette étude est encore peu avancée; les plus anciens peuples sont les moins connus, et si là se trouvent les origines et les premiers mélanges, on voit qu'on a pris la question dans ses derniers termes, que les points où elle doit avoir une certaine fixité, une certaine généralité, sont encore inconnus ou à peine entrevus; que les éléments sont, dans ce temps, la difficulté à résoudre, n'étant ni déterminés complètement, ni tout-à-fait appropriés à des combinaisons satisfaisantes, parce qu'elles seraient incertaines. Ces difficultés d'appréciation s'accroissent en raison de l'importance mythologique des personnages dont on cherche à reconnaître les attributs, les fonctions, la place et les obligations dans l'ordre physique ou moral de l'univers selon les vues des institutions primitives; et le dieu Bacchus est certainement de ce nombre.

Il porta plusieurs surnoms, relatifs sans doute à ses diverses attributions, et M. Rolle s'applique à en découvrir l'origine et l'étymologie. Dans les cérémonies d'Éleusis, Bacchus se nom-

maît Iacchus ; le 6^e. jour des mystères est celui de sa fête ; des processions solennelles remplissaient la journée , et l'on y voyait figurer le van mystique , le calathus et les cistes. Un autre Bacchus était surnommé le *Thébain* ; M. Rolle le distingue de l'*Iacchus* , ou Bacchus Éléusien , qui était fils de Jupiter et de Cérés ; l'autre , au cistè d'or , le dieu du vin , devait le jour à Jupiter et à Sémélé. Le premier appartenait entièrement aux mystères , et y était considéré comme pouvoir générateur. Avec le surnom de Zagrée , il était le symbole de la force reproductive de la nature ; sous ce rapport il se rattachait à Apollon : celui-ci était le soleil supérieur , et celui-là le soleil inférieur ; Bacchus régnait aussi aux enfers. Comme pouvoir génératetur , son symbole était un serpent ; ce reptile joue un grand rôle dans l'histoire et les mystères du dieu ; ce symbole paraît aussi à l'auteur avoir été commun à tous les dieux du polythéisme , qui n'étaient que les attributs de la divinité suprême. On comprend par là l'importance du serpent dans les anciens mystères , tout le bien que les anciens en ont dit , et le don de la divination qu'ils lui ont attribué. Toutefois le serpent n'appartient , comme symbole , qu'au Bacchus des buveurs ; le taureau était celui du Bacchus des mystères , comme dieu de l'agriculture , des enfers et principe de la substance humide. Bacchus Cabire était aussi le même que ce dernier ; les Cabires , qui ne furent d'abord que les premiers prêtres et les premiers instituteurs des peuples , ayant ensuite reçu les noms des divinités qu'ils servaient , avec lesquels on les confondit , et s'étant trouvés ainsi au rang des grands dieux , des dieux de la génération universelle. Les Dactyles , les Curètes , les Corybantes et les Telchines doivent être envisagés sous les mêmes rapports. La grande triade cabirique ne serait aussi que le principe actif , le principe passif , et le produit des deux. M. Rolle trouve le culte des Cabires en Égypte , à Beryte , en Mésopotamie , à Carthage , en Samothrace , en Laconie , en Étrurie , en Asie-Mineure et chez les Romains , et il ne doute pas de l'affinité des mystères d'Éléusis et de ceux des Cabires.

La Phrygie et la Lydie eurent aussi leur Bacchus Zagrée ou Sabazius , et le culte de Cérés et du Bacchus de la Grèce paraît à notre auteur être le même que celui de Sabazius et de Rhéa dans d'autres contrées ; et de là est née la confusion des cultes de la grande mère des dieux à Rome , à Athènes et dans la Grèce , avec celui de la grande déesse qui passa de la Phrygie en

Asie, cultes qui avaient également pour objet l'union sacrée du principe actif avec le principe passif de la nature, et le produit de cette union. Avec cette confusion, on doit encore tenir compte du mélange des religions égyptienne, phrygienne et hellénique.

Pour discerner la nature de ces mélanges, l'auteur cherche à reconnaître l'état des choses dans chaque contrée qui a pu y concourir. Il tâche donc de montrer l'identité des dieux d'Égypte, Osiris, Isis, Horus, et des divinités d'Éleusis, Bacchus, Cérès et Iacchus. Il expose ses idées sur le culte de ces trois divinités égyptiennes, son origine, ses pratiques, et il reconnaît dans Osiris, Isis et Horus, le principe actif universel, le principe passif et le *cosmos* ou les êtres qui composent l'univers. La distinction de la nature en active et en passive, se trouve en effet dans tous les systèmes religieux et tous les mystères de l'antiquité; les écrits des philosophes profanes la rappellent très-souvent, et ces doctrines fournissent à l'auteur une foule de rapprochemens intéressans. Mais on pense que cette comparaison des divinités grecques et égyptiennes est trop hâtive; les écrits des anciens qui ont dit les choses les plus vraies sur la religion égyptienne, sont précisément ceux que l'on a le moins consultés; on leur a préféré souvent les explications de ceux qui ont écrit dans des temps postérieurs et qui avaient pu connaître plutôt les doctrines vulgaires que les secrets des instituteurs: et si Bacchus était, comme le dit M. Rolle, le symbole de la puissance active, universelle, de l'Être suprême en un mot, l'identité de Bacchus, et d'Osiris en deviendrait moins certaine, puisque Osiris ne fut en Égypte qu'une divinité du troisième ordre, et que les plus hautes fonctions de l'organisation physique et intellectuelle de l'univers furent confiées à des êtres qui furent supérieurs à Osiris dans l'ordre hiérarchique et généalogique. Ces idées nouvelles doivent être justifiées surtout par les monumens; et M. Rolle ne pouvait pas devancer des recherches qui exigent de longues études spéciales et difficiles. Il a habilement réuni tout ce qui pouvait éclaircir les difficultés que ses réflexions lui avaient fait reconnaître: il s'est donc suffisamment acquitté de sa tâche. Nous croyons aussi que la domination des rois grecs en Égypte, ne mêla pas tellement les deux peuples qu'ils n'en firent bientôt qu'un seul, en confondant leurs mœurs, leur religion, leurs institutions, les Égyptiens adoptant la langue, les lettres et toutes les fables de leurs vainqueurs; car les monumens prouvent que les rois grecs élevèrent

des temples aux dieux de l'Égypte, accomplirent les cérémonies de leur culte, n'introduisirent point les noms des dieux de la Grèce dans le protocole de leurs actes publics, invoquèrent toujours, Osiris, Isis, Horus, Phtha, sollicitèrent la protection d'Ammon, de Néith, d'Athôr, et que la nation égyptienne conserva sous ces mêmes rois son calendrier, sa langue et même ses écritures, jusqu'au 4^e. siècle de l'ère chrétienne. Mais l'ouvrage de M. Rolfe a été composé il y a 5 ans; les résultats dont j'ai retracé ailleurs quelques points et qui ont été l'objet des recherches spéciales de M. Letronne et de M. Champollion le jeune, sont plus récents.

Les mystères des Grecs comprenaient aussi le culte de plusieurs autres divinités qu'ils associaient à celui de Bacchus. M. Rolfe devait donc, comme il l'a fait, s'occuper de Cérès, de la lune dont les Égyptiens avaient fait *une divinité mâle*, de Proserpine, d'Hécate et Néméis, de Mercure dans ses diverses fonctions au ciel, sur la terre et dans les enfers, et il conclut de ces rapprochemens de diverses cérémonies et de divers personnages, l'identité des mystères égyptiens et des mystères d'Éleusis. On ne pourra guère douter de l'origine égyptienne des mystères grecs, lorsqu'on les verra figurés sur des monumens où l'Égypte traça ses propres croyances, et cette identité excitera de plus en plus l'intérêt des philosophes, quand il sera certain, comme l'avance M. Rolfe avec toute raison, que la civilisation des peuples était le but réel de ces institutions; donc l'initiation était une révélation des grands principes que l'esprit cultivé de l'homme devait connaître et respecter. Ainsi donc la philosophie ancienne se proposait d'accomplir les vœux de la Divinité, et les expiations qu'elle établissait consolaient le malheur et affermissaient le repentir dans l'être qui avait connu son immortalité : telles furent aussi sans doute les vœux des premiers philosophes grecs, Orphée, Eumolpe et tant d'autres dont le souvenir fut presque effacé par la décadence des institutions premières et la turbulence des sectes philosophiques. Mais l'antiquité fournit plus de renseignemens sur cette époque secondaire; toute l'histoire écrite est pour ces temps-là, et les *Dionysiaques* les dominent. M. Rolfe en cherche les traces dans l'Inde, la Libye, et expose toutes les circonstances de ces grandes fêtes à Athènes, les Anthestéries ou Lénéennes, divisées en Pithégies, Choés et Chytres, solennités naturelles de la Grèce, qu'on célébrait par des repas, des combats

littéraires, des sacrifices et des processions, et il pense que les Dionysiaques ne furent pas un mélange des mystères et du culte de Bacchus, dieu du vin. Enfin, il fait l'histoire particulière du Bacchus Thébain, dont la mythologie ne fait qu'un demi-dieu, un dieu voyageur, dont le culte fut en grand honneur dans la Béotie, l'Argolide, l'Attique, la Mégaride, et où l'auteur ne voit qu'une allégorie du bonheur que l'agriculture et la civilisation ont donné au genre humain. Il n'oublie pas les compagnons mythologiques du dieu, les satyres, Silène, Pan et sa suite, les bacchantes, et il fait connaître les divers attributs, les divers noms de cet autre Bacchus, et les diverses parties de la Grèce et de ses états, où le culte du dieu du vin obtint peu de crédit, circonstances qui ne permettent pas de le confondre avec la grande et plus ancienne divinité du même nom.

On voit, par l'analyse très-sommaire des matières contenues dans l'ouvrage annoncé, quelle est l'étendue des recherches auxquelles M. Rolle a dû se livrer pour former cet ensemble de notions diverses sur une des plus grandes divinités de l'antiquité. Quelques-unes de ses conclusions seront peut-être exposées à des doutes; mais on reconnaîtra aussi dans cet ouvrage, que le suffrage de l'académie recommande particulièrement à l'attention publique, une foule de notions qui s'appuient et s'éclairent mutuellement, des rapprochemens curieux et piquans, des résultats positifs sur certains points des croyances de divers peuples anciens, des vues ingénieuses, des distinctions importantes qui jettent beaucoup de lumière sur quelques faits principaux de la question; c'est dire assez que le sujet a été traité de manière à concilier à l'auteur l'approbation du monde savant. C. F.

ARCHEOLOGIE, NUMISMATIQUE.

386. INSCRIPTION HIÉROGLYPHIQUE d'une momie égyptienne appartenant à la Société littéraire et philosophique de Newcastle. (*Newcastle Magaz.*, déc. 1824, p. 92.)

Une momie égyptienne avait été offerte à la Société littéraire et philosophique de *Newcastle*, par M. Coats. M. Lamb, membre de cette Société, étant venu à Paris, fut chargé par elle de faire examiner l'inscription de cette momie par M. Champollion le jeune, qui en donna l'interprétation dans une lettre

adressée à M. Lamb, et que la Société a fait insérer dans son journal. On y voit que l'inscription contient la légende funéraire qui se lit ordinairement sur les momies, et qu'elle est la prière à *Phré* (le soleil), seigneur des régions célestes; à Mars, seigneur du monde; et à Osiris, seigneur suprême de l'*amenti* (l'enfer), pour l'osirienne dame *Tashorpé*, fille de. . . , défunte. . . L'auteur de la lettre y donne l'analyse successive des divers signes et groupes de cette inscription hiéroglyphique. P.

387. NOTICE sur quelques monumens du Musée Royal égyptien de Turin.

La description des monumens égyptiens qui sont le sujet de cette notice, est tirée d'un mémoire lu à l'académie de Turin, le 27 mai dernier, par M. Amédée Peyron, et qui m'a été communiqué. J'y ajouterai quelques observations qui n'entraient pas dans le plan du savant professeur de langues orientales, que je viens de nommer.

Le premier de ces monumens est un papyrus en grec, et le second, une stèle qui porte des légendes hiéroglyphiques, et une inscription en écriture démotique égyptienne et en grec. Ils font partie de la collection Drovetti.

Le papyrus n'a que 196 centimètres de longueur, et 315 millimètres de hauteur. On en connaît de plus grands; mais celui de Turin est un des plus remarquables par la singularité du sujet et par l'importance des notions historiques dont il abonde. La longueur du papyrus est divisée en dix colonnes de 29 à 37 lignes, sauf la dernière colonne qui n'en porte que 5; la conservation est des plus parfaites, l'écriture d'une très-belle main, et l'orthographe grecque très-soignée.

Il traite d'un procès entre deux habitans de Thèbes, et en ces termes que je traduis du mémoire de M. Peyron.

L'an 54 et le 22 d'attyr, à Diospolis la grande, Héraclide, un des capitaines des gardes-du-corps, étant préfet de la *banlieue* de Thèbes, le nome de *Péri-Thèbes*, et sur-intendant des contributions (ou revenus) du nome; Hermias, fils de Ptolémée, l'un des commandans de la station militaire d'Ombos, cite en justice Horus, fils d'Arsiési, et autres *cholchytes*, pour avoir, durant son absence de Diospolis, occupé une maison qu'il possède dans cette ville (on en donne les confins). Le plaignant expose comment il a plusieurs fois, depuis quelques

années, mais en vain, demandé justice contre les occupants : il énumère les suppliques qu'il a présentées tantôt à l'un, tantôt à l'autre magistrat, et il ajoute que, soit par l'adresse de ses adversaires, soit par les devoirs de sa charge militaire, il a été empêché jusque-là d'en venir à un jugement définitif ; il récapitule ses droits de propriété sur sa maison, et cette récapitulation occupe deux colonnes et demie du manuscrit.

Suivent les moyens présentés par Philoclès et Dinon, avocats des deux parties plaidantes ; ces moyens sont exprimés à la troisième personne, et ne contiennent que le résumé des prétentions respectives, sans ornemens oratoires. Chacun des avocats produit les titres d'acquisition ou de possession favorables à son client, et d'autres actes légaux relatifs à la cause, rapportant leurs dates et celles de leurs clauses qui sont utiles à la discussion ; ils concluent ensuite, en se fondant sur des textes de diverses lois, soit générales, soit municipales. Philoclès, avocat d'Hermias, cherche en même temps à avilir la corporation des *cholchytes*, en invoquant une loi et quelques rescrits. Dinon recommande au contraire cette corporation, en expliquant la nature, l'utilité de ses fonctions, et en citant une loi contraire à la première. Dinon oppose enfin à Hermias l'inobservance des règles consacrées pour la hiérarchie judiciaire : il invoque aussi la longue possession de son client, et en énumère les années rapportées au règne de divers princes Lagides. Il parle encore, par occasion, de diverses solennités publiques, d'une espèce de coudée, de plusieurs magistrats et de leurs fonctions, de divers ordres de l'état, et de plusieurs autres circonstances intéressantes pour l'histoire.

A la neuvième colonne, le juge résume les moyens opposés, et son jugement occupe les cinq lignes de la dixième ; il maintient le cholchyte Horus dans la possession de la maison revendiquée par Hermias. Ce fut donc le Grec qui perdit son procès.

Il paraît que le moyen que celui-ci faisait valoir contre Horus, était tiré d'une loi dont le papyrus rapporte le texte, et d'après laquelle les actes d'acquisition quelconques, produits en justice par les membres de la corporation des cholchytes, ne faisaient pas foi s'ils n'étaient écrits qu'en grec. Dinon, avocat d'Horus, ne récuse pas la loi, mais il produit le même acte en égyptien, et le juge prononce en sa faveur. Voilà de précieuses acquisitions pour l'histoire de l'Égypte sous les Lagides. On y voit une pré-

pondérance marquée pour la langue égyptienne, et la confirmation de ce que j'ai dit ailleurs (1) sur l'usage propre à l'Égypte des Ptolémées, de rédiger les *contrats* dans les deux langues simultanément; aussi M. Amédée Peyron ne doute-t-il pas que tout contrat grec ne suppose un contrat égyptien qui en est l'original. De là encore l'emploi des *antigraphes* ou *traducteurs-jurés*, tel que je l'ai supposé dans ma notice précitée. M. Peyron est aussi persuadé que le texte égyptien du jugement qui est le sujet du papyrus grec de Turin, a existé en Égypte, et se trouve peut-être déjà transporté en Europe: il insiste donc de plus en plus sur la nécessité de publier tous les monumens de ce genre.

Quant aux *cholchytes*, M. Peyron pense, d'après la discussion que le papyrus renferme sur cette corporation, que leurs fonctions se rapportaient à quelque partie de l'embaumement des morts et aux funérailles, mais qu'elles étaient plus relevées que celles des *ταριχευται* qui salaient les corps, selon Hérodote (11,86) et Diodore de Sicile (1,91), et des *παρασχισαι*, ou *inciseurs* de cadavres, selon les mêmes auteurs. Le savant piémontais prend de là occasion de corriger le passage du papyrus grec de M. Grey, publié par le docteur Young, qui y a lu *χολχύτης τῶν δουλῶν ἱσιδος τῆς μεγάλης* et qui a vu dans les *cholchytes* des employés pour la parure des divinités; ce passage doit porter au contraire *χολχύτης τῶν Διοσπόλεως τῆς μεγάλης*, l'un des *cholchytes* de Diospolis la grande, chaque lieu principal ayant une corporation de cette espèce.

Cet intéressant manuscrit grec a été recueilli à Thèbes, et M. Peyron présume qu'il est du nombre des onze papyrus trouvés par des Arabes, et dont quelques-uns, acquis par M. Casatti, et analysés dans le Journal des Savans par M. St.-Martin (2), sont aujourd'hui au cabinet du roi. Il paraît que M. Drovetti se procura la plus grande partie de ces manuscrits qui étaient déposés dans une jarre de grès, enfermée dans une hypogée de Thèbes, puisque M. Peyron en indique encore quelques autres tirés du même lieu; et, par une singularité remarquable, l'un d'eux se rapportait aussi à ce procès entre Hermias et Horus. Il contient en effet une des suppliques qu'Hermias dit avoir pré-

(1) Notice de deux papyrus égyptiens; 1823; pages 2 et 3.

(2) Journal des Savans, septembre 1822.

sentées aux magistrats. Les autres papyrus sont : 1°. Trois copies d'une citation devant le juge, par Osoroeri, avec quelques variantes seulement; 2°. deux pièces d'un autre procès pour Apollonius, surnommé Psammonthis, et fils d'Hermias; 3°. une autre citation devant le juge, par Péténéfot, παρασχίτης, ou *inciseur* de cadavres, contre Amenoth, autre *inciseur*, qui violait les conventions passées entre eux, le 13 payni de l'an 51, pour la circonscription du pays où chacun d'eux devait exercer sa profession; et la citation est donnée devant le même Héraclide qui a rendu le jugement déjà indiqué. Tous ces papyrus sont d'époques rapprochées, et concernent des habitans des environs de Thèbes d'où ils sont datés; plusieurs des personnages cités sont encore des cholchytes; une femme, Lasisto, fille de Seloï, qui, d'après un de ces manuscrits, cite sa belle-mère en justice, est cholchyte aussi, et M. Peyron conjecture que la jarre trouvée dans l'hypogée de Thèbes était le dépôt des actes qui intéressaient les cholchytes et les paraschistes, dont les professions étaient très-analogues.

Ce savant orientaliste a vu sans peine que la date de l'an 54, que porte le papyrus, appartenait au règne d'Évergète II; et nous suppléons ici à ce qu'il n'a pas inséré dans son mémoire sur ce nombre considérable d'années reconnues publiquement à Ptolémée Évergète II.

Les chronologistes anciens, le Syncèlle, la chronique Paschale; Eusèbe, Clément d'Alexandrie, et surtout le canon des rois qui précède l'Almageste, n'accordent à ce prince que 29 années de règne. Mais des circonstances graves, un de ces événemens si communs à la cour des derniers Ptolémées, et le rapport de quelques historiens, rendent raison de ces différences que nous avons déjà expliquées dans nos *Annales des Lagides* (1), sur l'autorité du précieux fragment de Porphyre, publié par Scaliger. Porphyre dit en effet que les deux fils de Ptolémée Épiphanes, c'est-à-dire Philométor et Évergète II, régnèrent en tout 64 ans; et nous avons fait voir en combinant les témoignages de l'histoire avec les monumens, 1°. que Ptolémée Philométor, fils aîné d'Épiphanes, régna d'abord 10 ans; 2°. que Memphis et la Haute-Égypte ayant été occupées l'année suivante par le roi de Syrie Antiochus Épiphanes, et Philométor ayant

(1) Tome II, p. 135.

été fait prisonnier, les Alexandrins appelèrent au trône le frère de leur roi, Évergète II, qui régna 4 ans, à compter de la 11^e. année de Philométor inclusivement; 3^o. qu'à la 15^e. année de ce règne, Philométor remonta sur son trône et le partagea, pendant 2 ans, avec son frère; 4^o. qu'il régna seul ensuite jusqu'à la 20^e. année suivante; en tout, depuis son avènement, 35 ans; 5^o. qu'Évergète II vint aussitôt après de la Cyrénaïque en Égypte, épousa la veuve de Philométor, en fit égorger le fils et l'héritier, Ptolémée Eupator, s'empara du trône et régna seul durant 29 ans, ce qui donne exactement les 64 ans de Porphyre (1). Mais le papyrus grec portant la date de la 54^e. année du règne d'Évergète II, prouve que ce roi compta officiellement les années de son règne, dès son premier avènement à la couronne, c'est-à-dire depuis la 11^e. année de Philométor inclusivement. Des exemples analogues ne sont pas rares dans l'histoire des Ptolémées; et l'on sait qu'après avoir été contraint de quitter le trône que Philométor avait d'abord partagé avec lui, Évergète II ne cessa de s'en plaindre, d'invoquer l'intervention de Rome, de prétendre à la couronne, et l'on comprend, d'après ses prétentions, que n'ayant pas cessé de se considérer comme roi, l'étant d'ailleurs de la Cyrénaïque, il ait, à son second avènement compté, du premier, les années de son règne; ce qui porta leur nombre à 54 sur les 64 que Porphyre donne aux deux fils d'Épiphanes. Ainsi s'explique très-bien la 54^e. année de la date du papyrus. C'est par la même méthode que s'expliquent aussi : 1^o. la date de l'an 36 du règne d'Évergète II, que porte le contrat démotique acheté de Casatti, pour la bibliothèque du roi, et qui est gravé dans la collection publiée en Angleterre, sous le titre de *hieroglyphics* (planche 31); 2^o. les autres dates connues du même règne et qui dépassent le nombre 29; 3^o. enfin, la 51^e. année de l'autre papyrus de Turin, relatif au procès entre les deux inciseurs Péténéfot et Aménouth.

On doit remarquer que la 54^e. année du papyrus de Turin fut, très-vraisemblablement, la dernière du règne d'Évergète II;

(1) *Apud græca Eusebii*, pag. 225, et y compris le règne de quelques mois du fils unique de Philométor, comme je l'ai montré dans mes *Annales des Lagides* (II, 168). Ce malheureux prince est l'Eupator des contrats égyptiens, celui de Ptolémaïs l'a prouvé. Voyez mes *Éclaircissemens historiques sur le contrat de Ptolémaïs*. (Paris, 1822, p. 28.)

et ce prince ayant été associé à l'empire dans l'année 170 avant l'ère vulgaire, la 54^e. année comptée de cette association et de la 11^e. de Philométor commencera, selon les Égyptiens, le 21 septembre de l'an 117 avant l'ère chrétienne, et le 22 athyr, que porte la date du jugement, lui donne celle du 10-11 décembre en style Julien. La mort d'Évergète II sera donc postérieure à ce jour; toutefois la manière de compter les années des règnes dans les actes publics de l'Égypte, peut mettre une année entière de différence dans ce résultat, et même faire qu'on découvre des actes d'Évergète II, datés de la 55^e. année de son règne. Lorsque le texte du papyrus sera publié, nous pourrons revenir sur les précieux renseignemens historiques et topographiques dont il abonde, ce que nous venons de dire pouvant déjà donner une première idée de l'importance de ce monument.

Le second qui est décrit dans le mémoire de M. Peyron, est une stèle dite *trilingue*, qualification généralement appliquée à l'inscription de Rosette, inexacte toutefois, puisque le texte hiéroglyphique et le texte démotique ne constituent qu'une seule et même langue, dont les mots sont écrits avec deux espèces particulières de caractères, et le texte grec qui accompagne ces deux textes égyptiens, bornant à deux les langues réellement employées sur ces monumens, quoique avec trois espèces de signes.

La stèle de Turin mérite encore moins cette qualification, puisqu'elle ne contient de fait que la même inscription en deux langues : en égyptien démotique et en grec. Elle est divisée horizontalement en trois parties; la partie supérieure aux deux autres est un bas-relief représentant un roi et une reine, caractérisés par la partie inférieure de la coiffure *pschent*, et par le cartouche royal placé devant chacun d'eux, faisant des offrandes, le premier au dieu *Amon-ra* et la seconde au dieu *Phré*, dont les légendes hiéroglyphiques ordinaires accompagnent les figures. Ce sont là les seuls hiéroglyphes que porte le monument. Au-dessous de ce bas-relief est tracée l'inscription égyptienne démotique en 12 lignes très-frustes, et au-dessous de celle-ci se trouve l'inscription grecque, incomplète aussi, une fracture latérale de la pierre, qui est en granit, ayant enlevé depuis un sixième jusqu'au tiers des lignes, et ce qui reste ayant aussi un peu souffert. Cependant M. Peyron a pu reconnaître que ce texte grec est un décret des prêtres de Diospolis la grande,

réunis dans le temple du Dieu très-grand Amon-ra-Sonter, sous le règne de la reine *Cléopâtre-Philopator*, et du roi *Ptolémée César, Philopator et Philométor*, en l'honneur de Callimaque, cousin du roi, épistolographe (1), surintendant des revenus du nome de *Péri-Thèbes* (ou banlieue de Thèbes), et gymnasiarque; lequel, très-recommandable par sa piété envers les dieux et par sa bienfaisance envers les temples, a sagement gouverné ce nome dans des circonstances difficiles, et l'a garanti du double fléau de la peste et de la famine; ce Callimaque est donc qualifié d'homme généreux, d'astre resplendissant, père et sauveur de la patrie, qui est elle-même comparée à une nacelle battue par les tempêtes, et que ce nouvel *Agathodæmon* a heureusement conduite dans le port, par l'assistance du Dieu très-grand. En conséquence on lui décerne, par le décret, une statue de pierre dure, un jour éponyme, et ce décret sera gravé ἐπὶ ἑλλην λιθίνῃ τοῖς τε Ἑλλήνεσι καὶ ἑγχωρίαις γράμμασι, sur une stèle de pierre en caractères du pays et en caractères grecs, et cette stèle sera placée ἐπὶ τῆς κρηπίδος τοῦ αὐτοῦ ἱεροῦ sur le stylobate ou soubassement (2) du temple même, de celui d'Amon-ra de Thèbes. M. Peyron remarque à ce sujet que cette stèle ne doit pas être celle qu'on savait exister à Menouf, comme l'avait pensé M. le docteur Young, cette stèle ne pouvant provenir que de Thèbes, et ne voyant pas pourquoi un habitant du pays/aurait transporté cette lourde masse à Menouf. Il paraît aussi que la pierre de Menouf portait le nom du roi Ptolémée Denys ou Aulètes, père de la dernière Cléopâtre (3).

Celle de Turin constate donc que cette Cléopâtre et son fils Césarion régnèrent ensemble sur l'Égypte, et le fait que ce fils naturel de J. César fut réellement roi d'Égypte, était déjà certain par son cartouche royal reconnu et expliqué par mon frère, d'après les dessins des bas-reliefs du temple de Denderah (4), et par les témoignages que j'ai réunis à ce sujet dans mes *Annales*

(1) *Secrétaire d'état, secrétaire du cabinet*, et à ce titre parent du roi, comme le Numénus de l'inscription de Philæ. (Letronne, *Recherches sur l'Égypte*, p. 302.)

(2) Suidas, verbo κρηπίς.

(3) M. Cailliaud, qui a vu l'inscription de Menouf, en fait une description qui ne convient pas à la stèle de Turin.

(4) Champollion le jeune, Lettre à M. Dacier, p. 21, et *Description de l'Égypte*, A., vol. 4, pl. 28, n. 15.

des *Lagides*, notamment par celui de Dion Cassius qui rapporte que les triumvirs romains, touchés des secours que Cléopâtre avait fournis à Dolabella, reconnurent Ptolémée Césarion comme roi d'Égypte (1). Le décret de Turin nous fait connaître encore que ce jeune roi prit les surnoms de *Philopator* et *Philometor*, le premier vraisemblablement en l'honneur de son père Jules César, dont Cléopâtre s'honorait d'avoir eu ce fils, et le second pour flatter sa mère qui l'associait à la couronne. La reine prit aussi le surnom de *Philopatore*, que son père avait porté, et ce fait était encore ignoré jusqu'ici.

Quant à la date du décret, M. Peyron ajoute qu'elle doit être de la 12^e. année environ du règne de Cléopâtre. Il est certain qu'il ne peut pas être antérieur, puisque ce ne fut qu'après la journée de Philippes, et dans la seconde moitié de la 11^e. année du règne de Cléopâtre, que les triumvirs vainqueurs témoignèrent leur gratitude à la reine d'Égypte, et reconnurent le fils de César comme roi; ce décret parle aussi d'une peste et d'une famine qui avaient désolé l'Égypte, et des services rendus au pays par Callimaque dont les soins avaient garanti la Thébàide de ces cruels fléaux : et ces calamités ne se firent en effet sentir que vers le commencement de cette même 11^e. année du règne de Cléopâtre; puisque, au rapport d'Appian, Cléopâtre s'excusa sur ces fléaux, auprès de Cassius, de ne lui avoir pas envoyé en Syrie les vaisseaux qu'il exigeait d'elle dans cette même 11^e. année (2). Le décret de Turin prouve ainsi la vérité des motifs d'excuses donnés par Cléopâtre, d'ailleurs très-dévouée à Dolabella l'antagoniste de Cassius, et montre l'exactitude d'Appian dans son récit. La date de ce décret n'est donc pas antérieure à la 12^e. année du règne de Cléopâtre, mais il doit l'être à la 16^e., époque où la reine prit les titres de *reine des rois*, *nouvelle déesse* et *nouvelle Isis*, établit une ère tirée de ces qualifications et employée dans les monumens (3), et proclama son fils le *roi des rois*, car ces titres ni cette ère nouvelle ne paraissent pas se trouver dans le décret de Turin. Il se rapporte ainsi à l'une des années 39 à 35 antérieure à J. C.; il prouve en même temps que Callimaque, épistolographe et gymnasiarque, fut surintendant des revenus du nome de Péri-Thè-

(1) Dion Cassius, LXVII, 345, et *Annales des Lagides*, to. II, p. 343.

(2) *Annales des Lagides*, t. II, p. 341.

(3) *Iidem*, p. 359 et suiv.

bes, dans la 12^e. année du règne de Cléopâtre, et que ces fonctions lui donnaient le titre honorifique de cousin (parent) du roi (1). On peut espérer que des yeux un peu exercés tireront du texte égyptien démotique de ce décret, d'autres renseignemens qui manquent dans le grec, et très-vraisemblablement la date précise de cet acte public.

Nous pourrions peut-être en déduire alors d'autres conséquences historiques. Toutefois on ne laissera pas de remarquer, en attendant, que les divinités du culte égyptien conservent encore toute leur prépondérance dans les dernières années de la domination macédonienne en Égypte; on sait qu'il en fut de même sous les Romains, et nous devons renvoyer à ce sujet aux savantes recherches de M. Letronne, sur les monumens de l'Égypte pendant les dominations grecque et romaine (2).

Ainsi s'agrandit chaque jour la série des faits historiques relatifs à la contrée célèbre qui prend aujourd'hui une si grande place dans les études classiques. La munificence de S. M. le roi de Sardaigne, et le zèle de l'Académie royale de Turin qui s'empressera de communiquer au monde savant les richesses qu'elle possède, exciteront de plus en plus l'intérêt que l'Égypte a su se concilier à un si haut degré. Mon frère est allé s'associer de tout son zèle aux vues et aux lumières des savans académiciens piémontais, et le *Bulletin* fera connaître régulièrement les résultats de leurs importantes recherches. J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC.

388. DELLA GENTE VENETA, O ENETA, etc. Sur la nation *Vénète* ou *Hénéta*, dont les tombeaux ont été dernièrement découverts dans un hypogée étrusque, sur le territoire de Pérouse. Lettre de Jean-Baptiste VERMIGLIOLI, à M. l'abbé Joseph FURLANETTO. (*Giorn. dell' Ital. let.*, mai et juin, 1823, p. 145.)

M. Vermiglioli, qui, depuis long-temps, s'est signalé entre les

(1) Voyez sur ce titre les recherches de M. Letronne, p. 320.

(2) M. Peyron indique aussi dans son mémoire le contenu de quelques manuscrits coptes : les plus curieux sont le *Livre de la Sagesse*, écrit sur peau de gazelle ; le *Martyrologe* de quelques apôtres ; l'*Histoire de la Passion du Sauveur*, et quelques portions du Concile de Nicée, outre beaucoup d'homélies et des vies des pères d'Égypte ; ils sont tous en dialecte thébain, sur papyrus, tirés des ruines d'un monastère copte, et incomplets.

savans d'Italie par son zèle infatigable, par ses travaux patriotiques, et particulièrement par ses recherches archæologiques sur les monumens de Pérouse sa patrie, comme aussi sur les antiquités de toute l'Italie, donne dans cette lettre de nouvelles preuves de son érudition et de son amour pour tout ce qui peut illustrer cette contrée. Il y entreprend l'interprétation de 11 inscriptions retrouvées dernièrement dans un hypogée étrusque, sur le territoire de Pérouse. Il fait observer que ces tombeaux appartenaient à la famille *Veneta* ou *Heneta*, que, d'après l'autorité de *Tite-Live*, il croit descendre des anciens Troyens. Voici le texte de *Tite-Live*. « *Satis constat..... Henetos Trojanosque eas tenuisse terras ; et in quem primum egressi sunt locum, Troja vocatur, pagoque indè Trojano nomen est : gens universa Veneti appellati.* » Avant de commencer l'interprétation, M. Vermiglioli dit qu'il est nécessaire de remarquer que les Étrusques écrivaient comme les Orientaux, de droite à gauche, qu'ils faisaient usage des lettres de l'alphabet grec avec quelques petits changemens, qu'ils se servaient beaucoup du dialecte *Eolique*. Il passe ensuite à l'interprétation des inscriptions, dont voici la série.

I.

Étr. LAR. FENETE. ATHAL.
 Lat. *Lars Venetus, (Henetus). Attiæ (filius).*

II.

Étr. LA. FENETE. LA. LETHIAL. ETERA.
 Lat. *Lars Venetus ou Henetus Larthis (filius) Letid secundæ (natus).*

III.

Étr. SE. FENETE. LA. LETHIAL. CLAN.
 Lat. *Sextus Venetus ou Henetus Larthis (filius) Letid (natus).*

IV.

Étr. LARTH. HATNPHNA. AVLES. FENETIAL. CLAN.
 Lat. *Larthia Ampudia Auli (uxor) (ex) Veneta, ou Heneta (nata).*

V.

Étr.

AR. FENETE.

ARI. ETERA.

Lat. *Aruns Venetus*, ou *Henetus. Arri*, ou *Arunti (filius)*
secundâ (natus).

VI.

Étr.

FENETE. AXLSNA... S...

Lat.

Venetus, ou *Henetus. Arsiniâ (natus)*.

VII.

Étr.

FENETI. NARIS.

Lat.

Venetia ou *Henetia Naris (uxor)*.

VIII.

Étr.

LA. FENETE. SANIA.

Lat.

Lars Venetus, ou *Henetus, Saniâ (natus)*.

IX.

Etr.

LARTH. ACHV.

FENETES.

Lat.

Lars Achonius
Veneti (filius).

X.

Étr.

CVINTE. SENV. ARNTNIAL.

Lat.

Q. Sentius. L. F. Arun'id (natus).

XI.

Étr.

LIKENI. FELTINES. VESIS. ARNTNIAL.

Lat.

Lucinius. Voltenius Vesis (filius). Aruntiâ (natus).

M. Vermiglioli ne manque pas d'ajouter diverses observations à ses interprétations, et partout il montre ses connaissances archæologiques, historiques et numismatiques. Ne pouvant pas donner ici des détails plus étendus, nous engageons nos lecteurs à consulter l'original.

389. MÉDAILLE D'OR, TROUVÉE A KIEV, AU MOIS DE SEPTEMBRE
 1823.

Un habitant de la basse ville faisait creuser un puits sur le bord du Dnieper. Pendant ce travail, on trouva les débris d'un vase d'argile, et à côté une médaille d'or de la grandeur d'un

semi-impérial. La frappe en est ronde, mais les bords de la pièce sont coupés et présentent des angles. On voit sur un côté Jésus-Christ ; sa tête est entourée d'une auréole dans laquelle se trouve un triangle qui contient son nom grec *Ωωv*. Il porte une soutane, et un pallium couvre ses épaules. Dans la main gauche il tient l'Évangile, et il élève la droite sortant du manteau, comme s'il donnait la bénédiction. Sur la légende on lit les mots *Ιωv Χρi, Rex regnantium*. Sur le revers on voit deux femmes debout. Celle de la gauche est la sainte Vierge, au-dessus de laquelle se trouvent les lettres *M* et *Θ*, qui signifient *Mère de Dieu*. Celle de droite reçoit une bannière de la première. Autour des deux on lit *Α Ευδωια Αυγουστα*. — On croit que cette *Eudoxia* est la femme de l'empereur Arcadius de Constantinople, qui, d'après la Chronologie de Lenglet du Fresnoy, l'épousa en 395 de J.-C., et qui fut déclarée *Augusta* en 400. Moréri l'appelle *Licinia Augusta* ; Ducange, dans son Tableau des familles de Byzance, lui donne le nom d'*Ælia Eudoxia*. La lettre *Α*, qui n'est pas très-claire dans l'empreinte, peut désigner l'un ou l'autre nom. Cette médaille ne se trouve pas dans Ducange, et il paraît qu'il ne l'a pas connue.

KLAPROTH.

HISTOIRE.

390. DIE WELTGESCHICHTE. L'Histoire du monde ; par Ch.-Fréd. BECKER. 4^e. édit., par Woltmann, profess. vol. I-III. Berlin ; 1817-1823.

L'Histoire universelle de Becker a eu un grand succès en Allemagne. L'auteur avait l'art de narrer d'une manière intéressante. Il peignait bien, et avait soin de s'étendre sur tout ce qui était capable de captiver l'attention du lecteur, surtout des gens du monde et de la jeunesse, qui ne demandent pas précisément que l'auteur approfondisse son sujet. Après la mort de Becker, le profess. Woltmann, historien très-habile, mais moins bon écrivain, entreprit une refonte de l'ouvrage de Becker, qui, pour le fond, a gagné par ce travail, mais la forme y a perdu : l'ouvrage n'est plus aussi intéressant qu'il l'était. Woltmann est mort au milieu de son entreprise : un autre professeur, M. Kœpke, s'est chargé d'achever la 4^e. édition, dans laquelle il n'a guère fait moins de changemens que son prédécesseur Woltmann. L'ouvrage n'en continue pas moins de passer sous le nom de Becker. D.-G.

391. ESSAI SUR L'AUTORITÉ DES HISTORIENS ASIATIQUES; par M. J. KLAPROTH. (*Asiat. Journ.*, sept. 1823, p. 213; et nov. 1823, p. 430.)

Nous allons donner une analyse succincte de cette dissertation intéressante.

L'histoire des nations anciennes se divise en trois grandes divisions : l'histoire fabuleuse, qui est cependant pleine de vérités, mais enveloppées du voile obscur des allégories; l'histoire douteuse où les faits sont vrais, ou du moins probables, mais sans chronologie; enfin, l'histoire authentique où les faits principaux sont vrais et où la chronologie est incontestablement prouvée. L'histoire authentique ne commence que récemment chez la plupart des nations de l'Asie. Les peuples musulmans, animés par un zèle religieux mal dirigé, ont détruit les anciennes histoires, craignant que la lecture de ces livres ne fût fatale à la religion. L'histoire authentique des Arabes remonte à peine au 5^e. siècle de notre ère. L'histoire des Turcs, chez les Persans, remonte plus haut, mais ne peut s'accorder ni avec celle des Grecs, ni avec les notions historiques que l'on trouve dans les livres sacrés des Parsis dans les Indes. Les peuples de race turque qui ont adopté la religion de Mahomet, ne possèdent rien d'historique avant cette époque. Quant aux Mongols, ils ont une histoire de leur nation rédigée au commencement du 14^e siècle, par Khodja Rachid, d'après des documens conservés dans les archives royales et des traditions respectables. Chez les Hindous, la religion a détruit toute histoire; parce que, ne considérant cette vie que comme un état de chagrin et d'épreuve par lequel il faut passer, ils n'en croient point les événemens dignes de souvenir. Aussi les Anglais n'ont-ils trouvé chez eux aucune ancienne histoire dans le langage du pays, malgré toutes leurs recherches. A peine peut-on trouver quelques données historiques dans leurs poèmes sacrés remplis d'allégories mythologiques. Toutefois, les dynasties musulmanes qui ont gouverné ces contrées, ont des historiens qui ont écrit en persan ou en hindoustani.

Ce qu'on vient de dire du défaut d'histoire chez les Hindous, est applicable à toutes les nations qui ont adopté une des sectes religieuses des Indiens. Néanmoins, les Tibétains ont des ouvrages historiques qui remontent jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, temps auquel la religion de Bouddha fut introduite de l'Inde dans le Tibet. Il semble que l'histoire de la Chine devrait être

isolée de celle des autres nations ; cependant il n'en est pas ainsi ; on y trouve des passages qui jettent du jour sur des événemens importans auxquels l'Europe est redevable de sa situation actuelle : car les migrations des nations dans le moyen âge, ne peuvent être suffisamment éclaircies sans les livres historiques des Chinois. Ici M. Klaproth s'étend sur l'histoire chinoise, et il distingue les livres vraiment historiques de ceux qui ne le sont point. Puis M. Klaproth passe à l'examen de l'histoire des Japonais, des Asiatiques du centre, des Arméniens et des Géorgiens, et termine cette dissertation par la table suivante qui permet d'en saisir les résultats d'un coup d'œil.

Commencement de l'histoire authentique : Arabes, dans le 5^e. siècle de l'ère chrétienne ; Persans, dans le 3^e. ; Turcs, dans le 14^e. ; Mongols, dans le 12^e. ; Tibétains, dans le 1^{er}. ; Chinois, dans le 9^e. avant J. C. ; Japonais, le 7^e. avant J. C. ; Arméniens, le 2^e. *id.* ; Géorgiens, le 3^e. *id.* L'histoire douteuse du plus ancien peuple remonte seulement à un peu plus de 3000 ans avant notre ère.

G. T.

392. THE CALCUTTA ANNUAL REGISTER for the year 1821. Annuaire historique de Calcutta. 1 vol. in-8. Calcutta ; 1823.

Ce volume, qui est le premier de la collection, est imprimé par souscription. La liste des souscripteurs est en tête de l'ouvrage, divisé en 7 chapitres. Le premier, partagé en 3 sections, renferme une esquisse de l'histoire de l'Inde en 1821. Le second, intitulé *chronique*, est le récit de ce qui s'est passé dans les 4 grandes divisions des possessions anglaises, au Bengale, à Madras, à Bombay et à Pinang. Le troisième, intitulé *documens publics*, renferme divers actes et réglemens. Le quatrième, sans titre, renferme les débats du parlement relatifs aux affaires de l'Inde, et les délibérations de la compagnie des Indes. Le cinquième chap., intitulé *mélanges*, contient divers morceaux relatifs à la géographie, à la littérature et aux antiquités de l'Inde. Le sixième chap., intitulé *notices biographiques*, ne renferme qu'une seule notice, intitulée *mémoire sur le marquis d'Hasting*. L'éditeur prévient qu'il n'a pu, faute de place, insérer les notices relatives au colonel Mackenzie et au colonel Re buck. Le septième chap. renferme la liste des employés de l'administration, les arrivées et les départs des vaisseaux, les naissances, les mariages et les décès, etc. Il est remarquable que chacun des

chapitres est paginé séparément, méthode vicieuse que l'auteur fera bien d'abandonner; cet auteur ne s'est point nommé. Il est à désirer qu'il continue, quoiqu'il ne possède ni le talent, ni le discernement de notre Lesur.

W-R.

393. OB OTNOCHENII ROSSIJSKIKH KNIAZEI K' MONGOL'SKIM I TARTARSKIM KHANAM. Sur les relations des princes russes avec les khans mongols et tatars, de 1224 à 1480, par P. NAOUMOW. St.-Pétersbourg; 1823. In-8. Prix, 5 roubles ou fr.

394. TABLEAU SLAVE DU CINQUIÈME SIÈCLE. 1 vol. in-12 de 212 p. Prix, 2 fr. 50. c. Paris; 1824; Éberhard et Renard, rue Caumartin, n^o. 12.

Ce joli roman historique n'est annoncé ici qu'à cause de la préface et des notes qui l'accompagnent. La préface, après avoir dit que « l'auteur (qui cache un grand nom sous le modeste chiffre » de Z W) a imaginé de réunir dans un cadre simple et assez » nouveau sur les tribus qui vivaient près des bords du Dniéper, » ce qui nous est parvenu de leurs occupations, de leurs usages, » de leurs mœurs et de leur culte, » ajoute que son intention a aussi été « de présenter le contraste des mœurs, des idées reli- » gieuses et des sentimens de l'homme qui, commençant à jouir » des bienfaits d'une civilisation naissante, connaît le travail, » la culture des terres, les lois de l'honneur et de la décence, » avec la vie et les idées grossières de l'être qui, dans l'état sauvage, suite déplorable d'une dégradation prolongée, végète » comme une plante, vit comme une brute, et dont les vertus » innées et l'âme immortelle semblent couvertes d'une écorce en- » durcie qui ne cède qu'au temps, ou aux efforts hâtifs et puis- » sans du génie civilisateur. » Nous trouvons, pag. viij et 185, la distribution des peuples Slaves, et depuis la pag. 177 jusqu'à la fin, l'emplacement des Vendes (Vandales), des Drevliens et Polaniens, l'explication des noms de leurs dieux et génies, Peroune, Volosse, Prové, Bélibog et Tchernibog, Nemiza, Lado, Dzidzilia, Jiva, Roussalki, Leschiye, Domoviya, Kikimri (cauchemars), etc., celle des mois anciens, enfin des rapprochemens très-curieux de cérémonies funébres qui se ressemblent en Asie, en Europe, en Afrique et en Amérique, et une notion marquante de la Divinité, commune aux Slaves du V^e. siècle et aux Nègres du XIX^e.

A. B.

395. HISTOIRE DE LA RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE, comprenant le précis des événemens depuis 1740 jusqu'en 1824 ; par F.. C. H. L. POUQUEVILLE, ancien consul général de France auprès d'Ali Pacha de Janina, etc. 4 vol. in-8. de 600 p. avec cartes et portraits. Prix, 37 fr. Paris; 1824 ; Firmin Didot.

Nous rendrons compte de cet important ouvrage dans le cahier prochain.

396. MEMOIRS OF THE LIFE OF MARY, QUEEN OF SCOTS. Mémoires sur la vie de Marie, reine d'Écosse, avec des anecdotes sur la cour de Henri II, pendant la résidence de cette reine en France ; par miss BENDER. 2 vol. in-8., 2^e. édit.

Cet ouvrage est une compilation assez médiocre où l'on trouve peu de faits nouveaux. C'est dans l'ouvrage, un peu lourd, un peu confus, mais très-curieux et très-instructif de Chalmers, qu'il faut étudier l'histoire de cette reine infortunée. En tête du 1^{er}. volume des Mémoires publiés par miss Benger, est un portrait bien gravé de la reine Marie, à l'âge de 17 ans, et qui peut donner une idée des charmes dont elle était pourvue, et qui furent la cause de tous ses malheurs.

W. V.

397. ANGLETERRE. — La collection des manuscrits historiques de lord Harley, qui se trouve au Musée britannique à Londres, et qui consiste en 8,000 vol. contenant plus de 40,000 documens, vient d'être rangée par ordre chronologique. (*Journ. Gén. de la Litt. Étr.*, oct. 1823, p. 317.)

398. YRIARTE, COMPENDIO DE LA HISTORIA DE ESPANA. Abrégé de l'Histoire d'Espagne; par YRIARTE; soigneusement revu et corrigé par D. Juan BLAZQUEZ. Prix, 5 s. 6 d. Londres; 1824.

Le style de cet ouvrage est élégant, et cependant il est si facile que, tous ceux qui ont une légère connaissance de la langue espagnole, peuvent le comprendre. L'éditeur a suivi l'orthographe moderne adoptée par l'Académie d'Espagne. (*London Mag.*, fév. 1824, p. 224.)

399. HISTOIRE D'ESPAGNE depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement de la révolution actuelle; traduit de l'espagnol d'ASCARGORTA par M. L. G. 2 vol. in-8., avec carte. Prix, 12 fr. Paris; 1823; Fanjat aîné, libraire, rue Christine, n^o. 3.

Parmi les histoires qui paraissent sur l'Espagne, celle de M. Ascargorta doit être distinguée; les unes ne sont en effet que

des ouvrages de circonstances politiques; la rapidité avec laquelle ils ont été exécutés n'a pas permis de leur donner quelque perfection, et rien n'exige plus de temps, de recherches et de réflexion que l'histoire. Les autres ne sont que des récits militaires, instructifs à la vérité pour l'art de la guerre, mais de peu d'importance pour l'étude du cœur humain et des affaires du gouvernement. Il n'en est aucune qui renferme avec assez d'étendue, et néanmoins avec une précision remarquable, tout ce qui s'est passé en Espagne, depuis les événemens les plus reculés jusqu'aux plus récents. Sans doute il est peu d'entreprises plus vastes et d'une exécution plus difficile; car, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes, la nation espagnole a joué un rôle important sur la scène du monde. Son climat brûlant, la hauteur et l'âpreté de ses montagnes, la largeur de ses fleuves, l'étendue des mers qui l'environnent, ont servi son courage et secondé ses résolutions.

La domination de Carthage, favorable à certains égards, y fut violente, mais passagère; les Romains ont fait des efforts incroyables pour la soumettre: sa résistance portait la terreur jusque dans les murs mêmes de Rome. Les barbares en s'y précipitant l'ont déchirée en lambeaux, y ont mêlé leur sang, leurs coutumes, leurs mœurs farouches; de ce mélange, qui se faisait à la fois dans tout l'orient et l'occident de l'Europe, est venue la dynastie des Goths. Ces rois sauvages et incultes ont vécu entre eux dans des dissensions perpétuelles, et dans des guerres affreuses. Les Maures, qui ont éteint la race de ces rois, n'ont pu fonder en Espagne un empire durable, quoique leur domination n'ait pas été sans de notables prospérités. Durant la guerre de la succession, les armes de l'Autriche y ont terni leur gloire; Louis XIV seul, par son génie et sa politique, est parvenu à donner un roi à l'Espagne.

Comme l'Espagne a été un théâtre continuel de séditions, de vengeances, de sièges mémorables, il n'y a pas de pays où se soit montrée la valeur de tant de grands capitaines. C'est de là qu'est sorti Annibal, pour passer les Alpes, et mettre Rome si près de sa ruine. Les trois Scipions y sont allés combattre; deux y sont morts. La perfidie y a fait périr Sertorius; César et Pompée y ont essayé leur fortune. La plupart des rois goths se sont illustrés dans la guerre, malgré leur férocité. Ferdinand le Catholique a forcé les Maures, qui ont rempli l'univers de leur vail-

lance, à chercher une retraite dans les déserts d'Afrique. Charles-Quint et Philippe II ont rendu leurs armes redoutables à l'Europe. C'est des côtes espagnoles que Christophe Colomb a fait voile pour découvrir le Nouveau-Monde, événement le plus mémorable des temps écoulés. Ainsi le génie de l'Espagne s'est également déployé sur mer et sur terre par des actions étonnantes.

Après des faits et des personnages d'une telle importance, on sent de quel intérêt doit être une histoire bien faite de l'Espagne; mais cette entreprise était hérissée d'obstacles. Un si grand nombre d'événemens accumulés, dont quelques-uns sont restés dans l'ombre des siècles; l'Espagne changeant quatre fois de face par la conquête, long-temps divisée en petits états indépendans, vivant dans des troubles continuels au dedans et au dehors, jusqu'à ce qu'enfin de tous ces états il se soit formé une grande monarchie, dont le Portugal s'est séparé avec violence: tout cela dépendant d'un enchaînement de causes et d'effets difficiles à représenter, surtout quand il fallait, pour la rapidité de la narration, faire choix de ce qu'il y avait d'important, franchir les temps stériles, sans néanmoins omettre de les indiquer, pour s'arrêter sur ceux qui sont tout à la fois un objet d'expérience et de curiosité.

Le talent de M. Ascargorta, qui a publié son ouvrage à Madrid, en 1806, a su se dégager d'une partie de ces obstacles. Dès le commencement, il jette les véritables fondemens de son histoire par la description du climat, et par un portrait bien tracé du caractère de la nation espagnole. Le climat et le caractère d'un peuple ont des rapports intimes que les institutions peuvent modifier, mais non pas effacer. Aussi, dans quelque situation que se trouve l'Espagne, on reconnaît toujours son caractère; c'est par cet art profond, qui n'est guère mis en usage que par les historiens de l'antiquité, que vous suivez sans peine et avec un attrait toujours croissant, l'auteur dans ses récits animés par un style orné de brillantes couleurs. Avec lui vous voyez naître une grande nation, vous plaignez ses destins, partagez ses revers, aimez sa prospérité. L'auteur ayant eu l'attention de rapporter les principaux événemens à l'influence de ce caractère impassible de sa nation, a soumis par-là son ouvrage à l'unité, secret si difficile à découvrir à travers l'espace des siècles et la multitude des circonstances.

Comme on peut juger par un fragment de la beauté d'une

statue antique, de même la meilleure manière de faire connaître la touche, l'esprit, le talent et la profondeur qui règnent dans un livre, est d'en rapporter quelque passage..... L'expulsion des Maures est l'un des faits les plus remarquables de l'histoire moderne d'Espagne : voici comment l'auteur peint la situation déplorable de la ville de Grenade, où était assiégé le reste infortuné d'un peuple dont la conquête avait jeté un si grand éclat, par le moyen des arts et des sciences. « Lorsque tant de gens en-
 » fermés, ou pour mieux dire entassés dans Grenade, virent
 » qu'il ne leur restait aucune ressource, une espèce de frénésie
 » s'empara d'eux; tantôt ils faisaient des sorties dont leur pro-
 » pre fureur cachait le danger; tantôt semblables à des bêtes fé-
 » roces pressées dans un piège, ils tombaient dans un état de
 » stupidité.... Ils étendaient leurs mains affaiblies vers le palais
 » du prince, comme s'il eût pu les secourir, et l'accablaient d'in-
 » jures, comme s'il eût été l'auteur de tant d'infortunes.... Ils
 » entraient dans leurs mosquées; jetaient des cris lamentables;
 » couraient au tombeau de leurs aïeux, les tenaient étroitement
 » embrassés.... Sortant précipitamment de leurs maisons sans
 » vêtemens, les yeux noyés de pleurs, ils y rentraient tout à
 » coup pour avoir au moins la consolation de revoir encore
 » une fois ces lieux chéris, témoins de leur ancienne félicité. »

C'est là sans doute un tableau bien touché, et ce n'est pas le seul où brillent des beautés originales. Telle est, par exemple, la description du siège de Numance, où les Espagnols déployèrent, par des actions d'un désespoir singulier, tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans des âmes fortement trempées par l'adversité. Ces morceaux, d'une éloquence qui fait descendre la pitié dans le cœur, sont tirés pour ainsi dire des entrailles de l'histoire. On voit assez que l'auteur est maître de sa matière; que la dominant dans ses détails comme dans son ensemble, il la manie à son gré, sans se traîner obscurément à la suite d'une aride chronologie; ses réflexions y naissent des événemens; tous les objets y sont éclairés de leur lumière naturelle. A ces précieuses qualités M. Ascargorta joint le bonheur d'écrire l'histoire de sa patrie. Il a saisi des détails délicats d'habitudes, de mœurs, d'opinions qui auraient échappé à tout esprit étranger, quelle que fût sa pénétration. Il est des secrets de patrie ignorés d'antrui, et sans ces secrets on manque de ces vues fines qui sont comme la sève des rameaux de l'histoire.

Une traduction fidèle de cette histoire d'Espagne, pour laquelle l'auteur a consulté les archives publiques et privées de sa patrie, ne peut que plaire et instruire, et son traducteur s'est appliqué à rendre la rapidité, la concision et l'énergie de l'original, écrit dans une langue éclatante d'une harmonie touchante et sonore..... Rien d'ailleurs n'a été oublié pour rendre l'ouvrage commode et facile à la lecture. On a placé une table analytique des chapitres à la fin de chaque volume, et cette table est suivie de deux autres, l'une des noms des personnes, l'autre des noms de lieux, toutes deux par ordre alphabétique : travail qui ne se trouve pas dans l'original, et dont l'exécution mérite d'autant plus d'éloge, que toute l'histoire d'Espagne s'y trouve réduite à quelques pages, comme toutes les provinces d'un vaste royaume dans une carte générale (1). A. METRAL.

400. GESTA CAROLI MAGNI ad Carcassonam et Narbonam, et de ædificatione monasterii Crassensis, edita ex codice Laurentiano, et observationibus criticis-philologicis illustrata, à SEB. CIAMPI. In-8°. Florentiæ; 1823; Magheri.

M. Seb. Ciampi a déjà publié, en 1822, le roman de Turpin, et le nouvel ouvrage qu'il vient de faire connaître n'est encore, malgré son titre historique en apparence, qu'un autre roman. On sait qu'il est attribué à Philomène, et c'est le moine Guillaume de Ste.-Justine de Padoue qui l'a traduit de la langue *rustique* ou *populaire*, c'est-à-dire du *roman*, en latin, vers le 12^e. ou le 13^e. siècle, et l'ouvrage original existe encore (2). C'est donc encore là un de ces romans de chevalerie, où des tableaux assez fidèles de mœurs et d'usages sont associés tout à la fois à des événemens d'invention et à des noms historiques; et d'après la tournure que prend aujourd'hui ce genre de composition, on voit qu'il tend à finir comme il a commencé. Quoi qu'il en soit, cette narration des *faits et gestes* de Charlemagne à Carcassonne

(1) Nous apprenons que cet ouvrage vient aussi d'être traduit en italien, nouvel hommage au talent de M. Ascargorta.

(2) Cet idiome, qualifié par le même nom de *rustique*, était connu avant l'an 550 de l'ère chrétienne; Grégoire de Tours et les conciles en parlent souvent, et j'ai réuni chronologiquement un certain nombre de passages analogues dans mes *Recherches sur les patois de la France* (Paris, Goujon, 1809, pag. 34 et suiv.) Voir aussi les recherches de M. Raynouard, *Choix de poésies des Troubadours*, où l'ouvrage roman de Philomène est cité.

et à Narbonne, n'apprendra rien à l'historien ou au lecteur qui pourrait être assez mal avisé pour exiger qu'à la faveur d'un nom aussi célèbre que celui de Charlemagne, on ne le promenât pas dans les rêveries de la légende, ou les admirables prouesses des *poursendeurs* du 10^e. siècle. Ici c'est Charlemagne lui-même qui occit de sa main les opposans, tranche, de sa *Durandale*, le *chief* de l'abbé Simfrid, et *aveule* (aveugle) son prieur. Le grand roi a ses douze pairs avec lui, et même une armée de Picards et de Normands, tandis que les 12 pairs ne remontent que vers 1226, et que les *Normands* et les *Picards* ne furent connus sous ce nom qu'au 12^e. siècle. Le *monasterium Crassense* (l'abbaye de la Grasse, près de Carcassonne), fut fondé à l'occasion d'une victoire des lieutenans de Charlemagne sur les Maures, à qui ils tuèrent 134 mille hommes en ne perdant que 400 des leurs, et ceci est bien digne d'un *historien* tel que *Philomène*. Toutefois M. Ciampi n'a pas été la dupe de ce romancier; ses savantes notes sur le texte latin le prouvent assez; mais les principaux journaux littéraires de l'Italie, l'*Antologia*, la *Biblioteca italiana* et le *Giornale arcadico*, se sont accordés sur le peu d'importance historique de ce nouvel ouvrage, bien digne de figurer à côté d'une autre *histoire* de ce genre, celle des *Quatre fils Aymon*, par exemple. On ne peut, en effet, en attendre aucun renseignement digne de confiance, mais il est juste de ne pas confondre l'estimable travail de l'éditeur avec la futilité de l'ouvrage qui a été l'objet de ses soins.

C. F.

MÉLANGES.

401. CALCUTTA. — *Société asiatique*. — *Séance du 3 sept. 1823*. — Le prof. *Fraehn* a été élu membre honoraire, et M. T. *Thomason*, membre de la Société. — M. *Nisbet* fait présenter à la Société, par le D^r. *Carey*, un échantillon de l'aréolithe tombé près d'*Allahabad*, en 1822. — M. *Hatman* présente une espèce curieuse de lézard, pris dans le bois de *Bancourah*; et M. *Hewitt*, un poisson volant sec. — On lit une lettre du D^r. *Pickering* de *Salem, Massachusetts*, adressant à la Société un exemplaire des *Observations* sur la langue des anciens *Muhhakanius*, une des tribus du continent de l'Amérique du nord, dernièrement publiées par le D^r. *Edward*, avec les notes du D^r. *Pickering*. — On reçoit le 3^e. vol., 1822, de l'*Indische*

Bibliothek, du D^r. Schlegel ; le *Journal asiatique* de sept. 1822, jusqu'à janv. 1823, de la Société asiatique de Paris ; un rouleau de *papyrus*, publié par M. de Hammer, de Vienne ; le 2^e. vol. de *Makâmâtî-Harrîrî*, par le baron de Sacy. Après quoi le secrétaire lit 1^o. un essai biographique sur la vie de feu le lieut. col. Lambton, F. R. S., par J. Warren, esq. ; 2^o. une lettre du secrétaire en chef du gouvernement, envoyant à la Société 7 planches en cuivre avec des inscriptions en *sanskrit*, dernièrement découvertes dans un terrain où le *Berna-Nellah* s'unit avec le Gange à *Bénarès*. Le secrétaire de la Société en lit des traductions avec des observations, par le capit. Fell. Ces inscriptions fournissent une série, en quelque manière satisfaisante, des princes qui ont régné à *Canonj* et *Delhi*, depuis les premières agressions des musulmans et la destruction finale des états naturels dans le haut Hindostan. — On présente ensuite une notice statistique de *Kemaoun*, par M. Traill, et une série de tableaux barométriques et thermométriques, par le capit. J. A. Hogson. — Le secrétaire lit enfin une lettre particulière de M. Gérard, faisant hommage à la Société des vocabulaires des dialectes des montagnes, dans l'intention de rendre service à la Société.

Séance du 12 novembre. — M. le président Harington occupait le fauteuil. MM. B. Roberts et F. B. Strong ont été reçus membres de la société. On a passé ensuite à l'élection annuelle des vice-présidents, et MM. le major général Hardwicke et N. B. Bayley obtiennent la majorité des suffrages. — Le comité des mémoires se compose de M. James Atkinson, T. Bently, James Calder, D^r. Cavey, G. S. Gordon, capit., A. Locket et Courtney Smith. — Divers serpens et reptiles conservés dans de l'alcool sont offerts par le cap. Hermann. — Le secrétaire lit une lettre de M. Moorcroft (qui est actuellement en mission dans l'Asie centrale), datée de Cachemire, le 20 juillet 1823, annonçant qu'il a envoyé à la Société un exemplaire du *Rajah Taringiny*. Les recherches de M. Moorcroft ont été depuis long-temps dirigées avec zèle sur cet objet. Il avait trouvé des extraits de cet ouvrage, mais que les copistes hindous ou musulmans avaient défigurés et altérés selon leurs croyances respectives. La vraie chronique du Cachemire en *sanskrit*, le *Rajah Taringiny*, comme on le nomme, était, dit-on, si commune autrefois, que presque chaque famille indienne considérable en avait un exemplaire. Mais par suite des événemens du temps, elle est

devenue si rare qu'on n'en connaît plus que 2 ou 3 exemplaires. Enfin, les peines de M. Moorcroft ont été couronnées d'un plein succès. Ayant guéri Echur Das d'une maladie déclarée incurable, ce *pandit* reconnaissant lui a permis de prendre une copie d'un manuscrit de cet ouvrage qu'il possède, lequel est écrit sur de l'écorce de bouleau, et porte des marques évidentes d'une grande antiquité. Dix *pandits* sont restés 3 mois à faire cette copie, qui a été collationnée avec soin, et qui est en route pour Calcutta. — Le secrétaire lit ensuite une communication du cap. J. D. Herbert, sur une source d'eau chaude, près de Moughyr. (*Asiat. Journ.*; avril. 1824, p. 377.) G. T.

402. BOMBAY. — *Société littéraire.* — Séance annuelle du lundi 24 novembre. — Les membres dont les noms suivent ont été nommés officiers : président, l'hon. M. Elphinstone; vice-présidens, le lieut.-gén. Colville, G. C. B., le chev. Edw. West, le vén. archidiacre Georges Barneys, D. D. John Wedderburn, John Robert Stenart; secrétaire, le major Vans Kennedy, MM. Forbes et C^e, trésoriers. Comité des mémoires, le président, les vice-présidens et le secrétaire : Richard Woodhouse, lieut.-col.; Edmund, W. Shuldharn; W. M. H. Wather: Geo. Norton. Comité pour la bibliothèque, le muséum et les notices, le vén. archidiacre président John Wedderburn, James Farish, Benjamin Noton, John Rt. Stewart, lieut., Jos. J. Robinson, C. J. Fair, James Brydon, le major Kennedy, secrétaire. M. D.

403. PARIS. — *Société asiatique.* — Cette société donne chaque jour plus d'étendue à ses rapports, voit augmenter le nombre de ses membres et les livres de sa bibliothèque. Elle vient d'acquérir des caractères mandchous et mongols, elle fait graver des caractères géorgiens, et elle a arrêté l'achat d'une fonte de caractères sanscrits. Un dictionnaire mandchou, un vocabulaire géorgien, une grammaire japonaise, des fables en arménien, Meng seu en Chinois, et l'épisode d'Yadjnadatta en sanscrit, sont actuellement sous presse, aux frais de la Société, et vont contribuer à répandre, dans l'Europe savante, le goût pour les bonnes études orientales. G. T.

404. JOURNAL ASIATIQUE. Paris; 1824; janvier et février.

Ce journal, publié par la même Société asiatique, continue de paraître mensuellement. On y trouve 1^o. des mémoires sur des ob-

jets de littérature asiatique; 2°. l'analyse des ouvrages les plus importants sur la littérature orientale, qui paraissent soit en France soit dans l'étranger, et l'annonce de ceux qui le sont moins; 3°. les nouvelles qui peuvent intéresser les orientalistes.

Dans les deux derniers numéros, on lit un article sur l'éducation chez les Chinois, par M. Fulgence Fresnel; une vie de Boudha, d'après les livres mongols, par M. Klaproth; une analyse du *Dévi mahatmyam*, poème sanscrit, par M. Burnouf fils; une critique de l'histoire ottomane du prince Cantemir, par l'orientaliste allemand de Hammer, morceau où ce savant relève avec raison les erreurs sans nombre de cet ouvrage; un poème de Moténabbi, traduit de l'Arabe par M. Grangeret de la Grange; une notice du *Babour-Nameh*, ou histoire du sultan Babour, écrite par lui-même en turc oriental, par M. Klaproth; enfin des contes et des bons mots extraits d'un livre chinois, par M. Stanislas Julien. Nous donnerons l'analyse de ces divers mémoires dans les divisions respectives du Bulletin.

Nous ne parlons pas ici des analyses d'ouvrages qui sont contenues dans ces numéros.

G. T.

405. THE ASIATIC JOURNAL, etc. Journal asiatique et registre mensuel pour l'Inde britannique et ses dépendances. Londres; 1824. Janvier et février.

Ces deux numéros contiennent une esquisse de l'histoire et de l'administration du marquis Hastings, ancien gouverneur général des Indes orientales; le journal d'une marche de *Mhow* à *Mirzapour*, par une route inconnue jusqu'ici aux Européens; une lettre à l'éditeur sur le lin de la Nouvelle-Zélande; une notice sur les jainas, qui forment une secte chez les Indoux; quelques notes sur les choses dignes de remarque dans un voyage sur le Gange; relation descriptive de Palembang; journal d'une visite à Uouncan Mandatta, en mai 1820; notice sur les Calmouks (tirée d'autorités russes); extraits du journal d'un voyageur indien, de la route de Calcutta à Gaya, traduit de l'original. Nous ne donnons pas la note des revues d'ouvrages ni des objets qui ne sont point scientifiques ou littéraires. G. T.

406. IZVESTIA ROSSIJSKOÏ AKADEMII. Mémoires de l'Académie russe; in-8°. Saint-Pétersbourg.

Le XI^e. livre de cette collection, imprimé à la fin de 1823, vient d'arriver à Paris. Le 1^{er}. a paru en 1815. Les occupations

de l'Académie russe, présidée par M. l'amiral Chichkoff, sont philologiques, et de deux classes : Philologie générale ou comparative, et philologie slave. Les titres suivans feront connaître combien il est à regretter que ces mémoires soient si peu connus hors de l'empire, et combien il est à désirer que des extraits et traductions viennent en faciliter la lecture et l'étude. — Liv. I. 1. Introduction. 2. Quelques remarques sur le nouveau dictionnaire russe proposé et à rédiger. *Voyez* II. 6. 3. Essai d'un dictionnaire slave, ou exposition du sens et de la valeur des racines de la langue russe. — L. II. 1. Des prépositions. 2. Qualité commune aux prépositions. 3. Force et signification des prépositions : *bez*, *wy*, *z*. 4. Présentation de la médaille d'or de l'Académie russe, à M. Alexandre-Siméon Chichkoff, président de l'Académie. 5. Présentation à l'Académie de la comédie intitulée *les Bains de Lipez*, composée par le prince Chakofsky. 6. Continuation de l'essai du dictionnaire slave. *Voy.* III. 2. 7. Décès de M. J. S. Sakharow. — Liv. III. 1. Discours de M. J. Negedl, professeur de littérature bohème. 2. Continuation de l'essai du dictionnaire slave. *Voy.* IV. 5. Relation sur les médailles qui représentent les actions remarquables des années 1812, 1813 et 1814. 5. Décès de M. P. Derjawin. — Liv. IV. 1. Séance de l'Académie, du 12 mai 1817. — 2. Chant *sot woriwchencul* 3. Observations à son sujet. 4. Proposition faite par le président concernant le recueil des publications de l'Académie. 5. Continuation de l'essai du dictionnaire slave. *Voyez* VII. — Liv. V. 1. Essai sur l'origine, l'unité et la différence des langues, fondé sur l'examen de la langue. *Voyez* X. 3. 2. Comparaison des dialectes carniotes avec le dialecte russe, en considérant le dernier comme la véritable langue slave. 3. Recherches des racines dans les branches qui en sortent, — Liv. VI. 1. Continuation de ces recherches : racine *mal*. 2. Continuation, racine *pin*. *Voyez* IV. 7. — L. VII. 1. Sur la formation des mots. 2. Continuation du dictionnaire slave. 3. Assemblée extraordinaire de l'Académie, du 10 juillet 1818. 4. Décision de l'Académie sur la publication d'un dictionnaire illyrique et petit-russien. 5. Assemblée de l'Académie, du 21 septembre 1818. 6. Récompense pour M. Filistri, pour les Tablettes de l'histoire russe, présentées par lui à l'Académie. 7. Secours accordé à M. Branewsky. 8. Assemblée solennelle de l'Académie, du 5 décembre. 1818. 9. Assemblée de l'Académie, du 21 dé-

cembre 1818. 10. Nomination d'un Comité. 11. Compte de la recette et de la dépense de l'Académie, pendant l'année 1818. 12. Séance de l'Académie, du 18 janvier 1819. 13. Séance de l'Académie, du 8 mars 1819. — Liv. VIII. 1. Quelques réglemens concernant l'Académie. — Liv. IX. 1. Encore quelques réglemens. 2. Assemblée solennelle anniversaire de l'Académie, du 5 février 1821. 3. Discours du président concernant la langue russe. 4. Compte abrégé de l'année 1820. 5. Sur un ancien manuscrit. 6. Extrait d'un livre intitulé *le droit russe*. 7. Continuation des recherches sur les racines. — Liv. X. 1. Encore quelques réglemens. 2. Extrait d'un ouvrage intitulé *Tableau de la Pologne*, par Malte-Brun, sur la langue de la Lithuanie, et surtout sur le dialecte samoyède (traduction française.) 3. Continuation du sujet du livre V. 1. — Liv. XI. 1. Encore des réglemens. 2. Extraits des ouvrages du comte Meister, accompagnés de remarques. 3. Observation sur un article du journal (*le Fils de la Patrie*) (1819), intitulé *Mon opinion sur le sixième livre des mémoires académiques*. 4. Examen de la critique imprimée dans *le Fils de la Patrie*, intitulée, *première Lettre à un ami sur les deux traductions prosaïques de la Jérusalem délivrée de Tasso*.

Le morceau qu'on va lire, et qui se trouve au commencement du liv. V, renferme une partie des idées simples et larges qui dirigent les travaux de l'Académie. Le même sujet est continué au liv. X.

« Essai sur l'origine, l'unité, et la différence des langues. »

Par le mot *langue*, nous entendons ordinairement la manière de s'exprimer, qui est propre à chaque peuple, qui distingue l'un de l'autre, et est cause qu'ils ne se comprennent pas réciproquement. C'est pourquoi nous regardons de pareilles variétés comme des idiomes séparés, et nous désignons chacune par le nom du peuple qui la parle; la langue slave, hébraïque, grecque, latine, etc., etc. Or, c'est ainsi que nous jugeons aujourd'hui, depuis que les peuples, après leur dispersion, ont commencé à se distinguer par différens noms (*Bull. supr.*, n°. 290) par lesquels ils ont aussi désigné leurs langues; mais aussi long-temps que ces différentes nations n'étaient pas séparées, qu'elles habitaient au contraire la même partie du globe, et composaient un seul peuple, elles n'avaient pas besoin de se distinguer par un nom, et leur langue aussi restait sans dénomina-

tion spéciale. En vain voudrions-nous la nommer hébraïque, chaldéenne ou autrement; nous ne pouvons pas prouver que telle langue connue, que nous voudrions prendre pour la première, soit positivement celle que les premiers descendans du premier couple ont parlée avant leur dispersion. Cela est impossible d'après la marche naturelle de toutes les choses, puisque avec le temps la langue subit des changemens et admet des augmentations. La dénomination d'une langue, quelle qu'elle soit, prouve déjà une dérivation, car les langues acquièrent leurs dénominations actuelles à la suite des noms des peuples qui les parlèrent. Les peuples ne pouvaient être dénommés qu'après leur séparation et dispersion sur la surface du globe, et lorsque cette séparation eut lieu, et qu'une partie du premier peuple se transporta dans une autre contrée. Un temps considérable doit s'être écoulé entre son émigration et la fixation de sa nouvelle demeure jusqu'à l'époque où cette fraction forma un peuple distinct sous un nom particulier; ce temps considérable devait inévitablement causer quelque changement dans la langue de ce peuple séparé, de sorte que sa langue ne peut plus être regardée comme la première, mais comme dialecte de la première; car nous voyons qu'aucune langue ne se conserve dans sa pureté, mais qu'elles s'en éloignent toutes plus ou moins par leurs modifications. Cela prouve qu'aucune langue, sous quel nom qu'elle soit connue, ne peut être considérée comme la première, mais que toutes sont des dialectes plus ou moins voisins de la première. En effet, *toutes les langues des peuples passés et présents ne sont que des dialectes*, et par conséquent, par une filiation non interrompue, des variétés ou nuances de la première dont, malgré l'éloignement successif, elles conservent encore quelques racines et règles communes. L'analyse des mots radicaux nous prouve clairement cette vérité.

Nous n'essayerons pas d'indiquer, à travers les ténèbres de l'antiquité, quel était le premier peuple, quelle langue il parlait, quelle contrée il habitait, et où il envoya des colonies après son accroissement; mais nous tâcherons d'exposer d'une manière simple et brève ce qui s'est passé selon toute apparence.

De toutes les créatures vivantes de la terre l'homme est la seule qui possède le langage; de là il porte le nom de *créature parlante*.

La nature même et la série des événemens nous enseignent que Dieu, pour la création du genre humain et sa propagation,

n'avait pas besoin de créer dix couples dans dix endroits différens de la terre. Il créa un homme et une femme avec la faculté de se propager, et c'est ainsi que la race humaine se multiplia et peupla la terre.

Ce premier couple, pourvu d'esprit, d'imagination, de mémoire, et d'organes de la voix capables de produire différens sons, devait sentir dès le commencement de son existence le besoin de s'expliquer mutuellement.

Avec ces facultés, et d'une manière analogue aux objets extérieurs, naquirent aussi dans ces têtes les premières dénominations, sur lesquelles les premiers époux désirèrent et tâchèrent de s'entendre réciproquement; ils les exprimèrent par la voix et les fixèrent dans leur mémoire. Et c'est là le commencement de la *langue primitive*.

E. F.

407. *Prix proposé par l'université de Moscou.* — L'université de Moscou a proposé la question suivante. La copie de Florence des Pandectes de Justinien est regardée comme la plus parfaite et la plus ancienne de toutes celles qu'on connaît en Europe, les autres étant une simple copie de celle de Florence. La question est donc de déterminer de quelle manière elle parvint à Florence. On croit généralement que cette copie est une de celles que Justinien remit à ses provinces, et qu'elle fut trouvée à Almatie, et donnée ensuite aux habitans de Pise par l'empereur Lothaire II, et qu'après la conquête de ce pays par les Florentins, elle fut transportée à Florence, où on la conserve très-soigneusement. Plusieurs savans nient que cette copie originale ait été trouvée à Almatie, et qu'elle ait été donnée aux Pisans; plusieurs autres soutiennent l'ancienne opinion. Il faut donc déterminer, autant qu'il est possible, par une profonde et solide critique, laquelle des deux opinions est juste, en discutant en même temps les moyens des deux partis. Le prix proposé est de 250 roubles. Les Mémoires, adressés à l'université de Moscou, peuvent être écrits en russe, en latin, en français et en allemand. Le terme est fixé au mois d'avril 1825.

408. DET KONGELIGE DANSKE VIDENSKABERNES SELSKABS PHILOSOFISKE OG HISTORISKE AFHANDLINGER. Mémoires philosophiques et historiques de la Société royale danoise des sciences; tom. 1^{er}. Copenhague; 1823; in-4°.

Auparavant, la Société royale des sciences à Copenhague publiait ensemble les mémoires des diverses classes qui la composent; il paraît qu'elle a jugé plus convenable de séparer, d'après

l'exemple de l'Institut de France, ce qui appartient à chaque classe. En conséquence, elle commence actuellement un nouveau recueil uniquement composé de mémoires de la classe de philosophie et de la classe d'histoire. Le 1^{er}. volume est précédé d'un aperçu des travaux de la Société royale, depuis 1814 jusqu'en 1822, par M. Oësted, qui, en qualité de secrétaire de la Société, reprend sa tâche là où son prédécesseur, M. Bugge, l'avait laissée. Nous n'extrairons de ce rapport que les passages relatifs à la philologie et aux antiquités.

1815. L'évêque Mûnter a présenté à la Société trois dissertations, qui depuis ont été imprimées; savoir: 1^o. Explication d'une inscription sur un ancien autel étrusque; 2^o. Histoire de Vélia, ville de Lucanie; et 3^o. sur la religion des Carthaginois.

Le professeur Rasmusen a eu l'heureuse idée de rechercher dans les écrits des Orientaux des traces de connaissances du Nord, comme d'autres savans ont cherché de pareilles traces dans les écrits des Grecs et des Romains. Il a soumis à la Société la première partie de son travail, traitant du commerce que les Arabes et les Perses faisaient au moyen âge avec la Russie et la Scandinavie, et de la connaissance qu'ils avaient de ces pays. La Société a décerné une médaille d'argent à l'auteur pour ce travail maintenant imprimé.

A l'occasion du sujet de prix proposé par la Société, et concernant l'origine de l'ancienne langue du Nord, M. Rask a envoyé un mémoire où la question est parfaitement résolue, et qui a eu l'approbation de la Société. L'auteur a reçu le prix, et son mémoire a été imprimé depuis.

1815—1816. L'évêque Mûnter a communiqué la suite de sa dissertation sur les monnaies des Francs en Orient, et a examiné les médailles des empereurs latins à Constantinople et des derniers rois de Chypre de la maison de Lusignan; il traite en passant de quelques bulles de plomb et sceaux en cire des prélats latins, ainsi que des patriarches de Jérusalem et d'Antioche. Le professeur Thorlacius a lu à la Société un examen critique d'une histoire islandaise écrite au 12^e. siècle, et appelée *Fliotsdælasaga*, ou histoire de Helge et Grimm, fils de Dolplog; on a de cette *saga*, ou histoire, deux rédactions bien différentes; la première, faite dans la première moitié du 12^e. siècle, est plus simple et plus courte; la seconde, de la fin du 13^e. siècle, est plus romanesque et rédigée avec plus d'art. Dans la 3^e. partie de son examen, M. Thorlacius rassemble les traits de mœurs et d'archéo-

logie que l'on peut tirer de cet écrit ancien ; on y trouve beaucoup de détails sur la statistique de l'Islande, la description d'une maison de sacrifice dans cette île ; l'auteur islandais décrit un accès de fièvre, ce qui fait voir comment on envisageait alors les maladies ; ce qu'il dit d'une maison islandaise au 13^e. siècle, prouve que les habitations de l'île n'ont guère varié depuis 5 siècles.

1816—17. Parmi les monumens érigés depuis que les Celtes se sont répandus dans une grande partie de l'Europe occidentale et méridionale, les roches ou blocs de pierre, appelés par les Anglais *rocking-stones*, par les Français *pierres branlantes*, et par les Danois *rokkestenene*, méritent une attention particulière ; ils sont tellement en équilibre sur une ou quelquefois sur deux autres pierres, qu'on les met facilement dans un mouvement balancé. On ignore leur ancienne destination ; mais il n'y a guère de doute qu'elle n'ait été d'une nature religieuse ; et s'ils n'ont pas été des symboles de la Divinité, ils ont été au moins des oracles ; peut-être servaient-ils à un double but. Dans le Nord on ne connaissait qu'un monument de ce genre ; il est placé dans le domaine royal à Stavanger en Norwège. M. Münter en a trouvé deux autres dans l'île de Bornholm, et depuis on en a trouvé un troisième. Ils sont à peu de distance l'un de l'autre, et situés dans la partie la plus élevée de l'île. Chacun d'eux repose sur deux pierres ; ils ont un mouvement de 2 à 4 pouces ; deux d'entre eux se meuvent du nord au sud, et le troisième du nord-est au sud-ouest. M. Münter ne doute pas que ces monumens ne soient antérieurs à la religion d'Odin, et croit pouvoir en tirer par présomption, la conclusion que dans la plus haute antiquité des races celtiques se sont établies dans le nord.

Le professeur P. E. Müller a soumis à la Société les résultats de ses vastes recherches sur les rapports entre la plus ancienne poésie allemande et celle du Nord. Il doit incessamment publier ce travail. Le professeur Müller a lu une dissertation sur l'équité que doit montrer l'historien. Cette dissertation est imprimée dans le présent volume.

1817—18. Le professeur Olufsen a cherché à montrer, dans un mémoire lu à la Société, dans quels districts plus ou moins grands, le Danemark était anciennement divisé ; les principales divisions étaient celles de *sysler*, *herreder*, *sogne* (paroisses), *bispedommer* (évêchés), et *havnelag* (districts de ports). L'auteur traite de chacune d'elles. Il fait remarquer, en général qu'il ne faut s'at-

tendre dans l'histoire à une division régulière, que depuis le temps où l'état commença d'être constitué, c'est-à-dire depuis que les diverses provinces réunies en un royaume chrétien se civilisèrent et s'adonnèrent à une manière de vivre paisible. On divisa alors le Danemark sous les rapports militaire, civil, statistique et ecclésiastique. L'auteur regarde la division militaire comme la plus ancienne, parce qu'avant tout il a fallu songer à la sûreté de l'état. Les districts ou sysler avaient une grande étendue; ils possédaient leur code et leur ting ou assemblée judiciaire qui, dans la suite, passa sous la juridiction épiscopale. Les sysler comprenaient un certain nombre de *herreder*, chacun de cent familles propriétaires.

Le conseiller d'état Engelstoft a lu un mémoire, appuyé sur des actes authentiques, au sujet de l'histoire de la Scandinavie après la mort de Christophe de Bavière, jusqu'en 1449.

Un prix, donné par le conseiller intime de conférence Bulow, a été décernée à un mémoire du professeur Finn-Magnussen, très-important pour la connaissance de l'état moral de l'ancien cultivateur du Nord. (*La suite au prochain cahier.*)

409. PAVÉ EN MOSAÏQUE découvert en Angleterre.

Le 5 mai dernier, des ouvriers, déracinant un mûrier auprès de Barton-Mill, à peu de distance de l'une des entrées du parc d'Oakley, château appartenant au comte de Bathurst, découvrirent un pavé en mosaïque. Le lord, en ayant été informé, fit aussitôt dresser une tente sur le lieu, pour protéger ce monument précieux, qui paraît avoir orné une salle. C'est une mosaïque de 12 pieds carrés, dont un bout a été endommagé par les ouvriers avant que l'on se fût aperçu de l'importance du morceau. Le tableau qu'il représente a vraisemblablement rapport à Orphée; en effet, la figure qu'on voit au centre s'appuie d'une main sur un instrument de musique; il est entouré d'animaux bipèdes et de quadrupèdes: on distingue un lion, une panthère, divers oiseaux, etc. La plupart de ces figures sont bien conservées, et ont encore des couleurs assez vives. *Lond. literary Gazette*, 1824, 22 mai.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

7.

817

**THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT**

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

BD 5123007

